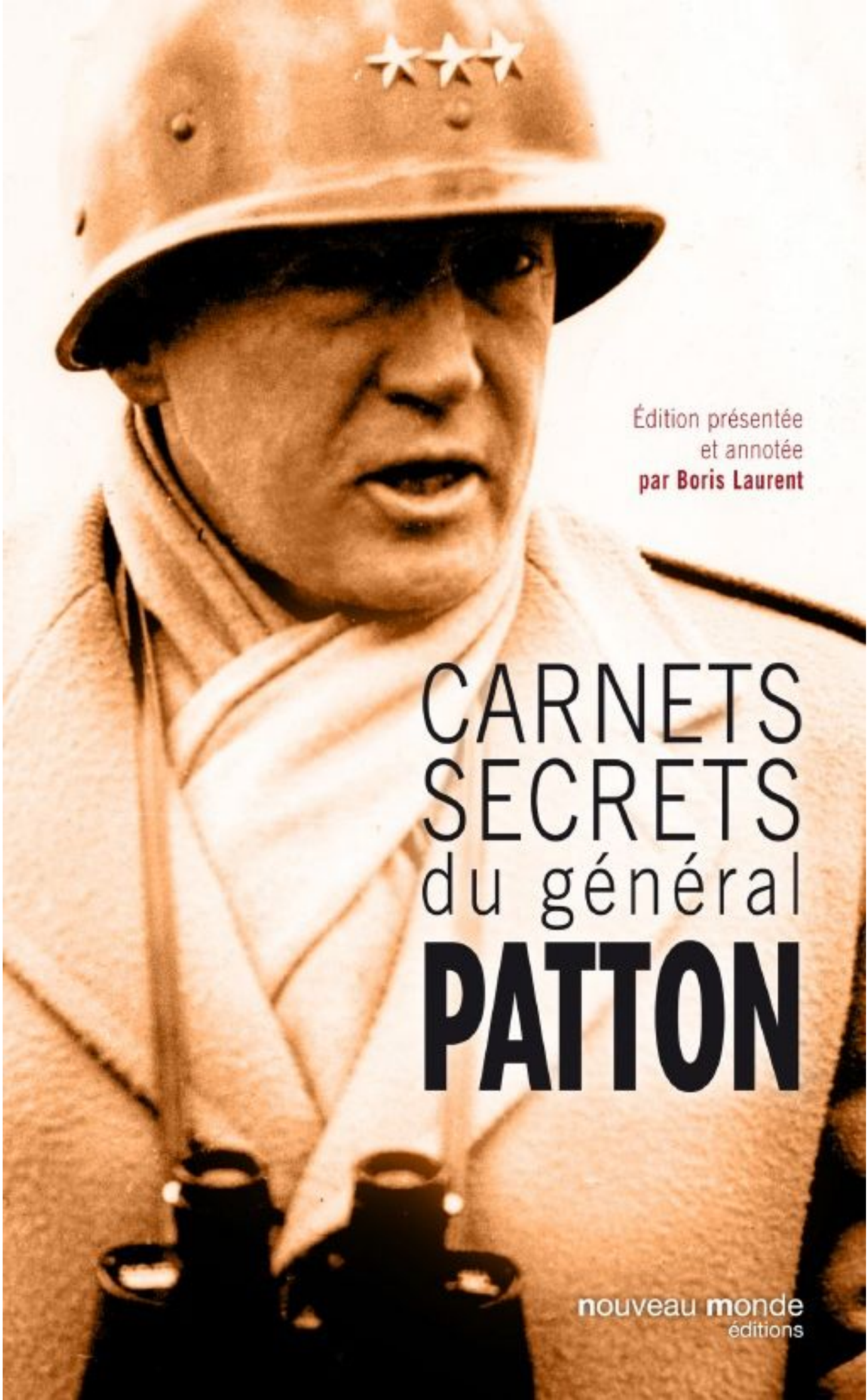


Édition présentée
et annotée
par Boris Laurent

CARNETS SECRETS du général PATTON

nouveau monde
éditions

CARNETS SECRETS

DU

GÉNÉRAL PATTON

Maquette :
Marie-Mélodie Delgado

Corrections :
La machine à mots

© Nouveau Monde éditions, 2011
21, square Saint-Charles – 75012 Paris

ISBN : 978-2-36583-369-1
Dépôt légal : février 2013

CARNETS SECRETS

DU

GÉNÉRAL PATTON

Édition présentée et annotée
par Boris Laurent

nouveau monde
éditions

« Quand je pense à l'immensité de ma tâche et me rends compte de ce que je suis, je reste confondu, mais à la réflexion, qui me vaut ? Je ne connais personne. »

George S. Patton Jr

PROLOGUE

« L'objet de la guerre n'est pas de mourir pour son pays, mais de faire en sorte que le salaud d'en face le fasse pour le sien. » Cette phrase, prononcée par le général américain George S. (Smith) Patton Jr (Junior), reprise par l'acteur américain George C. Scott dans une extraordinaire et théâtrale mise en abyme au début du film *Patton*, résume pour beaucoup la personnalité de ce général d'exception. Il faut dire que le film de Franklin J. Schaffner, récompensé par huit Oscars, renvoie l'image d'un grand soldat au franc-parler dévastateur, soucieux de son image, exubérant, excentrique, chef dur pour ses hommes autant que pour lui-même. Il héroïse le *leadership* inspiré de Patton, sa hardiesse et son génie militaire.

Avec MacArthur, Patton est le seul général américain à avoir gagné une stature mythique. Pour son adversaire, le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, il fut le « meilleur soldat allié ». L'*Oberst* Rudolf von Gersdorff disait que : « La percée américaine de Saint-Lô-Avranches, menée par le général Patton, avait été effectuée avec un rare génie opérationnel et une "touche" sans commune mesure. »

Personnalité célèbre, Patton était connu pour ses exploits militaires, ses monumentales gaffes, ses humeurs changeantes [1], son impulsivité, sa grossièreté et un look suranné et insolite : casque lustré, bottes de cavalier, jodhpurs et pistolet à crosse d'ivoire.

Soldat à l'ego surdimensionné, il était dévoré d'ambition. Patton était brutal avec ses hommes autant qu'avec ses alliés britanniques dont il ne supportait pas les commentaires désobligeants à l'égard de l'*US Army*. Il n'encaissait pas le rôle subalterne attribué à l'armée américaine en Sicile par Eisenhower et ne se gênait pas pour le dire. Il savait mettre les « pieds dans le plat » avec une rare efficacité, obligeant ses supérieurs et ses pairs à user de leurs talents de diplomates pour désamorcer des crises. Il fut l'homme qui gifla un soldat américain hospitalisé pour une crise de stress au combat. C'est encore lui qui affirma, en 1945, vouloir recruter les anciens soldats allemands pour aller « casser du rouge », autrement dit, pour faire la guerre à la Russie soviétique qu'il abhorrait et méprisait.

Patton était imprévisible, capricieux, en quête de gloire et de reconnaissance. Il aimait les combats censés révéler le meilleur de l'homme : le courage, l'abnégation, l'intelligence, la camaraderie, la frénésie, la détermination et l'agressivité. Pour lui, il y avait « la vie et la douceur triomphale de la victoire ». Il voulait manger du feu et attendait la bagarre avec impatience [2].

Patton était réellement comme cela, mais sa personnalité ne saurait se résumer à ses coups d'éclat ou ses « coups de gueule ». Patton était un homme bien plus complexe qu'il ne le laissait paraître. Ses carnets offrent un intérêt considérable car ils dévoilent toutes ses facettes et le décrivent sous un jour inédit. Beaucoup pensaient le connaître, mais l'idée même que l'on peut se faire de Patton est largement imparfaite. Dans son journal, ses carnets et ses lettres, il se met à nu, sans fard et sans se ménager. Comme l'a si bien écrit Jacques Mordal, il se peint lui-même avec « la plus brutale vérité, celle qu'on confie à des carnets qui supportent tout » [3].

Ainsi, derrière son langage peu châtié et sa dureté apparaît un homme psychologiquement très fragile, dépressif et apeuré par sa propre couardise. Le soldat à l'ego surdimensionné, à l'ambition extrême et à la limite de l'insubordination cède la place à un homme torturé par des doutes profonds, loyal avec ses supérieurs, même lors de francs désaccords, et d'une très grande sensibilité, comme le prouvent les lettres qu'il écrivait à sa femme.

Sa brutalité masque en réalité un homme très cultivé. Dès son plus jeune âge, Patton étudiait la chose militaire, s'immergeant dans les livres d'histoire militaire et étudiant les stratégies et les tactiques utilisées durant les grandes batailles de l'Antiquité ou lors des guerres napoléoniennes. Il savait utiliser les routes empruntées par Guillaume le Conquérant en Normandie ou les légions romaines en Allemagne mais aussi les discours de Bonaparte pour insuffler leu feu sacré dans le cœur de ses hommes.

Lorsque Patton faisait référence aux grandes batailles de l'Histoire, il affirmait souvent qu'il y avait participé lors de vies antérieures. Il disait croire à la réincarnation mais faisait preuve en même temps d'une foi chrétienne sincère. Être soldat était pour lui un devoir sacré, quasi clérical. Ce goût immodéré pour l'histoire ne l'empêchait pourtant pas de s'intéresser aux technologies nouvelles appliquées aux armées et à la guerre.

S'il demandait beaucoup à ses hommes, il n'était pas le despote que l'on a décrit, mais, à l'inverse, un chef respecté, voyant dans la discipline un

gage de cohésion. Patton était pointilleux, avait le souci du détail militaire et du protocole car il croyait fermement que cela renforçait la discipline sur le champ de bataille. Son surnom de « *Blood and Guts* » (« sang et tripes ») n'a jamais fait de lui un boucher sacrifiant inutilement la vie de ses hommes. On l'a dit ambitieux au point de jouer la vie de ses soldats pour arriver à ses fins. Il fut en réalité l'un des généraux qui eut le moins de pertes sur le champ de bataille et dont le *kill ratio* fut l'un des meilleurs [4].

Les qualités de Patton en matière de commandement, de *leadership* et de professionnalisme l'ont placé parmi les généraux instructeurs les plus efficaces de l'histoire militaire américaine. Il s'est attiré la loyauté et a généré l'enthousiasme. Comme beaucoup, William Henry Mauldin, le célèbre dessinateur et éditorialiste américain, avait une admiration sans borne pour ce tacticien mais écrivait pourtant : « Bien sûr, ce salopard était fou. Il croyait vivre au Moyen Âge. » [5]

Patton dut travailler d'arrache-pied pour sortir de West Point où il fit une première année médiocre. Pourtant, c'est bien cet élève moyen qui étudia l'art du maniement du sabre pour mieux l'enseigner aux jeunes officiers et qui dessina le sabre modèle 1913 de l'*US Army.* C'est aussi lui qui remit un mémo novateur à Pershing sur l'emploi des blindés et leur coopération avec l'aviation en 1918. Patton imagina le *Desert Training Center*, situé dans le sud de la Californie, pour former l'élite des tankistes américains et d'où sortirent les vainqueurs de l'*Afrikakorps* en Tunisie en 1942.

Patton priorisait l'agressivité sur l'impulsivité. Il ne chargeait pas tête baissée dans la mêlée mais savait user de tous les renseignements à sa disposition avant de lancer une attaque. Ses plans de batailles étaient toujours clairs et lui permettaient de lire avec précision les situations de combat.

Au-delà de son exubérance et de ses excès, Patton fut un virtuose de la guerre de manœuvre adepte de la surprise et de la mobilité, capable de réaliser l'une des plus belles opérations de la guerre, à Bastogne, durant la terrible bataille des Ardennes.

Il fut assurément un général remarquable, expert de la guerre mécanisée, doté d'un sens inné du commandement mais aussi de la mise en scène et son accoutrement suranné traduisait un professionnalisme extrême. Patton fut l'homme de l'opération *Cobra* en Normandie, des Ardennes, de la guerre de mouvement et des blindés, de la gifle et des discours violemment anticommunistes alors que l'URSS était encore un pays allié. Patton était un

guerrier qui survécut à deux guerres mondiales mais mourut dans un banal accident de voiture. Ses carnets montrent que George S. Patton Jr était un « phénomène », un génie, une comète et aussi un paradoxe.

PREMIÈRE PARTIE

NAISSANCE D’UN GUERRIER

CHAPITRE 1

L'ESPRIT DU VIEUX SUD

George S. Patton Jr naît à San Gabriel, en Californie, le 11 novembre 1885. Sa mère, Ruth Wilson, vient d'une riche famille californienne dont la fortune a été constituée par son père, Benjamin Wilson, puissant homme d'affaires et propriétaire, ancien trappeur ayant combattu les Indiens, explorateur, aventurier et spéculateur immobilier. Wilson est le fils d'un héros de la guerre d'Indépendance qui devint le premier maire de Los Angeles.

Son père, George Smith Patton II, est un ancien élève officier de l'Institut militaire de Virginie devenu avocat et homme politique. La famille Patton est l'héritière d'une grande lignée militaire et le jeune George Smith Patton Jr sera toujours très fier de ses ancêtres, des premiers, venus d'Écosse, jusqu'à son père en passant par son grand-père, véritable héros de la guerre de Sécession.

C'est dans la magnifique demeure familiale de Lake Vineyard, achetée par son grand-père maternel, que le jeune George va passer une grande partie de son enfance. « Georgie » vit des années heureuses et insouciantes. Choyé par une famille aimante, il est élevé dans le culte des ancêtres. Son grand-père maternel ainsi que le colonel confédéré John Singleton Mosby [6] lui inculquent le respect des anciens, dont les portraits ornent les murs de la demeure familiale, l'amour de la chose militaire et de la cavalerie. Son père élève son fils comme un gentleman virginien dans le plus pur esprit du Vieux Sud.

Son enfance est marquée par des lectures qui l'influenceront sa vie durant : la Bible et des ouvrages sur la guerre d'Indépendance, la guerre de Sécession ou encore la guerre hispano-américaine durant laquelle s'est illustré Teddy Roosevelt à la tête de ses *Rough Riders* [7]. Sa passion de l'histoire, des héros et des batailles lui vient de son père qui lui transmet l'amour de la littérature classique autant que des romans chevaleresques. *L'Iliade*, *L'Odyssée* ou les œuvres de Sir Walter Scott tiennent une bonne place dans la bibliothèque du jeune enfant.

Dans l'immense domaine, le jeune garçon se montre un cavalier accompli et casse-cou. À l'école, ses devoirs et ses rédactions dévoilent un enfant passionné par la tactique et les mouvements de troupes. En fait, le jeune Patton est élevé dans un double esprit aristocratique : celui des grands propriétaires terriens virginiens et des militaires européens. Dès lors, son horizon ne saurait être différent d'une carrière dans les armes. Il veut suivre l'exemple de son grand-père paternel, George Smith Patton, général dans l'armée confédérée, chef du 22e régiment de Virginie, mortellement blessé lors de la troisième bataille de Winchester en septembre 1864 [8]. Patton n'hésite pas d'ailleurs à jouer au soldat avec les « reliques » du grand-père « Frenchie » [9] mort en héros : le sabre et la selle sur laquelle il monte dès qu'il en a l'occasion. La vie du jeune George Smith Patton Jr est des plus heureuses. Il écrira plus tard : « […] je devais être le plus heureux du monde. Je l'étais sûrement. »

Malgré des problèmes de lecture et d'écriture [10], Patton entre à l'école pour garçons près de Pasadena en 1897 et montre un goût prononcé pour les héros de l'Antiquité tels Alexandre le Grand, Hannibal, Constantin, Thémistocle ou César, mais aussi Bonaparte et bien sûr le général Lee. Probablement, il décide alors qu'il deviendra général, comme son illustre grand-père et les grands stratèges de l'Histoire. Le jeune écolier travaille dur pour pallier ses problèmes de lecture et d'écriture. La persévérance sera l'un de ses traits de caractère. Il développe une excellente mémoire et se souvient parfaitement de passages entiers de ses livres d'Histoire. Commandant sur le front, il retiendra toujours les informations transmises par ses services de renseignement sur les capacités de combat de son ennemi ; nombre d'hommes, de véhicules, de chars, d'avions, de pièces d'artillerie.

Dès ses jeunes années, il lit assidûment la Bible, encouragé par des parents très chrétiens dans la plus pure tradition sudiste américaine. Cette éducation religieuse est un élément clé pour comprendre la personnalité de Patton. Dès son plus jeune âge, sa tante Nannie lui lit assidûment *Le Voyage du pèlerin* de John Bunyan, ouvrage qui met en valeur la spiritualité et la persévérance face à l'adversité. Ce véritable amour de la religion et de Dieu ne quittera jamais Patton [11]. Durant l'automne 1944, il décorera même le prêtre de sa 3e armée de la *Bronze Star* pour ses prières « victorieuses ». Patton priera, beaucoup, en temps de paix et durant les combats et ne se séparera jamais de sa Bible.

L’adolescence de George Patton Jr est marquée par l’esprit WASP [12]. Beau garçon, élancé, bien éduqué, parfois rigide, il symbolise la tradition du Vieux Sud et de sa société hiérarchisée. Patton a également une très haute opinion de sa famille qui a participé à l’édification de la nation américaine et lui a offert d’illustres guerriers. En revanche, le jeune homme manque déjà de confiance en lui, comme il l’écrit à celle qui deviendra sa femme, à la veille de tenter le concours d’entrée à West Point : « J’en suis arrivé à la conclusion que la meilleure manière de passer un examen, c’est encore de ne pas essayer. »

CHAPITRE 2

« DEVOIR, HONNEUR, PATRIE » [13]

Comme le jeune Patton attache une grande importance à la vie militaire, aux traditions et à l'héritage familial et a toujours affirmé qu'il serait un jour général, son père décide de l'envoyer dans la prestigieuse académie militaire de West Point. Mais les problèmes scolaires du jeune rejeton pourraient bien lui fermer les portes de l'académie. En 1902, il contacte donc le sénateur de Californie, Thomas Bard, pour faire entrer son fils à West Point. Refus catégorique du sénateur [14]. Ce revers ne saurait toutefois décourager Patton père qui s'empresse d'écrire à l'intendant de l'Institut militaire de Virginie. En 1903, « Georgie » est admis à l'IMV et pourra, s'il réussit, intégrer l'armée comme aspirant.

Début septembre, le jeune Patton, accompagné de son père, de sa mère, de sa sœur Nita et de tante Nannie, fait son entrée à l'*ama mater* où jadis étudièrent son géniteur et son grand-père, perpétuant ainsi la tradition. Dès son arrivée à l'Institut, le « rat » [15] se plaît dans son nouvel environnement. Patton entre très rapidement dans le moule militaire et devient un exemple à suivre pour les cadets. Inspiré par ses aïeux, le jeune homme porte fièrement l'uniforme et fait montre d'un zèle particulier lors des ordres serrés. Orgueilleux, intransigeant avec les autres autant qu'avec lui-même, Patton travaille dur dans les matières académiques et obtient de très bons résultats scolaires qui ne font que décupler son ambition. Surtout, son père l'informe que le sénateur Bard est enfin disposé à jauger le jeune cadet pour une éventuelle entrée à West Point. En février 1904, Patton prend le train pour Los Angeles et, après six jours de voyage et une journée de repos, il passe les examens tant redoutés. Il excelle devant ses examinateurs. Un mois plus tard, Bard informe Patton qu'il peut intégrer West Point. Son père est extatique et lui-même est particulièrement fier mais quelque peu anxieux car West Point n'est pas l'IMV et le niveau risque fort d'être relevé. Au mois de juin, il quitte la Virginie de ses ancêtres pour intégrer la prestigieuse académie militaire située sur les bords de l'Hudson.

La vie à West Point n'a rien à voir avec celle de l'Institut de Virginie. Le *Plebe* [16] Patton mène une vie de « spartiate » rythmée par les cours, les exercices physiques particulièrement éprouvants, les montages et les démontages des armes et les tours de gardes chahutées par les deuxièmes années. « West Point, c'est la guerre », écrira-t-il. L'endroit est en outre inhospitalier au possible, les hivers y étant glaciaux et les étés infestés de moustiques.

Le *Plebe* se montre très vite excellent en cours de tactique et d'instruction militaire. En revanche, il peine en anglais, en mathématiques et en français. C'est la raison pour laquelle il est transféré dans un groupe médiocre. Inévitablement resurgissent les doutes et les angoisses. Il écrit ainsi : « Je crains parfois de n'être que l'un de ces pauvres rêveurs […], un homme toujours sur le point de réussir, mais qui n'y parvient jamais. Si je devais réellement être ainsi, il n'aurait été plus miséricordieux que je meure il y a dix ans, car je n'imagine rien de plus infernal que d'être contraint de vivre pour constater mes échecs. »

Ses mauvaises notes le font redoubler. Mais le jeune Patton ne se décourage pas. Il redouble d'efforts, travaille comme un forcené et se classe dans le meilleur tiers des élèves dans la plupart des matières. C'est durant ce redoublement que Patton excelle en sport et notamment en escrime qu'il considère comme aristocratique. En 1906, il intègre brillamment la deuxième année de West Point.

Le *sophomore* – cadet de deuxième année – a rattrapé son retard et obtient de très bonnes notes. Il sort même major de sa promo en tactique. Sa personnalité est marquée par une discipline extrême, l'austérité, l'autorité morale et une arrogance certaine, ce qui lui vaut les inimitiés de ses pairs. L'ambition le dévore de plus en plus et la quête du pouvoir le motive. Son attitude militaire est excellente et son port de l'uniforme exempt de tout reproche. En février 1908, il est nommé adjudant. Tous les matins, il lit les ordres du jour aux cadets qu'il suit où qu'ils aillent, veillant à leur bonne tenue et au respect des règles en vigueur. Ses supérieurs sont d'ailleurs irrités par ce jeune présomptueux au point de lui retirer ses fonctions d'encadrement. Patton écrit dans son journal : « Pourquoi, je ne sais pas, à moins que ce ne soit parce que je suis trop militaire dans l'âme. Je suis certainement le seul homme capable de faire marcher droit cette promotion. »

Le jeune aspirant devient le type même de l'élève officier, toujours tiré à quatre épingles, n'hésitant pas à se changer plusieurs fois par jour pour être impeccable. Il fait facilement sienne la devise de l'Académie. Le journal de l'école, le *Howitzer*, le décrit comme un jeune homme qui « se tient droit, martial dans son regard, son allure et le moindre de ses mouvements […]. Nous pensons que sous sa cuirasse, "Georgie" a bon cœur ». Déjà, Patton cache sa sensibilité et sa fragilité sous des allures rigides et austères.

La cinquième et dernière année de Patton est un véritable triomphe. En sport, il établit un nouveau record au 200 mètres haies et gagne le 110 mètres haies. Ses performances au tir lui valent le titre d'« expert » et il excelle en escrime et en équitation.

Pour autant, Patton agace et il n'est pas très populaire au sein de l'académie. Les cadets lui reprochent son exigence formaliste, son irrépressible envie d'étaler son courage, frôlant parfois la témérité d'ailleurs et sa trop grande ambition ; Patton répète à qui veut l'entendre qu'il sera général. Sur la dernière page de son livre *Éléments de stratégie*, il écrit : « Qualités d'un grand général : tactiquement agressif (l'amour du combat) ; force de caractère ; stabilité dans l'objectif ; assumer les responsabilités ; énergie ; bonne santé et force. George Patton, Cadet, USMA, avril 1909. »

Quarante-trois jours après avoir écrit ces mots, le 11 juin 1909, il sort diplômé de West Point, se classant 49e sur 103.

CHAPITRE 3

« UN OFFICIER ET UN GENTLEMAN »

Sorti de West Point, Patton décide d'intégrer la cavalerie, comme il l'explique à sa fiancée, Béatrice Ayer : « Il y a deux raisons qui me font préférer la cavalerie. C'est d'abord qu'un jeune officier comme moi a plus de chances d'obtenir un commandement autonome en temps de guerre […] et ensuite que j'y vois l'arme du futur. » En 1909, son vœu est exaucé. Il entre au 15e régiment de cavalerie de fort Sheridan, dans l'Illinois. À cette époque, l'*US Army* n'est forte que de 84 971 hommes dont 4 299 officiers. Le président Theodore Roosevelt a bien de grands desseins pour les forces armées mais le Congrès refuse de voter les fonds nécessaires pour les réaliser. Pour les officiers et les soldats, cela implique des soldes peu élevées. À fort Sheridan, les conditions de vie sont spartiates mais Patton y trouve un mentor de choix en la personne du commandant du fort, le général Marshall. Ce dernier imprime son style exemplaire sur le jeune lieutenant. Mais Patton s'ennuie et a besoin d'action. Deux événements vont marquer son passage à Sheridan et, en quelque sorte, constituer les premiers éléments de sa légende. D'abord, il perd son sang-froid face à un soldat qui peine à attacher son cheval dans l'écurie. Le lieutenant entre dans une colère noire avant de s'excuser publiquement ; un calvaire ! Ce trait de caractère (épouvantable) lui jouera de biens mauvais tours quelques années plus tard. Le second événement se produit lors d'une démonstration à cheval que Patton effectue devant la troupe. La monture éjecte le jeune sous-lieutenant plusieurs fois. Le visage en sang, Patton remonte en selle et termine sa démonstration avant de partir pour la clinique en piteux état !

Marshall décide d'expédier son bouillant lieutenant dans le Wisconsin pour effectuer des manœuvres. Afin de préparer et d'exécuter au mieux les simulations de combats, Patton plonge dans les écrits de Sun-Tzi, de Napoléon et de von Moltke. Il lit également de nombreux articles publiés dans des revues militaires britanniques et françaises pour se familiariser avec les dernières technologiques en matière d'armement.

Le 26 mai 1910, Patton se marie avec Béatrice Ayer, une jeune femme intelligente issue d'une riche famille de Boston qu'il côtoie depuis quelques années déjà [17]. Le lendemain du mariage, l'heureux couple part en voyage de noces dans la « vieille Europe ». Les Patton débarquent à Plymouth et visitent la Cornouailles et Londres avant de rallier la France, Paris et la Normandie où « Georgie » arpente les chemins empruntés jadis par Guillaume le Conquérant. Les visites s'enchaînent à travers le bocage normand. Trente-quatre ans plus tard, il traversera de nouveau ce paysage pittoresque à la tête de sa 3e armée.

De retour aux États-Unis, Patton s'ennuie au sein de sa garnison et passe le plus clair de son temps libre à parfaire sa culture militaire et à écrire de nombreux articles pour des revues militaires. En 1911, le jeune officier est transféré dans un détachement du 15e régiment à fort Myer, Washington DC. Cette entrée dans la capitale fédérale et ses cercles de pouvoir influenceront grandement sa carrière militaire [18]. Il côtoie les hauts gradés de l'armée ainsi que de puissants hommes politiques.

Excellent cavalier et joueur de polo, très bon escrimeur, George S. Patton Jr est choisi par l'*US Army* pour représenter le corps des officiers américains aux Jeux olympiques de Stockholm en 1912 pour les épreuves de pentathlon [19]. Patton, sa femme, sa tante Nannie, sa sœur Nita et ses parents embarquent à bord du *Finland* à destination de l'Europe. Durant le long voyage, il s'entraîne tous les jours, se met à la diète et arrête le tabac et l'alcool.

Ces Jeux sont l'occasion pour Patton de montrer de réelles qualités sportives et physiques. Il se hisse à la troisième place en escrime, à la sixième place en natation, à la troisième place en équitation, à la troisième place en course mais à la vingtième place en tir ! Patton expliquera avec une rare mauvaise foi qu'en fait deux de ses tirs ont traversé les trous déjà effectués par les tirs précédents et qu'ils n'ont donc pas été comptés !

Le jeune officier se classe tout de même cinquième sur quarante-deux concurrents.

Tandis que sa famille effectue un tour d'Europe, George Patton, accompagné de Béatrice, part pour la France, au cadre noir de Saumur pour parfaire son équitation, le maniement du sabre et son escrime avec un maître exceptionnel : l'adjudant Cléry, champion d'Europe de fleuret, sabre et épée ! La formation militaire de Patton prend des allures aristocratiques et surannées qui impriment un style à sa personnalité. Peut-être est-ce à

partir de ce moment que le jeune homme se voit comme un soldat éternel, archétype militaire.

De retour aux États-Unis, Patton est invité par le secrétaire d'État à la guerre, Henry Stimson, et le chef d'état-major de l'armée, le général Leonard Wood qui souhaitent en savoir plus sur son expérience suédoise et ses entraînements avec l'adjudant Cléry. Le général Wood est particulièrement impressionné par les prouesses du jeune officier qu'il recrute à l'occasion comme aide de camp.

Grâce à sa formation acquise en France, Patton devient le premier-maître d'arme au sein de l'*US Army* et dessine même le modèle du sabre M-1913 d'après le modèle français. C'est également à cette époque qu'il troque son pistolet réglementaire pour deux pistolets à barillet, autrement dit, deux « six-coups » de la marque Colt.

En 1913, grâce à son réseau, Patton est envoyé au Kansas, à fort Riley, réputé pour son école d'équitation, d'où il sort breveté en 1914.

Malgré cette nouvelle aptitude équestre, Patton trouve le temps long et ne pense qu'à aller au combat et faire son devoir. L'occasion ne va pas tarder à se présenter. En juin 1914, l'archiduc d'Autriche, François-Ferdinand, est assassiné à Sarajevo par un jeune nationaliste serbe. Le 1er août, l'engrenage se met en marche et, par le jeu des alliances, l'Europe plonge dans la guerre. Patton y voit l'opportunité tant attendue. Il demande au général Wood une affectation comme observateur au sein de la cavalerie française. En effet, les États-Unis, soucieux de ne pas sortir du cadre rigide de la doctrine Monroe, adoptent une posture neutre. Patton, qui rêve d'aller au feu, écrit : « Je souhaite obtenir un congé d'un an sous un prétexte quelconque afin de pouvoir me rendre en France pour prendre part à la guerre. Je connais des officiers et plusieurs régiments français qui me prendront en supplément si je paie tous les frais. Je m'en suis assuré l'an passé lorsque j'ai compris que cette guerre contre l'Allemagne devenait de plus en plus probable.

« Aussi, si je puis obtenir ce congé, je me charge du reste. J'entends, bien entendu, que je n'aurai pas à appeler les États-Unis à mon secours si j'ai quelque ennui ou suis fait prisonnier.

« Comme ma famille n'a pas besoin de compter sur mon soutien (financier), je ne risquerai que moi-même. Je vous demande de ne pas considérer ce projet comme une velléité irraisonnée. J'y pense depuis des années. »

Ses espoirs sont toutefois vite déçus car le département de la Guerre rejette sa demande. Patton fulmine et n'épargne pas le président Wilson et son manque de courage : « S'il avait seulement autant de sang qu'un pou en a dans le foie, le président déclarerait tout de suite la guerre à l'Allemagne. »

Mais le jeune et fougueux officier ne va pas tarder à connaître l'action et le grand frisson du duel aux revolvers façon western en traquant le dangereux révolutionnaire mexicain Pancho Villa.

CHAPITRE 4

RÈGLEMENT DE COMPTE À RUBIO

En 1915, le 15e régiment de cavalerie est envoyé aux Philippines mais Patton, grâce au réseau qu'il s'est fait à Washington, parvient à être muté au 8e régiment de cavalerie de fort Bliss au Texas, non loin de la frontière mexicaine. C'est ici qu'il rencontre pour la première fois le général Pershing qui commande la 8e brigade de cavalerie où il est assigné. À ce moment, le Mexique est au bord de la guerre civile et le chef révolutionnaire Francisco « Pancho » Villa mène des raids dévastateurs contre les propriétaires américains qui possèdent des terres au Mexique. Le 9 mars 1916, Pancho Villa et 500 hommes mènent un raid contre la ville de Columbus au Nouveau-Mexique. C'est une hécatombe : 17 Américains tués et sept blessés. C'est la première attaque menée par une force militaire étrangère sur le sol américain depuis la guerre de 1812. Sur ordre du président Woodrow Wilson, Pershing [20] doit mener une expédition contre Villa et ses « Villistas ». Lorsque Patton apprend la nouvelle, il fait tout pour faire partie de la chasse à l'homme mais son régiment reçoit l'ordre de rester au camp. Il campe alors devant le bureau de Pershing et après plusieurs tentatives, il est finalement pris dans l'état-major de « Black Jack ». Le 15 mars, il est au Mexique.

Les forces de Pershing, connues sous le nom d'Expédition punitive, sont composées de trois brigades fortes de 4 800 hommes ainsi que d'un escadron de huit avions. C'est peu pour un terrain de chasse immense. Les Américains pensent que Villa s'est réfugié dans la province de Chihuahua, dominée par la Sierra Madre et ses profonds canyons qui offrent d'excellentes caches.

Les deux colonnes américaines s'ébranlent le 15 mars pour converger vers Colonia Dublan.[21]. Pershing déploie deux régiments dans la vallée pour prendre Villa à revers par l'est et l'ouest de San Miguel de Babicora. Pendant ce temps, le célèbre 7e régiment de cavalerie [22] continue sa progression dans des conditions difficiles, marchant sous un soleil de plomb le jour et bivouaquant dans le froid la nuit. Mais Villa est insaisissable.

En fait, Pancho Villa a été vu près de Guerrero, au cœur de la Sierra Madre, où il a été accroché par l'armée mexicaine. Le 29 mars, le 7e de cavalerie parvient aux abords de la ville sans être repérée et engage le combat contre les révolutionnaires mexicains : 30 d'entre eux restent sur le carreau pour sept blessés américains. Villa, blessé lors d'une tentative d'assassinat, a été évacué par train quelques heures avant l'arrivée de la cavalerie US. Le révolutionnaire va avoir une chance incroyable et échapper plusieurs fois de peu aux forces américaines. Mais les unités de Pershing portent de rudes coups à son armée en tuant plusieurs de ses lieutenants. L'un d'eux, le général Cardenas, chef des gardes du corps de Villa, va être la proie d'un jeune lieutenant.

Cardenas est débusqué par le grand et fin lieutenant George S. Patton, âgé seulement de 30 ans. Le 14 mai, Patton et quelques hommes s'arrêtent dans le village de Rubio pour acheter de quoi nourrir les chevaux. Avec une rare arrogance, Patton fait le pari que le second de Villa se cache dans une hacienda située à quelques mètres du magasin et décide de s'y diriger. Trois hommes sortent alors du bâtiment et tentent de s'enfuir. S'ensuit un accrochage à l'arme à feu. Après 15 minutes de fusillade, les trois hommes gisent sur le sol, morts. Parmi eux, Cardenas, que Patton a descendu alors que le fuyard, faisant semblant de se rendre, allait lui tirer dessus avec un revolver soigneusement caché.

Malgré ce succès retentissant, Pancho Villa continue d'échapper à Pershing et les relations entre Washington et Mexico ne cessent de se tendre. Le 21 juin, les forces américaines et mexicaines s'affrontent à Carrizal. Le président Wilson décide alors de mettre un terme à cette chasse à l'homme afin d'éviter une guerre ouverte. L'expédition punitive américaine continue néanmoins d'opérer au Mexique mais sans grands résultats. Le 5 février 1917, les forces de Pershing traversent la frontière et rentrent aux États-Unis. Cette traque a coûté à Pancho Villa 203 tués, 108 blessés et 19 capturés qui avaient participé à l'attaque de Columbus [23]. Le célèbre brigand sera tué en 1923 dans des conditions non élucidées.

La nouvelle de la mort de Cardenas est rapidement reprise par les journaux américains. Le *New York Times* en fait même sa « une ». Au Mexique, Patton, que l'on surnomme maintenant *Bandit Killer*, gagne ses premiers galons de héros et lance sa légende. Il se fait également un mentor, en la personne de « Black Jack » Pershing qui le nomme lieutenant. Mais pour l'heure, affecté au 7e régiment de cavalerie, Patton s'ennuie. Il rêve de

retourner sur le terrain ; il rêve d'action. La situation en Europe ne va pas tarder à lui offrir l'occasion de sentir une nouvelle fois l'odeur de la poudre.

CHAPITRE 5

LA GRANDE GUERRE : PATTON ET LA FORMATION DE LA PREMIÈRE BRIGADE DE TANKS

C'est durant la Grande Guerre que les Allemands vont se frotter à Patton pour la première fois. Ce premier contact ne sera qu'un avant-goût des terribles chocs de la Seconde Guerre mondiale car en cette année 1917, le jeune lieutenant ne servira que quelques jours sur le front.

Au départ, rien ne disposait les États-Unis à entrer en guerre aux côtés de l'Entente. Certes, le torpillage du paquebot civil *Lusitania* en 1915 avait refroidi les relations entre Washington et Berlin. Mais deux ans plus tard, un câble envoyé de Berlin à Mexico invitant les Mexicains à entrer en guerre au côté du Reich en échange de la rétrocession du Texas et du Nouveau-Mexique met le feu aux poudres. Le télégramme est décrypté par le renseignement britannique et envoyé à Washington. Le président Wilson sort enfin de sa « réserve ». Le 6 avril 1917, le Congés des États-Unis vote la déclaration de guerre au Reich allemand [24].

Le 16 mai, le général Pershing prend le commandement de l'*American Expeditionary Force*. Le premier homme que « Black Jack » recrute pour son état-major est Patton, nouvellement élevé au grade de capitaine. Les deux hommes embarquent à bord du *SS Baltic* le 28 mai. En réunissant des unités de l'*US Army* ainsi qu'un régiment de *Marines*, les États-Unis sont à peine capables de monter une division.

La force expéditionnaire américaine débarque à Boulogne-sur-Mer le 13 juin avant d'être accueillie par le maréchal Joffre et les généraux Foch et Dubail à la gare du Nord, à Paris.

Nommé chef de la garde personnelle de Pershing, Patton passe le plus clair de son temps à se balader et à aller au théâtre. Loin des combats, le jeune officier s'ennuie ferme dans la capitale et ne rêve que de rejoindre le front pour en découdre. L'atmosphère festive alors que l'Europe est plongée dans une guerre effroyable l'agace au plus haut point : « Je pense que la population a beaucoup trop de divertissements et qu'il serait préférable de

ne pas autoriser les officiers à sortir plus de deux fois par semaine… me suis couché à minuit, le plus tôt que j'aie pu le faire jusqu'ici. »

L'ennui de Patton ne fait que se renforcer au fil des jours et des semaines. Le 4 juillet, il assiste à un défilé militaire pour les célébrations de la fête de l'Indépendance américaine : « Place de la Concorde et rue de Rivoli, les femmes rompirent fréquemment les rangs américains, serrant les soldats dans leurs bras et les embrassant. J'étais assis dans ma voiture au bout de la rue de Constantine, observant la scène. »

En septembre, Patton part pour Chaumont où Pershing vient de faire transférer son quartier général. Égal à lui-même, Patton trouve le temps long au sein de l'état-major où dominent la paperasse et le classement de dossiers. Il écrit : « Tout marche bien sauf la guerre et c'est bien ce qui est stupide. Espérons que ce sera plus intéressant lorsque nous commencerons à nous battre. »

C'est à cette époque que Pershing crée un comité – *Tank Board* – pour étudier les opérations françaises et britanniques sur le front ainsi que les équipements des deux armées. Pershing, comme Patton, s'interrogent sur la réelle efficacité d'un nouveau matériel : le blindé [25]. En fait, en avril 1917, l'armée américaine avait envoyé le major Parker observer les chars français. Le rapport de Parker avait alors mis en lumière deux problèmes majeurs : d'abord, les véhicules blindés prennent facilement feu lorsqu'ils sont touchés. Ensuite, beaucoup de blindés alliés, trop avancés et donc sans soutien en infanterie, deviennent des cibles faciles. Que pense Patton de ces fameux blindés ? Comme beaucoup, il ne croit pas à cette arme : « Un officier français passionné par les tanks m'a bassiné pendant des heures avec des contes de fées et sujet de la valeur de ces petits jouets, qui prétendument gagneront la guerre. Ce Français est cinglé, les chars ne valent rien. » Étonnante réflexion de celui qui deviendra l'un des meilleurs spécialistes de la guerre mécanisée et blindée !

D'abord sceptique, Pershing comprend que cette arme nouvelle, si elle n'est pas miraculeuse, va bientôt devenir un élément important de la guerre, un outil capable de forcer la décision. Le chef de la force expéditionnaire américaine décide alors de créer un *Tank Corps*.

Patton de son côté ne donne que peu de crédit aux tanks. Toutefois, il y voit l'occasion de sortir de sa routine et de s'émanciper de la tutelle de Pershing. Il écrit donc à son mentor et demande à être réaffecté dans le corps blindé sur le point d'être formé, arguant qu'il parle français, qu'il a

déjà côtoyé des officiers français à Saumur et qu'il a déjà mené une attaque montée sur véhicule lors de l'assaut de Rubio au Mexique. Le 10 novembre, comprenant qu'il ne pourra jamais décourager son capitaine, Pershing l'affecte au camp d'entraînement de Champlieu, en Picardie et fait de lui le premier officier tankiste américain. Patton écrit à sa femme : « Je vais enfin faire quelque chose d'intéressant : jouer au tank *game* ! » Accompagné de son adjoint, le lieutenant Braine, il s'entraîne sur des chars français Renault FT-17 qu'il trouve remarquables. L'*American Expeditionary Force* câble d'ailleurs une demande à Washington pour lancer la construction de FT-17 aux États-Unis [26]. Patton apprend à conduire un tank, à tirer avec le canon et à réparer le mécanisme complexe du « mastodonte ». Il rencontre le général Estienne, « père des blindés français » avec qui il discute doctrine d'emploi et tactique de combat. Il passe ses week-ends à Albert où est installé le PC des tanks britanniques et rencontre plusieurs fois le colonel Fuller, chef d'état-major du corps blindé anglais et penseur éclairé de la doctrine d'emploi des chars.

Les derniers doutes de Patton concernant les tanks s'effacent fin novembre 1917, lors de l'offensive britannique contre la ligne Hindenburg près de Cambrai. Pour la première fois, plus de 400 blindés sont engagés dans une vaste opération. Les mastodontes ouvrent la voie aux fantassins et s'enfoncent même de 10 kilomètres dans les lignes ennemies. Les Allemands sont sous le choc. Mais la victoire est de courte durée car les nombreuses pannes et problèmes techniques empêchent les tanks de poursuivre. Grâce à plusieurs contre-attaques, les Allemands récupèrent le terrain perdu ainsi que leurs positions.

Certes, cette bataille de Cambrai coûte 90 000 tués aux belligérants mais les tanks ont prouvé leur efficacité. Ouvrant la voie à l'infanterie, avec une bonne couverture aérienne, les chars ont montré qu'ils étaient capables de forcer la décision. Patton, présent durant l'offensive, n'a rien manqué de ces performances. Comme beaucoup, il voit maintenant dans ce nouveau matériel l'outil de la victoire.

Patton, très enthousiaste à l'idée de manœuvrer ces engins durant les combats, visite les usines Renault où sont construits les chars. Puis, à la demande de Pershing, il travaille à l'élaboration d'une doctrine d'emploi et une meilleure organisation qu'il consigne dans un rapport. Black Jack est impressionné par le travail de son « poulain ». Que contient ce document ? Patton dresse un historique détaillé des chars, fait le point sur les structures

des bataillons blindés, leurs tactiques de combat, les méthodes d'entraînement et d'instruction des tankistes. Mais l'auteur pousse sa réflexion. Selon lui, si le char sert à appuyer et protéger les fantassins pour réduire des positions défensives fortifiées ou bien armées, il doit pouvoir percer le front adverse puis exploiter, prendre l'ennemi sur ses arrières et le poursuivre jusqu'à sa destruction. Pershing est emballé par la vision de Patton. Le 26 janvier 1918, le *Tank Corps* est officiellement créé.

C'est à Bourg, près de Langres, que Patton décide d'installer la *Light Tank School* pour former les futurs tankistes américains. Mais il se heurte rapidement aux autorités militaires françaises qui refusent que l'école soit installée à Bourg. Il ne doit l'ouverture de celle-ci qu'à Pershing, qui est allé à Paris pour s'entretenir avec les Français. Puis, autre mauvaise surprise, la production de chars est tellement en retard que les Américains ne reçoivent que 84 chars sur les 400 promis. Ce n'est que le 1er février que l'entraînement peut réellement débuter mais sans les engins toujours en production. Patton ne ménage pas ses efforts pour faire de ses soldats des guerriers, l'élite de cette arme blindée en devenir : réveil aux aurores, course, gymnastique, tir au pistolet et au fusil, cours de topographie, de morse, de mécanique et de conduite. Le rythme est infernal durant la semaine et le dimanche, c'est la messe pour tout le monde avant la terrible épreuve de l'inspection. « Le manque de discipline dans une partie de football, écrit-il, peut déboucher sur une perte de terrain. Le manque de discipline à la guerre signifie la mort ou bien la défaite, celle-ci étant bien pire que la mort. La raison pour laquelle les Boches ont survécu aussi longtemps, c'est qu'ils sont disciplinés. C'est seulement grâce à la discipline que vos efforts et votre patriotisme ne seront pas vains. Sans elle, l'héroïsme est futile. Vous mourrez pour rien. En étant disciplinés, nous serons irrésistibles ! »

Les premiers chars n'arrivent que le 23 mars ! Peu après les premiers exercices, Patton, qui vient d'être promu commandant, écrit à sa femme : « Mes tanks marchent pleins gaz et je suis profondément heureux de cette perspective de faire enfin quelque chose. Bien sûr, je n'en ai pas beaucoup, mais c'est beaucoup mieux que rien. » [27] Patton est sur tous les fronts pour former ses tankistes dont il pousse l'endurance jusqu'à son extrême limite.

En avril, il imagine un exercice combiné chars-infanterie et fait manœuvrer ses troupes devant un parterre d'officiers d'état-major impressionnés. Le 28 avril 1918, le 1er bataillon de chars légers est

officiellement formé et Patton est promu lieutenant-colonel. Il donne pour devise à cette nouvelle unité : « *Treat'em Rough !* » (« Traitez-les à la dure ! »).

Au mois de mai, les événements s'accélèrent. Le 1er bataillon de chars légers est renforcé et divisé en 326e et 327e bataillons de tanks réunis dans la 304e brigade de tanks directement placée sous les ordres de Patton. Puis, ce dernier effectue une tournée sur le front dans le secteur de Montdidier-Noyon. À quelques kilomètres seulement du front, Patton respire enfin l'odeur de la guerre et entend le son du canon et des mitrailleuses. Heureux dans cette atmosphère, il écrit : « Les Français sont merveilleux et je suis au mieux avec eux. Aucun d'entre eux ne parle un mot d'anglais. Nous nous tenons en joie et ne cessons de plaisanter. » Fin mai, il visite une formation française de chars qui vient de mener une attaque avec la 1re division d'infanterie américaine, la fameuse *Big Red One*. Il questionne les tankistes et recueille leurs impressions, les tactiques adoptées, le comportement de l'adversaire. Puis, il fait de même avec les fantassins de la *Big Red One* pour analyser le comportement de l'infanterie avec les tanks.

De retour à Bourg, il consigne tous ses entretiens et traduit les doctrines d'emploi des blindés utilisées par les Français. Il élabore une tactique de combat avec des formations en triangle et un seul mot d'ordre : aller toujours de l'avant. Il imagine aussi des motifs de différentes teintes pour camoufler ses tanks et dessine même l'uniforme de ses tankistes. Puis, il travaille à la phase de percée et entraîne ses équipages aux combats nocturnes. Parallèlement, il suit des cours à l'état-major de Langres. Patton est partout et son supérieur, le colonel Rockenbach, en charge de la base portuaire américaine de Saint-Nazaire, ne tarit pas d'éloges à son sujet, le décrivant comme un homme discipliné, doté d'un excellent style de commandement, bel officier, énergique, efficace et travailleur. Il conclut : « Doué, il est qualifié pour commander une brigade de tanks. »

Patton travaille comme un forcené mais profite de ses quelques moments de repos pour visiter le secteur et s'imprégner de son histoire. C'est lors d'une promenade que Patton vit sa première expérience de vie antérieure comme il l'écrit à sa mère : « Je me demande si je ne pourrais pas avoir déjà séjourné ici, car en remontant une ancienne voie romaine, j'ai vu un théâtre antique qui m'est familier ; peut-être ai-je conduit une légion sur cette même route ? J'ai aussi vu un château en ruine que j'ai probablement dû prendre d'assaut au Moyen Âge. Nous étions, nous sommes et nous

serons. » Étrange croyance pour ce fervent chrétien. Tout au long de sa vie, Patton croira fermement en la réincarnation et aura la certitude d'avoir livré des batailles au côté de Guillaume le Conquérant ou au sein des armées napoléoniennes. Il pensera aussi être la réincarnation du centurion romain Longinus qui transperça le flanc du Christ lors de sa crucifixion avec la Sainte-Lance !

CHAPITRE 6

LE BAPTÊME DU FEU : SAINT-MIHIEL ET L'OFFENSIVE « MEUSE-ARGONNE »

Le 20 août, alors qu'il suit un cours à Langres, Patton voit débarquer un messager qui lui délivre un télégramme : « Pour le chef du corps blindé… équipé pour le service en campagne. » C'est enfin le branle-bas de combat. Pershing et le maréchal Foch, chef d'État-major de l'armée française, ont organisé une attaque contre le saillant de Saint-Mihiel dans la Meuse, un triangle dans lequel les Allemands se sont profondément enfoncés et contre lequel les Alliés se sont « cassé les dents » plusieurs fois. Or, cette zone contrôlée par l'ennemi pose de graves problèmes de ravitaillement pour le secteur de Verdun situé plus au nord.

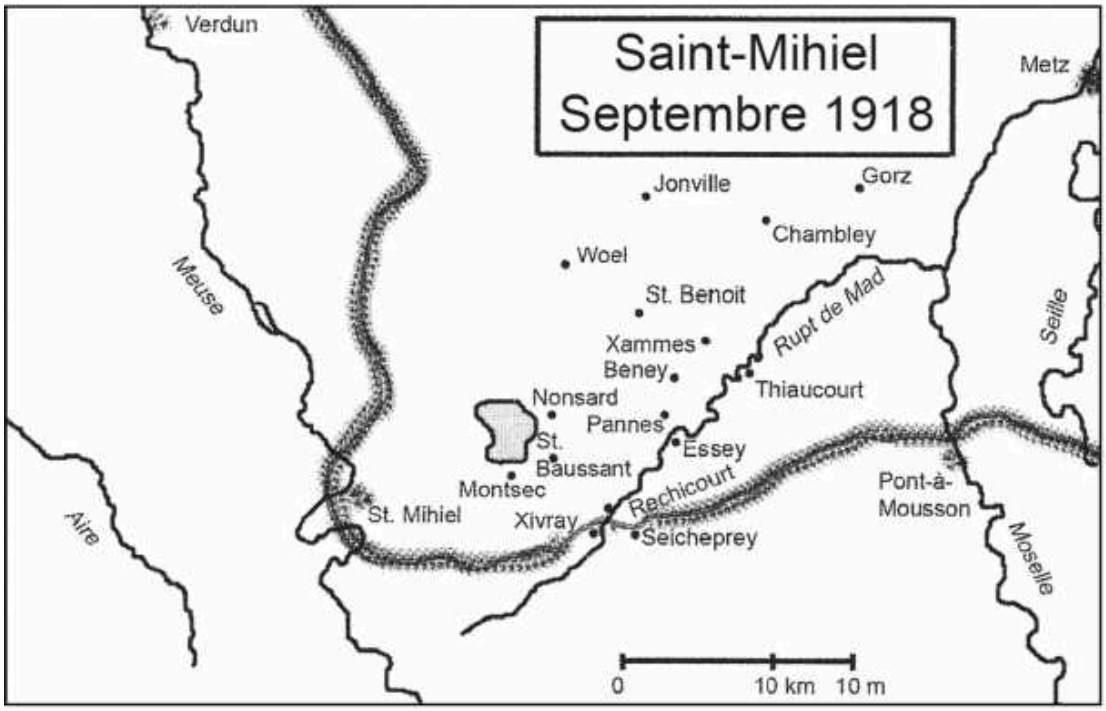
L'offensive de Saint-Mihiel prévoit l'utilisation de 500 000 Américains et de 110 000 Français mais aussi de trois forces blindées indépendantes : trois bataillons de chars lourds américains équipés de Mark V britanniques ; un régiment de chars français équipés de chars légers Renault et la 304e brigade de tanks légers de Patton. Foch et Pershing ont prévu d'attaquer le saillant sur trois directions : d'abord, à l'ouest du triangle ; puis à partir du nord et du sud avec un double assaut sur les flancs les plus exposés du triangle. L'objectif est de repousser les Allemands vers la base du triangle, sur son côté est. La date de l'offensive est fixée au 12 septembre.

Patton met à profit le temps qui le sépare de l'attaque pour arpenter la future zone des combats et se familiariser avec le terrain ainsi que pour étudier en détail les cartes à l'état-major de Bourg. Le 29 août, il consigne toutes ses analyses dans un mémo qu'il transmet à Pershing. Patton montre qu'il dispose d'une excellente « tête tactique » en développant une idée neuve : faire coopérer les chars et les avions. Il écrit : « Le plus grand danger pour les tanks, ce sont les tirs directs des pièces antichars, surtout lorsqu'elles sont embossées sur les flancs de l'assaut blindé. Dans chacun des secteurs d'opération des chars, il pourrait y avoir un aéronef pour repérer les canons antichars. L'observateur transmettrait par radio la position du canon ennemi à une batterie d'artillerie, ou bien la lui

signalerait par un fumigène, et les artilleurs pourraient alors traiter la menace avec des obus explosifs. » [28] Patton a en réalité une guerre d'avance mais Pershing éconduit son jeune lieutenant-colonel, peut-être à cause de la complexité d'une telle tactique à cette époque [29].

Deuxième déconvenue, Pershing ordonne à la 304e brigade de Patton de progresser sur deux axes et non quatre, avec les 1re et 42e divisions d'infanterie. Or, si la *Big Red One* est rompue aux combats avec les chars, la 42e division n'a aucune expérience en opération combinée. Hors de lui, Patton fonce au quartier général de la division pour demander à ce qu'elle s'entraîne avec les blindés, au moins pour apprendre quelques rudiments. Mais au sein de la 42e, il n'est absolument pas question de se plier aux desiderata de ce jeune officier intransigeant. Et c'est le chef d'état-major de la division lui-même qui ne se gène pas pour renvoyer Patton « dans ses buts ». Il s'agit du général de brigade Douglas MacArthur !

Le 11 septembre 1918, à la veille de l'offensive, Patton réunit ses tankistes et leur tient un discours qui les gonfle à bloc : « D'un point de vue tactique, l'opération qui nous attend est facile. […] Souvenez-vous que vous aurez à vous frayer un chemin à travers les barbelés et à museler les mitrailleuses pour l'infanterie ; par conséquent ne la quittez jamais. N'avancez jamais à plus de 1 kilomètre (de l'infanterie) et ne la laissez jamais vous dépasser. Aucun tank ne doit être abandonné à l'ennemi. Si vous vous retrouvez isolé dans les lignes ennemies, continuez à tirer. Si votre canon ne fonctionne plus, tirez au pistolet et écrasez l'ennemi avec les chenilles. » [30]



Carte 1

Tôt dans la nuit du 12 septembre, un puissant barrage d'artillerie est déclenché. Après plusieurs heures de pilonnage en règle de l'adversaire, les tanks de Patton s'élancent avec l'infanterie et s'enfoncent dans un épais brouillard matinal qui empêche leur chef de suivre clairement les opérations. Il décide alors d'aller vers l'avant et traverse plusieurs villages écrasés par l'artillerie allemande. Des tonnes de terre se soulèvent tout autour de lui. Il écrira : « Les Allemands bombardaient Saint-Baussant, et ce n'était guère plaisant. » Puis, il se dirige vers Essey où ses blindés et la 42e division d'infanterie connaissent de graves difficultés dues à la pluie qui transforme les routes en bourbier et au manque de soutien en artillerie. Il y retrouve le général MacArthur. Patton notera : « Comme je venais de le rejoindre, le barrage roulant se déplaça vers nous. Je pense que chacun d'entre nous n'avait qu'une idée, celle de se mettre à l'abri, mais pour rien au monde, ne l'aurait laissé paraître à l'autre. Nous restâmes là debout à parler, mais personne ne s'intéressait beaucoup à ce que disait l'autre, nous ne pouvions ne pas penser aux obus. »

Puis, Patton reprend sa marche avec cinq blindés mais deux s'embourbent. Avec les trois restants, il poursuit vers Pannes accompagné par la 84e brigade d'infanterie et sous le feu nourri de l'ennemi. Deux tanks tombent en panne et Patton continue de progresser à travers la localité,

monté sur le dernier char pour motiver le conducteur qui commence à paniquer, suivi de près par l'infanterie. Des coups de feu éclatent et Patton brandit ses deux Colts et se met lui aussi à tirer. Surpris par cette attaque, les soldats allemands se rendent. Ce n'est pas assez pour le jeune chef des blindés qui veut foncer plein nord. Il ordonne donc de faire mouvement vers Beney-en-Woëvre. Il écrira : « En quittant la ville, je me trouvais encore assis sur le toit du tank, les jambes pendant du côté gauche, lorsque je remarquai tout à coup que la peinture commençait à s'écailler du côté opposé et j'entendis le bruit d'une mitrailleuse. Je sautai à terre et gagnai un trou d'obus. » [31] En fait, à ce moment, Patton est seul, dans un trou peu profond, canardé par les mitrailleuses allemandes avec son infanterie 200 mètres en arrière. Que faire ? S'il sort pour rejoindre ses hommes, il risque fort d'être tué par un « *friendly fire* ». S'il reste dans son trou, il sera déchiqueté tôt ou tard par les Allemands. Plutôt que d'attendre sagement une mort certaine, il décide de courir vers ses lignes en zigzaguant et en plongeant au sol dès les premières salves de mitrailleuses ennemies. Ce n'est qu'après l'arrivée de plusieurs tanks en renfort que Patton décide d'en finir une bonne fois pour toutes avec les points de résistance allemands. En milieu d'après-midi, Beney est sous contrôle américain et Patton peut s'enorgueillir d'avoir capturé quatre canons de campagne et seize mitrailleuses ennemis. Toutefois, les problèmes de ravitaillement en carburant l'empêchent de poursuivre plus avant.

Au final, les forces de Pershing sont parvenues à réduire le saillant de Saint-Mihiel, même si les Allemands avaient décidé de réduire la ligne de front en désengageant une partie de leurs forces dès le 11 septembre. Patton le reconnaîtra lui-même : « En raison de la faible résistance ennemie, la valeur de nos chars ne fut pas pleinement démontrée. » [32]

Mais Patton a toutefois de quoi être fier de ses tankistes. Leur moral a été haut tout au long de l'opération et les pertes au combat furent légères. Ce baptême du feu fut un succès indéniable et a montré que les tanks avaient toute leur place dans la guerre moderne. Le général Summerall, patron de la *Big Red One*, écrit à Patton : « Les opérations menées par les tanks, dans des conditions difficiles, durant un temps exécrable, dans la boue, ont été menées avec dévotion et vigueur. Le commandant pense que les tanks ont sauvé un grand nombre de vies américaines et ont grandement contribué à ce succès des Américains. » L'intéressé n'oubliera jamais ce commentaire et s'efforcera toujours d'épargner au maximum la vie de ses

hommes. Pershing félicite également son jeune lieutenant-colonel pour sa hardiesse et son commandement de l'avant. Enfin, Rockenbach en rajoute une couche : « Précédant notre infanterie, vous n'avez pas seulement sauvé des vies, mais en plantant votre drapeau rouge, jaune et bleu [33] loin devant et sur la ligne Hindenburg, vous avez produit un effet dévastateur sur l'ennemi. » [34] En ayant mené ses troupes de la ligne de front, Patton est convaincu que les troupes font preuve d'héroïsme grâce à leur commandant qui montre l'exemple.

Cette première épreuve du feu est aussi l'occasion pour Patton d'être jugé par ses adversaires. Le *Kronprinz* Guillaume, commandant de la région, crédite Patton de la progression américaine à Saint-Mihiel mais non sans égratigner ses opposants sur un ton particulièrement méprisant : « En elles-mêmes, les attaques américaines furent très mal préparées ; ils ont fait preuve d'une ignorance totale dans l'art de la guerre ; les hommes avançaient en colonnes et ont été cloués au sol par nos mitrailleuses. Aucun danger n'était à prévoir ici, mais leurs tanks ont percé nos minces lignes – un homme tous les 20 mètres – et nous ont tiré dessus à revers. Les Américains avaient à leur disposition une incroyable quantité d'artillerie lourde et très lourde. Leurs tirs préliminaires ont dépassé en intensité et en dureté tout ce que nous avions connu à Verdun et sur la Somme. » [35]

Les Alliés ne comptent toutefois pas rester sur cette victoire de Saint-Mihiel. Américains et Français préparent en effet une nouvelle attaque au nord de Verdun pour briser définitivement l'armée allemande ; pour asséner le dernier coup de massue et forcer le Kaiser à cesser les combats : ce sera l'offensive « Meuse-Argonne ».

L'opération doit engager 500 000 hommes, 2 800 canons, 400 tanks et 850 avions [36]. Parmi ces troupes, la 304e brigade de tanks de Patton sera de la partie. Mais pour l'heure, elle est laissée au repos. Ne tenant plus en place, Patton revêt un uniforme français et se dirige vers les lignes allemandes pour faire du repérage et préparer au mieux cette bataille. Il repère une zone favorable à un assaut blindé entre la forêt de l'Argonne et le bois de Cheppy. Puis, il cherche une solution aux trois grands problèmes qu'il a rencontrés durant l'attaque de Saint-Mihiel : le ravitaillement en essence, les pannes et les communications [37].

Afin d'éviter les pannes sèches en pleine mêlée, Patton fait installer des réservoirs à l'arrière de ses tanks ! Le risque est énorme car la moindre balle fera assurément exploser l'engin, carbonisant l'équipage. Contre les

pannes, il a l'idée géniale de transformer un tank de combat en atelier. Enfin, Patton fait installer un poste de commandement avancé, près de Vauquois, équipé de postes radio reliés à ses supérieurs et aux pièces d'artillerie. Il fait également distribuer à ses équipages des pigeons voyageurs pour être régulièrement tenu au courant de la situation sur la ligne de front [38] !

L'offensive débute le 25 septembre à 23 heures par un puissant barrage d'artillerie qui écrase les positions allemandes. Puis, Patton met ses chars en branle mais l'épais brouillard matinal l'empêche de voir la progression de ses unités de son poste d'observation. Contre les ordres de Rockenbach, il décide de quitter sa position et, accompagné de quelques soldats et officiers, il se dirige vers la ligne de front. Le constat n'est guère brillant : les tanks s'enfoncent dans la boue et certains soldats commencent à reculer pour éviter d'être fracassés par les obus allemands.

Avec son audace habituelle – qui frôle la témérité –, Patton prend les choses en main et ordonne à ses hommes de ne pas bouger et de creuser autour des chars pour les dégager. L'un des soldats refuse et prend un coup de pelle sur le casque ! Plus personne n'ose faire d'objections et tous se mettent à creuser frénétiquement sous les tirs de mitrailleuses et les volées d'obus. Rapidement, les cinq blindés sont dégagés et reprennent leur progression vers les lignes allemandes. Patton, transporté littéralement par l'atmosphère apocalyptique, mène la charge à pied tout en haranguant ses hommes ; il montre l'exemple et insuffle l'héroïsme dans le cœur de ses guerriers.

Les soldats, motivés par un Patton plus volontaire que jamais, parviennent en haut d'une côte puis sont pris pour cible par une pluie de balles crachées par une mitrailleuse. Patton et ses hommes plongent à terre pour se mettre à couvert et éviter d'être déchiquetés. Comme il l'écrira par la suite, durant ce carnage, le jeune lieutenant-colonel revoit ses héroïques actions antérieures, puis il se dédouble, un Patton volant sur un nuage au-dessus des lignes allemandes regardant l'autre couché à l'abri des tirs ennemis ! Il est alors persuadé de mourir, comme ses illustres ancêtres fauchés au milieu d'une bataille. Cet épisode pour le moins étrange terminé, Patton exhorte ses hommes à reprendre leur marche. Il prend la tête de l'escouade, accompagné par le soldat Joe Angelo, mais les cinq autres hommes sont fauchés par la mitrailleuse allemande. Patton prend une balle dans la cuisse et il ne doit la vie qu'à Angelo qui stoppe l'hémorragie. Les

deux hommes parviennent à battre en retraite tout en vidant leurs chargeurs sur les nids de mitrailleuses.

Malgré sa blessure, Patton demande à être transporté au QG de la 35e division pour faire son rapport ! Puis, il autorise le chauffeur à le transporter à l'hôpital. Il est rapidement transféré à l'arrière, vers Dijon. Rockenbach, qui a eu vent de l'équipée de Patton, élève le jeune officier au rang de colonel. Une fois de plus, la presse s'empare de ce fait d'arme et fait de Patton un véritable héros. Le 18 octobre, il retourne à Bourg d'où il écrit à son père : « Tu sais que j'ai toujours craint de n'être qu'un trouillard, eh bien, je commence à croire que je n'en suis pas un. On nous éduque dans la crainte de la mort, qu'on nous présente comme une chose terrible ; c'est une erreur : la mort n'est rien. Ça ne signifie pas que je souhaite mourir, mais je n'ai pas peur de la mort, et ce n'est pas elle qui m'empêchera de faire ce que je crois être mon devoir. »

Quelques semaines plus tard, l'Allemagne demande l'armistice dont la convention est signée le 11 novembre, à Rethondes, jour des 33 ans de Patton.

Ce dernier reçoit la *Distinguished Service Cross* pour ses actions en France ainsi que la *Distinguished Service Medal* pour son enseignement à l'École des chars.

En février 1919, Pershing informe le jeune colonel qu'il doit aller à Marseille avec sa brigade de chars pour embarquer et rentrer au pays.

DEUXIÈME PARTIE

L’ENTRE-DEUX-GUERRES

CHAPITRE 7

LE DIFFICILE RETOUR

Après un voyage retour dantesque, Patton est accueilli à New York par sa femme Béatrice et par une foule de journalistes désireux de questionner le héros sur son expérience de tankiste. De nouveau, le colonel Patton fait la une des grands journaux.

Chef de la 304e brigade de tanks, il est invité à Washington pour faire un exposé sur son expérience des combats de chars. Face à un parterre de Béotiens en matière de blindés et de doctrines d'emploi, Patton s'enflamme, fait l'éloge de la guerre mécanisée et soumet l'idée d'un *Tank Corps* dont lui-même, bien sûr, assumerait le commandement. Mais les temps ont changé et la guerre est terminée. Les États-Unis souhaitent maintenant revenir à la « normalité ». Les budgets militaires fondent comme neige au soleil et les rangs de l'*Army* sont réduits à leur portion congrue. De 4,5 millions d'hommes en 1918, l'*US Army* sera progressivement dégraissée pour tomber à 140 000 hommes dans les années 1920. Des hommes comme Patton, Eisenhower, MacArthur ou Marshall sont relégués au second plan. Le Congrès diminue les crédits militaires au maximum et l'Amérique se replie doucement dans son cocon isolationniste. Patton, comme d'autres officiers promus sur le champ de bataille, est rétrogradé au rang de capitaine. Il déprime et craint de décevoir son beau-père. Assez rapidement toutefois, il est nommé commandant et sert quelque temps comme officier d'État-major à Washington DC.

Cette nomination lui permet d'intégrer une commission spéciale chargée d'étudier le potentiel des tanks. Il se lie d'amitié avec un inventeur autrefois membre du Département matériel de l'*US Army*, J. Walter Christie. Ce dernier travaille à la *Front Drive Motor Company* dans le New Jersey, construit des voitures de course et… des chars. Parmi eux, le *Christie* M-1919 atteint 13 km/h sur chenilles et peut passer une tranchée de plus de 2 mètres. C'est probablement à cette époque que Patton met au point la mitrailleuse coaxiale de tourelle montée sur les blindés. Mais les coupes budgétaires empêchent Christie de poursuivre ses recherches [39]. En effet,

sur les 390 millions de dollars alloués à l'armée, seuls 250 000 sont réservés aux tanks.

Patton est par la suite affecté à fort Meade, dans le Maryland, suivi de près par sa famille. Les Patton vivent dans un immense baraquement destiné au départ à loger les soldats avec domestiques, *nanny* pour les deux filles et cuisinier. Patton a un train de vie plus que confortable : voitures de luxe, écurie pour chevaux, partie de polo, chasse et sortie en mer avec des amis fortunés.

La vie des Patton à fort Meade est agréable aussi grâce aux bonnes relations qu'entretien Béatrice avec sa voisine, Mamie Geneva Eisenhower. Leurs maris respectifs partagent en fait la même passion des blindés qu'ils voient tous deux comme une révolution dans l'art de la guerre [40]. Les deux hommes entretiennent très vite une amitié sincère qui ne se démentira pas, même durant les pires tempêtes de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, Patton est tout l'inverse d'Eisenhower. Le premier est impulsif, arrogant, fortuné, excentrique et a connu l'enfer des champs de batailles d'Europe alors que le second est discret, diplomate, tempéré, a dû travailler dur pour payer ses études à West Point et n'a pu rejoindre le front français à cause de son commandement au *Tank Training Center* de camp Colt, en Pennsylvanie.

Patton et Eisenhower, passionnés par les possibilités que les chars peuvent offrir, étudient leurs composantes mécaniques et poussent les engins jusqu'à leurs extrêmes limites. Toutefois, les deux hommes sont frustrés car, mis à part quelques copies du Renault FT-17 – nommé M-1917 –, ils n'ont à leur disposition que le Mk VIII dit « Liberty », trop lourd et donc peu mobile. Difficile de travailler à l'élaboration d'une doctrine d'emploi avec un tel matériel.

En 1920, l'enthousiasme des deux officiers vole en éclat. Le Congrès des États-Unis vote en effet le *National Defense Act* qui réduit encore un peu plus les budgets militaires. Le budget alloué aux blindés n'est plus que de 80 000 dollars ! Une catastrophe. Le *Tank Corps* est dissous et ses blindés sont répartis dans les unités d'infanterie. Patton et Eisenhower tentent de sauver le *Corps* en publiant de nombreux articles et en organisant des démonstrations. Ils plaident de toutes leurs forces pour la sauvegarde du *Corps* et l'allocation de budgets plus importants, arguant qu'en Europe, Britanniques et Allemands prennent de l'avance et ont déjà réuni les blindés dans une arme à part entière. Mais rien n'y fait, et au contraire, les deux

hommes sont rappelés à l'ordre pour leur zèle. Eisenhower semble abdiquer, mais Patton ne lâche rien et annonce devant des officiers avec le franc-parler qui le caractérise déjà : « Au regard de l'opinion prévalant en Amérique, qui consiste à penser que les soldats sont les moins qualifiés de tous pour évoquer les questions militaires, et que leurs années d'entraînement et d'instruction ne sont rien comparées au savoir inné dont peuvent se prévaloir sur ces questions les avocats, les médecins ou les pasteurs, je suis probablement coupable d'une grande hérésie en venant audacieusement vous présenter le point de vue d'un tankiste sur les tanks. » Patton quitte la 304e brigade de tanks très déprimé et inquiet de l'avenir incertain qui se dessine pour la nation américaine et son armée. Il écrit à sa sœur : « Le pays et l'armée sont dans un désordre de tous les diables, et ce n'est pas près de changer. Nous sommes comme des gens descendant une superbe rivière sur un confortable bateau et qui, entendant au loin le vacarme d'une cascade qui ne tardera plus à les engloutir, veulent se persuader que c'est seulement le bruit du vent dans les arbres. Nous sommes en train de nier les leçons de l'Histoire. Même les plus éclairés de nos politiciens sont aveuglés et se bercent d'illusions. »

De retour à fort Myer, en Virginie, Patton reprend ses habitudes. Il écrit de nombreux articles pour des revues militaires et met un point d'honneur à former les hommes : « Les guerres sont menées grâce aux armements, mais ce sont les hommes qui les gagnent. C'est l'état d'esprit des soldats qui permet de remporter la victoire. » Pour renforcer cet état d'esprit, il harangue ses troupes en se référant toujours à l'Histoire. Pour lui, le savoir est une arme : « Nous, officiers de l'armée, ne sommes pas seulement des membres de la plus ancienne profession honorable, mais aussi les représentants modernes des demi-dieux et des héros de l'Antiquité. Au temps de la chevalerie, les seigneurs étaient autant admirés pour leur courtoisie et leur comportement honorable que pour leur courage et leur mépris de la mort. De leur noblesse et de leur bienveillance est né le mot gentilhomme. Soyons gentils, c'est-à-dire bons et respectueux des droits des autres. Mais comportons-nous aussi en hommes, sans peur et infatigables dans la volonté de faire leur devoir. Si les choses vont mal, un général doit aller de l'avant et rallier lui-même ses hommes. En cas de panique, il montrera la plus ferme résolution, se faisant tuer si nécessaire. Et si ses hommes sont contraints au repli, alors ce général ne devra pas survivre, car

rien n'est plus pathétique et plus futile qu'un général ne vivant que pour expliquer sa défaite ! »

À la fin de l'année 1923, Patton quitte fort Myer pour fort Riley et prend le commandement de l'École de cavalerie. C'est également à cette époque que Béatrice lui donne un fils, George Smith Patton IV. L'arrivée de ce garçon est véritablement un rayon de lumière qui aide Patton à encaisser l'état déplorable de l'*US Army* et lui évite de sombrer dans la dépression.

L'année suivante, il rejoint fort Leavenworth et son *Command and General Staff College*, au Kansas. Il retrouve les études et ne ménage pas ses efforts pour se hisser dans le haut du classement : il sort diplômé, se classant 25e sur 300 élèves.

Cet excellent résultat lui permet d'intégrer le *General Staff Corps* de Boston où il sera proche de sa famille. Mais Patton n'aspire pourtant pas à devenir un officier d'état-major. Comme toujours, il souhaite foncer dans la mêlée des batailles. Il n'est pas un « gratte-papier » mais un guerrier.

En 1925, Patton est assigné à la base d'Honolulu, à Hawaï, comme officier d'état-major. Il est en charge du personnel (G-1) et du renseignement (G-2). Il ne se plaît guère dans cette base perdue sur une île du Pacifique et n'apprécie pas particulièrement son supérieur direct, le général Smith. Il ne se gêne pas d'ailleurs pour critiquer ouvertement son commandement dans des rapports qu'il expédie directement à Washington, en contournant la voie réglementaire [41] !

Outre son travail, il passe son temps à étudier des articles militaires et à profiter de la douceur du climat avec la haute société locale, jouant au polo dès qu'il le peut. Il sort quelque peu de cette lassitude professionnelle en prenant en charge l'entraînement de la troupe (G-3).

Il entretient son amitié avec Eisenhower en lui écrivant de nombreuses lettres. Il lui fait également parvenir ses « notes de fort Leavenworth » lorsque Dwight intègre le *Command and General Staff College*. « Ike » sortira major de promo en 1925. Patton écrira alors que c'est grâce à lui [42] ! C'est également à Honolulu qu'il se lie d'amitié avec un officier lui aussi appelé à jouer un rôle important durant la Seconde Guerre mondiale : Omar Bradley.

CHAPITRE 8

DOUTES ET DÉPRESSION

En 1927, le décès de son père plonge Patton dans une profonde déprime. Puis, en 1928, ses supérieurs, agacés par son comportement, le relèvent de ses fonctions. Patton va s'investir dans son travail pour échapper à l'asthénie qui le guette. En 1929, l'année où décède sa mère et où Wall Street s'effondre, Patton entre au bureau de la cavalerie puis à l'Army *War College* de Washington qu'il quitte en juin 1932 avec les honneurs, se classant 25e sur 248 élèves.

Cette même année, il prend le commandement du 3e régiment de cavalerie à fort Meyer, non loin de la capitale fédérale. La proximité de Washington lui permet de réactiver d'anciens réseaux et d'en créer de nouveaux. Militaires, hommes politiques et hommes d'affaires l'entourent au quotidien. Parmi eux, Patton retrouve deux vieilles connaissances avec plus ou moins de satisfaction. Avec Eisenhower, maintenant au secrétariat à la Guerre, il entretient des relations amicales privilégiées, peut-être car « Ike » est un officier de bureau et ne le concurrence pas dans le métier des armes à proprement parlé.

Avec MacArthur en revanche, les choses sont plus compliquées et conflictuelles. La rencontre de ces deux « fortes têtes » en Europe avait créé des étincelles. Certes, les deux officiers admirent leur style mutuel, peut-être car ils se ressemblent. Mais ces deux ego surdimensionnés pourraient entrer dans une compétition sauvage.

Ces trois hommes aux destins exceptionnels se retrouvent ainsi à Washington, au cœur du pouvoir militaire et politique. En cet été 1932, ces trois officiers talentueux ne vont pas tarder à être réunis pour une mission dont Patton dira qu'elle aura été la plus désagréable de son service.

Depuis le *Krach* boursier – le fameux jeudi noir – du 24 octobre 1929, les États-Unis sont plongés dans la Grande Dépression. La production industrielle s'effondre et le taux de chômage explose : 9 % en 1930 puis 24 % en 1933 ! La colère populaire gronde, les fermiers des grandes plaines ruinés quittent leurs terres pour s'installer dans l'Ouest [43] et les

manifestations « de la faim » se multiplient. En mars 1930, ils sont plus de 30 000 à manifester dans les rues de New York. Au printemps 1932, 17 000 anciens combattants marchent sur Washington pour toucher leurs pensions (« Bonus ») bloquées jusqu'en 1945 ! En juillet 1932, ces *Bonus Marchers* défilent une nouvelle fois dans la capitale fédérale avec femmes et enfants, installent des camps de fortune, bien décidés à rester sur place jusqu'à ce qu'une solution politique soit trouvée. Or, la mort d'un manifestant tué par un policier met le feu aux poudres. Les manifestants durcissent le ton. Le président Hoover décide alors de disperser la foule et de faire raser les campements de fortune en engageant la police et l'armée. Eisenhower, MacArthur et Patton se retrouvent ainsi recrutés pour rétablir l'ordre. « Ike » met MacArthur en garde. Il dira : « J'ai dit à ce fils de pute de ne pas y aller. Je lui ai dit que ce n'était pas la place d'un chef d'état-major. » [44] En vain. Douglas MacArthur est bien décidé à « rentrer dans le tas ».

Le 28 juillet, le 12e régiment d'infanterie et le 3e régiment de cavalerie de Patton lancent l'assaut. Après une première charge de cavalerie, l'infanterie avance baïonnette au canon et en utilisant des gaz. Le président Hoover ordonne l'arrêt de l'opération, mais MacArthur, persuadé que les rangs des *Bonus Marchers* sont infestés de communistes, ignore l'ordre présidentiel : 55 vétérans sont blessés, 135 arrêtés mais trois sont tués ! Hoover sait maintenant qu'il va perdre les prochaines élections. Effectivement, c'est Roosevelt qui remportera la présidence en 1933. Patton pour sa part a détesté effectuer ce « sale boulot » mais il estime avoir fait son devoir. En revanche, un certain Joe Angelo faisait partie des vétérans. La presse qui a eu vent de l'information, lance une campagne très critique contre Patton pour avoir chargé l'homme qui lui avait sauvé la vie.

En mars 1934, Patton est enfin promu au grade de lieutenant-colonel. Si depuis toujours il s'intéresse aux traités de stratégies et aux avancées technologiques, il réfléchit également aux enjeux mondiaux et comprend que la guerre à laquelle il a participé, et qu'on disait être la « der des ders », ne l'était assurément pas. C'est à ce titre qu'il regarde avec un œil attentif les opérations militaires en Asie durant la première moitié des années 1930, observant de loin la montée en puissance du Japon.

Mais Patton regarde aussi du côté de l'Europe et notamment de l'Allemagne. Si entre 1920 et 1933, l'armée allemande, pieds et poings liés par le traité de Versailles, n'est forte que de 96 000 hommes et 4 000 officiers, l'arrivée de Hitler au pouvoir en janvier 1933 va changer la donne.

Sous la direction du *Generaloberst* von Seekt, la *Reichswehr* réactive clandestinement un état-major et une école de guerre (*Kriegsakademie*). L'*Hauptmann* Guderian pour sa part, penseur éclairé de la guerre mécanisée et blindée, organise des manœuvres de véhicules motorisés et d'infanterie portée sur camions. Patton comprend que le IIIe Reich est train de rattraper son retard et qu'il ne va pas tarder à devancer les nations victorieuses de 1918. Les manœuvres peu convaincantes d'une unité de cavalerie mécanisée auxquelles il assiste en mai 1934 ne le rassurent pas. Les Allemands aussi regardent avec intérêt l'évolution de l'armée américaine en matière de mécanisation et de formations blindées. À en croire le rapport qu'envoie à Berlin, en mai 1934, l'attaché militaire allemand en poste à Washington, ils semblent confiants : « Dans la plupart des cas, les véhicules toujours en services dans l'*US Army* ne le sont plus depuis longtemps en Allemagne. Sur 8 309 camions disponibles au 1er janvier 1934, 5 894 datent de la dernière guerre et 596 sont au moins vieux de cinq ans. À l'exception d'une douzaine de véhicules construits il y a quelques années, tous les tanks de l'*US Army* datent de la dernière guerre. Ces véhicules sont complètement obsolètes et sans valeur face à des armées dotées d'équipements modernes. » [45]

En 1935, Patton retrouve l'île d'Hawaï où il est nommé à l'état-major comme responsable du renseignement. Il est amer car, âgé de 50 ans, il n'est plus du tout sûr de trouver un commandement sur un théâtre d'opérations. Prendre un bateau pour rejoindre cette île perdue au milieu de nulle part ne l'enchante guère ; il ne rêve alors que d'action et d'aventure. En fait, cette nouvelle et décevante affectation l'ennuie profondément et le déprime quelque peu. Patton se met à boire, plus que de raison, et court les jupons [46]. Ses humeurs sont de plus en plus changeantes et ses subordonnés ou les civils avec qui il joue au polo font les frais de son irascibilité.

Pour autant, il prend à cœur son travail dans le renseignement. Il comprend que la donne est en train de changer dans le Pacifique et que le Japon, qui développe la théorie de la « Sphère de coprospérité de la grande Asie orientale »[47], devient un concurrent direct des États-Unis. Cette théorie de la « Sphère de coprospérité » met l'accent sur l'expansion en Chine et dans le Pacifique contre les colonies françaises, britanniques et néerlandaises riches en matières premières qui font cruellement défaut au Japon. Patton démontre qu'il dispose d'une très bonne tête stratégique en

imaginant les plans d'attaque japonais contre Pearl Harbor six ans avant le « jour d'infamie ». Il prévoit en effet « l'arrivée par surprise d'une force expéditionnaire japonaise, de nuit, sans déclaration de guerre préalable, jusqu'à environ 300 kilomètres d'Oahu. Cette flotte serait protégée par un écran de sous-marins postés aux abords immédiats de Pearl Harbor. L'attaque principale s'effectuerait au moyen de chasseurs et de bombardiers de la marine impériale embarqués à borde de porte-avions ; ils s'en prendraient aux terrains d'aviation, à la base des sous-marins et à tous les navires de surface au mouillage, à l'aide de bombes et de gaz de combat ».

Patton imagine alors un excellent système de défense de l'île et de la base navale de Pearl Harbor : multiplication des pièces de DCA, filets antitorpilles, puissantes batteries côtières, élargissement de la zone de patrouilles aériennes et internement des Japonais vivant sur l'île et des citoyens américains d'origine japonaise pour empêcher tout risque d'espionnage. Mais l'*US Navy* n'apprécie guère l'intervention de cet officier de l'Army et « plombe » le rapport de Patton. Il n'y aura pas de suite.

Après deux ans de service à Hawaï, les Patton retournent sur le continent, à Los Angeles, puis dans le Massachusetts, dans leur demeure de Green Meadows. C'est à cette époque que Patton s'enfonce dans la dépression. Lors d'une course à cheval, il se blesse gravement à la jambe. Hospitalisé d'urgence, il développe une phlébite et frôle la mort. Sa convalescence dure six longs mois qui l'écartent du service actif. De plus en plus agressif voire violent, il tyrannise son entourage. Les médecins recommandent alors de l'envoyer enseigner à l'école de cavalerie de fort Riley. L'idée est salutaire car Patton y retrouve le goût de vivre ainsi que ses aptitudes physiques.

À l'été 1938, Patton est promu colonel et envoyé à fort Clark, au Texas, pour prendre le commandement du 5e régiment de cavalerie. Il y retrouve le commandant Joyce qu'il avait connu au temps où il servait à fort Myer, en 1934. À fort Clark, Patton s'investit pleinement dans son commandement. Durant les jeux de guerre, il mène ses hommes dans de furieuses charges, montre un sens aigu de l'agressivité au combat, attaquant sans relâche et cherchant toujours à déborder et à envelopper les flancs de ses opposants qu'il nomme « ennemis ». À fort Clark, il est véritablement dans son élément ; il est enfin heureux. Le commandant Joyce écrit peu avant son

départ : « Capable de grandes prouesses dans un commandement en temps de guerre. »

En décembre, le général Herr, chef de la cavalerie de l'*US Army* appelle Patton pour l'inviter à rejoindre fort Myer, à Arlington. La situation financière du fort est en effet catastrophique. Le colonel Wainwright ne parvient plus à faire face aux dépenses. Patton, connu pour être l'officier le plus riche de l'armée américaine, pourra, selon Herr, faire face et injecter de l'argent dans le fort. Patton retrouve donc fort Myer et prend le commandement du 3e régiment de cavalerie. Entre l'entraînement de ses hommes et les démonstrations équestres organisées pour le grand public et les familles des hauts gradés de l'armée vivant à Washington, il plonge dans la lecture d'ouvrages écrits par des officiers allemands appelés à jouer un rôle clé durant la Seconde Guerre mondiale. Erwin Rommel, Walter Warlimont, Heinz Guderian ou von Eimannsberger ont repensé l'art de la guerre en amenant des idées neuves comme les opérations blindées à grande échelle avec l'utilisation d'unités mécanisées et blindées autonomes, la mobilité de l'infanterie en coopération avec les chars. Ces penseurs allemands sont bien connus des Américains grâce à leur attaché militaire à Berlin et aux traductions de l'*Intelligence Service.* Patton est littéralement fasciné par ces écrits et se rend compte que ses idées sont très proches de celles des Allemands. Après avoir lu Guderian, il écrit : « Plus courte est la bataille et moins d'hommes sont tués, plus grands par conséquent sont la confiance et l'enthousiasme des soldats. Pour que la bataille soit courte, les chars doivent avancer rapidement, mais sans précipitation. Lancer des attaques sur un large front pour disperser le feu ennemi. Les officiers doivent commander depuis la ligne de front. Les forces mobiles doivent être utilisées en groupements importants et vigoureusement conduites. Elles doivent tenter l'impossible et oser affronter l'inconnu. » [48]

La situation de plus en plus tendue en Europe fait comprendre à Patton que la guerre est imminente. Peu après la signature des accords de Munich, il écrit à Eisenhower : « J'ai toujours bon espoir que la situation en Europe ne soit qu'une accalmie avant la tempête. »

CHAPITRE 9

REMETTRE L'*US ARMY* SUR LES RAILS

Au moment où le IIIe Reich déferle sur la Pologne et mène une « guerre éclair » dévastatrice, il faut bien avouer que l'*US Army* est en piteux état : à peine plus de 160 000 soldats dont 12 000 officiers réunis dans trois corps d'armée seulement. L'Army se classe au 16e rang mondial, derrière la Roumanie ou le Mexique ! Le matériel est vieillissant et la dotation en chars est réduite à sa portion congrue avec seulement 469 chars en 1939 [49] totalement dépassés. Patton, véritable « Cassandre » des formations blindées et de la modernisation de l'*US Army*, constate amèrement le fossé qui sépare les États-Unis de l'Allemagne victorieuse en Pologne. Il n'est pas le seul à faire ce constat. Patton va (re) -croiser le chemin d'un chef de grande classe, véritable stratège qui fera de l'armée américaine un outil de guerre redoutable grâce à un tour de force logistique et administratif : George C. Marshall (1880-1959) [50].

Marshall, que Patton avait croisé à Langres, en France, durant la Grande Guerre, est lui aussi nommé à fort Myer comme chef d'état-major (*Chief of Staff of the Army*). Marshall doit prendre ses quartiers à *Quarters One*, le logement traditionnel réservé au chef d'État-major, mais celui-ci étant en réfection, Patton lui offre l'hospitalité et ne ménage pas ses efforts pour que toute la famille Marshall se sente au mieux, n'hésitant à mettre les petits plats dans les grands ! Mais il ignore que Marshall le connaît bien. En effet, durant la Grande Guerre, le chef d'état-major avait coutume de soigneusement noter les noms des officiers les plus capables et Patton tenait une bonne place dans cette liste, au côté d'Eisenhower et de Bradley. Les deux hommes s'entendent à merveille et partagent le même sentiment face à la guerre en Europe et à l'état catastrophique de l'Army : les Panzer ont mené des attaques tambours battant en Pologne et l'Amérique sera tôt ou tard engagée dans ce conflit. Il lui faut réagir rapidement. Pour cela, rien de tel que des grandes manœuvres où l'on pourra tester le matériel, les blindés, leur doctrine d'emploi, les chefs et les hommes. Marshall profite des manœuvres devant être menées en Louisiane au mois de mai 1940, pour

tester Patton qu'il nomme observateur au sein de la 3e armée. Sont également présents Eisenhower et Bradley. Ces manœuvres ont trois objectifs : faire évoluer une formation blindée (*Provisional Armored Division*) sur un terrain particulièrement difficile et l'opposer à la 1re division de cavalerie, la célèbre « *First Cav* », en prenant pour modèle l'offensive allemande en Pologne et ses questionnements opérationnels et tactiques ; mettre en relief l'importance des formations blindées indépendantes, en fait hors du contrôle des chefs conservateurs de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie ; enfin, démontrer la supériorité des tanks face à une formation de cavalerie.

Débutant le 9 mai 1940 à l'aube, les manœuvres sont un succès pour les tanks ! La cavalerie, totalement dépassée par la vitesse d'exécution des blindés, a été incapable de réagir. Patton note dans ses carnets : « Bien que confrontés aux tanks, les officiers de la division de cavalerie ont cru possible de mener les combats depuis leurs QG, en se contentant d'étudier des cartes et en passant des coups de téléphone, se croyant encore dans une guerre statique comme celle de 1918. Ils ont perdu faute de pugnacité, et parce qu'ils ne commandaient pas vraiment leurs hommes : leurs ordres parvenaient aux troupes avec un retard si important qu'ils étaient déjà caducs avant même d'être exécutés. Un chef doit être sur la ligne de contact. Il doit observer, décider et agir ! » Le réalisme de Patton apparaît clairement dans ce passage. Au même moment, en Europe de l'ouest, les Panzer de Rommel [51] et de Guderian passent la Meuse et entament leur remontée spectaculaire, réalisant ainsi le « coup de faucille » imaginé par von Manstein.

Quelques heures après cette véritable démonstration des tanks, Adna Chaffee, général de brigade, chef du 7e régiment de cavalerie qu'il a su moderniser en le motorisant et le dotant de quelques chars, Patton et quelques autres hauts gradés, rédigent un rapport post-action qui plaide pour une force blindée autonome. Ce document est transmis à Marshall qui l'étudie en détail et tire la même conclusion.

Le 10 juillet est créé l'*Armored Force* (force blindée) dont l'état-major est basé à fort Knox, dans le Kentucky. Le 15 juillet 1940, le 1er corps blindé est officiellement créé. Patton apprend par la presse qu'il est nommé commandant de la toute nouvelle 2e brigade de tanks, de la 2e division blindée [52] dont le QG est à fort Benning, en Géorgie. Heureux, il écrit à

son ami Terry de la Mesa Allen : « Maintenant qu'ils nous ont promus, tout ce qu'il faut, c'est une bonne guerre bien juteuse. »

À fort Benning, Patton dispose enfin de l'outil dont il rêvait mais le colonel va très vite déchanter. Le nombre de blindés bien au-dessous des 380 tanks promis, les stocks d'armes sont presque vides et le nombre de soldats atteint péniblement les 1 000 hommes au lieu des 5 500. En réalité, la 2e division blindée n'existe vraiment que sur le papier. Tout reste à faire, mais les États-Unis ont l'énorme avantage d'être le plus gros producteur d'automobiles au monde et d'avoir une population largement habituée à la voiture. C'est bien cette « culture mécanique » qui va faciliter la constitution d'une armée entièrement motorisée et mécanisée [53].

Au niveau du personnel, Patton doit former des soldats issus de la *National Guard*, des conscrits et des nouvelles recrues. La brigade est hétéroclite avec de vrais sudistes comme Patton les aime, « blonds, les yeux clairs, issus d'une race de guerriers », mais aussi des *Yankees*. Il leur inculque le sens du devoir, du sacrifice en utilisant un langage de charretier qui plaît à la troupe. Patton est dur avec ses hommes autant qu'avec lui-même ; il les suit partout où ils vont, où ils dorment, où ils mangent et mènent des exercices. Il leur fait aimer le froid, la pluie et la boue. Malgré sa dureté, il parvient à créer l'enthousiasme pour cette 2e brigade blindée et à unifier ses soldats autour de sa personne.

Début septembre, Patton apprend qu'Eisenhower vient de rentrer aux États-Unis après avoir servi avec MacArthur aux Philippines et qu'il est maintenant lieutenant-colonel dans l'infanterie à fort Lewis, à Washington. Patton qui estime « Ike » et le tient pour un penseur éclairé de l'arme blindée, lui écrit pour lui demander de le rejoindre au sein de la 2e division blindée. Eisenhower y voit là l'occasion de retrouver son vieux camarade.

> *Lettre d'Eisenhower, 17 septembre 1940*
> Cher George, grand merci pour votre dernier mot. Je suis très flatté par votre suggestion. Ce serait merveilleux de se retrouver dans les chars une fois de plus et mieux encore d'être associé à nouveau avec vous…
> De toute façon s'il existe une chance quelle qu'elle soit que je puisse être désigné, je suis pour à cent pour cent.

Lettre à Eisenhower, 1er octobre 1940

Il semble hautement probable que je prenne l'une des deux divisions blindées que nous pensons fermement devoir être créées en janvier ou en février suivant la production en chars. En ce cas, je vous demanderais, soit comme chef d'état-major, ce que je préférerais, soit comme commandant d'un régiment. Vous pouvez me dire ce que vous préférez, car en fait peu importe comment nous serons assemblés, nous saurons bien trouver nos places.

Si l'on vous offre quelque chose de mieux entre-temps, prenez-le car je ne puis être absolument certain, mais j'espère que nous pourrons servir ensemble. Pour l'instant, dans ma brigade, il n'y a rien de bon pour vous. Néanmoins, si vous voulez courir cette chance, je suis prêt à vous demander tout de suite.

Dans l'espoir de nous retrouver ensemble dans une guerre longue et sanglante [54]…

Le 2 octobre, Patton est officiellement nommé général de brigade. Le 1er novembre, le général Scott quitte le commandement de la 2e division blindée pour rejoindre le QG du 1er corps blindé. Patton est alors nommé commandant de la 2e division blindée.

Lettre à Eisenhower, 1er novembre 1940

Si j'étais vous, je demanderais dès maintenant à être transféré au corps blindé.

Si vous faites cette demande, dites que vous êtes un ancien de l'arme blindée.

Si vous avez quelque piston… utilisez-le à cela car il y aura dans ce corps dix nouveaux généraux diablement vite.

Dès sa prise de commandement, Patton ne ménage pas ses efforts pour faire de sa 2e division blindée une unité d'élite. Les inspections, les entraînements au pilotage des tanks, les exercices de tirs, les jeux de guerre tactiques s'enchaînent à un rythme infernal. En novembre 1940, le secrétaire à la Guerre Stimson inspecte la division à fort Benning. Il note impressionné : « Les progrès réalisés ici sont époustouflants. Ils sont à mettre au crédit des deux hommes qui se sont relayés à la tête de cette division durant les derniers mois. Le premier est le général Scott, qui

commande désormais une autre unité mécanisée. Le second est le général Patton, George Patton. »

Mais Patton ne se contente pas de transformer ses soldats en guerriers. Littéralement transporté par son commandement, il dessine des uniformes spéciaux coupés dans des gabardines vertes avec une boutonnière blanche cousue en diagonale. Le casque métal est remplacé par un casque de football. L'armée rejette aussitôt cet uniforme pour le moins étrange. L'accoutrement bizarre des tankistes, la renommée de la 2e DB et le langage fleuri de son chef qui sait habilement se mettre en scène ne tardent pas à réactiver la légende Patton. Très vite, « Georgie » gagne le surnom de « *Blood and Guts* » ou « Sang et Tripes » qui à l'origine était « *Blood and Brains* » ou « Sang et Cerveaux », terme déformé par la presse et que Patton ne corrige pas.

Dans la même veine que son design des uniformes de tankistes, Patton, qui sait faire sa publicité, organise un immense défilé de ses troupes. Le 12 décembre 1940, des milliers d'hommes et de véhicules s'ébranlent de fort Benning en direction de Panama City, en Floride. La presse est conviée à suivre Patton pour couvrir l'événement. Cette gigantesque opération séduction fonctionne à merveille et l'Amérique ne parle plus que de la 2e division blindée et de son illustre chef, George Patton. Le général de brigade utilise aussi cette immense parade pour tester ses hommes et simuler des attaques blindées contre des zones urbaines ou dans des champs ouverts. Il fait survoler ses troupes par des bombardiers et réfléchit au meilleur moyen pour les tanks d'éviter les mitraillages au sol et les bombardements. En utilisant un avion léger pour observer les manœuvres, Patton imagine l'utilisation de ce type d'appareils pour mener des missions de reconnaissance. Également, il applique à ses unités blindées les tactiques de reconnaissance au sol des cavaliers sudistes du général Stuart, l'un de ses héros de la guerre de Sécession.

Début janvier 1941, les rangs de l'*US Army* ont considérablement grossi. De 150 000 hommes durant les années 1920, l'armée américaine est maintenant forte de 1,5 million d'hommes et de nouveaux chars équipent les unités blindées : le tank léger M3 *Stuart* et le tank moyen M3 *Lee.* Pour Patton, l'ascension continue. Le 10 avril 1941, le président Roosevelt signe sa nomination au grade de général de division (*Major General*). Le 4, le *War Department* avait confirmé son commandement de la 2e division blindée.

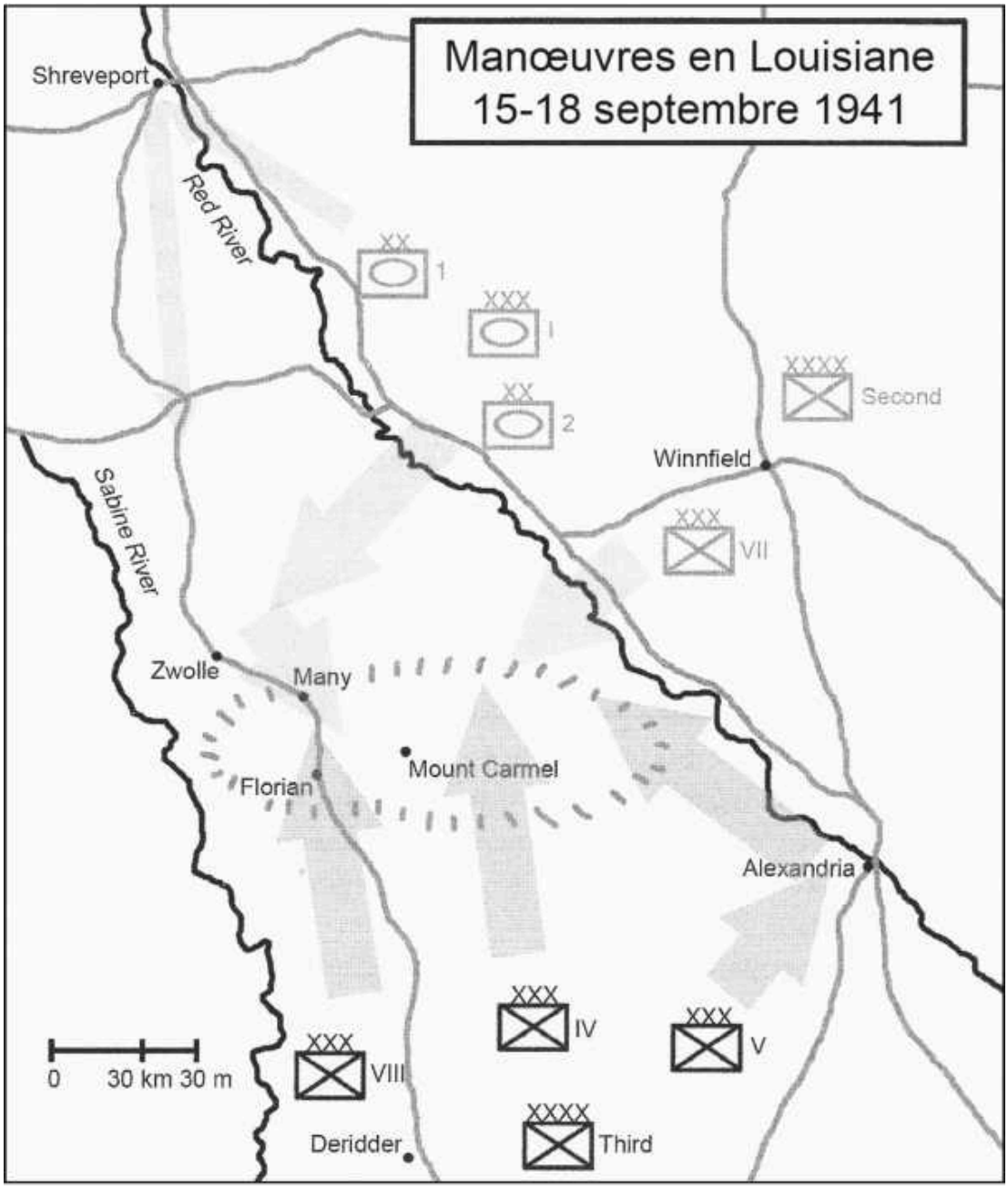
Lettre à Mrs William L. Wills, San Marino, Cal. 15 mai 1941
Chère tante Suzie. Vous pouvez constater maintenant le merveilleux effet de votre assistance à mon éducation. Sachant votre influence sur le Seigneur, j'ai confiance que vous ferez porter tous vos efforts sur vos prières afin que je puisse obtenir une nouvelle étoile et le grade de lieutenant général.
Lorsque cela sera arrivé, vous pourrez continuer à prier, mais cette fois pour les quatre étoiles.

Patton, qui a maintenant le commandement définitif de sa 2e DB, dessine même son fanion qu'il fait fabriquer sur ses deniers. En fait, il prend soin de son unité et de ses hommes comme s'ils lui appartenaient. Il harangue ses guerriers au son des discours de Bonaparte, comme il le confie au chef d'état-major du général Scott, Crittenberger.

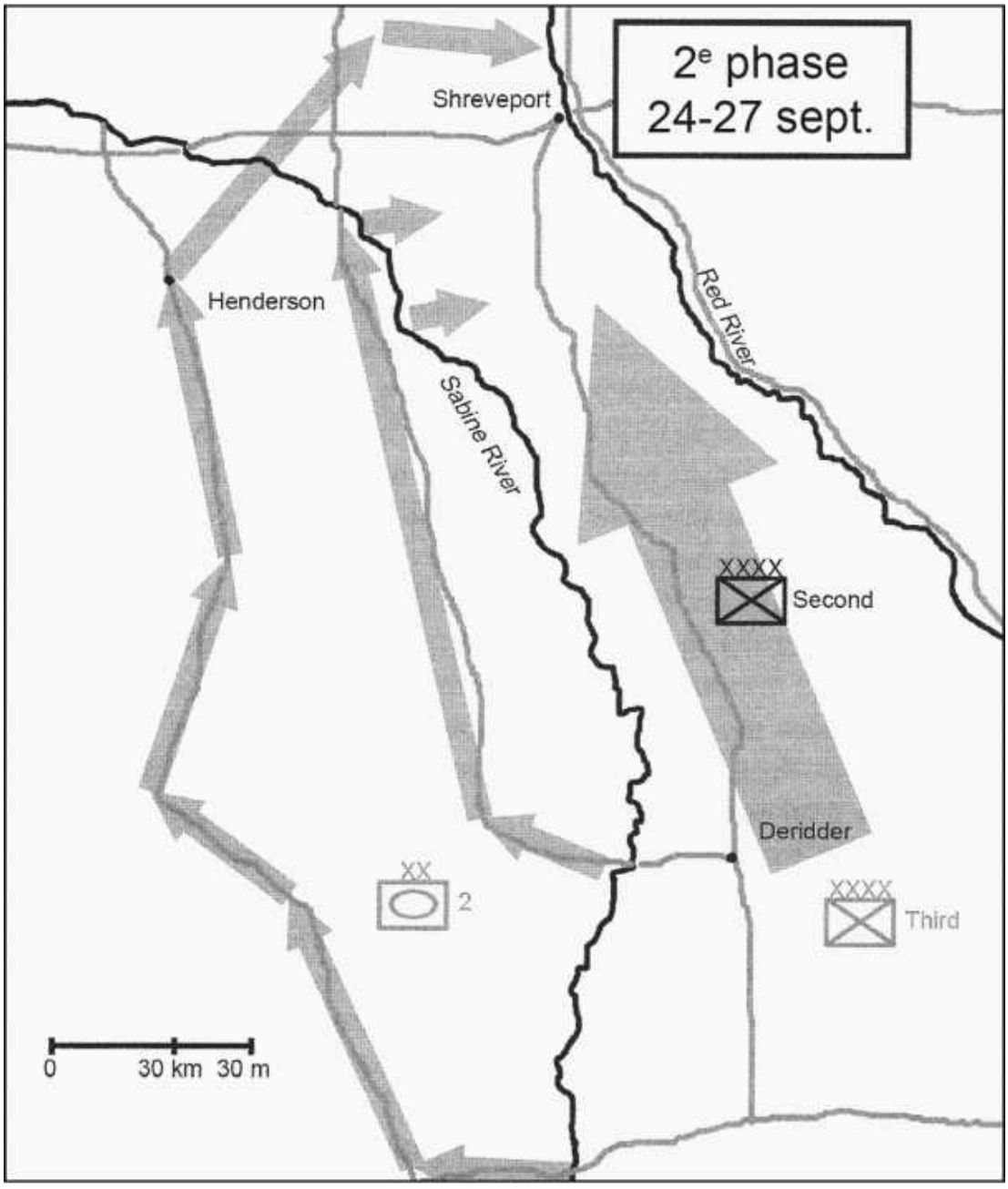
Lettre à Crittenberger, 2 juin 1941
Mon cher Crit, je vous joins une copie de l'allocution que j'ai prononcée devant toute la 2e DB… Vous êtes probablement l'un des rares à avoir une connaissance historique suffisante pour reconnaître que mon ouverture est une copie intégrale du discours adressé par Bonaparte à l'armée d'Italie au printemps de 1796… Comme vous le verrez à mes remarques, je suis obsédé par l'idée qu'il faut utiliser les chars comme des armes destinées à tuer des cailles et non comme des buffles.

Patton dévoile dans cette lettre une partie de son style tactique. Il privilégie la vitesse et l'efficacité du feu dans une approche indirecte à laquelle il donne la puissance du choc frontal. Pour Patton, le principal adversaire n'est pas la division blindée car les formations blindées s'évitent tant qu'elles le peuvent. Patton ne va pas tarder à mettre ses principes tactiques en pratique. En effet, les grands chefs de l'Army ont décidé de lancer trois grandes manœuvres dans le Tennessee, en Louisiane et en Caroline. Pour le général de division, c'est l'occasion de commander des troupes blindées et mécanisées face à un « véritable ennemi » et de montrer de quoi il est capable. Mais Patton ne sait pas que ce sont Marshall et Eisenhower qui l'ont nommé commandant des forces blindées pour ces exercices afin de le tester.

C’est durant la première manœuvre, dans le Tennessee, que Patton définit avec un langage très familier son approche tactique : « Tenir l’ennemi par le nez et le frapper dans les couilles ! » ou plus prosaïquement, fixer l’ennemi par le feu et manœuvrer sur ses arrières. La 2e division de Patton se joint donc au VIIe corps d’armée. Le chef de la 2e DB décide de passer outre les règles et les ordres et fait passer ses unités sur des routes secondaires qu’il utilise comme axes de progression. La 2e DB est si rapide que tout est terminé en trois heures, alors que les manœuvres devaient durer une journée ! Les observateurs notent que Patton n’a pas utilisé son infanterie ni son artillerie pour « faire taire » les pièces antichars [55]. Beaucoup sont agacés par le comportement du général de division mais le général Scott est impressionné. Il note : « Sur les soixante officiers de son grade que je connais personnellement, je lui donnerai le numéro 5. C’est un chef extrêmement énergique et capable, rapide dans ses décisions et vigoureux dans l’exécution. » Patton montre que la guerre éclair n’est pas l’apanage de la Wehrmacht.


Manœuvres en Louisiane
15-18 septembre 1941
Shreveport
Red River
Sabine River
XX
1
XXX
I
XX
2
XXXX
Second
Winnfield
XXX
VII
Zwolle
Many
Florian
Mount Carmel
Alexandria
XXX
IV
XXX
V
XXX
VIII
XXXX
Third
Deridder
0
30 km 30 m

Carte 2



Carte 3

Au mois de septembre, en Louisiane, la 2e DB de Patton se joint à la 1re division blindée (Ier corps blindé) et au VIIe corps sous le commandement de la 2e armée. Face à lui, la 3e armée commandée par le général Krueger, ancien chef d'état-major du *Tanks Corps* durant la Grande Guerre et dont le chef d'état-major n'est autre que Dwight Eisenhower. Peu avant l'affrontement, Patton harangue ses troupes : « Et si vous jouez votre rôle

comme chefs, les hommes de la 2e division blindée en feront une force irrésistible en manœuvre comme au combat. »

La première phase de la manœuvre se passe mal pour Patton. Krueger mène ses troupes avec une rare agressivité et tente de détruire l'aile gauche de Patton qui se retrouve rapidement sur la défensive. Le chef de la 2e DB ne parvient pas à intégrer l'infanterie et l'artillerie dans son attaque de chars et les pertes sont élevées.

Durant la seconde phase, Krueger relance son offensive sur le flanc droit de son ennemi mais Patton a disparu ! En fait, ce dernier a abandonné le champ de bataille pour aller faire le plein de carburant dans une station-service non loin de là ! Il paye d'ailleurs la note sur ses frais personnels. La leçon de Saint-Mihiel n'a pas été oubliée. Patton, qui n'est pas une tête brûlée, lance des unités de reconnaissance composées d'infanterie montée sur camions tandis que ses tanks frappent l'ennemi au sud de la petite ville de Shreveport grâce à un immense mouvement tournant. Les combats se terminent officiellement par un match nul et le général MacNair [56], en charge des manœuvres, conclue que Patton a été « bon ». En fait, ses opposants vaincus estiment que Patton a violé les règles de l'engagement en faisant manœuvrer ses unités sur un parcours trop larges et sortant de la zone des combats désignée par les généraux. Les chefs de l'armée « ennemie » sont furieux et outrés par ce comportement mais Marshall, Eisenhower et même Krueger estiment que Patton a fait preuve d'imagination, de rapidité et qu'il sort de ces exercices avec une stature de visionnaire, de conquérant.

Les dernières manœuvres ont lieu en novembre, en Caroline. Elles engagent la 1re armée (huit divisions d'infanterie et trois corps) contre le IVe corps (31e et 43e divisions d'infanterie, 4e division motorisée et 1re et 2e DB). L'opération doit permettre de tester la capacité d'une petite force composée de blindés à encaisser une force en infanterie plus importante.

Grâce à une manœuvre rapide et sans accroc, Patton parvient à encercler son adversaire et à le forcer à la capitulation. Comme en Louisiane, tout se joue rapidement. Un journaliste commente : « Si cela avait été la vraie guerre, Patton n'aurait pas battu l'ennemi, il l'aurait annihilé ! » Marshall, qui a fait spécialement le déplacement depuis Washington, est littéralement impressionné par la manœuvre de la 2e DB.

Les performances réalisées durant les trois grandes manœuvres montrent que l'unité de Patton est clairement prête à en découdre. Il ne reste plus qu'une « bonne guerre bien juteuse et sanglante ». La fin de l'année 1941 donnera à Patton cette occasion rêvée d'aller une nouvelle fois au feu.

CHAPITRE 10

PEARL HARBOR : LE RÉVEIL D'UN GÉANT

1941 est une belle année pour Patton qui récolte les honneurs et la gloire. C'est également une année charnière dans la guerre qui secoue l'Europe. En février, face aux déconvenues de son allié italien en Cyrénaïque, Hitler expédie une unité appelée à entrer dans la légende : l'*Afrikakorps* commandé par l'impétueux Erwin Rommel. Les armées germano-italiennes réunies au sein de la *Panzerarmee Afrika* bousculent les Britanniques à Tobrouk avant d'être repoussées.

En mai, Hitler se lance à l'assaut de la Yougoslavie, de la Grèce et de la Crète. Un mois plus tard, le 22 juin, le Führer déclenche l'orage d'acier contre l'URSS lors de l'opération *Barbarossa*. Malgré une série impressionnante de succès tactiques, l'opération s'embourbe rapidement, notamment à Smolensk (juillet-septembre 1941). *Barbarossa* est un échec complet et Hitler se retrouve dans une impasse stratégique totale. En décembre, l'Armée rouge déclenche une contre-offensive qui sauve Moscou et repousse une Wehrmacht affaiblie par l'hiver de plusieurs centaines de kilomètres vers l'ouest.

C'est en décembre que les événements vont s'accélérer pour les États-Unis. Le 7, la marine impériale japonaise lâche ses avions contre la base américaine de Pearl Harbor. C'est un véritable choc pour l'Amérique qui se croyait intouchable. Patton lui-même est bouleversé par cette attaque lancée sans déclaration de guerre. Le président Roosevelt prononce alors son célèbre discours indiquant que ce 7 décembre est un « jour d'infamie ». Le Congrès lui emboîte le pas et vote l'état de guerre contre le Japon. L'empire du soleil levant vient de réveiller un géant. Le 11 décembre, soucieux de garder l'initiative et croyant que les États-Unis n'auront pas la capacité de se battre sur deux fronts avant de longs mois, Hitler déclare la guerre à Washington. Du 22 décembre 1941 au 14 janvier 1942, Roosevelt rencontre le Premier ministre britannique Winston Churchill lors de la conférence

Arcadia à Washington. Sous l'influence du général Marshall, les deux chefs d'État donnent la priorité à la victoire contre le IIIe Reich (*Germany First !*)

La déclaration de guerre contre le Japon et le *Germany First* nourrissent tous les espoirs de Patton qui rêve alors d'obtenir un commandement sur un théâtre d'opérations. Il s'en ouvre à son ancien commandant et ami, le général Pershing.

> *Lettre au général Pershing, 13 janvier 1942*
> À moins qu'il n'arrive quelque chose dans les prochains jours, je vais commander le Ier Corps blindé qui est supposé comporter deux divisions blindées et une motorisée. Ce sera évidemment un poste très intéressant et j'espère bien gagner rapidement un coin où je puisse un peu me battre…
> Notre équipement nous arrive de façon magnifique et il est d'une très haute qualité. Je crois que nos troupes, dans toute l'armée, mais plus particulièrement dans l'arme blindée, ont atteint un très haut niveau de connaissances. Bien entendu, il reste encore beaucoup de bois mort dans le personnel officier. Pourtant… il y a quelques hommes de 60 ans qui sont plus jeunes que beaucoup d'autres de 40, et je crois qu'il faut se conserver leurs services.

Le 15 janvier 1942, Patton est nommé à la tête du Ier corps blindé dont le QG est transféré à fort Benning où il espère que son ami Eisenhower le rejoindra.

> *Lettre à Eisenhower, Division Plans, War Department, 22 janvier 1942*
> Cher Ike… Lorsque vous en aurez fini avec les plans, vous ferez bien de vous préoccuper d'avoir une division dans le Corps… Ceci dit, merci de la publicité que vous avez faite à la 2e DB. Je pense sincèrement, tout comme vous, qu'elle est prête à se battre n'importe où, n'importe quand.

Mais le « patron » du Ier corps s'impatiente. Il dit au général Parks, secrétaire à l'état-major du département de la Guerre : « Ma si flatteuse promotion ne débouche par sur grand-chose ; j'ai un titre, mais pas de travail. » Effectivement, pour l'heure, outre la formation des tankistes,

Patton doit gérer les indiscrétions des journalistes. Le 10 février 1942, il écrit à Edward K. Thompson, rédacteur en chef de *Life Magazine* :

« Je suis extrêmement sensible à l'intérêt que vous ne cessez de me porter ainsi qu'à toutes les amabilités que votre grand journal a publiées sur mon compte. Ceci dit, je souhaite vivement que vous ne publiiez pas l'article de Mr Field et ceci, pour les raisons suivantes.

« Tout d'abord, je ne pense pas que le portrait qu'il a fait de moi soit tout à fait exact. Je risque d'apparaître aux yeux du lecteur occasionnel comme le pire blasphémateur, l'homme le plus vulgaire et le plus grossier que la terre ait jamais porté ; tout cela parce que cinquante années de jurons ont été condensées en quelques pages.

« J'ai toujours désapprouvé les allusions à la relative aisance que j'ai héritée de mes ancêtres car je n'y vois réellement aucune remarque d'aptitudes particulières.

« Enfin, la carrière future d'un officier qui a eu suffisamment de chance – grâce, en ce qui me concerne, au général Devers – pour arriver au poste de commandant de corps d'armée dépend pour l'essentiel de l'opinion que peuvent avoir de lui ses supérieurs et ses pairs et non de l'opinion publique. En fait, j'ai bien souvent remarqué que toute publicité exagérée ou faite au mauvais moment pouvait nuire considérablement à la carrière d'un officier car les gens avaient tendance à penser qu'il en était probablement l'inspirateur. Vous et moi savons que ce n'est pas le cas, mais c'est bien ce que les gens penseront.

« Je sais que votre journal a dépensé beaucoup de temps et d'argent pour rassembler les éléments de cet article. C'est pourquoi je me rends parfaitement compte qu'en vous demandant de ne pas le publier je vous demande une grande faveur. À ma décharge toutefois, je tiens à préciser que lorsque Mr Field est venu me voir, je lui ai demandé de ne pas écrire l'article et que je n'ai accepté de donner une interview qu'à la condition expresse que rien ne serait publié sans mon accord, promesse que vous avez d'ailleurs largement tenue. Je me dois cependant de vous répéter en toute honnêteté que la publication de cet article, non seulement ne m'aiderait pas, mais pourrait tout aussi bien ruiner ma carrière et réduire à néant plus de trente ans d'efforts.

« Si toutefois, plus tard, j'ai la chance de commander avec succès au combat, les gens peuvent être amenés à s'intéresser à l'homme que j'étais de mon vivant. Dans ce cas, une version expurgée de l'article de Field

pourrait être utilisée. J'ai, pour cette raison, relu le manuscrit, éliminé 90 % des jurons, tout ce qui a trait à ma situation financière ainsi qu'un certain nombre d'insanités dont celle relative au tas de fumier déversé au cours d'une certaine soirée [57]. Cette histoire, comme beaucoup d'autres contenues dans l'article, est une vieille légende qui court dans l'armée et qui, pour des raisons qui m'échappent, m'a été attribuée alors que j'y suis totalement étranger. »

Patton envoie une copie de cette lettre au général Devers. L'article n'est pas publié. Deux éléments peuvent expliquer le refus de Patton et de Devers. Il est vrai que le spécialiste des blindés agace et qu'adopter un profil bas peut favoriser une carrière. Surtout, depuis les années 1930, les différents attachés militaires allemands en poste à Washington collectent les coupures de presse sur les généraux américains. C'est notamment le cas de l'*Oberst* Kurt von Tippelskirch qui s'intéresse de près à Patton [58].

Toujours plus impatient d'en découdre, Patton écrit à Parks pour lui demander d'expédier son Ier corps blindés en Afrique du Nord afin de battre le « Renard du désert » : « J'aimerais tout particulièrement battre le maréchal Rommel ; personne n'y étant encore parvenu, j'en retirerais un grand bénéfice si j'y arrivais et je suis persuadé que je le ferai. Je ne dis pas cela par vantardise, mais parce que je pense sincèrement qu'aucun de ceux qui se sont mesurés avec lui n'a véritablement eu la volonté de le battre. Tandis que moi, je pense que le Ier corps blindé se battra comme un démon. »

Patton est d'autant plus pressé qu'il apprend que son ami Omar Bradley, commandant de la 82e division d'infanterie, va peut-être servir en Europe ou dans le Pacifique. Puis, il écrit à « Ike » en espérant que ce dernier interviendra en sa faveur pour l'envoyer se battre en Europe.

> *Lettre au major-général Omar Bradley, 28e division Camp Claiborne, Louisiane, 18 février 1942*
> Mon cher Omar,… je tenais à vous dire que je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi chaleureux ni d'aussi coopératif que vous l'avez été avec moi lorsque nous travaillions ensemble (à Fort Benning).
>
> *Lettre à Eisenhower, 20 février 1942*
> Mon cher Ike, de toutes les conversations que j'ai eues à Washington, c'est certainement celle que j'ai eue avec vous qui m'a fait le plus de

plaisir. Il y a deux raisons à cela, je pense : tout d'abord, vous faites partie de mes plus vieux amis. Ensuite, votre tranquille assurance et vos grandes capacités, que je connais bien, me donnent un grand sentiment de confiance en l'avenir. Je suis très heureux de vous savoir à votre poste actuel (chef de la division Opérations, qui servait en quelque sorte de cabinet au général Marshall) et suis persuadé que grâce à vos efforts nous viendrons à bout de ces bâtards, « nommez-les et je les descends ! » Votre bien dévoué…

Lettre d'Eisenhower, 25 février 1942
Je n'ai aucune difficulté à vous désigner les bâtards en question ; mon seul problème est de trouver le moyen de vous placer dans une situation telle que vous puissiez effectivement agir.

Pourquoi tant d'empressement ? Simplement car Patton se voit vieillir et craint de manquer l'occasion de mener ses troupes au combat. Il s'en ouvre aussi à Malin Craig, responsable du bureau personnel du secrétaire à la Guerre : « … Personnellement, j'estime que les anciens qui ont connu l'odeur de la poudre et qui ont été blessés ont plus de valeur pour l'armée que les jeunots dont l'ardeur n'a pas encore été disciplinée. Apparemment, nous ne sommes qu'une minorité à penser ainsi. »

Au moment où Patton rêve de commander son unité sur le champ de bataille, Marshall lui prépare un tout autre avenir immédiat. Observant avec attention les combats dans le désert nord-africain menés par Rommel, le chef d'état-major demande à Patton de trouver un site pour l'entraînement des tankistes en milieu désertique. Patton écrit à un ami au secrétariat à la Guerre : « Je viens d'être désigné pour mettre sur pied et commander un camp d'entraînement au combat en zone désertique. Je serais très heureux si vous pouviez m'envoyer toute la documentation et toutes les informations que vous pourriez posséder sur le combat en zone désertique ; même les plus infimes détails m'intéressent. Je voudrais essayer de reproduire les conditions qui règnent dans les zones désertiques d'Afrique du Nord. Pardonnez la sécheresse du ton de cette lettre. Nous essaierons de la corriger la prochaine fois que nous nous rencontrerons. »

CHAPITRE 11

LE *DESERT TRAINING CENTER*

Les événements nord-africains poussent Marshall à envisager une intervention américaine pour appuyer les Britanniques. En effet, depuis janvier 1942, Rommel repousse la 8e armée et progresse vers Tobrouk. Or, la perte de l'Afrique du Nord serait un coup terrible porté aux Alliés. Marshall demande ainsi à Patton de trouver un site pour l'entraînement des tankistes en milieu désertique.

Patton survole une zone à cheval sur la Californie, le Nevada et l'Arizona. Puis, accompagné d'officiers, il arpente un vaste territoire désolé à cheval. Après trois jours, il choisit l'Imperial Valley dans le désert de Mojave. L'endroit est idéal pour mettre les tankistes et les blindés à l'épreuve : des températures frôlant les 50 °C le jour et glaciales la nuit ; des tempêtes de sable aussi soudaines que violentes, des serpents, peu d'eau, des rochers. L'endroit est quasiment identique à l'Afrique du Nord. « Little Libya » (la « petite Libye ») prend le nom officiel de Camp Young.

> *Lettre à Devers, 13 mars 1942*
> La zone présente des avantages fantastiques pour l'entraînement ; outre le fait que le climat et les conditions géographiques sont ceux de la Libye, c'est le seul endroit que je connaisse où les servitudes sont pratiquement inexistantes et où on ne manque pas de place pour brûler…

> *Lettre au major-général Alvan G. Gillem, IIe Corps blindé, Camp Polk, Louisiane, 17 mars 1942*
> La zone d'entraînement est la plus belle que j'aie jamais vue…
> Nous (y) envoyons… des officiers cette semaine et j'espère que nous pourrons démarrer, au moins partiellement, vers le milieu du mois prochain. Je suis peut-être trop optimiste, mais en tout cas, je ferai de mon mieux pour y parvenir. Tout le monde, officiers comme soldats logera sous la tente. Seuls seront « en dur » les cuisines, WC, mess,

magasins etc. La gare la plus proche est à une trentaine de kilomètres par une bonne route, et il y a dans la région trois autres emplacements pourvus d'eau et où il y a suffisamment de place pour loger les divisions à l'entraînement… Je pense que vous aviez raison en me disant que ce travail était très important et je ferai de mon mieux pour le réussir.

Lettre à Devers, 11 avril 1942
Les dernières unités des services sont arrivées hier et les premières unités d'infanterie ont rejoint ce matin à 5 heures. Tout est poussiéreux et quelque peu en désordre mais, en fait, les progrès ont été remarquables.
La semaine prochaine nous entreprendrons une première marche dans le désert. Il est temps de commencer. Je pense que je me bornerai à distribuer des boîtes de rations et de l'eau et que je me contenterai de noter attentivement les résultats obtenus par chacun. Nous aurons ainsi une bonne idée de ce que l'ingéniosité américaine peut concevoir en matière de cuisine dans le désert.

Patton prend soin de le rendre le plus spartiate possible. Les soldats vivent dans des tentes, sans électricité et sans eau potable ! Les conditions de vie y sont particulièrement dures : lever à 5 heures, exercices diurnes sous un soleil de plomb et inspections nocturnes menées par Patton lui-même. En fait, le « maître de guerre » est partout. Il suit ses hommes en Jeep durant les manœuvres, se déplace continuellement d'une unité à une autre, corrige les erreurs tactiques, hurle ses instructions par haut-parleurs. La nuit, entre deux inspections pour surprendre les sentinelles, il couche ses réflexions tactiques et stratégiques sur papier. Les hommes vivent à la dure dans ce qu'ils appellent « le pays que Dieu a oublié » mais tous resserrent les rangs autour de leur chef qui partage leur quotidien [59].

Lettre d'Eisenhower, 4 avril 1942
Finalement, je vais peut-être quitter ce travail de forçat (à Washington) ce qui me permettra sans doute de venir passer quelque temps avec vous. D'ici là, vous aurez eu le temps de devenir le « Black Jack » [60] de cette fichue guerre.

Lettre à Eisenhower, 13 avril 1942
Mes sentiments sont identiques pour ce qui est du plaisir de nous retrouver.
Cela dit, et bien que je comprenne parfaitement votre désir de quitter votre travail actuel, je pense personnellement que c'est une espèce de catastrophe nationale. Quoi qu'il en soit, étant fort égoïste, il n'est rien que j'aimerais davantage que d'être le « Black Jack » de cette guerre avec vous comme adjoint.
Afin de prouver que j'agis vite, je fais ma première sortie opérationnelle dans le désert dès demain, soit quatre jours après mon arrivée. On ne pourra pas dire que j'ai laissé les cactus pousser sous mes pieds ou sous ma chaise !

Lettre au colonel John B. Murphy, 24 avril 1942
Nous avons aujourd'hui quatre colonnes dans le désert ; je me prépare à en rejoindre une et à passer avec elle la nuit dehors. Ceci revient à dire que demain à midi toutes les unités auront effectué au moins une marche dans le désert bien que nous ne soyons ici que depuis quinze jours et que nous n'occupions encore que des installations provisoires.

Lettre à Parks
Lorsque ce sera vraiment l'heure de se battre, j'espère que vous vous rappellerez que j'ai commandé des troupes en manœuvre et que, sans fausse modestie, je pense les avoir commandées avec un certain succès au moins aussi longtemps, sinon plus, qu'aucun autre officier général de notre armée et probablement du monde.

Lettre de Patton à Mac Nair, 2 mai 1942
Tout le monde est profondément persuadé, tant chez les civils qu'au sein même de l'armée, que nous gagnerons cette guerre grâce à notre matériel. Il n'en est rien à mon avis et je crois que nous gagnerons grâce à notre sang, à nos sacrifices et à notre courage. Si nous voulons avoir des guerriers, il nous faut développer au maximum notre esprit de corps. Pour pouvoir mourir les yeux ouverts, ce qui sera le sort de beaucoup d'entre nous, il nous faut être fichtrement

fiers, non seulement de notre pays ou de nous-mêmes mais aussi de l'unité dans laquelle nous servons…
Les Romains portaient des marques distinctives, les Gaulois également. Cette pratique disparut au début du Moyen Âge et il en résulta une grande confusion. En fait, Warwick (fut) battu par Richard III à la suite d'une erreur d'identification de ses armoiries. Lorsque Gustave-Adolphe rénova l'art de la guerre, son premier soin fut de doter chacun de ses régiments d'une écharpe de couleur afin que chacun puisse savoir que les écharpes jaunes appartenaient à Montgomery, les vertes à Hepburn, etc. Lorsque Napoléon mit sur pied la jeune Garde, il lui donna un uniforme distinctif uniquement pour créer dès le départ le moral de cette nouvelle unité. Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec des exemples tirés de l'histoire et vous prie de me pardonner de vous avoir fait perdre tant de temps précieux, mais je crois très sincèrement, mon Général, que cette question est d'un intérêt vital pour notre victoire finale.

Lettre à Malin Craig, 11 mai 1942
J'ai eu une vie passionnante ici et, pour une fois, j'ai fait autant de travail tactique que j'en avais envie ; il y a aujourd'hui vingt-trois jours que nous sommes là et nous avons fait treize exercices majeurs dont certains comprenaient deux nuits dans le désert… Notre plus gros problème est celui des jeunes officiers qui n'ont pas assez d'expérience pour avoir confiance en eux-mêmes. Ce problème doit être le même partout, mais je pense que l'usage énergique d'une chaussure bien cirée dirigée contre leur derrière devrait les amener à faire autre chose que de rester assis sur leurs fesses !
Il est temps que nous commencions à tuer des gens quelque part et je compte bien que si cela arrive vous ferez de votre mieux pour que je sois dans le coup. Histoire de garder la main pour le maréchal Rommel, j'ai tué un ou deux lapins chaque jour au pistolet, dont l'un à quatre-vingt-dix pas – avec de la chance, il faut bien le dire – mais d'une façon générale, j'ai été plutôt verni.

Lettre à Clarke Robinson, New York, 16 mai 1942
Tous mes remerciements pour les coupures de presse que vous m'avez envoyées. Sans vous, je n'aurais jamais rien su de mon

apparente célébrité.

Le 21 juin, alors que Patton harangue ses tankistes lors de manœuvres dans le désert, il reçoit un message urgent lui ordonnant de rejoindre Washington pour rencontrer le général Marshall. Ce dernier est en effet très inquiet car la situation en Afrique du Nord s'est brutalement détériorée.

Marshall dresse un tableau très sombre des derniers événements. Au mois de mai, Rommel avait lancé une vaste offensive contre la 8e armée du général Ritchie avant de s'emparer de Tobrouk en juin. L'un des derniers verrous avant l'Égypte vient de sauter. À ce moment, Churchill est à Washington où il s'entretient avec Roosevelt à propos de la stratégie à adopter. Il faut dire que ce mois de juin 1942 est l'un des pires pour les Alliés : à l'Est, Hitler relance les opérations pour s'emparer des puits de pétrole du Caucase. L'opération *Blau* (plan *Bleu*) doit débuter en juin mais la *Ostheer* corrige l'Armée rouge lors de la terrible bataille de Kharkov (mai 1942). Staline, angoissé, demande à ses alliés d'ouvrir un second front en Europe pour soulager son armée. En vain. En Afrique du Nord, Rommel pousse et il ne reste plus que la ligne d'El-Alamein pour stopper ses Panzer. La situation est critique et Ritchie est remplacé par Auchinleck à la tête de la 8e armée. Roosevelt propose alors à Churchill d'envoyer une division blindée à El-Alamein. Eisenhower prépare les plans et pense à Patton pour commander les unités blindées [61]. Ce dernier est persuadé d'être enfin envoyé sur un théâtre d'opérations extérieur. Patton est d'autant plus pressé qu'il voit Eisenhower et Clark partir pour Londres. Il écrit à un ami non sans une certaine amertume : « D'après les bruits qui courent, il semble bien que Clark et Eisenhower doivent devenir les futurs grands chefs. » À la demande de Marshall, il prépare un plan d'attaque mais ne tient pas compte des contraintes logistiques ; il propose l'envoi de deux divisions blindées sous son commandement. Le chef d'état-major refuse et Patton téléphone à Eisenhower puis de nouveau à Marshall pour obtenir ses deux divisions. À bout de nerf, Marshall renvoie Patton dans le désert de Mojave ! Aucune division ne sera envoyée à El-Alamein mais les Britanniques recevront toutefois 300 chars et une centaine de canons. Patton comprend qu'il a été trop loin mais son ami Parks lui indique qu'il est toujours « en lisse » pour partir au combat. Patton lui écrit : « Je suis bienheureux d'avoir reçu votre lettre et d'avoir ainsi appris que je n'avais pas perdu toutes mes chances. Si jamais la question venait à nouveau à être soulevée, vous pouvez dire à tout

un chacun que je suis volontaire pour faire n'importe quoi, à n'importe quelle place et n'importe quand, quelles qu'en puissent être les conséquences. »

Le matériel expédié par les États-Unis à la 8e armée ne va pas être de trop pour lutter contre le « Renard du désert ». Le 1er juillet 1942, la *Panzerarmee-Afrika* arrive devant El-Alamein sans parvenir toutefois à y déloger les Britanniques. Le mouvement cède la place à une bataille de position entrecoupée d'escarmouches. Auchinleck lance plusieurs contre-attaques mais échoue avant d'être remplacé par Montgomery.

L'arrivée de « Monty » à la tête de la 8e armée change la donne. L'ancien élève bagarreur de Sandhurst est devenu un chef très prudent. Il reprendra l'offensive lorsque la 8e armée aura atteint sa puissance maximale. Il sait en outre que Rommel n'obtiendra pas les renforts [62] qu'il ne cesse de demander. « Monty » a donc la main.

À Washington, les événements s'accélèrent et l'éventualité d'un engagement américain en Afrique du Nord devient réalité. Le général Devers informe Patton qu'un corps blindé est sur le point être formé et qu'il pourrait en prendre le commandement. Le 14 juillet, c'est un Patton exalté et impatient qui répond à Devers : « Avant d'avoir reçu votre lettre j'ignorais tout de l'envoi d'un corps blindé outre-mer. Je vous remercie de m'avoir choisi. Merci, vous pouvez compter sur moi. » Le 20 juillet, Eisenhower, qui est à Londres pour préparer les plans d'un débarquement en Afrique du Nord (opération *Torch*), écrit à Patton pour lui demander de se tenir prêt à quitter les États-Unis. Il finit sa lettre en remerciant Patton qui l'avait félicité pour sa promotion : « … d'autant plus que vous et moi savons que vous auriez dû recevoir une étoile supplémentaire il y a déjà fort longtemps. Bien à vous. » Quelques jours plus tard, Parks prévient Patton que MacNair l'a choisi pour commander des unités blindées en partance pour l'Afrique du Nord. Le 30 juillet, Patton écrit à sa femme restée à Indio : « Chère B. Je viens juste de recevoir l'ordre de partir pour Washington et de me préparer à me rendre en inspection outre-mer. Je serai probablement absent deux ou trois semaines, mais je reviendrai ici avant de partir pour la guerre. Je vous aime. »

TROISIÈME PARTIE

OPÉRATION *TORCH*

CHAPITRE 12

LA PLANIFICATION

Le 30 juillet 1942, Patton est convoqué à Washington par Marshall et le président Roosevelt. Un mois plus tôt, face à l'impossibilité humaine et logistique d'un débarquement en Europe, Churchill avait réussi à convaincre Roosevelt de lancer un assaut en Afrique du Nord française contrôlée par le régime de Vichy. Le moment semble alors bien choisi pour attaquer les forces de l'Axe. Rommel fixé à El-Alamein, les forces anglo-américaines ont l'occasion de le frapper dans son dos. Mais une inconnue demeure. Quel sera le comportement de Vichy ? À cette question, personne n'a de réponse précise mais les Américains espèrent que les troupes françaises resteront neutres. L'opération de débarquement est baptisée *Gymnast* avant d'être renommée *Torch*.

L'invasion de l'Afrique du Nord doit s'effectuer en trois endroits : Casablanca, Alger et Oran. Les forces Est et Centre anglo-américaines partiront d'Angleterre tandis que la force Ouest américaine partira des États-Unis et sera commandée par Patton. Un état-major est d'ailleurs mis à sa disposition à Washington. Dès son arrivée, Patton travaille à l'élaboration de l'opération qui s'annonce compliquée. Prévue pour être lancée en septembre ou octobre, *Torch* ne sera déclenchée qu'en novembre. Face à la complexité d'une telle entreprise, Marshall décide d'envoyer Patton à Londres afin qu'il travaille avec son ami Eisenhower. Le chef du Ier corps blindé profite de ce voyage pour ouvrir un journal.

> *Journal de Patton, 5 août*
> J'ai été prévenu hier soir à six heures que je partais pour Londres.
> Décollé ce matin de Washington dans un gros quadrimoteur…
> Tous les passagers partaient pour la guerre, tous parlaient de pêche ou de chasse. Tout à fait normal.

Patton arrive à Londres le 6 août 1942. Il découvre une ville marquée par la guerre, meurtrie par les bombardements et dont la population vit au

rythme des blackouts, des alertes, des privations et du rationnement. Dès son arrivée, il participe à plusieurs conférences interalliées durant lesquelles il rencontre Churchill qu'il n'apprécie guère. Il se montre également très critique à l'endroit des officiers américains qu'il trouve trop proanglais, surtout son ami Eisenhower.

Journal, 11 août
La plupart des officiers américains présents ici sont probritanniques, Ike compris… Ce n'est pas du tout mon cas et j'insiste.

Lettre à Béatrice, 11 août 1942
Mon chauffeur lorsque j'arrive à avoir une voiture – ce qui n'est pas souvent le cas – est le soldat de 2e classe Kay (Summersby), une jeune demoiselle dont le père est lieutenant général. J'avoue que cela me gêne terriblement de la voir sortir de la voiture pour m'ouvrir la portière… Il y a également beaucoup de femmes qui servent dans les batteries de DCA ou dans les unités de ballons de barrage.
Londres ressemble à une ville morte ; très peu de voitures, toutes militaires, très peu de taxis, très peu de monde dans les rues. Aucun éclairage la nuit. Avant-hier soir, j'ai dîné avec Ike et nous nous sommes quittés à une heure du matin. Pas le moindre taxi, j'ai dû partir à pied, et il est probable que je marcherais encore si je n'étais tombé sur un policeman qui m'a ramené ici.
Nous pensons tous que s'il y a jamais eu des jolies filles en Angleterre elles doivent toutes être mortes. Celles qui restent sont hideuses… ces chevilles épaisses…
Je me suis acheté une paire de chaussures pour 30 dollars ; il n'y a rien d'autre à acheter. Le café est synthétique et tout le monde a faim. La seule chose un peu nourrissante est la bouillie de maïs. Avec, on vous donne deux petits morceaux de beurre gros comme une pièce de vingt-cinq cents et très peu de sucre.
En revanche, ils arrivent au bureau à 10 heures et bénéficient de longs week-ends. Curieux…
On me traite avec beaucoup de considération, comme un futur héros. Apparemment, les officiers britanniques anciens ont, eux aussi, des problèmes avec leurs jeunes ; leurs officiers généraux ont, pour la plupart, sensiblement mon âge, mais sont moins bien conservés. Ils

mettent deux heures à déjeuner bien qu'il n'y ait pas grand-chose à manger. Le whisky est coupé et la bière ressemble à de l'eau.

Ce premier séjour à Londres avec les têtes pensantes de l'opération *Torch* ne va pas tarder à agacer Patton. Passent encore les « ronds de jambes » faits aux Britanniques, mais Patton n'encaisse pas la nomination du général Clark au poste d'adjoint d'Eisenhower. Patton écrit : « Cela ne me paraît pas très heureux. Il pourrait bien devenir encombrant. » En réalité, Patton est jaloux de Clark. De huit ans son cadet à West Point, ce dernier était déjà lieutenant-colonel en 1941. Un an plus tard, il avait rejoint Patton au grade de général de division ! L'ascension de ce jeune inconnu est bien trop rapide et Patton s'inquiète de retrouver Clark comme supérieur au cas où il arriverait quelque chose à « Ike ».

Journal, 17 août
Les choses commencent à se préciser maintenant et j'ai récupéré un certain nombre d'informations intéressantes. Je pense que je vais repartir pour Washington, demain sans doute. Bu un verre avec Clark, chez lui. Je n'ai toujours pas très confiance en lui, mais il gagne à être connu. Ike devient un peu mégalomane…

Le 21 août, Patton rentre à Washington. À ce moment, les plans de l'opération *Torch* sont presque prêts. Patton fignole les derniers détails de la mission confiée à sa force Ouest. Il s'entretient notamment avec le général James Doolittle, commandant des unités aériennes de la force Ouest. Patton est presque surpris de voir que toutes ses demandes en hommes et en matériel sont acceptées, ce à quoi le pilote lui répond : « On ne refuse jamais rien à un homme dont c'est le dernier repas ! »

Puis, Patton reçoit des informations sur la situation au Moyen-Orient. Il écrit à son ami, Scott, qui lui a fourni les dossiers : « Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que j'ai eu à recevoir votre lettre et les notes qui l'accompagnaient. C'est un des meilleurs documents militaires que j'aie jamais lus, je crois que je le connais pratiquement par cœur. Dans l'immédiat, je dois prévoir une résistance ennemie contre notre débarquement. Au départ, cela m'a causé quelques soucis mais finalement, compte tenu de la valeur de mes troupes et de ma chance habituelle, je pense que, pour ce qui me concerne, l'opération sera un plein succès.

Moralement, j'ai pleinement confiance, pour ne pas dire la certitude, que nous gagnerons alors que, si l'on y réfléchit bien, cette affaire est complètement impossible. De toute façon, la guerre c'est toujours tenter l'impossible. Si vous êtes bien avec le Tout-Puissant, usez de votre crédit en ma faveur. »

> *Journal, 24 septembre*
> Le plan est maintenant définitivement arrêté et approuvé et je me sens calme et tranquille. Cela peut quand même être une drôle d'affaire si l'ennemi fait ce qu'il doit faire et si nous commettons la moindre erreur. Mais je suis persuadé que nous l'emporterons.

Patton est pourtant conscient que de nombreuses inconnues demeurent dans cette opération. Il s'en ouvre à Eisenhower mais lui promet que « morts ou vivants, nous ne nous rendrons pas. Lorsque j'aurais amené tout le monde à penser ainsi, ce que je ferai certainement avant notre départ, je serai pleinement confiant dans le succès de notre opération. »

L'objectif avoué de l'opération *Torch* est d'évincer Rommel et sa *Panzerarmee-Afrika* d'Afrique du Nord. Avec Montgomery qui le bloque à l'est et s'apprête à le repousser vers l'ouest, les Alliés sont en mesure de resserrer l'étau par une immense manœuvre en tenaille [63]. À partir du Maroc et de l'Algérie, les trois forces alliées fonceront vers la Tunisie. Au même moment, Montgomery lancera sa 8e armée contre les forces de Rommel à El-Alamein. Ainsi l'étau se refermera sur les forces de l'Axe. La force Ouest de Patton embarquera en Virginie et débarquera à Casablanca, Port-Lyautey et Safi. La date du débarquement est fixée au 8 novembre 1942 [64].

Tout semble donc au point mais Patton reste pourtant très inquiet. Il redoute des combats avec les troupes françaises et une météo exécrable.

> *Journal, 28 septembre*
> En ce qui me concerne, Clark n'a rien apporté de neuf. Il me paraît beaucoup plus préoccupé de sa carrière future que de gagner la guerre. Je l'ai trouvé mal à l'aise…
> La marine me semble exagérément pessimiste quant à nos possibilités de débarquement près de Casablanca. Je suis, quant à moi, persuadé que nous y arriverons.

Début octobre, Patton se rend à West Point pour voir son fils, puis, il embarque à bord de l'*USS Augusta* de l'amiral Hewitt, commandant la flotte chargée de faire débarquer la force Ouest, pour assister à des manœuvres de débarquement aux îles Salomon dans le Maryland. Le résultat de l'exercice est médiocre. Patton écrit : « L'horaire fixé par la marine était franchement mauvais, il y avait déjà 40 minutes de retard au départ ; enfin, nous pouvons toujours espérer qu'ils feront mieux la prochaine fois. »

La mauvaise fois de « Georgie » est ici évidente. Patton ne déteste pas tant la marine que l'amiral Hewitt. Dire que les deux hommes ne s'apprécient pas serait un euphémisme. La tension monte rapidement entre les deux « fortes têtes » et Marshall est obligé d'intervenir pour éviter le « clash » à la veille d'une opération décisive.

Pour l'opération, Patton dispose d'une force importante : 34 800 hommes et 450 chars répartis dans trois divisions (3e et 9e division d'infanterie et la fameuse 2e division blindée, la *Hell on Wheels*). Il imagine des *Battalion Landing Teams*, soit des groupements interarmes tactiques dont la mission sera de débarquer en premier sur les plages afin de sécuriser la zone, de faciliter le débarquement du reste des unités et de leur permettre de s'enfoncer dans les terres.

> *Lettre à Devers, 14 octobre 1942*
> … Je crois que nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire et que les troupes qui constituent cette expédition sont les meilleures que notre pays puisse fournir…
> J'espère bien pouvoir vous écrire de nombreuses lettres mais il est toutefois possible que celle-ci soit la dernière. C'est pourquoi je tiens à vous remercier du fond du cœur pour tout ce que vous avez fait pour moi tout au long de ma carrière et en particulier depuis que j'ai l'honneur de servir sous vos ordres…

Puis, Patton part pour Norfolk afin de superviser le chargement du matériel et recevoir les réglementations vis-à-vis des populations marocaines. Il écrit : « Si nous les respectons toutes (les réglementations, NDLA), il ne restera pas grand-chose pour (faire) la guerre. » Il rend ensuite visite au secrétaire d'État à la Guerre avec sa femme, rencontre

Marshall. Stimson, absent lors de cette visite, lui écrit : « Allez-y, que Dieu vous bénisse, vous protège et vous ramène sain et sauf ! »

Si cette mission est cruciale pour les Alliés, elle est de prime importance pour l'*US Army.* Dans le Pacifique, l'*US Army Air Force* s'est taillé une belle réputation grâce aux fameux raids Doolittle lancés contre Tokyo avec une rare audace dès le mois d'avril 1942. L'*US Navy* a repris le dessus sur la marine impériale japonaise lors des batailles de la mer de Corail et de Midway en mai et juin. En revanche, l'Army a dû quitter les Philippines précipitamment en mai ; MacArthur avait alors lancé son fameux « Je reviendrai ! » Patton avait même appris que son ami le général Wainwright faisait partie des nombreux prisonniers américains. En Europe, les Britanniques et les Canadiens ont lancé un raid à Dieppe mais celui-ci s'est soldé par une catastrophe. Enfin, sur le front russe, l'*Ostheer* de Hitler est parvenue dans la grande boucle du Don et s'est emparée de Rostov-sur-le-Don en quelques jours seulement. Le dernier verrou vient ainsi de sauter, ouvrant en grand la route du Caucase et de ses précieux champs de pétrole. De son côté, le général Friedrich Paulus et sa 6e armée sont entrés dans Stalingrad [65].

En replaçant l'opération *Torch* dans ce contexte mondial, il est facile d'imaginer la pression à laquelle sont soumis les chefs alliés. Patton lui-même prend toute la mesure de cette expédition et de ses enjeux. Le 20 octobre, il écrit une série de lettres qu'il confie aux services postaux de l'armée avec ordre de les envoyer après le débarquement en Afrique du Nord. Il écrit notamment à sa première gouvernante qui vit toujours avec sa sœur, Nita : « Lorsque Nita vous donnera cette lettre, je serai mort ou vivant ; si je suis mort, faites une bonne veillée à l'irlandaise. Dans tous les cas, soyez assurée de toute mon affection et ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour Nita et pour moi-même. »

Patton rédige également une lettre au général de division Harbord, ancien chef d'état-major de Pershing, puis à son beau-frère avant de poursuivre son journal : « Sans que vous l'ayez probablement jamais su, vous avez été l'un de ceux qui ont le plus influencé ma carrière militaire ; votre sens du devoir, de l'honneur et de la loyauté m'a conduit à faire le maximum pour vous imiter. Comme vous le savez, George est à West Point, et, si jamais je ne devais pas revenir, je serai heureux que vous gardiez un œil sur lui et que vous lui donniez tous conseils et avis que vous jugerez

utiles. Jamais je ne pourrai assez vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. »

Lettre à son beau-frère, Frederick Ayer

Malgré tous mes défauts, vous m'avez toujours traité comme votre propre frère et je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi. Mon admiration pour vous est sans limites, tout comme mon affection pour vous et pour votre famille. L'aventure dans laquelle nous nous lançons est une des plus désespérées qui ait jamais été tentée dans le monde. Nous allons devoir nous mesurer à des forces nettement supérieures en nombre et ce sur une côte que l'on ne peut aborder que dans 60 % des cas. Ma chance proverbiale va devoir me servir. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que je gagnerai. Si ce n'est pas le cas, je ne survivrai pas à un second « Donqurque » si c'est ainsi que vous l'écrivez. Cela dit, il existe une chance raisonnable que les intérêts politiques interviennent en notre faveur et nous aurons, au départ au moins, un petit coup de pouce. Personnellement, je préférerais devoir me battre – ce serait pour nous un bon entraînement. De toute façon, il arrivera un moment où nous devrons nous battre, nous battre très durement, et cela durera vraisemblablement des années. Ceux d'entre nous qui reviendront auront fait quelques expériences intéressantes…

Je joins à cette lettre une enveloppe scellée pour Béatrice que je vous demande de ne lui remettre que s'il est définitivement établi que je suis mort. J'espère que vous la garderez longtemps…

Journal, 21 octobre

J'ai vu le général Marshall pendant quarante-cinq minutes ce matin ; il s'est montré très cordial et très coopératif.

Il m'a dit de tenter d'amener Hewitt à partager nos vues mais de ne pas le brusquer. Je lui ai dit que l'amiral Hall pourrait agir en notre faveur et il m'a immédiatement demandé quel âge il avait. Je lui ai répondu que comme il était de la promotion 1913 il devait avoir 53 ou 54 ans. « Mon Dieu, comme nous sommes vieux », fut son seul commentaire… Le général Marshall manque d'imagination mais il a la tête bien faite.

J'ai été me présenter au général Pershing [66]. Il ne m'a reconnu que lorsque j'ai commencé à parler. Par la suite, il m'a semblé en pleine possession de ses moyens. Il paraît très âgé. C'est très probablement la dernière fois que je le vois, mais il peut très bien vivre plus longtemps que moi.

Journal, 22 octobre
… Inspecté les chargements avec Keyes… Tout semble en ordre. Demandé à un capitaine de l'intendance comment les choses se passaient. Il nous a répondu : « Je n'en sais rien, mais mes camions arrivent comme il faut. » La seule réponse est là ; si tout le monde fait ce qu'il a à faire, les tâches les plus impossibles finissent, elles aussi, par être accomplies. Quand je pense à l'immensité de ma tâche et me rends compte de ce que je suis, je reste confondu mais, à la réflexion, qui me vaut ? Je ne connais personne.
La tension est tombée pour tout le monde ; tous ceux que j'ai vus, à l'état-major comme dans la troupe, sont joyeux et pleins de confiance… Je crois vraiment que nous avons fait tout ce que nous devions faire et que nous allons gagner.

Journal, 23 octobre
Aujourd'hui, le commandant Emmett (qui commandait les transports de troupes) a fait un laïus de trois heures pour ne rien dire. Je leur ai parlé de sang et de tripes pendant cinq minutes et j'ai été ovationné. Embarqué à bord de l'*Augusta* à 14 h 45. J'ai l'appartement du commandant ; j'apprécie…
Tout le monde a le moral… Comme maintenant c'est à la marine de travailler, tout le monde se détend.
Ma dernière nuit en Amérique. Peut-être pour des années, peut-être pour toujours. Dieu m'est témoin que j'ai fait l'impossible pour mes hommes.

Le 23 octobre, l'immense flotte américaine quitte les États-Unis sous la protection de l'aviation qui guette la présence éventuelle des *U-Boote* de l'amiral Donitz. Patton les redoute tellement qu'il nomme trois officiers pour le remplacer durant *Torch* en cas d'attaques sous-marines !

Au même moment, à l'autre bout du monde, Montgomery lance l'opération *Lightfoot* (23 octobre) qui doit déloger Rommel d'Égypte. Un barrage d'artillerie s'abat sur les unités du « Renard du désert » qui encaissent sans reculer. Il faut une deuxième opération, *Supercharge* (1er novembre), pour bousculer la *Panzerarmee-Afrika.* Rommel, brisant le *Führerbefehl* ordonnant de tenir les positions à n'importe quel prix, décide de reculer vers la Libye. Montgomery, toujours trop prudent, le laisse refluer au lieu d'entamer la poursuite.

Journal, 24 octobre
L'*Augusta* a appareillé à 8 h 10. Tout s'est passé de façon remarquable et sans faute apparente. Nous nous sommes déplacés en colonne à travers les champs de mines dans un chenal balisé…
Le convoi comporte plus de 100 navires.
L'amiral Hewitt me fait meilleure impression. L'amiral Hall est sensationnel.

Journal, 25 octobre
La nourriture du mess est extraordinaire. Il va falloir que je veille à ne pas trop manger… Été à l'office… Dans moins de deux semaines le combat si tout va bien.

Journal, 26 octobre
L'amiral a commencé à faire évoluer le convoi en zigzag. Je l'apprécie chaque jour davantage.
Je sens bien que je devrais faire quelque chose, mais il n'y a rien à faire.

Journal, 30 octobre
Il semblerait que nous allons débarquer sans combattre. J'en suis désolé. Les troupes ont besoin de sang ; en outre, ce serait meilleur pour ma carrière future.

Lettre à Béatrice, 2 novembre 1942
D'après les informations que nous recevons, il semble qu'il y ait de bonnes chances que l'armée et l'aviation françaises se joignent à nous ; j'espère que non car cela relâcherait la tension des hommes –

tous gonflés à mort – et puis ce serait meilleur pour moi qu'il y ait une bataille. Enfin, dans six jours nous serons fixés…
Le mess est le meilleur que j'aie jamais vu. J'ai peur d'engraisser aussi je fais de l'exercice dans ma cabine en courant sur place. Toutes les nuits nous masquons les feux, mais j'ai des petites lampes dans ma cabine qui me permettent de lire…
Cet après-midi, j'ai fait du tir sur la plage arrière avec les sergents Meeks, Stiller et quelques autres. Notre nouvelle carabine est une petite merveille, très précise.

Quelques jours avant les débarquements, les Américains ne savent toujours pas quelle sera l'attitude des Français. C'est la raison pour laquelle l'instruction générale de l'opération *Torch* stipule que les éléments alliés ne devront pas tirer sur les Français avant que ces derniers ne tirent les premiers ou montrent des signes évidents d'hostilité. Patton objecte que cela donnera un avantage décisif à l'ennemi mais Eisenhower reste ferme. « Ike » ajoute que les débarquements devront être les plus pacifiques possibles et que le moindre incident devra être circonscrit rapidement afin d'éviter une escalade.

Journal, 3 novembre
L'écrasante responsabilité qui m'a été confiée pèse parfois sur moi comme une tonne de briques, mais, la plupart du temps, je ne me fais aucun souci. Je ne peux décider moi-même si je suis prédestiné ou si j'ai simplement de la chance, mais je pense que je suis prédestiné. Nous le saurons dans cinq jours. Je fais et je n'ai que fort peu de choses à faire dans toute cette histoire. Je crois que mon désir de grandeur repose sur mes capacités à inspirer l'action et à commander. Sans doute Napoléon avait-il raison quand il disait : « Je m'engage et puis je vois » [67]. De toute façon, c'est la seule chose que je puisse faire à l'heure actuelle. Je n'ai peur ni de la mort ni de l'échec. Quoi qu'il en soit, tout ceci apparaîtra dans une semaine comme une bêtise ou une prophétie.

Journal, 4 novembre
Les choses allaient si mal la nuit dernière qu'elles ne peuvent qu'aller mieux aujourd'hui. Les sous-marins étaient après nous… il y avait un

très fort vent du nord et la mer était très grosse ; tout ce qu'il faut pour que nous ayons mauvaise mer à Casablanca. Appris par la radio que Giraud… se tâte et que Robert Murphy veut retarder l'invasion jusqu'à ce que les Français se soient décidés. Comme si on pouvait faire attendre 100 000 hommes en mer ! D'après la radio, Clark aurait donné aux Français le jour et l'heure du débarquement. Le fou…
J'ai toujours été opposé à ce qu'il y ait des discussions avec les Français. On raconte aussi que si nous attaquons, les Espagnols vont bouger. Ceci pourrait avoir des conséquences pour Truscott à Port-Lyautey. D'un autre côté, cela pourrait rejeter les Français de notre côté. Si les Espagnols s'en mêlent, cela ne peut être que du côté de l'Axe, ce qui signifie la fermeture du détroit. Il nous faut absolument prendre Casablanca.
Quelque chose de bon devrait arriver.

Journal, 5 novembre
La nuit dernière a été très dure ; nous avons frôlé la tempête. Ce matin, la mer est encore très mauvaise, avec un vent de 60 km/h. De toute façon, ça ne peut pas être pire, donc ça ne peut s'améliorer. J'ai prié un peu plus aujourd'hui…

Journal, 6 novembre
La situation s'améliore. Le temps est meilleur, il n'y a plus que 30 km/h du nord-est ce qui est bien. D'après les prévisions, le débarquement est possible. À en croire les messages que nous avons interceptés, il semble que les Français soient décidés à se battre.

Lettre à Béatrice, 6 novembre 1942
Chère Béatrice, hier les choses allaient aussi mal que possible. Cela s'est bien arrangé au cours de la nuit et il semble que nous pourrons débarquer, encore que cela ne sera pas facile…
Je suis étonné de voir à quel point je suis peu excité – je me demande même si je ne suis pas un peu trop calme.
Dans une quarantaine d'heures nous serons probablement en plein combat et sous la pression des circonstances j'aurai à prendre des décisions capitales tout en ne disposant que de très peu

d'informations. Dieu veuille qu'elles soient bonnes. J'ai l'impression de n'avoir vécu que dans l'attente de ce moment.
Quelles que soient par ailleurs mes ambitions personnelles, tout ce que je veux, pour le moment, c'est faire mon devoir, le mieux et le plus complètement possible ; le reste viendra par surcroît.

Ordre du jour de Patton à ses troupes, en mer, début novembre 1942
Soldats : félicitons-nous d'avoir été choisis parmi les meilleures troupes des États-Unis pour participer au grand effort national… À cette heure, nous ignorons encore si les troupes françaises, composées de soldats européens et indigènes, vont s'opposer à notre débarquement. S'il est regrettable d'avoir à envisager de se battre contre les vaillants Français auxquels va toute notre sympathie, il n'en reste pas moins que toute résistance, quelle qu'elle soit, devra être vaincue. Toutefois, si quelque soldat français accepte de se rendre, sa reddition devra être acceptée et il devra être traité avec le respect dû à un adversaire courageux et à un futur allié. Rappelez-vous que les Français ne sont ni des Nazis ni des Japonais…
Lorsque le grand jour de la bataille arrivera, rappelez-vous ce que l'on vous a appris et souvenez-vous surtout que la vitesse et la force de l'attaque sont les conditions du succès – et que vous devez gagner – car battre en retraite est aussi peu courageux que dangereux. En fait, une fois débarqués, toute retraite sera impossible. Un Américain ne se rend pas.
Durant les jours et les nuits qui suivront le débarquement vous devrez travailler sans arrêt sans vous préoccuper ni de votre nourriture ni de votre sommeil. Rappelez-vous qu'un litre de sueur peut économiser un litre de sang.
Le monde entier a les yeux fixés sur nous ; le cœur de l'Amérique bat pour nous ; Dieu est avec nous. Il dépend de notre victoire que l'humanité soit libre ou réduite à l'esclavage. Notre victoire est certaine.

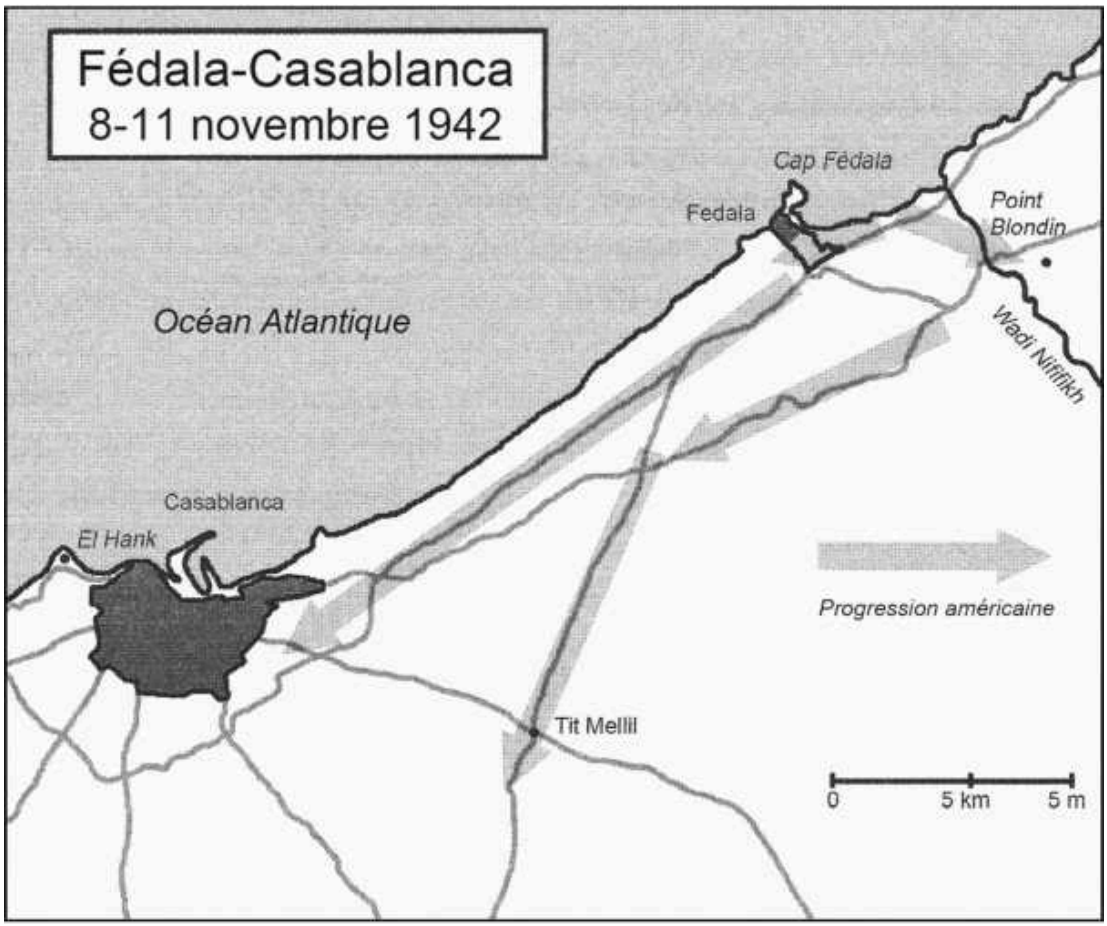
CHAPITRE 13

JOUR-J : LES DÉBARQUEMENTS

À l'aube du 8 novembre 1942, l'opération *Torch* est déclenchée. Croyant que les Français n'opposeront aucune résistance, l'assaut est lancé sans aucune préparation d'artillerie de marine. Les *Battalion Landing Teams* de Patton ouvrent l'attaque, cinglent vers les plages et débarquent. Le Résident général de France au Maroc, le général Noguès, pense alors à un coup de main gaulliste. De Vichy, Pierre Laval lui envoie le message suivant : « Votre devoir est clair… opposez-vous aux Américains. »

À Medhia, les forces américaines sont violemment accrochées par les défenseurs français. À Safi, il faut une journée de combats acharnés pour que la ville tombe. À Casablanca, la marine française commandée par l'amiral Michelier s'apprête à « accueillir » par le canon la flotte de Hewitt dont *l'Augusta* à bord duquel est embarqué Patton. La force Ouest est prise à partie par le croiseur de bataille *Jean-Bart* et ses terribles pièces de 380 mm et de 152 mm. Les bâtiments américains sont obligés de faire marche arrière. Puis, l'*USS Massachusetts* s'acharne durant 20 minutes pour « faire taire » le *Jean-Bart.* Dans le ciel, les *dogfights* se multiplient entre les chasses américaines et françaises avant que les premiers ne prennent définitivement le dessus sur les seconds.

> *Lettre à Béatrice, matin du 8 novembre 1942*
> Chère Béatrice : c'est le grand jour. Nous sommes engagés dans un combat naval depuis 8 heures ce matin mais pour l'instant nous ne tirons pas.
> La flotte française, deux croiseurs et plusieurs destroyers, est sortie et nous sommes à ses trousses. Mon bateau n'a pas été touché mais un obus est tombé si près que j'en ai été inondé. Les hommes se conduisent bien.



Carte 4

Nous avons pris Safi à l'aube. Nous avons eu pas mal de pertes à Fédala et quelques-unes surtout par noyade à Port-Lyautey.
J'ai essayé de débarquer à 8 heures, mais le souffle de notre tourelle arrière a fait s'écraser notre vedette sur ses bossoirs ce qui fait que je suis toujours à bord.
Il y a eu, à ma connaissance, deux attaques aériennes ; je ne crois pas qu'elles aient atteint grand-chose.
Il ne semble pas qu'il y ait de très durs combats sur le rivage. J'irai dès que j'aurai une nouvelle embarcation.
Le calme est complet ; Dieu était avec nous.
Tendresses.

Journal, 8 novembre
Réveillé à 2 heures, je me suis habillé et suis monté sur le pont. Des lumières à Fédala, à Casablanca, sur le rivage. La mer est complètement calme, pas la moindre houle, Dieu est avec nous.

L'heure « H » avait été fixée à 4 heures. Premier retard de 30 minutes, puis de 45. Nous avions quatre destroyers mouillés à 6 000 yards environ du rivage, les transports, eux, étaient à 18 000 yards, trop loin à mon avis. Ils portaient différentes lumières de couleur pour indiquer où se trouvait la droite, le centre et la gauche du dispositif de départ. Un sous-marin se trouvait en surface pour guider les destroyers.
Nous reçûmes à 4 h 55 le signal « Batter Up » mot code qui signifiait que l'ennemi ouvrait le feu à Safi. À 5 h 30 un phare apparut au-dessus de Fédala puis se mit à éclairer la plage. Les destroyers ouvrirent aussitôt le feu avec des balles traçantes ; on aurait dit des lucioles rouges. Le phare s'éteignit au bout de dix minutes tandis qu'une corvette française faisait son apparition au sud. Elle escortait trois autres bâtiments. Comme elle refusait de s'arrêter, les destroyers ouvrirent le feu, détruisirent le mât et tuèrent le commandant. Je vis la frégate couler. Les trois navires marchands qui l'accompagnaient tirèrent au large et finirent par s'échouer au nord…
Truscott transmit par radio à 7 h 13 le mot code « Play Ball » qui signifiait qu'il se battait.
Les batteries du *Mississippi* [68] tiraient sur le cuirassé *Jean-Bart* depuis trente minutes environ lorsque six destroyers ennemis sortirent du port de Casablanca à 7 h 15. Tous les bâtiments qui étaient à distance de tir ouvrirent aussitôt le feu et ils se retirèrent. Je me préparais à descendre à terre à 8 heures et toutes mes affaires, y compris ma paire de pistolets blancs, se trouvaient à bord de notre embarcation qui était arrimée sur ses bossoirs. J'envoyai mon ordonnance récupérer mes pistolets et à ce moment un croiseur léger et deux destroyers sortirent du port de Casablanca et se mirent à longer la côte tout près du rivage pour tenter de détruire nos transports de troupes. Aussitôt *l'Augusta* accéléra jusqu'à vingt nœuds et ouvrit le feu. Le premier coup parti de la tourelle arrière, souffla notre embarcation et l'envoya au diable et nous perdîmes toutes nos affaires à l'exception de mes pistolets. À 8 h 20 des bombardiers ennemis attaquèrent nos navires de transport et l'*Augusta* se porta à leur secours. Cela fit un bruit infernal, mais pas de dégâts. Le combat contre les navires français reprit à 8 h 30 avec des tirs d'artillerie très intenses pendant près de trois heures. À l'aide

d'obus fumigènes roses et verts, ils réussirent à percer notre dispositif. J'étais sur le pont principal, juste derrière la tourelle n° 2 lorsqu'un obus tomba tellement près que je fus entièrement inondé. Un peu plus tard, alors que j'étais sur la passerelle, un autre tomba encore plus près mais j'étais beaucoup trop haut cette fois pour être mouillé. Il y avait de la brume et l'ennemi se servait fort bien de la fumée ; c'est à peine si je pouvais distinguer ses bateaux et voir les points d'impact de nos obus dans la mer. Le *Mississippi*, le *Brooklyn*, l'*Augusta* et quelques autres tiraient sans arrêt tout en se déplaçant à toute allure en zigzag pour éloigner l'ennemi de nos sous-marins… Le *Ludlow*, un destroyer, fut atteint et prit feu mais réussit à l'éteindre. Le *Brooklyn* fut également touché ; ses canons de 43 tiraient comme l'éclair bien plus vite que nos canons de huit pouces et pourtant, nous réussissions par moments à tirer deux salves (de neuf canons) chaque minute. Il fallait avoir du coton dans les oreilles. Quelques-uns se mirent à pâlir et pourtant tout cela ne me paraissait pas bien dangereux, comme si cela ne me regardait pas.

Les Français se retirèrent vers 11 h 30 mais le *Mississippi* continua de leur tirer dessus dans le port avec ses canons de 16 pouces. Nous partîmes déjeuner – la guerre sur mer est une chose agréable et confortable.

Harmon avait pris Safi à 5 h 15 mais nous ne le sûmes qu'à midi. La surprise avait été complète. Il avait capturé un bataillon de Légion Étrangère, trois chars et de nombreux canons.

Avec l'amiral Hall, Gay, Johnson et quelques autres, nous embarquâmes à 12 h 42 et atteignîmes le rivage à 13 h 20, trempés par les vagues.

À 13 h 40 Anderson vint à ma rencontre avec un colonel français qui suggéra que j'envoie quelqu'un à Casablanca leur proposer de se rendre. Il ajouta que l'armée française ne voulait pas se battre. J'envoyai Gay et le colonel Wilbur. L'amiral refusa de les recevoir. Le général qui commandait les forces terrestres déclara qu'il ne pouvait rien faire car l'amiral Michelier était plus ancien que lui. Son état-major pendant ce temps nous donnait des tas d'informations allant jusqu'à nous indiquer que la ville était beaucoup plus facile à prendre par l'arrière.

Anderson est bon mais il manque parfois d'énergie ; quoi qu'il en soit, il se débrouilla fort bien et captura même huit membres de la commission allemande d'armistice… Ils n'avaient entendu parler du débarquement qu'à 6 heures et ce fut pour eux une complète surprise.
Je fis un tour d'inspection dans la ville et dans le port et tous les soldats français à l'exception des fusiliers marins me saluèrent avec un large sourire. Nous mîmes sur pied une patrouille mixte moitié américaine, moitié française avec un lieutenant marocain des chasseurs à pied comme adjoint.
Passé la nuit à l'hôtel Miramar ; très agréable mais comme il avait reçu plusieurs obus il n'y avait ni eau ni électricité. Il n'y avait à manger que du fromage et du poisson et du champagne comme boisson.

Patton ne peut débarquer à Fédala (aujourd'hui appelée Mohammedia) que le 9 novembre alors que les combats continuent entre les fantassins américains et la garnison française. Il se démène comme un diable et bouscule ses hommes pour accélérer le débarquement du matériel et des véhicules. Comme l'indique son journal, il est alors d'une humeur exécrable !

Journal, 9 novembre
Sorti de l'hôtel à l'aube, je suis allé rendre visite à Anderson qui était encore couché ; il aurait dû être debout.
La plage était un véritable fouillis et les officiers ne faisaient rien. Nous avions prévu la veille de mettre les péniches de débarquement dans le port, mais Emmett ne le leur avait jamais dit. Résultat, la moitié d'entre elles étaient échouées et il fallut une demi-heure pour les sortir. Après avoir hurlé, j'ai fini par récupérer une chaloupe à moteur pour les amener dans le port. Si Anderson avait eu un peu plus d'énergie, cela aurait pu être fait beaucoup plus tôt. Au moment même où je récupérais la chaloupe, une embarcation se renversa et seize hommes furent noyés. Nous ne parvînmes à en retrouver que trois, d'une vilaine couleur bleue. J'étais désolé.
Les Français bombardèrent puis mitraillèrent la plage. Un soldat qui poussait une embarcation prit peur, courut sur la plage avant de prendre la position du fœtus en poussant des sons inarticulés. Je lui

bottai le derrière de toutes mes forces, il sauta en l'air et courut se remettre au travail. Une façon comme une autre de remonter le moral…
Si, dans l'ensemble, la tenue des soldats était assez médiocre, celle des officiers était pire ; aucun allant, aucune autorité. C'était affreux. J'ai vu un lieutenant laisser ses hommes hésiter avant de monter dans une embarcation. Je l'ai traité de tous les noms. J'en ai frappé un autre, trop paresseux pour pousser un bateau.
Les choses allaient si lentement que je retournai voir l'amiral. Il donna l'ordre au docteur de me donner quelque chose à boire car je n'avais rien pris. J'en avais bien besoin. Retour à bord à 13 h 30. À 15 heures, j'ai envoyé Keyes et tout l'état-major à terre. Truscott avait bien pris Port-Lyautey, mais pas l'aéroport. Il y avait eu un combat de chars avec 15 Renault ; Sammes a dû bien s'amuser. L'un des mâts de charge a cassé ; il risque d'y avoir un certain retard. Il est possible que j'attaque Casablanca avec la seule 3e division après un bombardement aérien et naval.
Harmon a réussi à mettre la main sur un petit aérodrome ; je vais lui envoyer un escadron de P-40 à l'aube… Là aussi, Dieu est avec nous.

Journal, 10 novembre
Mauvaise journée aujourd'hui. Aucune nouvelle de Truscott ou de Harmon, si ce n'est que Truscott réclame de l'aide. Je n'ai rien à lui donner. Anderson est bloqué à Casablanca et l'un de ses bataillons… a beaucoup souffert sous les tirs d'artillerie. Keyes, qui était sur les lieux, comme d'habitude, a donné l'ordre d'arrêter. J'ai décidé de prendre Casa avec la 3e division et un bataillon blindé. Cela n'est pas sans poser des problèmes car nous avons une infériorité numérique, mais je pense que nous devrions prendre l'initiative.
Une personnalité française importante est venue me suggérer d'écrire au sultan du Maroc. Je l'ai fait, mais je ne pense pas que cela servira à quelque chose.
À 22 heures, visite de l'amiral Hall pour organiser l'appui naval pendant l'attaque de Casa. Il était porteur d'excellentes nouvelles : le terrain de Port-Lyautey avait été capturé et il y avait déjà 42 P-40 dessus. Harmon, de son côté, avait anéanti une colonne ennemie, détruisant 19 camions et 6 chars. Il marche sur Casablanca. Tout cela

me confirme dans mon idée que nous devons aller de l'avant. « Dieu favorise les audacieux et la victoire est à ceux qui osent. »

Effectivement, Dieu semble avoir favorisé l'audace de Patton. La 3e division d'infanterie US encercle Casablanca et Patton force l'amiral Michelier à accepter la reddition. Eisenhower, angoissé par de fausses nouvelles [69], écrit un télégramme à Patton alors que celui-ci vient de s'assurer le contrôle de Casablanca : « Alger est à nous depuis deux jours ; les défenses d'Oran s'écroulent rapidement. Le seul point dur est chez vous. Réglez votre affaire rapidement et demandez-nous ce que vous voulez. »

Journal, 11 novembre
Lambert m'a réveillé à 4 h 20 pour m'annoncer que les Français ont cessé le feu à Rabat et à Port-Lyautey. L'état-major voudrait que j'annule l'attaque contre Casablanca mais je ne veux pas, du moins pas tout de suite. Il est trop tard et de toute façon il est toujours mauvais de modifier ses plans.
Anderson voulait attaquer à l'aube, mais j'avais préféré attendre 7 h 30 pour lui permettre de rassembler ses troupes à la lumière du jour. J'avais également averti l'amiral Hewitt de se tenir prêt à arrêter ses attaques navales et aériennes à mon signal « Cessez le feu ». Les Français ayant arrêté le combat à 6 h 40 un grand nombre de vies humaines auraient été sacrifiées inutilement si nous avions attaqué à 6 heures comme initialement prévu. Je vois, là aussi, la main de Dieu. J'avais dit que je prendrais Casablanca à J+3 et je l'ai fait. C'est un beau cadeau d'anniversaire que je me suis fait. Keyes est venu m'apporter une lettre de Béatrice…
Le général Noguès et l'amiral Michelier sont venus à 14 heures discuter les termes de l'arrêt des combats. Je leur ai fait rendre les honneurs. Il est inutile de blesser un homme à terre. J'avais préparé un certain nombre d'éléments conformément aux instructions que m'avait données Ike. C'était tellement différent de ce qui avait été prévu pour l'Algérie, que j'ai préféré m'en tenir à un « gentlemen's agreement » avec eux en attendant de savoir ce qui avait été réellement fait en Algérie par Ike. Les Français ne veulent pas se battre contre nous. J'ai même eu l'impression que, la plupart du

temps, leurs obus étaient dirigés vers l'océan plutôt que vers la plage…
Nous sommes à Casablanca et nous tenons le port et l'aérodrome. Que Dieu soit loué.

Le 11 novembre, à 14 heures, Patton reçoit Noguès et Michelier pour discuter les termes du cessez-le-feu. Il ne s'agit en aucun cas d'une reddition et les Français ne voient pas l'Américain comme leur conquérant. À la demande de Patton, les forces françaises gardent leurs armes et les honneurs militaires leur sont rendus. L'accord que signe Patton stipule que les Américains ne se mêleront pas des affaires marocaines qui restent « chasse gardée » des Français. À ce moment, Patton est agacé par les tractations politiques qui se jouent avec Noguès et ne rêve que d'en découdre avec Rommel.

La réussite de Patton au Maroc et la cessation des combats à Alger et Oran dès le 10 novembre, ainsi que le cessez-le-feu signé par l'amiral Darlan qui décide de reprendre la lutte aux côtés des Alliés, poussent les Allemands à réagir. Craignant que les événements nord-africains ne décident Vichy et sa puissante flotte basée à Toulon à basculer dans le camp allié, Hitler ordonne l'invasion de la zone dite « libre ». Le 10 novembre, à 7 heures, l'opération *Anton* débute [70]. Au même moment, les premiers Panzer de l'*Afrikakorps* entrent en Tunisie.

Journal, 12 novembre
Levé de bonne heure, je suis parti sur le port. Tout marchait de travers ; il y avait là six camions français prêts à nous aider et qui ne faisaient rien parce que personne ne leur donnait d'instructions. J'ai trouvé un lieutenant que j'ai mis au travail avec les camions… L'administrateur civil adjoint de Noguès est venu me voir ; il a essayé de m'embarquer dans des histoires de politique.
Juste après le dîner, quatre transports ont été torpillés en rade. Cela a été affreux de les voir brûler. L'un… était plein de munitions et de bombes d'avions, et contenait aussi quelque deux cents tonnes de bœuf. La dernière chose qui avait été débarquée avait été mon véhicule de commandement avec toutes mes affaires. Décidément, Dieu est toujours avec moi…

Je n'ai dormi que trois heures cette nuit. Nous avons déménagé et nous sommes installés à Casablanca dans l'immeuble Shell, au troisième étage. J'occupe le bureau du directeur, très agréable. Il m'a donné des roses.
Nous avons près de 2 000 marins à terre, provenant des bâtiments coulés. Ils sont tous habillés à peu près, mais je voudrais bien récupérer ces vêtements car nous n'avons aucune réserve. Mes hommes ont donné des couvertures aux blessés et dormi dans le froid.
Visite à l'amiral et au général français. Ils m'ont fait rendre les honneurs eux aussi. Le régiment de parade de l'infanterie marocaine a une chèvre comme mascotte de sa musique. Lorsque nous étions arrivés en Angleterre en 1917, le régiment de fusiliers gallois avait lui aussi une chèvre comme mascotte. Je me demande si cette coïncidence a une signification.
Fatigué, je vais me coucher…
Clark a été nommé lieutenant général.
Lorsque j'ai quitté l'*Augusta* définitivement aujourd'hui, tout l'équipage était aligné sur le pont et m'a acclamé. On m'a dit plus tard que leur mouvement avait été spontané et qu'un tel honneur n'avait été rendu que très rarement sinon jamais à une personnalité n'appartenant pas à la marine.

Dans une lettre adressée à « Ike », Patton justifie ainsi son premier acte en tant que diplomate lors des négociations avec Noguès. Ce dernier avait cru « rouler » Patton en s'assurant le contrôle total des Français dans les affaires marocaines. Patton a pourtant joué juste en laissant le Maroc dans la situation *ante Torch.* Les Français rassurés, il espère repartir aussitôt pour la Tunisie afin de régler son compte à Rommel.

Lettre à Eisenhower, 14 novembre 1942
… Le Maroc français est un protectorat placé sous l'autorité théorique du sultan et qui doit, en fait, son existence et sa tranquillité à la présence et au prestige de l'armée et de la marine françaises. Si j'avais exigé le désarmement de l'armée ainsi que celui des bâtiments de guerre et des batteries côtières, j'aurais porté un tel coup au prestige des Français que je suis personnellement convaincu qu'il y aurait eu la révolution…

> Je sais bien que j'ai pris un risque, mais je demeure convaincu que la fin justifie les moyens. Notre but n'est certainement pas d'occuper ce pays et de le pacifier…
> À mon avis, l'armée française est partagée entre deux sentiments d'allégeance, l'un vis-à-vis du général Noguès, l'autre vis-à-vis du général Giraud. De ce fait, elle est incapable de combattre à l'heure actuelle. Ceux qui penchent pour le général Noguès sont persuadés que les Allemands ne vont pas tarder à nous chasser du Maroc et ne veulent donc pas prendre position. Il y a bien quelques rumeurs troublantes en provenance de Marrakech, mais je ne vais pas vous ennuyer avec cela tant que je n'en saurai pas plus…
> Acceptez, je vous prie, mes sincères félicitations pour le succès de l'opération dans son ensemble.

Quel bilan les Américains peuvent-ils tirer de l'opération *Torch* ? L'invasion de l'Afrique du Nord ne fut pas chose aisée. Les forces américaines n'étaient pas préparées à un tel assaut. Patton ne le savait que trop bien. Il voyait juste en affirmant que la résistance des Français serait une bonne formation pour l'*US Army*. Les généraux américains le diront après-guerre : avant les combats contre les Français, les soldats n'étaient pas du tout prêts à affronter la Wehrmacht [71]. Les pertes américaines s'élèvent à 1 400 hommes dont 556 tués, 837 blessés et 41 disparus. Pour Patton, cette « guerre de trois jours » n'a pas été une occasion particulière de briller. C'est la raison pour laquelle il veut foncer au plus vite vers la Tunisie pour battre le « Renard du désert »

CHAPITRE 14

LE « PACHA PATTON »

Patton est très satisfait du déroulement des opérations. Il s'en ouvre à son ami Eisenhower en lui indiquant que la force Ouest avait « réalisé l'impossible ». Il ajoute que si les conditions météos avaient été habituelles, « les 50 % de chances de réussites que vous et moi avions estimé avoir se seraient avérées super-optimistes ». Pour Patton, « sa chance proverbiale, ou plus vraisemblablement, une intervention divine était à l'origine de leur succès ».

Certes, mais les Alliés avaient commis une erreur. En décidant de ne pas débarquer sur les plages tunisiennes, ils avaient permis à Hitler de renforcer sa tête de pont en Tunisie. Le succès britannique à El-Alamein et les débarquements réussis en Afrique du Nord convainquent le haut commandement de la Wehrmacht d'élever l'Afrique du Nord au rang de théâtre d'opérations majeur. Dès le 9 novembre, des forces germano-italiennes atterrissent sur la base aérienne de Tunis devant des Français circonspects. 15 000 soldats allemands et italiens débarquent des transporteurs Junker Ju-52 : des fantassins, des artilleurs et les fameux *Fallschirmjäger* (parachutistes), le tout accompagné par près de 200 Panzer, 130 canons et 2 000 véhicules. Au mois de décembre, cette force est complétée par quatre divisions dont la 10e division de Panzer puis le terrible 501e bataillon de chars lourds équipés des Panzer Tigre I. Le 8 décembre, le général von Arnim atterrit à Tunis pour prendre son commandement. Trois semaines plus tôt, il se battait encore sur les rives de la Volga contre les Soviétiques. L'ordre qu'il a reçu personnellement de Hitler est très clair : tenir la Tunisie à tout prix.

Le 10 novembre, Rommel pénètre en Tunisie et se terre derrière la ligne Mareth située au sud du pays.

Pendant ce temps, Patton mène grand train, assiste à diverses cérémonies et visite le pays. Le 18 novembre, accompagné de Noguès, il se rend à Rabat dans la résidence construite par Lyautey, en fait, un véritable palais. Il est littéralement charmé par les couleurs, les fanfares et les cérémonies. Une

garde d'honneur composée de spahis et de goumiers lui rend les honneurs. Il se rend ensuite au palais du sultan.

Il écrit : « Il y avait là une garde d'environ 400 Nubiens : fez rouge, boléros et culottes bouffantes rouges, guêtres blanches et équipements en cuir marocain rouges. Les officiers, de race blanche, portaient des uniformes rouges de style français. Le drapeau vert du Prophète, fait de velours frangé d'or et brodé d'inscriptions en langue arabe était porté par un immense noir coiffé d'un turban blanc. Il y avait une musique avec tambours, trompettes et cymbales, et toujours le parasol en cuivre ». Patton entre « dans la cour du palais pleine d'hommes en robes blanches bibliques ». Puis, le grand vizir « tout vêtu de blanc et avec dans la bouche de nombreuses dents en or » mène Patton et Noguès au sultan.

> *Journal, 16 novembre*
> La salle du Trône était longue et étroite et recouverte de magnifiques tapis rouges. À gauche, chaussés de babouches, se tenaient les pachas, en face d'eux, sur la droite, se trouvait une rangée de fauteuils Louis-XV. On s'inclinait au niveau des hanches une première fois à l'entrée de la salle, une seconde fois au milieu, une troisième fois enfin devant le dais. Le sultan, un jeune homme frêle mais de fort belle apparence se leva et nous serra la main. Nous nous assîmes et il nous fit un petit discours d'accueil. S'exprimant en arabe, alors qu'il parle couramment le français, le sultan pria son grand vizir de me dire dans cette langue combien il était heureux de me voir. Je m'adressai ensuite à lui par l'intermédiaire de deux interprètes pour lui dire à mon tour ma satisfaction que son peuple, les Français et nous-mêmes soyons à nouveau réunis et que mon seul désir était que nous luttions ensemble contre l'ennemi commun.
> Le sultan déclara qu'il espérait que les soldats américains respecteraient les coutumes musulmanes. Je lui répondis que des ordres formels en ce sens avaient été donnés avant même le départ des États-Unis et qu'ils allaient être rappelés et renforcés. J'ajoutai que, étant donné que dans toutes les armées du monde, y compris celle des États-Unis il existait des énergumènes, j'espérais qu'il voudrait bien me faire connaître tous les incidents dont auraient pu se rendre coupables ce genre d'individus… Je terminai en le félicitant

sur la beauté de son pays, la discipline dont faisaient preuve ses citoyens et la splendeur de ses villes.

Puis, Patton retourne à la résidence Lyautey « où nous fûmes reçus par Madame Noguès et sa nièce. Un déjeuner délicieux, préparé avec infiniment de goût nous fut servi et Noguès insista beaucoup sur le fait qu'aucun Allemand n'avait occupé sa maison ni ne s'était assis à sa table. »

Dans l'après-midi, il reçoit une lettre du président Roosevelt à remettre au sultan. Pour Patton, cette lettre « manquait d'à-propos [72] et ne faisait pas suffisamment de cas des Français. Aussi pris-je la liberté de la conserver par-devers moi. Je verrai Ike demain à Gibraltar et m'en expliquerai avec lui. »

Lettre à Béatrice, 17 novembre 1942

J'aurais bien aimé vous avoir avec moi hier… J'ai eu droit au spectacle le plus coloré auquel j'aie jamais assisté, il faudrait sûrement un million de dollars à Hollywood… Il n'y a pas grande différence entre ce que j'ai vu et ce qu'a pu voir Marco Polo si ce n'est que les gardes dans la cour avaient des fusils ; à l'intérieur, en revanche, il y en avait douze autres, tout comme les douze apôtres, armés ceux-là de cimeterres longs et recourbés dans des fourreaux de cuir rouge.

Je pars en avion… pour rencontrer Ike. Clark et lui ont nettement besoin qu'on leur rappelle les réalités de la vie. Les instructions qu'ils m'ont envoyées sont parmi les plus farfelues que j'aie jamais lues…

Je suis assez content de mon français. Le black-out a été établi ce qui fait que je me couche tôt et me lève dans le noir. La nourriture n'est pas mauvaise.

Vous me manquez beaucoup…

Journal, 17 novembre

Trajet en avion jusqu'à Gibraltar en une heure quinze minutes et deux secondes de vol, à très basse altitude – 50 mètres – au-dessus de la mer avec quatre chasseurs P 40 comme escorte.

Ike vit dans une grotte sous le rocher.

Son chef d'état-major, ses 2e et 4e bureaux sont anglais, beaucoup des mots qu'il prononce aussi. Il m'a déçu, il n'a parlé que de choses

insignifiantes.
Nous avons perdu énormément de temps au déjeuner avec le gouverneur du Rocher, un vieux… en short avec des jambes maigres toutes rouges.
Ike est de mon avis pour ce qui concerne la lettre du président au sultan.
Il m'a demandé si Clark était juif. Je lui ai répondu qu'il l'était sûrement pour un quart, peut-être pour une moitié.
Pendant le trajet retour, les Espagnols de Tanger ont tiré sur mon escorte, peut-être aussi sur mon avion, mais leur visée n'était pas bonne.

Patton écrit également à sa femme que « Ike a été très bien si ce n'est qu'il ne cesse d'employer des tas de mots anglais ; j'ai bien peur que Londres n'ait conquis Abilene. » [73]

Patton est agacé car « Ike » lui a confié une mission qui va l'écarter des combats : former les soldats arrivant des États-Unis.

Le 18 novembre, il part pour Rabat et se rend, avec Noguès, à une réception donnée par le sultan [74]. Patton est une nouvelle fois séduit par son escorte, « montée sur des étalons arabes blancs. Ils portaient des turbans blancs, des capes blanches et des vareuses rouges ». Il rencontre le prince héritier, « un jeune homme d'environ 14 ans ».

Noguès fait un discours que le vizir traduit au sultan « alors que celui-ci est diplômé d'Oxford et parle l'anglais aussi couramment que le français ». Patton écrit : « C'est alors que je me rendis compte qu'il n'était pas du tout question de l'Amérique dans tout cela et qu'il serait bon qu'on en parlât. Aussi, lorsque Noguès se rassit, je me rendis, sans en demander la permission à quiconque, jusqu'au milieu de la salle. Je fis un petit discours, très respectueux mais un tantinet sarcastique, qui fut fort bien compris par les Arabes et par les Français. » Patton écrira plus tard à sa femme : « J'aurais pu faire mieux avec un petit peu plus de temps, mais ce que j'ai dit a fait, je crois, une très forte impression et beaucoup plu, tant aux Arabes qu'aux Français. De son côté le sultan déclara que ma présence et les paroles que j'avais prononcées auraient sans nul doute un profond retentissement dans le monde musulman tout entier. Manifestement, j'aurais dû être un homme d'État. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'ici tout le

monde joue un jeu un peu à la limite de ses possibilités. Il faudrait peut-être que Harry Stimson et George Marshall soient mis au courant. »

Patton rend compte ensuite à Eisenhower : « D'après ce que je vois, la position française au Maroc repose sur la supériorité mythique de la France, laquelle, à l'heure actuelle, est, aux yeux des Arabes, symbolisée par Darlan, représentant direct du maréchal Pétain. Tout ce qui peut être dit aux États-Unis contre cette supériorité française peut avoir, et aurait sans doute un effet désastreux. Je suis convaincu que le sultan est à cent pour cent de notre côté mais il n'a pas d'autorité, ni les moyens nécessaires pour contrôler les tribus tandis que le prestige de la France, pour nébuleux qu'il puisse paraître à nos yeux, est nécessaire et suffisant pour maintenir l'ordre. Je suis absolument d'accord avec vous sur la nécessité de traiter avec Darlan, ce serait-ce que pour maintenir ce prestige. »

Mais Patton commence à s'ennuyer au Maroc. Certes, Eisenhower l'avait appuyé pour le grade de général de corps d'armée. « Ike », Clark et Devers en sont déjà à leur troisième étoile. Patton avait en outre entendu dire peu avant son départ de Washington, qu'une 5e armée était sur le point d'être formée et qu'il pourrait probablement en prendre le commandement. De son point de vue, ce ne serait que justice.

> *Journal, 20 novembre*
> Parcouru la synthèse des articles de presse. La Force Expéditionnaire Ouest ne semble pas faire partie des unités qui font la guerre. Cela me fait quand même un peu de peine.
>
> *Journal, 21 novembre*
> L'amiral Hewitt vient d'avoir sa troisième étoile ; il est vice-amiral…
>
> *Journal, 22 novembre*
> Keyes et moi sommes allés à la messe ce matin. J'ai eu raison de prendre un peu de temps pour aller remercier le Seigneur. Il y avait à l'église un certain nombre de femmes qui sont veuves à cause de nous. Elles ont beaucoup pleuré mais ne nous ont pas lancé de regards furieux. Il m'a paru étrange d'entendre le Seigneur appelé « le Bon Dieu lui-même » [75].

Journal, 26 novembre
Nous avons déménagé pour nous installer à la villa Mas. C'est la plus magnifique demeure que j'aie jamais vue.
Dîner de « Thanksgiving » avec le consul des États-Unis. J'ai beaucoup trop mangé.

Journal, 27 novembre
J'ai eu mal à l'estomac toute la journée ; il m'a pourtant fallu assister le soir à un grand dîner… J'étais assis à côté du pacha de Marrakech qui parle français presque aussi mal que moi ; du coup nous nous sommes très bien compris. Il a 68 ans, possède vingt femmes et est supposé dormir avec chacune d'entre elles au moins une fois par semaine. Il est très maigre.

Lettre à Béatrice, 27 novembre
J'ai été affreusement cafardeux toute la journée. Rien ne semble devoir arriver et je suis là assis comme un idiot. Je suppose que c'est parce que je voudrais continuer la guerre et que je n'ai rien pour la faire…
Fredendall [76] paraît parfaitement heureux de ne rien faire ; quant à moi, je crois que je vais devenir fou si nous n'allons pas à quelque bataille.
Je suis en ce moment plus en sécurité que si j'étais à la maison, aussi ne vous faites pas de souci pour moi.

Journal, 28 novembre
Je suis resté à la maison jusqu'à 3 heures et ai pris des pilules de toutes les couleurs…
Noguès et son état-major sont venus à 16 heures ; ils ont parlé pour ne rien dire pendant une heure et demie. J'ai répondu en conséquence ; j'aurais dû être diplomate.

Journal, 30 novembre
Clark m'a appelé… et m'a demandé de décoller pour Alger… J'espère que cela veut dire qu'il y a des combats en vue. Je déteste tout ce travail d'organisation que Keyes peut faire mieux que moi. Je suis un combattant.

> […] Je suis resté une demi-heure et puis je suis parti ; cela voulait dire que je gardais simplement un corps d'armée. Je me sentais tellement misérable que je n'ai pas pu dormir pendant un moment ; mais je sais que je surmonterai cela… que je leur passerai devant.
> Suis désolé pour Keyes [77] et les autres qui sont venus avec moi persuadés que j'aurais une armée. Mais c'est la guerre [78].

Le 1er décembre, Patton arrive à Alger où il rencontre Eisenhower et Clark. Durant la soirée, Eisenhower reçoit un message de Washington et dit : « Voilà, Wayne (Clark, NDLA), vous avez la 5e armée. » Patton est terriblement déçu : « Je m'y attendais mais cela m'a quand même fait un choc. Je suis resté une demi-heure et puis je suis parti ; cela voulait dire que je gardais simplement un corps d'armée. Je me sentais tellement misérable que je n'ai pas pu dormir pendant un moment ; mais je sais que je surmonterai cela… que je leur passerai devant. Suis désolé pour Keyes et les autres qui sont venus avec moi persuadés que j'aurais une armée. Mais c'est la guerre. » [79]

> *Lettre à Béatrice, 2 décembre 1942*
> Il y a un bien joli combat qui se déroule près de Tunis et la 1re division blindée était dans la bagarre hier, essayant d'aider quelques Anglais qui avaient des ennuis. John Waters y était sans doute. J'ai une chance de m'envoler vers l'Est demain matin et peut-être de me faire tirer… Quelquefois je me dis qu'une mort bien nette et bien propre est le meilleur moyen d'en sortir.
> De toute façon, ne vous faites aucun souci ; si quelque chose arrive et que je sois tué, vous l'aurez su bien avant que cette lettre ne vous arrive.

Patton fait ici référence aux combats de la 1re division blindée près de Medjez-el-Bab, zone qui contrôle l'accès à Tunis et Bizerte. Les soldats de la 1re blindée se heurtent aux Allemands et paniquent, abandonnant 70 chars qui seront récupérés par l'ennemi trop heureux de cette prise. Cette première défaite américaine est due à l'incompétence de Fredendall, commandant du IIe corps. Eisenhower note amer : « Le seul moyen de décrire nos opérations est de dire qu'elles ont violé tous les principes reconnus de la guerre… et qu'elles seront condamnées par toutes les

promotions de Fort Leavenworth et du War College pendant les 20 prochaines années. » [80]

CHAPITRE 15

L'ATTENTE

La nomination de Clark à la tête de la 5e armée ne passe décidément pas. Patton croyait pouvoir penser à autre chose en attendant son heure mais rien n'y fait ; il n'encaisse pas ce qu'il croit être une véritable injustice. Une nouvelle occasion de se battre s'échappe. Pour Patton, Clark est un incompétent qui ne sait pas transmettre le feu sacré à ses hommes ni les mener au combat. Il déprime. Il en veut aussi à son ami Eisenhower qu'il ne ménage pas dans ses carnets. Ses commentaires acrimonieux en disent long sur son état d'esprit.

> *Journal, 2 décembre*
> Retour brusqué d'Alger en avion suite à la nouvelle, probablement fausse, d'un débarquement allemand au Maroc espagnol. Nous avons fait un peu de rase-mottes et semé la panique parmi Arabes, chameaux, bétail et ânes ; nous avons bien ri…
> J'ai décidé une fois pour toutes que ma déception de ne pas avoir eu la Cinquième Armée était le fait du Seigneur, histoire de me calmer un peu. Aussi, maintenant, je me sens bien.

> *Lettre à Béatrice, 3 décembre 1942*
> Clark à la tête de la Cinquième Armée… cela me rend malade, mais il n'y a rien à y faire. Ike et Wayne (Clark) sont sur la même longueur d'onde. Leur QG est un vrai foutoir et pond des ordres contradictoires presque chaque jour.
> Ike ne va pas bien ; il est devenu très querelleur et passe son temps à souligner à quel point il est difficile d'avoir de telles responsabilités sans avoir jamais entendu un coup de feu tiré par l'ennemi. Lacune qui serait facile à combler s'il le voulait vraiment. J'en arrive à penser qu'il est peut-être peureux. Il ne sort que dans sa voiture blindée avec des gardes du corps devant et derrière. Pour rien au monde je ne voudrais faire ce qu'il fait. Je pense que ni Clark ni lui n'ont la

moindre idée de leurs prochaines actions. Je ne serais pas surpris si la Première Armée britannique se faisait mettre à la porte de la Tunisie. Son ravitaillement est extrêmement difficile à organiser et le problème n'est pas traité comme il le faudrait. Le QG de l'armée se trouve à 100 miles du front, c'est 95 de trop. On a un peu resserré la discipline ici et les hommes commencent à avoir bonne allure. J'ai fort peu de choses à faire à part me ronger les sangs dans l'attente d'une bataille ; à moins que les Espagnols ne nous cherchent noise, je ne vois vraiment pas où nous pourrions nous battre. Si seulement ils veulent bien attendre l'arrivée du prochain convoi (qui nous amène renforts, ravitaillement et matériels), je serais très heureux de me mesurer avec eux, ce serait un excellent entraînement pour nos hommes.

Lettre à Stimson, 7 décembre 1942
Mes relations avec le sultan sont, elles aussi, très amicales et je suis persuadé qu'il est entièrement de notre bord. Je me suis arrangé pour faire faire un tour à bord d'un char à deux de ses fils qu'on a eu ensuite toutes les peines du monde à en faire sortir…
Encore une illusion d'enfant qui s'en va. Le tableau de la fuite en Égypte montrait Marie sur l'âne et Joseph marchant à ses côtés. Ici, vous pouvez voir le même spectacle biblique n'importe où, à ceci près que c'est l'homme qui est sur l'âne et la femme qui est à pied. Je regrette énormément de ne pas avoir pu me battre moi-même. Si la bataille avait duré quelques heures de plus, j'aurais pu réaliser mon rêve ; malheureusement les combats se sont arrêtés trop tôt.

Le 8 décembre, Patton se rend chez Noguès où il rencontre le grand vizir, « un magnifique vieillard de 92 ans ».

Journal, 8 décembre
Personne ne semblait faire attention à lui ; j'ai engagé la conversation. Normalement, j'aurais dû passer devant lui pour entrer et sortir de la salle à manger mais je me suis arrangé pour qu'il me précède ce qu'il a, semble-t-il, beaucoup apprécié.
Après le déjeuner il me parla du sort du Maroc qui dépendait entièrement du maintien de la paix. Je l'assurai que tel était bien mon

avis et que je ne manquerais pas de prendre en considération les désirs de Sa Majesté par l'intermédiaire du général Noguès.
Il mit ensuite la conversation sur les problèmes raciaux. Les Juifs… Je lui déclarai que je comprenais parfaitement qu'il pût y avoir des problèmes, mais que je n'avais nullement l'intention d'intervenir sur ce plan car… les choses pouvaient parfaitement continuer comme elles étaient. Il me confirma qu'aucun trouble n'était à craindre.
Je lui précisai alors qu'il était de la plus haute importance pour moi de savoir ce qui se tramait au Maroc espagnol… le grand vizir me répondit que Sa Majesté ferait tout ce qui était en son pouvoir pour me tenir informé comme si j'étais un membre de sa famille. Il m'assura enfin que la complaisance dont j'avais fait preuve à son égard lui avait fait vivre les quinze minutes les plus heureuses de sa vie, ce à quoi je répondis que, dans ces conditions, je n'avais pas vécu en vain.
Il termina en me disant qu'il était nécessaire de parler avec un grand homme pour véritablement comprendre sa grandeur et me cita un proverbe arabe selon lequel celui qui prétend que tous les hommes sont égaux est un fou ou un menteur et que le sultan et lui-même n'étaient ni l'un ni l'autre.
Tout cela paraît drôle quand on l'écrit ; cela devait l'être encore plus dans mon mauvais français. Pourtant, c'est exactement comme cela que les Arabes aiment qu'on parle avec eux.

Les relations entre Patton et les Français sont très cordiales. Suffisamment en tout cas pour soigner les apparences, comme il l'écrit à sa femme : « Au cours de ce déjeuner, les Français m'ont traité comme si j'étais l'un de leurs plus vieux amis. Ils savent, tout comme moi, bien sûr, que tout cela n'est qu'une façade, mais l'essentiel, c'est que ça marche. Je n'ai eu aucune pitié et je leur ai infligé mon mauvais français pendant très longtemps ; le plus extraordinaire – et cela montre à quel point ils sont forts – c'est qu'ils m'ont compris ! »

Mais Patton a autre chose en tête de bien plus alarmant. La nouvelle de la déroute de Medjez-el-Bab l'avait profondément choqué. Comment l'*US Army* avait-elle pu abandonner 70 chars en parfait état de marche à l'ennemi ? Pour trouver la réponse à cette question, il décide de partir pour Alger, puis de là, en Tunisie afin de rencontrer le général anglais Kenneth

Anderson, commandant de la 1re armée britannique composée du IIe corps américain de Fredendall et d'un corps d'armée français. Il se rend notamment auprès du bataillon commandé par son gendre, John Waters [81]. Ce dernier avait perdu 39 chars dans l'affaire et avait failli prendre une balle durant un sérieux accrochage avec les Allemands. Le général trouve alors que son gendre a « très bonne allure » et paraît « beaucoup plus mûr ». Du Patton « pur jus » ! Lors de cette visite, la troupe lui réserve un accueil des plus chaleureux. C'est que Patton est le premier général à leur rendre visite en plus de 20 jours ! Il écrit : « C'est probablement vrai, et cela donne une triste idée de la façon dont nous concevons le commandement. » Effectivement, depuis l'arrivée de Fredendall et la « dérouillée » de Medjez-el-Bab, la discipline s'est relâchée et les officiers se font rares parmi leurs hommes. Patton est ulcéré.

L'autre problème est d'ordre matériel. Les chars légers américains n'ont aucune chance contre les Panzer ou les pièces de 88 mm bien camouflées dans le désert. Il préconise donc leur remplacement par des chars moyens *Sherman* qui avaient fait leur baptême du feu durant la bataille d'El-Alamein et qui sont attendus par les Américains en Afrique du Nord.

Patton retourne à Alger où il rencontre Eisenhower et Clark. « Ils se demandaient ce qu'il fallait faire. Comme aucun d'eux n'avait jamais été sur le front, ils faisaient preuve d'une grande indécision. Ils n'ont aucune idée des problèmes des hommes au combat. Ils sont fichtrement trop conventionnels, Clark en particulier. » Il leur remet donc un mémo sur les combats en Tunisie entre Britanniques et Allemands en espérant qu'ils en tireront quelque chose de bon pour les opérations à venir. Puis, « nerveux parce qu'il avait quitté son poste depuis trop longtemps », il décide de retourner au Maroc par un vol de nuit. Il note : « C'est la chose la plus dangereuse que j'aie faite durant cette guerre. Une fois de plus, Dieu m'a préservé. » Il écrit à sa femme : « Ce vol depuis Alger, était de ma part une erreur tragique de jugement et failli se terminer très mal. La prochaine fois, j'écouterai les conseils des gens dont c'est le métier. Il faut être fou pour voler de nuit dans ce pays sans nécessité absolue. »

De retour au Maroc, Patton apprend de Clark qu'une offensive alliée en Tunisie doit être déclenchée dès le 24 décembre. Conscient des difficultés rencontrées par l'*US Army* notamment, Patton estime que l'opération ne pourra avoir lieu : « Cela me paraît on ne peut plus mauvais ; à moins que les choses aient vraiment changé, nous n'avons pas suffisamment de forces

pour arriver à quelque chose. Nous verrons. »[82] Effectivement, Patton avait bien compris que la question logistique était primordiale. « Ike », qui se rend sur le front, constate amèrement l'étendue des problèmes : chemins de fer surchargés, routes insuffisantes ou en très mauvais état, pluies diluviennes qui transforment les pistes en torrents de boue… l'opération est reportée à la belle saison, ce qui laisse du temps aux forces de l'Axe pour se renforcer et se regrouper.

> *Journal, 20 décembre*
> Prise d'armes franco-américaine aujourd'hui à Rabat. Nos troupes ont fait grande impression, même si elles ne défilent pas tout à fait aussi bien que les troupes françaises. Elles donnent l'impression d'être plus puissantes, nos blindés en particulier. Les Français ont fait défiler un certain nombre de chars Renault tout neufs qu'ils avaient cachés pendant que les Allemands étaient là. Je suis absolument convaincu de leur loyauté et j'aimerais bien que certaines personnes haut placées prêtent un peu moins l'oreille à des rumeurs diffusées par des irresponsables…

> *Lettre à Béatrice, 21 décembre 1942*
> En revenant de la prise d'armes j'ai été acclamé par une centaine de milliers de personnes qui criaient « Vive l'Amérique ! » C'est une impression extraordinaire. Je leur ai envoyé des baisers ce qui a eu pour effet de les exciter encore davantage. J'ai même vu des femmes voilées m'acclamer ce qui est tout à fait exceptionnel et probablement même immoral aux yeux du Coran.
> Aujourd'hui à midi, j'ai assisté à une diffa offerte par le pacha de Casablanca. Je suis arrivé en retard pour le principe car, la dernière fois, les Français m'avaient fait attendre…
> Un des pachas présents a essayé de me faire parler politique ; je lui ai suggéré d'attendre que les « Boches » soient liquidés. On pourrait faire la révolution ici pour un dollar car les Français ont perdu la face. Les Arabes sont tous pour nous – tant que nous sommes les vainqueurs…

Trois jours après avoir écrit à sa femme, Patton apprend que l'amiral Darlan, haut-commissaire de France en Afrique du Nord, a été assassiné.

Craignant des velléités dictatoriales de De Gaulle, les Américains lui préfèrent Giraud pour prendre en charge le haut-commissariat et le commandement civil et militaire d'Alger.

Lettre à Béatrice, 26 décembre 1942

Je suis allé à l'église le jour de Noël… et j'ai fait une forte impression sur une jeune Anglaise à côté de laquelle je me trouvais parce que je connaissais tous les hymnes par cœur… avec Nita, nous les avions appris lorsque nous étions enfants. Cette femme est mariée à un sous-lieutenant de réserve français ; elle est très pauvre et son mari est au front. Je lui ai donné, pour sa petite fille, la bague que vous m'aviez envoyée pour le sultan ainsi que quelques sucreries pour son petit garçon…

J'en ai plus qu'assez de rester assis à les regarder perdre cette guerre ; mais, peut-être, tout cela va-t-il s'arranger.

J'ai assisté ce matin à une messe de Requiem dite à la mémoire de Darlan ; je pense, personnellement, que sa disparition est une catastrophe…

Il y a maintenant 95 000 hommes ici, bien assez pour faire une armée ; pourtant, il n'y a qu'un corps. Et puis, après tout, je m'amuse bien, et suis encore assez jeune pour apprendre.

Des avions de l'Axe bombardèrent Casablanca et frappèrent durement la ville arabe. « Écrit au sultan et au pacha pour leur transmettre mes condoléances pour les familles des victimes, 85 pour l'instant. Le pacha m'a appelé pour me remercier et va faire publier ma lettre dans les journaux français et arabes. »

Lettre à Béatrice, janvier 1943

Actuellement, c'est peut-être un avantage de ne pas être à la tête d'une armée.

J'ai donné 100 000 francs aux familles des victimes et me suis rendu sur place pour me recueillir. Le pacha vient tout juste de me rendre visite pour me dire à quel point mon geste a été apprécié. Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte ce qui a également fait un très bon effet. Je suis prêt à parier qu'ils me regretteront lorsque Wayne (Clark) prendra en main les affaires civiles, ce qui devrait se produire lors de la naissance de la Cinquième Armée, le 4 janvier prochain…

Le jour où Clark doit officiellement prendre le commandement de sa 5e armée, Patton décide de se rendre chez le gouverneur militaire du Maroc espagnol, le général Orgaz, car, comme il l'écrit à sa femme, « ma réputation de diplomate s'étend ». Mais est-ce là l'unique raison ? Avec Patton, il faut s'attendre à tout ; cette visite est aussi programmée pour mettre Clark dans l'embarras et lui montrer que si c'est bien au chef de la 5e armée, responsable de toutes les forces américaines au Maroc, qu'il faudra dorénavant s'adresser, Patton ne sera jamais loin. Puis, ce dernier rend compte à Eisenhower : « Le résultat le plus concret de ma visite, c'est la certitude que j'aie acquise que tout mouvement des troupes américaines au Maroc sera aussitôt connu aussi bien des Espagnols que des Français. Aussi me semble-t-il préférable de mettre les Français – qui sont nos alliés – totalement dans le secret de ce que nous entreprenons. »

Suite à la visite du général Devers, en tournée d'inspection en Angleterre et en Afrique du Nord à la demande de Marshall, Patton écrit à sa femme. Une fois de plus, ses commentaires à l'égard de son ami sont des plus acrimonieux.

La visite de Clark a laissé un goût amer à Patton. Car ce dernier se démène pour organiser au mieux la conférence interalliée qui doit avoir lieu dans quelques jours. Mais « Georgie » n'en fait-il pas trop, espérant qu'on lui confiera une unité combattante ? Certainement. La déception est alors grande pour le général contrarié. Dans une lettre qu'il écrit à Béatrice, il laisse libre cours à sa déception : « Je me fais pas mal de souci, en voyant comment les choses se passent. Nous avons de nombreux commandants mais aucun chef. J'ai trimbalé Clark partout pendant toute la journée d'hier mais rien de ce que je lui ai montré n'a semblé l'intéresser. La conversation a porté uniquement sur ce qu'il avait fait ou aurait voulu faire. Il y a des moments où je voudrais être en retraite, bien que je sache pertinemment qu'au fond je n'aimerais pas cela du tout. »

Patton a de quoi détester Clark, qui, à la tête de sa 5e armée, devient le responsable de toutes les forces américaines du Maroc et celui avec qui il faut dorénavant négocier. Les rêves de batailles s'éloignent donc un peu plus. Mais alors qu'il déprime et s'épanche dans son journal, Patton reçoit un ordre de mission particulier : organiser la conférence qui va réunir Roosevelt et Churchill à Casablanca.

CHAPITRE 16

LA CONFÉRENCE DE CASABLANCA

La mission qui incombe à « Georgie » est prestigieuse. En effet, Roosevelt et Churchill ont décidé de se rencontrer à Anfa, une petite localité située à quelques kilomètres de Casablanca pour régler des questions capitales pour la suite des opérations. Staline, bien sûr, a été convié mais il a décliné l'invitation, trop occupé par la bataille de Stalingrad sur le point de se terminer. Sont également présents les généraux Giraud et de Gaulle que les Alliés espèrent bien réconcilier.

Cette réunion au sommet qui se tient du 14 au 24 janvier 1943 est donc l'occasion de fixer les grandes lignes des prochains mouvements alliés. Le point le plus important reste sans conteste la décision américaine d'exiger la reddition inconditionnelle de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon. Churchill, qui avait été prévenu en des termes assez vagues, accepte cependant ce principe. L'objectif de Roosevelt est double : éviter de répéter les erreurs de 1918 (notamment les 14 points du président Wilson) en se retrouvant pieds et poings liés par un armistice et rassurer les Soviétiques en montrant clairement que les Alliés de l'Ouest ne signeront jamais une paix séparée avec le Reich [83]. L'autre point important est l'augmentation de l'aide matérielle à destination de l'URSS. Enfin, une fois la campagne de Tunisie terminée, les Alliés décident qu'ils effectueront leur prochain bon en Sicile. C'est Patton lui-même qui sera chargé de mettre sur pied cette invasion.

Mais en attendant, il ne ménage pas ses efforts pour que tout se passe sous les meilleurs auspices à Anfa. Patton est partout et imagine des allées d'honneur composées de soldats en grande tenue pour impressionner Roosevelt et par là même, le convaincre de lui donner un commandement pour aller se battre. Lui-même sera au plus près du président américain le plus souvent possible et tentera toujours « d'en imposer » au maximum.

Il fait même diffuser une note à son chef d'état-major, Hobart Gray, pour que les GI's soient irréprochables. Il écrit : « Chacun devait faire très attention à saluer les officiers de marine ainsi que les officiers des armées

étrangères. À l'heure actuelle, les soldats et officiers français sont beaucoup plus courtois vis-à-vis de nous que nous le sommes vis-à-vis d'eux. »

Cette mission est pour lui l'occasion de côtoyer de près les têtes pensantes alliées, militaires, diplomates et hommes politiques.

> *Journal, 8 janvier*
> Everett Hughes [84] est arrivé cet après-midi. Je l'ai promené un peu partout et il a beaucoup admiré tout ce qu'il a vu. D'après lui, l'État-major allié est purement symbolique et n'inspecte jamais rien ; les Britanniques sont incompétents, les Français sont fous et personne ne commande rien. Devers était du même avis.

> *Journal, 9 janvier*
> Geoff Keyes et moi avons inspecté la zone d'Anfa en prévision de la conférence. Tout va bien si ce n'est que rien n'a été prévu en ce qui concerne les Français. Gruenther pense comme nous qu'il aurait fallu les mettre dans le coup mais il nous a déclaré qu'aussi bien le Premier ministre (Churchill) que Roosevelt estiment que le Maroc est un pays conquis – ce qui est faux. Les Français ne savent rien et lorsqu'ils vont découvrir ce qui se passe, il sera extrêmement difficile de regagner leur confiance. Tout cela est terriblement stupide. Les Anglais sont derrière et nous nous faisons manœuvrer par eux comme des enfants. Je suis persuadé qu'ils veulent discréditer les Français aux yeux des Arabes pour occuper la place en Afrique du Nord après la guerre. Le pire à mes yeux, c'est que nous les laisserons faire.

Apprenant que Clark a décidé de faire installer des batteries antiaériennes près de Casablanca pour contrer une éventuelle attaque française sur Anfa, Patton se rend aussitôt chez le chef de la 5e armée pour le dissuader d'une telle bévue. Il écrit : « Il a fallu que je lui dise que s'il persistait dans son idée je demanderais ma relève. À mes yeux, c'était à la fois la pire injure que l'on pouvait faire aux Français, un magnifique instrument de propagande que l'on donnait aux nazis et le meilleur moyen de réveiller le nationalisme arabe. »

> *Journal, 14 janvier*
> J'ai été me présenter au général Marshall que j'ai invité à dîner. Roosevelt est arrivé par avion, accueilli par le seul Service Secret.

Marshall est venu pour le dîner, n'a pas posé une seule question et s'est contenté de parler tranquillement du Pacifique. On est venu le prévenir qu'il dînait le même soir chez le président, aussi m'a-t-il quitté à 20 h 10.

Journal, 15 janvier
Ike et Harry Butcher [85] sont arrivés à 11 h 30. Je les ai conduits sur les lieux de la conférence où j'ai rencontré l'amiral King [86], lequel, en dehors du service, est très agréable à fréquenter.
Marshall m'a demandé d'organiser un dîner pour lui, King, sir John Dill [87] et l'amiral Mountbatten [88]. Ils sont tous venus… sauf lui. J'avais aussi Somervell et Wedemeyer [89]. La soirée a été intéressante et lord Mountbatten est resté très tard à discuter d'opérations combinées. Il est sympathique mais ne m'a pas fait une impression exceptionnelle. Je crois qu'il en a plus appris de nous que nous de lui.
Ike a voulu que je le raccompagne et nous avons discuté jusqu'à une heure et demie du matin. Clark et lui sont brouillés et il s'attend à chaque instant à ce qu'on lui coupe la gorge. Je lui ai dit qu'il fallait absolument qu'il aille au front mais il prétend ne pouvoir le faire pour des raisons politiques. Il m'a déclaré avoir demandé au général Marshall que je sois désigné comme adjoint au commandant en chef et que je mène les opérations en Tunisie pendant qu'il s'occuperait des problèmes politiques. Keyes va sans doute prendre un corps d'armée. Rien ne dit que tout cela va marcher et je ne suis pas sûr d'avoir envie de ce poste.

Journal, 16 janvier
J'ai été reçu par le général Marshall qui m'a demandé de voir le président au sujet de Noguès et du sultan…
Rencontré Harry Hopkins, le président et ses deux fils pendant une heure et demie. Le président s'est montré fort aimable et très intéressé. Tout s'est bien passé. Je lui amène Noguès demain à midi.
Reçu à dîner sir Dudley Pound (premier Lord de la Mer, homologue anglais de l'amiral King) le général lord Brooke (chef de l'état-major impérial, homologue de Marshall), le général Marshall lui-même et son aide de camp, le lieutenant-colonel Mac Carthy. Je suis ensuite

rentré à pied avec le général Marshall. Brooke n'est qu'un petit fonctionnaire. Pound a dormi la plupart du temps. Plus je vois ces prétendus grands personnages moins ils m'impressionnent. Je suis plus fort qu'eux.

Journal, 17 janvier
Wilbur et moi avons emmené le général Noguès voir le président. L'entretien a duré une heure et quart ; nous sommes ensuite partis voir Churchill. Celui-ci, qui parle le pire français que j'aie jamais entendu, a d'abord reçu Noguès tout seul et nous a appelés un peu plus tard.
Clark a reçu Giraud à déjeuner avec Noguès. Giraud est le type même du vieux Gaulois aux yeux bleus et à l'intelligence limitée. L'amiral anglais Cunningham, qui commande les forces navales alliées, doit rester avec moi. Clark sera là ce soir… J'en ai plus que marre.

Journal, 18 janvier
J'ai invité le Premier ministre à dîner. Deux policiers de Scotland Yard m'ont aussitôt demandé s'ils pourraient garder la maison, ce que j'ai accepté.
Au dîner, il y avait le Premier ministre, Hopkins [90], le général Marshall, l'amiral Cunningham, le commander Thompson (aide de camp de Churchill). J'ai beaucoup parlé avec Churchill qui m'a paru plus rusé que brillant et surtout très tenace. Il est très sensible à la flatterie, comme tous ces gens-là… Hopkins est remarquable. Churchill n'a pas trop bu mais il m'a fumé mes trois derniers bons cigares. Hopkins m'a demandé si cela me plairait d'être nommé ambassadeur. Je lui ai répondu que si tel était le cas, je démissionnerais. Il prétend que j'ai fait preuve de telles capacités dans ce domaine qu'ils ont besoin de moi. Je lui ai répété que je préférerais démissionner et aller à la pêche plutôt que de prendre un tel boulot.

Lettre au sénateur Henry Cabot Lodge [91], 18 janvier 1943
Sa Majesté le sultan m'a remis l'autre jour la Grand-Croix de l'ordre du Ouissam Alaouite qui est la toute première décoration de son pays…

La citation comporte un paragraphe où il est dit que lorsque je sors le soir, les lions ont tellement peur qu'ils se réfugient dans le fond de leurs tanières.

Journal, 21 janvier
Visite à Port-Lyautey avec Mr Hopkins. C'est un homme extrêmement intelligent et remarquablement informé. À ma grande surprise, il est assez militariste et tout à fait en faveur de la discipline. Déjeuner en plein air avec Hopkins, Clark et FDR [92]… Hopkins m'a fait remarquer que la presque totalité des hommes qui ont été tués pendant les combats étaient anglo-saxons. Clark nous a quittés et je suis rentré en voiture avec Roosevelt. Clark a beau essayer d'être aimable, j'ai la chair de poule chaque fois que je suis avec lui.

Journal, 22 janvier
Wilbur et moi sommes allés avec Noguès chez le grand vizir à Anfa où nous avons retrouvé le sultan, le prince impérial et le chef du protocole. Wilbur les a emmenés voir le président à 19 h 40, le sultan ayant insisté pour voir celui-ci avant l'arrivée de Churchill. Le prince héritier, Noguès et moi-même sommes arrivés à 20 heures. Churchill était là, de fort mauvaise humeur. Assistaient au dîner… le président, le sultan, le prince héritier, le chef du protocole, Elliott Roosevelt, Noguès, Hopkins, Murphy, le grand vizir, Churchill et moi-même. Pas de vins, rien que du jus d'orange et de l'eau. Churchill a été grossier, le président était en pleine forme et parlait avec volubilité en mauvais français. Après le dîner on nous a passé un film et nous avons continué à discuter. Je suis rentré avec le sultan et le grand vizir. Pendant le trajet, le sultan m'a dit : « Vraiment, votre président est un très grand homme et un véritable ami pour moi et pour mon peuple. Il brille par rapport aux autres »…
Noguès était ravi que Churchill se soit conduit comme un rustre.

Journal, 23 janvier
Celui des fils de Roosevelt qui est dans la marine est rentré complètement saoul ; il a tapé dans le dos d'un amiral en lui disant : « Comment ça va fils de p… ». Hopkins l'a vu et a dit à l'amiral d'envoyer le jeune Roosevelt aux arrêts sur son bateau et de l'y

laisser. Le grand vizir m'a demandé de lui ménager un entretien avec Hopkins, étant entendu que les Anglais ne devaient pas être tenus au courant des buts de la discussion, en l'occurrence, l'avenir du Maroc français et du Maroc espagnol, les Juifs, le commerce et l'aide immédiate dont il avait besoin.
Wilbur, de son côté, a vu de Gaulle et ne l'a pas trouvé compréhensif. Il veut être le seul patron sur le plan politique et que Giraud se contente de commander les troupes.

Journal, 24 janvier
J'ai emmené le général Noguès et l'amiral Michelier chez le président. Celui-ci commençait à parler de De Gaulle avec beaucoup de franchise lorsque Churchill est entré sans se faire annoncer, a tourné en rond, a fait mine de sortir, puis est revenu. La crainte des Anglais de voir Français et Américains s'entendre sur leur dos est si évidente qu'elle en devient risible. Les deux Français l'ont bien vu et ont largement commenté le fait. J'espère que le président en a fait autant…
Giraud est venu après le déjeuner me dire au revoir. J'ai bien peur qu'il ne soit trop militaire pour faire un bon dictateur, mais lui, au moins, il veut se battre…
J'ai rencontré le nouveau consul britannique à Rabat ; il a commencé à m'expliquer comment il fallait faire pour gagner la guerre.

Lettre à Béatrice, 25 janvier 1943
Chère Béatrice… Semaine trépidante sur le plan social et officiel. Mon carnet de rendez-vous, à supposer que j'en aie un, ferait envie à tous les snobs. Surveillez les actualités, vous pourriez avoir des surprises.
J'ai passé le corps d'armée en revue… et, pour la première fois de ma vie, j'ai été parfaitement satisfait. Et pourtant, je ne suis pas devenu moins difficile.
J'aimerais qu'après avoir vu cela nos grands chefs puissent inspecter les autres unités. Cela ferait du bien à notre réputation aux dépens de la leur…
Toujours pas de guerre en vue. Tendresses.

Lettre à Malin Craig, 25 janvier 1943

Le maintien de l'ordre dans ce pays repose sur le prestige de l'armée française, prestige quelque peu chancelant. Aussi me suis-je efforcé de le maintenir et même de l'accroître, ne tenant pas du tout à avoir à faire face à des querelles tribales chez les Arabes. Bien sûr, on m'a reproché d'avoir été trop gentil avec les Français, mais comme ils ont fait tout ce que je leur avais demandé, je pense que je peux faire face à ces critiques.

Les Arabes, apparemment, m'aiment beaucoup ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour me donner une indigestion en m'invitant à des repas énormes où le plus petit plat est un mouton servi pour six personnes.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire dans le futur, mais je voudrais bien faire autre chose que d'attendre que ça se passe.

Journal, 26 janvier

Reçu à dîner les généraux Marshall, Hull et Gailey ainsi que le colonel Mac Carthy. Nous avons eu droit à un long monologue de Marshall. Il est bien dommage que celui-ci, en raison des conditions atmosphériques, n'ait pas pu voir d'autres troupes que les nôtres. Du coup, il va s'imaginer qu'elles sont toutes aussi bonnes que les miennes, ce qui n'est certes pas le cas. J'aurais aimé qu'il voie les aérodromes qui sont épouvantables. Tout ce qu'il a fait, c'est d'excuser le manque de discipline de l'aviation. Il n'y a aucune excuse, mes troupes sont disciplinées. Et maintenant Marshall va retraverser l'Atlantique avec Devers et digérer toutes les fausses informations qu'il a reçues. Cela me rend malade ; j'aimerais bien que quelqu'un m'écoute, mais j'ai l'impression que les gens répugnent à me questionner. Peut-être est-ce parce que je leur réponds toujours la vérité.

CHAPITRE 17

LA PASSE DE KASSERINE

La conférence d'Anfa terminée, Patton se rend bien compte que le calme en Afrique du Nord n'est qu'apparent et que la tempête ne va pas tarder à se déchaîner contre les forces alliées. Il voit juste. Les Allemands de leur côté, s'activent et préparent déjà leur prochain mouvement. Ils ont bien compris que le IIe corps américain est le point faible de toute la 1re armée britannique. Ils prévoient une tenaille avec au nord, von Arnim qui foncera sur Sidi-Bouzid et Rommel, au sud, qui frappera vers Thelepte. Les deux pinces feront leur jonction à Kasserine et sa passe. En forçant la passe, les forces mobiles allemandes pourront ainsi déferler sur l'Algérie et au mieux encercler la 1re armée britannique, au pire la repousser. Rommel prévoit ainsi de frapper d'abord les Américains, encore novices, puis les Britanniques de la 8e armée. Mais le « Renard du désert » devra agir vite, avant que Montgomery ne regroupe ses forces à la frontière tunisienne. Von Arnim dispose de forces importantes : 45 000 hommes, 200 Panzer, 1 000 avions dont un peu plus de la moitié est opérationnelle [93].

Pendant ce temps, Patton rencontre Clark qui vient de s'entretenir avec Eisenhower : « Clark a été beaucoup trop aimable avec moi ; j'ai passé mon temps à me demander quel mauvais tour il allait me jouer, mais rien n'est venu. En revanche, il m'a donné les pires informations que j'aie jamais entendues. » Clark entend lancer une offensive en Tunisie avec la 1re armée britannique d'Anderson et la 8e armée de Montgomery, ces deux formations devant être placées sous le commandement du général anglais Alexander. Le IIe corps américain ainsi que les Ve corps britannique et XIXe corps français seront toujours placés sous le commandement d'Anderson. Pour Patton, les Anglais viennent une nouvelle fois de damner le pion aux Américains. Il écrit : « Ô mânes de Pershing ! Nous avons vendu notre droit d'aînesse, et le plat de lentilles, à mon sens, est constitué par ce titre de commandant en chef allié attribué à Marshall pour une éventuelle attaque à travers la Manche. Je suis profondément choqué et déçu. » Le

déclenchement de l'attaque est prévu au 1er mai 1943 mais Patton pense que c'est irréalisable. L'organisation du commandement est selon lui « absurde » et « il y a tellement de Boches en Tunisie, sans compter que Rommel n'y est pas encore [94] » que la date fixée ne sera pas respectée. Une nouvelle fois, Patton en veut terriblement à son ami « Ike » et à Clark qu'il pense avoir été manipulé par les Anglais : « Je suis persuadé que tout ceci vient de manigances politiques fort bien montées par les Anglais et d'égoïsme de notre part. Ike va être à lui tout seul une espèce de ministère de la Guerre… et par conséquent, totalement étranger au champ de bataille. »

Mais Patton n'est pas encore au bout de ses peines. Lors de la conférence d'Anfa, Roosevelt, Churchill et l'état-major combiné allié avaient décidé de lancer une vaste opération de débarquement en Sicile. Ce deuxième grand bon dans la reconquête devra s'effectuer à partir de l'Afrique du Nord. Or, cette mission capitale est confiée au général anglais Alexander, « encore que Clark, écrit Patton, manœuvre pour en prendre la tête. Physiquement, il ne risque rien, et si ça marche, il en retirerait grand crédit. »

Il ajoute : « Il semble que je doive commander les forces américaines pour l'attaque de la Sicile. Il faudra que ma chance m'accompagne et que Dieu m'aide. Finalement, je crois que j'ai eu de la chance de ne pas être désigné comme adjoint de Ike. Dieu, que je voudrais vraiment commander et me battre. »

Ce qui « estomaque » le plus Patton, c'est bien d'être sous le commandement d'un Anglais. Eisenhower lui apparaît alors comme un simple figurant manipulé et sans réel pouvoir de décision. Patton est aveuglé par son ressentiment et ne parvient pas à apprécier le jeu de « Ike » à sa juste valeur. Effectivement, ce dernier est un général déterminé, disposant de réels talents de conciliateurs. Eisenhower est un esprit calme, opiniâtre et sa ligne stratégique est toujours déterminée en fonction des questions logistiques. C'est la raison pour laquelle il écarte définitivement le projet de Churchill d'un débarquement dans les Balkans indiquant qu'il n'y a pas de port suffisant pour ravitailler les forces d'invasion. Tous ces talents ne sont pas de trop pour ménager Américains et Britanniques dont les opinions et les façons de faire divergent régulièrement et pour organiser la gigantesque machine de guerre alliée. En fait, Eisenhower est, selon

l'expression anglo-saxonne consacrée, « *the right man at the right place* », autrement dit, l'homme de la situation.

> *Journal, 3 février*
> Clark m'a demandé de le rejoindre à Oujda pour que nous allions ensemble à Alger…
> Après un échange de généralités, Ike s'est tourné vers moi pour me dire, pour autant que je m'en souvienne exactement : « George, vous êtes mon plus vieil ami mais, par Dieu, si vous-même ou qui que ce soit d'autre émettez la moindre critique à l'égard des Anglais, je le redescends à son grade permanent et le renvoie en Amérique. Si je ne vous ai pas encore nommé au grade supérieur, c'est que je voulais en nommer trois à la fois et que l'un des deux autres (Fredendall) aurait, paraît-il, dit du mal des Anglais [95]. Si c'est vrai, je le fais sauter. Quoi qu'il en soit, vous serez nommé d'ici moins d'un mois. »
> Plus tard, j'ai demandé à Clark si j'avais été sur la sellette ; il m'a répondu que non et qu'Eisenhower lui avait tenu le même discours. D'après lui, tout cela vient de Marshall.
>
> *Journal, 5 février*
> Reçu aujourd'hui une lettre confidentielle d'Ike qui me recommande d'être plus circonspect et plus réservé lorsque je parle de sujets militaires. Il a raison, j'ai sûrement manqué de retenue dans mes discussions avec mes supérieurs…
>
> *Journal, 8 février*
> J'ai eu le cafard toute la journée parce que je n'ai rien à faire et que je ne vois pas où je vais.

Patton s'envole pour Alger puis à Tripoli pour rencontrer les généraux britanniques : sir Bernard Paget, commandant la défense du territoire ; Alexander « très calme et pas impressionnant du tout », Montgomery, « petit, très alerte, extraordinairement prétentieux, mais le meilleur soldat – me semble-t-il – que j'aie rencontré pendant toute cette guerre ». Il rencontre également le général Leese « qui portait un pantalon de golf et une curieuse petite veste mais a été, et est toujours un excellent soldat », le lieutenant-général Dempsey, le lieutenant-général Freyberg, « qui avait commencé par être dentiste en Nouvelle-Zélande, avait reçu la Victoria

Cross à Gallipoli et avait trouvé le moyen d'être blessé dix-huit fois en deux guerres – un sacré bonhomme plutôt gros mais avec une très belle bouche » –, le brigadier Robertson, fils du maréchal de la Première Guerre, le lieutenant-général Crerar, et enfin le major-général Briggs, commandant d'une division blindée « qui m'a beaucoup plu ». Patton ajoute, quelque peu amer : « À part Montgomery, Briggs, Freyberg et Robertson, je n'ai rencontré personne d'extraordinaire. La plupart de ces gens appartiennent au même type de fonctionnaires prudents que nos propres généraux. Je suis presque le moins ancien en grade et peut-être le plus âgé ; en tout cas, celui qui fait le plus vieux. »

De retour à Alger, Patton voit Eisenhower ainsi que les officiers du 3e Bureau de l'état-major afin d'étudier les plans de débarquement en Sicile. Pour « Georgie », c'est « une opération désespérée, surtout si l'on considère que mes divisions n'ont aucune expérience du combat. Le débarquement risque d'échouer, mais je ferai de mon mieux. J'ai toujours eu de la chance mais je crois que, cette fois, je vais avoir besoin de toute ma chance. » Puis, Patton retrouve « Ike » et Paget pour le dîner : « Ike et Paget ont parlé pendant longtemps. Ike fait toujours une grosse impression lorsqu'il parle. J'étais fier de lui. Je persiste à penser que je pourrais faire mieux mais il semble qu'il me manque ce petit quelque chose qui fait que les hommes politiques ont confiance en Ike. » Mais au moment où Patton et Eisenhower discutent des plans d'invasion de la Sicile, les Allemands prennent les devants et frappent les forces américaines. La bataille de la passe de Kasserine vient de débuter.

Le 14 février, les forces de l'Axe déclenchent une attaque contre le IIe corps américain, ouvrant ainsi la bataille dite de la passe de Kasserine. Nom de code de l'opération : *Morgenluft*. En quelques jours, la 1re division blindée US est durement accrochée. Les pièces de 88 mm bien camouflées étrillent les tanks. Les Allemands tendent également des embuscades aux Américains en forçant leurs chars à suivre leurs Panzer vers les 88 mm. Rommel, très malade, retrouve durant ces brefs instants de sa superbe. Ses hommes qui voient leur chef à leur tête, avec l'infanterie, monté sur un véhicule, couché dans la boue sous le feu de l'artillerie ennemie, retrouvent le moral [96].

Fredendall, croyant que l'issue de la bataille lui est favorable, lance une contre-attaque blindée dès le 15 février. Mais progressant difficilement sur

un terrain accidenté, les *Sherman* se transforment rapidement en proies faciles pour les pièces antichars et les Panzer camouflés ; c'est un massacre ! Deux bataillons et 2 500 hommes ont été engloutis dans l'affaire et Patton déplore la disparition de son gendre, John Waters. Ce dernier a en effet été capturé par les Allemands et sera interné dans l'*Oflag* XIII-B en Bavière. Patton écrit à Béatrice : « Je me fais du souci pour John, je crains qu'il ne soit isolé et fait prisonnier. »

Face à ce premier revers, Fredendall décide de replier ses troupes vers l'ouest et quitte Gafsa laissant le champ libre à Rommel. Les combats reprennent de plus belle les 16 et 17 février. Von Arnim prend Sbeïtla tandis que Rommel se rend maître de Thelepte et de Fériana. Le mauvais temps interdit en outre toute sortie aérienne pour appuyer les troupes alliées au sol en grande difficulté. Le 19 février, Rommel pousse vers la passe de Kasserine qu'il atteint le 20.

Patton reprend son journal le 19 février. Il ne dit rien de la « déculottée » que viennent de prendre les Américains à Kasserine. Il semble alors très concentré sur la Sicile et bien sûr, sur sa participation à cette opération capitale.

> *Journal, 19 février*
> Le brouillard m'a empêché de repartir pour Casablanca ; j'en ai profité pour parler avec les amiraux Hall et Kirk [97] de l'opération de Sicile. Hall a été parfait et je me sens mieux ; ceci dit, nous pensons tous que nous allons faire un bien mauvais pari… Je considère néanmoins comme un grand honneur de m'être vu confier la partie américaine de l'affaire. Je sens que je vais gagner. Je suis de plus en plus persuadé que j'ai une mission à remplir. C'est après la guerre qu'il y aura vraiment besoin d'un homme aux États-Unis. Je pourrais sans doute faire quelque chose mais il faut d'abord que je fasse preuve de grandes qualités de chef et que j'aie les troupes avec moi.
> Décollage à 15 h 30 avec une très mauvaise visibilité… Nous avons failli heurter plusieurs collines et j'ai eu peur jusqu'à ce que je repense à mon destin. Je me suis calmé aussitôt. Je ne serai pas tué dans un accident d'avion. Atterrissage sans histoire dans 30 centimètres d'eau.
> Soirée avec Clark. Il est on ne peut plus aimable. Je crois qu'il veut faire équipe avec moi pour la Sicile.

Harmon [98] serait désigné pour la Tunisie.

À Kasserine, Rommel tente de forcer le passage vers l'Algérie. Il divise ses forces en deux colonnes, vers Thala et Tébessa où se trouvent les bases logistiques anglo-américaines. Son objectif final est Bône, en Algérie. Le but de la manœuvre est de semer la panique dans les forces alliées et de gagner du temps pour établir une nouvelle ligne de défense entre Tunis et Bizerte. La mission, non avouée, que Rommel s'est fixée, est bien de faire évacuer les forces germano-italiennes vers l'Europe car il ne voit aucun intérêt stratégique à garder la tête de pont en Afrique [99]. Mais il se heurte à la défense opiniâtre des Britanniques les 21 et 22 février à Thala. Montgomery profite de cette situation pour lancer sa 8e armée vers la ligne Mareth. Rommel, sentant l'étau se refermer, décide de se retirer pour sauver ce qui peut encore l'être.

Le bilan pour le IIe corps est catastrophique : plus de 7 000 hommes perdus, 250 chars, 120 canons et 500 véhicules. Fredendall a dû effectuer une retraite de 90 kilomètres ! L'*US Army* a été en dessous de tout.

> *Journal, 23 février*
> Grande conversation avec Clark… Il est persuadé que Ike est vendu aux Anglais. Il pense qu'Alexander lui a dit de ne pas attaquer Gabès le 20 janvier comme c'était prévu de façon à ce que cela puisse être une victoire anglaise. Il pourrait bien avoir raison, mais si c'est vrai, ce serait épouvantable.

> *Lettre à Béatrice, 23 février 1943*
> Le bataillon de John (Waters) a été pratiquement anéanti, mais on pense qu'il s'en est sorti. Harmon qui a pris le commandement là-bas… me tiendra au courant. Toute cette affaire a été vraiment lamentable.

Face aux déconvenues de l'*Army,* Patton passe la 2e division blindée en revue afin de remettre un peu d'ordre. Il faut dire que les Britanniques mettent tout sur le dos des GI's qu'ils considèrent comme moins que médiocres. « Ils continuent de jouer à la guerre, les canons ne sont pas dans des emplacements merlonnés, véhicules surchargés. Je leur ai mené la vie dure. » Patton écrit à Béatrice : « Ils ont beaucoup oublié. Nos hommes sont prêts à mourir, mais ils n'ont pas encore saisi le fait qu'il est préférable de

tuer que d'être tué. C'est vraiment décourageant. » C'est pire avec la 3e division d'infanterie : « J'ai mis mon casque et porté mon pistolet pour leur faire comprendre la nécessité d'être toujours équipé. » Pourtant, le compte rendu d'inspection que le général Devers lui fait parvenir est excellent. Patton lui écrit : « Vous ne saurez jamais à quel point j'ai apprécié les remarques que vous avez faites à l'égard de mes troupes. J'essaie de suivre vos conseils et de prendre mon mal en patience, mais c'est vraiment difficile… ne pas avoir la chance de combattre. Quoi qu'il en soit, j'espère que cela viendra un jour. »

Patton enrage car il ne se bat pas, et la chance de se mesurer à Rommel semble s'évanouir : « Je me sens tel l'oiseau enfermé dans une pièce qui peut voir à travers les vitres et se cogne sur elles jusqu'à la mort pour essayer de sortir. Un de ces jours, les vitres vont casser ou bien la fenêtre s'ouvrira. »

> *Lettre à Stimson, 28 février 1943*
> Il m'arrive parfois de penser que la plupart des événements qui surviennent sont prédéterminés ; peut-être mon absence des opérations de Tunisie sera-t-elle finalement une chance pour moi…
> Je travaille de toutes mes forces à perfectionner l'entraînement de nos troupes… Comme vous pouvez aisément l'imaginer, il est fort difficile, dans les conditions présentes, de maintenir leur moral, mais je pense que nous y réussissons assez bien…

> *Lettre à son beau-frère, Frederick Ayer, 2 mars 1943*
> Lorsque vous recevrez cette lettre, vous aurez probablement déjà appris que John Waters a été porté disparu au combat… Au demeurant, il y a quand même une chance qu'il s'en soit sorti.
> Tel que je le connais, je ne pense pas personnellement qu'il se soit rendu, mais il est très important de persuader la petite Béatrice [100], et même Béatrice senior, qu'il l'a fait.
> Eisenhower, que je viens d'avoir au téléphone, considère qu'il a fait une des plus belles actions d'éclat de cette guerre et l'a décoré de la « Distinguished Services Cross ».

Lettre à Béatrice, 2 mars 1943
Je viens d'écrire à la petite Béatrice, mais ce n'est guère un succès ; je ne suis pas un très bon menteur…
Il y a quand même une chance que John s'en sorte…
Si George (son fils) avait été à la place de John je ne serais pas plus malheureux…
Je suis tellement désolé pour Béatrice.

Journal, 2 mars
Harmon vient d'arriver et m'a dit que John avait disparu à Sidi Bou Zid… Son bataillon a été coupé en deux par une attaque de quatre-vingts chars allemands.
D'après lui, Fredendall est un lâche, au physique comme au moral. Harmon s'est fort bien débrouillé… et a repoussé les Allemands de la passe de Kasserine. Il m'a dit qu'il avait suivi mon conseil et nettoyé la passe après s'être emparé des hauteurs avec l'infanterie. Fredendall n'avait jamais mis les pieds au front. Harmon a gagné la bataille…
J'ai bien peur que John ne soit mort.

Journal, 4 mars
Noguès m'a prêté ses chevaux… J'ai fait une très agréable promenade avec Wilbur.
À mon retour, à 16 h 40, j'ai appris que Ike avait téléphoné pour me dire de me préparer à partir dès demain matin au combat et de faire mes valises. J'ai téléphoné à Bedell Smith, le chef d'état-major de Ike, pour lui demander de quoi il s'agissait. Il m'a dit que je pourrais remplacer Fredendall. C'est mettre le pied dans une sale affaire, mais je le ferai. J'ai bien l'impression que j'aurai plus d'ennuis avec les Anglais qu'avec les Boches.
« Dieu favorise les courageux, la victoire appartient aux audacieux. »

Journal, 5 mars
Je pars pour Alger dans quelques minutes. Pour le meilleur, j'espère.

Les rapports de Harmon sur le commandement de Fredendall sont accablants. Eisenhower est ulcéré par tant d'amateurisme. Il s'en ouvre d'ailleurs à Bradley qui est du même avis. « Ike » dit alors : « Vous

confirmez ce que je pense, Patton prendra le commandement du IIe corps dès demain. »

CHAPITRE 18

EL-GUETTAR

> *Lettre à Béatrice, 6 mars 1943.*
> Ma chère Béatrice, comme je vous l'avais écrit, j'ai été affecté à un endroit proche de celui où John (Waters) a disparu. À mon départ de Rabat… j'ai eu droit à des tas de sonneries et de musiques. La 2e DB a joué votre air (la marche des blindés).

Patton arrive à Alger sans se douter de l'excellente nouvelle qu'Eisenhower et Bedell-Smith [101] s'apprêtent à lui annoncer. Il va prendre la place de Fredendall renvoyé illico aux États-Unis où il n'occupera plus que des postes administratifs. Patton écrira qu'on l'a désigné « parce que les combats en Tunisie sont essentiellement affaire de chars et que j'en connais davantage sur les chars. » Puis, Patton part pour Constantine où il rencontre le général Alexander, chef du 18e groupe d'armées. Le IIe corps de Patton lui est maintenant subordonné. Il note : « Alexander a été extrêmement gentil et m'a couvert de fleurs. Il m'a déclaré qu'il avait demandé le meilleur commandant de corps et qu'on lui avait dit que c'était moi. » Du pur Patton !

Il rencontre ensuite John Mac Coy, sous-secrétaire d'État à la Guerre et reçoit la visite de son ami W. Carey Crane détaché à l'état-major d'Alexander : « Il m'a donné des tas de tuyaux et nous avons bavardé jusqu'à 1 heure du matin. »

Patton nuance toutefois ces bonnes nouvelles : « J'ai bien peur qu'Eisenhower n'ait sacrifié son âme sur l'autel de la Coopération et que nous ne soyons en train de tirer les marrons du feu pour nos nobles alliés. Il est très clair que je dois, moi aussi, coopérer ou m'en aller. » Le 6 mars, Patton arrive à Tébessa, au QG du IIe corps, avec « tambours et trompettes ». À son arrivée, il est frappé et ulcéré de constater que toute discipline a disparu. « Pas de salut, des uniformes fantaisistes et partout le même bordel ! », écrit-il à Bradley. Il décide alors de remettre de l'ordre dans sa nouvelle unité et de la préparer au combat.

Journal, 6 mars

Je suis arrivé au QG du IIe Corps à 10 heures. Fredendall était encore en train de prendre son petit déjeuner. Très aimable, il m'a fort bien accueilli. Son état-major m'a fait mauvaise impression. Tenue et discipline laissent à désirer. Le lieutenant général Cochran de l'armée britannique a passé un certain temps avec Fredendall. Il m'a clairement donné le sentiment d'avoir été envoyé ici pour m'apprendre. Je lui ai laissé croire que c'était le cas. Il part dans la matinée.

J'ai donné des ordres concernant la tenue et la discipline ; cela n'avait jamais été fait. C'est une absurdité que de croire que des soldats que l'on n'arrive pas à obliger à porter l'uniforme réglementaire pourront être facilement envoyés à l'assaut.

Fredendall doit avoir une toute petite cervelle ou alors, il meurt de peur. Il n'ira pas à Constantine en avion et se propose de partir en voiture à 15 h 30. C'est l'heure la plus sûre sur la route.

Lettre à Béatrice, 6 mars 1943

Fredendall a été très beau joueur ; je suis sûr qu'il a été victime de circonstances contre lesquelles il ne pouvait rien. Il m'a dit qu'il était persuadé que John (Waters) était vivant, prisonnier. Omar Bradley, qui est ici également, pense la même chose. Cela m'a donné du courage.

Il va y avoir une bataille et c'est moi qui vais la mener ; Gaffey, Lambert et Koch du 1er Corps sont ici et servent à mon état-major. J'espère que nous gagnerons car il en est plus que temps.

Par une étrange coïncidence, le jour où j'ai reçu le coup de téléphone qui me donnait l'ordre de venir ici, il y avait tout juste un an que nous avions vu le désert pour la première fois.

Ce désert-ci est un foutu endroit, froid, humide et dégoûtant. J'ai mis les tricots que vous m'avez envoyés ; ils me sont bien utiles. C'est très dur pour les hommes, la boue surtout…

C'est Geoff (Keyes) qui garde la maison au Maroc [102].

Journal, 7 mars

Lever à 6 h 30, petit déjeuner à 7 heures. Personne au mess à l'exception de Gaffey. J'ai dit aux cuistots de fermer à 7 h 30. Je

pense que, du coup, les gens seront à l'heure demain matin…
J'ai désigné hier Omar Bradley comme commandant en second du IIe Corps.
Le pays est entièrement inondé, les hommes souffrent beaucoup mais ont bon moral. Il fait un froid affreux, j'ai failli geler. Les troupes n'ont guère envie de se battre, j'espère que j'arriverai à leur donner un peu d'ardeur.

Journal, 9 mars
Reçu la visite du général Alexander…
Je me suis bien entendu avec lui ; il est snob, dans le bon sens du terme – l'esprit vif et s'intéressant à des tas de choses, y compris la généalogie… Il avait l'air d'être d'accord avec la plupart de mes idées sur le plan militaire. Je pense que c'est un excellent soldat beaucoup plus ouvert qu'on ne le dit.
John Crane prétend que je suis le plus vieux général d'Afrique du Nord et qu'il vient juste derrière. De toute façon, je suis le meilleur.

Le 12 mars, Patton apprend officiellement qu'il vient d'être promu général de corps d'armée. Comme à son habitude, « Georgie » se montre insatisfait ! Surtout, il est obnubilé par un éventuel duel avec Rommel. Cette idée ne le quitte plus ; c'est une véritable obsession. Mais l'occasion de se mesurer au redoutable *Feldmarschall* allemand ne se présentera pas. Rommel est malade et l'OKW décide de réorganiser les forces de l'Axe. Le 5 mars, von Arnim prend le commandement de l'*Armeegruppe Afrika.* Le 9, Rommel quitte l'Afrique du Nord pour l'Allemagne. Il ne reviendra pas.

Journal, 12 mars
J'ai déjà fait pas mal de travail ici, mais il reste encore beaucoup à faire. Fredendall ne commandait pas – il se contentait d'exister – et son état-major ne valait pas grand-chose, les officiers étaient trop jeunes et n'avaient pas le sens du commandement…
Il fait terriblement froid ; j'ai pris un verre pour me réchauffer. Eddy m'a appelé à 21 heures pour me dire qu'on venait d'annoncer à la radio que j'étais nommé lieutenant général. Dick Jenson est venu m'apporter un fanion qu'il trimbalait avec lui depuis un an. Je dors désormais sous les étoiles de lieutenant général. Je me souviens que

lorsque j'étais enfant je me promenais avec un sabre de bois en disant « George S. Patton Junior, Lieutenant Général ». À l'époque je ne savais pas qu'il y avait aussi des généraux à part entière. Maintenant je veux quatre étoiles et je les aurai.

Lettre à Béatrice, 13 mars 1943
Cette fois-ci, ça y est, je suis lieutenant général, mais il y en a tellement que cela a perdu une partie de son charme. Enfin, je suis bien content quand même… C'est drôle comme il est facile de faire les choses que l'on a prévu de faire.
J'ai de gros problèmes avec la discipline. À mon arrivée il n'y en avait aucune. Pas de saluts, des uniformes de toutes sortes et le désordre généralisé.
Bradley qui est mon adjoint est excellent. C'est lui qui me remplacera lorsque ceci sera fini. Si j'y arrive, car ce ne sera pas facile. Enfin, c'est peut-être un compliment que l'on me fait en m'envoyant au combat tout en me faisant commander sur les deux côtes en même temps.
Petite opération aujourd'hui. Nous avons récupéré trois chars et perdu deux avions. La vie n'est jamais monotone mais il fait terriblement froid ; c'est vraiment affreux.
Tendresses. George. Lieutenant général (POUR LA PREMIÈRE FOIS).

Journal, 14 mars
La passe de Kasserine est une véritable mer de boue. Nous pensions que Rommel allait attaquer aujourd'hui et c'est pour cela que j'étais venu, mais rien ne s'est produit. McCreery est venu m'accueillir à mon retour vers 17 heures ; il m'apportait une bouteille de scotch, mais je n'en bois pas…
J'ai l'impression que les soldats s'améliorent quelque peu. Je pense qu'il est bon pour moi de me montrer. Hier, au cours d'une promenade, j'ai rencontré deux lieutenants et huit soldats en tenue non réglementaire ; je les ai fait se rassembler et je les ai obligés à me suivre en procession.

Début mars, Montgomery et Alexander fixent les détails de leur offensive. L'objectif est de chasser la 1re armée italienne de la ligne Mareth pour foncer vers le port de Sfax. Pour empêcher les forces de l'Axe d'expédier des renforts aux Italiens, les Britanniques décident d'utiliser le IIe corps US de Patton. L'opération *Pugilist* doit débuter le 19 mars.

Lettre à Béatrice, 15 mars 1943

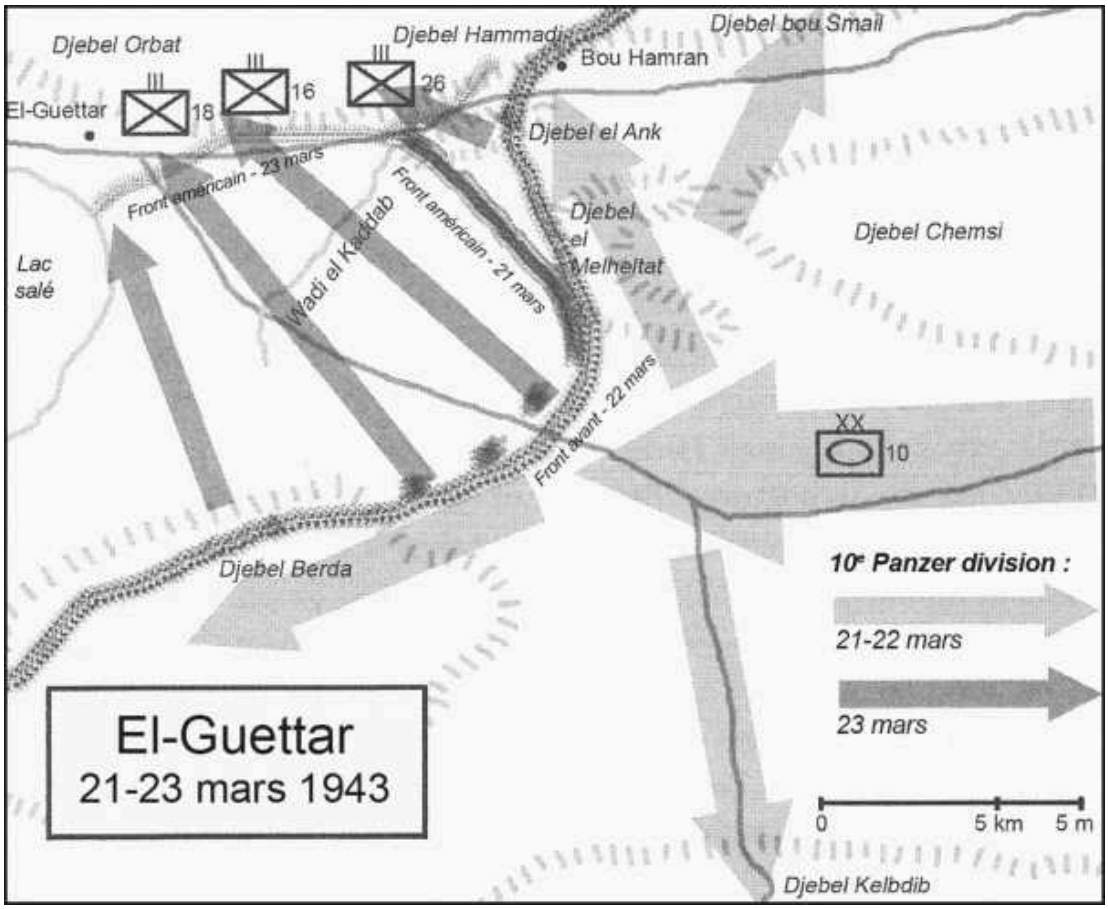
… J'ai eu tellement peu de temps – moins de dix jours, pour préparer cette opération – que je n'ai guère pu agir que sur le plan moral et sur celui de la coopération avec les Britanniques. Coopération n'étant d'ailleurs pas le mot qui convient.

Cela dit, Alexander est OK. Naturellement il pense d'abord à son intérêt mais j'agirais de même si j'étais à sa place. J'espère que je ferai tout mon devoir et que je ferai preuve de tout le cran nécessaire. Je déteste les mines et ce fichu pays en est rempli. Nous perdons chaque jour des officiers à cause d'elles, la plupart du temps pour des jambes cassées ou broyées. Nous allons mettre des sacs de sable dans le fond des voitures, cela peut aider.

… Comme avant chaque match je suis un peu nerveux. J'ai hâte de voir arriver le 19, et les jours suivants. Tendresses.

Journal, 15 mars

Horrible journée. Nous avons fait tout ce qui pouvait l'être ; pas assez, sans doute, mais au moins tout ce que nous avions le temps de faire. Maintenant, c'est aux autres de jouer, et je n'ai guère confiance en eux. Je voudrais pouvoir me couper en trois et commander les deux divisions tout en commandant le Corps. Bradley, Gaffey et Lambert me sont d'un précieux réconfort.



Carte 5

> Aidez-moi, mon Dieu, et veillez à ce que je fasse mon devoir. Je suis le meilleur ici, mais je ne suffis pas à moi seul. « Donnez-nous la victoire, Seigneur. »

Le 17 mars, Patton ouvre les hostilités. Par une météo exécrable, la 1re division d'infanterie américaine entre dans Gafsa que les Allemands ont abandonné. Le 18, malgré la boue qui freine leur progression, les GI's se rendent maîtres de l'oasis d'El-Guettar. Le 20, en fin de journée, le IIe corps élargit sa zone de contrôle. Von Arnim, inquiet, décide d'expédier la 10e *Panzerdivision* [103] pour stopper l'Américain.

> *Lettre à Béatrice, 18 mars 1943*
> Je viens de commander une très grande bataille.
> Nous avons pris une grande ville, pratiquement sans pertes. Cela a été une affaire bien menée…

Je voulais attaquer à nouveau ce matin, mais il a plu toute la nuit et il nous a fallu reporter l'opération. Il y a énormément de vent maintenant et nous allons peut-être pouvoir y aller si les canons peuvent se déplacer sur le terrain. Lorsque je suis parti vers l'avant, j'avais vraiment peur d'une attaque aérienne, et puis j'ai fini par ne plus m'en soucier.

Ike et Alexander étaient toujours à me dire de rester en arrière ce qui me prive de mes moyens ; de toute façon, l'échelon de commandement où je me trouve m'éloigne de la ligne de front et, très honnêtement, cela m'irrite. Ceci dit, lorsque l'on combat Erwin Rommel [104], il faut se trouver près de la radio.

Si vous entendez dire que j'ai été relevé, ne vous en faites pas, c'est qu'il y aura eu une raison. De toute façon, je vais d'abord finir ceci, ce qui prendra sûrement plusieurs semaines. Il nous faut aller doucement, pour que les troupes prennent de l'assurance. Terry (Allen) est épatant, ses hommes aussi. Je suis moins satisfait de la 1re DB, mais cela viendra. Il est possible que je sois obligé de relever un général.

Alexander et Eisenhower ont paru très satisfaits ; j'espère que cela durera. Mais c'est vraiment très difficile de combattre avec des hommes que je n'ai pas entraînés moi-même et avec un état-major que je ne connais pas. Heureusement que j'ai Gaffey, Lambert et Koch ; tous les autres sont des gamins. Seul Dikson, mon 2e Bureau, est bon.

Il fait toujours très froid et très humide. Heureusement que Jimmy Doolittle m'a donné une veste en cuir doublée de fourrure sinon je gèlerais.

Ces ruines romaines sont magnifiques ; tout le monde s'habitue à passer au milieu de ces immenses villes sans même savoir leur nom. C'est difficile de s'imaginer que les Romains sont restés ici sept cents ans…

La grande ville de Thelepte est tout près d'ici, mais je n'ai pas le temps d'aller la découvrir. On prétend que s'y trouve le plus beau temple de Minerve du monde. Je pourrais récupérer des tas de reliques si je pouvais les bouger, mais elles sont toutes trop lourdes. Il y a en particulier un très beau torse de sénateur romain dans la cour. Il est grandeur nature et pèse probablement une tonne.

Je suis vraiment malheureux pour nos hommes dans ce froid. *Note pour la Censure :* je fais censurer cette lettre par le général Gaffey car j'en ai assez des chasseurs d'autographes qui volent mon courrier lorsque je signe sur l'extérieur des enveloppes.

Journal, 18 mars
La 1re DB est en grande partie immobilisée par la boue…
Si je peux, je vais essayer de pousser en direction de Maknassy demain. Tout dépend de la façon dont le sol aura séché d'ici là. Le temps fait souffrir les Boches de la même façon que nous, après tout. Je suis persuadé que si nous attaquons les premiers nous en retirerons un avantage car c'est nous qui les ferons danser à notre rythme.

Les nouvelles de McCreery ulcèrent Patton. En fait, les Américains, tout en se maintenant à Gafsa, doivent sécuriser Maknassy les hauteurs qui se situent juste en arrière de cette zone avant de lancer un raid blindé sur la base aérienne allemande de Mezzouna et de s'arrêter net sur la ligne Gafsa-Fondouk. Patton comprend qu'il ne pourra pas lancer son corps d'armée plus à l'est afin de couper les forces de l'Axe en deux mais que ce sont bien les Britanniques de la 8e armée de Montgomery qui finiront le travail. Il écrit : « Il faut bien voir que ces ordres nous interdisent de façon définitive d'avancer jusqu'à la mer. Autrement dit, nous continuons à menacer le flanc droit de l'ennemi, mais ce n'est pas nous qui le couperons en deux.

« Finalement, tout ceci n'a qu'un seul but, nous mettre à l'écart afin d'assurer une victoire britannique. J'ai gardé mon sang-froid et donné mon accord. Il n'y a rien d'autre à faire, mais je ne comprends pas comment Ike peut se laisser avoir ainsi. C'est épouvantable. J'espère être de retour au Maroc pour préparer l'autre affaire (l'invasion de la Sicile) avant qu'ils nous refassent le coup.

« Seigneur, faites que nous gagnions dans la matinée ! « Plus je pense à ces ordres plus je deviens fou, mais personne ne s'en est aperçu. »

Lettre à Béatrice, 19 mars
J'ai fait près de 250 kilomètres pour visiter les deux fronts (celui d'Allen et celui de Ward) au milieu d'innombrables ruines romaines. Ce pays en est vraiment couvert…

> Nous montons une opération pour la matinée. Il fait un temps affreux mais c'est vrai pour tout le monde et si je frappe le premier, Rommel aura à faire face. Il est vrai qu'il peut aussi attaquer le matin, c'est pourquoi je reste ici.

Le 20 mars, Montgomery lance sa 8e armée contre la ligne Mareth [105]. Le mauvais temps et la boue ralentissent toutefois sa progression. Patton ignore les instructions d'Alexander transmises par McCreery et ordonne au général de division Ward de se préparer à lancer sa 1re division blindée vers Maharès et Maknassy afin de couper la retraite des forces de l'Axe et au général de division Terry de la Mesa de pousser sa 1re division d'infanterie sur la route El-Guettar-Gabès. Patton a bien compris que son IIe corps et la 8e armée britannique ont une belle occasion d'encercler la 1re armée italienne.

> *Journal, 20 mars*
> Omar Bradley m'a réveillé à minuit pour me lire un télégramme annonçant que John était sain et sauf et prisonnier.
> J'ai passé ma journée auprès du téléphone ce qui est une drôle de manière de faire la guerre. J'espère que ce sera différent demain. La 1re DI et la 1re DB doivent attaquer toutes les deux. La Huitième Armée anglaise a démarré cette nuit. Je pense que si Rommel doit réagir, c'est demain qu'il le fera. Je sens que je le battrai aussi longtemps que le Seigneur restera avec moi.

Le 23 mars, la 10e *Panzerdivision* se lance à l'attaque des unités américaines à El-Guettar mais se retrouve rapidement prise dans un champ de mines. De leur côté, les Italiens sont accrochés, puis, la *Big Red One* contre-attaque. Appuyés par le *601st Tank Destroyer Battalion* équipé de chasseurs de chars M-10, les hommes de Terry de la Mesa font un carton ! Les Allemands reculent, puis relancent leur offensive mais se font étriller une fois de plus. Patton, qui observe les combats du haut d'un promontoire rocheux, jubile !

Mais l'euphorie va être de courte durée. À Maknassy, la 1re division blindée échoue à cinq reprises face à deux bataillons allemands nouvellement arrivés pour renforcer la défense du secteur. Patton s'impatiente et s'en prend à Ward.

Journal, 24 mars

J'ai appris après le dîner que la 1re DB avait encore échoué sur les collines… J'ai appelé Ward au téléphone et lui ai donné l'ordre de conduire personnellement l'attaque et de réussir.

J'ai quelques scrupules de conscience car j'ai peur de l'avoir envoyé à la mort, mais je pense que c'était mon devoir. Avec un commandement plus énergique de sa part, les collines auraient été prises avant-hier. J'espère qu'il s'en sortira.

En exécution de mes ordres la 1re DB a donc attaqué, Ward en tête et a réussi à prendre pied sur le sommet de la crête. Les troupes n'ont pu s'y maintenir car le temps qu'ils avaient perdu avait été mis à profit par l'ennemi pour organiser la position et ils n'étaient pas assez nombreux. Je leur ai donné l'ordre d'arrêter et de se réorganiser. Ward a été légèrement blessé au cours de l'attaque et a fait preuve de courage.

Le 24 mars, la 10e *Panzerdivision* reflue ne laissant qu'une compagnie à El-Guettar mais elle a toutefois empêché Patton de réussir son coup. Des contre-attaques locales fixent la 1re division d'infanterie. Le 25, des attaques sont déclenchées par l'infanterie allemande sur le front d'El-Guettar. À Maknassy, les blindés italiens viennent renforcer les défenses de la division *Centauro* tandis qu'une vingtaine de Panzer harcèlent la 1re division blindée US. L'assaut de la 10e Panzer a été coûteux mais a empêché Patton de pénétrer la dernière ligne de défense de l'Axe qui protège les voies de communication entre la Tunisie et la ligne Mareth.

Lettre à Béatrice, 25 mars 1943

… Ma tâche de commandant de corps ne me donne pas beaucoup de satisfactions personnelles… je ne peux quitter mon PC en raison de l'étendue du front. Je n'ai jamais eu aussi peu de mérite de ma vie. Tout ce que je peux faire, c'est conduire les opérations et garder mon calme vis-à-vis des Anglais, ce qui n'est pas toujours facile.

Chaque jour, je visite le triage et l'hôpital chirurgical. Les hommes ont l'air heureux de me voir. Peu d'entre eux souffrent vraiment et ils ont presque tous l'air gai. Le traitement des blessés est bien mieux organisé que pendant la dernière guerre et la nourriture est bonne. Chaque blessé reçoit une piqûre dans le bras avant d'être embarqué

dans l'ambulance. Chaque homme possède une trousse individuelle contenant de quoi faire trois piqûres, un flacon de pilules et la poudre qu'il peut répandre sur sa blessure.
J'ai toujours peur sous le feu ; je crois que je ne m'y habituerai jamais. Ce que je déteste le plus, ce sont les mitraillages aériens.

Journal, 25 mars
Gaffey m'a réveillé pour me dire qu'Allen rendait compte que sa position était enfoncée et qu'il réclamait un bataillon supplémentaire… pour défendre la ville. Je le lui ai donné et suis reparti dormir. Au matin, comme d'habitude, les choses paraissaient moins dramatiques.

Le 26 mars, après un premier échec devant la ligne Mareth, Montgomery lance l'opération *Supercharge II.* Le corps néo-zélandais parvient à tourner la ligne Mareth et à prendre les monts de Matmata avant de s'assurer le contrôle d'El-Hamma. Il menace maintenant les arrières des forces italo-allemandes sur la ligne Mareth qui sont obligées de décrocher vers le nord pour éviter l'encerclement et la destruction totale.

Journal, 27 mars
Visite à la 1re DB près de Maknassy ; j'ai expliqué à Ward la prochaine opération. Je lui ai également dit qu'il manquait d'allant et que faisant trop confiance à son état-major, il ne vérifiait pas suffisamment par lui-même que les ordres qu'il avait donnés étaient exécutés. Il l'a reconnu. J'ai ajouté que si sa prochaine opération échouait, je le relèverais. Il a pris cela très bien. Je lui ai remis la Silver Star, pour son action personnelle pendant l'attaque. Je pense qu'il aurait mérité la DSC s'il n'y avait eu le fait que j'avais dû lui donner moi-même l'ordre d'attaquer.

Face à un Patton qui ne tient plus en place, Alexander donne finalement son accord pour une attaque en direction de Gabès. Patton lance les 1re et 9e divisions d'infanterie sur la route El-Guettar-Gabès. La 1re division blindée doit foncer sur Maknassy. Le 28, la 1re division blindée attaque mais se heurte à un rideau défensif totalement hermétique. Patton, une nouvelle fois, « passe un savon » à Ward.

Journal, 28 mars
Je n'ai guère confiance en Ward et en sa division. Il manque d'énergie et sa division a le trac. J'ai bien peur que l'ensemble de nos troupes veuillent bien combattre, mais pas être tuées… Rencontré un aumônier qui traînait autour du PC alors qu'on chargeait une ambulance à proximité. Je l'ai couvert d'injures.

Journal, 30 mars
Toute l'artillerie a fait mouvement vers l'avant cette nuit pour appuyer l'attaque…
Ryder de la 34e division m'a demandé de venir ou de lui envoyer Bradley, ce que je vais faire. Bradley est OK et on a besoin de moi ici…
Benson a attaqué à midi, ce qui est remarquable compte tenu des déplacements qu'il a dû faire auparavant… Son attaque a été bloquée par un champ de mines et nous avons perdu trois chars et deux chasseurs de chars. Je ne suis pas totalement satisfait mais il faut reconnaître que l'emploi de blindés dans les circonstances présentes était presque impossible…
Je voudrais pouvoir en faire plus moi-même ; c'est affreux de devoir s'en remettre entièrement aux autres, mais c'est inévitable. Au demeurant, lorsqu'ils se sentent en confiance ils ne s'en sortent pas mal. « Le Seigneur montre le droit chemin. »

Lettre à Béatrice, 30 mars 1943
J'ai détaché Dick Jenson auprès de Benson en vue de l'opération à venir. Il pourrait y avoir une grande bataille de chars dans la matinée. Nous sommes en train d'essayer de couper Rommel en deux et il n'aime pas ça…
En combat défensif, les Italiens se battent bien. Les Allemands sont extrêmement coriaces, en particulier les officiers, mais nous commençons à en venir à bout…
Le plus dur, pour moi, c'est de ne rien faire. Je suis terriblement tenté d'intervenir, mais c'est aux hommes qui sont sur le terrain de se battre et ils le font bien, encore qu'il y ait des améliorations possibles.

Journal, 31 mars

Tout va mal ce matin ; nous sommes bloqués de tous les côtés… Benson a attaqué… a réussi la percée…

Eddy m'avait appelé pour me demander de modifier le déroulement de l'opération ; je lui ai répondu que c'était trop tard. Si je l'avais écouté, Benson n'aurait pas réussi à percer. Il m'arrive de gagner ma solde… Il faut y regarder à deux fois avant de modifier une opération…

Bedell Smith et McCreery sont venus me voir avec un plan… que je leur avais proposé avant-hier. Il aurait marché ce jour-là. Aujourd'hui, comme toujours avec eux, il est trop tard. Téléphoné à Ward de monter une attaque et d'admettre jusqu'à 25 % de pertes. Nos hommes, et en particulier la 1re DB, ne veulent pas se battre. C'est écœurant…

Je sais que je suis dur en admettant un tel taux de perte, mais il le faut. On ne gagne les guerres qu'en tuant et, le plus tôt nous commencerons à tuer, le mieux ce sera ; en outre, une attaque de la 1re DB à Maknassy pourrait soulager Benson et peut-être Ryder. Bradley est parti voir ce qui se passe chez Ryder ; il faut absolument que celui-ci tienne.

Malgré l'arrêt imposé aux Américains, von Arnim comprend que Patton menace tout le dispositif de l'Axe. De faibles renforts [106] sont prélevés aux unités de la ligne Mareth pour être expédiées de toute urgence face au IIe corps. Mais le manque de carburant et les très lourdes pertes italiennes empêcheront les forces germano-italiennes de lancer une opération pour repousser le IIe corps US. De fait, la 10e *Panzerdivision* et la division italienne *Centauro* débutent une retraite.

Le 30 mars, Gabès et El-Hamma sont capturées par Montgomery. Pour Eisenhower, la pression exercée par la 8e armée britannique et l'attaque du IIe corps ont affaibli la ligne défensive de l'Axe et ont érodé ses réserves mobiles. « Ike » pense alors qu'il est temps de lancer un assaut le long de la côte méditerranéenne.

CHAPITRE 19

MAUDITS ANGLAIS

Le 1er avril 1943, Patton est d'une humeur détestable. Il fustige le haut commandement allié qu'il trouve trop lent et trop timide. Il voit ses troupes s'user face à un ennemi tenace, sur un terrain très difficile et par une météo exécrable. Il en veut aussi à l'aviation alliée, incapable de voler de nuit et durant les tempêtes pour effectuer des vols de reconnaissance ou pour appuyer les troupes au sol. Par-dessus le marché, la 1re division blindée de Ward n'avance toujours pas. Patton fera en sorte que Ward soit remplacé par Harmon. Mais le pire reste à venir. Le 1er avril, Patton apprend une terrible nouvelle : son aide de camp, le capitaine Richard Jenson, a été tué lors d'un bombardement allemand. La perte d'un homme considéré comme un véritable fils est un traumatisme pour « Georgie ».

> *Lettre à Béatrice, 1er avril 1943*
> Ma chère Béatrice, Dick Jenson a été tué ce matin ; j'ai demandé à Bedell Smith de vous télégraphier et de prévenir sa mère.
> Dans un sens, c'est de ma faute, mais je ne l'ai pas dit à Nita ni à sa mère dans les lettres que je leur ai écrites. Nous avions monté une attaque de chars commandée par Benson et, comme il manquait d'officiers d'état-major, je lui avais envoyé Dick, tandis que Bradley lui prêtait son aide de camp.
> L'opération s'est très bien passée et, ce matin, Bradley, accompagné de deux autres généraux, s'est rendu au PC. Pendant qu'ils se trouvaient là-bas, ils furent bombardés par 12 JU-88. Tout le monde sauta dans les tranchées et Bradley se trouvait à moins de 3 mètres de Dick. Le malheur a voulu qu'une bombe de 500 livres tombe directement sur la tranchée où se trouvait Dick qui a été tué net par la déflagration. Il n'a pas souffert et son corps est intact. Nous l'avons ramené au cimetière de Gafsa où il sera inhumé à 16 heures. Gaffey et moi sommes allés saluer son corps ; je me suis agenouillé et j'ai

embrassé son front. C'était un grand caractère et un loyal ami. Il va me manquer beaucoup.
Je suis terriblement désolé pour sa mère. J'ai coupé une mèche de ses cheveux que je lui ai envoyée ; je lui ferai parvenir ses affaires dès que je les aurai trouvées.
La bataille est sérieuse mais nous nous en sortons bien ; j'espère que cela continuera. Les bombardements sont sévères mais on ne peut rien y faire. Je serai peut-être le prochain à mourir, mais j'en doute. J'ai encore des tas de choses à faire.

Journal, 1er avril
La montre de Jenson s'est arrêtée à 10 h 12… C'était un homme et un officier remarquable. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi de tels hommes sont tués. Il va terriblement me manquer… McCreery a fait savoir que l'attaque de chars devait être arrêtée… On ne peut changer les plans en temps de guerre.
Ceux du haut commandement allié ont toujours de trois jours à une semaine de retard et sont beaucoup trop timorés. Lorsque nous avons pris Gafsa, on nous a dit de nous arrêter à El Guettar où nous avons attendu du 19 au 22 ce qui a permis aux Boches de faire redescendre du nord la 10e Panzer. Au même moment, on m'a donné l'ordre de prendre Maknassy et de m'arrêter sur les collines situées juste à l'est. Là j'ai eu tort en ne conduisant pas personnellement l'attaque des collines. Ward a perdu trois jours et a laissé l'ennemi s'installer solidement avant de l'attaquer en faisant d'ailleurs preuve d'un très grand courage ; du coup, la crête n'a pas été prise. Il est vrai d'autre part que j'avais demandé de pouvoir utiliser la totalité de la 9e division en plus de la 1re DB et qu'on ne m'en a accordé qu'une partie… Pas assez…
McCreery m'a dit ce matin de continuer l'attaque avec l'infanterie. Maintenant, à 17 heures, je reçois une note d'Alexander me suggérant, sans m'en donner l'ordre, d'utiliser les blindés. Je vais démarrer avec l'infanterie et utiliser les blindés si j'en ai l'occasion.

Lettre à Keyes, 1er avril 1943
Je crois qu'il va falloir tout faire pour disposer de troupes expérimentées pour l'autre opération (la Sicile). Comme vous le

savez, les 1re et 9e ont toutes les deux l'expérience des opérations amphibies et en montagne… La 1re DB a besoin d'un peu plus d'entraînement et de davantage de discipline, quant à la 2e DB il lui manque l'expérience du combat…
La mort de Dick m'a frappé bien plus que je ne le pensais. Je ne savais pas que je lui étais attaché à ce point.

Journal, 4 avril
J'ai envoyé Bradley à Maknassy annoncer à Ward qu'il était relevé. Alexander m'avait écrit pour me le demander mais je n'ai pas voulu me servir de ce prétexte. En fait, j'avais déjà décidé de le relever vers le 22 ou le 23 et ne l'avais pas fait pour ne pas changer de chef pendant la bataille ; finalement, un nouveau chef est sans doute meilleur qu'un chef timoré.

Le 3 avril, le IIe corps parvient à quitter les massifs montagneux et à reprendre sa marche sur l'axe El-Guettar-Gabès, profitant alors de la retraite italo-allemande entamée quatre jours plus tôt. Mais alors que Patton pense que la route lui est grande ouverte, ses unités tombent dans un piège tendu par la 21e *Panzerdivision* et la division *Centauro* qui se sont bien camouflées sur les hauteurs qui encadrent la seule voie d'accès préalablement truffée de mines ; le piège est parfait. Le IIe corps est une nouvelle fois stoppé par la défense opiniâtre des forces de l'Axe.

Alors que ses unités sont durement accrochées par l'ennemi, Patton reçoit un message d'Alexander pour la suite des opérations. Il a en effet été décidé que Patton laisse son commandement à Bradley pour travailler sur les plans d'invasion de la Sicile. En outre, toutes les unités américaines seront dorénavant sous les ordres des Britanniques. Patton explose et « crache sa bile » à son journal : « Les troupes américaines vont se retrouver dispersées et perdre toute chance de participer à la bataille finale de Tunisie et d'en retirer quelque notoriété. Bradley et moi-même l'avions expliqué à Ike qui nous avait répondu qu'il allait empêcher cela. Or il n'a rien fait. Il est totalement vendu aux Anglais. J'espère que la Presse aux États-Unis s'en rendra compte. Bradley et moi avons décidé de nous taire. S'il se casse la figure, ce ne sera pas de notre faute. J'espère que les Boches flanqueront une raclée à la 6e division blindée et à la 128e brigade. J'en ai plus que marre de me faire traiter comme un idiot par les Anglais. Rien ne

nous est laissé, ni sur le plan de l'honneur national ni sur celui du prestige. Ike doit partir. Il a tout du mendiant sur le dos d'un cheval – il ne peut s'habituer à la prospérité. » Ce n'est que le 7 avril que les blindés de Patton peuvent reprendre leur marche vers Gabès avant de faire leur jonction avec les troupes de Montgomery. Patton est toutefois amer, car il comprend que les forces italo-allemandes ont réussi à sortir de la nasse et à fuir vers le nord.

> *Journal, 7 avril*
> Reçu un coup de téléphone de McCreery qui trouve que nos chars progressent trop timidement et que nous devons pousser en avant sans nous soucier des pertes. J'avais déjà donné l'ordre à Benson de foncer quelle que soit la casse.
> Geoff Keyes est venu (du Maroc) me voir la nuit dernière pour discuter de l'opération *Husky* [107] ; j'en ai profité pour l'emmener avec moi. Nous nous sommes arrêtés au PC de Benson à qui j'ai déclaré que j'étais écœuré de sa lenteur d'hier et qu'il devait absolument réussir. Je lui ai demandé de foncer jusqu'à ce qu'il se trouve engagé dans un vrai combat ou jusqu'à ce qu'il atteigne la mer.
> Nous sommes ensuite allés jusqu'à l'observatoire du colonel Randle. Le terrain est vraiment épouvantable. De là, nous avons une bonne idée de la progression de Benson qui rencontre peu de résistance si ce n'est de l'artillerie à longue portée. J'ai appelé Gaffey pour lui dire de faire avancer Benson plus vite. Sur notre trajet retour nous avons rencontré Benson qui était en train de déjeuner. Lui ai dit d'arrêter de manger et d'aller sur le front. Il avait été retardé par un champ de mines. Nous avons traversé celui-ci. À ce moment-là, il n'y avait devant nous qu'une jeep et un scout-car et tout le monde m'a dit que j'allais me faire tuer. J'ai répété à Benson qu'il ne devait s'arrêter que pour se battre ou pour prendre un bain (dans la mer). Peu après mon départ, l'avant-garde de Benson a trouvé le contact d'une patrouille… de la Huitième Armée ! J'ignorais complètement que les Anglais étaient dans le secteur et je faisais simplement mon devoir tel qu'il m'apparaissait.
> Benson a ramassé un peu plus d'un millier de prisonniers.

C’est un Patton très déçu qui vient donc de mener à bien sa mission. D’autant plus qu’il apprend que « ce sublime fils de pute de Rommel » comme il aime le nommer n’est plus en Afrique du Nord depuis le début du mois de mars. Mais la mort de son ami Jenson continue de le hanter. Au-delà de cette perte terrible, Patton est un homme en colère car il considère que les forces aériennes alliées n’ont pas fait leur travail. Il envoie d’ailleurs un message signalant « la totale absence de toute couverture aérienne de nos troupes ». La petite phrase assassine ne va pas tomber dans l’oreille d’un sourd et suscitera un incident entre Américains et Britanniques.

> *Journal, 8 avril*
> J’ai reçu un télégramme incroyablement injurieux… de l’Air Marshall Conyngham. Il m’a accusé d’être fou et de mentir. Il prétend que nos demandes d’appui aérien étaient causées par le fait que les troupes américaines n’étant pas opérationnelles elles criaient au loup pour excuser la lenteur de leur progression.
> Nous avons eu 15 morts, 55 blessés et avons subi 51 attaques aériennes menées par 161 avions allemands au total.
> À midi, nous avons vu débarquer l’Air Chief Marshall Tedder, le lieutenant général Spaatz et un jeune blanc-bec nommé Laurence Kuter [108]. Tedder me déclara immédiatement : « Nous ne sommes pas venus seulement au sujet du message de Conyngham, mais parce que nous voulions vous voir. »
> Je lui répondis que j’étais très heureux de les voir mais que j’avais l’intention de considérer ce télégramme comme officiel. Ils parurent mal à l’aise et commencèrent à parler de la supériorité aérienne alliée. À ce point de la conversation, quatre avions allemands survolèrent la rue à moins de 20 mètres d’altitude en mitraillant et en lâchant des petites bombes. Personne ne fut blessé.

Au moment où les avions allemands mitraillent les Américains, Patton dégaine ses fameux Colts à crosse d’ivoire et tire sur les appareils ennemis. Peu après l’attaque, Tedder ironise sur la venue à point nommé des avions allemands qui prouvent bien que Patton avait raison. Ce dernier répond : « Si je pouvais retrouver les fils de pute qui pilotaient ces avions, je leur enverrais à chacun une médaille. »

Le 9 avril, Patton reçoit les excuses de Conyngham et la crise entre les deux alliés est évitée de justesse.

> *Lettre à Béatrice, 8 avril 1943*
> Je viens de remporter une assez grosse bataille…
> Naturellement nous avons eu beaucoup de pertes… beaucoup de blessés qui rentreront bientôt.
> Nous avions pour mission de dégager la route devant la Huitième Armée. Nous l'avons fait, bien sûr…
> Je pense que je vais probablement bientôt repartir pour Rabat pour me préparer à quelque chose de plus important. Les choses ici vont peu à peu tourner en eau de boudin du moins en ce qui concerne nos troupes, en l'absence d'un autre Pershing.
> Si les journaux disent que j'ai été relevé, ne vous inquiétez pas ; je n'étais, en quelque sorte, que détaché ici. Bradley me remplacera, c'est un type épatant.

> *Journal, 8 avril*
> Une nouvelle zone a été assignée ce matin au IIe Corps qui ne dispose plus désormais que de deux divisions d'infanterie… ce qui nous interdit de franchir la Dorsale Orientale et de nous porter au-devant des troupes de l'Axe en retraite.
> McCreery a téléphoné à l'heure du déjeuner : la 34e DI a besoin d'un bataillon d'artillerie à Fondouk. Je lui ai répondu : « Je m'en doutais. » Je l'ai entendu frissonner, aussi j'ai ajouté : « Vous voyez, nous pensons toujours de la même façon, vous et moi. »

McCreery ajoute qu'il est fort probable que Patton ait à prendre la passe de Faid, située au-dessus de Maknassy afin de faciliter l'offensive sur Fondouk. Patton écrit : « Je m'attendais à cela aussi, et j'avais déjà envoyé un bataillon de chars se mettre en position. »

Le 10 avril, Patton se rend au QG de la 1re division blindée peu avant l'attaque de la passe de Faid. Il note dans son journal, non sans une certaine vantardise : « Harmon était à son PC et, pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, rien n'avait été fait si ce n'est de donner des ordres… J'ai été voir McQuilin qui devait conduire l'attaque, pour le faire démarrer. Quand nous sommes arrivés, rien n'avait été fait ici non plus. McQuilin me

déclara, avec une évidente fierté, qu'il venait tout juste de donner ses ordres. Je lui demandais où se trouvaient ses éléments de tête ; il n'en savait rien. J'ai pris Harmon avec moi et nous sommes partis vers l'avant.

« On nous avait assuré qu'il était impossible de traverser Sidi-Bouzid à cause des mines. Nous y sommes passés impunément avant d'emprunter une route en terre qui conduisait à la passe. Toujours pas de mines.

« Finalement, nous sommes allés voir les gens du génie qui venaient d'en enlever une dizaine. J'ai dit aux éléments de reconnaissance de quitter la route et de foncer en avant. Nous avons perdu deux half-tracks dans l'affaire mais économisé des heures…

« Nous sommes finalement parvenus à la passe au sud de Faid ; là, il y avait effectivement des mines mais elles étaient de petite taille. Nous avons marché dans le champ de mines pour encourager les autres. Je considère les mines comme une affaire d'ordre essentiellement psychologique et je crois qu'il ne faut pas les prendre trop au sérieux. Je pense que ma promenade dans le champ de mines nous a fait gagner au moins trois heures.

« Nous avons ensuite envoyé l'officier d'ordonnance de Harmon… secouer un peu McQuilin. Sur le trajet retour, nous avons rencontré deux compagnies de reconnaissance, un peu d'artillerie, mais pas de chars ; or, de toute évidence, ils auraient dû être là car nous occupions la passe et étions à la merci d'une contre-attaque. Tout cela traduit, de la part de McQuilin, un manque de vivacité d'esprit et un manque d'esprit offensif.

« J'ai laissé Harmon à Sidi-Bouzid et suis parti sur la route de Sbeïtla. On m'avait assuré qu'elle était minée et j'ai entendu dire plus tard que les troupes avaient été très impressionnées de me voir dans les champs de mines. Il n'y avait pas de danger et ma chance m'accompagne toujours au bon endroit au bon moment.

« Retour à 19 heures après quelque 450 kilomètres en jeep. »

À ce moment, Patton sait que sa mission en Tunisie touche à sa fin. Mais cette « aventure tunisienne » lui laisse un goût amer. Il apprend en effet que toutes les unités américaines resteront encore sous commandement britannique. Le général Alexander précise d'ailleurs : « Si nous nous trouvions, par chance, en position d'entrer dans Tunis, je ferais venir un détachement américain et un détachement français pour y entrer avec nous. » Pour le bouillant général américain, ces propos sont intolérables, « mais j'ai décidé de ne pas le relever ». Il n'y a, à son sens, aucune raison valable de placer les unités US sous les ordres de la 1re armée britannique.

Il s'agit, selon lui, d'une question de prestige national. Patton explose : « La peste soit de tous ces Anglais et de ces prétendus Américains qui leur lèchent les bottes. Je parie que Ike ne fera rien. Je préférerais encore être commandé par un Arabe, et Dieu sait que je considère les Arabes comme des moins que rien. »

Journal, 12 avril

La 34e DI… n'a pas fait une très brillante démonstration, mais ceci tient beaucoup au fait que Crocker lui a donné une mission impossible ; elle était complètement à découvert sur ses deux flancs. Nous avons obligé les Allemands à se retirer après quoi les Anglais ont pris leur colline. Je demeure persuadé qu'il nous faudra vider notre sac avec les Anglais et je risque d'en être victime. Ike est plus anglais que les Anglais ; il n'est que de la pâte à modeler entre leurs mains. Si Pershing voyait cela !

En rentrant à mon PC je suis passé devant une borne romaine qui doit bien être là depuis 1 300 ans. Que nous sommes jeunes ! Ai visité l'hôpital cet après-midi. Pas mal de blessés, mais tous joyeux.

Lettre à Béatrice, 13 avril 1943

Les infirmières font un travail fantastique…

Hier, j'ai vu un pauvre diable à qui il manquait une jambe ; je lui ai demandé comment il allait. Bien, m'a-t-il répondu, depuis que vous êtes venu me voir.

Je crois que cela leur fait plaisir en effet, mais, chaque fois, je ne sais quoi dire. Je ne me sens pas personnellement responsable de leurs blessures, car je prends les mêmes risques qu'eux, mais cela me rend malade de les regarder.

Journal, 13 avril

Bradley… s'est rendu au QG du 18e Groupe d'Armées… pour régler les dispositions de détail relatives au transfert du IIe Corps sur le flanc nord du dispositif et pour renouveler de façon pressante la demande que j'avais formulée de ne pas être placé sous les ordres de la Première Armée. En fait, sa première mission était de s'assurer de la participation aux combats de la 34e DI. Il a réussi : les répercussions politiques possibles de son retrait ont dû entraîner la

décision. En fait, la véritable raison pour laquelle je voulais le garder était de disposer du maximum de monde possible, de façon à ce que nous soyons en mesure de fournir un très gros effort. J'ai bien l'impression que les Anglais ne souhaitent pas que nous remportions un vrai succès. Ils m'ont demandé d'assister à une conférence dans la matinée. Ils veulent sans doute en profiter pour mettre un officier britannique à notre état-major. Ike doit être présent, cela m'intéresse de voir quelle sera sa réaction. Cela ne m'étonnerait pas qu'il me renvoie travailler sur l'opération *Husky*. J'aimerais bien finir le travail ici, mais je ne discuterai pas ; je pense que je suis entre les mains de la fatalité qui me prépare pour quelque rôle plus important.

Journal, 14 avril

Bradley et moi sommes partis ce matin chacun dans notre Piper Cub pour rencontrer Ike à Hydra… Bloqué par le brouillard, j'ai atterri à Thelepte où nous avons pris de l'essence dans le réservoir d'une ambulance. Un nouvel essai, et nous avons réussi à passer. Bradley n'a pas pu passer, s'est également posé à Thelepte et a rejoint en voiture. Ike a fait de même. Il ne nous a même pas parlé de notre victoire…

Nous avons, tous les trois, rencontré Alexander, lequel, soit dit en passant, ne s'était même pas dérangé pour aller accueillir à l'aérodrome son propre patron. Ike a beaucoup parlé mais a laissé Alexander faire ce qu'il voulait. Il a précisé qu'il ne se « considérait pas comme un Américain, mais comme un Allié », ce en quoi il avait parfaitement raison, et c'est tragique pour nous. Il est très excité par *Husky* et m'a dit qu'il pensait que je devrais laisser Bradley finir le travail ici et repartir préparer l'affaire. Je lui ai répondu que si je devais partir, aujourd'hui était le meilleur jour car Bradley pourrait régler dès maintenant les détails des prochains mouvements. Eisenhower m'a aussitôt donné son accord et a rédigé un ordre du jour pour le IIe Corps.

Je déteste quitter ce combat mais je crois que la position sur le flanc nord où nous a placés Alexander est sans avenir ; en plus, le IIe Corps sera sous les ordres de la Première Armée, je crains le pire…

J'ai eu beaucoup de chance jusqu'ici. J'espère que le Seigneur continuera à m'aider. Vu Clark, trouvé aigri. Je crois que je lui suis

passé devant. Cela m'amuse maintenant de penser à l'envie et à la haine que j'avais à son égard.

Lettre d'Eisenhower, 14 avril 1943
La phase des opérations de Tunisie pour laquelle je vous avais nommé temporairement à la tête du IIe Corps vient de se terminer par un succès… Je vous demande… d'accepter mes félicitations personnelles pour les brillantes qualités de chef dont vous avez fait preuve et pour l'exemple que vous nous avez donné à tous.

Les mots d'Eisenhower ne sont pas de trop tant il est vrai que Patton vient de réussir une mission difficile. Il a en outre redonné à ce IIe corps, érodé par le commandement désastreux de Fredendall, l'envie de se battre et un très bon comportement au feu ; il en a fait un excellent outil de guerre. Pourtant, si Patton n'est pas pleinement satisfait, c'est surtout vis-à-vis de ses alliés britanniques. Il regrette la manière dont les Anglais ont mené les opérations, leur reprochant notamment leur trop grande précaution. Sans cela, la guerre en Afrique du Nord aurait été écourtée d'un mois et le sang des « *boys* » épargné. Cette profonde inimitié que Patton éprouve à l'endroit des Britanniques – et d'Eisenhower – va en fait s'accentuer durant les préparatifs de l'opération *Husky*.

Le 15 avril 1943, Patton apprend d'Eisenhower qu'il doit quitter la Tunisie et retourner au Maroc pour préparer les plans d'invasion de la Sicile. De fait, c'est le général Omar Bradley qui le remplace à la tête du IIe corps.

La campagne de Tunisie n'est pas terminée pour autant. Montgomery relance son offensive le 19 avril mais se heurte à la défense acharnée des dernières unités italiennes. Dès lors, les Britanniques stoppent leurs opérations jusqu'en mai. Le 4 mai, les Français relancent l'offensive, suivis par les Américains deux jours plus tard. Le 7, les unités blindées anglo-américaines foncent sur Tunis et Bizerte dont les ports sont capturés dans la foulée. À partir de ce moment, les forces de l'Axe sont tronçonnées en plusieurs morceaux. Le 13, les dernières unités germano-italiennes se rendent. Le Reich perd l'Afrique du Nord et laisse 238 000 prisonniers aux mains des Alliés.

Journal, 15 avril

L'état-major du IIe Corps part ce matin. Gay, le sergent Meeks et moi-même partons par la route pour Constantine *via* Timgad… qui fut fondée par Trajan en 200 ou 100 avant J. -C. C'est un point de vue fantastique, il y a un arc de triomphe de Trajan, des milliers de maisons… Les traces laissées par les roues des chars ont près de 15 centimètres de profondeur. J'ai été extrêmement impressionné par ces vestiges d'une grande race maintenant disparue. Et pourtant, j'ai remporté une victoire bien plus grande que Trajan n'aurait pu en imaginer…

Dîner à Constantine au mess de Spaatz. Tout son état-major est anglais et lui-même et ses hommes ne rêvent que d'une aviation séparée. C'est absurde ; cela ne ferait que systématiser le genre de coopération que nous jouons déjà avec la marine. Il ne peut y avoir qu'un seul commandant en chef, sur terre, sur mer et dans les airs. Le problème est que nous n'avons pas suffisamment de chefs ayant du caractère. J'en suis un… Au fur et à mesure que j'acquiers de l'expérience, je pense de moins en moins de bien des autres, sans pour autant en penser plus de moi-même. Nos grands hommes, ou supposés tels, sont étonnamment faibles et timorés et sont beaucoup trop bien élevés. La guerre est une chose simple et impitoyable. Je n'ai jamais manqué de confiance en moi, et plus ça va, plus j'en ai.

Je suis certain, qu'avec l'aide de Dieu, je réussirai *Husky* et la suite jusqu'à la fin qui est encore lointaine.

Avant de quitter Gafsa j'ai ramassé quelques capucines dans le jardin et nous sommes allés dire au revoir à Dick (Jenson) au cimetière. Il y a plus de 700 tombes là-bas maintenant.

Journal, 16 avril

Spaatz nous a conduits à Alger dans son avion personnel. J'ai passé la soirée avec Ike ; je suis persuadé qu'il joue un rôle, et qu'il sait très bien lui-même que c'est un rôle de traître. Ou bien il obéit à des ordres (et dans ce cas, il le fait vraiment comme un soldat, sans murmurer) ou bien alors, il s'est fait complètement avoir par les Anglais. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne dit pas la vérité. Les Anglais commandent partout, sur terre, sur mer, et dans les airs. Ils nous

prennent pour des imbéciles et n'agissent que selon leurs intérêts, que ce soit sur le plan militaire ou sur le plan politique.
Ce sont eux qui décident quelles sont les troupes qu'il faut faire venir, où et comment nos soldats doivent être utilisés tout comme la nature et le volume du ravitaillement que nous donnons aux Français.
Il n'y a aucune raison valable pour envoyer le IIe Corps sur le flanc nord, là où le terrain ne se prête absolument pas à une offensive d'importance. Il fallait nous envoyer à Medjez-El-Bab.
Le lieutenant général Corcran, cette espèce de fils de p… a publiquement traité nos soldats de lâches. Eisenhower m'a dit que puisqu'il s'agissait de ceux qui servaient dans son corps d'armée cela n'avait pas d'importance. Je lui ai répliqué que si j'avais parlé ainsi de Britanniques servant sous mes ordres, on m'aurait coupé la tête. Il en a convenu mais n'a rien fait pour autant à l'égard de Corcran.
Bradley, Hughes, le général Rooks et moi-même, et probablement beaucoup d'autres, pensons que l'Amérique a été vendue. J'ai été plus que loyal à l'égard de Ike, je n'ai rien dit à personne et j'ai supporté de la part des Anglais des choses que je n'aurais jamais supportées de la part d'un Américain. Si cette tricherie à l'égard de l'Amérique provient de décisions au niveau supérieur, elle est absolument condamnable. Si elle provient de Ike lui-même, c'est abominable. J'ai pensé à demander ma relève en signe de protestation et en ai longuement parlé avec Hughes. Je me sens l'âme d'un Judas. Hughes pense que nous devons au contraire rester pour tenter de sauver les meubles. Je n'en suis pas persuadé mais j'aime me battre et si je demandais ma relève je ne ferais même pas un bon martyr.

Journal, 17 avril
J'ai parlé à Ike, très simplement, ce matin, et – chose étrange – il m'a écouté. Pour chacun de ses actes il avait une explication, probablement fournie par les Anglais. Il m'a rappelé qu'en mars 1918 Pershing avait mis la totalité des troupes américaines à la disposition de Foch. Je lui ai répliqué qu'au mois d'août de la même année Pershing avait averti Foch que s'il ne donnait pas les ordres nécessaires pour que les troupes américaines soient concentrées en une seule armée, pas un coup de fusil ne serait tiré, pas un véhicule ne bougerait. Le résultat a été la victoire de Saint-Mihiel. Déjeuné

avec Hughes… qui est encore plus enragé que moi. Il m'a fait remarquer très justement que Ike ne peut même pas agir sur la discipline et sur les règlements de police à Alger.
Décollé à 14 heures dans un C 47 prêté par Spaatz, atterrissage à Casablanca à 18 heures. Keyes et Harkins m'attendaient à l'avion. Pendant mes 43 jours d'absence, j'aurai gagné plusieurs batailles, commandé 95 800 hommes, perdu 5 kg, récupéré une troisième étoile, une bonne dose d'équilibre et de confiance en moi ; à part ça, je suis toujours le même.

QUATRIÈME PARTIE

OPÉRATION *HUSKY* : LA CONQUÊTE DE LA SICILE

CHAPITRE 20

CACOPHONIE ET COUPS BAS

> *Journal, 20 avril*
> Je ne vois pas encore très bien pour l'instant comment se présente notre future opération mais je pense que nous ferons beaucoup mieux que pour *Torch*.
> Comme d'habitude, la marine et l'aviation ne suivent pas. Travailler avec les Anglais n'est pas non plus une bonne chose. Jusqu'ici, la guerre n'a été faite que pour le plus grand bénéfice de l'empire britannique.

Patton est amer [109]. Mais, dans le fond, ces propos ne sont pas dénués de sens. Il est vrai que les Britanniques avaient considéré l'Afrique du nord comme leur « chasse gardée ». L'*US Army* n'était alors qu'une armée de soutien, voire de faire-valoir. En outre, des tensions parfois vives étaient apparues entre les deux alliés. Pour le général américain, il s'agit là d'un véritable problème qui pourrait nuire aux futures opérations militaires et notamment à l'opération *Husky* en pleine préparation. Il s'en ouvre au général McNair, blessé en Tunisie et qu'il va voir à l'hôpital le 28 avril : « Nous avons eu une bonne discussion, mais malheureusement trop courte. McNair m'a demandé ce que je pensais d'un commandement allié combiné ; je lui ai dit que cela ne pouvait pas marcher. Il faut que chacun des Alliés se batte sur un théâtre d'opération différent sinon ils finiront par se haïr plus que l'ennemi lui-même. »

Malgré ses réserves, Patton et son état-major travaillent d'arrache-pied aux plans d'invasion de la Sicile. Comme le général américain le redoutait, les Britanniques ne sont pas d'accord avec la stratégie américaine.

À dire vrai, les objectifs stratégiques britanniques et américains sont très différents. Les Anglais sont favorables à une attaque périphérique. À leurs yeux, la Sicile offre un double intérêt : sécuriser la Méditerranée et acquérir une base de départ pour le prochain bon en Italie en espérant que Rome se désengage du conflit sous la pression alliée. Pour les Américains, l'objectif

est l'Allemagne. Patton, comme Marshall, ne voit pas l'intérêt de se lancer à l'assaut de l'île. Surtout que la partie ne va guère être aisée. La Sicile offre peu de sites favorables à des débarquements. Au nord et à l'est, une chaîne de montagne barre l'accès à Messine par le centre de l'île ; l'ouest et le sud sont en outre vallonnés et les côtes sont accidentées.

Des travaux de Patton, ressortent deux points de débarquement : les Américains débarqueront dans le secteur de Palerme, au nord, tandis que les Britanniques débarqueront à Syracuse, au sud-est. L'objectif stratégique est Messine, où les deux forces devront converger.

Le 28 avril, Patton reçoit un message d'Alexander lui ordonnant de rejoindre Alger pour une conférence interalliée. Le lendemain, après avoir été retardé par un épais brouillard, Patton arrive à Alger. Montgomery, malade, est absent. Il est alors représenté par le Leese. Le récit de cette réunion que livre Patton rend compte de la cacophonie qui règne alors au sein de l'état-major interallié !

> *Journal, 29 avril*
> Alexander ouvrit la séance en rappelant que la réunion avait pour but d'examiner les modifications au plan proposées par Montgomery.
> Cunningham demanda s'il n'était pas trop tard pour modifier les plans.
> « Écoutons d'abord ce que veut la Huitième Armée », répondit Alexander.
> Leese lut alors un papier selon lequel Montgomery refusait de voir son armée divisée en deux et voulait attaquer, tous moyens réunis, aux environs de Syracuse. Il ajoutait que le XXXe Corps de Leese à deux divisions… était trop faible pour attaquer à Licata, s'emparer des aéroports et les tenir. Son raisonnement s'appuyait sur le fait que les Allemands pouvaient amener en Sicile quatre divisions en provenance du continent. En fait, à mon avis, il voulait être sûr que la Huitième Armée et son chef, « le général toujours vainqueur », remporteraient la victoire et au diable le reste de la guerre. Tedder prit alors la parole : « Je ne voudrais pas faire de l'obstruction mais je suis très inquiet ; si nous ne nous emparons pas des terrains d'aviation de Licata, l'opération me paraît impossible. » Cunningham exposa le point de vue de la marine : « Masser un si grand nombre de bateaux dans la baie de Syracuse, c'est courir à la catastrophe.

J’ajoute qu’une opération amphibie doit se faire sur un large front, de façon à obliger l’ennemi à disperser ses efforts. Je suis absolument opposé à ce plan. »
Alexander répliqua : « Pour nous, armée de terre, c’est indispensable. »
« Nous sommes tous concernés, dit Tedder, ceci n’est pas une affaire qui intéresse l’armée de terre seule, mais les trois services. En outre, il me sera impossible de soutenir Patton si je ne dispose pas de ces aéroports. »
J’ai alors pris la parole : « Je voudrais revenir sur ce point : si nous n’avons pas ces aéroports, je débarquerai peut-être mais je ne vivrai pas longtemps. »
On demanda alors à Leese s’il pourrait accomplir sa mission si on lui donnait une division supplémentaire que Cunningham se faisait fort de transporter en Sicile.
Leese répéta que jamais Montgomery ne consentirait à séparer son armée en deux.
Une telle attitude dénote, à mes yeux, une certaine étroitesse d’esprit et un profond égoïsme. Je murmurai à l’oreille de Tedder qu’en ce qui me concernait les deux grands éléments constitutifs de mes forces étaient séparés par près de 70 kilomètres.
« Dites-le plus fort », me conseilla-t-il. Ce que je fis.
— C’est le patron sur le terrain qui doit décider, dit alors Alexander.
— Compte tenu de l’observation faite par le général Alexander, je retire la mienne, répondis-je. J’ajoutai cependant que si j’avais refusé d’attaquer parce que mes forces étaient coupées en deux j’aurais très certainement été relevé.
— Cela ne fait pas l’ombre d’un doute en ce qui vous concerne, répliqua Leese, et il y aurait certainement une foule de candidats désireux de prendre votre place.
Je me demande encore si sa phrase se voulait injurieuse ou non.
— Je pense que nous devrions télégraphier au Premier ministre, dit alors Alexander.
— Pourquoi ne pas demander à Eisenhower, répondit Cunningham, après tout, il est commandant en chef. »
La discussion s’envenima quelque peu et dura près de trois quarts d’heure. Au bout d’un moment, Cunningham déclara : « Après tout, si

l'armée ne veut rien entendre, laissons-la faire toute seule. » Il fut finalement décidé qu'Alexander, Tedder et Cunningham iraient discuter avec Montgomery.

« Je n'irai pas, déclara Cunningham, j'ai aussi des tas d'autres choses à faire. »

On proposa en définitive d'y envoyer Conyngham. « Parfait, dit Tedder, cela fera du bien à Monty d'entendre la voix de son maître. »

Alexander fut alors appelé au téléphone et les nouvelles qu'il reçut devaient être mauvaises, car il quitta immédiatement la salle, suivi de Conyngham. La réunion tourna court et ceci par la faute d'Alexander qui, à mon avis, a manqué de caractère.

À la sortie je demandai à Cunningham si, à son avis, j'avais été trop franc. « Absolument pas, me répondit-il. Vous avez été le seul à dire quelque chose et, en dépit du fait que vous ayez fait preuve de tact en retirant votre déclaration, celle-ci a fait beaucoup d'effet. »

Tedder, de son côté, m'assura de son appui et m'emmena déjeuner. Tandis que nous bavardions, il me déclara : « C'est mal vu pour des officiers de se critiquer les uns les autres, aussi vais-je le faire. L'autre jour, Alexander, qui est profondément égoïste, a dit du général Anderson que sur le plan militaire il faisait tout juste un bon cuisinier. C'est très exactement ce que je pense de Montgomery qui est un petit personnage aux capacités tout à fait moyennes et qui a tendance à se prendre pour Napoléon – ce qu'il n'est pas. »

Je pense que cette réunion… a eu une importance capitale et peut amener un changement complet au sein du haut commandement.

Patton est littéralement écœuré par la manière dont se prépare cette opération cruciale. Il écrit à Béatrice : « Alexander présidait, Cunningham protestait et le cher vieux Monty était malade et s'était fait représenter par Leese. Il y avait aussi Tedder et Conyngham. En fait, j'étais le seul étranger. C'était en somme une guerre intestine où je n'avais qu'à écouter et faire quelques remarques judicieuses. Assez curieusement, j'étais du côté de Tedder et de Cunningham. La réunion s'est terminée en queue de poisson.

Si Monty ne cède pas, je ne sais pas ce qui va arriver. Je ne serais pas surpris s'il y avait des changements importants dans le haut commandement. »

Patton n'est pourtant pas au bout de ses surprises et c'est Monty qui va lui jouer un « sale coup ».

Le 2 mai, Patton reçoit un appel de Bedell Smith lui indiquant qu'il doit se présenter à Alger. Il note : « Selon lui, il y aurait des modifications profondes dans les plans de Husky, Montgomery devrait venir exposer lui-même ses idées et il pensait que… j'aurais une petite chance d'être écouté.

Étant donné ce qui s'est passé à la dernière réunion, j'imagine que Monty va insister pour que son plan soit adopté, ce qui signifie que l'on ne cherchera pas à s'emparer des aérodromes. Pour régler ce problème il faudra donc, soit que nous nous en emparions nous-mêmes, soit que nous retardions notre débarquement jusqu'à ce que les Anglais se soient décidés à le faire, soit enfin que l'on bâtisse un nouveau plan. J'ai l'intention d'écouter avec beaucoup d'attention, mais que l'on ne compte pas sur moi pour sacrifier des vies américaines pour garder mon poste. Je vais me rendre là-bas aussitôt que possible et tâcher de voir Tedder et Cunningham. »

Sauf que Patton et Alexander, retardés par une météo exécrable, arrivent à la fin de la réunion. Montgomery en a profité pour exposer son plan à Bedell Smith qui a l'oreille attentive d'Eisenhower. Patton écrit : « Je suis allé me présenter à Ike : "Je suis désolé pour mon retard mais j'ai fait tout ce que j'ai pu." "Cela n'a pas d'importance, me répondit-il. Je savais que, de toute façon, vous feriez ce que l'on vous dirait et je les en ai avertis. Je veux surtout que vous sachiez ce qui a été décidé." » « Alexander, Hughes et Bedell Smith m'ont montré sur la carte les nouvelles dispositions qui avaient été prises. D'après ce que j'ai compris, Monty avait maintenu sa position et Alexander avait cédé en dépit des objections des gens chargés du ravitaillement qui déclaraient que le plan était irréalisable sur le plan logistique. »

Il a donc été décidé que les Britanniques attaqueraient par la façade orientale de l'île pendant que les Américains frapperaient au sud. Montgomery devra lancer son assaut sur Syracuse et Augusta. Oublié l'assaut américain sur Palerme. Patton devra frapper à Scoglitti et Gela, puis Licata et les trois aérodromes situés près des plages de débarquement. En somme, Patton doit protéger le flanc de Montgomery qui de fait, s'attribue la mission la plus importante : prendre Messine [110]. Mais le général américain n'est pas encore au bout de ses peines. Il écrit : « Je leur ai dit aussitôt que j'allais débarquer avec quatre divisions et deux régiments de

parachutistes et prendre Licata dans la foulée, mais qu'il faudrait que les Anglais me ravitaillent par Syracuse. Ils m'ont dit qu'ils le feraient. Ils ont la promesse facile ; de toute façon, même dans ce cas-là, il nous faudra ravitailler plus de deux divisions par les plages, presque indéfiniment alors que la marine prétend qu'après le 1er septembre c'est impossible. Enfin, nous y arriverons bien de toute façon.

« J'ai passé la soirée avec Ike et nous avons parlé jusqu'à 1 h 20 du matin. Il commence à raisonner un peu plus sainement mais est trop plein de lui-même. J'ai vidé mon sac à propos des Anglais, il l'a assez bien pris.

« Alexander m'a chanté les louanges de la 34e DI [111]. Je ne lui ai pas rappelé que j'avais presque dû le forcer à s'en servir. »

Durant cette discussion, Eisenhower lâche à Patton ; « Peut-être, après tout, faudrait-il que le corps expéditionnaire Ouest soit transformé en armée. » Patton, qui croit alors qu'Ike fait allusion à la 5e armée, lui fait clairement savoir qu'il ne servira jamais sous les ordres de Clark. Ce à quoi Eisenhower lui répond : « Ce n'est pas ce que je voulais dire. » En réalité, Eisenhower pense à ce moment à transformer le Ier corps de Patton en armée blindée pour l'invasion de la Sicile.

La douche froide intervient le 4 mai lorsque Montgomery fait parvenir un mémo à Alexander. Monty n'y va pas par « quatre chemins » : la 8e armée prendra le contrôle exclusif de toute l'opération, Montgomery devenant de fait le seul « maître à bord ». Patton sera donc son subordonné. Difficile à digérer pour le bouillant général américain. Le 7 mai, ce dernier part à Alger pour rencontrer le patron de la 8e armée et discuter des détails de l'opération.

> *Journal, 4 mai*
> Bedell Smith prétend… que tout le monde cède à Montgomery parce que c'est un héros national, qu'il écrit directement au Premier ministre et que si Ike s'oppose à lui il pourrait être limogé. Il dit également que Monty est plus ancien en service qu'Alexander, – ce qui est inexact – et qu'il a été son instructeur à l'École de Guerre – ce qui est vrai – et enfin qu'Alexander a peur de lui… Les gens de l'état-major d'Alexander n'ont pas du tout apprécié le rejet de leur plan. Ils m'ont fait passer une fiche pleine d'objections dont certaines sont tout à fait valables.
> Je suis allé voir Gairdner avec Nevins, Hewitt et Muller.

Je lui ai déclaré : « Nous sommes du même côté, vous et moi, et j'ai besoin de votre aide pour arrêter notre position pour la visite du chef d'état-major de Montgomery. En fait, je veux tous les parachutistes et une promesse écrite de ravitaillement par Syracuse ; je veux également qu'il y ait une limite bien définie entre la Huitième Armée et nous. »
Il m'a répondu qu'il essaierait de nous aider mais que certains avaient estimé que nous aurions assez de deux bataillons de parachutistes.
« J'ai le plus grand respect pour la valeur des troupes américaines, lui ai-je répliqué, mais pas au point de les croire tellement supérieures aux troupes anglaises qu'elles puissent réussir une attaque avec le tiers des effectifs en parachutistes que le XXXe Corps considérait déjà comme insuffisants. »

Journal, 5 mai
En une heure nous avons fait les plans pour l'attaque telle qu'elle nous est maintenant fixée. Un jour, peut-être, quelques chercheurs s'efforceront-ils de savoir comment nous avons pris notre décision et nous prêteront-ils des pensées profondes que nous n'avons jamais eues. L'affaire, telle que je la vois, nécessite surtout une étude minutieuse, jusqu'au moindre détail.

Lettre à Béatrice, 5 mai 1943
Le nouveau plan est finalement bien meilleur que l'ancien. Nous avons eu une réunion aujourd'hui pour régler les détails de l'opération. Il nous a à peine fallu une heure ; il est vrai que j'y avais pensé toute la nuit…
Nous devons combattre des fanatiques avec des gens qui ne le sont pas. Ces vingt-cinq ans de pacifisme que nous venons de vivre entre les deux guerres vont nous coûter je ne sais combien de morts et de batailles perdues…

Lettre à Frederick Ayer, 5 mai 1943
J'ai pris votre ami Codman [112] comme officier d'ordonnance pour remplacer Jenson. Il possède toutes les qualités nécessaires. Dans tous ces PC et en particulier dans le mien, qui devient chaque jour

plus important, il est bon qu'il y ait quelqu'un de cultivé pour veiller à ce que les choses se fassent correctement.

Journal, 7 mai
Monty, tout en semblant avoir des idées bien arrêtées sur ce qu'il comptait faire, se refusait à dévoiler ses intentions de façon précise. Malgré mes efforts, je ne suis pas parvenu à lui faire dire où serait la limite entre les forces américaines et anglaises.
Bedell Smith a beaucoup parlé… pour ne rien dire.
J'ai insisté pour qu'Alexander définisse les limites des zones de chacun et les objectifs des parachutistes et, d'une façon générale, pour que l'ensemble du plan d'opérations soit écrit noir sur blanc. Je vais d'ailleurs rédiger un mémorandum à ce sujet.
Monty est très énergique, très égoïste, mais c'est un homme. Je crois que c'est un bien meilleur chef qu'Alexander et qu'il fera exactement ce qu'il veut parce qu'Alexander a peur de lui.
Je suis allé ensuite voir Hewitt qui a passé son temps à élever des objections. Je lui ai dit qu'il était à côté de la question étant donné qu'on nous avait donné l'ordre d'attaquer et que nous allions le faire.
J'ai retrouvé au QG d'Alexander mes officiers d'état-major noyés dans les détails et trouvant toutes sortes de raisons pour que les choses ne puissent être faites. Je leur ai remonté le moral en faisant preuve d'une assurance que je suis loin d'avoir, bien que j'aie confiance en mon destin et que pour que je l'accomplisse il faut bien que cette opération réussisse…
Je viens d'apprendre que nous avons pris Bizerte et Tunis. Petit regret que Ike ne m'ait pas laissé à la tête du IIe Corps mais, après tout, c'est peut-être aussi bien ainsi.

Journal, 8 mai
Vu Ike ce matin ; il est transporté de joie par « sa grande victoire ». Je lui avais parié que nous ne serions pas à Tunis et Bizerte avant le 15 juin ; j'ai perdu mon pari avec le plus grand plaisir. Je lui ai tendu un billet de 500 francs tout neuf avec une rose. Je l'ai salué : « Ave César. »
Après avoir déambulé de long en large dans son bureau pendant quelques minutes, il m'a demandé de souligner ses mérites et les

risques qu'il avait dû courir ainsi que la façon remarquable dont il s'y était pris avec les Anglais lors de ma prochaine lettre au général Marshall. Je l'ai fait, en exagérant largement ses mérites, parce que je crois que je lui dois beaucoup et que je veux rester à ses côtés. J'ai donc menti pour la bonne cause. En fait, je ne connais personne en dehors de moi qui puisse faire mieux que Ike, et Dieu sait que je ne veux pas de sa place.

J'ai été faire un tour au bureau de planification d'Alexander – quelle pagaille ! Gairdner et Nevins n'ont ni l'ancienneté nécessaire, ni suffisamment de caractère pour s'opposer à Monty, et Alexander ne vaut pas mieux. Le major-général Huebner vient d'être désigné comme chef d'état-major américain pour Alexander, mais il ne pourra pas grand-chose, lui non plus.

Monty est tout prêt à faire couvrir son flanc gauche par les Américains en les obligeant à débarquer sur les plages les plus difficiles. Sur le plan logistique, aussi bien le débarquement que le ravitaillement sont irréalisables, mais je pense qu'avec l'aide de Dieu – et de Dieu seul – nous y parviendrons. Il me faut, en permanence, faire preuve d'une assurance que je suis loin d'éprouver. Si les Allemands parviennent à rameuter deux divisions supplémentaires, l'opération est impossible. Ceci étant, le président, tout comme le Premier ministre décideront qu'elle doit avoir lieu quand même. Après tout, on ne peut pas vivre éternellement. Travaillé tout l'après-midi avec la marine sur le problème des plages. Le seul moyen que nous ayons de nous en sortir est de disposer du maximum de DUKW[113] possible (il s'agissait d'un nouveau véhicule amphibie de 2,5 tonnes non encore éprouvé au combat). J'ai réussi à en obtenir 100 des Anglais.

Obligé d'accepter les modifications de Montgomery, Patton espère disposer d'unités bien entraînées et commandées par des chefs d'expérience. Il compte ainsi sur Bradley, récemment victorieux en Tunisie et bien sûr sur son ami Terry Allen de la Mesa, « patron » remarquable de la fameuse *Big Red One*. Mais le « coup de Monty » ne passe toujours pas. « Georgie » fulmine contre les Britanniques mais aussi contre « Ike » : « … Il a fallu changer les plans parce que Monty ne voulait pas jouer le jeu et le grand méchant loup n'a pas osé dire non… »

CHAPITRE 21

HUSKY : LES PRÉPARATIFS

Lettre à Béatrice, 13 mai 1943
Je me porte comme un charme. Éducation physique le matin, un toast pour le petit déjeuner, une soupe à midi ; 2 kilomètres de course à pied le soir sur une colline escarpée, un verre et un bon dîner. Au lit à 10 heures, lever à 6…

Journal, 14 mai
Je n'ai rien fait de la journée si ce n'est de rédiger une directive sur l'entraînement. Je sais très exactement ce que je veux dire mais n'arrive pas à le condenser suffisamment. Je dois être atteint de paresse intellectuelle…
Reçu une lettre du général Marshall, très aimable et pleine d'éloges, comme il en écrit rarement…

Le 16 mai, Patton accueille et félicite Bradley pour sa victoire en Tunisie. L'ex-chef du IIe corps avait été terriblement déçu par Eisenhower qui ne l'avait pas congratulé pour sa victoire à El-Guettar. Patton fait rendre les honneurs militaires à Bradley et sabre le champagne « à la santé du conquérant de Bizerte. »

Le lendemain, il reçoit un appel d'Eisenhower. Ce dernier lui indique qu'il n'a pas totalement accepté les plans modifiés par Montgomery. Ike veut que Patton débarque à la tête de la nouvelle 7e armée qui appuiera le IIe corps de Bradley. Patton sera en outre accompagné des 1re, 3e, 9e et 45e divisions d'infanterie, de la 2e division blindée et de la 82e division aéroportée. Il est possible que cette décision ait été prise par le général Marshall afin de concurrencer Montgomery et sa 8e armée en Sicile.

Puis, « Ike » invite Patton et Bradley à assister à un défilé de la victoire à Tunis prévu pour le 20 mai. Patton écrit : « Peut-être sentait-il que nous y étions quand même pour quelque chose. Si nous n'y allons pas, il n'y aura que des Anglais, donc nous irons. Le quartier général des Forces Alliées est,

en fait, le quartier général britannique avec à sa tête un général neutre voire probritannique. C'est ahurissant. »

Journal, 17 mai
Ike vient de m'appeler pour m'annoncer que nos forces seront vraisemblablement regroupées au sein d'une armée pour l'opération *Husky.* Je ne le lui avais jamais demandé mais j'avoue que cela me fait très plaisir.

Journal, 20 mai
… Nous survolâmes les ruines de Carthage, dont on ne voit les traces que sur la carte car sur le sol on ne distingue rien.
Quand nous nous sommes posés sur le terrain, Eisenhower venait tout juste d'arriver. Nous lui avons serré la main et l'avons félicité, mais il était tellement occupé avec toute une série d'officiers britanniques et français de haut rang que nous n'avons pas pu parler avec lui. Bradley et moi avons été parqués dans un emplacement… occupé par des civils français et par un tas d'officiers subalternes.
Robert Murphy et le général Eisenhower étaient les deux seuls officiels américains présents à la tribune d'honneur…
En dépit de leur belle apparence physique, nos hommes manquent d'allure dans les revues. Je pense qu'ils ne sont pas suffisamment fiers d'être soldats et qu'il nous faut y remédier.
Nous étions une trentaine au déjeuner à la Résidence de France… Déjeuner très officiel et immangeable, heureusement sans toasts. La plupart d'entre nous ont dû repartir immédiatement après pour rejoindre leurs postes avant la nuit.
J'espère que cette cérémonie ne sera que la première d'une longue série. Bradley et moi comptons bien également jouer un rôle plus important la prochaine fois…
Le général Giraud m'a tout de suite reconnu et m'a prodigué des éloges flatteurs. Il a énormément d'allure et me fait penser à un Vercingétorix moderne.

Journal, 22 mai
Dans l'organisation actuelle de *Husky* nous avons à la tête un homme de paille probritannique [114]. Côté marine, deux amiraux anglais,

Cunningham et Ramsay, ce qui fait que notre amiral Hewitt n'est que le troisième. Tedder commande l'aviation, suivi de Spaatz qui ne compte guère. Conyngham commande les forces aériennes tactiques et c'est un autre vice-maréchal de l'air qui s'occupe de l'appui aérien. Notre aviation d'appui à nous est commandée par un colonel. Browning est conseiller d'Eisenhower pour les opérations aéroportées et s'efforce d'obtenir le commandement des parachutistes.
Alexander dirige l'ensemble des forces terrestres. Son chef d'état-major est un Anglais mais nous avons le directeur des Opérations, le brigadier général Nevins et le chef d'état-major adjoint, le major-général Huebner, ce qui peut aider. Montgomery, qui est général plein, commande la Huitième Armée, et moi, le reste.
Je n'arrive pas à comprendre que les gens ne s'en rendent pas compte chez nous. Les États-Unis sont en train de se faire avoir. Tout le ravitaillement de la Septième armée arrivera soit par les plages soit par le port de Syracuse, lequel sera aux mains des Anglais et on m'a dit de m'arranger avec Monty pour les quantités que je dois recevoir. C'est Churchill qui dirige cette guerre et *Husky* ne l'intéresse pas.
Ce qu'il me faut absolument, c'est garder ma confiance en moi. Je sais que j'ai des capacités supérieures à celles de tous ces gens-là et ceci en raison – entre autres – de la confiance inébranlable que j'ai en ma destinée. Les États-Unis doivent remporter la victoire – non pas en tant qu'Alliés – mais en tant que conquérants à part entière…

Lettre à Pershing, 30 mai 1943
Tout ce que j'ai pu faire comme soldat n'est que le résultat de mes efforts pour tenter d'imiter le plus grand des soldats américains, vous, en l'occurrence. Je considère comme un privilège sans prix d'avoir eu l'honneur de servir sous vos ordres en France…

Début juin, Marshall vient inspecter le quartier général de Patton. Ce dernier lui présente alors les cartes et les plans de l'opération *Husky* ainsi que des *war games* qu'il a lui-même élaborés. Il écrit avec son style devenu légendaire : « J'ai dit au général Marshall, en présence de Clark, à quel point celui-ci m'avait rendu service. J'agis avec de plus en plus de tact, partant du principe que si vous êtes gentil avec un mufle, il vous pissera dessus un peu moins souvent. »

Le 5 juin, Patton fait parvenir à ses subordonnés une lettre indiquant les directives de l'opération *Husky.* On retrouve dans cette véritable harangue les qualités que Patton a toujours voulu insuffler dans le cœur de ses hommes pour en faire des guerriers : une discipline de fer gage de cohésion, l'exemple donné par les officiers, la rapidité couplée à la puissance de feu, des offensives très bien préparées qui causent de lourdes pertes à l'ennemi et épargnent le sang des GI's, le choc psychologique, attaquer encore et toujours en cherchant la ligne la plus faible de l'adversaire :

« … Il n'y a qu'une seule sorte de discipline, la discipline rigoureuse. Elle est basée sur la fierté d'exercer notre métier, sur une attention méticuleuse aux détails, ainsi que sur un respect et une confiance mutuelle totale. Elle doit être suffisamment chevillée dans nos corps et dans nos âmes pour être plus forte que l'excitation du combat ou la peur de la mort.

« On ne peut obtenir une véritable discipline que si tous les officiers sont assez persuadés de leurs obligations à l'égard de leurs hommes et de leur pays pour ne pas tolérer la moindre négligence.

« Ceux qui hésitent à corriger ou à encourager la valeur sont inutiles en temps de paix et dangereux à la guerre.

« L'histoire de nos armées toujours victorieuses démontre à l'évidence que nous sommes les premiers soldats du monde. Récemment, beaucoup d'entre vous ont battu les meilleures troupes que possède l'Allemagne. Vos hommes devraient en être fiers, vous devriez en être fiers.

« Il n'existe pas de solution école pour chaque situation tactique.

« Le seul principe tactique intouchable est celui-ci : "Utiliser tous les moyens disponibles pour infliger le maximum de pertes à l'ennemi dans le minimum de temps."

« Ne jamais se mesurer à la force de l'ennemi mais à sa faiblesse.

« Vous ne serez jamais trop puissants. Efforcez-vous de récupérer le maximum d'hommes et de canons, dans la mesure où cela ne retarde pas votre attaque…

« Les pertes sont directement proportionnelles au temps passé au feu. La rapidité de l'attaque réduit ce temps d'exposition…

« Si vous ne pouvez pas voir l'ennemi, et c'est le cas le plus fréquent, tirez là où il a le plus de chances de se trouver…

« Nos mortiers et nos canons sont des armes superbes… quand ils tirent. Quand ils sont muets ils sont parfaitement inutiles, aussi, faites-les tirer !

« On gagne les batailles en faisant peur à l'ennemi. Il aura peur s'il a des morts et des blessés. C'est le feu qui fait les morts et les blessés. Le feu en provenance de l'arrière est plus dangereux et trois fois plus efficace que celui venant du front…

« Peu d'hommes sont tués par les baïonnettes, mais très nombreux sont ceux qui en ont peur. Avoir la baïonnette au canon donne à nos hommes l'envie d'en finir, seul notre désir d'en finir permettra de battre un ennemi décidé…

« Dans la guerre de montagne, emparez-vous d'abord des sommets avant de descendre dans les vallées…

« Ne laissez jamais une unité s'enterrer tant que l'objectif final n'a pas été atteint ; dès qu'il l'est, en revanche, tranchées, barbelés et mines…

« N'écoutez jamais votre peur ; l'ennemi se fait plus de souci que vous. La supériorité numérique est utile mais pas indispensable pour réussir une offensive. Le simple fait que vous attaquiez amène l'ennemi à penser que vous êtes plus fort que lui…

« Une bonne solution mise en pratique maintenant est préférable à une solution parfaite dix minutes plus tard… EN CAS DE DOUTE, ATTAQUEZ !…

« Les champs de mines sont dangereux mais pas infranchissables ; ils sont bien moins dangereux que les barrages d'artillerie…

« Vitesse et brutalité sont vitales sur les plages ; il ne saurait y avoir d'hésitation au moment du débarquement.

« Les armes doivent être en permanence en parfait état de fonctionnement.

« Lors d'un débarquement, toute retraite est impossible…

« L'entretien des véhicules doit se faire au combat comme ailleurs…

« Seule l'attaque permet la conquête… » [115]

Le 6 juin, Patton apprend la nomination d'un de ses vieux amis, le général de division Lucas, au poste d'adjoint d'Eisenhower. Ses missions sont alors de tenir « Ike » au courant de l'état des unités combattantes et de servir de général de liaison avec leurs chefs.

> *Journal, 7 juin*
> J'ai bien expliqué à Lucas ce dont nous avions besoin et lui ai recommandé de faire comme s'il s'agissait de ses idées et non des

miennes. Il a été particulièrement conscient de la nécessité pour nous de disposer immédiatement du renfort de la 9e DI.
Il considère, lui aussi, qu'Ike est un officier d'état-major et non un soldat.

Le 21 juin 1943, tous les chefs – à l'exception de Montgomery en tournée avec le roi George VI – sont réunis à Alger pour arrêter les plans définitifs de l'opération *Husky*.

Le jour du débarquement est fixé au 10 juillet. La 8e armée de Montgomery débarquera au sud-est de l'île, entre Pachino et Syracuse, puis foncera sur Catane et enfin Messine.

La 7e armée de Patton débarquera au sud, dans le golfe de Gela. La 3e division d'infanterie, placée sous le contrôle direct de Patton, débarquera à l'ouest de Licata. Au centre, la *Big Red One* appuyée par des bataillons de Rangers, attaquera Gela, puis progressera sur Niscemi où les parachutistes auront préalablement pris pied. Sur la droite de Patton, la 45e division d'infanterie débarquera à Scoglitto avant de rejoindre les Britanniques. Patton explique l'objectif de sa 7e armée : combattre sur les plages et pousser vers les terres pour établir « une base sûre à partir de laquelle pourraient être entreprises les opérations futures en vue de la conquête de l'île conformément aux ordres. » Tandis que Monty progressera sur Messine, Patton devra protéger son flanc gauche jusqu'à Piazza Armerina avant de stopper les moteurs [116] ! En effet, Alexander ne donne aucune information sur la suite des opérations pour la 7e armée américaine. Ce flou va en fait être habilement utilisé par Patton.

Journal, 21 juin
La séance a été ouverte par Alexander…
Eisenhower a parlé ensuite pendant une dizaine de minutes – plutôt mal à mon avis – comme un associé, pas comme un commandant en chef.
Puis les marins présentèrent le plan naval et Conyngham celui de l'air.
Il y eut ensuite une pause de trente minutes pour le thé après quoi ce fut le tour de la maison Patton qui portait pour la première fois son nouveau nom de Septième Armée. Sur une suggestion de Keyes, nous avons utilisé la méthode en vigueur au War College. J'ai fait un

> premier exposé de six minutes sur la mission et le plan, après quoi chacun des membres de mon état-major a pris la parole pour traiter de son problème. Au total, notre présentation a duré vingt-deux minutes et trente secondes, soit trente secondes de plus que pendant la répétition… Ike en fut enchanté et, pour une fois, l'a dit.

Les Alliés savent pertinemment que la partie va être plus difficile que l'opération *Torch*. En effet, du côté allemand, on s'inquiète d'un éventuel débarquement en Sicile et de l'effondrement de l'armée italienne. Le 20 mai, Hitler reçoit un rapport indiquant que les Italiens dans leur immense majorité attendent la fin de la guerre et que les forces allemandes stationnées en Sicile sont devenues très impopulaires. Rommel lui demande de remplacer les unités de la Wehrmacht présentes sur l'île par des troupes italiennes mais le Führer admet que l'île est indéfendable. En fait, il est concentré sur une autre partie du front, en Russie, où il s'apprête à lancer une gigantesque offensive pour se saisir des unités de l'Armée rouge stationnées dans le saillant de Koursk. L'opération *Citadelle* doit être déclenchée le 5 juillet [117].

De fait, la plupart des puissantes unités mobiles allemandes sont à l'Est. Or, il faut bien avouer que l'armée italienne est en piteux état malgré 250 000 soldats de l'Axe stationnés sur l'île. Le *Commando Supremo* (haut commandement italien) se trompe sur les intentions alliées car il pense que celles-ci ne tenteront rien en Méditerranée. Un attaché militaire affirme même qu'une attaque sur l'île serait trop coûteuse pour les forces ennemies et qu'elle est donc peu probable ! Pourtant, le 21 mai, les services de renseignements allemands publient un rapport indiquant que Patton a été nommé commandant des forces terrestres en Méditerranée. Dix jours plus tard, l'existence de son quartier général est confirmée. Le 27 juin enfin, les services de renseignements allemands sonnent l'alerte en indiquant que des divisions alliées sont en train de se rassembler en prévision d'un assaut en Méditerranée.

Ce n'est que début juillet que le maréchal Kesselring, commandant en chef des forces allemandes dans le secteur sud italien et le général italien Guzzoni, chef de la 6e armée italienne, prennent conscience qu'un assaut allié pourrait avoir lieu au sud et au sud-est de l'île.

La Sicile est défendue par deux corps d'armée italiens incluant dix divisions mobiles et plusieurs divisions et brigades statiques pour la défense

des côtes. Les Allemands complètent ce dispositif en expédiant sur l'île la division blindée parachutiste *Hermann Goring* et la 15e *Panzergrenadier-Division.* [118] qui devront repousser les Alliés à la mer en cas de débarquement.

Journal, 22 juin

Nous avons eu droit à un exposé ultra-secret du 2e Bureau britannique sur la menace ennemie. L'homme qui nous l'a fait paraissait en savoir très long sur le sujet mais a réussi à le garder pour lui. Nous avons ensuite demandé ce que l'aviation avait l'intention de faire et avons réussi à lui arracher pas mal de promesses. C'est là que Ike a montré qu'il n'était pas un grand chef. Il aurait pu forcer la décision mais il est resté assis sans rien dire…

Ainsi s'acheva une conférence fort importante. Si elle avait eu lieu six semaines plus tôt, elle aurait évité toute une série de malentendus…

Alexander déclara qu'il était stupide de considérer Anglais et Américains comme un même peuple alors qu'ils étaient étrangers. J'approuvai en ajoutant que plus tôt les gens s'en apercevraient, mieux ce serait. Mes méthodes, quelque peu violentes, pouvaient peut-être convenir aux Américains mais sûrement pas aux Anglais, de même les siennes plus calmes, plus froides, ne sauraient être bonnes pour les Américains. Il en convint.

J'ai découvert qu'Alexander avait une toute petite tête. C'est peut-être une explication.

Lettre à Béatrice, 2 juillet 1943

Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je n'ai rien à faire, si ce n'est de m'asseoir et d'attendre…

Nos soldats se sont considérablement améliorés au cours des derniers mois. Ils commencent peu à peu à prendre des allures de professionnels. Hier, alors que j'étais en maillot de bain, j'ai été salué par un grand nombre d'entre eux alors qu'il leur était facile de prétendre qu'ils ne m'avaient pas reconnu.

Lettre à Frederick Ayer, 5 juillet 1943
Cette lettre ne sera postée qu'après le débarquement… Ce n'est certes pas un adieu que je vous adresse car, plus je monte en grade moins j'ai de chances de réellement combattre. Cela dit, il peut aussi bien nous arriver d'avoir à nager longtemps et le fait de nager dans une eau pleine de mazout, surtout lorsqu'elle est en flammes, n'est pas tellement recommandé pour la santé…
Si vous apprenez par la Presse que j'ai été tué, attendez la confirmation du ministère de la Défense ; vous savez que j'ai de nombreuses vies et, pour l'instant, je ne me sens pas du tout mort. En fait, j'attends l'avenir avec beaucoup de plaisir et pas mal d'excitation.

Lettre à Béatrice, 5 juillet 1943
Nous partons ce matin pour envahir la Sicile…
J'ai l'impression que ce sera une affaire assez sanglante…
Cela m'étonnerait que je sois tué ou même blessé, mais on ne sait jamais. C'est la chance…
J'estime que nous avons fait tout ce qu'il était possible de faire ; les hommes sont impatients d'aller au combat…
Lorsque vous recevrez cette lettre vous serez soit veuve soit pendue à la radio. Je pense plutôt à la seconde solution. De toute façon, je vous aime.

Journal, 5 juillet
J'ai été dire au revoir au général Eisenhower… Il a commencé par faire tout un discours sur le manque de discipline qui règne, selon lui, au sein de la 1re DI. Je lui ai répondu qu'il se trompait et que, de toute façon, on ne fouette pas un chien avant de l'envoyer se battre.
Il a ensuite parlé des critiques dont l'aviation était l'objet… Je lui ai répliqué que, grâce à ses efforts, nous allions probablement avoir de l'appui aérien. C'était de ma part un affreux mensonge car c'est moi qui avais attaqué les aviateurs et qui les avais obligés à céder.
À aucun moment, Ike ne nous a souhaité bonne chance.
Une fois les autres… partis, je lui ai dit à quel point j'avais été heureux d'avoir été désigné pour conduire l'opération *Husky.*

Il m'a dit : « Vous êtes un excellent chef mais un mauvais planificateur. »
Je lui ai répliqué qu'à l'exception de *Torch* que j'avais préparé et qui avait été un succès, on ne m'avait jamais confié le moindre plan à établir.
Il a ajouté que si *Husky* tournait à la chasse aux escargots, il pourrait être amené à me rappeler pour me faire préparer l'opération suivante en laissant Bradley finir le travail.
J'ai protesté vigoureusement en soulignant que j'entendais le finir moi-même.
Je n'arrive pas à savoir si tout cela vient de ce qu'il pense que Bradley est meilleur que moi en combat rapproché ou bien de ce qu'il veut rester au mieux avec Marshall lequel aime beaucoup Bradley. De toute façon, je sais que celui-ci est parfaitement loyal à mon égard.
Il y a une semaine que je suis ici et jamais Ike ne m'a invité à déjeuner. Cela dit, je ne changerais de place avec personne. Je vais commander 90 000 hommes pour une attaque presque désespérée, j'en aurai peut-être même 250 000 sous mes ordres. Si je gagne, personne ne m'arrêtera ! Si je perds, je serai mort.

CHAPITRE 22

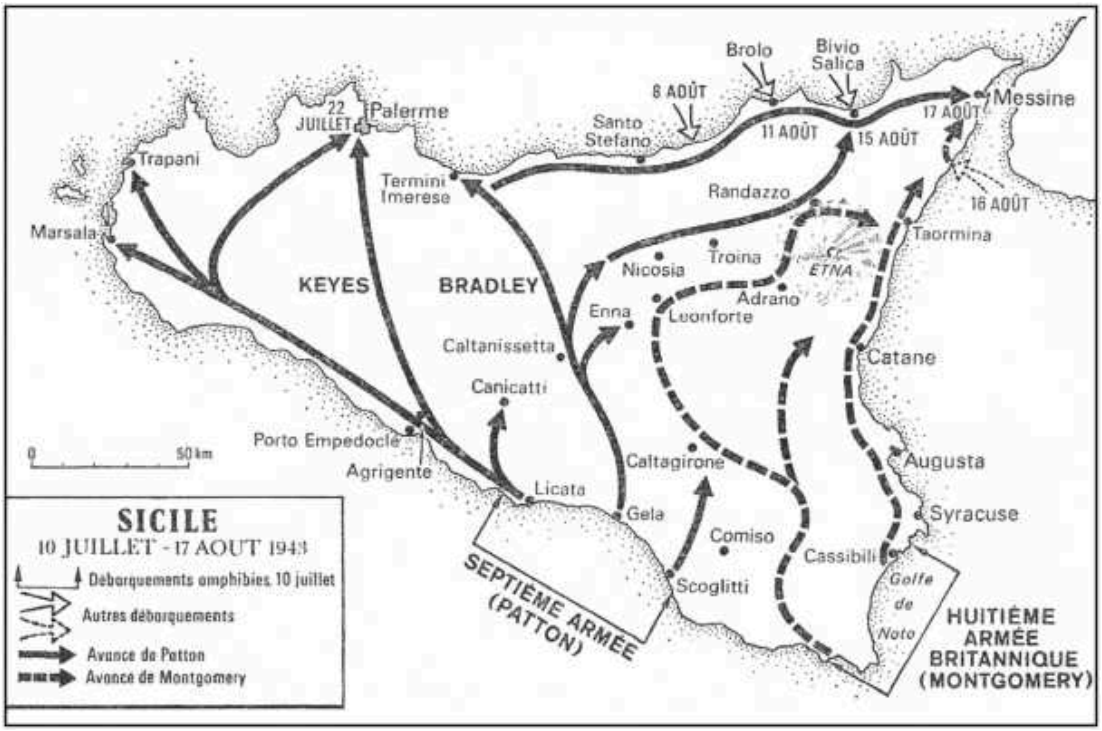
PATTON À L'ASSAUT DE LA SICILE

Journal, 8 juillet
Des quantités d'officiers, lorsqu'ils parlent de l'après-guerre, ne pensent qu'à la pêche ou aux travaux des champs. Pas moi. Je ne pense qu'à me battre, ici, au Japon, aux États-Unis même, jusqu'à la fin de mes jours…
J'ai le trac, exactement comme je l'ai toujours eu avant une partie de polo…
Après le dîner, j'ai entendu parmi les hommes plus de rires et de chansons que je n'en avais jamais entendus. Je ne voudrais changer de place avec personne maintenant.

Journal, 9 juillet
J'ai dormi aussi longtemps que j'ai pu… J'ai entendu des soldats qui parlaient dans le couloir et qui disaient : « Lorsque nous aurons débarqué demain matin, les journaux trouveront encore le moyen de dire que les Marines ont débarqué en Sicile. » L'aumônier est venu après le dîner nous dire une prière.

Tôt le 9 juillet, les forces de l'Axe repèrent la flotte ennemie entre Malte et la Sicile. Hitler décide d'expédier de toute urgence la 1re division de parachutistes (*Fallschirmjager-Division*) sur l'île. À 16 h 30, des patrouilles aériennes repèrent 150 à 180 LCT (*Landing Craft Tanks,* ou bateaux amphibies pour faire débarquer les blindés) au départ de l'Afrique du Nord. Le bombardement naval de Syracuse débute à 22 h 30 suivi par le bombardement de Taormine, Trapani et Augusta. À 2 heures du matin, les premières unités alliées débarquent le long d'un arc courant de Licata à l'ouest jusqu'à Augusta. Des unités parachutistes sont larguées à Gela. Enfin, aux premières lueurs du jour, l'aviation italienne voit l'armada : 300 navires face à Augusta et Cap Passero et plus de 400 devant Licata. En tout,

ce ne sont pas moins de 3 000 bâtiments de guerre qui cinglent vers la Sicile.



Carte 1

Patton, à bord du *Monrovia,* décide de pilonner la côte avec l'artillerie navale quinze minutes à peine avant le débarquement afin d'obtenir une surprise tactique. Alertés par les parachutages alliés avant que les troupes américaines ne mettent pied sur les plages, les défenseurs côtiers italiens opposent toutefois peu de résistance. Les 1re et 3e divisions d'infanterie US débarquent sans encombre. Licata et Gela sont rapidement conquises tandis que la 45e division d'infanterie de Middleton fonce sur Scoglitti.

Du côté des Britanniques, les opérations se passent sans réel problème et la 8e armée de Montgomery prend pied sur les plages. Les villes tombent comme des dominos : Syracuse, Floridia, Avola, Noto.

À l'intersection de Piano Lupo, les paras de la 82e *Airborne* épaulés par des éléments avancés de la *Big Red One* repoussent une attaque menée par des blindés italiens – de vieux Renault R-35 – et des hommes de la division *Hermann Goring.*

Au soir du 10 juillet, Patton a réussi à établir une solide tête de pont mais la situation est toutefois précaire. Les Américains font en effet face à un

problème logistique causé par une météo épouvantable et la pauvreté des voies de communication. Les embouteillages se multiplient et l'aviation allemande lance plusieurs attaques. Au sol, la situation ne va pas tarder à empirer. En effet, Guzzoni vient d'ordonner aux divisions *Hermann Goring* et *Livorno* de mener une attaque contre les Américains à Gela.

> *Journal, 10 juillet*
> Les choses étaient si compliquées que j'ai préféré rester à bord. J'avais mauvaise conscience, mais je pense que j'ai bien fait. Hewitt est complètement cinglé mais son chef d'état-major, l'amiral Lewis, est excellent. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir de Hewitt qu'il prenne en charge les prisonniers de façon à relever les gardes de l'armée et qu'il envoie les LST qui sont maintenant vides pour faire une deuxième rotation.
> Une fois de plus, Dieu m'a aidé. J'espère qu'Il continuera.

Le 11 juillet, en milieu de matinée, Patton quitte le *Monrovia* et débarque sur les plages de Gela. Mais au lieu de monter à bord de son scout-car rendu étanche pour l'occasion, il préfère se mettre à l'eau dans une mise en scène qu'il maîtrise à la perfection et bien sûr sous l'œil des correspondants de guerre qui couvrent l'événement. Puis, il prend la route côtière afin de se rendre au PC de la 1re division d'infanterie. Il écrit : « … nous décidâmes de voir d'abord le colonel Darby qui commandait les Rangers. Nous avons eu le nez creux, car, si nous avions continué le long de la route, nous serions tombés sur sept chars allemands qui se dirigeaient précisément vers la ville. » Guzzoni vient en effet de déclencher sa contre-attaque.

La *Hermann Goring* fonce sur Gela, protégée par une colonne de la *Livorno* sur son flanc droit. Au même moment, l'aviation de l'Axe pilonne les soldats américains et les bâtiments sur les plages. Les Panzer s'approchent dangereusement des formations US à tel point que Conrath, chef de la *Hermann Goring*, pense avoir rejeté les Alliés à la mer ! Gela est rapidement encerclée et les défenseurs opposent une farouche résistance. Les combats sont violents. Patton trouve refuge dans une maison au moment où les avions ennemis attaquent le secteur. Il note : « L'immeuble au sommet duquel nous nous trouvions fut atteint deux fois mais personne ne fut blessé à l'exception de quelques civils. Je n'avais jamais entendu pareils hurlements. » Les Panzer et les Grenadiers allemands poussent sur

l'aile droite de la Big Red One mais la première section de blindés Sherman se jette alors dans la mêlée. Puis, Patton ordonne à l'artillerie navale de faire un grand ménage. Lui-même participe activement aux combats. Il écrit : « J'ai personnellement aidé à placer quelques mortiers de 4,2 pouces à 800 mètres environ de l'ennemi. Le phosphore blanc a eu des effets remarquables. L'infanterie ennemie a été terrifiée et nous l'avons vue jaillir des ravins, les hommes hurlant comme des derviches, les mains sur la tête en signe de reddition.

« Le même jour, nous avons utilisé le phosphore contre les chars à 2 700 mètres avec, là aussi, un certain résultat. Il semble terrifier Allemands et Italiens et personnellement je ne peux le leur reprocher. » Les Allemands décident alors de décrocher pour éviter un massacre.

Patton se rend alors aux PC de la 1re division d'infanterie et de la 2e division blindée pour discuter des futures opérations : « Il n'y a pas eu le moindre incident, mais je pense qu'il n'est pas courant de voir un commandant d'armée accompagné de son chef d'état-major parcourir quelque 10 kilomètres sur une route parallèle au front de deux armées et à égale distance de celles-ci. Nous nous sommes parfois sentis un peu seuls mais cela n'était pas vraiment dangereux. C'est excellent pour conserver une bonne opinion de soi-même. »

> *Journal, 12 juillet*
> Le général Eisenhower… est venu nous rendre visite à bord d'un croiseur léger. Il n'avait que deux Américains avec lui, Huebner [119] et Butcher…
> Je l'ai amené dans mon bureau pour lui montrer la situation sur la carte mais cela ne l'a guère intéressé. Il a commencé à comparer la rareté de mes comptes rendus avec les rapports quasi horaires que lui adressait la Huitième Armée. J'avais intercepté un certain nombre de ceux-ci et constaté que, pour la plupart, ils étaient inutiles quand ils ne traitaient pas de faits imaginaires. De plus, les Anglais ne se battent pas alors que nous nous battons. J'ai donné l'ordre à Gay d'envoyer trois comptes rendus supplémentaires en plus de la situation réglementaire de 16 heures. Ike m'a également dit qu'il trouvait que j'étais trop rapide dans mes réponses et que je devrais hésiter davantage, comme il le fait lui-même. Je crois qu'il n'a pas tort, mais c'est exaspérant d'entendre quelqu'un vous critiquer

lorsque vous savez que vous avez fait du bon travail. Notre Ike national porte désormais des chaussures en suédine « à l'anglaise »… Nous avons quitté le *Monrovia* à 17 heures pour nous rendre à terre.

Le 12 juillet, les unités américaines reprennent leur progression selon les plans. La *Big Red One* a atteint son objectif, la ligne jaune qui passe au sud de Piaza Armerina. De son côté, la 45e division d'infanterie s'apprête à prendre la route 124. Sur son flanc gauche, la 2e division blindée progresse avec la 3e division d'infanterie. Côté britannique, malgré la prise d'Augusta, la suite des événements n'est guère encourageante. Hitler vient effet d'ordonner à ses troupes de stopper les Alliés devant l'Etna. Les Allemands se hérissent devant Catane afin de barrer la route de Messine.

Face à cette nouvelle situation, Montgomery décide de modifier les plans à son profit. Il fait appel au XXXe corps de Leese pour tourner l'Etna et les défenses de l'Axe à Catane par leur flanc ouest. Pour cela, il faut que Leese emprunte une route intérieure. Or, le meilleur itinéraire est la route 124 que doit prendre la 45e division américaine. Qu'à cela ne tienne ! Monty informe Alexander de sa nouvelle option. Les Américains se retrouvent donc déportés vers la gauche, vers Gela. Apprenant la nouvelle le 13, Bradley et Patton enragent.

Journal, 13 juillet
Je ne suis pas satisfait des progrès de la 1re division… Je lui ai donné l'ordre de continuer sa progression…
Bradley aurait voulu mettre le lieutenant-colonel Darby à la tête du 180e régiment de la 45e DI avec rang de colonel. Darby a préféré rester avec ses Rangers. C'est bien la première fois que je vois un officier refuser une promotion. Darby est vraiment un grand soldat. Je lui ai donné la DSC [120] pour son action à Gela.
Le général Wedemeyer a demandé à être remis au grade de colonel afin de pouvoir commander le 180e. Je l'y ai envoyé comme brigadier général. Je n'ai aucun droit de faire cela, mais j'aime aider les hommes qui veulent se battre.
Nous sommes partis déjeuner à 12 h 50. Le général Alexander est arrivé à 13 h 10 avec des membres de son état-major et j'ai dû quitter la table pour aller l'accueillir. Il nous a expliqué le plan des opérations futures qui nous interdit toute possibilité de prendre

Messine. Il convient de remarquer que le général Alexander qui commandait à la fois une armée anglaise et une armée américaine n'avait aucun officier américain avec lui. Quels fous nous sommes.

La 8e armée de Montgomery doit donc prendre Messine, unique objectif stratégique en Sicile. La route côtière sera empruntée par le XIIIe corps d'armée de Dempsey tandis que le XXXe corps de Leese passera par l'intérieur et la route 124. La 7e armée protégera le flanc gauche de Leese. Patton est littéralement ulcéré par le comportement de Montgomery mais décide de se taire : « Je demandai au général Alexander l'autorisation de continuer ma progression et de prendre Agrigente qui se trouvait au-delà de la ligne de front fixée à la 7e armée. Il me répondit que si je pouvais le faire en utilisant des moyens limités, sous forme d'une reconnaissance armée, il n'élèverait pas d'objection. » En fait, Patton a une idée bien précise : prendre la capitale sicilienne, Palerme. Cette conquête prestigieuse rendrait les honneurs dus à l'armée américaine et lui permettrait d'être ravitaillée avant un nouveau bon vers. Messine. Dans un message – outrageusement – bienveillant à l'égard de la 8e armée, il explique à Alexander les raisons qui le poussent à prendre Agrigente tout en lui dissimulant sa véritable intention : « Il est essentiel pour nous de nous emparer de ce port [121], car cela nous permettrait d'éviter d'utiliser Syracuse et par là même 300 kilomètres de mauvaises routes ; la 8e armée pourrait dès lors disposer de tout le ravitaillement transitant par Syracuse.

« … En outre, la prise d'Agrigente nous permettra de ne plus dépendre pour notre ravitaillement de plages éloignées d'accès difficile. »

Alexander accepte l'idée d'une reconnaissance vers Agrigente sans se douter que Patton est en train de le rouler. Le 14 juillet, « Georgie » travaille à l'élaboration de son plan avec le général Truscott, parton de la 2e division blindée. Il pense pouvoir s'emparer d'Agrigente « au bluff. Je crois que cette opération peut être menée à bien pratiquement sans pertes et pour le plus grand profit de notre système de ravitaillement. En outre, il faudra bien s'emparer de cette ville et ce sera moins difficile si nous le faisons maintenant que plus tard.

« Je pense qu'une fois les positions stabilisées, ce qui devrait intervenir vers le 19 juillet, nous devrions pouvoir faire avancer rapidement la 3e division d'infanterie et la 2e division blindée et nous emparer de Palerme. Je

soulèverai la question auprès du général Alexander lorsque le moment sera venu. »

> *Journal, 14 juillet*
> Un tabor de goumiers de l'armée française a débarqué cet après-midi près de Licata. Tandis que je les dépassais sur la route, je leur ai adressé la parole en français pour leur dire que j'étais heureux de les voir à nos côtés. Leur chef m'a salué très militairement et m'a dit : « Nous vous devons beaucoup, mon Général, d'être ici pour le 14 juillet. »

Le 15, Patton est si rapide que les ports d'Agrigente et de Porto Empedocle sont capturés. Mais un incident vient gâcher la fête. Bradley rapporte qu'un capitaine, ayant pris trop à cœur les recommandations de Patton de tuer le plus d'ennemis possible, a exécuté de sang-froid entre 30 et 70 prisonniers. Patton écrit : « Il les a tués de sang-froid après les avoir alignés, ce qui est pire encore. J'ai dit à Bradley qu'il y avait probablement de l'exagération dans tout cela et que, de toute façon, il enjoigne au capitaine de prétendre qu'il s'agissait de tireurs isolés ou de gens qui essayaient de s'évader car, sinon, nous allions avoir des ennuis sans fin avec la presse et les civils. De toute façon, s'ils sont morts, il n'y a plus rien à faire. »

> *Lettre à Béatrice, 16 juillet 1943*
> Ma chère Béatrice, comme vous avez pu le lire dans les journaux, nous voilà repartis à l'attaque… Nous avons capturé plus de milliers de prisonniers que George n'avait d'années lorsque nous sommes rentrés d'Honolulu (son fils George avait alors quatorze ans). Nous avons aussi récupéré des tonnes de matériel, avions, canons, fusils et détruit des tas de chars.
> Nos pertes ont été relativement légères mais nous avons perdu des tas de braves types.
> Vous pouvez deviner dans quelle ville je me trouve car les Allemands ont claironné qu'ils l'avaient reprise. Ils ont failli le faire, d'ailleurs, mais nous avons finalement réussi à les écraser. J'étais en plein milieu de la bagarre et je me suis bien amusé. Quelques-uns d'entre eux ont réussi à s'approcher très près mais j'ai gagné ma solde et

probablement sauvé la situation. Montgomery est en train de tenter de s'approprier toute la gloire ; sans doute, avec l'aide de la « divine Providence » [122], y parviendra-t-il. Toujours est-il qu'à ce jour nous avons fait trois fois plus de prisonniers que nos « cousins ».
De tous les pays où j'ai pu aller, celui-ci est vraiment le plus abominable : poussière, saleté, punaises et indigènes.
J'ai une très belle maison, mais les WC ne fonctionnent pas et elle est pleine de punaises et de poux. Les gens sont au bord de la famine et paraissent désespérés ; ceci dit, ils ne nous aiment pas. Il y a de nombreux tireurs isolés, ce qui est mauvais pour nous mais plus encore pour eux.
Mon PC est installé sur l'emplacement d'un ancien temple païen dont il ne reste plus qu'une colonne branlante.

Le 17 juillet, Patton s'envole pour Tunis afin de faire part à Alexander de son intention de prendre Palerme.

Journal, 17 juillet
Le général Alexander… a décidé que la Septième Armée protégerait les arrières des Britanniques, plaçant ainsi les Américains dans un rôle secondaire qui n'est, ni plus ni moins, que la continuation du rôle qu'il nous a déjà fait jouer au long de cette campagne. Nous pourrions aussi bien finir la guerre ainsi. Je décolle pour Tunis pour le rencontrer.
Je suis persuadé que ni son état-major ni lui-même n'ont la moindre idée de la mobilité de la Septième Armée, pas plus que de sa puissance. Ils ne se rendent pas compte non plus des conséquences politiques possibles de leurs décisions.
Je vais expliquer la situation au général Alexander en essayant de lui démontrer qu'il serait politiquement maladroit de ne pas attribuer à la Septième Armée une part de gloire égale à celle de la Huitième Armée. J'ai également préparé une carte montrant le schéma de l'opération que nous proposons ainsi que le projet d'ordre d'opération…
Wedemeyer [123] et moi avons décollé à 12 h 10… pour atterrir à Tunis à 13 h 29. Le général Alexander nous a expliqué qu'il avait justement prévu de nous faire faire ce que je venais lui exposer mais

que son chef d'état-major avait oublié de nous prévenir. (Patton trouva l'excuse « un peu faible ».)
Il m'a autorisé à exécuter mon plan sous réserve que la route de Calanissetta soit tenue en permanence… Si je fais ce que j'ai l'intention de faire, il n'y aura plus besoin de tenir quoi que ce soit. Cela dit, j'ai promis.

Alexander, « cerné » de toutes parts, et après avoir écouté avec attention les explications fondées des Américains, approuve le plan de Patton.

CHAPITRE 23

PATTON *VS* MONTY :
LA COURSE POUR MESSINE

Le 15 juillet, le maréchal Kesselring signale à l'OKW que les défenses côtières italiennes se sont totalement effondrées et que les troupes allemandes seules ne peuvent tenir la Sicile. Pour autant, il ne saurait être question de céder facilement du terrain. Cela ne ferait qu'éroder un peu plus le moral des Italiens et risquerait de les pousser à sortir du conflit.

C'est la raison pour laquelle le *General der Panzertruppe* Hube est expédié en Sicile avec son XIVe *Panzerkorps* quelques jours après le débarquement allié. Hitler ordonne à Hube de stopper les Alliés au-devant du mont Etna. Le chef du XIVe *Panzerkorps* prend ainsi le contrôle de toutes les forces de l'Axe sur l'île. Kesselring décide en outre de renforcer l'aile gauche de Hube qui fait face à Montgomery avec des unités de la Luftwaffe basées dans les Balkans et en France. Pour le maréchal allemand, le danger immédiat vient de la 8e armée britannique désignée comme le *Schwerpunkt* [124] des forces anglo-américaines.

Le 17 juillet, le *Commando Supremo* fait savoir que la défense d'Agrigente a craqué sous la pression des Américains. Guzzoni ordonne une résistance fanatique des positions, puis dirige le XIIe corps d'armée italien ainsi que les divisions *Aosta* et *Assietta* vers l'est. Guzzoni, angoissé, demande de l'aide à l'OKW mais l'évacuation de la Sicile est inévitable.

Alors qu'un des accès clés du IIe corps a été pris par Montgomery, Patton cherche un moyen de revenir dans la course. Le 15 juillet, il envoie la 3e division d'infanterie en reconnaissance, puis il renforce son flanc gauche par la 82e *Airborne* et lui adjoint également la 2e division blindée, créant ainsi un corps d'armée provisoire dont l'objectif est de rallier Palerme au plus vite. Voyant que les forces de l'Axe se replient vers le nord-est de l'île, Patton lance ses unités vers Palerme. Le 20 juillet, le corps d'armée provisoire commandé par le général Keyes débute sa course. Deux jours plus tard, il entre dans la capitale sicilienne. Au même moment, le IIe corps de Bradley atteint la côte nord, à Termini Imerese.

Alexander comprend qu'il a été trompé par Patton mais il lui transmet néanmoins ses félicitations. Pour Monty en revanche, c'est la douche froide ! Les Américains ont mené une attaque éclair alors que sa 8e armée piétine devant Catane. Patton vient de lui voler la vedette et bien sûr, l'Américain savoure sa revanche : « Les Anglais m'ont donné les routes nos 113 et 120 [125] et sont fichtrement contents que nous soyons là. La 7e armée s'est emparée de la plus grande partie de l'île. » Mais Patton ne compte pas en rester là.

> *Journal, 19 juillet*
> … Déjeuner dans le Palais Fasciste, presque intact. C'est un bâtiment magnifique, recouvert de velours et de brocart, avec des chaises dorées ; nous y avons mangé des rations « C » dans la grande salle à manger d'apparat, sur une nappe de soie…
> Ma méthode, attaquer en permanence, est la bonne ; plus notre pression est grande, plus nos adversaires abandonnent de matériel. Les Italiens se battent très bien face à une défaite inéluctable. Ils devraient bientôt s'effondrer.
> J'ai l'impression que les Anglais ont quelques difficultés dans la péninsule de Messine et qu'il se pourrait bien que nous devions aller les aider. S'ils nous avaient laissé… prendre Caltagirone et Enna nous-mêmes, nous aurions gagné deux jours et nous serions maintenant sur la côte nord.
> Alexander ne se rend absolument pas compte de la puissance et de la mobilité des troupes américaines. Nous pouvons nous déplacer deux fois plus vite que les Anglais, frapper plus fort qu'eux, mais pour conserver le prestige de l'Angleterre, le XXXe Corps a été chargé de la manœuvre d'enveloppement et maintenant les Anglais se trouvent coincés. Ils ont lancé une division entière sur Catane hier et n'ont réussi à gagner que 400 mètres.
> Notre méthode est meilleure que celle des Anglais qui s'arrêtent, se renforcent, puis se lancent. Il faut tenir compte des réactions ennemies ce que je peux faire ici et ce que ne peut pas faire Alexander à Tunis.

Journal, 20 juillet
Nous avons pris Enna à 9 h 43… Les Canadiens sont arrivés huit minutes plus tard… J'ai donc envoyé un message au général Alexander disant que nous étions arrivés en même temps. Il y a gros à parier qu'ils déclareront être arrivés les premiers.

Journal, 21 juillet
Les Anglais ont de sérieux ennuis au sud de Catane. Ils ont réclamé la venue en Sicile de la 78e division alors que, la semaine dernière, ils avaient déclaré qu'ils n'en auraient pas besoin.

Journal, 22 juillet
Je suis parti au front… La discipline sur la route est remarquable. Lorsque je suis passé devant la 2e DB, les hommes m'ont d'abord salué avant de m'acclamer. Cela m'a fait chaud au cœur.
En roulant, j'ai vu de très beaux obstacles antichars… Mais, si une troupe est de bonne qualité, seule la mort l'arrête tandis que les obstacles défensifs sapent le moral de ceux qui les construisent.
Je pense que les futurs stagiaires de l'École de Guerre étudieront la campagne de Palerme comme un exemple classique de l'emploi des blindés. J'avais gardé les miens suffisamment loin en arrière pour que l'ennemi ne puisse prévoir dans quelle direction j'allais les employer ; ensuite, dès que l'infanterie eut fait le trou, les chars s'y sont engouffrés en grand nombre et à grande vitesse. Une telle méthode permet la victoire avec un minimum de pertes mais elle nécessite de grandes qualités de commandement que le général Keyes possède au plus haut point. Tout le mérite de la réussite de l'affaire doit lui revenir.
C'est une sensation très excitante que celle que l'on ressent en pénétrant la nuit dans une ville qui vient d'être capturée. Lorsque nous sommes arrivés à 22 heures au Royal Palace où était installé le PC, Keyes et Gaffey étaient déjà partis se coucher et la ville était contrôlée par des éléments de la 3e DI. Nous avons réveillé Keyes et Gaffey pour les féliciter et bu quelques gorgées d'alcool pour l'occasion. Alexander avait envoyé un télégramme : « Bravo pour votre grande victoire. Mes félicitations les plus chaleureuses à vous-

même et à vos splendides soldats. » Je lui avais dit une fois que les Américains aimaient les compliments, ma foi, il s'en est souvenu.

Compte rendu du général Patton sur la prise de Palerme, 23 juillet 1943

Nous avons d'abord traversé toute une série de villages qui n'en formaient en fait qu'un seul. Les rues étaient pleines de gens qui criaient « À bas Mussolini » et « Vive l'Amérique ».

Ce fut la même chose lorsque nous arrivâmes dans la ville. Ceux qui y parvinrent avant la nuit… furent accueillis par des fleurs jetées devant eux sur la route tandis qu'on leur offrait à profusion citrons et melons d'eau.

Le gouverneur de la ville était parti, mais nous avons capturé deux généraux italiens qui nous ont déclaré être heureux d'avoir été faits prisonniers parce qu'ils considéraient que les Siciliens étaient des animaux et non des êtres humains.

Au cours de la journée nous avons dû faire quelque 10 000 prisonniers. Lorsque, le 23 au matin, je suis allé inspecter le port, je suis passé devant un groupe qui s'est aussitôt levé et m'a salué avant de m'acclamer.

Le port lui-même n'est pas très endommagé, mais les alentours sont effroyablement détruits.

Nous avons installé notre PC dans le prétendu palais royal après l'avoir fait nettoyer par des prisonniers pour la première fois sans doute depuis l'occupation grecque de l'Antiquité. Nous leur avons également fait enlever les décombres qui encombraient les rues et boucher les trous dans les docks…

Le vicaire général du cardinal est venu me voir. Je lui ai déclaré que j'avais été stupéfait de la stupidité et du courage de l'armée italienne : stupidité parce qu'ils combattaient pour une cause perdue, et courage parce qu'ils étaient italiens. Je lui ai demandé de le faire savoir. J'ai ajouté que nous avions fait la preuve que nous étions capables de les détruire entièrement et que s'ils ne voulaient pas le comprendre et refusaient de se rendre, nous le ferions sans hésiter.

En fait, j'ai annulé les bombardements aériens et navals prévus parce que je pensais qu'il y avait eu bien assez de morts comme cela et qu'avec la 2e DB, nous pouvions prendre la ville sans infliger à

l'ennemi des destructions qui ne nous auraient rien rapporté. Je pense… que lorsque l'on entreprendra des recherches historiques on s'apercevra que le corps d'armée du général Keyes a fait mieux et plus vite, contre une résistance plus sérieuse, que ne l'avaient fait les Allemands pendant leur fameux « Blitz ».
Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas perdu de temps, et, dès ce matin, nous avons entrepris de nous emparer de la route du nord et de déplacer l'artillerie en vue d'appuyer l'offensive finale du IIe Corps qui doit débuter dans quelques jours.

Lettre à Eisenhower, 24 juillet 1943
Il semblerait… que la visite que j'ai faite au général Alexander ait eu quelques résultats puisqu'elle nous a permis de prendre Palerme et, par là même, de raccourcir nos lignes de communication et de faciliter le déchargement du matériel.
La manœuvre exécutée par le corps d'armée provisoire que j'avais constitué est, je crois, un bon exemple d'utilisation des blindés. Les troupes, que ce soit l'infanterie ou les blindés, ont fait preuve de qualités exceptionnelles ; quant aux qualités de chef du général Keyes, elles sont au-dessus de tout éloge. Je serais particulièrement heureux que son nom puisse être cité (par la presse).
D'après ce que je sais, cinq seulement de nos chars sur les trois cents dont nous disposions ont eu des ennuis mécaniques.
Je n'ai que des compliments à faire aux officiers généraux et j'éprouve une profonde admiration pour l'endurance, le courage et l'efficacité de nos troupes…
Le ravitaillement, de son côté, s'est effectué de façon tout à fait remarquable, je n'ai que des éloges pour ceux qui s'en sont occupés.
J'ai naturellement beaucoup apprécié le fait que vous m'ayez envoyé le reste de la 9e division ; nous en aurons certainement besoin pour l'opération suivante qui risque d'être très difficile. Plus nous irons vite, moins cela coûtera cher. Encore une fois, merci, pour l'aide que vous nous avez toujours apportée. Je suis, comme toujours, votre très dévoué.

Quelques jours après la prise de Palerme, Patton s'envole pour Syracuse afin de rencontrer le chef de la 8e armée britannique. Il note :

« Montgomery était là ainsi que plusieurs officiers d'état-major. J'ai commis l'erreur de me presser à sa rencontre. Il en a fait autant, mais c'est moi qui ai fait le premier geste. Il m'a montré une carte posée sur le capot de sa voiture et sur laquelle il avait tracé une "frontière" entre nos deux armées. » Les deux chefs discutent des itinéraires que pourraient emprunter les 7e et 8e armées mais Patton, craignant que l'Anglais ne lui joue un nouveau « sale tour » est sur ses gardes : « Il m'a donné son accord tellement facilement que j'ai pensé qu'il y avait quelque chose là-dessous, mais je n'ai pas encore trouvé ce que c'était. Une fois cette question réglée, Montgomery a déclaré qu'il ne voyait pas pourquoi nous ne prendrions pas la totalité de la route no 117. Étant donné qu'elle ne paraissait pas avoir d'utilité ni pour l'un ni pour l'autre, il ne voyait aucune objection à ce que nous la prenions. »

Patton et Monty arrivent rapidement à une solution. Les Américains emprunteront les routes 120 (dans les terres) et 113 (côtière) tandis que les Britanniques prendront la route 114 sur l'axe Adrano-Randazzo. Patton écrit : « Alexander est arrivé alors que tout était réglé. Il paraissait de mauvaise humeur et parlait brusquement, ce qui est rare chez lui. Il demanda à Monty d'expliquer son plan. Celui-ci lui répondit que nous nous étions déjà mis d'accord. Alexander se fâcha et ordonna à Monty de lui montrer son plan. Celui-ci s'exécuta, après quoi, ce fut mon tour. Il donna son accord mais laissa entendre que le général Miller [126] allait exploser.

« Tout ce que voulait Miller, c'était réduire à 35 le nombre des LST dont je disposais.

« J'insistai sur le chiffre de 45 qu'il finit par admettre de mauvaise grâce tout en déclarant que la décision finale incombait à l'amiral Cunningham.

« Bedell Smith intervint sur ces entrefaites pour dire à Miller que la répartition des LST serait faite au niveau du quartier général allié dont il avait trop tendance à oublier l'existence.

« J'ajoutai alors qu'il me fallait en plus des LST, de quoi transporter au minimum un bataillon renforcé pour faire des petites opérations amphibies le long de la côte nord. Alexander n'en voyait guère l'intérêt mais finit par accepter que l'on fasse un essai.

« Je demandais également des croiseurs et Richardson dit qu'il veillerait à ce que je les obtienne ; je doute qu'il le fasse.

« La réunion s'acheva alors sans qu'on songeât à nous offrir à déjeuner. J'ai trouvé que Monty se conduisait comme un malappris à l'égard

d'Alexander et de moi-même. Il m'a fait cadeau d'un briquet à 5 cents ; il a dû, sans doute, en recevoir une boîte.

« Une heure de vol au retour pour rentrer à Palerme où nous sommes arrivés à 14 h 30, en même temps que le reste de l'état-major revenu en voiture.

« Keyes m'attendait avec une garde d'honneur et une fanfare de la 3e division d'infanterie. Nous nous sommes installés au palais royal. »

Patton endosse facilement le costume de conquérant qu'il s'est lui-même taillé !

Lettre à Béatrice, 27 juillet 1943

Green Meadows et même Avalon vont me paraître bien peu de chose après ceci. Pour parvenir à l'appartement royal, qui est celui dans lequel je dors, il faut traverser sept antichambres et une toute petite salle à manger d'environ 15 mètres sur 20.

Keyes habite à l'autre bout, mais il n'a, lui, que trois antichambres, une misère…

Le palais, construit dans les années 1600, a été modernisé, mais non nettoyé. J'éprouve une certaine jouissance à utiliser des WC rendus malodorants par des altesses constipées.

Le lit comporte un sommier et trois autres matelas, tout comme dans l'histoire de la princesse sur un pois, malheureusement vous n'êtes pas là.

La salle à manger est immense ; elle fait au moins 30 mètres sur 15 à mon avis. Nous mangeons des rations « K » dans de la porcelaine aux armes de Savoie.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le palais, Stiller, qui n'a aucune poésie, m'a dit : « Mon Général, laissez-moi faire et je vous trouverai une bonne maison moderne plus agréable que cette gargote. » La gargote en question est large comme deux immeubles ; d'un côté il y a les bureaux, au milieu, il y a une église et, à l'autre bout, les appartements.

Son Éminence le cardinal et moi-même sommes maintenant très liés. J'ai été le voir hier, aujourd'hui c'est lui qui est venu… accompagné d'un archevêque et de deux autres prélats. Nous leur avons offert du champagne pris aux Allemands avec du bacon et passé un excellent

moment. Le cardinal m'est très utile comme élément stabilisateur ; de plus, il a beaucoup d'influence.
La guerre est loin d'être finie mais nous allons la gagner et de belle façon. Pour l'instant, nous faisons la course avec nos cousins britanniques et nous avons l'avantage. J'aimerais savoir ce qu'on en dit chez nous : pour la BBC, c'est à peine si nous existons.
Je n'ai pas la moindre idée de ce que nous ferons après la Sicile mais peu m'importe où je me bats et contre qui je me bats tant que je me bats. C'est le plus beau de tous les jeux…
Roosevelt m'a envoyé une photo dédicacée sur laquelle je figure à ses côtés, tandis que Churchill m'adressait ses félicitations ; Ike, quant à lui, est toujours muet.

La tache qui l'attend ne va pas être des plus faciles. Certes, avec Montgomery, il forme un étau dont les mâchoires vont inexorablement se refermer sur Messine. Mais c'est bien dans ce secteur du front que les Allemands ont décidé de stopper les Alliés, suivant en cela les instructions du Führer. Le 24 juillet, les Allemands comprennent que le *Schwerpunkt* vient de passer à la 7e armée de Patton. Repliées derrière la ligne de défense dite « Etna », les forces germano-italiennes ont prévu de mener des combats retardateurs en se repliant derrière de nouvelles lignes défensives jusqu'à Messine d'où elles embarqueront pour la Calabre.

À ce moment, Patton n'a qu'un objectif : prendre Messine avant les Anglais. Il y va de l'honneur de l'armée américaine mais aussi du sien. Il rêve de se couvrir de gloire et de damner le pion à Monty. Mais il voit se profiler une difficulté de taille qui pourrait l'empêcher de triompher : la route n° 113 qu'il doit emprunter est particulièrement difficile car très étroite et sinueuse.

Lettre à Middleton, 28 juillet 1943
Ceci est une véritable course de chevaux, et le prestige de l'armée américaine est en jeu. Il faut que nous prenions Messine avant les Anglais. Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour nous aider à gagner la course.

Journal, 1e août
Nous avons commencé notre progression et nous nous déplaçons sans arrêt. Les montagnes sont les pires que j'aie jamais rencontrées. Je ne sais par quel miracle nos hommes s'en sortent, mais, ce qui est sûr, c'est que nous ne devons pas relâcher notre pression car elle est insupportable pour l'ennemi. Et puis, de toute façon, nous devons arriver à Messine avant la Huitième Armée.

Ordre général n° 10 pour la Septième Armée, 1er août
Le présent ordre général devra être lu aux troupes.
Soldats de la Septième Armée et de la XIIe Tactical Air Force. Soutenus par la marine et l'aviation, vous avez, depuis votre débarquement, combattu sans arrêt pendant vingt et un jours, tué ou capturé plus de 87 000 soldats ennemis, vous vous êtes emparé ou vous avez détruit 371 cannons, 172 chars, 928 camions et 190 avions. Vous êtes de magnifiques soldats ! Le général Eisenhower… et le général Alexander… m'ont tous deux fait savoir à quel point ils étaient satisfaits et fiers des efforts que vous avez accomplis. Maintenant, avec nos camarades de la Huitième Armée, nous abordons le dernier quart d'heure. Notre offensive doit demeurer irrésistible. L'issue des combats est certaine et très proche. Messine est notre prochain objectif !!!

Journal, 3 août
J'ai fait une halte à l'hôpital pour parler avec 350 nouveaux blessés. Il y avait là un pauvre gars qui avait perdu un bras et qui pleurait ; un autre avait perdu une jambe. Tous étaient courageux et gais. Il y avait, entre autres, un adjudant qui en était à sa seconde blessure. Il se mit à rire et déclara qu'après sa troisième, il demanderait son rapatriement. Il se trouve que, quelques mois auparavant, j'avais dit au général Marshall qu'à mon avis, tout sous-officier ou soldat blessé devrait être renvoyé chez lui…

Début août, Patton lance la course. La 7e armée progresse avec la 45e division d'infanterie (puis 3e division qui la relève) sur la route 113 et la 1re division d'infanterie sur la route 120. Les GI's sont mis au supplice par une chaleur écrasante, les maladies et l'ennemi qui oppose des actions

retardatrices particulièrement violentes. Il faut plusieurs jours à la *Big Red One* pour prendre Nicosia défendue pied à pied par la 15e *Panzergrenadier-Division.*

Les Allemands appuyés par les restes de la division *Aosta*, se retranchent sur les hauteurs entourant le village perché de Troina, prochaine étape des Américains. Il faut une semaine de combats terribles pour en venir à bout. Les Allemands adoptent un système défensif en utilisant habilement le terrain. Ils se retranchent derrière une ligne de mines puis mitraillent les Américains qui se lancent à l'assaut en terrain découvert. L'infanterie et les Panzer mènent plusieurs contre-attaques appuyées par de puissants tirs d'artillerie ; un carnage ! Le 4 août, Terry Allen engage deux régiments dans une attaque par les flancs. Patton est obligé de faire intervenir l'artillerie et les tabors marocains pour nettoyer la place. Le 6 août, les GI's pénètrent enfin dans le village préalablement abandonné par les défenseurs.

Sur la route 113, les choses ne vont guère mieux. La 3e division d'infanterie est rapidement bloquée par la 29e *Panzergrenadier-Division* à San Fratello. Patton décide alors d'utiliser la *Task Force 88* de la *Navy* et de faire débarquer hommes et matériel dans le dos des Allemands tout en maintenant la pression par les terres. Mais la marine américaine, à court d'embarcations, ne peut débarquer qu'un bataillon à la fois. La retraite de la 15e *Panzergrenadier-Division* à Troina expose le flanc gauche de la 29e Pz. Gr qui décide de refluer lentement. Le 9 août, Patton lance un assaut amphibie à Sant'Agata. Une fois de plus, l'ennemi recule et bloque les Américains. Patton, qui veut Messine à n'importe quel prix, demande à Bradley de relancer un assaut amphibie sur Brolo. Un bataillon d'infanterie débarque de nuit et surprend les défenseurs qui mènent plusieurs contre-attaques. Aux premières lueurs du jour, les fantassins arrivant par la route font la jonction avec les unités qui ont débarqué, mais les *Panzergrenadiere* ont réussi à s'extirper de la nasse pour établir une nouvelle ligne de défense. Patton, contre l'avis de Bradley et de Truscott, lance un ultime assaut par mer sur Falcone, mais les Allemands ont déjà décroché.

> *Lettre à Frederick Ayer, 6 août 1943*
> Nous venons de nous emparer d'une ville que nous avions attaquée pendant trois jours. Du coup, je me sens particulièrement en forme, d'autant que Monty m'avait télégraphié pour m'annoncer qu'il venait à mon aide. Il n'a plus besoin de le faire désormais. Lui et moi

faisons la course à celui qui s'emparera le premier de la dernière grande ville du pays. La lutte sera serrée, mais j'ai bon espoir de gagner.
Ce pays (Troina) est vraiment abominable : climat, mouches, moustiques, relief et habitants.
Le sergent George Meeks, mon ordonnance noir, a très bien résumé la situation : « Lorsque vous et moi, dit-il, commandions le 5e régiment de cavalerie au Mexique, les Mexicains ne valaient pas grand-chose ; ensuite, nous sommes allés au Maroc et les Arabes valaient encore moins que les Mexicains. Après cela, nous avons commandé le IIe Corps en Tunisie et c'était encore pire. On aurait pu croire qu'avec l'Algérie nous avions atteint le fond. Eh bien non, car ici où nous commandons une armée, les indigènes sont encore pires que les Algériens. » Je crois bien qu'il a raison.

Journal, 6 août
J'ai été faire un tour à l'hôpital de campagne. Il y avait là deux hommes encore complètement choqués par les tirs d'artillerie. Le docteur m'a dit qu'on allait leur faire une piqûre pour les endormir et que, selon toute vraisemblance, ils iraient bien au réveil. Un autre blessé avait eu le sommet de la tête emporté et on guettait le moment où il allait mourir. C'était un horrible spectacle auquel je ne me suis pas attardé ne voulant pas que des sentiments personnels puissent par la suite m'empêcher d'envoyer des hommes au combat, ce qui serait particulièrement désastreux pour un général.
Les Allemands tirent régulièrement sur mon PC avec des canons à longue portée. Au début j'ai eu peur et puis j'ai eu honte de moi et maintenant tout va bien. Je me suis entraîné à garder mon sang-froid et je peux désormais continuer à parler même s'il y a une explosion tout près. J'éprouve même un certain plaisir à voir les autres battre des paupières ou regarder autour d'eux.

Journal, 9 août
Bradley… pense que nous devrions faire passer en jugement les deux hommes responsables de la fusillade des prisonniers… Il m'a dit également qu'au moins trois soldats américains d'origine italienne ont déserté et qu'on les a retrouvés, en civil, au milieu de la

population. Je vais essayer de les faire fusiller : désertion en face de l'ennemi – les salauds !!!
Je crois que je vais rester ici aujourd'hui. Je pense qu'il n'est pas bon que je me montre trop lorsque les choses vont bien.

Journal, 10 août
Visité un autre hôpital… Il y avait un soldat, la jambe fracassée. Il m'a déclaré : « Êtes-vous le général Patton ? J'ai lu tout ce qui a été écrit sur vous. » Les hommes paraissaient tous heureux de me voir… La plupart étaient en bonne forme sauf deux dont les médecins m'ont dit qu'ils allaient mourir…
Keyes m'a appelé à 19 h 45 pour m'annoncer que Bradley et Truscott étaient tous deux d'avis qu'il fallait annuler les opérations de débarquement prévues parce que la 3e DI n'avait pas avancé suffisamment vite pour pouvoir les appuyer efficacement. J'ai répondu à Keyes que les débarquements auraient lieu quoi qu'il arrive. Truscott a alors demandé à me parler personnellement et a vigoureusement protesté contre ma décision. Je lui ai dit que les opérations étaient maintenues. « D'accord si vous en donnez l'ordre », m'a-t-il répondu. – C'est un ordre. »
J'ai alors décidé de me rendre personnellement auprès de lui et, au passage, je suis allé avec Gay vérifier que les bateaux de débarquement étaient bien partis. Nous sommes arrivés au PC de la 3e division à 20 h 45. La première personne que j'y ai rencontrée était le capitaine de vaisseau Davis, chef d'état-major de l'amiral Davidson, qui m'a déclaré qu'il fallait annuler les débarquements étant donné que les opérations avaient commencé avec une heure de retard et qu'elles ne pourraient s'achever avant 4 heures du matin. Lui ai répondu que, même si cela devait durer jusqu'à 6 heures, je maintenais ma décision.
Truscott faisait les cent pas, une carte à la main, l'air désemparé. Je lui ai dit : « Général Truscott si, en votre âme et conscience, vous estimez ne pas devoir commander cette opération, je vous ferai relever et mettrai à votre place quelqu'un qui le fera.
— Mon Général, m'a-t-il répondu, c'est votre droit le plus strict de m'enlever mes étoiles quand vous le voudrez.

— Ce n'est pas du tout ce que je veux, lui ai-je répondu. Je vous ai fait avoir la Distinguished Service Medal et vous ai proposé pour le grade de major-général, ceci en raison de vos capacités. Vous êtes un bien trop vieux sportif pour pouvoir penser qu'on peut repousser un match.
— Vous êtes vous-même un trop vieux sportif pour ne pas savoir que cela arrive parfois, me rétorqua-t-il.
— Ce ne sera pas le cas cette fois, les bateaux sont partis.
— Mais je n'ai pas pu avoir mon artillerie à temps et l'infanterie se trouve beaucoup trop à l'ouest pour pouvoir appuyer les débarquements !!
— Rappelez-vous le mot de Frédéric le Grand : l'audace, toujours l'audace [127]. Je suis sûr que vous réussirez. Cela dit, s'il y a un goulot d'étranglement, c'est là que vous devriez être et non ici. »
C'est à ce moment-là que Bradley m'a appelé à son tour pour me demander si l'opération était maintenue. Je lui ai dit que oui, soulignant que je prenais l'entière responsabilité de l'affaire en cas d'échec mais que Truscott et lui en retireraient tout le bénéfice en cas de succès.
J'ai ensuite redit à Truscott que j'avais une entière confiance en lui et, pour bien le lui montrer, je suis parti me coucher.
Pendant le trajet retour je me suis fait un peu de souci tout en restant persuadé que j'avais raison. J'ai réveillé le général House pour m'assurer que j'aurai bien demain l'appui aérien des avions de la marine dont j'avais besoin. Je lui ai également dit de mettre en l'air tous ses avions au profit de la 3e division.
Je suis peut-être têtu, mais je suis certain que j'ai fait mon devoir malgré les très fortes pressions auxquelles j'ai été soumis et que j'ai apporté la preuve de mes très grandes qualités de chef.

Journal, 11 août
Je n'irai pas sur le front aujourd'hui ; je ne voudrais pas que l'on puisse croire que je manque de confiance en Truscott.

Lettre à Béatrice, 11 août 1943
Hier, j'ai vraiment gagné ma solde. Nous avions mis sur pied une petite opération amphibie et tout était prêt. À 20 heures, Omar

(Bradley) et Lucien (Truscott) m'ont tous les deux demandé qu'elle soit annulée parce que trop risquée. Je l'ai maintenue et tout a bien marché. J'ai dû me montrer un peu dur et leur ai demandé quel effet cela leur ferait de voir leurs étoiles de généraux transformées en insignes de colonels…
Je crois que j'ai une espèce de sixième sens pour la guerre ainsi que la faculté de me mettre à la place de l'ennemi. En plus, je n'hésite pas à prendre des risques. La nuit dernière, je me suis souvenu des paroles de Frédéric le Grand :… l'audace, toujours l'audace, et aussi de celles de Nelson portant les jumelles à l'œil qu'il avait perdu et disant : « … Tout va bien, Messieurs. J'ai regardé, soigneusement, et je ne vois aucune raison de battre en retraite. Envoyez le signal de poursuite de l'attaque. »
Je viens d'être interrompu par un coup de téléphone de Truscott m'annonçant qu'il allait contre-attaquer. Je lui ai répondu que c'était le meilleur moment pour tuer de l'Allemand et d'y aller franchement. Il paraissait très excité et très heureux.
Les tirs viennent de reprendre. Je pense que je vais aller jeter un coup d'œil à ce qui se passe.

Télégramme d'Eisenhower à Patton, 12 août 1943
Tout ce que je puis faire, c'est vous adresser toutes mes félicitations.

Journal, 12 août
Nous avons été survolés par trois avions allemands, trappes ouvertes. Nous avons vu tomber les bombes mais comme nous étions sur la route, coincés entre un mur et une falaise, nous ne pouvions rien faire d'autre que de rester où nous étions.
Truscott est arrivé sur ces entrefaites, ce qui m'a permis de le féliciter chaleureusement pour son magnifique travail.

Journal, 13 août
Au lit avec beaucoup de fièvre.

Journal, 14 août
Toujours malade ; j'ai quand même été jusqu'au PC de la 3e DI.

Lettre à Béatrice, 15 août 1943
Il règne ici une espèce de fièvre locale que l'on croit transmise par des mouches minuscules. La température monte jusqu'à 40 °C, on ne peut rien manger et on transpire tout le temps. Cela dure quatre à cinq jours après quoi il n'y paraît plus. J'espère bien être rétabli demain, ce qui m'arrangerait beaucoup car j'ai l'impression que nous allons en terminer très bientôt avec notre affaire.
Je viens de vous expédier un couvre-lit qui a gagné le prix de broderie de Palerme en 1893. Je l'ai payé 90 dollars. J'espère qu'il les vaut. Inutile de raconter que j'ai été malade. Il y a trop de gens à qui cela ferait plaisir. Je ne suis pas encore très en forme aussi vais-je retourner au lit.
Je pense que vous me verrez bientôt aux Actualités, faisant mon entrée dans Messine.

Journal, 15 août
Nous montons notre troisième opération amphibie ce soir [128].

Journal, 16 août
Truscott et Bradley ont encore essayé de me faire annuler le débarquement prévu sous prétexte que la 3e division avait déjà dépassé Falcone (lieu de débarquement prévu). J'ai maintenu ma décision. Les plans avaient été établis et, en outre, je savais pouvoir disposer sans difficulté d'un régiment supplémentaire.

Patton est obsédé par la course pour Messine qu'il a lancée avec Montgomery. À tel point qu'il s'attire la colère de Bradley qui constate amèrement le nombre croissant de pertes pour des gains limités. À ce petit jeu, c'est bien l'Allemand Hube qui est en train de gagner la partie. Certes, il ne peut plus rien pour garder l'île mais il réussit un véritable tour de force logistique pour évacuer ses troupes. Tandis que la 29e *Panzergrenadier* et la *Hermann Goring* tiennent l'ennemi à distance, la 15e *Panzergrenadier* reflue vers Messine avant d'embarquer pour l'Italie. Le XIVe corps italien s'échappe également avec 70 000 hommes, 300 véhicules et 80 canons. Le 16 août, le gros de la 29e *Panzergrenadier* et de la *Hermann Goring* quitte à son tour la Sicile pour la Calabre. Le 17 août, les 60 000 combattants allemands sont en Italie [129].

Quelques heures après le départ du dernier navire allemand, les premières unités de la 7e armée entrent dans Messine. Truscott ordonne à son second, Eagle, de sécuriser la ville et de bien veiller à ce que les Britanniques ne la capturent pas ! Puis, les premiers chars britanniques entrent dans Messine pour constater que la ville est déjà sous contrôle américain.

> *Journal, 17 août*
> Décollage à 8 h 50 en Piper Cub avec Lucas et Gay. Keyes nous attendait au PC de la 3e DI. De là, nous sommes allés par la route jusqu'au sommet de la colline qui surplombe Messine. Bradley n'était pas là, – sans doute n'avait-il pas reçu notre message. J'en ai été très déçu, comme je le lui ai dit plus tard au téléphone, car il avait certainement largement mérité de faire avec nous son entrée dans la ville.

> *Journal, 22 mai 1944*
> Je viens enfin d'avoir le fin mot de l'histoire de Bedell Smith à Messine. Lemnitzer et lui étaient arrivés alors que nous venions tout juste de partir vers la ville. Ils décidèrent de nous suivre « dans la mesure où la route était parfaitement sûre ». Murnane, aide de camp de Gay, les prit en charge. Arrivés au sommet de la crête, Smith lui demanda s'ils se trouvaient exposés au feu et Murnane lui répondit que cela pouvait arriver. À ce moment précis, une de nos batteries de 155 mm se mit à tirer à travers le détroit en direction de l'Italie. Persuadé qu'il s'agissait d'obus ennemis, Smith sauta dans un fossé d'où il refusa de sortir même après que Lemnitzer et Murnane l'eurent assuré qu'il n'y avait aucun risque. À mon retour, il était tout pâle, le teint gris… Il en tremblait encore.

Patton triomphe, Patton exulte. Il vient de battre Montgomery dans sa course effrénée pour Messine. Pour autant, son comportement est loin d'avoir fait l'unanimité. Pour Bradley, trop de sang a été versé pour cette course ridicule et le chef de la 7e armée, aveuglé par son objectif, s'est montré puéril envers ses supérieurs, brutal avec ses hommes, les poussant sans cesse au bout de leurs limites et bestial avec les prisonniers ennemis et les populations civiles. Bedell Smith quant à lui, n'encaisse pas l'attitude de

Patton qui, sa victoire acquise, se croit tout permis et fait montre d'une arrogance sans borne.

> *Journal, 17 août 1943*
> J'ai pris Smith dans ma voiture et je l'ai emmené déjeuner à la 3e DI… J'ai eu une vraie discussion avec lui au sujet des promotions que je voulais faire au sein de la Septième Armée. Il m'a rappelé que lorsque celle-ci avait été créée, il avait été convenu qu'il n'y en aurait pas. Je lui ai répondu que je le savais fort bien mais que maintenant que nous avions fait nos preuves nous demandions, non pas une faveur, mais notre simple droit. Je reste persuadé qu'il fera tout pour nous mettre des bâtons dans les roues, mais j'y arriverai de toute façon. Ce Smith est un véritable fils de p…
> Je me sens complètement à plat ; ce passage d'une intense activité physique et intellectuelle au calme total est fort difficile.
> Le Seigneur a été plus que généreux à mon égard. S'il me fallait refaire cette campagne, je pense que je la referais exactement de la même façon. Peu de généraux dans l'histoire ont pu en dire autant…
> Depuis que cette guerre a commencé, je me suis toujours senti comme la brindille flottant sur le courant du destin. Je crois que je m'en suis sorti de mon mieux. Pour l'instant, l'avenir de la Septième Armée est plutôt sombre, mais je reste persuadé que la chance qui a été la mienne jusqu'ici continuera à me servir.

La chance qui accompagne l'impétueux Patton depuis sa première campagne nord-africaine ne va pourtant pas tarder à l'abandonner. C'est de son propre camp que va venir la foudre.

CHAPITRE 24

L'AFFAIRE DES GIFLES

Le 18 août, Patton reçoit des messages de félicitations pour sa campagne « exemplaire ». Le président Roosevelt et le général Marshall ne tarissent pas d'éloge pour la victoire du bouillant général sur les forces de l'Axe et… sur Monty ! Mais l'euphorie ne dure que quelques jours. Le 20 août, « Georgie » reçoit un télégramme urgent indiquant l'arrivée à Palerme du général Lucas porteur d'un message de la plus haute importance. Avant même que ce dernier n'arrive, le général Blesse, directeur des services de santé du grand quartier général allié apporte une lettre personnelle d'Eisenhower à Patton.

> *Lettre d'Eisenhower à Patton, 17 août 1943*
> (*lettre apportée par le médecin général Blesse*)
> Je joins à ma lettre un rapport concernant votre conduite personnelle, rapport dont les termes m'ont profondément choqué. J'aimerais que vous puissiez m'assurer que les accusations qu'il contient sont sans fondement ; les détails qui y sont relatés me conduisent cependant à penser que certaines d'entre elles reposent sur des faits réels. Je suis parfaitement conscient qu'il est parfois nécessaire d'être dur au combat et je comprends très bien que des mesures très énergiques puissent par moments s'imposer pour atteindre les objectifs fixés. Ceci ne saurait en rien excuser les voies de fait, surtout vis-à-vis de malades, non plus que l'étalage devant des subordonnés d'un manque total de contrôle de soi-même.
> Il *n'est pas* dans mes intentions d'entreprendre une enquête officielle sur les deux cas cités par ce rapport. J'ajoute qu'il est pour moi affreusement pénible d'avoir à traiter d'accusations aussi graves vous concernant au moment même où, sous votre commandement, une armée américaine a obtenu une victoire dont je suis extrêmement fier. Je pense que, au cours des dernières semaines, vous avez rendu aux États-Unis ainsi qu'à la cause alliée des services d'une valeur

inestimable ; il n'en reste pas moins que, si dans les accusations contenues dans ce rapport il existe une grande part de vérité, je serai amené à mettre en doute votre jugement et votre équilibre et à me poser de graves questions sur les emplois que vous serez susceptible d'occuper dans l'avenir. Pour l'instant, je pars du principe que les faits réels sont beaucoup moins graves que ce rapport ne le laisse supposer et que, en tout état de cause, ils se sont produits tandis que vous étiez sous l'empire de la tension de votre effort vers la victoire et donc dus davantage à un manque de jugement plutôt qu'à une particulière dureté de votre part. La façon dont vous avez exercé votre commandement au cours de ces dernières semaines a largement justifié, aux yeux du War Department comme à ceux de vos pairs, la ténacité avec laquelle j'ai soutenu que vous étiez parfaitement qualifié pour la tâche difficile qui vous attendait. Quoi qu'il en soit, vous devrez attacher la plus grande importance à cette affaire et veiller avec le plus grand soin à ce qu'aucun incident de ce genre ne me soit plus jamais signalé à l'avenir, de façon à ce que je puisse continuer à compter totalement sur vous pour toutes missions.

Il n'existe aucun autre exemplaire de cette lettre si ce n'est dans mes archives personnelles secrètes. J'entends que votre réponse me soit, elle aussi, adressée personnellement et de façon confidentielle. Je vous conseille en outre vivement – dans la mesure où les accusations dont vous êtes l'objet reposent sur des faits réels – de faire les excuses appropriées aux personnes en cause et ce, avant de m'adresser votre réponse.

Jamais, au cours de ma carrière militaire, lettre ne m'a paru aussi difficile à écrire, non seulement en raison de notre très ancienne amitié mais aussi en raison de mon admiration pour vos exceptionnelles qualités de soldat ; il n'en reste pas moins qu'une attitude telle que celle décrite dans le rapport ne sera *jamais* tolérée, quel que soit le grade ou le rang de celui qui s'en rendrait coupable.

Rapport du lieutenant-colonel Perrin H. Long du Service de Santé au chef du Service de santé des forces américaines en Afrique du Nord [130].

Objet : mauvais traitements subis par des malades dans les 15e et 93e hôpitaux de l'avant.

Pièce n° 1
Le soldat Charles H. Kuhl, compagnie L, 26e régiment d'infanterie, 1re DI, consultant à l'infirmerie le 2 août 1943, a fait l'objet du diagnostic suivant : « épuisement ». Il a été évacué sur la compagnie « C » du 1er bataillon médical. Sa fiche mentionnait que c'était la troisième fois qu'il était évacué sur cette compagnie pour le même motif depuis le début de la campagne. Il a ensuite été dirigé vers le centre de triage où on lui a administré du « sodium mytal ». Le 3 août, sa fiche mentionne : « état d'anxiété psychique moyennement grave (soldat hospitalisé deux fois au cours des dix derniers jours, ne peut, de toute évidence, supporter la vie au front) ». Le soldat Kuhl a ensuite été conduit au 15e hôpital de l'avant. Tandis qu'il attendait au bureau des entrées… le lieutenant général George S. Patton a fait son entrée accompagné du médecin chef et d'autres médecins. Le général s'est adressé aux blessés et malades présents avant de les passer en revue. Lorsqu'il est arrivé auprès du soldat Kuhl et qu'il lui a demandé ce qu'il avait, celui-ci lui a répondu : « Je crois que je ne peux pas supporter tout cela. » Le général s'est aussitôt mis en colère, a traité le soldat de lâche, l'a frappé avec ses gants avant de l'attraper par le col et de le jeter hors de la tente ; des brancardiers l'ont récupéré et l'ont envoyé dans une autre tente. On s'est alors aperçu qu'il avait 39 °C de fièvre et souffrait de diarrhée à un point tel qu'il devait aller à la selle dix à douze fois par jour. Le lendemain, il avait toujours de la fièvre et une analyse a montré qu'il était porteur des germes de la malaria. Ce soldat était dans l'armée depuis huit mois et faisait partie de la 1re division depuis le 2 juin.

Pièce n° 2
Le soldat Paul G. Bennett, batterie « C », 17e régiment d'artillerie, a été admis au 93e hôpital de l'avant le 10 août 1943. Il s'agit d'un

garçon de 21 ans qui sert dans l'armée depuis quatre ans. Son unité fait partie du IIe Corps depuis le mois de mars et il n'avait jamais eu aucun problème jusqu'au 6 août, jour où son meilleur ami a été blessé. La nuit suivante, il n'a pu dormir tant il se sentait nerveux et tant il avait peur des obus qui tombaient tout autour. Le souci qu'il se faisait pour son ami a encore accru sa nervosité le lendemain. Envoyé à l'arrière, un médecin lui administra un sédatif qui le fit dormir sans pour autant diminuer sa nervosité. La décision fut alors prise de l'évacuer bien que Bennett ait refusé pour ne pas quitter son unité.
Le lieutenant général George S. Patton est entré dans la tente et s'est adressé aux hommes qui s'y trouvaient. Bennett était assis, tout tremblant. Lorsqu'il lui demanda ce qu'il avait, il répondit : « Ce sont mes nerfs » et commença à sangloter. Le général s'emporta : « Que dites-vous ? » Tout en continuant à sangloter, le soldat lui dit : « Ce sont mes nerfs, je ne peux plus supporter les tirs d'artillerie. » Le général s'est alors mis à hurler : « Vos nerfs, menteur ; vous n'êtes qu'un sale lâche, espèce de fils de p… » Il a ensuite giflé le soldat en lui disant : « Arrêtez de pleurer, je ne veux pas vous voir en train de chialer assis à côté de ces braves gars qui ont été blessés. » Il l'a ensuite de nouveau frappé et, se retournant vers le médecin des entrées, il s'est mis à hurler : « N'acceptez pas ce sale bâtard, il n'a absolument rien. Je ne veux pas que les hôpitaux soient encombrés par ces fils de p… qui n'ont pas assez de cran pour se battre. » Il s'est ensuite retourné vers le soldat qui essayait de se mettre au garde-à-vous tout en restant assis, car il tremblait de tous ses membres : « Vous allez retourner au front ; peut-être serez-vous tué, mais vous allez vous battre. Sinon, je vous fais mettre contre un mur et je vous fais fusiller. En fait, dit-il en dégainant son pistolet, je devrais vous tuer moi-même, espèce de sale lâche. » Le général criait encore, en quittant la tente, qu'il fallait renvoyer ce fils de p… au front. Attirés par le bruit, de nombreux malades et infirmiers furent témoins de la scène.

Le rapport est accablant, mais il n'est que la partie émergée de l'iceberg. Patton avait donné des instructions particulièrement brutales pour ses hommes. Il avait toujours voulu faire de ses soldats des guerriers. Durant la campagne de Sicile, certains s'étaient transformés en tueurs. L'affaire du

capitaine « tueur de prisonniers » s'était doublée d'un autre cas. Le sergent West, de la 45e division d'infanterie, avait liquidé 37 prisonniers de sang-froid. Le lendemain, 100 prisonniers germano-italiens furent retrouvés assassinés ; l'enquête ne donnera rien. Bradley avait mis Patton en garde et lui avait demandé de contrôler sa troupe qui commençait à perdre la tête. Bien sûr, le chef de la 7e armée n'a jamais ordonné de tuer des hommes désarmés. Mais ses harangues d'une brutalité inouïe avaient été prises au pied de la lettre par certains de ses GI's. En outre, son attitude et ses propos racistes à l'égard des populations civiles avaient créé un climat délétère. Patton avait même froidement abattu la mule d'un Sicilien qui gênait la progression de ses hommes. Peu après son forfait, il avait indiqué que les Siciliens traitaient bien mal leurs animaux et qu'ils étaient plus plaintifs et plus sales que les Nord-Africains ! [131]

Eisenhower, qui a beaucoup d'estime pour son ami, tente de le protéger. Mais ces histoires de gifles s'ébruitent. Plusieurs journalistes dont Demaree Bess du *Sunday Evening Post,* ont vent de l'affaire. Après avoir mené leur propre enquête, les journalistes décident de parler à Eisenhower avant de publier leurs articles. Ike leur indique que des mesures seront prises contre Patton et leur demande de ne rien divulguer afin de ne pas porter atteinte au prestige de l'*US Army* et de ne pas entamer le moral des troupes. Les articles ne seront pas publiés.

> *Journal, 20 août*
> Le général Blesse… m'a apporté une lettre extrêmement désagréable d'Eisenhower au sujet des deux soldats que j'ai traînés plus bas que terre pour ce que je considérais comme de la lâcheté de leur part. Il est certain que j'ai agi trop vite et sans avoir tous les éléments. Mes raisons, au demeurant, étaient valables car on ne peut admettre que les gens se planquent, c'est comme une maladie contagieuse. Je reconnais volontiers que ma méthode n'était peut-être pas la bonne et je ferai tout ce que je pourrai pour m'excuser. Je suis désolé de cet incident car cela me rend malade d'avoir mis Ike en colère alors que mon plus cher désir est de lui plaire.
> Le général Lucas est arrivé à 18 heures porteur de précisions supplémentaires sur le point de vue de Ike.
> J'ai le moral au plus bas.

Patton avait relevé ces deux incidents dans son journal et avait même rédigé une note faisant le détail des méthodes – expéditives – qu'il fallait mettre en œuvre pour lutter contre les « lâches ».

Journal, 3 août
À l'hôpital j'ai aussi rencontré le seul véritable lâche que j'aie jamais vu dans cette armée. L'homme était assis et faisait tout son possible pour ressembler à un blessé. Je lui ai demandé ce qu'il avait et il s'est contenté de me répondre qu'il ne pouvait plus supporter ce qu'il faisait. Je l'ai traité de tous les noms et lui ai envoyé ma paire de gants au travers de la figure avant de le sortir de l'hôpital. C'est au niveau des compagnies qu'il faut s'occuper de ces gens-là ; s'ils manquent à leurs devoirs, ils doivent être traduits devant une cour martiale pour lâcheté et fusillés. Je vais rédiger une note en ce sens dès demain.

Note de la Septième Armée aux corps d'armée, divisions et unités indépendantes, 5 août 1943
Mon attention a été attirée sur le fait que certains soldats, en très petit nombre d'ailleurs, se rendent à l'hôpital en prétextant que l'état de leurs nerfs les rend incapables de combattre. De tels hommes doivent être considérés comme des lâches qui discréditent leur armée et briment leurs camarades qu'ils laissent, sans le moindre scrupule, supporter tous les dangers de la bataille tandis qu'eux-mêmes utilisent l'hôpital comme un moyen d'y échapper. Vous voudrez bien prendre les mesures nécessaires pour que de tels cas soient réglés au niveau des unités et que les individus en question ne soient pas envoyés à l'hôpital. Ceux qui refuseront de se battre devront être traduits devant une cour martiale pour lâcheté devant l'ennemi.

Journal, 10 août
Dans un autre hôpital de campagne… j'ai encore vu un soi-disant malade nerveux – en réalité un lâche. J'ai donné l'ordre au médecin de le renvoyer dans son unité. Il a alors commencé à sangloter ; je l'ai traîné dans la boue jusqu'à ce qu'il se taise. J'espère avoir sauvé son âme, si tant est qu'il en ait une…

Le 21 août, décidant d'obéir à son ami « Ike », Patton, quelque peu irrité, présente ses excuses aux deux GI's giflés.

> *Journal, 21 août*
> J'ai vu le soldat Paul G. Bennett… et lui ai expliqué que si je l'avais maltraité, c'était avec l'espoir de lui rendre son moral, que j'étais infiniment désolé de ce qui était arrivé et que je serais très heureux de lui serrer la main, ce qu'il a accepté. Peu après, le général John A. Crane m'a appris que Bennett était absent sans congé et qu'il avait réussi à se faire envoyer à l'arrière en racontant des histoires au médecin de la batterie. Le fait qu'un commandant d'armée doive ainsi passer la main dans le dos d'un planqué par suite de la pusillanimité des différentes autorités hiérarchiques ne mérite, à mon sens, aucun commentaire.

> *Journal, 22 août*
> J'ai reçu l'ensemble des médecins et infirmières ainsi que les soldats qui avaient pu assister à mon affaire avec les deux planqués. Je leur ai raconté l'histoire d'un de mes amis qui avait fait la même chose au cours de la Première Guerre mondiale sans que personne réagisse et qui avait fini par se suicider. Je leur ai déclaré que mon attitude n'avait qu'un seul but, éviter le retour de pareilles tragédies.

> *Journal, 23 août*
> Le soldat Charles H. Kuhl s'est présenté à mon bureau à 15 heures. C'est l'un des deux soldats que j'avais accusés de se planquer et que j'avais sérieusement malmenés. Je lui ai dit pourquoi je l'avais fait ; j'ai ajouté que j'avais essayé de le mettre en colère contre moi afin de lui redonner confiance et de lui faire retrouver sa personnalité. Je lui ai demandé de me serrer la main, ce qu'il a fait.

Le soldat Kuhl dira plus tard que Patton s'était bien excusé et qu'il était un « grand général » mais également un « chasseur de gloire. Je pense qu'à l'époque il était lui-même terriblement fatigué et qu'il supportait lui aussi les conséquences de la bataille. »

Lettre de Lucas, 23 août 1943

Tout va bien. Les gens qui avaient soulevé le lièvre ont été priés de se taire et ont tous accepté de le faire. Ike vient tout juste de me lire un rapport qu'il envoie à Marshall et dans lequel il parle de vous en termes flatteurs.

Dans cette lettre, Eisenhower passe en revue les états de service des généraux ayant servi en Sicile. Voici ce qu'il écrit à propos de Patton : « Patton, tout d'abord : il a conduit une campagne dont la brillante réussite témoigne de son énergie, de sa détermination et de son agressivité permanente. Mais Patton continue de présenter ces regrettables traits de caractères que vous et moi lui avons toujours connus. Cette habitude qu'il a de toujours harceler ses subordonnés, allant parfois jusqu'à abuser de son autorité aux dépens de simples individus. » S'il n'est « … pas guéri maintenant, il ne le sera jamais. Je pense personnellement qu'il est guéri, pas seulement en raison de sa grande loyauté à notre égard, mais également parce qu'il est, par nature, tellement désireux d'être reconnu comme un grand chef militaire, qu'il est prêt à tout pour faire disparaître ce qui, dans sa personnalité, pourrait l'empêcher d'y parvenir. » Mais Eisenhower, tout en condamnant son comportement outrancier et déplacé, comprend qu'il ne peut pas se passer d'un tel général. Il s'en ouvre à Marshall dans un télégramme daté du 27 août : « Patton est essentiellement, et avant tout, un combattant. Peu de gens se rendent compte à quel point le ralentissement des opérations est, la plupart du temps, dû à la prudence, au doute ou à la fatigue du haut commandement. Il n'en est jamais ainsi avec Patton et avec ses troupes non plus, par voie de conséquence. Au cours de la dernière opération plusieurs de ses généraux ont fait des prouesses et rien ne dit qu'il en aurait été ainsi s'ils avaient senti au-dessus d'eux pessimisme et tergiversations. C'est un homme entier, parfaitement capable de temps en temps de faire preuve d'un très mauvais jugement et d'un tempérament excessif. Cela dit, ses qualités exceptionnelles doivent entrer en ligne de compte lorsque vous aurez à déterminer les affectations de vos officiers généraux les plus anciens. »

Touché par la lettre personnelle d'Eisenhower, Patton écrit à son ami, entre acte de contrition et mauvaise foi : « Permettez-moi tout d'abord de vous remercier pour cette nouvelle preuve de votre impartialité que vous

m'avez donnée en me faisant parvenir votre lettre personnellement et non officiellement.

« J'ai peine à trouver les mots qui conviennent pour vous exprimer mon chagrin de vous avoir déplu, à vous à qui je dois tout et à qui je sacrifierais volontiers ma vie.

« Je vous assure que je n'ai jamais eu l'intention d'être particulièrement méchant à l'égard des deux soldats dont il est question. Mon seul but était de les ramener à une plus juste appréciation de leur état d'homme et de soldat.

« Au cours de la Première Guerre mondiale, un de mes amis, camarade de collège, a perdu le contrôle de ses nerfs exactement de la même façon ; après des années d'angoisse, il a fini par se suicider.

« Les médecins m'ont assuré par la suite que s'il avait été secoué comme il convenait il serait redevenu tout à fait normal.

« Cet incident m'est naturellement revenu en mémoire lorsque je me suis trouvé en face de ces deux hommes et j'ai essayé d'appliquer les remèdes qui m'avaient été conseillés. Dans chaque cas, j'ai expliqué aux officiers qui se trouvaient près de moi que j'avais peut-être sauvé une âme. »

> *Journal, 29 août*
> J'ai été à Catane où Ike venait tout juste d'atterrir, on ne peut plus cordial. Nous avons déjeuné chez Monty qui, de toute évidence, a essayé de me faire oublier le déjeuner manqué de l'autre fois. Ike lui a remis la Grand-Croix de la Légion du Mérite.
> Donné à Ike ma lettre d'excuses pour l'affaire des deux soldats. Il s'est contenté de la mettre dans sa poche sans la lire.
> J'ai eu chaud, mais je me sens beaucoup mieux.

Le 30 août, Patton rend visite à la 1re division d'infanterie et à la 2e division blindée pour s'excuser publiquement. Il est accueilli en héros et « hissé sur le pavois ». Puis, il se rend à la 3e division d'infanterie, monte sur l'estrade pour présenter ses excuses mais au moment de les prononcer, les soldats commencent à murmurer puis à hurler « Non, mon général, non, non ! Non, mon général, non, non !… » Les soldats refusent de l'entendre présenter ses excuses car pour eux, Patton est un dieu. Ému aux larmes, bouleversé, le « dieu de la guerre » repart.

CHAPITRE 25

SUR LA TOUCHE

Patton pensait en avoir terminé avec cette « stupide » affaire des gifles mais Eisenhower compte bien le laisser ruminer, en Sicile, alors que se prépare le prochain bon allié en direction de l'Italie.

Car au moment où la 7e armée américaine et la 8e armée britannique se livrent une course pour Messine, la situation évolue favorablement pour l'allié soviétique. Suite aux opérations *Koutouzov* et *Rumiantsev* [132], l'Armée rouge reprend les villes d'Orel et de Kharkov et libère définitivement la pression qu'exerçait l'*Ostheer* sur le saillant de Koursk. Pour autant, l'armée allemande n'est pas encore vaincue et reste mortelle. C'est la raison pour laquelle Staline demande aux Alliés d'ouvrir ce fameux second front qui soulagerait son armée.

Du 17 au 24 août, se tient à Québec la conférence interalliée dite *Quadrant.* Churchill et Roosevelt décident de lancer un immense débarquement en France pour l'année 1944. Mais en attendant le printemps 1944, que faire, ou frapper ? Les Britanniques, inquiets de la progression de l'Armée rouge, plaident pour les Balkans. Les Américains refusent et portent leur choix sur l'Italie considérée à juste titre comme le point faible du dispositif de l'Axe en Europe [133]. L'opération visant à débarquer à Salerne est nommée *Avalanche* [134] et doit débuter le 9 septembre.

Début septembre, Patton, persuadé que sa 7e armée jouera un rôle prépondérant dans les opérations futures, apprend par télégrammes qu'elle n'existe officiellement plus ; ses unités sont dispersées dans d'autres armées : la 2e division blindée et les 1re et 9e divisions d'infanterie en Angleterre ; la 82e *Airborne* et la 45e division d'infanterie passe sous le commandement de Clark et de sa 5e armée ; la 3e division d'infanterie part pour l'Italie. Il sait aussi que c'est le général Clark qui mènera *Avalanche.* Bradley pour sa part est à Londres où il prépare les plans d'invasion de la France. Eisenhower demande ainsi à Patton de partir pour l'Afrique du Nord afin de prendre connaissance des plans d'*Avalanche.* « Georgie » note

amer : « J'ai l'impression d'être le troisième choix », avant d'ajouter, optimiste : « De toute façon je finirai premier. »

> *Journal, 31 août*
> Je suis allé à Mostaganem… à une réunion portant sur les plans définitifs d'*Avalanche*… Passé la nuit chez Clark, dans mon ancienne villa, mais comme il est reparti à son bureau après le dîner, je n'ai pas eu l'occasion de parler avec lui.
>
> *Journal, 1e septembre*
> Je suis allé faire un tour au bureau de Gruenther. Il m'a demandé ce que je pensais des plans d'*Avalanche.* J'ai fait preuve de beaucoup de tact mais n'ai pas pu m'empêcher d'attirer son attention sur le fait que, dans ces plans, la rivière Sele sert de limite entre le Xe Corps britannique et le VIe Corps US et que, du coup, il n'y a personne ni sur la rivière, ni à proximité de celle-ci. J'ai ajouté que, aussi sûr que Dieu existe, c'était là que les Allemands allaient attaquer [135].
> Il m'a rétorqué que, selon les plans, il y aurait, le jour du débarquement à 6 h 30 bien assez d'artillerie à terre pour stopper toute contre-attaque allemande.
> Bien entendu, les plans ne marchent jamais comme prévu, surtout lorsqu'il s'agit d'un débarquement. Je le lui ai rappelé discrètement mais il n'a pas eu l'air d'entendre.
>
> *Journal, 2 septembre*
> Parti pour Alger… me faire laver la tête par Ike. Je me rends compte que dans cette stupide affaire (des gifles), j'ai agi trop précipitamment ; j'ai accepté ses remarques dans l'esprit qui convenait. Je crois qu'il m'aime bien. Il devrait…
> Il m'a annoncé que la Septième Armée allait être dispersée et que Bradley allait partir pour l'Angleterre pour y former une nouvelle armée et préparer le futur débarquement.
> Je lui ai fait remarquer que j'étais moi-même un assez bon planificateur mais il m'a répliqué que, tout comme lui-même, je n'aimais pas cela. Est-ce un compliment ?

Eisenhower use de diplomatie mais Patton n'encaisse pas la nomination de Bradley à Londres. « Georgie » estime qu'il s'est fait flouer à la fois par

Ike et par Bradley. Cet avancement à un poste important pour une opération décisive devait, selon lui, lui revenir de droit.

Journal, 3 septembre
Je commence à récupérer du voyage à Alger.

Journal, 4 septembre
Cela va de mieux en mieux.

Le 3 septembre, le XIIIe corps de la 8e armée de Montgomery traverse le détroit de Messine et débarque en Calabre dans le cadre de l'opération *Baytown.* La résistance est quasi-nulle. En effet, Kesselring, persuadé qu'il s'agit d'une opération de diversion et que l'assaut principal aura lieu à Salerne, ou à Naples ou à Rome, fait reculer le LXXVIe *Panzerkorps* et ordonne la destruction des ponts pour freiner les Britanniques.

Lettre à Béatrice, 4 septembre 1943
Chaque fois que je vais à Alger, il me faut trois jours pour m'en remettre. Il faut presque porter une cotte de mailles pour éviter les coups de couteau. Cela pourrait être drôle si ce n'était pas si grave. Bien que l'on ne puisse jamais savoir, il semble que notre victorieuse Septième Armée et moi-même allons être en dehors du circuit pendant quelque temps. Omar Bradley va rejoindre Jake Devers à Londres [136] (Devers y commandait l'ETOUSA [137]) et John Lucas prend sa place. On m'a dit que j'étais trop impulsif pour le travail dont va être chargé Bradley. Apparemment, je suis davantage un homme d'action qu'un homme qui parle. Sauf quand je parle trop.
De toute façon, j'ai toujours eu de la chance jusqu'ici, aussi ne vous en faites pas.

Journal, 6 septembre
Reçu deux télégrammes aujourd'hui…
L'un d'eux m'a ruiné le moral…
C'est désespérant. Je ne me suis jamais senti aussi malheureux sauf au cours de la nuit du 9 décembre 1942 lorsque Clark avait eu la Cinquième Armée… Je suis complètement à plat mais je m'en sortirai – comme toujours.

J’ai convoqué tous les chefs de division de l’état-major et je leur ai lu les deux télégrammes.
Je leur ai dit : « Messieurs, ce que je viens de vous lire doit rester secret et ne sera pas discuté. Vous ne devrez pas en faire part à vos subordonnés. Je demeure persuadé que rien ne pourra porter atteinte au destin futur de la Septième Armée. Il est cependant tout à fait possible que certains d’entre vous n’en soient pas persuadés ; aussi, si vous désirez trouver une meilleure affectation, cherchez-la et je vous aiderai autant que je le pourrai. Peut-être avez-vous joué le mauvais cheval ou accroché votre wagon à la mauvaise locomotive. Quoi qu’il en soit, nous devons continuer à agir comme si nous ne savions rien de façon à ce que l’ennemi sente toujours au-dessus de lui la menace de la Septième Armée. » J’ai l’impression qu’aucun d’entre eux ne va partir.

Patton déprime. Pourtant, il n’est pas vraiment oublié par ses supérieurs. Marshall prépare une liste de promotions pour des grades permanents et bien sûr son nom apparaît en bonne place.

Lettre d’Eisenhower à Marshall, 6 septembre 1943
En ce qui concerne Patton, je ne vois pas comment vous pourriez proposer une liste basée sur les titres de guerre où ne figurerait pas son nom. La façon dont il a remis sur pied le IIe Corps en Tunisie a été tout simplement remarquable. En outre, son commandement de la Septième Armée a été proche de la perfection et demeurera un exemple du genre. Sans doute est-il toujours possible que dans le futur une excentricité de sa part puisse vous amener à regretter de l’avoir proposé pour une promotion. Vous connaissez ses faiblesses aussi bien que sa force ; je crois bien, au demeurant, avoir éliminé un certain nombre de celles-ci. Son inébranlable loyauté à notre égard nous permet de le traiter beaucoup plus rudement que nous ne pourrions le faire avec n’importe quel autre. Au cours de la dernière campagne il a fait preuve – dans le feu de l’action il est vrai – d’un regrettable manque de sang-froid à l’égard d’individus coupables à ses yeux de lâcheté. J’ai pris immédiatement des mesures très énergiques et je suis persuadé qu’une histoire de ce genre n’a aucune chance de se reproduire. Vous disposez en la personne de Patton d’un

chef véritablement ardent et agressif avec, en plus, suffisamment de cervelle pour accomplir magnifiquement son travail. Soit dit en passant, je pense qu'il serait encore meilleur si l'on pouvait l'utiliser sur un théâtre d'opérations exclusivement américain…
Bradley… est à mon avis le meilleur de tous les chefs de guerre que j'aie jamais rencontrés dans notre armée. Même s'il peut parfois sembler manquer de cette extraordinaire énergie dont Patton fait preuve dans les moments les plus critiques…, il est vraiment parmi les meilleurs.

Lettre à Béatrice, 7 septembre 1943
Ce que vous me dites à propos de la façon dont j'ai appris à nos hommes à se battre ne manque pas d'humour maintenant que cela se retourne contre moi, puisqu'il paraît que j'ai fait de la Septième Armée une bande de buveurs de sang – il est vraiment difficile de plaire à tout le monde…
Je sais enfin pourquoi l'action de la Septième Armée a été quelque peu étouffée dans la presse. Il fallait sacrifier à la coutume orientale de sauver la face ; peut-être était-ce nécessaire.

Bradley, qui doit partir pour les États-Unis avant de rejoindre Londres, passe voir son ami Patton pour lui dire au revoir.

Journal, 7 septembre
Nous avons eu une longue conversation et je lui ai donné un certain nombre d'idées à transmettre au général Marshall. J'aurais peut-être dû les garder pour les lui communiquer moi-même et en tirer le bénéfice mais cela n'est pas mon genre. Plus tôt elles seront mises en application, mieux ce sera pour notre armée.
Bradley peut m'aider ou me nuire auprès de Marshall. J'espère qu'il m'aidera, mais je ne lui ai rien demandé.
Mon caractère heureux m'a beaucoup soutenu et mon moral est presque bon aujourd'hui. Il faut que je garde toujours la foi en mon avenir, encore qu'il y ait fort à faire pour me sortir de la mélasse dans laquelle je me trouve.

Journal, 8 septembre

L'armistice (avec les Italiens) vient tout juste d'être déclaré [138]… En tant que soldat, je me méfie un peu. Supposons que les Italiens ne puissent ou ne veuillent pas capituler ?… Cela a été une erreur d'informer les troupes de la signature d'un armistice. Si celles-ci se heurtent à une certaine résistance au lieu de rencontrer un accueil amical (lors du débarquement de Salerne), les conséquences peuvent en être graves.

Lettre à Béatrice, 10 septembre 1943

Je me suis réveillé ce matin gai comme un pinson et je me préparais à vous raconter les histoires de fantômes qui courent dans ce palais lorsque, à 8 h 30, j'ai reçu une lettre selon laquelle j'avais fait des tas de choses que je n'aurais pas dû faire tandis que je ne faisais pas d'autres choses que j'aurais dû faire, bref que j'étais un moins que rien. Ma joie de vivre a disparu et il n'y aura pas d'histoires de fantômes…

Mon seul espoir est que les opérations de Clark fassent digression et que les projecteurs ne soient plus braqués sur moi. Sinon, il ne me restera plus qu'à venir vous aider à élaguer les arbres chez nous…

Je crains fort qu'il n'y ait plus que vous qui m'aimiez – la réciproque est vraie, en tout cas.

Décidément, ces sales « histoires siciliennes » continuent d'empoisonner la vie de Patton. Le général n'a pas vraiment besoin de cela tant il est vrai qu'il se morfond à regarder les autres se battre à sa place, surtout Clark [139]. L'affaire des prisonniers de guerre le rend complètement paranoïaque : « Il y a des moments où je me demande s'il n'y a pas une campagne dirigée de propos délibéré contre moi ; il est quand même anormal d'être mis en accusation après avoir gagné une campagne. Gay prétend que nos chers cousins britanniques sont derrière tout cela parce que j'ai ridiculisé Monty. »

Patton s'envole pour Bizerte avec Alexander pour assister au passage des navires de la marine italienne en route pour Malte après la reddition de l'Italie. Il note : « Il y eut de nombreuses plaisanteries parmi les officiers britanniques qui déclaraient que les bâtiments qui défilaient devant nous

étaient nécessairement des navires fantômes puisque la RAF et la marine britannique prétendaient les avoir coulés en différentes occasions. »

> *Journal, 13 septembre*
> Le général Dillon, prévôt du quartier général allié, est venu me voir pour m'énoncer tous les péchés que j'avais commis contre la convention de Genève. J'ai été très gentil avec lui… Je lui ai suggéré d'aller voir l'archevêque et de lui parler du prétendu traitement, inhumain, infligé aux prisonniers italiens… Dillon est allé le voir et l'archevêque, apparemment, a fait ce qu'il devait faire. Il lui a dit que j'avais été un père pour les prisonniers ce qui, je l'espère, mettra fin aux rumeurs relatives à ma prétendue dureté. Affaire réglée.

Le 13 septembre, le général von Vietinghoff, commandant de la 10e armée, reçoit l'ordre de contenir le débarquement allié à Salerne afin d'empêcher les forces anglo-américaines de faire leur jonction.

Profitant de l'hyperextension des troupes américaines sur les plages, il déclenche une puissante contre-offensive entre les deux corps d'armée alliés. La violence du choc est telle que les Américains sont obligés d'abandonner leur périmètre défensif extérieur pour raccourcir leur ligne de défense et la rendre plus compacte. À ce moment, le général Clark prépare un ordre pour une probable évacuation des plages. Il faut l'appui de l'artillerie navale et les assauts répétés de la 36e division d'infanterie US pour freiner la progression allemande. Puis, les paras de la 82e *Airborne* viennent renforcer les défenses américaines et tenir un nouveau périmètre de sécurité. Les Allemands relancent plusieurs tentatives mais sans succès. Le 15, voyant que la 8e armée britannique est encore à 80 kilomètres au sud des Américains, le maréchal Kesselring ordonne un suprême effort pour déloger la 5e armée des plages. Les attaques se multiplient les 15 et 16 septembre mais les Alliés sont solidement installés. Kesselring décide alors de faire refluer les unités allemandes en bon ordre vers le nord.

> *Journal, 14 septembre*
> Les choses ne s'arrangent guère à la Cinquième Armée. La nuit dernière, il a fallu leur parachuter un régiment de la 82e division aéroportée pour leur donner un coup de main. Je ne peux m'empêcher de remarquer que lorsque, le mois dernier, j'avais formulé la même

demande, on m'avait répondu que la 82e était beaucoup trop précieuse pour être utilisée comme une simple unité d'infanterie. Heureusement nous avions réussi à emporter la victoire sans eux. Notre 3e DI se met en route demain pour l'Italie. Je pense qu'ils arriveront à temps. J'ai l'impression que Clark en a diablement besoin car il est maintenant sur la défensive.
Truscott est venu cet après-midi (préparer l'arrivée de sa division en Italie). Il m'a déclaré que, d'après Ike, j'étais le seul général capable d'inciter ses hommes à faire des conquêtes. C'est très gentil de la part de Ike mais il ferait mieux de me donner une chance d'en faire davantage.
Pourquoi n'ai-je pas été envoyé en Italie ? Je suis sûr, pourtant, que ma chance ne m'a pas abandonné.

Journal, 17 septembre
Parti rendre visite à la Cinquième Armée, Ike vient de faire escale ici. Clark veut relever Dawley au VIe Corps mais a besoin que Ike lui tienne la main. J'ai conjuré Ike de donner la place de Dawley à Keyes, ou bien, si c'est Lucas qui est désigné, de donner le IIe Corps à Keyes. J'ai ajouté que j'étais volontaire pour commander un corps d'armée sous les ordres de Clark. Pour me battre, je suis prêt à servir sous les ordres du diable. Ike m'a répondu que Clark et moi ne nous entendions pas assez bien et qu'il ne pouvait pas le faire. Lorsque j'avais appris qu'Eisenhower venait ici, j'avais pensé que c'était peut-être pour que j'aille relever Clark. Je n'ai pas eu cette chance. Je dois aller prendre une armée en Angleterre, probablement sous les ordres de Jake Devers, ce brillant guerrier qui ne s'est jamais battu.

Lettre à Béatrice, 17 septembre 1943
Geoff Keyes pourrait avoir un corps d'armée… Si cela se fait, je vais le perdre, mais comme j'ai perdu tout le reste – du moins pour l'instant – je peux aussi bien le laisser partir…
Les choses s'arrangent à la Cinquième Armée. Lucien (Truscott) et Troy (Middleton) [140] sont tous les deux là-bas…

Journal, 18 septembre
Des ordres viennent d'arriver. Lucas doit rejoindre la Cinquième Armée, en remplacement de Dawley, je suppose… Keyes prend le IIe Corps. Je suis ravi.

Lettre à Béatrice, 19 septembre 1943
Hier je me sentais comme « l'Ancien Marin » de la chanson : « Seul, seul, tout seul », à cause du départ de Lucas et de Keyes… J'approche du zéro absolu, mais cela m'est déjà arrivé et j'ai survécu.

Lettre à Béatrice, 21 septembre 1943
Je viens de faire la connaissance de deux groupes de Français qui s'étaient retrouvés bloqués ici en 1940. Nous avons pris deux repas avec eux et j'ai constaté que mon français, que je n'avais pas pratiqué depuis deux mois, s'était amélioré.

Journal, 21 septembre
Je me rends compte que j'ai fait mon devoir en Sicile sans le moindre tact mais du moment que ce que j'ai fait a plu au Dieu des batailles, je n'en demande pas davantage.

Patton prend ici une posture qu'il affectionne : un triste sire, trahi et seul contre tous. Pourtant, alors qu'il s'ennuie, désœuvré sur son île, Eisenhower lui prévoit des plans bien plus intéressants que la garde de la Sicile. Il sait que l'*US Army* ne peut se passer d'un tel chef. Pour « Ike », Patton est un véritable « maître de guerre » doté « d'une sorte de clairvoyance innée. » et qui ne « parle que d'attaque aussi longtemps qu'il lui reste un bataillon capable d'avancer. » C'est la raison pour laquelle il pense lui confier une armée pour les opérations en Normandie. Il soumet cette idée à Marshall.

Lettre à Frederick Ayer, 26septembre 1943
Depuis mon arrivée en Sicile, je fréquente les églises catholiques, en grande partie pour des raisons politiques mais également parce que c'est une manière comme une autre d'honorer le Seigneur et que je pense qu'il a les idées larges en la matière…
L'autre jour, j'ai convoqué tous les aumôniers non catholiques et leur ai vivement reproché de faire des services ennuyeux… Je leur ai déclaré que je renverrais aux États-Unis tout prédicateur qui ferait un

sermon de plus de dix minutes, quel qu'en soit le sujet. Je vais probablement me faire maudire par l'Union des Églises… Cet après-midi, je me rends à un pique-nique avec un banquier italien et sa famille. Ils ne semblent pas avoir trop connu les horreurs de la guerre : les deux filles sont fort jolies et la mère pèse près de 150 kg !! Jamais ces demoiselles ne devraient apparaître aux côtés de leur mère car il est aisé de voir qu'elles sont bien parties pour faire comme elle… De temps en temps, la considération dont je suis l'objet ici me laisse rêveur, surtout lorsque je réalise que d'ici un temps finalement pas tellement long je me promènerai tout seul à bicyclette de Green Meadows à Hamilton. À l'heure actuelle, lorsque je sors, les sirènes des motards mugissent, je suis poursuivi par des véhicules blindés ; le comble, c'est que, l'autre jour, j'ai pris un train privé, sur une voie privée avec, devant mon train un autre train chargé de vérifier que les voies n'étaient pas minées et derrière un troisième train chargé de protéger mes arrières…
C'était très amusant et je comprends mieux maintenant la suffisance de certains généraux. Aussi longtemps que tout ceci me paraîtra drôle, je pense que je ne risque rien.

Journal, 29 septembre
Ike a donné mon nom pour prendre le commandement d'une armée en Angleterre. Je le savais et je ne vois pas comment il aurait pu faire autrement. Après tout, j'ai gagné trois fois. Clark en est à son premier essai et, pour l'instant, il n'avance pas vite…
Butcher prétend que les Anglais essaient de faire de Monty le vrai héros de cette guerre. C'est peut-être pour cela qu'ils ne m'aiment pas beaucoup. Un général anglais a dit à Lemnitzer que « George est tellement virulent que si nous le laissons faire il aura la peau de Monty ». Pour moi, je sais que je peux me payer ce petit péteux n'importe quand.

Journal, 6 octobre
Keyes… est parti aujourd'hui pour l'Italie avec le PC du IIe Corps. Cela m'a rendu malade de le voir partir car quiconque sert sous les ordres de Clark est en permanence en danger. Je lui ai dit de ne

jamais faire mention de la Septième Armée et de s'arranger pour être toujours victorieux.
J'aimerais bien qu'il arrive quelque chose à Clark…

CHAPITRE 26

ENCORE LES GIFLES

Patton, puni pour ces histoires de gifles, reste donc inactif en Sicile. Pour autant, la réputation du fougueux général est parvenue jusqu'aux oreilles attentives du renseignement allemand. S'il est vrai que les Allemands n'avaient pas été impressionnés par les performances de l'*US Army* durant l'opération *Husky,* leur attention avait été attirée par le vainqueur de la course pour Messine. À Berlin, les officiers du *Fremde Heere West* [141] ne cachent plus leur admiration pour Patton qui devient le commandant allié le plus surveillé. Or, Eisenhower apprend que son incontrôlable général est le sujet de toutes les attentions des services de renseignements adverses. Il décide donc de l'utiliser pour leurrer l'ennemi sur les intentions alliées une première fois [142]. Le 28 octobre, Patton part pour la Corse récemment libérée par les Français afin de détourner l'attention des Allemands avant de retourner sur son île, une nouvelle fois déçu de ne pas être promu à la tête d'une unité combattante. Il n'est pourtant pas au bout de ses peines. Fin novembre, il apprend que le journaliste américain Drew Pearson vient de révéler l'affaire des gifles sur l'antenne de NBC. Il écrit : « Apparemment, Drew Pearson a fait à Washington un certain nombre de déclarations dirigées contre moi. Je m'attendais d'ailleurs à quelque chose de ce genre ; je reste persuadé qu'il aurait été bien préférable pour moi de reconnaître les faits dès le départ d'autant que j'avais raison de faire ce que j'ai fait. »

Le journaliste a pris soin d'expliquer que Patton a maltraité des GI's et n'aurait pas été sanctionné par les autorités militaires. L'armée est bien obligée d'admettre que Patton n'a jamais été vraiment inquiété par une quelconque sanction, si ce n'est son « exil » en Sicile. Le public, estomaqué, se déchaîne. De nombreux citoyens écrivent des lettres à leurs sénateurs exigeant que Patton, comparé à un général nazi, soit immédiatement renvoyé de l'armée ! Le mécontentement remonte jusqu'au secrétaire à la Guerre Stimson qui demande un rapport détaillé à Eisenhower. Ce dernier lui écrit le 24 novembre, indiquant que, certes, Patton était devenu « presque impitoyable dans ses rapports avec les

individus » mais qu'il avait été la clé du succès en Sicile. Il ajoute que le bouillant général avait été rappelé à l'ordre et s'était excusé. « Ike » conclue qu'il est de toute façon impossible de se passer d'un général de cette trempe et aimé de la troupe. Au mois de décembre, Stimson et le président Roosevelt reçoivent un nombre impressionnant de lettre de soutien à Patton et se rendent compte qu'effectivement, il est apprécié voire adulé.

Journal, 24 novembre

Nous voici bien mal partis si le sort du seul général victorieux de cette guerre repose sur les déclarations d'un journaliste discrédité comme ce Drew Pearson. Bien sûr, je me fais du souci mais je suis tout à fait convaincu que le Seigneur me sortira de ce mauvais pas… Je ne suis pas fini.

Lettre d'Eisenhower, 24 novembre 1943

Du commandant en chef au général Patton ; réservé général Patton. (Chiffreur, lorsque vous aurez décodé ce message, portez-le personnellement au général Patton et à personne d'autre) : le flot d'articles concernant les incidents… continue dans les journaux de Washington parus aujourd'hui. À mon avis, la tempête va se calmer car les journalistes présents ici ont généralement envoyé des comptes rendus très précis y compris… sur mon action à votre égard… et sur les mesures que vous avez prises. Je me dois cependant d'insister à nouveau sur la nécessité pour vous de toujours agir en parfaite connaissance de cause et de veiller soigneusement à ne jamais vous laisser emporter par votre tempérament… Si jamais la presse vous interroge, tenez-vous-en aux faits et expliquez franchement ce qui s'est passé. Je pense qu'il ne serait pas mauvais, en outre, que vous invitiez le cas échéant ces journalistes à visiter telle ou telle unité placée sous vos ordres afin qu'ils se rendent compte par eux-mêmes du moral de vos soldats.

J'estime, en revanche, que vous ne devez pas faire de déclaration officielle pour l'instant.

Télégramme à Eisenhower, 25 novembre

Désolé des ennuis que je vous cause ; suivrai vos instructions.

Journal, 25 novembre
C'est le « Thanksgiving Day » aujourd'hui. Je ne vois pas de quoi je pourrais être reconnaissant à qui que ce soit, aussi je n'ai pas rendu grâce…

Patton est rasséréné par les centaines de lettres de soutien qu'il reçoit. Summerall, l'ancien chef de la *Big Red One* qu'il a connu sur le champ de bataille français durant la Grande Guerre, est indigné « par la publicité faite autour d'un incident aussi insignifiant. Quoi que vous ayez fait, je suis sûr que c'est à la suite d'une provocation. Autrefois, on les fusillait, maintenant, on les encourage. Seuls ceux sur lesquels repose le sort de la bataille savent à quel point il est difficile d'obtenir que les hommes se battent ; pour l'heure, vous y avez réussi mieux que quiconque. Ce serait un désastre pour le pays si vous n'étiez plus là pour commander. Vous avez déjà votre place dans l'histoire. » En revanche, il apprend avec tristesse que *Black Jack* Pershing l'a publiquement condamné. Patton ne lui pardonnera jamais cette trahison et ne lui écrira plus.

Mais le soutien le plus efficace de Patton est sans conteste celui de sa femme Béatrice. Interviewée par le *Washington Post* avant l'affaire des gifles, elle avait déclaré que son mari était un « perfectionniste à tous crins », un homme se battant « furieusement pour son pays » et qu'il n'avait jamais demandé à ses hommes quelque chose « qu'il ne soit capable de faire lui-même. » Au même moment, le magazine *True Confessions* publie un article sur Patton et cite Béatrice qui avait confié que son mari « faisait beaucoup de bruit mais (qu') il était en réalité très doux. » Pour lui, « tout homme qui prétend ne pas avoir peur en face du feu est un menteur ou un idiot. Mais il ne doit être considéré comme un lâche que s'il laisse la peur s'emparer de lui. »

Lettre à Béatrice, 25 novembre 1943
Personnellement, je suis persuadé que je suis loin d'être fini ; je suis de plus en plus certain que ma mission est loin d'être achevée.
Je hais ce Drew Pearson.
Je vous aime.

Se faire oublier ; c'est bien la posture que Patton va prendre et cela va payer d'autant plus que son ami « Ike » compte bien l'utiliser pour la

gigantesque opération qui se prépare.

Au moment où Patton se morfond en Sicile, se tient à Téhéran du 28 novembre au 1er décembre 1943, une conférence interalliée qui réunit Roosevelt, Churchill et, pour la première fois, Josef Staline. Parmi toutes les décisions prises, une intéresse Patton au premier chef. Les « Trois grands » programment l'invasion de la France – opération *Overlord* – au printemps 1944. Eisenhower prévient son ami « Georgie » qu'il doit se préparer à quitter la Sicile pour la Grande-Bretagne où il recevra le commandement d'une armée. L'intéressé est une nouvelle fois déçu car il espérait commander toutes les forces américaines en Angleterre.

En attendant, il continue de faire du « tourisme » dans le bassin méditerranéen afin de leurrer les Allemands sur les intentions alliées. Il se rend à Malte, en Palestine et en Égypte. Au Caire, ville « véritablement dégoûtante » où « le paysan égyptien se situe à un niveau encore plus bas que le Sicilien dont je pensais jusqu'à présent qu'il constituait le dernier degré de l'espèce humaine », il rencontre Sir Henry Maitland Wilson, commandant des forces britanniques au Moyen-Orient. Il le trouve « grand, plutôt gros, l'air un peu stupide mais c'est sans doute un bon soldat. Je me suis bien entendu avec lui et il a beaucoup plus d'allure que Monty ou Alexander. Si l'on excepte le général Wilson, l'état-major n'a cessé de démolir Monty et de tenter de me faire avouer que j'étais de leur avis ; inutile de dire que je m'en suis soigneusement abstenu. Il semblerait que les officiers d'active de l'armée britannique ne portent pas Montgomery dans leur cœur. » Il rencontre également le général Anders dont il apprécie la verve : « Quel homme !!! Il a été blessé sept fois. Il m'a dit en riant que, si ses hommes se trouvaient placés entre une armée allemande et une armée russe, ils auraient de la peine à savoir contre qui ils avaient le plus envie de se battre. »

> *Lettre à Béatrice, 21 décembre 1943*
> Je n'ai pas été très heureux ces derniers temps ; j'ai été obligé de prendre des pilules pour dormir, mais tout cela est fini désormais. Cela a été pour moi une bonne expérience et je suis maintenant un meilleur général que je ne l'étais…

Journal, 24 décembre
J'espère bien que la guerre ne finira pas avant que j'aie pu faire quelque chose d'autre en Europe ; après cela ils seront bien obligés de me choisir pour le Japon.

Lettre à Béatrice, 24 décembre 1943
Le cardinal m'a envoyé sa bénédiction accompagnée d'un gâteau ; si je mange l'un, j'aurai certainement besoin de l'autre.
Les choses commencent à se préciser et la prochaine affaire risque d'être beaucoup plus importante que la précédente.

Journal, 27 décembre
Je prie le Seigneur que Ike s'en aille et qu'il emmène Smith avec lui. Mieux vaut commander en enfer que de servir au ciel.

Lettre à Eisenhower, 27 décembre 1943
J'ignorais tout de votre départ [143] jusqu'à ce que la radio l'annonce ce matin. Si je l'avais su plus tôt, je me serais fait une joie d'aller vous saluer personnellement à Alger.
J'espère de tout mon cœur que vous apprécierez la grande admiration que j'ai pour vous, mon dévouement sans limites à votre égard, ma profonde reconnaissance pour les bienfaits dont vous m'avez comblé ainsi que pour votre inébranlable loyauté à mon égard… Une telle loyauté est le propre des grands hommes. Être loyal avec ses supérieurs est facile ; l'être vis-à-vis de ses subordonnés l'est beaucoup moins.
Nous sommes tous désolés de vous perdre tout en étant très heureux que vous soit confiée la responsabilité de ce qui va être le plus grand théâtre d'opérations.

Lettre à Stimson, 29 décembre 1943
J'ai naturellement beaucoup souffert… mais tout comme l'acier est amélioré par le feu, l'âme de l'homme est fortifiée par la souffrance. J'ai aussi appris beaucoup de choses… et je ne recommencerai plus.

Lettre à Béatrice, 29 décembre 1943
Je crois bien être le seul à voir la gloire dans la guerre…

Je porte toujours mon casque lorsque je suis avec les hommes. C'est mon symbole…

Journal, 31 décembre
J'espère pour 1944 des combats plus grands et meilleurs…

Journal, 5 janvier
Les chevaliers de Malte formulaient trois vœux, pauvreté, chasteté, obéissance. Ils n'ont gardé que le troisième.

Lettre à Béatrice, 11 janvier 1944
Geoff Keyes, son aide de camp, Codman et moi sommes montés au pied d'une tour en ruine pour jeter un coup d'œil.
Au retour, je me suis arrêté pour prendre une photo avant de rejoindre la route juste au moment où tombait une salve de quatre obus allemands. Deux ont atterri sur la route là où nous aurions normalement dû être si je ne m'étais pas arrêté pour prendre la photo et les deux autres, précisément à l'endroit que nous venions de quitter…
Codman a reçu un fragment de rocher sur son casque ; la moitié de l'ogive d'un obus a atterri à vingt-cinq centimètres de mon pied mais ce devait être un ricochet car elle n'avait pratiquement plus de force… Logiquement je devrais être mort car aucun de ces quatre obus n'est tombé à plus de 10 mètres de moi ; or je ne suis pas mort, même pas blessé. Cela m'a donné grande confiance en moi.

Lettre à Béatrice, 12 janvier 1944
Ma situation actuelle est totalement confuse, mais j'ai appris par Tom Handy et d'autres que tout allait bien. J'ai l'impression que je vais me retrouver sous les ordres d'Omar (Bradley) qui va commander un groupe d'armées. J'en ai connu de pires et puis, je serai sûrement vainqueur. Vous n'avez pas idée à quel point l'incident des quatre obus d'hier m'a réconforté. Je sais qu'ils ont besoin de moi !!! Je finirai bien par savoir ce que je vais faire.

Journal, 18 janvier
Tout va bien ce matin. Le sergent Meeks m'a dit après le petit déjeuner qu'il avait entendu hier soir à la radio que Bradley avait été

nommé commandant en chef des forces terrestres américaines en Angleterre. J'en conclus qu'il va commander le groupe d'armées américain. J'avais pensé avoir une chance d'obtenir le poste. C'est pour moi une nouvelle déception, mais j'en ai eu d'autres et elles ont finalement toujours tourné à mon avantage, encore que je ne voie pas cette fois-ci comment cela pourrait se faire.

Bradley est un homme d'une grande médiocrité. Quand il commandait à Fort Benning, il n'avait pas réussi à obtenir de la discipline. À Gafsa, au moment où il semblait que les Allemands allaient déborder notre flanc droit, il proposa que nous reculions le PC du corps d'armée à Fériana. J'ai refusé. En Sicile, alors que la 45e division approchait de Cefalù, il l'arrêta par crainte d'un possible débarquement allemand à l'est de Termini. J'ai été obligé de lui donner l'ordre de reprendre la progression tout en lui disant que sa pusillanimité nous avait fait perdre un jour. Il a aussi essayé d'arrêter la deuxième opération de débarquement à l'est du cap d'Orlando parce qu'il la trouvait dangereuse. J'ai été obligé de lui dire que j'en supporterais les conséquences si c'était un échec et qu'il en aurait tout le crédit si c'était un succès. Enfin, au cours de la nuit du 16 au 17 août, il m'a demandé d'annuler le débarquement prévu à l'est de Milazzo par crainte que nos troupes ne se tirent les unes sur les autres. D'un autre côté, Bradley possède un certain nombre des qualités que doit avoir un général. Il porte des lunettes, possède une mâchoire proéminente, parle peu et d'une voix profonde et c'est un compagnon de chasse du chef d'état-major [144] (Marshall). C'est aussi un homme loyal ; je le considère comme l'un de nos meilleurs généraux.

Je suppose que tout ceci est calculé pour m'amener à leur dire : « Allez au diable, je rentre chez moi. » Mais je ne le dirai pas ; je persiste à croire en mon destin.

Le 22 janvier, Patton reçoit un télégramme lui indiquant qu'il est relevé de son commandement de la 7e armée et qu'il doit immédiatement rejoindre Londres en passant par Alger. Il écrit : « Lorsque j'y réfléchis, tout cela paraît logique, mais… pourquoi ont-ils mis si longtemps à se décider et pourquoi m'a-t-on enlevé tout mon état-major ? Tout est beaucoup plus difficile maintenant pour eux comme pour moi. »

Lettre à Béatrice, 23 janvier 1944

Je viens tout juste de finir de vider mon bureau ; c'est la quatrième fois depuis que j'ai quitté les États-Unis. J'aimerais bien avoir un peu plus de renseignements sur ce que je vais faire. Tout ce que je sais pour le moment, c'est que je pars demain matin voir Everett et peut-être glaner quelques tuyaux…

À propos, Bedell Smith est maintenant lieutenant général. Que Dieu nous protège.

Je suis certain que « l'incident » vous a été plus pénible qu'à moi. Je me suis contenté de faire l'autruche, de ne rien voir, ne rien entendre, ce qui ne m'a pas empêché de penser.

Journal, 25 janvier

Quitté Alger à 12 heures en C 54… Arrivé à Marrakech, je suis allé à la villa Taylor qui est réservée par l'aviation aux étrangers de passage…

Décollé à minuit pour Prestwick (Écosse) en C 54.

L'interminable « mise au placard » prend ainsi fin. Certes, Patton est encore mécontent. Il voulait un corps d'armée et la certitude d'être envoyé au feu. Il hérite d'une armée et ses questions sur le rôle qu'Eisenhower compte lui faire jouer sont encore sans réponse. Il ne le sait pas encore, mais l'épreuve qui l'attend le fera entrer dans la légende.

CINQUIÈME PARTIE

PATTON IS BACK

CHAPITRE 27

DISTRIBUTION DES RÔLES

En janvier 1944, venant des quatre coins de la Méditerranée, les « maîtres de guerre » alliés se retrouvent à Londres. Bradley, en Angleterre depuis octobre 1943 est rejoint début janvier par Montgomery. Eisenhower arrive le 14 janvier. Il est suivi par Patton qui atterrit à Prestwick, en Écosse, le 26 janvier, avant de rallier Londres dans la foulée.

> *Journal, 26 janvier*
> J'ai été me présenter au bureau de Ike et j'ai appris que j'allais commander la Troisième Armée. Elle ne comprend que des novices et nous sommes placés en support de la Première Armée de Bradley – ce qui est loin d'être parfait –, mais mieux que rien.
> Ike m'a gardé à dîner ; il y avait là Kay, Butcher, un aide de camp britannique et un capitaine féminin. Ike a été désagréable – comme chaque fois que Kay est présent.
> Enfin, j'ai une armée et c'est à moi de jouer.
> Pour autant que je m'en souvienne, c'est ma vingt-septième affectation depuis mon entrée dans l'armée. Chaque fois j'ai eu du succès, celui-ci doit être le plus grand.

La 3e armée dont hérite Patton n'a, à vrai dire, aucune expérience du combat. D'ailleurs, au moment où « Georgie » est à Londres, son armée est toujours aux États-Unis où elle termine sa formation. Le général américain va donc devoir partir de rien pour forger cet outil militaire. Il commence par former un état-major capable. Aux officiers qu'il sélectionne, il dit : « Si vous n'aimez pas le combat, je ne vous veux pas ici ! [145] » Il peut compter sur le colonel Koch, des services de renseignements (G-2) de la 3e armée qui crée une cellule de guerre où Patton planifie les opérations, reçoit les briefings et rencontre ses commandants de corps et de divisions. Il les encourage d'ailleurs à parler librement de ses plans.

À un niveau supérieur, le plan de l'opération *Overlord* est enfin terminé. Il doit se dérouler en deux grandes phases : d'abord, établir des têtes de pont entre Sainte-Mère-Église et Ouistreham, prendre Caen et le port de Cherbourg. Ensuite, foncer sur la Bretagne et occuper la ligne Le Havre-Tours [146]. Le Jour-J est fixé au 1er mai 1944.

Pour cette immense opération, Eisenhower est le commandant suprême des forces alliées. Tedder est son adjoint et Bedell Smith son chef d'état-major. Montgomery, qui commande le 21e groupe d'armées, a sous ses ordres la 2e armée britannique de Dempsey et la 1re armée US de Bradley. La 1re armée canadienne de Crerar et la 3e armée de Patton ne les rejoindront que lorsque des têtes de pont auront été établies par Dempsey et Bradley. Dès lors, Monty prendra Dempsey et Crerar sous son commandement. Bradley laissera le sien à Hodges et prendra la tête du 12e groupe d'armées avec Hodges et Patton sous son commandement.

Patton va donc participer à cette « grande croisade en Europe », selon les termes d'Eisenhower. Mais le nouveau chef de la 3e armée est amer car il ne sera pas de la première vague d'assaut. Surtout, il voit Montgomery – encore –, Bradley et de Lattre pour les Français qui débarqueront en Provence, tenir les rôles principaux. Lui, pourtant la vedette de la campagne de Sicile, ne sera qu'un commandant d'armée parmi d'autres et les opérations qu'il devra mener n'auront pas l'ampleur qu'il espérait.

Mais, à son habitude, Patton se met au travail et commence à se documenter et à étudier en détail les plans d'*Overlord*. Il critique les plans de Bradley : « Les débarquements sont prévus tellement rapprochés qu'une attaque ennemie sur l'un des plages risque de compromettre tout l'ensemble. » Le plan est-il si mauvais ou Patton est-il mécontent de servir sous les ordres de son ex-subordonné ? Il apprend également que c'est sa 3e armée qui devra foncer sur la Bretagne, puis la Seine.

Le 27 janvier, il quitte Londres pour rejoindre son QG dans le Cheshire, dans le magnifique manoir de Peover Hall. Là, il plonge dans la lecture d'ouvrages historiques consacrés à Guillaume le Conquérant. Puis, il accueille les premiers officiers et soldats de la 3e armée et fait le tour des bases de ravitaillement, des hôpitaux et des dépôts d'armes, de munitions et de matériel, le tout à un rythme effréné et toujours accompagné de son nouveau compagnon, un bull-terrier nommé *Willie*. De retour à Londres, il rencontre Bedell Smith. Il écrit : « Nous fûmes tous les deux charmants. L'infirmière qui s'occupe de lui était présente et je lui ai laissé faire sa

petite publicité. Il a parlé tout le temps et je lui ai servi de faire-valoir. Je me suis lavé la bouche un peu plus tard. » Est-il possible que Patton déteste à ce point Bedell Smith ? Probablement. Cette inimitié est à mettre en relation avec une troisième personnalité : Eisenhower. Patton jalouse Bedell Smith qui a l'oreille attentive d'Ike et méprise ce dernier qui se laisse influencer par son chef d'état-major. Mais au-delà de ces querelles personnelles, Patton ne supporte pas le système dont il ne peut s'extirper : le système du SHAEF, avec ses états-majors et ses clans, alors qu'il n'aspire qu'à mener son armée au cœur des batailles, dans la fureur des combats.

> *Lettre à Béatrice, 3 février 1944*
> Mon quartier général est installé dans une immense maison dont les dernières réparations remontent aux environs de l'année 1627…
> Bradley, Montgomery et moi-même semblons destinés à toujours travailler ensemble avec, je l'espère, toujours le même succès. Bradley est très coopératif, Spaatz également. Je dois voir Montgomery la semaine prochaine.
> C'est très agréable d'être célèbre. Au théâtre la moitié du public me regardait ou parlait de moi…

> *Lettre à Béatrice, 9 février 1944*
> J'ai fait hier cinq discours dont deux d'une heure ; aujourd'hui, j'en ai fait trois autres et comme j'avais commencé avec un rhume, ma voix est maintenant dans un drôle d'état.
> Jake Devers a été très honnête ; il m'a renvoyé mes anciens officiers.

Le 11 février, Patton et Bradley se rendent au quartier général de Montgomery pour étudier les plans de débarquement avec le chef d'état-major de Monty et Dempsey, de Guingand. Au moment où Montgomery, « qui est un acteur mais pas un fou », expose le plan d'*Overlord,* Patton apprend que la situation à Anzio [147], en Italie, n'est guère brillante. Il écrit : « Nous pourrions même perdre Anzio ce qui serait grave. Tout le monde a fait preuve d'une telle timidité que cette affaire était mal engagée dès le départ. Ils n'ont avancé que de 12 kilomètres en douze jours. Moi, je serais déjà à Rome. J'espère que je ne vais pas être obligé de retourner là-bas pour redresser la situation. »

Journal, 16 février
Codman a reçu à 1 h 30 du matin un coup de téléphone de Butcher me priant de me présenter immédiatement au général Eisenhower… Partis à 6 heures, nous sommes arrivés à 10 h 45 au 20, Grosvenor Square (bureau d'Eisenhower).
À mon arrivée, Ike m'a dit : « J'ai bien peur d'être obligé de vous renvoyer avaler des couleuvres pendant quelque temps. »
Je lui ai répondu : « Qu'est-ce que j'ai encore fait ? »
« Rien, me dit-il, mais il se pourrait que je vous envoie commander la tête de pont en Italie pour redresser la situation. »
Je lui ai alors répliqué que, pour moi, ce n'était pas avaler des couleuvres mais plutôt un grand compliment étant donné que, pour me battre, j'étais prêt à commander n'importe quoi à partir d'une section.
Il m'a alors tendu un télégramme d'Alexander [148].

Lettre à Béatrice, 16 février 1944
J'ai reçu aujourd'hui le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait… bien que d'une curieuse manière… depuis, je me sens léger comme une gazelle. Je crois qu'il n'y a que peu d'hommes qui aiment véritablement se battre… J'aurai mon nouvel uniforme demain. Si je dois me battre, autant le faire bien habillé.

Journal, 17 février
J'ai été ce matin au Middlesex Hospital me faire soigner aux rayons X une tache que j'avais sur la lèvre. Pendant que j'étais là-bas un aide de camp a téléphoné de la part d'Ike pour dire que je pouvais retourner à Knutsford. Rien d'autre.
Nous avons tous été bien déçus que l'affaire soit annulée [149]. C'était risqué mais il y avait beaucoup de gloire à prendre.

CHAPITRE 28

FESTUNG EUROPA [150]

Patton va devoir attendre encore quelque temps avant de se couvrir de gloire. Mais, tout comme les autres généraux qui doivent participer à *Overlord,* en passant par le SHAEF et Eisenhower, il sait que la partie ne va pas être facile.

Car depuis l'été et l'automne 1943, Hitler a radicalement changé la stratégie du IIIe Reich : le front de l'Ouest devient prioritaire. C'est la teneur de la directive n° 51 que le Führer édicte le 3 novembre 1943 [151]. À partir de ce moment, la *Festung Europa* doit être défendue à l'ouest, de la Norvège à la Gironde. La raison de ce revirement est facile à comprendre. Tout le potentiel industriel allemand de la Ruhr est à 300 kilomètres des côtes d'où surgiront tôt ou tard les forces d'invasion alliées. En outre, l'ouest bénéficie de routes, de ports, de voies ferrées et de ponts qui faciliteront la progression d'unités rapides et mécanisées.

Face à l'Angleterre, les Allemands n'ont pas lésiné sur les moyens pour défendre les côtes. Le mur de l'Atlantique est le premier rempart de cette « Forteresse Europe » [152] et c'est Rommel qui a la charge de les rendre hermétiques [153].

La tâche qui attend les Alliés est gigantesque. Eisenhower lui-même est impressionné par une telle opération. Tout doit être minutieusement préparé : le matériel, les hommes, les équipements, les véhicules amphibies, le ravitaillement, la logistique, les ports artificiels, les pipelines sous-marins. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les Alliés montent une opération de diversion visant à intoxiquer les Allemands sur leur véritable intention et le lieu précis du débarquement, la Normandie. C'est l'opération *Fortitude* [154] qui fera croire à Hitler que les forces d'invasion alliées débarqueront dans le Pas-de-Calais, là où est stationné le gros de l'armée allemande [155].

Dans le cadre de *Fortitude*, Patton va jouer un rôle de premier plan. Les Alliés décident en effet de créer un groupe d'armée fictif dont la mission est de feindre un assaut sur le Pas-de-Calais. Et c'est Patton qui prend le

commandement de ce 1er groupe d'armées US fantôme. Nom de code de l'opération : *Quicksilver.*

Le faux 1er groupe d'armées US, stationné dans le sud-est de l'Angleterre, dans le Kent, est pourvu d'un état-major, d'infrastructures et de plusieurs terrains où est stocké le matériel. Les douze divisions qui le composent reçoivent des insignes fabriqués spécialement pour cette opération et sont équipées de milliers de véhicules… factices : avions, chars, camions, jeeps, pièces d'artillerie sont fabriquées en caoutchouc par les usines Goodyear ! De fausses barges de débarquements remplissent les ports et trompent les avions de la Luftwaffe qui survolent la zone en quête de renseignements. Au sol, les agents allemands, déjà identifiés par le contre-espionnage allié, reçoivent de fausses informations aussitôt transmises en France et à Berlin. L'opération sera un succès.

Journal, 18 février
Vu Ike… Il s'est montré très désinvolte et m'a parlé d'un certain général Corlett qui avait conquis une île du Pacifique d'une façon « presque parfaite ». (Il n'avait pas eu à se battre tant qu'il n'avait pas débarqué.) Ike a l'intention de lui donner le XIXe Corps.
Je lui ai rappelé que nous ne nous étions pas trop mal débrouillés non plus.
Cela l'a mis en colère. Il a la mauvaise habitude de toujours sous-estimer les Américains qui viennent servir sous ses ordres et de porter au pinacle tous les Anglais et les Américains qui servent ailleurs.
Je voudrais tellement qu'il soit plus un soldat et moins un politicien…
Rendu visite à Bedell Smith pour lui passer la main dans le dos.

Lettre à Béatrice, 19 février 1944
Marshall me considère comme le seul officier général combattant… Ces remarques, ainsi que la demande d'assistance d'Alexander (pour Anzio), me mettent en pleine forme.

Journal, 23 février
Nous manquons cruellement de chefs, personne ne commande. Ike n'a aucune idée de ce qu'est le commandement « physique ». Il est vrai qu'il ne l'a jamais exercé.

Lettre à Béatrice, 26 février 1944

Je suis très heureux que vous ayez vu Mamie (Mrs Eisenhower) car son mari, à sa manière, est très gentil avec moi en ce moment… Je vais vous confier un secret qu'il ne faut pas divulguer. Hier j'ai joué au golf et aujourd'hui j'ai acheté deux clubs et pourchassé des vaches tout au long de la prairie. Comme il y a quarante-trois ans que je n'ai pas joué, j'ai perdu un peu de mon adresse, mais j'ai repris en coursant les vaches.

J'aurais la possibilité de chasser un peu mais je ne veux pas prendre le risque d'une mauvaise chute avec un beau combat en perspective – peut-être suis-je en train de perdre mes nerfs ?

Les gens du pays ont vraiment tout fait pour être gentils avec nous. J'ai le vicaire à déjeuner, j'irai ensuite moi-même déjeuner chez les Leicester-Warren, prendre le thé chez quelqu'un d'autre encore. Comme nous n'avons pas encore tout ce qu'il nous faut pour travailler, j'ai quelques loisirs. En plus, il n'y a rien à faire le soir, aussi je travaille généralement après le dîner jusqu'à 10 heures.

À propos d'Eisenhower, Pershing va rudement nous manquer, mais il n'y a rien à y faire…

Journal, 6 mars

Je suis allé voir Ike à Widewing. Il parlait au téléphone et disait : « Écoutez-moi, Arthur (Tedder), j'en ai plus qu'assez de discuter avec toute cette bande de "prima donna". Dites-leur que s'ils ne sont pas capables de s'entendre et de cesser de se battre comme des enfants, je demanderai au Premier ministre de trouver quelqu'un d'autre pour diriger cette foutue guerre. Je m'en irai. » Il continua de parler pendant encore un moment, répétant qu'il demanderait « à être relevé et à rentrer chez lui » si Tedder n'arrivait pas à faire s'entendre les aviations et marines des deux pays.

J'en ai été fort impressionné car il faisait preuve de beaucoup plus d'assurance que je ne lui en avais jamais connue. Cela dit, c'est lui qui aurait dû régler la question et non pas son adjoint Tedder.

Il nous accorda tout ce que nous lui demandions…

Cela me déprime toujours de voir à quel point il est sous influence britannique. Il préfère même les chenilles d'acier aux chenilles en caoutchouc pour les chars parce que c'est l'avis de Montgomery.

CHAPITRE 29

PRÉPARATION DE LA 3e ARMÉE

Durant les mois de mars et avril, outre le commandement factice du 1er corps d'armée, Patton prépare activement les officiers de la 3e armée. Ses premières instructions datées du 6 mars doivent donner « les principes de commandement, les procédures de combat et les règles d'administration qui doivent être appliquées dans cette armée » pour guider les officiers « dans l'exercice de vos multiples commandements. » Ces instructions dans le plus pur « style Patton » façonnent véritablement la 3e armée américaine ; claires, précises, courtes, brutales, elles vont contribuer à faire de cette unité un magnifique outil militaire.

> Chacun doit « diriger en personne ». Tout chef qui n'a pas réussi à atteindre ses objectifs et qui n'est pas « mort ou grièvement blessé » n'a pas accompli tout son devoir.
> Les commandants de grandes unités et les officiers d'état-major doivent aller au front quotidiennement… pour voir ce qui s'y passe, pas pour interférer… La louange a plus de valeur que le blâme… Votre première mission, en tant que chef, est d'aller voir avec vos propres yeux et d'être vu par vos hommes pendant que vous faites vous-même une reconnaissance.
> Le fait de donner un ordre ne compte que pour 10 pour cent. Les 90 pour cent restant sont faits du souci que vous aurez de vous assurer de leur prompte et vigoureuse exécution.
> Ceux qui ne se reposent pas ne durent pas longtemps. Si c'est vraiment nécessaire, « chacun doit être capable de travailler sans arrêt, mais ce genre de situation n'est pas courant ».
> Plus le PC est près du front, moins vous perdrez de temps pour vous y rendre et en revenir.
> Les gens sont trop « enclins à penser que l'on peut acquérir des mérites par la seule étude de la carte dans la sécurité d'un PC C'est une erreur ».

Les cartes sont nécessaires « pour voir d'un seul coup d'œil l'ensemble de la bataille et pour faire une planification intelligente. L'étude de la carte permet de voir à quels endroits des situations critiques sont susceptibles de se développer et donc de déterminer l'endroit où devrait se trouver le chef »…
Les plans doivent être « simples et souples. Ils doivent être établis par ceux qui auront à les exécuter ».
Il n'y aura jamais trop de reconnaissances.
L'information, c'est comme les œufs : plus elle est fraîche meilleure elle est.
Les ordres doivent être courts et dire « ce qu'il faut faire, pas comment le faire ». Un ordre doit être considéré comme un mémorandum et comme une prise de responsabilité par celui qui le donne.
Au combat, il est toujours plus facile « pour l'ancien d'aller au front que pour le jeune d'en partir ».
Les ordres de mise en alerte ont une importance vitale et doivent être diffusés en temps utile « pas seulement aux unités de combat mais aussi au médecin, à l'officier de transmissions, à l'Intendance et à l'officier mécanicien qui ont, eux aussi, des ordres à donner et des unités à déplacer. Si tout cela ne marche pas, vous ne pouvez pas combattre ».
Tous les moyens doivent être utilisés « avant et après les combats pour expliquer aux troupes ce qu'elles vont avoir à faire ou ce qu'elles viennent de faire ».
La responsabilité du ravitaillement est également partagée entre celui qui le fournit et celui qui le reçoit.
Les chefs doivent rendre visite à leurs blessés personnellement et souvent.
Les décorations doivent être remises rapidement.
« Si vous ne renforcez et ne maintenez pas la discipline, vous êtes des assassins en puissance. »
La fatigue fait « de nous tous des peureux. Un homme en bonne condition ne fatigue pas ».
Et enfin, « Courage. NE PRENEZ PAS CONSEIL DE VOS CRAINTES. »

> Les ordres doivent être courts et dire « ce qu'il faut faire, pas comment le faire » [156].
>
> *Lettre à Béatrice, 12 mars 1944*
> Tout ce qu'il me faut, c'est une autre guerre. Bien sûr, je suis un héros de légende et tout le monde dit que si George avait été à Salerne ou à Anzio les choses auraient tourné autrement – et je le crois, moi aussi ; cela dit, ils attendent beaucoup de moi dans la prochaine affaire et, après un mauvais départ, il va vraiment falloir que j'en mette un coup – ce que je ferai.

Le 24 mars, Patton accueille le gros de l'effectif du QG de sa 3e armée. Puis, il rassemble le millier de soldats, sous-officiers et d'officiers devant Peover Hall. Là, il leur tient un discours fleuve pour le souhaiter la bienvenue. Robert S. Allen, futur adjoint du colonel Koch au G-2, se souvient de l'extraordinaire mise en scène déployée par Patton et la force de ses propos, non dénués d'humour. Le chef de la 3e armée se présente sur les marches du perron, habillé de son battle-dress aux boutons de cuivre, de jodhpurs, de bottes de cavaliers parfaitement cirées et tenant une cravache. Il est alors entouré de Gay et… de son bull-terrier Willie. Le général hypnotise littéralement les soldats. Allen écrit : « Lorsque le général Patton fit son apparition sur la petite terrasse, trois marches au-dessus de nous, la surprise fit place à l'excitation. La plupart d'entre nous ne l'avaient jamais vu en chair et en os et, lorsque la musique commença à jouer la marche du général, nous restâmes tous pétrifiés. Nous en avions tous la chair de poule. Cela comptera certainement parmi les plus grandes émotions de ma vie.

« Nous observâmes un strict garde-à-vous pendant que retentissait la marche du général ; sa silhouette, impeccablement habillée, nous gelait sur place et il y avait comme de l'électricité dans l'air. La musique s'arrêta et le général fit un pas en avant.

« D'une voix un peu aiguë mais calme il nous dit : « Repos Messieurs ; je suppose que vous êtes quelque peu surpris de me voir ici à la place du général Hodges. Ce sont les hasards de la guerre. Cela dit, je peux vous assurer que la 3e armée sera la plus grande qu'ait jamais comptée l'histoire de l'Amérique. Nous serons à Berlin avant tout le monde. Pour y parvenir il nous faudra une discipline parfaite. Je vous conduirai plus loin que l'enfer mais une pinte de sueur vaut un gallon de sang. Nous allons tuer ces bâtards

allemands – je préférerais les écorcher vifs – mais je crains, Messieurs, que certains, chez nous, ne m'accusent alors d'être trop dur.

« Arrivé à ce point de son discours, le général Patton sourit malicieusement ; chacun de nous rit sous cape.

« Il nous parla pendant une demi-heure, nous mettant totalement sous le charme de son incomparable éloquence.

« Lorsqu'il eut terminé, nous nous sentions exactement comme si nous avions reçu la grâce divine. C'était vraiment l'homme avec lequel on avait envie d'aller en enfer et d'en revenir. »

Allen dira par la suite que Patton avait mis en avant les trois raisons qui expliquaient cette guerre : la sauvegarde des libertés traditionnelles, la défaite des nazis et bien sûr, la joie de combattre.

> *Lettre à Béatrice, 24 mars 1944*
> Je viens tout juste de finir de « leur donner l'inspiration »… Je les ai également rassurés en ce qui concernait leur avenir et leur ai dit que je me sentirais aussi soucieux de leur bien-être que le général Hodges… Moi qui ai toujours détesté les faiseurs de discours, je semble voué à en faire tout le temps.
> Les choses commencent à prendre forme mais je voudrais que nos hommes prennent davantage une mentalité de tueurs. Ils sont trop satisfaits d'eux-mêmes, – prêts à mourir mais pas assez désireux de tuer. Je leur ai dit qu'il était très beau de vouloir mourir pour sa patrie, mais qu'il était fichtrement préférable de faire mourir l'Allemand pour la sienne. Personne ne leur avait jamais dit cela…
> Les Britanniques ont souffert et ne pensent qu'à se battre, pas nos hommes…
> La civilisation romaine s'est effondrée le jour où elle a perdu son esprit de conquête, où elle s'est satisfaite du statu quo ; le jour où les impôts ont détruit les métiers et la libre entreprise et chassé les gens des villes.
> Le cycle recommence…
> Je vous aime, vous et vos lettres.

Début avril, Patton est décoré du très honorable ordre du Bain par le *Field-Marshal* Sir Alan Brooke, représentant du roi d'Angleterre. Brooke dit à Patton qu'il mérite cette décoration plus qu'aucun autre Américain.

L’intéressé écrira : « Il a probablement dit la même chose à chacun d’entre nous – il est du genre employé de bureau. »

Entre petites cérémonies agréables, remises de décorations et préparations de la 3e armée, Patton consigne ses instructions sur les combats d’infanterie et l’emploi des blindés en vue des opérations en France (voir annexes 1 et 2).

CHAPITRE 30

VEILLÉE D'ARMES

Journal, 15 mai
Tous les commandants de grandes unités et leurs chefs d'État-major se sont réunis à l'école Saint-Paul pour l'exposé final avant l'attaque. Le roi, le Premier ministre et le maréchal Smuts étaient également présents.
Le général Eisenhower a commencé par une courte déclaration insistant sur le point que tous désaccords qui pourraient encore subsister entre l'air, la marine et l'armée devaient être définitivement aplanis ce jour même.
Alors l'amiral Ramsay… a expliqué combien il est difficile de mettre les troupes à terre.
Puis le maréchal de l'air Leigh Mallory a exposé ce qu'avait fait l'aviation, après quoi le maréchal de l'air sir Arthur Harris, chef du Bomber Command, a pris la parole pour une intervention que je considère comme particulièrement mal venue, réclamant des bombardements stratégiques à la place des débarquements. Bradley et Spaatz ont été brefs et bons.
Le roi a dit quelques mots, mais il faisait peine à voir en raison de ses efforts visibles pour ne pas bégayer.
Pour le lunch, j'étais assis en face de Churchill qui m'a demandé si je me souvenais de lui. Sur ma réponse affirmative, il m'a aussitôt fait servir un verre de whisky.
Après le lunch, nous avons eu droit à de nouveaux discours dont le plus remarquable fut celui du Premier ministre, un grand discours de combat, pour lequel j'ai l'intention de lui écrire une lettre de félicitations.

C'est à cette époque que Patton délivre son fameux discours « de guerre » aux soldats américains [157]. En grande partie improvisé, ce discours existe sous plusieurs versions. La légende Patton est en marche.

« Soldats, une rumeur court, de je ne sais quelle source, d'après laquelle l'Amérique voudrait rester en dehors de la guerre et ne pas se battre. C'est un tissu d'inepties. L'Amérique aime se battre par tradition. Tout vrai Américain aime l'aiguillon et le fracas de la bataille. L'Amérique adore les vainqueurs. Elle ne peut supporter les perdants. Elle méprise les couards. L'Amérique joue pour gagner. Et c'est pourquoi l'Amérique n'a jamais perdu et ne perdra jamais une guerre.

« Vous ne serez pas tous tués. Dans une grande bataille, deux pour cent d'entre vous, tels que vous êtes là, seraient tués. Vous ne devez pas redouter la mort. De toute façon, elle viendra fatalement un jour ou l'autre pour chacun d'entre nous. Et tout homme est effrayé lors de son premier combat. S'il dit le contraire, c'est un sacré menteur. Certains sont peureux, mais se battent quand même et mettent leur frayeur à la porte d'eux-mêmes. Le véritable héros est l'homme qui se bat malgré sa peur. Certains y arrivent après une minute passée sous le feu ; pour d'autres, il faut une heure, pour d'autres encore des jours, mais un homme digne de ce nom ne laissera jamais la peur de la mort triompher de son honneur, de son sens du devoir envers son pays et envers l'humanité.

« Tout au long de votre carrière dans l'armée vous avez protesté contre l'exercice et la discipline. Tout cela, comme le reste dans l'armée, a un objectif bien déterminé. Cet objectif, c'est l'obéissance instantanée aux ordres et le maintien d'un état d'alerte permanent. Ceci doit être infusé à tout soldat. Un homme doit être constamment sur ses gardes s'il veut rester en vie. Sinon, quelque fils de p… allemand va surgir derrière lui avec une chaussette pleine de merde ! Il y a quelque part en Sicile quatre cents tombes parce qu'un seul homme dormait pendant sa faction… mais ce sont des tombes allemandes, c'est nous qui avons surpris ces bâtards endormis. Une armée est une équipe : on y vit, on y dort, on s'y bat, on y mange en équipe. L'étoffe du héros individuel n'est que du crottin de cheval. Les bâtards au teint bilieux qui rédigent ces sortes de papiers pour le *Saturday Evening Post* n'en savent pas plus sur ce qu'est une vraie bataille qu'ils ne savent trousser une fille !

« Chaque homme personnellement dans l'armée a un rôle essentiel à jouer. Chacun a sa tâche et doit l'accomplir. Qu'est-ce qui se passerait si chaque conducteur de camion décidait qu'il n'aime pas entendre un obus siffler au-dessus de sa tête et se précipitait pour se cacher dans un fossé ?

Qu'est-ce qui se passerait si chacun disait : "Ils n'ont pas besoin de moi ; ils en ont des millions." Où en serions-nous maintenant ? Où en serait notre pays, où en seraient ceux que nous aimons, nos maisons ; où en serait le monde ? Non, Dieu merci, les Américains ne pensent pas ainsi. Tout le monde fait son boulot et travaille pour l'ensemble. Le servant de canon tient sa pièce en état et la ravitaille et maintient en état de marche cette vaste machine de guerre. Les gens de l'Intendance nous approvisionnent en vêtements et en nourriture. Tout le monde a son rôle à jouer, y compris le gars qui fait bouillir l'eau pour que le G.I. n'attrape pas la chiasse.

« Rappelez-vous, soldats, que vous ne savez pas que je suis là. Vous ne devez en faire aucune mention dans vos lettres. Tous les États-Unis sont censés se demander ce que diable j'ai bien pu devenir. Je ne suis pas supposé commander cette armée. On ne se doute pas que je suis en Angleterre. Il faut que le premier bâtard à s'en apercevoir soit l'un de ces damnés Allemands. Je veux qu'ils écarquillent les yeux et s'écrient : "AH ! VOILÀ ENCORE CETTE DAMNÉE TROISIÈME ARMÉE ET CE FILS DE P… DE PATTON !"

« Il faut que nous en finissions avec eux et que nous nous occupions ensuite de ces pisseurs de sang de Japonais !!! La route la plus courte pour la maison passe par Berlin et Tokyo ! Nous gagnerons cette guerre, mais nous la gagnerons seulement en faisant voir à l'ennemi que nous avons plus de tripes qu'il n'en a jamais eu et qu'il n'en aura jamais !

« Vous aurez des choses formidables à dire quand tout sera fini et que vous serez de retour au pays. Vous pourrez remercier Dieu de vous retrouver dans vingt ans assis au coin du feu avec votre petit-fils sur les genoux, et lorsqu'il vous demandera ce que vous avez fait pendant la guerre, de n'avoir pas à le faire passer d'un genou à l'autre, tousser et répondre : "Je pelletais la merde en Louisiane."

Le 1er juin, Patton est invité par Montgomery.

> *Journal, 1er juin*
> Bradley et moi sommes partis en avion à 15 h 30 pour Portsmouth voir le général Montgomery qui réside à Southwick. Nous avons pris le thé, puis nous sommes allés dans son bureau où nous avons examiné les plans sans l'aide d'aucun officier d'état-major. Montgomery s'intéressa particulièrement aux opérations de la

Troisième Armée, et il se révéla fort heureux que j'eusse, deux nuits plus tôt, revu toute la question pour Simpson, ce qui me permit d'être fort disert.
Il répéta par deux fois à Bradley : « Il faudra confier à Patton les opérations de Bretagne, et sans doute aussi celle de Rennes. »

Journal, 2 juin
Dit au revoir à Monty au petit déjeuner. Il me déclara qu'il avait passé un bon moment et que désormais nous nous comprenions mutuellement.
Ce soir, Bradley ouvre son poste de commandement de la Première Armée à bord de l'*USS Augusta.*

Journal, 4 juin
Nous sommes tous allés à l'église. Je ne tiens pas en place et j'aimerais tant mener l'assaut.

Lettre à Béatrice, 4 juin 1944
Ne vous excitez pas trop au coup de sifflet. Je ne joue pas l'ouverture.

À la veille du Jour-J, l'état-major allemand est alors en pleine incertitude. L'adjoint naval de Rommel, le contre-amiral Ruge, pense qu'une attaque alliée est impossible compte tenu de la météo exécrable. En fait, les météorologues allemands tablent sur une accalmie à partir du 10 juin. Le « Renard du désert » profite donc de l'occasion pour rentrer en Allemagne afin de fêter l'anniversaire de sa femme avant de rendre visite à Hitler pour lui demander un renforcement d'unités blindées en Normandie. Le 5 juin, la *Kriegsmarine* décide d'annuler ses patrouilles dans la Manche. Les dragueurs de mines de la *Royal Navy* peuvent ainsi progresser sans être inquiétés. En tout début de soirée, un message de la BBC éveille pourtant les soupçons mais seule la 15e armée stationnée dans le Pas-de-Calais est mise en état d'alerte.

Prévue pour être déclenchée le 5 juin, l'opération *Overlord* est repoussée au 6 à cause du mauvais temps. Dans la nuit du 5 au 6, 1 200 avions quittent l'Angleterre avec à leur bord 23 000 parachutistes appartenant à trois divisions aéroportées. La 6e aéroportée britannique et les 101e et 82e divisions aéroportées américaines ont pour mission de sécuriser la zone du débarquement.

À 1 heure du matin, alors qu'il va se coucher, le général Speidel, chef d'état-major du groupe d'armées B de Rommel, reçoit les premiers rapports faisant état d'un assaut aéroporté allié. La « croisade en Europe » venait donc d'être déclenchée. Patton, lui, apprend la nouvelle du débarquement par la BBC le 6 juin.

Journal, 5 juin
Aujourd'hui sera peut-être le jour J. mais nous n'avons aucune nouvelle. J'ai appelé Hughes et lui ai demandé d'envoyer mes félicitations par radio à Alexander, Keyes et Clark, pour leurs succès en Italie (Ils venaient de prendre Rome).

Lettre à son fils George, 6 juin 1944
À 7 heures, ce matin, la BBC a annoncé que la radio allemande venait de révéler le débarquement.
Tous les hommes ont de l'appréhension au moment d'engager le combat. Ils en ont, que ce soit leur premier ou leur dernier combat. Les lâches sont ceux qui laissent leur frousse dominer leurs réactions. Vous ne le serez jamais à cause du sang dont vous avez hérité des deux côtés.
Il y a apparemment deux types de soldats qui réussissent, ceux qui sont discrets et les importuns. J'appartiens à cette dernière catégorie, plutôt rare et impopulaire, mais c'est ma méthode. Il faut choisir un système et y coller étroitement. Les gens qui ne sont pas eux-mêmes ne sont rien.
En Sicile, à la suite de mes informations, de mes observations et d'une sorte de sixième sens que je possède, j'avais décidé que l'ennemi n'avait plus dans son jeu de quoi alimenter une autre attaque de grande envergure. J'aurais parié ma chemise et j'avais raison…
Ce que j'ai pu avoir comme succès tient au fait que j'ai toujours été certain que mes réactions militaires étaient correctes. Beaucoup de gens ne sont pas d'accord avec moi, mais ils ont tort. Le jury infaillible de l'histoire, bien longtemps après que nous serons morts tous les deux, prouvera que j'ai raison.
Les soldats, et d'ailleurs tous les hommes, ont naturellement le culte des héros. Les officiers qui ont le don du commandement le comprennent et manifestent dans leur conduite, leur tenue et leurs

manières, les qualités qu'ils cherchent à développer chez leurs hommes.
Les troupes que j'ai commandées ont toujours été bien habillées ; elles saluaient correctement, étaient promptes et hardies dans l'action parce que je leur avais personnellement donné l'exemple. L'influence qu'un homme peut avoir sur des milliers d'autres n'aura jamais fini de m'émerveiller…
Tout ceci, au fait, ressemble à un sermon, mais ne croyez pas que c'est mon chant du cygne, car ce n'est pas le cas. Je n'ai pas encore achevé ma tâche.

Lettre à Béatrice, 6 juin 1944
Ike s'est adressé par la radio à l'Europe occupée et l'a bien fait. Aucun élément de cette armée n'est encore engagé et je doute que l'ennemi connaisse son existence. Nous nous efforcerons de lui en laisser la surprise…
Je ne puis vous dire quand nous y serons. De toute façon mes paquets sont faits depuis quelque temps pour le cas où…
Il est odieux d'être sur la touche et de voir la gloire qui vous fuit, mais je sens qu'il y en aura assez pour tous.
Je crois que je vais lire la Bible.

CHAPITRE 31

JOUR-J

Le 6 juin, à l'aube, l'armada alliée se présente devant les côtes normandes : 5 000 navires de débarquement, six cuirassés, quatre cuirassés légers, 23 croiseurs, 104 destroyers, 152 navires d'escortes et 277 dragueurs de mines ; 139 000 soldats sont prêts à débarquer sur les plages, 56 000 Américains sur *Utah* et *Omaha* et 83 000 Anglo-Canadiens sur *Gold*, *Juno* et *Sword* [158]… Plus tôt dans la nuit, les avions de la 9e *US Air Force* avaient pilonné les batteries allemandes de la pointe du Hoc ; un carnage. Puis, les navires de la *Royal Navy* et de l'*US Navy* ainsi que le *Georges Leygues* ouvrent le feu avec leurs puissantes pièces d'artillerie. Sur les côtes, dans les terres et dans les blockhaus allemands, c'est l'enfer ; mais le déluge de fer et de feu est souvent imprécis et insuffisant. À 6 h 27, les canons s'arrêtent de tirer et les barges de débarquement cinglent vers les plages.

> *Journal, 6 juin*
> J'ai une affreuse appréhension que la bataille soit finie avant que j'y aie pris ma place, mais je sais qu'il n'en sera rien car ma destinée veut que j'y sois…
> J'ai commencé à faire mes paquets, un petit peu parce que je persiste à espérer que quelqu'un va se faire tuer et qu'il faudra que j'aille le remplacer.

Au soir du 6 juin, les débarquements sont un succès. Certes, les Alliés n'ont pas réussi à sécuriser certains objectifs et les pertes ont été lourdes à *Omaha Beach*, très vite baptisée « Omaha la sanglante ». Mais les Allemands ont été incapables de les rejeter à la mer. Lorsque Rommel arrive à son QG de la Roche-Guyon, il se rend compte qu'aucune mesure n'a été prise. En fait, l'OKW refuse de prendre la moindre décision concernant le déploiement de deux unités de Panzer, la *Panzer-Lehr* et la 12e division SS *Hitlerjugend.* En Allemagne, Hitler lui-même hésite ; il est

encore persuadé que la Normandie est une diversion couvrant un débarquement plus massif dans le Pas-de-Calais.

Dans le camp allié, Eisenhower est inquiet. La ville de Caen, carrefour stratégique, nœud de communications important, n'est toujours pas prise malgré les assurances de Montgomery qui avait tablé sur un succès le Jour-J ! Montgomery s'entête dans une bataille qui tourne à l'attrition. Le Britannique devra encore attendre six longues semaines pour venir à bout de la résistance fanatique des défenseurs, notamment des Waffen-SS. *Epsom, Windsor, Charnwood, Goodwood,* il ne faudra pas moins de quatre opérations pour que les Britanniques s'emparent de Caen [159].

Côté américain, après la libération d'Arromanches le 6 juin et de Bayeux le 7, les GI's se heurtent eux aussi à la défense opiniâtre des Allemands à Carentan, prise à J+6. Cherbourg, port capital dans le dispositif logistique allié, ne tombe que fin juin.

Puis, débutent les combats dans le bocage avec ses haies, ses pièges et ses embuscades meurtrières. Chaque village est une place forte où il faut déployer des efforts surhumains et payer le prix de lourdes pertes pour déloger les Allemands qui jettent tout ce qu'ils ont dans la bataille et mènent une défense intelligente en utilisant le terrain. Sur la route de Carentan à Périers, le 6e régiment de parachutistes allemands appuyé par la 17e *Panzergrenadier-Division SS Gotz von Berlichingen* et la division SS *Das Reich* étrillent les soldats américains durant six jours de combats (4-10 juillet) d'une violence inouïe. La bataille des haies va durer deux longues semaines et coûter 40 000 hommes pour des gains limités.

Pourtant, la situation est plus que précaire pour les forces allemandes en Normandie. Les pertes sont déjà colossales ; au 18 juillet, elles atteindront 2 360 officiers et 100 000 hommes. Le Reich ne pourra expédier que 10 078 soldats en renfort car sur le front de l'Est, les Soviétiques déclenchent une véritable « tempête rouge ». Le 22 juin, Staline lance l'opération *Bagration.* En quelques semaines, le groupe d'armées Centre allemand est annihilé ; 35 divisions allemandes sont englouties dans cette opération parfaitement maîtrisée par l'Armée rouge.

> *Lettre à Béatrice, 7 juin 1944*
> C'est le jour le plus long que j'aie jamais passé, car nous n'avons rien d'autre à faire qu'attendre.

Les choses semblent se présenter bien en Normandie… Nous espérons nous rapprocher dans une semaine environ mais je suis prêt à bouger dans les dix minutes si l'occasion se présente.

Journal, 8 juin
Les nouvelles de France sont maigres… Apparemment les choses ne vont pas trop bien et on a l'impression que les gens sont contents de se maintenir plutôt qu'avancer.

Journal, 9 juin
Le temps se traîne terriblement.

Lettre à Béatrice, 10 juin 1944
J'ai une roulotte pour dormir. Elle est très bien – un peu comme une cabine de yacht, mais l'on peut s'y tenir debout. Il y a un lit avec un matelas pneumatique, un lavabo, une penderie, un bureau, un meuble à cartes, chauffage et circuit électrique 110 volts avec la radio. Il y a aussi une sorte d'auvent en toile qui fait penser à un porche. Les horreurs de la guerre s'éloignent et la crainte des *booby traps* [160] a disparu. On peut y faire le black out et il y a un grand tableau pour les cartes sur lesquelles on peut travailler la nuit. C'est un vieux camion transformé mais il marche bien ou du moins assez bien.
Bon, je vais sortir et marcher 7 ou 8 kilomètres et courir un peu de façon à être capable si besoin de courir sus aux Allemands – non de m'enfuir devant eux.

Journal, 10 juin
Je porte l'étui de revolver au baudrier depuis le jour J pour me maintenir dans l'esprit de l'opération. Je pense être l'un de ces quelques soldats qui ont à se composer un rôle, mais j'ai toujours souhaité d'être un héros, et le moment est peut-être venu où je vais pouvoir combler cette ambition…

Lettre à Béatrice, 12 juin 1944
Je viens de lire dans les journaux que (d'après les Allemands) je commande 59 divisions en France. Je n'en suis pas remis ! J'aurai sans doute à m'en expliquer au cours de la matinée.

Lettre à Béatrice, 12 juin 1944
Nous n'avons toujours pas bougé. J'espère qu'ils ne vont pas gagner la guerre sans nous.

Lettre à Béatrice, 14 juin 1944
Toujours assis dans la terreur que la guerre se termine sans nous.

Lettre à Béatrice, 17 juin 1944
Avant-hier soir, lady Leese m'a emmené au théâtre à Manchester, et au lever de rideau, Leslie Henson, le premier rôle, a déclaré qu'il avait joué en Afrique devant la Huitième Armée et que la femme d'un de ses généraux était dans la salle. Tout le monde a applaudi. Puis il a annoncé qu'à ses côtés se trouvait le plus fameux général américain, un homme avide de sang et je n'ose dire de tripes à cause des dames. Tout le monde a applaudi de nouveau et poussé des hourras pendant un long moment. Après le spectacle, nous sommes allés dans les coulisses puis lorsque nous sommes sortis, il y avait une grande foule massée autour de notre voiture et l'on nous a fait une véritable ovation. J'ai eu un mal fou à empêcher les journaux d'en parler.

Lettre à Béatrice, 24 juin 1944
Je suis désolé que vous vous soyez fait du souci en me croyant sur les plages – et ceci pour deux raisons, la première, parce que je n'y étais pas, et la seconde parce que beaucoup de gens s'imaginent que j'y suis…
Gay a passé la Manche pour aller voir comment les choses se présentent et préparer notre cantonnement.
Je me demande parfois si je suis aussi bien que beaucoup de gens l'imaginent, moi compris. Je connais mes défauts, mais pas ceux des autres et, bien entendu, j'ai eu beaucoup de chance, à commencer par vous qui êtes la plus grande.

Lettre à Béatrice, 29 juin 1944
Toujours pas de guerre, mais nous avons gagné un poste de commandement avancé au sud de Salisbury… Ce mouvement n'a d'autre signification que de nous rapprocher du centre de la scène.
Si seulement nous étions dans l'action.

Journal, 5 juillet
Été voir Ike à 15 heures. Il revenait de France et paraissait joyeux, mais un peu excédé du manque d'élan de Monty. Il songe de plus en plus à prendre personnellement la direction de la bataille, mais temporise encore. Il ne peut se décider à faire le plongeon.

À la fin de la première semaine de juillet, les Alliés se rendent à l'évidence : la partie est loin d'être gagnée. Les pertes ne cessent de s'alourdir tandis que les Allemands défendent la Normandie pied à pied. Le moral des GI's est littéralement en berne. Le caporal Bill Preston, du 743e bataillon de chars est inquiet de voir que « toute la théorie du mouvement, de la mobilité, a disparu. » Pour le lieutenant Philip Reisler, de la 2e division blindée, la campagne de Normandie devient « une succession de Thermopyles. » [161] Effectivement, le bocage normand met les Américains sur les nerfs et l'offensive générale lancée par Bradley pour la prise de Saint-Lô n'est pas encore terminée. Mais le « patron » de la 1re armée US pense déjà à la prochaine opération pour sortir de ce bourbier normand. Ce sera l'opération *Cobra.* Le 6 juillet, Patton s'envole enfin pour la France.

SIXIÈME PARTIE

DE LA NORMANDIE À LA LORRAINE

CHAPITRE 32

OPÉRATION *COBRA* :
SORTIR DU BOCAGE

Le 6 juillet, Patton atterrit non loin d'Omaha Beach. Il écrit : « Il y avait des masses de gens qui semblaient me connaître et voulaient prendre des photographies, pour la plupart des soldats armés de Leicas à 5 dollars, mais aussi quelques professionnels que je dus mettre en garde sur le fait que ma présence était encore un secret. »

Effectivement, afin de faire croire aux Allemands que le 1er groupe d'armées US (fantôme) s'apprête à lancer son offensive sur le Pas-de-Calais, la présence de Patton doit rester secrète. Mais l'arrivée de la « superstar » se répand comme un feu follet. À peine arrivé, Patton, qui ne résiste pas à l'envie de galvaniser les troupes qui se rassemblent autour de lui, improvise un discours : « Je suis fier de me trouver ici pour combattre à vos côtés. Maintenant, allons couper les tripes à ces mangeurs de choucroute et déchaîner l'enfer sur Berlin. J'entends bien, pour ce qui me concerne, descendre ce damné de fils de pute en papier peint exactement comme je le ferais d'un serpent. » Les soldats adorent et l'acclament !

Avant d'installer son PC à Néhou, petit hameau discret, Patton se rend chez Bradley. Il note : « Il y avait un bruit terrible. Sans doute avais-je oublié la guerre. Quoi qu'il en soit la tente battit toute la nuit, ébranlée par les coups de canons du corps d'armée et de l'armée dont les positions de tir étaient établies tout autour de nous. » Patton écrira à Béatrice : « Willie n'aimait pas ça du tout. Il sortit plusieurs fois de la tente pour voir ce qui se passait. Moi aussi du reste. »

Patton en profite pour se rendre à Saint-Sauveur-le-Vicomte et constate « un triste spectacle, celui d'un vieux château féodal, d'un très grand château féodal, presque entièrement rasé par les bombes. Trop triste. C'était pourtant un bon exemple de fortification défensive féodale. »

Le 11 juillet, afin de se familiariser avec le terrain, il assiste, incognito, aux opérations lancées par Bradley pour prendre Saint-Lô. Pris sous le feu de l'ennemi, un GI l'interpelle sans le reconnaître et lui demande de se

mettre à couvert. Patton lui répond : « Occupe-toi de tes foutus oignons, soldat ! » [162]

> *Journal, 12 juillet*
> Ni Ike ni Brad ne tiennent la forme. Ike est lié pieds et poings par les Anglais et ne s'en rend pas compte. Pauvre fou ! En fait, nous n'avons pas de commandant suprême – personne qui soit capable de dire, il faut faire ceci et non cela. C'est une situation déplorable à laquelle je ne vois pas d'issue.

> *Journal, 14 juillet*
> Brad dit qu'il veut m'engager aussitôt qu'il le pourra. Il pourrait le faire tout de suite pour son plus grand avantage s'il avait un peu d'énergie. Bien entendu, Monty ne veut pas de moi parce qu'il a peur que je n'accapare la scène, ce qui est bien mon intention. Bradley m'a demandé si j'avais des objections à ce que la 4e DB tienne un secteur défensif. J'y suis favorable, le plus tôt nous aurons nos troupes au feu, le mieux ce sera.

En réalité, Patton trouve que Bradley est trop timoré et dépendant des autres secteurs du front. À vouloir progresser partout en même temps, plus personne n'avance nulle part. Patton préconise un passage en force, une charge avec les divisions blindées appuyées par des frappes aériennes dévastatrices sur un point précis du front où l'effort sera concentré [163].

> *Journal, 16 juillet*
> Voici la moitié de juillet passée avec bien des pertes et sans le moindre progrès. Les Britanniques ne font rien d'important, pas même de contenir devant eux les divisions allemandes dont deux ont quitté leur front pour venir devant le nôtre.

Les Américains piétinent dans le bocage et les Britanniques sont toujours bloqués à Caen. Ayant écouté attentivement les propositions de Patton, Bradley et le général Collins, commandant du VIIe corps d'armée US mettent au point l'opération *Cobra.* Celle-ci doit permettre de débloquer la situation. Bradley souhaite déclencher des bombardements de saturation sur la route Périers-Saint-Lô. Ce « tapis de bombes » doit créer une brèche béante dans la ligne de défense allemande, et permettre à l'infanterie et aux

blindés de s'y engouffrer pour percer jusqu'à Avranches. Cette tâche est dévolue aux 30e et 9e divisions d'infanterie suivies de la 1re division d'infanterie, la *Big Red One*. Sept divisions de Patton devront progresser vers Avranches et la Bretagne.

Le 17 juillet [164], Patton se rend à Cherbourg pour y rencontrer le secrétaire à la Guerre Stimson : « Stimson me recommanda de ne critiquer personne et de laisser mes actions parler pour moi. » Il passe toute la journée avec le secrétaire d'État : « J'ai laissé Omar (Bradley, NDLA) faire la plus grande partie de l'exposé, mais je pense néanmoins que ce fut une occasion favorable. »

Alors que les derniers détails de l'opération *Cobra* doivent être réglés, les Allemands interceptent un message radio donnant certains détails de l'opération. D'où vient la fuite ? L'officier des relations publiques de Patton a en fait divulgué certaines informations à des journalistes de la 1re armée US. Patton est immédiatement contacté par Bradley : « Il était hors de lui et je ne l'étais pas moins, car c'était là une brèche très sérieuse du secret. » Patton se rend au camp de presse pour mettre les choses au clair avec les correspondants : « Les mots me manquent pour exprimer les dangers que cette violation des ordres et de la confiance risque de faire courir à la vie de nos soldats.

« Le mal est fait, mais il ne faut pas qu'il s'étende. Aucun d'entre vous ne devra mentionner cette affaire. Je veux que vous le compreniez tous. Ce ne sont pas des menaces. Vous n'en avez pas besoin, mais, en citoyens patriotes, vous devez comprendre l'énormité du crime qui a été commis. »

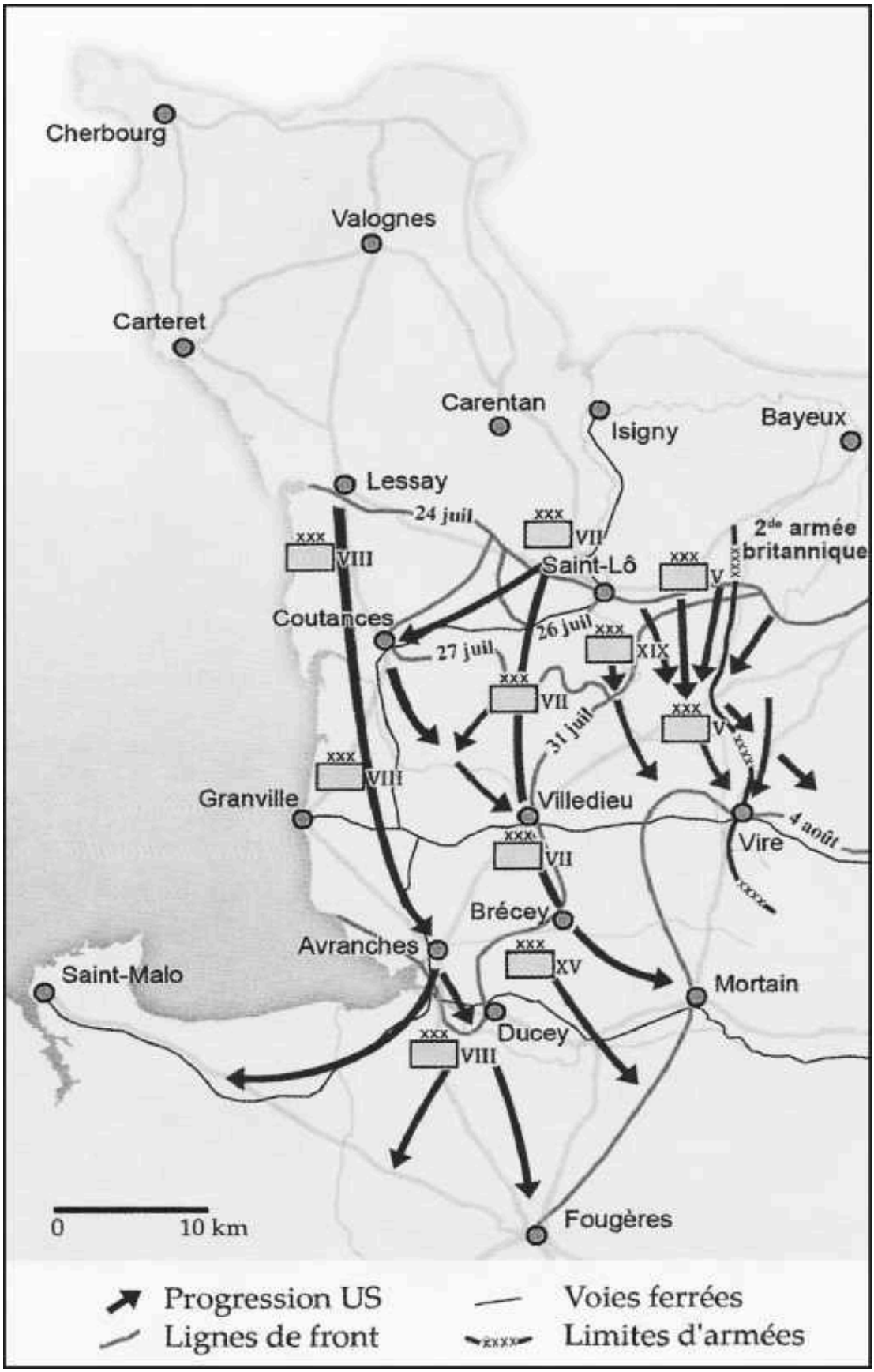
Puis il convoque l'officier qui avait divulgué les informations aux journalistes de la 1re armée US : « Apparemment, il l'avait fait par bêtise, dans un sentiment mal placé de loyalisme à mon égard. Je le crois honnête mais stupide, et je serais bien malheureux d'avoir à le faire passer en conseil de guerre, mais je puis y être forcé par Bradley [165]. En revanche, je devrai le déplacer, mais je ne le ferai pas avant que *Cobra* soit terminé, parce que si je le mutais maintenant, cela pourrait provoquer des fuites. »

Le 22 juillet, les forces de Bradley sont sur la route Saint-Lô-Lessay-Périers d'où elles doivent partir pour *Cobra*. Mais ce même jour, les Allemands lancent une puissante attaque contre la 90e division d'infanterie déjà durement éprouvée par la bataille du bocage. Une de ses unités se rend à l'ennemi tandis que deux autres battent en retraite dans le désordre. Patton

écrit : « Un bataillon de la 90e division s'est comporté de façon particulièrement honteuse aujourd'hui. » [166]

Pourtant, à ce moment, les Allemands sont aux abois. Les pertes endurées depuis le 6 juin sont importantes et les coups de boutoir britanniques et canadiens dans le secteur de Caen fixent les unités blindées avec un fort taux d'attrition. Surtout, 20 juillet, les soldats apprennent que leur Führer a été victime d'une tentative d'assassinat perpétrée par des officiers et des généraux de la Wehrmacht [167]. C'est un véritable choc qui précède la paralysie. Mais le front tient encore, certes fébrilement, les forces allemandes étant au bord de la rupture.

> *Journal, 23 juillet*
> Été voir Bradley et Hodges pour savoir ce que l'on fera après *Cobra.* Simpson était là lui aussi. *Cobra*… est en réalité une bien timide opération, mais Bradley et Hodges se considèrent comme réellement diaboliques pour y avoir songé. Du moins est-ce la meilleure de toutes les opérations envisagées [168] à ce jour et j'espère qu'elle réussira…


Cherbourg
Valognes
Carteret
Carentan
Isigny
Bayeux
Lessay
24 juil
Saint-Lô
2de armée britannique
Coutances
26 juil
27 juil
31 juil
Granville
Villedieu
Vire
4 août
Brécey
Avranches
Saint-Malo
Mortain
Ducey
Fougères
0
10 km
Progression US
Lignes de front
Voies ferrées
Limites d'armées

Carte 7

Reportée plusieurs fois à cause du mauvais temps, l'opération *Cobra* est déclenchée le 24 juillet. Mais les bombardiers alliés larguent leurs bombes sur la 30e division d'infanterie tuant 25 hommes et en blessant 131 ! Après plusieurs tentatives avortées dues aux pluies diluviennes, *Cobra* est relancée le 25 juillet. Dans un premier temps, les Allemands voient les troupes américaines décrocher et pensent qu'elles rejoignent le front de Caen pour une offensive massive avec les Britanniques. Puis, le général Bayerlein, commandant de la *Panzer-Lehr-Division* reçoit des coups de téléphone angoissés de la ligne de front qui plie sous les bombardements. En effet, les Américains viennent de déclencher un véritable « tonnerre roulant » : les chasseurs bombardiers P-47 *Thunderbolt* précèdent les B-24 *Liberator* et les B-17 *Forteresses volantes* qui déversent 62 000 bombes de tout type ! Mais une nouvelle fois, les avions pilonnent leurs propres troupes ! Parmi les victimes, le général Leslie MacNair ! Bradley, bien qu'ulcéré par cette erreur, décide de maintenir l'opération. Au même moment, Montgomery déclenche l'opération *Spring* qui leurre les Allemands sur les véritables intentions alliées. Le *timing* est parfait.

Rien ou presque n'a survécu aux bombardements. La *Panzer-Lehr* et la 275e division d'infanterie allemande sont dans un état catastrophique. La zone balayée par les avions est lunaire et jonchée de véhicules et de blindés carbonisés, sans compter les morts et les soldats en état de choc.

> *Lettre à Béatrice, 24 juillet 1944*
> J'en ai plus qu'assez d'attendre. Il y a un an, nous prenions le départ le long de la côte nord de Sicile en direction de Messine.
> Quel entracte, grands dieux.

Le 25 juillet, Patton survole le champ de bataille et constate les dégâts. Il écrit : « Parmi les victimes innocentes, il y avait les vaches. Tout le pays est recouvert de vaches effroyablement gonflées qu'il faudra bien en venir à enterrer. En attendant l'enterrement, l'odeur monte haut dans le ciel, ou au moins jusqu'à 300 pieds, ce qui était l'altitude de mon appareil. »

Le 26, les Allemands raidissent leur résistance. Collins, chef du VIIe corps, décide de jeter les divisions blindées dans la bataille pour contourner les flancs ennemis. Il voit juste, car au-delà de la ligne Périers-Saint-Lô, les

défenseurs ne forment qu'un « vernis » prêt à exploser à la première attaque massive. Les chars US s'élancent donc à l'assaut des défenseurs, précédés par les fameux « Rhinos » équipés des « Culin-cutter » [169]. Les soldats de la 17e division SS se rendent vite compte qu'ils sont dépassés par les Américains et décident de décrocher avant l'encerclement fatal. Le 27, Bradley décide de lancer Patton à la poursuite de l'ennemi.

> *Lettre à Eisenhower, 28 juillet 1944*
> Bradley a certainement fait un travail magnifique. La seule chose qui m'ennuie c'est l'idée qu'il va gagner la guerre avant que je ne m'y trouve engagé. Mais on ne peut rien contre.

Le 28, Bradley demande à ce que Patton prenne le VIIIe corps de Middleton sous son commandement car officiellement, sa 3e armée ne doit être activée qu'au 1er août. Un jeune officier trouve Patton, « près du dépôt d'essence et me demanda de revenir tout de suite au QG. J'y arrivai à 16 h 45 pour apprendre que nous devions prendre le VIIIe corps sous notre autorité et l'engager avec le XVe à sa gauche.

« Je me rendis immédiatement au VIIIe corps avec Haislip, Gaffrey, Harkins et Harmond pour organiser cette prise de commandement, mais je tins à faire les choses avec beaucoup de précautions pour ne pas créer d'excitation inutile.

« Je me sens plus heureux en ce qui concerne la guerre. Peut-être vais-je enfin m'y trouver plongé. » Peu avant l'assaut, Eisenhower câble un télégramme à son ami « Georgie » : « Je vous souhaite toute la chance possible. Je n'ai pas besoin de vous encourager à les faire se battre. Je sais bien que c'est ce que vous allez faire. »

Patton décide alors de placer les 4e et 6e divisions blindées de Wood et Grow entre les divisions d'infanterie pour prendre la tête du corps et faire sauter le front allemand.

La rapidité va en fait devenir la clé de la réussite. Patton veut foncer sans se préoccuper de ses flancs. Il déclarera d'ailleurs : « Si je m'étais inquiété de mes flancs, je n'aurais jamais pu faire la guerre. » Pour cela, les Américains disposent de groupements tactiques (*combat command*) équivalents aux *Kampfgruppen* (groupes de combat) allemands. Ces petites unités mixtes composées d'infanterie motorisée, de blindés et d'artillerie sont plus souples et plus flexibles dans leur emploi. Patton conseille

d'utiliser les routes secondaires comme axes de progression. Il pense, à juste titre, que les routes principales sont mieux défendues. D'après le chef de la 3e armée, les terrains accidentés ou fortifiés sont moins défendus et constituent donc les points faibles du dispositif adverse.

La 3e division blindée coupe l'axe Coutances-Saint-Lô tandis que la 2e division blindée pousse vers Villedieu, au sud. La 4e division blindée fonce sur Coutances où elle écrase des éléments de la 2e *Panzerdivision SS Das Reich.* C'est bien à ce moment, mais trop tard, que les Allemands se rendent compte du désastre : l'attaque principale n'est pas menée au sud de Caen par les Britanniques.

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, une immense colonne composée d'éléments appartenant à la 275e division d'infanterie, la 17e SS et la 2e SS *Das Reich* tente une ultime percée au sud-est de Cérences, mais elle est immédiatement écrasée par les obus de l'artillerie de campagne américaine. Le décrochage des unités allemandes fuyant l'ouest pour l'intérieur du Cotentin laisse un « boulevard » à Patton qui lâche les 4e et 6e divisions blindées sur deux routes qui se réunissent à Avranches. Patton écrit : « Ce qu'il faut faire, c'est les bousculer avant qu'ils n'aient eu le temps de s'installer. » Sa rapidité d'exécution permet d'éviter un embouteillage qui aurait enrayé l'offensive. Le 31 juillet, la 4e blindée entre dans Avranches.

> *Journal, 31 juillet*
> J'ai remercié mon état-major pour sa longue patience pendant la période de chômage et je lui ai dit qu'il n'en serait pas moins bon lorsque le combat commencerait, mais qu'il fallait toujours rester audacieux.
> Après le dîner, je me suis rendu au poste de commandement du VIIIe Corps. Middleton me dit qu'il était heureux de me voir parce qu'il ne savait pas ce qu'il devait faire maintenant et qu'il ne parvenait pas à toucher Bradley. Ses ordres étaient de s'assurer de la ligne de la Sélune, ce qu'il avait fait, mais il ne l'avait pas traversée. Je lui ai dit que tout au long de l'histoire, il avait été fatal de laisser un fleuve sans le franchir. De même que j'avais pris mon commandement le 28 alors que je n'aurais dû le faire que le lendemain à midi, il n'avait qu'à passer la Sélune sur-le-champ. Pendant que nous discutions de la manière dont nous établirions un pont à Pontaubault, survint un message annonçant que si le pont y avait été endommagé, il était

encore utilisable. Cela me parut d'un bon présage et je lui dis d'y lancer la 6e DB. La 4e venait tout juste de prendre les barrages.
Wood avait également pris le pont de Pontaubault. En cet endroit la seule route venant d'Avranches en direction du sud se divise. On peut, soit aller à l'ouest en direction de Brest, soit vers le sud, Rennes et au-delà jusqu'à la Loire, soit vers l'est en direction de la Seine.

Patton ajoute : « Au reçu de ces nouvelles, je dis à Middleton de pousser sur Brest et Rennes. » Son idée est de lancer la 6e division blindée et la 79e division d'infanterie vers Brest, la 4e division blindée et la 8e division d'infanterie sur Rennes. « Je crois que ce petit coup de pouce que je lui ai donné en valait la peine. »

« Couché aux environs d'une heure du matin, 1er août. » Patton est d'excellente humeur. Il vient de percer le front allemand en menant une véritable guerre éclair. Ce même jour, sa 3e armée est enfin activée.

CHAPITRE 33

LE DÉFERLEMENT

Début août, les blindés de Patton avalent les kilomètres et pénètrent en Bretagne, usant les nerfs de l'état-major du 12e groupe d'armées de Bradley qui ne parvient pas à les localiser. Patton, comme Rommel en 1940, est à la tête d'une unité « fantôme » [170].

Mais la percée des 4e et 6e divisions blindées est si rapide que les unités connaissent des problèmes de communication. En outre, Patton et Middleton ne s'entendent pas sur la tactique à adopter : le premier, fonceur, souhaite progresser le plus vite possible et exploiter la moindre faiblesse ennemie ; le second, issu de l'infanterie, est beaucoup plus prudent et méticuleux. Patton peut toutefois compter sur la fougue du général Wood, patron de la 4e blindée et que tout le monde appelle « le deuxième général Patton. » Le 4 août, Rennes est libérée, puis Vannes le 5, Morlaix le 6 et Nantes le 12. Mais les ordres contradictoires entre Patton et Middleton ne tardent pas à rajouter de la confusion. Si l'on ajoute à cela le XVe corps dont la mission est la prise de Laval, la situation devient très vite chaotique. Pour Patton, le problème principal est le ravitaillement de son armée en essence. Il tente de s'accaparer l'approvisionnement en carburant pour ses unités, déroute des camions remplis de carburant sur lesquels il appose l'insigne de la 3e armée et réquisitionne des camions pour son infanterie !

> *Journal, 1er août*
> J'ai été très nerveux toute la matinée parce qu'il était impossible de recevoir des nouvelles précises et la pendule paraissait s'être arrêtée.
> À midi, la Troisième Armée a officiellement commencé ses opérations. Bradley est arrivé à 15 heures, Walker et Haislip étaient déjà là. Bradley nous a montré les limites d'armées. Elles sont plutôt étroites, du moins en ce qui concerne la Troisième Armée, car il nous faut nous glisser dans un étroit goulot de bouteille entre Avranches et Saint-Hilaire (du Harcouët).

Les éléments de tête des 4e et 6e divisions blindées s'étaient déjà répandus au-delà du goulot d'Avranches et avaient pénétré en Bretagne, poussant respectivement sur Rennes et Brest, mais au-dessus d'Avranches, toutes les routes étaient engorgées et tout le monde paraissait en mouvement.
Bradley redoute une attaque venant de l'est, de Mortain vers Avranches. Personnellement je n'y crois pas beaucoup [171], mais en déplaçant la 90e DI je puis lui faire couvrir le flanc exposé. Je fais commencer tout de suite le mouvement par camions.

Journal, 2 août
À l'est d'Avranches nous avons rattrapé la 90e qui fait mouvement le long de la route entre la Sée et la Sélune. C'est une mauvaise division, peu disciplinée ; ses hommes sont mal tenus, leurs officiers apathiques ; beaucoup d'entre eux enlèvent leurs insignes de grade ou recouvrent les marques sur leurs casques…

Journal, 3 août
Au VIIe Corps, Collins a de gros soucis au nord-ouest de Mortain, mais il nous en cause de sérieux en utilisant les arrières de cette armée pour ses propres échelons arrière, en particulier la route qui va vers le nord par Brecey.
[…] À 18 heures les choses sont fort satisfaisantes. La 79e est à Fougères, et la 5e DB entre les 79e et 90e DI [172].
[…] La 4e DB a contourné Rennes, cap sur Vannes. La 6e a passé Dinan, suivie par un régiment de la 83e DI. Earnest investit Saint-Malo. Moi, je ne fais rien.

Journal, 4 août
Parti à 10 heures avec Codman et Stiller dans la direction Avranches – Pontaubault – Pontorson – Combourg – Merdrignac. Passé un Combat Command… et trouvé Grow au moment où il partait. La 6e DB prend trop de précautions. Lui ai dit de montrer un peu plus d'audace et d'aller de l'avant (jusqu'à Brest).

Le 4 août, Patton est en Bretagne, dans le sillage de la 6e division blindée de Grow à qui il a ordonné de foncer sur Brest. Mais Grow reçoit un message de Middleton lui intimant l'ordre de ne pas dépasser Saint-Malo.

Patton, qui trouve le chef de la 6e DB au repos fulmine : « Qu'est-ce que vous foutez le cul sur une chaise ? Je croyais vous avoir dit d'aller à Brest ! » La 6e division blindée se remet donc en marche. On ne badine pas avec les ordres de Patton ! Cette affaire réglée, le patron de la 3e armée peut maintenant se concentrer sur l'autre partie du front, vers l'est et la Seine où il espère acculer les Allemands pour les encercler et les annihiler.

> *Journal, 6 août*
> Suis allé au PC du VIIIe Corps pour voir ce qui retardait la capture de Saint-Malo [173]. Apparemment, le simple fait que tout ce damné monde est lent, mentalement et physiquement, et manque de confiance en soi. Je suis dégoûté de cette faiblesse humaine. Pourtant la flamme de ma propre confiance en moi brûle plus brillante que jamais.

Patton comprend que la Bretagne ne revêt plus d'intérêt capital. C'est la raison pour laquelle il accueille avec soulagement l'ordre de Bradley d'expédier le XVe corps de Haislip vers la Mayenne sur la ligne Le Mans-Alençon pour frapper le flanc de l'ennemi et le XXe corps de Walker vers Angers et la Loire afin de protéger le flanc sud de la 3e armée. Patton écrit au général Kenyon Joyce, spécialiste de la cavalerie : « Nous avons eu la plus merveilleuse bataille que vous ayez jamais pu voir. C'est une affaire de cavalerie typique dans laquelle, pour citer la vieille histoire, « le soldat chargeait dans toutes les directions à la fois avec un pistolet dans une main et un sabre dans l'autre. »

> *Journal, 7 août*
> Le pont est intact à Angers, et comme nos lignes téléphoniques ont sauté, j'ai envoyé Gaffey prendre un groupement de combat de la 5e DB pour attaquer la place et aussi diriger un bataillon sur Nantes. Je fais ça sans consulter Bradley et je suis bien sûr qu'il le trouverait trop risqué. Cela l'est un peu, mais la guerre est ainsi faite…

Patton avait eu tort de railler la prudence de Bradley qui, début août, craignait une contre-attaque allemande dans le secteur de Mortain. En effet, le 7 août, les Allemands déclenchent l'opération *Lüttich* contre Mortain. Mais au bout de quelques jours, la contre-offensive est clouée par l'aviation

alliée et l'opiniâtre résistance des fantassins américains de la 30e division d'infanterie [174].

Pendant ce temps, Patton apprend que Haislip a pris Le Mans (8 août). « Georgie » pense alors expédier le XVe corps vers Alençon et Sées avant de foncer sur Chartres et de remonter plein nord afin de prendre le gros des forces allemandes en Normandie dans une immense et profonde nasse. « Mais Bradley ne veut pas me laisser faire », tempête-t-il. En fait, le chef du 12e groupe d'armées imagine une tenaille se refermant entre Argentan et Falaise, Montgomery et Patton en formant les deux mâchoires. Ainsi, le XVe corps de Patton devra faire la jonction avec la 1re armée canadienne.

> *Lettre à Béatrice, 9 août 1944*
> Nous nous débrouillons aussi bien qu'en Sicile, mais avec des forces si considérables – 12 divisions rien que pour moi – qu'il faut pour le ravitaillement une organisation colossale.
> Si j'en étais libre, je prendrais des risques plus grands que je ne suis actuellement autorisé à le faire.
> Trois fois j'ai suggéré des solutions risquées qui ont été écartées, et pourtant le risque était justifié.
>
> *Journal, 9 août*
> Passé au XVe Corps m'assurer qu'ils continuent à pousser vers le nord… Comme il y a une brèche assez large entre Mayenne et Le Mans, soit entre la Première et la Troisième Armées, nous y avons introduit la 80e DI par précaution.
>
> *Journal, 11 août*
> Rendu visite au XVe Corps… Pas réussi à trouver Leclerc de la 2e DB française qui courait tout autour du front, encore que je l'aie suivi plus loin que la prudence n'aurait dû le permettre.
> Rentré au QG pour constater que Gaffey n'avait pas encore mis le VIIIe Corps en route pour que nous puissions dégager la 4e blindée (de Bretagne). J'étais passablement furieux.

Le 12 août, Patton ordonne à Haislip de foncer vers le nord : « Quand vous aurez pris Argentan, poussez lentement en direction de Falaise […]. En arrivant à Falaise, continuez à pousser lentement jusqu'à ce que vous retrouviez nos alliés. » Puis, il contacte Bradley pour lui demander la

permission de boucler l'encerclement mais Bradley refuse. Patton revient à la charge quelques heures plus tard et essuie un nouveau refus. Son XVe corps doit s'arrêter à Argentan. Paranoïaque, il croit que c'est Montgomery qui a donné l'ordre d'arrêt pour lui mettre des bâtons dans les roues !

Le « coup » que Patton veut lancer vers le nord est jouable bien que très difficile eu égard aux forces allemandes bien installées dans ce secteur et bien armées en pièces antichars de 88 mm. Mais cette manœuvre suppose que les troupes du 12e groupe d'armées empiètent sur celles du 21e groupe de Montgomery. Ce dernier refuse de déplacer la ligne séparant les groupes d'armées américains et britanniques pour laisser un passage à la 3e armée de « *Blood and Guts* ». Depuis le 7 août en effet, Monty supervise l'opération *Totalize* (7-10 août) dont l'objectif est de lancer les troupes canadiennes sur Falaise par le nord en espérant qu'elles atteignent Argentan avant les Américains.

> *Journal, 13 août*
> Ce matin, comme le XXe Corps n'avait pas d'objectif, nous avons décidé de le lancer dans le nord-est à l'est du Mans.
> Le XVe Corps… a pris Alençon et la ligne Sees-Argentan, et se bat face au nord. Ce corps pourrait aisément avancer jusqu'à Falaise et fermer complètement la brèche, mais nous avons reçu l'ordre de nous arrêter parce que les Anglais ont infesté le secteur de bombes à retardement. Je suis sûr que cette halte est une grave erreur, car très certainement les Britanniques (en fait les Canadiens poussant de Caen) ne pourront atteindre Falaise.

Le 16 août, Patton ajoutera : « Après avoir reçu de Leven Allen par téléphone les ordres d'arrêt… je l'ai rappelé à 12 h 15 pour lui demander si ces ordres m'autorisaient à avancer (au nord, au-delà d'Argentan). Je lui ai dit qu'il était parfaitement possible de poursuivre l'opération. Mais Allen a répété que l'ordre de Bradley était de s'arrêter sur cette ligne et de s'y consolider.

« Je crois que l'ordre… émane du 21e groupe d'armées et qu'il est dû soit à la jalousie britannique envers les Américains, soit à une ignorance grossière de la situation ou à une combinaison des deux. Il est très regrettable qu'on ait arrêté le XVe corps, parce qu'il pouvait atteindre Falaise et prendre le contact des Canadiens au nord-ouest de cette ville,

refermant définitivement et étroitement la seule porte d'échappée (par laquelle à la date du 13 août les Allemands commençaient à se retirer). »

Argentan libérée, c'est du secteur canadien que vient le problème. Car les Canadiens sont durement accrochés par les jeunes *Waffen-SS* de la 12e *Panzerdivision SS Hitlerjugend* au nord de Falaise. La poche n'est pas hermétique et des milliers d'Allemands parviennent à sortir de l'étau.

Obligé d'attendre à Argentan, Patton s'exaspère. Car l'échec des Alliés dans le colmatage de la brèche Falaise-Argentan l'oblige à chercher un autre passage pour clouer les armées allemandes en pleine retraite. Il décide alors de « pousser le XXe corps sur Dreux et le XIIe sur Chartres, le XVe restant là où il se trouve pour le moment. Dans cette formation, je puis me retourner du nord au sud-est sans avoir à faire cisailler les colonnes et faire passer à volonté les divisions d'un corps à l'autre.

« Ce serait un très grand succès, si Dieu nous aide et si Monty n'y met pas son nez. »

Lettre à Béatrice, 13 août 1944

C'est beaucoup mieux et plus grandiose que la Sicile, et jusqu'à présent, cela a été beaucoup mieux que je n'étais en droit d'espérer. « De l'audace, de l'audace, toujours de l'audace. » [175] Nos pertes ont été très légères et nous avons tué 5 000 Allemands avec 30 000 prisonniers. C'est une vie magnifique, mais un peu poussiéreuse.

Lorsque je vais finir par sortir (de l'obscurité), ce sera une véritable explosion. J'ai conquis la vedette maintenant et la presse en est malade de ne pouvoir encore le dire…

… C'est sans doute la poursuite la plus rapide et la plus grande de toute l'histoire.

Journal, 14 août

… Volé jusqu'à Bradley pour lui offrir mon plan. Il est d'accord et m'a même permis de le changer pour envoyer le XXe Corps à Chartres, le XVe à Dreux, et le XIIe à Orléans. Il me laisse aussi la 80e DI et donne à Middleton une division d'infanterie de la Première Armée pour remplacer la 6e DB en Bretagne.

C'est réellement un plan magistral, entièrement de moi, et j'ai amené Bradley à croire qu'il l'avait imaginé : « Oh, quelle toile d'araignée

nous avons tissée lorsque nous ne cherchions au début qu'à donner le change ! »
J'en suis heureux et transporté.
Tous les corps seront en mouvement à 20 h 30, si bien que si Monty cherche à interférer, il sera trop tard.

Patton décide de laisser les 90e et 80e divisions d'infanterie et la 2e division blindée de Leclerc à Argentan et d'envoyer le reste du XVe corps sur Dreux.

Le 14 août, Montgomery lance l'opération *Tractable*. L'armée canadienne fonce sur Falaise pour enfin sceller l'encerclement mais Monty déroute une partie de ses forces – 7e division blindée – vers Lisieux au lieu d'appuyer les Canadiens qui se heurtent à la résistance acharnée des Allemands. Une fois de plus, les forces canadiennes piétinent et chaque mètre de terrain conquis se paye au prix fort [176]. Le cercle ne sera fermé que le 20 août.

Journal, 15 août
Patch et la Septième Armée viennent de débarquer dans le sud de la France [177].
Le nombre des cas de dépression due au combat (un nouveau nom pour la couardise) et de blessures volontaires est tombé verticalement depuis que nous avons commencé à faire mouvement. Les gens aiment à jouer dans une équipe gagnante.
Leclerc, de la 2e DB française, est venu, très excité… disant, entre autres que si on ne lui permettait pas de pousser sur Paris, il donnerait sa démission. Je lui ai dit dans mon meilleur français qu'il était un enfant et que je n'entendais pas avoir des commandants de division qui viennent me dire où ils veulent combattre. Aussi bien, je l'avais laissé à la place la plus dangereuse. Nous nous sommes séparés bons amis [178].

Journal, 15 août
Bradley est venu me voir, très nerveux. Il court une rumeur selon laquelle cinq divisions Panzer seraient à Argentan et il veut que j'arrête mes mouvements vers l'est sur la ligne Chartres-Dreux-

Châteaudun. Il semble décidément qu'il ait pris pour devise : « Dans le doute, arrête-toi. »
Je vais me conformer à ses ordres, mais je pense que demain matin, je pourrai le persuader de me laisser avancer.
Que j'aimerais être le commandant suprême !

CHAPITRE 34

LA POCHE DE FALAISE ET LA COURSE À LA SEINE

Si Patton laisse des unités à Argentan pour refermer la poche de Falaise, il regarde surtout du côté de la Seine. Disposant là encore d'une excellente tête stratégique, il avait ordonné à la 3e armée de s'enfoncer et de se répandre vers l'est. Le 16 août, il est d'excellente humeur car le XVe corps a pris Chartres, Dreux, Châteaudun et Orléans. Mais si « *Blood and Guts* » est en joie, c'est surtout car Eisenhower vient enfin de déclarer que la puissante progression sur la Seine est menée par la 3e armée du général Patton. De fait, toutes les performances de la 3e armée depuis le déclenchement de *Cobra* sont maintenant connues du grand public et des journalistes. Patton exulte, car il redevient la « vedette » de cette campagne décisive. Enfin, il apprend qu'il est nommé au grade permanent de général de division avec effet rétroactif à compter du 2 septembre 1943.

> *Lettre à Béatrice, 16 août 1944*
> Je suppose que vous l'aviez deviné. Nous avons pris la Bretagne, Nantes, Angers, Le Mans et Alençon et d'autres places qui sont secrètes encore, mais à ce moment précis, la crainte LES a conduits à nous arrêter devant notre plus bel objectif. Je pense que même sans aide, je pourrais bien gagner la guerre. Mais quand on évoque les forces ennemies, tous nos gens se mettent en plongée profonde.

> *Journal, 16 août*
> Été à Chartres que nous venions de prendre et rencontré Walker sur le pont…
> Puis au XVe Corps, dans le voisinage de Mantes…
> Peu après mon retour au PC de la Troisième Armée, Bradley m'appela vers 18 h 30 pour me dire de me servir de la 2e DB française et des 80e et 90e DI américaines pour m'emparer d'une ville appelée Trun située à peu près au centre de la brèche qui séparait

encore Canadiens et Américains, prendre ensuite le contact avec les Canadiens, ce qui assurerait la fermeture de la poche Argentan-Falaise. Il ajoutait que Gerow, du Ve Corps (à la Première Armée), arriverait dans un jour ou deux pour prendre le commandement de ces divisions car les siennes lui avaient été enlevées.
Je lui répondis qu'en attendant l'arrivée de Gerow, je constituerais provisoirement un corps d'armée sous le commandement de Gaffey. Ce dernier partit (pour Argentan) à 20 heures avec l'ordre d'attaquer demain matin.
À 23 h 30 Bradley m'appelait et me dit de suspendre l'attaque (sur Trun) jusqu'à nouvel ordre de sa part.
Je transmis cet ordre.
La vie est bien mélancolique.

Patton ne comprend pas l'ordre de Bradley. Pourquoi s'arrêter alors qu'il est possible de presser l'ennemi et de l'empêcher de réagir ? En fait, Bradley craint une rencontre frontale entre les forces américaines et canadiennes arrivant de deux points opposés avec le risque qu'elles se tirent dessus.

Journal, 17 août
À 7 heures, Gerow appela du QG de Gaffey au nord d'Argentan, disant qu'il était là avec un petit état-major, prêt à prendre le commandement.
Je lui dis que, dès l'instant que Gaffey avait préparé l'attaque qui pouvait être déclenchée d'un moment à l'autre, il valait mieux que ce fût Gaffey qui la menât et que lui, Gerow, prendrait la suite dès que l'occasion s'en produirait.
Ne pouvant parler avec Bradley par radio parce que c'était trop dangereux, je décidai de le joindre par avion.
Le temps était si mauvais que je ne pus décoller avant midi, et ne parvins au QG du 12e Groupe d'armées qu'à 12 h 50. Hodges s'y trouvait, convaincu lui aussi que c'était Gerow qui commandait. Le corps temporaire (confié à Gaffey)… attaque en liaison avec le reste de la Première Armée, et il est normal, pour cette raison, que Gerow en ait le commandement.

> Imaginant bien que quelque chose de ce genre allait se produire, j'avais dit à Gay, avant de quitter mon QG, que je l'appellerais par radio et que, si c'était Gerow qui prenait le commandement tout de suite, je lui dirais simplement : « Changer les chevaux. »

Le 17 août, à 12 h 30, Patton appelle au QG du 12e groupe d'armées :

« Patton : Troquer les chevaux. Commencer l'attaque. Objectif initial à 6 kilomètres au sud-est de celui qui est assigné pour l'instant. Quand cet objectif initial sera atteint, continuer jusqu'à celui qui avait été fixé originellement (Trun) et ensuite, continuez.

« Gay : Que veut dire continuer ?

« Patton : Un autre Dunkerque. »

Il s'agit d'une plaisanterie de « Georgie », certes, d'assez mauvais goût. En fait, cette raillerie a déjà été prononcée par Patton. C'était au moment où il avait demandé à Bradley de pouvoir pousser au-delà d'Argentan. Il avait alors dit au chef du 12e groupe d'armées : « Laissez-moi continuer et je reconduis ces Anglais à la mer », en référence au rembarquement des troupes franco-britanniques de mai 1940. Les correspondants de guerre ne tardent pas à diffuser la blague, qui, on le comprend, n'est pas très appréciée du côté des « cousins » britanniques. Patton s'en amuse, bien sûr. Mais, en donnant cet ordre, le chef de la 3e armée a un objectif très simple : si le corps d'armée de Gerow atteint Trun avant les Canadiens, alors il devra poursuivre le plus loin possible. En fait, Patton commet une erreur car en changeant le commandement, il offre une journée de répit inespéré aux Allemands. Gerow choisit en effet de lancer l'opération le 18, laissant la voie libre à l'ennemi qui profite de l'occasion pour s'extraire de la poche durant 24 heures, appuyé par des formations blindées situées à l'extérieur du cercle. Le IIe *Panzerkorps SS* attaque vers Trun afin de rouvrir le passage tandis que des éléments de la 7e armée prisonniers dans la poche lancent plusieurs coups de boutoir pour faire la jonction avec les SS. Sur les deux armées (5e armée de Panzer et 7e armée), quatre corps et 13 divisions enfermées dans la poche, seuls un corps et deux ou trois divisions sont détruits. Le reste peut fuir *via* le « couloir de la mort » entre Chambois, Saint-Lambert, Trun et Tournai-sur-Dive. Patton avait vu juste : l'ordre d'arrêt de Bradley émis le 16 août a permis à l'ennemi de sortir des forces substantielles qui seront opérationnelles lors des futurs affrontements le long de la frontière allemande [179].

Le 19 août, malgré des problèmes de ravitaillement en carburant, Patton décide d'envoyer une unité vers la Seine, à Mantes. Bradley sermonne le patron de la 3e armée qui s'est aventuré trop loin à l'est avant de l'autoriser à jeter une tête de pont. Bien entendu, c'est trop peu pour Patton qui profite de cette ouverture pour faire passer une grosse partie de sa 3e armée au-delà de la Seine le 20 août ! Il écrit : « J'ai demandé si la 79e division d'infanterie pouvait établir une tête de pont sur la Seine à Mantes. On m'y a autorisé de mauvaise grâce.

« J'ai demandé alors à prendre Melun, Fontainebleau et Sens. À ce moment-là, compte tenu de notre tête de pont de Mantes, la ligne de la Seine échapperait à l'ennemi.

« Bradley m'a répondu que c'était trop risqué, mais j'ai fini par lui faire admettre de me laisser essayer le lundi 21 si je n'avais pas reçu le contrordre avant minuit le 20.

« Bradley refuse aussi de me laisser retirer la 6e division blindée de Bretagne par crainte d'une possible attaque venue du sud de la Loire. À mon avis, une telle attaque est inimaginable : tous les ponts sont coupés, il y a très peu d'Allemands au sud de la Loire, et ceux qui s'y trouvent ne peuvent plus se déplacer qu'à pied. C'est pourquoi, en admettant même qu'ils franchissent le fleuve, ils ne pourront pas nous faire grand mal.

« La vie civile sera bien ennuyeuse – plus de foules enthousiastes pour vous jeter des fleurs, plus d'avions à votre disposition. Je suis convaincu que la meilleure fin pour un officier, c'est la dernière balle de la guerre. *Quelle vie*. » [180]

« *Blood and Guts* » ne doute pas de la victoire totale qu'il croit à portée de main. Surtout, il pense être l'épée qui portera le coup de grâce au IIIe Reich. Alors il pousse vers l'est à tel point qu'il est obligé d'abandonner sa jeep pour effectuer des reconnaissances aériennes : « Notre armée couvre tant de terrain, que je suis obligé d'emprunter un avion de reconnaissance Cub pour aller d'un point à un autre. Je n'aime pas ça. J'ai l'impression d'être un pigeon d'argile. »

> *Journal, 19 août*
> Été en avion à Saint-James, QG du 12e Groupe d'armées. Bradley revenait tout juste d'une visite à Ike et à Monty. Il a maintenant un nouveau plan. Il pense qu'il reste des Allemands à l'est d'Argentan et pour les bloquer dans cette poche, il veut que j'envoie la 5e DB du

XVe Corps vers le nord, le long de la rive occidentale de la Seine jusque vers Louviers, tandis que le XIXe Corps de la Première Armée suivra sur sa gauche. On avait demandé aux Britanniques de le faire, mais ils ont répondu qu'ils ne pouvaient se déplacer assez vite.

Notes de Stiller, non datées
Nous venons tout juste d'en terminer avec notre poussée sur la Seine à Mantes-Gassicourt. À notre arrivée au QG, nous avons été informés par le chef d'état-major que le général B (radley) était en route pour venir voir le général P (atton).
Il arriva dix minutes après nous et entra tout de suite dans le vif du sujet pour nous dire qu'au cours d'une importante conférence, il avait été décidé que la Troisième Armée ne devait pas dépasser la ligne Dreux-Chartres et la Seine… de façon à laisser une route de retraite aux Allemands de la poche de Falaise.
Ainsi informé qu'il ne devait pas avancer plus loin, le général Patton demanda ce qu'il devait faire, car sur la Seine, il y était déjà. Il y avait même pissé pas plus tard que ce matin. Qu'est-ce qu'on attendait de lui – qu'il se retirât ?
Après bien des discussions, il fut convenu que Patton serait autorisé à tenir ce qu'il avait et même à refermer la route d'échappée des Allemands qu'on lui suggérait de garder libre. Le général Bradley quitta le QG de Patton de la meilleure humeur, déclarant en prenant congé que c'était certainement un plaisir de parler à quelqu'un d'aussi assuré et confiant.
Après son départ, je fis remarquer au général Patton : « Eh bien, je crois que vous lui avez rechargé ses batteries !
— Qu'est-ce que je lui ai fait ?
— Vous lui avez rechargé ses batteries ; je ne pense pas qu'il ait de sitôt des ennuis de démarrage… »
Sans ce passage de la Seine, Montgomery pourrait encore tout aussi bien se retrouver assis sur son « Caen » [181].

Journal, 20 août
Un groupement de la 79e a passé le fleuve à Mantes devant une opposition négligeable.

Patton ajoute : « … J'ai toujours une curieuse réaction avant un engagement de ce genre. Je pense à mon plan et rien qu'à mon plan, puis, juste au moment de donner l'ordre, je me sens nerveux et suis obligé de me dire à moi-même : "Ne prenez pas conseil de vos craintes", avant de pouvoir aller de l'avant. C'est comme un steeple-chase, vous brûlez d'envie d'en faire partie, mais quand sonne l'ordre de seller le cheval, vous êtes terrorisé, puis quand tombe le pavillon de départ, tout va bien. »

Lettre à Béatrice, 20 août 1944

À moins que je ne reçoive un ordre d'arrêt dans les deux heures prochaines, nous allons nous lancer à nouveau. Sur le papier les risques paraissent grands, mais je ne pense pas qu'ils le soient réellement.

Quand je lui ai donné sa mission, Manton Eddy m'a demandé dans quelle mesure il devait se préoccuper de son flanc. Je lui ai répondu que cela dépendait de l'état de ses nerfs.

Il pensait qu'un mille par jour serait une bonne progression. Je lui ai demandé d'en parcourir cinquante, ce qui l'a fait pâlir…

Dans cette partie du pays, tout le monde quitte son travail pour venir sur le bord des routes nous acclamer, jeter des baisers ou des pommes, nous offrir du vin ou toutes sortes de présents. On m'a fait une véritable ovation, mais chaque soldat en a sa part.

Ce sera plutôt triste après la guerre de rouler sans la moindre acclamation, mais il faut se faire à tout.

Au début, je rendais les saluts de la main, mais à présent je me contente de sourire et d'incliner la tête – c'est très royal.

Journal, 21 août

Nous avons en ce moment la plus grande chance de gagner la guerre qui se soit jamais présentée. S'ils me laissent manœuvrer mes trois corps, deux sur l'avant et un en retrait, vers la ligne Metz-Nancy-Épinal, nous pouvons être en Allemagne en dix jours. Il y a plein de routes et de voies ferrées pour faciliter cette opération qui peut être menée avec trois divisions blindées et six divisions d'infanterie. Cela crève tellement les yeux que ces taupes aveugles ne le voient même pas.

Lettre à Béatrice, 21 août 1944
Nous avons aujourd'hui fait un saut de 100 kilomètres et pris Sens, Montereau et Melun, si rapidement que les ponts n'avaient pas sauté. Je vais m'arrêter et lire la Bible de façon à bénéficier de l'appui céleste lorsqu'il me faudra demain discuter pour continuer mon avance.

Journal, 22 août
Le frère du consul de Suède à Paris, un homme du nom de Ralph Nordling [182], accompagné de quelques civils français de Paris, est venu à mon camp, porteur d'une proposition. J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait peut-être d'une demande de reddition allemande. En fait, il s'est avéré que ces gens voulaient seulement une suspension d'armes afin de sauver Paris et peut-être aussi quelques Allemands. Je les ai envoyés à Bradley.

Patton pense pouvoir atteindre rapidement le Rhin le premier en passant par la Lorraine. Il écrit : « Juin est venu et s'est montré très élogieux. Il dit que mon audace est napoléonienne. Pour lui le point le plus faible de la ligne Siegfried s'offre par la trouée de Nancy. Je suis arrivé à la même conclusion par la seule étude de la carte. À ce que je crois, partout où vous voyez beaucoup de bonnes routes, la progression est favorable. Je ne m'intéresse pas particulièrement à l'importance de la ligne de défense elle-même, car je crois que les troupes américaines sont capables de forcer n'importe quelle ligne.

« Pour pousser dans l'est comme j'y songe, il me faut deux divisions de plus. Décidé d'aller voir Bradley. Je n'aimerais pas du tout pousser vers l'est avec seulement quatre divisions.

« Il m'est venu à l'idée que nous devons aller vers le nord plus que vers l'est. Le XXe corps, de Melun et Montereau, le XIIe, de Sens, peuvent le faire plus vite que personne d'autre. En prenant la direction de Beauvais (ce que le XVe corps peut très bien faire), passer la Seine à Mantes et lui rester parallèle pour l'ouvrir aux Britanniques et aux Canadiens. Le ravitaillement nous parviendra par Mantes, ce qui réduira de 50 % la consommation actuelle.

« C'est la meilleure idée stratégique que j'aie jamais eue. Je l'ai envoyée à Allen. Si Bradley l'approuve, il n'aura qu'à me télégraphier "Plan A". »

Ce plan, qui rappelle la manœuvre sur Argentan, prévoit une progression sur Beauvais afin de couper et d'encercler les forces allemandes en pleine retraite. Mais ce mouvement suppose que les Britanniques laissent passer les Américains sur leurs axes de progression. Montgomery, bien sûr, ne fera pas cette faveur à Patton. Ce dernier écrit : « Je ne puis comprendre pourquoi Monty continue à réclamer la totalité des quatre armées dans le secteur de Calais pour aller ensuite en Belgique où les chars sont pratiquement inutilisables (à cause des trop nombreux canaux) et le seront totalement cet hiver. Malheureusement, il a une certaine manière de parler qui lui permet d'amener parfaitement Ike à ses vues.

« J'ai dit à Bradley que si lui, Hodges et moi offrions notre démission si on ne nous laisse pas pousser à l'est, Ike se laisserait convaincre, mais Bradley n'a pas été d'accord : il estime que nous devons à nos troupes de rester à notre poste parce que, si nous le quittons, il n'y aura pas grand choix.

« Je sens qu'il a d'autres motifs. Je sens que si l'on jouait cartes sur table, Ike n'oserait pas nous relever de nos commandements. »

Patton soulève ici le problème auquel sont confrontés les chefs alliés. Que faire maintenant ? En fait, depuis le 19 août, le commandement allié est en désaccord car les objectifs stratégiques sont différents entre Britanniques et Américains. Montgomery est favorable à une progression sur un front étroit avec une poussée vers la Seine, le Pas-de-Calais et vers les sites de V-1 et V-2, les ports de la Manche et de la mer du Nord, puis vers l'Allemagne et le Rhin qu'il veut atteindre le premier. Eisenhower oppose l'idée du front large pour épuiser les forces de la Wehrmacht. Les Anglo-Canadiens devront passer par la Belgique, prendre le précieux port d'Anvers, les Pays-Bas, la Rhénanie et la Westphalie. Les Américains menés par la 3e armée de Patton, fonceront sur la Lorraine pour atteindre la Sarre et le Palatinat.

> *Journal, 24 août*
> La BBC a annoncé ce matin que la Troisième Armée de Patton avait pris Paris. Poétique justice qui sera démentie, mais personne n'y prêtera attention [183].

Journal, 25 août
Bradley m'a demandé au téléphone de venir le voir à son QG de Chartres à 11 heures. La cathédrale est intacte, et très belle. On en a enlevé tous les vitraux, ce qui l'éclaircit considérablement. J'ai prié pour la continuation de nos succès.
Hodges était déjà chez Bradley et nous avons reçu de nouvelles directives. La Première Armée va passer la Seine avec neuf divisions à Mantes et à Melun, deux places qui ont été prises par la Troisième Armée qui y a établi des têtes de pont. Hodges poussera alors dans la direction générale de Lille. La Troisième Armée, avec sept divisions, avancera en direction de la ligne Metz-Strasbourg. Ce sont les directions que proposait mon plan.

Journal, 26 août
Été, *via* Nemours, au-delà de Montereau, au PC de la 5e DI d'Irwin. Ils ont fait du bon travail et sont pleins d'élan. Je les ai complimentés et j'ai distribué quelques décorations.
De là, je suis revenu par le XXe Corps à Melun où nous avons passé la Seine sur un pont de bateaux en même temps que des éléments de la 3e DB qui m'ont acclamé. Puis, au PC de la 7e DB où j'ai dit à Sylvester très clairement que je n'étais satisfait ni de la présentation ni des progrès de sa division, et qu'il devait faire mieux au plus tôt.
J'ai ensuite été au QG du XIIe Corps pour trouver Eddy [184] sur la route Sens-Troyes. Pendant que j'y étais, P. Wood m'a appelé pour me dire qu'il était à Troyes avec la 4e DB.
La 80e DI doit être affectée aujourd'hui au XIIe Corps pour lui permettre d'exécuter les nouveaux ordres. Eddy m'a demandé quand il devait s'ébranler ; je lui ai répondu à 0 heure le 28. Pas encore habitué à notre rythme, il m'a paru un peu surpris.
Rentré à mon QG pour constater qu'un vol de jeunes filles de la Croix-Rouge s'était abattu sur nous [185].

Lettre à son fils George, 28 août 1944
… À présent, ma difficulté majeure ne vient pas des Allemands mais de l'essence. Si l'on m'en donnait assez, j'irais partout où je voudrais.

Lettre à Béatrice, 28 août
Nous serons à la nuit à la ville où se trouve la grande cathédrale. Pour l'instant, il y a exactement 650 kilomètres entre les deux flancs de mon armée. C'est la plus longue fauchée que j'aie jamais coupée, mais avec cette longueur, c'est un peu impersonnel.

Journal, 28 août
… Bradley est venu à 10 h 30, et j'ai dû lui mendier la permission de rester sur la ligne de la Meuse. Quelle vie !

Journal, 29 août
… J'ai dit à Eddy de pousser sur Commercy dans la matinée et envoyé Gay à Walker pour lui dire d'aller sur Verdun.
Pendant que j'étais au XIIe Corps, j'ai découvert que, pour je ne sais quelle raison, on ne nous a pas donné notre part d'essence. Il s'en faut de 14 000 gallons (un peu plus de 55 tonnes). C'est peut-être une façon détournée de m'obliger à m'arrêter, mais j'en doute. J'irai voir Bradley dans la matinée pour mettre les choses au clair. Le fait de ne pouvoir causer que par radio est une grande gêne, car l'ennemi risque de nous entendre et, s'il nous écoute, je ne tiens pas à le mettre au courant de mes ennuis de carburant [186].

Journal, 30 août
À Chartres… Bradley, Bull (chef des opérations d'Ike) et Leven Allen étaient en conférence à mon arrivée. J'ai demandé à défendre mon désir d'une avance immédiate vers l'est pour rompre la ligne Siegfried avant qu'elle ne soit occupée par ses défenseurs. Bradley était favorable, mais Bull – et je pense le reste de l'état-major d'Ike – n'était pas d'accord et laissait Montgomery faire pression sur Ike pour qu'on l'autorise à pousser dans le nord. C'est une terrible erreur et pendant les années à venir elle suscitera de vives polémiques. Les Anglais ont pu repartir. Nous ne recevons pas d'essence afin que la Première Armée en reçoive la plus grande partie pour épauler Monty, et il nous faut par-dessus le marché nourrir les Parisiens [187].
À mon retour j'appris que Eddy avait dit à Gaffey en mon absence que s'il poussait jusqu'à Commercy, il y arriverait à bout de son essence, si bien que ce dernier lui avait dit de s'arrêter près de Saint-

Dizier. Je déclarai à Gaffey qu'il fallait rouler jusqu'à ce que les moteurs s'arrêtent et ensuite continuer à pied. Il nous faut passer la Meuse et nous la passerons. Dans la dernière guerre j'ai siphonné les trois quarts de mes chars pour faire marcher le dernier quart. Eddy n'a qu'à faire de même.
C'est terrible de s'arrêter, même sur la Meuse. Nous devrions passer le Rhin dans le voisinage de Worms et plus vite nous y serons, plus nous économiserons de vies et de munitions. Personne ne réalise en dehors de moi la terrible importance de « la minute qui ne pardonne pas ». D'une façon ou d'une autre, je vais repartir.

Lettre à Béatrice, 30 août 1944
J'ai le cap sur la Meuse et je vais l'atteindre.
Il me faut me battre pour chaque mètre, mais ce n'est pas l'ennemi qui s'efforce de m'arrêter, c'est « Eux »…
Personne d'autre n'a jamais essayé aussi fort. Mais ils sont en train d'apprendre. Maintenant l'infanterie utilise pour aller de l'avant les chars, les canons et tout ce qui bouge. Ce n'est pas très élégant, mais ça marche. Regardez la carte ! Si seulement je pouvais dérober un peu d'essence, je gagnerais la guerre. Triste à dire, une compagnie noire du train [188] en a volé un peu pour moi grâce à un accident soigneusement monté. J'ai aussi capturé environ 4 000 tonnes d'essence allemande. Elle est de qualité médiocre mais suffit pour un moteur chaud.
Nous sommes maintenant à notre neuvième PC au nord-est de Sens. Les bois sont pleins d'excellentes mûres dont je fais une trop grande consommation. J'espère aller à Brest demain pour donner un peu d'élan à cette affaire. Il y a plus de 650 kilomètres, mais je me suis assuré d'un bon avion.

Patton et Bradley s'envolent pour la Bretagne afin de suivre le siège de Brest qui a débuté le 7 août ! Le 25 août, le général Middleton avait relancé son VIIIe corps contre le port solidement fortifié où combattent les fameux « diables verts », les parachutistes allemands. Le général Ramcke capitulera le 19 septembre 1944. Patton a bien du mal à comprendre cette nécessité de prendre un port inutile. Mais, pour Bradley, il faut « … prendre Brest pour maintenir l'illusion que l'armée des États-Unis ne peut être battue. »

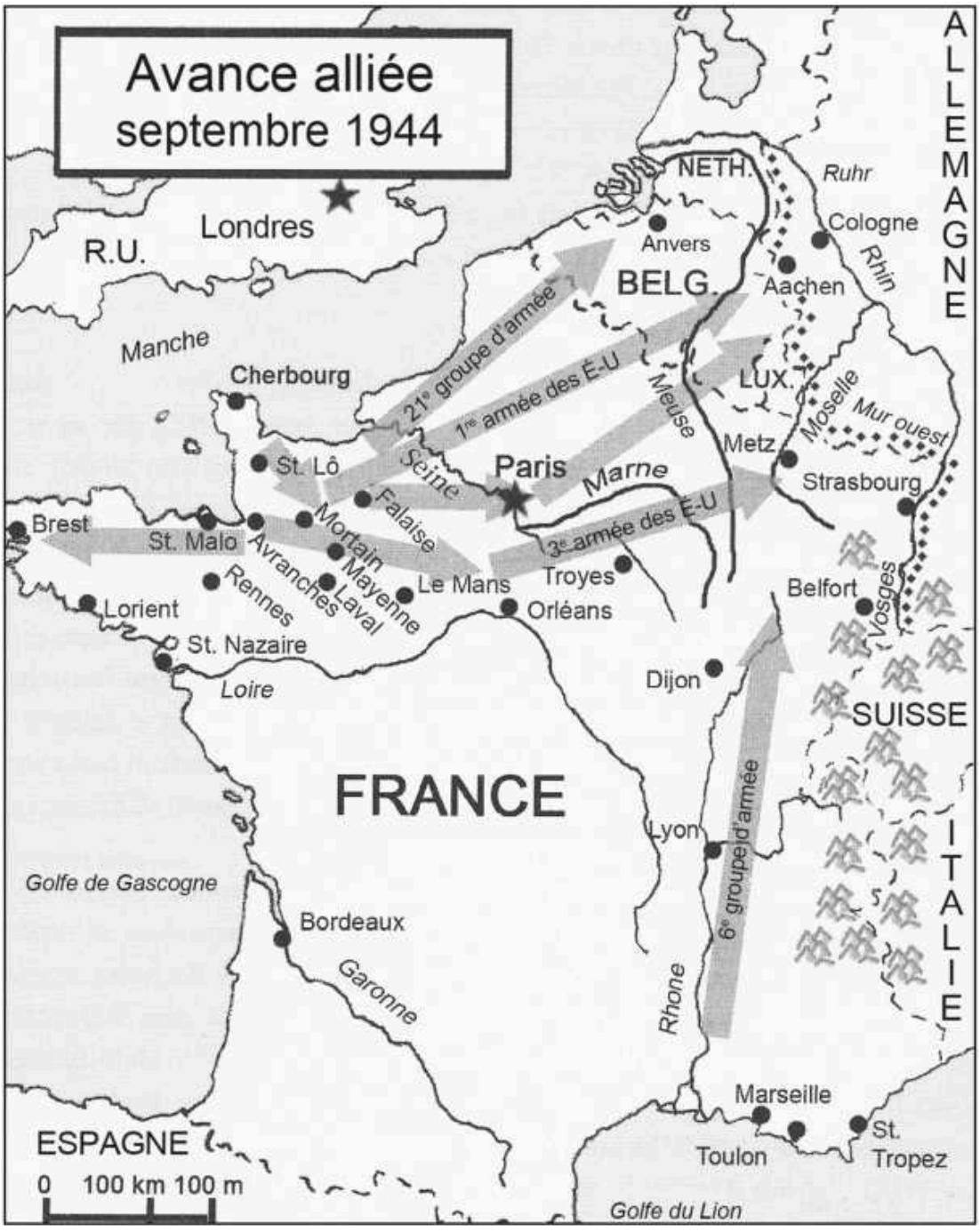
Bradley et Patton décident de maintenir la pression contre la poche de Lorient avec la 94e division d'infanterie nouvellement arrivée et qui doit remplacer la 6e division blindée afin qu'elle soit expédiée à Troyes où est situé le PC de la 3e armée. Patton écrit : « Bradley ne demande qu'à nous laisser aller à l'est, mais ne peut persuader Eisenhower. Enfin, c'est le dernier jour que Montgomery commande les forces américaines et nous en remercions Dieu tout autant que nous sommes. »

Le 1er septembre, Eisenhower prend le commandement de toutes les forces terrestres alliées. Montgomery, élevé à la distinction de *Field-Marshal,* dirige les armées britanniques et canadiennes.

> *Journal, 1e septembre*
> À 8 heures nous avons appris par la radio que, selon Ike, Monty était le plus grand soldat vivant et le voici *Field-Marshal*. Je me suis envolé vers mon PC où j'ai travaillé tout le reste de la journée à des papiers administratifs.

> *Lettre à Béatrice, 1er septembre 1944*
> Je suis réellement émerveillé de la surface du terrain conquis par la Troisième Armée, grâce à moi et à moi seul…
> Ils sont tous effrayés, mais j'apparais et ils se sentent mieux.
> Cette promotion de *Field-Marshal* nous rend malades, je veux dire Bradley et moi.

La publicité faite autour de « Monty » ulcère le chef de la 3e armée US. Après tout, il avait permis la rupture dans le Cotentin après la percée de Bradley puis avait mené la mâchoire sud à Argentan avant de lancer la poursuite vers la Seine et la Meuse. Il avait fait la une des journaux, avait été accueilli en héros par les Français autant que par les GI's. La pénurie de carburant et la priorité donnée aux Anglais puis à la 1re armée US l'avaient empêché, selon lui, de conclure la guerre. Patton fulmine et s'exaspère. Mais il ne va pas tarder à relancer ses chars et à goûter une nouvelle fois à l'action. En Lorraine, « *Blood and Guts* » devra affronter un ennemi redoutable qui jettera tout dans la bataille pour défendre la *Heimat.*


Avance alliée
septembre 1944
Londres
R.U.
Manche
Cherbourg
St. Lô
Brest
St. Malo
Avranches
Mortain
Falaise
Mayenne
Laval
Rennes
Le Mans
Lorient
St. Nazaire
Loire
Paris
Seine
Marne
Meuse
Troyes
Orléans
21e groupe d'armée
1re armée des É-U
3e armée des É-U
NETH.
Anvers
BELG.
Aachen
Cologne
Ruhr
Rhin
LUX.
Moselle
Mur ouest
Metz
Strasbourg
Belfort
Vosges
Dijon
SUISSE
ALLEMAGNE
FRANCE
Lyon
6e groupe d'armée
ITALIE
Golfe de Gascogne
Bordeaux
Garonne
Rhone
Marseille
Toulon
St. Tropez
ESPAGNE
0 100 km 100 m
Golfe du Lion

Carte 8

CHAPITRE 35

LE PIÈGE LORRAIN

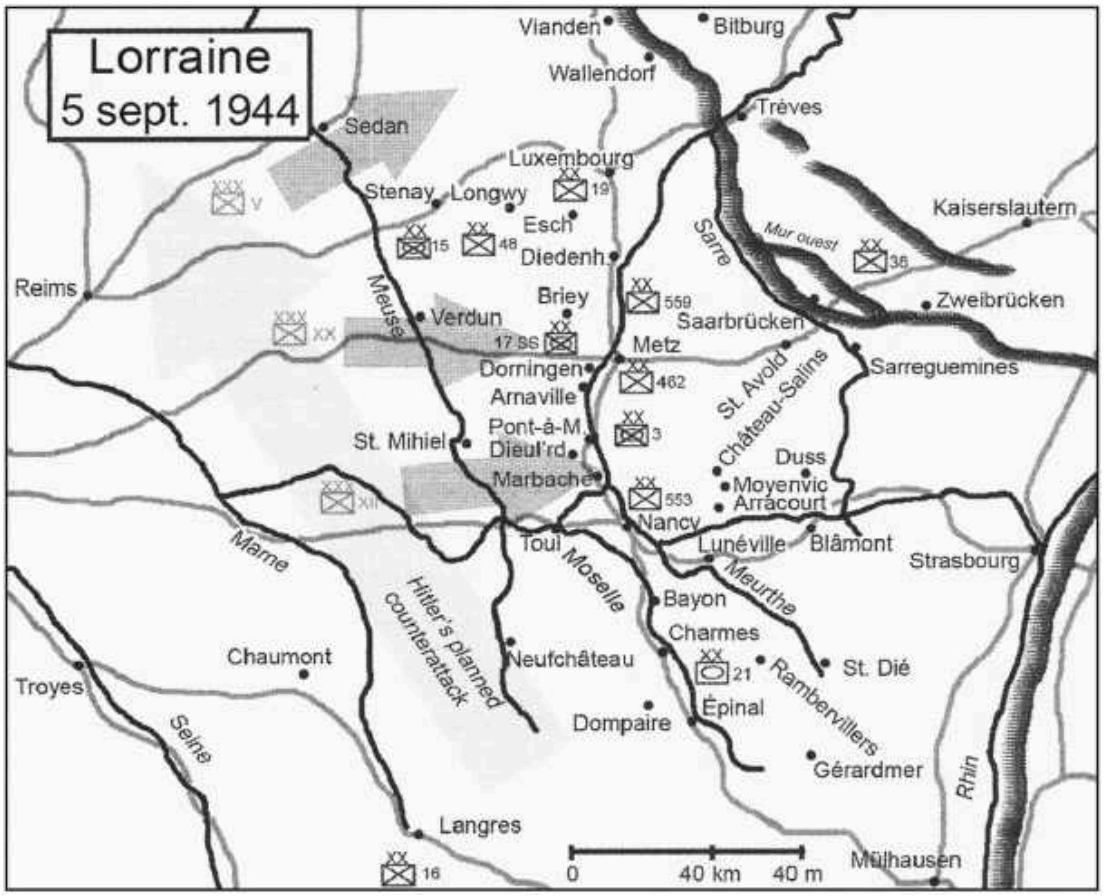
Après le cauchemar de l'été 1944, le chemin de croix du IIIe Reich se poursuit à l'automne.

À l'est, après le cataclysme de l'opération *Bagration* [189], un nouveau coup de boutoir soviétique repousse les Allemands sur une ligne Niémen-Narew-Vistule. L'Armée rouge atteint même la Prusse-Orientale. Plus au sud du front russe, un assaut d'envergure permet aux Soviétiques de prendre la Roumanie et ses précieux champs de pétrole [190]. La Bulgarie et la Yougoslavie laissent entrer les Russes. Tout au nord enfin, le groupe d'armées Nord est sur le point d'être isolé en Courlande tandis que la Finlande, épuisée, s'apprête à signer un armistice avec Moscou (19 septembre 1944). Hitler voit ses alliés se dérober et ses forces « avalées » par les offensives soviétiques.

À l'Ouest, après l'exécution de la poche de Falaise, le groupe d'armées B a lancé une fuite éperdue vers l'est. Dans le sud de la France, la 7e armée américaine et la 1re armée française remontent pour faire leur jonction avec la 3e armée de Patton mais Lyon n'est atteint que le 3 septembre. Du côté de « *Blood and Guts* », la situation n'est guère meilleure. La poursuite des unités allemandes en déroute s'arrête début septembre devant la Meuse, la ligne Siegfried, les Vosges et le Rhin suite aux graves problèmes de ravitaillement en carburant [191] et à l'étirement des lignes logistiques. La météo est de plus exécrable, avec l'apparition prématurée du froid et des pluies abondantes. Beaucoup pensaient que la guerre se terminerait en cette année 1944. Mais les efforts consentis et les sacrifices toujours plus lourds ne parviennent pas à mettre fin aux combats. L'automne marque véritablement une chute du moral dans le camp allié.

Dans ce contexte difficile, Eisenhower réunit Bradley, Hodges et Patton au QG du 12e groupe d'armées, le 2 septembre. Les discussions portent essentiellement sur les progrès du 21e groupe d'armées dans la région de Calais. Montgomery a réussi à capturer les sites de lancement des V-1 et progresse vers Bruxelles et Anvers. Patton, qui ne supporte plus que les

projecteurs soient tous tournés vers le Britannique, attire l'attention d'Ike en utilisant la méthode de la « *rock soup* », comme il l'avait fait en Sicile et sur la Seine. Il lui affirme que ses patrouilles sont déjà sur la Moselle, non loin de Metz et de Nancy. Patton dispose de trois corps d'armée pour sa campagne de Lorraine : le XXe de Walker devant Metz, le XIIe d'Eddy face à Nancy et le XVe de Haislip vers Lunéville.



Carte 9

Journal, 2 septembre

Pour finir nous le persuadâmes de laisser le Ve Corps de la Première Armée et la Troisième Armée attaquer la ligne Siegfried aussitôt que la situation serait stabilisée vers Calais. Jusqu'à ce que ce soit fait, nous ne pourrons recevoir suffisamment d'essence et de munitions pour une nouvelle avance.

Il continuait à parler de la future grande bataille d'Allemagne, alors que nous lui assurions que les Allemands n'auraient plus rien pour se

battre si nous poussions dès maintenant. Si nous attendons, il y *aura* une grande bataille en Allemagne.
Dès que j'aurai assez d'essence, je suis autorisé à m'assurer des passages de la Moselle et à préparer l'attaque de la ligne Siegfried. Ike est d'une prudence excessive parce qu'il n'a jamais été au front et n'a aucune idée de la nature de ce combat. Bradley, Hodges et moi sommes tous pour une prompte avance.
Il n'a remercié ni félicité aucun de nous pour ce que nous avons fait.

Journal, 3 septembre
Nous passerons à Nancy et à Metz par la méthode de la « soupe de cailloux », pour laquelle j'ai donné mes ordres aujourd'hui. « Un vagabond frappe à la porte d'une maison et demande à faire bouillir sa soupe de cailloux. Intriguée, la ménagère donne une marmite d'eau bouillante dans laquelle l'homme place avec soin deux pierres bien polies. Cela fait, il demande quelques pommes de terre et des carottes pour améliorer le goût, et, pour finir, un morceau de viande. » Autrement dit, pour attaquer, nous n'annonçons d'abord qu'une simple reconnaissance, puis nous demandons à la renforcer, et finalement attaquons. Triste façon de faire la guerre.

Lettre à Béatrice, 3 septembre 1944
Nous commençons par une reconnaissance, mais c'est le diable de faire la guerre à la sauvette et de conquérir en cachette.
C'est Eisenhower qui le veut, et il nous cite Clausewitz pour le prouver – un Clausewitz qui n'a jamais commandé le quart de ce que je commande. Omar (Bradley) et Courtney (Hodges) en sont malades comme moi.

Le coup d'arrêt sur la Moselle exaspère les généraux américains, Patton en tête, qui ne comprennent pas pourquoi Montgomery est encore prioritaire. Le 3 septembre, il rencontre un Bradley particulièrement remonté contre Ike, à tel point que le chef du 12e groupe US promet de réserver à la 3e armée la moitié du carburant qu'il doit recevoir et que quatre divisions supplémentaires lui sont affectées pour sa campagne. Patton est en effet autorisée à franchir la Moselle, à traverser la ligne Siegfried et à foncer sur le Rhin. Toutefois, s'il peut remercier Bradley de

lui fournir des millions de litres de carburant, il peut lui en vouloir d'avoir fait tirer un nombre impressionnant d'obus sur Brest pour prouver que l'*US Army* était imbattable. En effet, au 10 septembre, l'artillerie de la 3e armée ne pourra tirer qu'un tiers de sa dotation quotidienne !

Patton sait que les Allemands ont établi une ligne de défense sur la rive est de la Moselle. Ses services de renseignements, le G-2 du colonel Koch, indiquent que « … l'ennemi maintient la cohésion du front et contrôle sa situation tactique. Les armées allemandes continueront de se battre jusqu'à la mort ou leur capture. » Koch ajoute que de nouvelles formations ennemies arrivent des autres secteurs du front pour renforcer les défenses face à la 3e armée.

La directive opérationnelle de Patton du 5 septembre ordonne au XXe corps de prendre Metz avant d'avancer rapidement sur Mainz, d'établir une tête de pont sur le Rhin et de se préparer à avancer sur Frankfort. Le XIIe corps devra capturer Nancy, garder le flanc avant d'être relevé par des éléments du XVe corps puis progresser en direction nord-ouest pour prendre Mannheim et établir une tête de pont sur le Rhin. Le XVe corps devra protéger le flanc et se préparer à avancer sur Karlsruhe et établir une tête de pont sur le Rhin. La 6e division blindée servira d'unité de réserve.

Le 5 septembre, le XIIe corps progresse sur Pont-à-Mousson. Patton pense alors qu'il peut lancer ses unités dans une « course à champs ouverts » mais ses troupes sont clouées puis repoussées par la 80e division d'infanterie et de la 3e *Panzergrenadier-Division.* L'échec est sanglant et coûte 300 officiers et soldats à Patton. Ce dernier écrit, amer : « Tout cela vient de cette fatale décision du commandant suprême d'arrêter la 3e armée jusqu'à ce que le Pas-de-Calais soit dégagé. Une erreur grossière. »

Le 7 septembre, le XXe corps se lance à l'assaut de la Moselle mais se heurte au XIIIe corps SS qui s'accroche et lance plusieurs contre-attaques. Le 8, les Américains parviennent à établir une faible tête de pont. Le 11, ce sont les hommes du XIIe corps qui passent la Moselle au sud de Nancy. La 4e division blindée de Wood passe la Moselle à son tour.

> *Journal, 8 septembre*
> P. Wood a peut-être son PC un peu près du front… Néanmoins, c'est réconfortant de trouver quelqu'un toujours prêt à bondir. Dans cette partie du pays, les gens sont certainement pro-allemands et ne manifestent aucun enthousiasme à nous voir passer. Appelé Bradley

pour lui demander de nous envoyer la 83e DI et la 6e DB en laissant la Loire se garder elle-même. Aucune de nos lignes de ravitaillement ne passe par-là, et si un ennemi est assez fou pour traverser, il lui faudra marcher à pied. Nous avons là deux divisions qui ne gardent rien du tout et dont l'absence nous met en situation dangereuse au sud de Toul. Mais Bradley répond qu'il ne peut prendre ce risque et, ce faisant, en prend un bien plus grave encore. Si le temps permet de voler, j'irai lui en parler demain matin.

Journal, 9 septembre
Arrivé à 8 h 45 au QG du 12e Groupe d'armées. Grâce à mon coup de téléphone de la veille au soir, trouvé Bradley partiellement convaincu de laisser la 83e DI et la 6e DB quitter la Bretagne. Il va en avion vers Brest pour se faire une idée de la situation et parler avec Simpson.

Lettre à Béatrice, 10 septembre 1944
Je me démène comme un damné pour pouvoir continuer mon avance, mais c'est dur. Dès qu'on s'arrête, les gens deviennent hésitants et l'ennemi est en éveil. Plus tard on écrira un livre sur « La pause qui n'a profité qu'aux Allemands ».

Journal, 11 septembre
Le XIIe Corps est durement engagé au sud de Nancy.
Le XXe a perdu une tête de pont et un bataillon d'infanterie, mais s'est emparé d'une seconde tête de pont.
Des éléments de la 2e DB française ont pris le contact avec la 1re division française de la Septième Armée à 25 kilomètres au nord-ouest de Dijon…
Il semble qu'il y ait dans l'air un nouveau plan pour donner plus d'importance à la Première Armée. Je voudrais bien que tous ces gens cessent de faire des plans et de changer d'avis, surtout lorsqu'ils le font à nos dépens. Nous risquons maintenant de perdre la 83e DI et l'arrivée de la 6e DB est retardée pour lui permettre d'escorter 20 000 Allemands qui se sont rendus au sud d'Orléans et les protéger contre les Forces Françaises de l'Intérieur… D'une façon ou d'une autre, j'arriverai bien à continuer mon avance.

Nous devons aller d'un coup d'aile au QG du 12e Groupe pour une conférence sur l'ensemble de ces questions.

Journal, 12 septembre
Il a été décidé que nous avions assez de ravitaillement pour aller jusqu'au Rhin et forcer le passage.

Patton espère bien continuer son avance mais tout comme ses hommes, il se rend compte que le soldat allemand a retrouvé sa capacité de combat. Le temps de la campagne de Normandie est bien terminé. L'arrêt de la 3e armée, bien que provisoire, a redonné du jus aux Allemands qui, psychologiquement, ne s'effondrent pas, bien au contraire. L'hémorragie semble enfin stoppée.

Du côté allié, Montgomery remet en cause les plans d'Eisenhower. Le Britannique propose de pousser contre la Ruhr puis de foncer jusqu'à Berlin qu'il croit pouvoir atteindre en quelques semaines. Patton écrit : « Monty essaie de nouveau de faire attaquer toutes les armées dans les Pays-Bas et contre la Ruhr. S'il y parvient, il faudra que je tienne défensivement la rive ouest de la Moselle et mette le XXe corps dans le Luxembourg. J'ai persuadé Bradley de me laisser continuer mon attaque jusqu'à la nuit du 14, mais si alors je ne me suis pas assuré une tête de pont, j'inclinerai vers le nord comme il le désire.

« Rentré au QG à 14 h 30 pour trouver le général Hughes qui m'apporte un Colt 38 à manche de nacre. »

Le 14 septembre, la ceinture défensive extérieure de Nancy est prise par les Américains. Le lendemain, les chars US entrent dans la ville. Patton décide alors de lâcher la 4e division blindée vers Sarreguemines mais Wood doit faire face à l'arrivée de la 5e armée de Panzer commandée par l'ancien chef de la division d'élite *Grossdeutschland,* Hasso von Manteuffel, qui menace le flanc du XIIe corps. À Arracourt, du 19 au 29 septembre, une furieuse bataille de chars oppose la 4e division blindée de Wood à la 21e *Panzerdivision,* la 15e *Panzergrenadier-Division* et à plusieurs brigades blindées. Ce nouveau type d'unités, créé sur ordre de Hitler, rassemble des bataillons blindés et des régiments d'infanterie mécanisée. Les brigades de Panzers sont en outre équipées de Panzer V *Panther* protégés par des *Flakpanzer,* véhicules blindés armés de canons antiaériens.

Profitant d'un épais brouillard, les Panzer se lancent à l'attaque des Américains mais ils se heurtent aux *Sherman* ainsi qu'aux chasseurs de chars M18 *Hellcat.* Si la brume protège les Allemands des attaques aériennes, les combats rapprochés annulent l'avantage qu'ont habituellement les *Panther* sur longues distances grâce à leur système optique et leur canon de 75 mm long.

Dès le 22 septembre, le *Combat Command A* de la 4e division blindée revendique 79 Panzer détruits pour 14 Sherman, sept M5 et un M-18 endommagés. Manteuffel contacte le QG du groupe d'armées indiquant qu'il n'y a plus d'espoir de succès compte tenu du rapport de force incontestablement en faveur de la 3e armée de Patton.

> *Lettre à Béatrice, 15 septembre 1944*
> Toute la semaine dernière nous avons livré une bataille désespérée pour forcer le passage de la Moselle que nous aurions pu avoir dès le départ si on ne nous avait pas obligés à nous arrêter…
>
> *Journal, 15 septembre*
> Monty fait ce qui lui plaît et Ike dit « Oui, Monsieur ». Monty exige que tout le ravitaillement lui soit envoyé à lui et à la Première Armée US pendant que je dois, moi, rester sur la défensive. Bradley pense que je peux et je dois continuer mon avance. Il a dit à Ike que si Monty prend sous son contrôle les XIXe et VIIe Corps de la Première Armée comme il le prétend, lui Bradley demandera à être relevé. Ike se rend compte que nous estimons qu'il nous laisse tomber, mais il doit le faire, parce que, du moment que Monty ne prend pas ses ordres, il faut bien que nous les prenions nous…

Plus au nord, le XXe corps bute sur Metz et son réseau de forts précédé de champs de mines et d'obstacles particulièrement efficaces, le tout défendu par la *Volksgrenadier-Division,* des *Waffen-SS* de la 17e *Panzergrenadier-Division* et des membres fanatisés des *Hitlerjugend.* Patton écrit : « J'ai été voir Walker et je lui ai demandé pourquoi il était si long. Il s'en rend bien compte, mais il a des ennuis avec le fort à l'ouest de Metz. J'espère le faire écraser sous les bombes. » En fait, Patton s'était emparé des plans des fortifications mais Walker n'avait pas pris soin de les étudier en détail. À partir du 8 septembre, ce dernier lance les fantassins de

la 5e division d'infanterie dans une série d'attaques frontales aussi violentes qu'inutiles. Durant une semaine, les GI's se font étriller par les SS avant de jeter une tête de pont puis d'être violemment contre-attaqués. Metz va être une noix dure à casser et devenir un cauchemar pour Patton.

Lettre à Béatrice, 16 septembre 1944

Ma chance ou le Seigneur continue à me favoriser. J'ai envoyé le XVe Corps sur Épinal hier et il y a détruit les défenseurs ainsi que 60 chars. Sur un cadavre, nous avons trouvé un ordre d'attaque sur le flanc d'Eddy pour aujourd'hui. Je doute qu'ils le fassent à présent.

Si seulement il s'arrêtait de pleuvoir, je pourrais aller plus vite. Le sol est si détrempé que nous devons treuiller les chars jusqu'au haut de la côte.

Je supplie le ciel d'avoir la priorité du ravitaillement, mais je ne puis l'obtenir. J'ai nourri l'armée sur mon butin de guerre : 200 000 livres de corned-beef argentin et 400 tonnes d'essence ennemie pour deux jours… Nous avons tellement de pauvres autour de nous, avec de si gros appétits, que ce n'est pas simple. Je ne me suis jamais senti mieux de toute mon existence, et je bois du Champagne faute d'eau. Nous en avons capturé 50 000 caisses que j'ai distribuées aux troupes.

Journal, 16 septembre

Une dizaine de Russes de toutes sortes doivent nous rendre visite aujourd'hui. Je n'y serai pas, bien entendu, car j'ai décidé d'aller sur le front. Je leur ai fait préparer une carte qui ne montre absolument rien. C'est ainsi qu'ils en usent avec nous.

Eddy fait du bon travail, mais il est un peu tendu. Je lui ai dit de se coucher de bonne heure et de boire un verre ou deux. J'espère qu'il va pouvoir sauter jusqu'à la ligne Siegfried. Je lui ai indiqué les nouvelles limites et l'ai avisé, sans lui en donner l'ordre, d'attaquer en colonnes de divisions… pour créer une percée dans la ligne Siegfried… puis de foncer sur le Rhin dans les parages de Worms dans l'espoir de créer une tête de pont avant que ledit pont n'ait sauté.

Walker était plutôt pessimiste sur ses possibilités de prendre Metz, si bien que je lui ai dit que s'il n'en était pas capable en quelques jours, je lui enlèverais la 7e DB pour la donner au XIIe Corps en lui laissant

le soin de tenir Metz investie avec ce qu'il lui resterait. Cela va peut-être l'aiguillonner…
Nous avions envisagé de bombarder Metz aujourd'hui avec onze groupes de bombardiers légers, mais le temps nous en a empêchés. Je vais essayer de le faire faire demain.

Lettre à Béatrice, 17 septembre 1944
Les coupures de presse sont très intéressantes, mais je crains de ne plus être à la une pour le moment car nous n'allons pas bien vite. Metz n'est pas facile à prendre et la pluie nous empêche d'utiliser les bombardiers. Et encore, je me rends bien compte que c'est tout aussi dur pour l'ennemi, plus peut-être, parce qu'il est moins bien équipé.

Journal, 17 septembre
Il a plu toute la journée…
J'ai envoyé Gaffey au XIIe Corps pour essayer de faire démarrer l'attaque de la ligne Siegfried. En mettant les choses au mieux, ce sera pour le 19 au matin. Trop tard ; mais nous ne pouvons faire mieux. J'accompagnerai peut-être la 4e DB pour son attaque du 19, car un rien d'influence personnelle peut être utile.
Bradley m'a appelé pour me dire que Monty demande à ce qu'on arrête toutes les forces américaines afin de lui permettre, à lui Monty, de faire, avec son 21e Groupe d'armées, une percée en coup de poignard au cœur de l'Allemagne. Mais selon Bradley, ce poignard serait plutôt un couteau à beurre. Au diable Monty. J'espère bien me trouver à ce point engagé dans mes opérations qu'il leur sera impossible de m'arrêter. J'ai dit à Bradley de ne pas m'appeler avant la nuit du 19. Il a été d'accord.

Pour forcer le passage du Rhin et gagner la guerre en novembre (!), Montgomery a imaginé un plan très audacieux : l'opération *Market-Garden.* L'objectif est de parachuter trois divisions aéroportées sur un corridor courant de Nimègue à Eindhoven jusqu'à Arnhem où les paras sécuriseront le pont franchissant le Rhin. Puis déferleront les chars du XXXe corps arrivant de Belgique [192]. Le 20 septembre, Eisenhower informe Montgomery qu'il faut à tout prix s'emparer des bouches de l'Escaut toujours aux mains des Allemands, sans quoi le port d'Anvers sera inutile.

Monty pourrait ensuite foncer sur Berlin, appuyé par Bradley et Patton qui obligeraient les défenseurs à s'épuiser sur un large front. Montgomery est contre arguant que ses forces bien ravitaillées pourront poursuivre la poussée tandis que les autres devront rester à l'arrêt.

Le 20 septembre, Patton demande à Bradley de forcer la ligne Siegfried. Pourtant, il sait que « la situation est tendue… mais nous gagnerons, il le faut. »

Journal, 21 septembre

Les choses ont meilleur aspect aujourd'hui.

Devers [193] parle beaucoup du nombre des troupes qu'il va me prendre pour étoffer son groupe d'armées, si bien que je me suis envolé pour passer une heure à Paris ce matin, voir Ike et enclouer les canons de Devers. Ike le déteste. Il a été charmant et m'a gardé à déjeuner. Je pense que ma visite a été un succès. Devers et Patch s'étaient annoncés peu après moi, mais on les a invités à attendre jusqu'à 14 heures. Nous avons eu alors une conférence, mais il n'a plus été question de prendre des troupes à la Troisième Armée. Toutefois, j'ai saisi l'occasion de parler à Bedell Smith et de lui demander assistance pour le cas où l'affaire reviendrait sur le tapis. Il faut plus se garder de ses amis que de l'ennemi.

Je viens d'appeler mes trois corps d'armée où les affaires paraissent plus brillantes. Ike insiste, pour l'instant du moins, pour que l'effort principal soit porté par les Britanniques et l'aile nord de la Première Armée. Néanmoins il grognait beaucoup plus contre Montgomery que je ne lui ai jamais vu faire. Il a déclaré que c'était un « rusé fils de p… », ce qui est passablement encourageant.

Lettre à Béatrice, 21 septembre 1944

Pendant ces trois derniers jours, nous avons eu le combat le plus dur et le plus prolongé que j'aie jamais rencontré. Les Huns se battent en désespérés et attaquent en une demi-douzaine d'endroits.

Une fois ou deux nous avons perdu du terrain, mais à une exception près nous l'avons repris.

Nous avons détruit bien plus de cent tanks et tué des ennemis par milliers.

> Il y a pourtant dans mes lignes un assez médiocre secteur, mais je ne pense pas que les Huns le connaissent. Pour demain soir il sera bouché. Jimmy Polk le tient en ce moment avec la grâce de Dieu et beaucoup de canons.

Pour venir à bout de Metz, Patton lance, du 15 au 17, deux régiments à l'assaut des forts mais c'est un échec. Le chef de la 3e armée commence à déprimer. Les fortes pluies glaciales ne l'aident à retrouver le moral. Surtout, il apprend par Bradley qu'Eisenhower vient de suspendre les opérations des 1re et 3e armées. Les bouches de l'Escaut sont toujours aux mains de l'ennemi et le ravitaillement est une nouvelle fois donné prioritairement au 21e groupe d'armées de Montgomery.

CHAPITRE 36

LA MOSELLE

Comme il l'a déjà montré par le passé, Patton va rebondir et retrouver un moral d'acier, du moins, devant les journalistes. Le 25 septembre, il tient une conférence durant laquelle il se montre enjoué.

> *Patton.* J'ai toujours pensé qu'à ce genre de réunion nous devrions avoir des capuchons noirs sur la tête comme pour l'Inquisition.
> *Question.* Quand la Troisième Armée va-t-elle repartir ?
> *P.* Pas avant d'avoir été ravitaillée. Il est sans intérêt d'avancer lentement et nous ne pouvons le faire rapidement parce que, pour l'instant, nous n'avons pas ce qu'il faut. Nous pouvons nous battre furieusement pendant cinq jours, après quoi il ne nous restera plus qu'à lancer des cailloux.
> *Q.* Metz ?
> *P.* Une noix plutôt dure. Si nous pouvions recevoir le ravitaillement nécessaire et si nous avions trois jours de beau temps, nous pourrions la prendre. En fait, je ne tiens pas à faire tuer ces soldats tant que nous n'avons pas tout cela de notre côté.
> *Q.* Est-ce que l'avance sera aussi rapide qu'avant lorsque vous aurez pénétré dans la ligne Siegfried ?
> *P.* Je pense que nous passerons comme la merde dans un entonnoir [194].
> *Q.* Et les défenses du Rhin, elles sont formidables ?
> *P.* Seulement en raison du fossé représenté par le Rhin dont le courant est assez rapide.
> *Q.* Et la Première Armée, elle a un meilleur terrain ?
> *P.* Évidemment. Comment diable expliqueriez-vous que ces fils de p… continuent à progresser. Mais ne leur répétez pas ce que je vous dis.
> *Q.* Est-ce que Metz est plus dur que la ligne Siegfried ?

R Oui. Les forts y sont plus grands. On en a construit là depuis Louis XVI. Nos 105 rebondissent sur eux sans même les écorcher.
Q. Est-ce que vous recevez votre part de ravitaillement ?
P. Oui, mais comment voulez-vous multiplier cinq pains et trois petits poissons comme il serait nécessaire ?
Q. Est-ce que Metz a déjà été prise dans l'histoire ?
P. Jamais d'assaut. En 1871, les forts, je crois, n'avaient plus de vivres.
Q. Avez-vous quelques informations sur les armes secrètes allemandes ?
P. De la bouse de taureau !
Q. Que faisons-nous en matière de propagande ?
P. Nous lançons environ cinq ou six bombes à tracts chaque jour. Les gens de la Guerre psychologique les rédigent. Je ne sais pas ce qu'ils y mettent.
Q. Quel effet ont-elles ? Petit ou grand ?
P. Je n'y crois guère.
Q. Est-ce que l'amélioration du ravitaillement permettra une avance limitée ou une situation statique ?
P. Je fais tous mes efforts pour empêcher qu'elle ne devienne statique parce que c'est une bien médiocre façon de se battre. La meilleure défense, c'est l'attaque, et la meilleure attaque, c'est encore l'attaque. À Chancellorsville, quelqu'un demanda à Lee pourquoi il attaquait alors qu'il se battait à un contre trois. Il répondit qu'il était trop faible pour se défendre.
Q. Est-ce que les Nazis s'enterreront lorsque les Alliés pénétreront en Allemagne ?
P. À six pieds sous terre…
À West Point, un élève avait été accusé de gaspiller le papier hygiénique. Il répondit qu'à moins de l'utiliser des deux côtés, il était impossible d'être plus économe. Enfin, Messieurs, ce que je vous dis ne doit pas être utilisé contre moi.

En privé en revanche, Patton montre un visage plus sombre. À Nancy, où il rencontre ses chefs de corps, il met en place une stratégie défensive mais en ordonnant de lancer des attaques limitées afin de gagner de solides bases de départ lorsqu'enfin sonnera l'hallali.

Journal, 25 septembre

Si je dois prendre la défensive [195], mon plan est de rectifier la ligne et de maintenir l'esprit offensif de mes troupes de façon à ce qu'elles n'aient rien de pacifiste lorsqu'elles repasseront à l'attaque.

Une escapade sur les anciens sentiers empruntés durant la Grande Guerre offre quelque répit au bouillant général. À la demande de Marshal, il se rend à Gondrecourt puis à Chaumont où il avait servi sous les ordres de Pershing. Il écrit à Béatrice : « Nous étions ravis de cette bonne excuse. Ce n'était pas les Allemands qui nous arrêtaient : c'était la grande stratégie. Ne vous faites pas de souci. » Enfin, il se rend à Langres : « Mais nous n'avions pas le temps de nous arrêter et continuâmes sur Bourg. Le premier homme que je rencontrai dans la rue se tenait sur le même tas de fumier où il se tenait assurément déjà en 1918. Je lui demandai s'il était là au cours de la dernière guerre, et il répondit : « Oui, général Patton, et vous, vous étiez ici comme colonel. » Cet épisode plein de souvenirs victorieux réchauffe le cœur de « Georgie », mais la réalité ne tarde pas à le rattraper, et elle va atteindre son moral de plein fouet.

Le 27 septembre, une réunion se tient au QG du groupe d'armées. Spaatz, commandant des forces aériennes stratégiques américaines, indique qu'il est « entièrement acquis à la 3e armée », note Patton. « J'ai l'aviation dans la poche. Comme d'habitude Lee [196] est un fieffé menteur. Hughes n'était pas du tout content d'avoir à s'asseoir à la même table que lui. »

Si Patton égratigne Lee, c'est que ce dernier – « et c'est un scandale qui devra bien éclater un jour », note le chef de la 3e armée – semble avoir surestimé les effectifs pour les lignes de ravitaillement. De plus, il réclame huit à onze bataillons « pour faire sa sale besogne » et réquisitionne tous les véhicules normalement affectés aux divisions pour organiser l'approvisionnement. « Je ne puis comprendre comment Eisenhower ne s'en est pas encore débarrassé », note Patton [197].

Plus tard le même jour, il reçoit un appel de Bradley ; c'est un véritable coup de massue : Devers lui retire le XVe corps d'armée de Haislip. Patton crache sa bile, excédé par tant de mauvaises nouvelles : « Puisse Dieu lui rôtir les tripes », avant de rajouter, comme pour se rassurer, « Il faut faire confiance en Dieu et en ma destinée. »

Le retrait du XVe corps, les problèmes de ravitaillement en carburant et en munitions, un front figé, des unités clouées par le froid, la pluie, la boue

et un ennemi tenace, plongent Patton dans la déprime. Il s'épanche auprès de sa femme à qui il écrit qu'il a bien essayé de se saouler mais sans y parvenir. « Si vous étiez là, j'en pleurerais sur votre épaule. Willie n'est d'aucun secours. Il m'arrive de penser que les dieux sont contre moi. Je me rappelle alors le temps où j'amassais les victoires. J'ai fait une grande marche tout seul – même pas Willie. Mis deux officiers aux arrêts pour excès de vitesse, et me suis senti mieux. » Patton décide de se rendre sur la ligne de front pour sentir l'odeur de la poudre et chasser ses idées noires. Mais il se rend compte que la troupe se laisse aller. Il s'en prend à un officier qui a mal ajusté la hauteur de ses mitrailleuses : « Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi certains officiers sont si bêtes », note-t-il quelque peu désabusé avant de se rendre compte que l'ennemi est bien présent et décidé lorsqu'un obus éclate à côté de sa jeep puis un deuxième à quelques mètres de ses pieds : « Heureusement, il n'explosa pas, sans quoi ses lignes n'eussent jamais été écrites », écrit-il, philosophe.

Mais, au fond, Patton n'encaisse pas le retrait du corps de Haislip : « Devers ment comme d'habitude. C'est son bagou qui a persuadé Eisenhower de lui donner le XVe corps. »

Le 25, un appel angoissé du général Eddy sort Patton de sa torpeur. Dans le secteur de Nancy, la 35e division d'infanterie est percutée de plein fouet par la redoutable 11e *Panzerdivision*. Patton ordonne à Eddy d'utiliser la 6e division blindée mais le chef du XIIe corps craint qu'elle ne soit annihilée. Patton écrit : « Voilà une sacrée bonne raison pour qu'ils n'échouent pas. » « *Blood and Guts* » décide de prendre les choses en main et expédie un *Combat Command* de la 6e division blindée au XIIe corps.

Puis, Patton rencontre Eisenhower et Bradley. Ike « exposa la situation avec une grande lucidité et promit qu'en fin de compte nous aurions le ravitaillement nécessaire pour faire un effort majeur. » Patton expose ensuite ses plans aux officiers représentant les divisions et les états-majors des deux corps d'armées. Il ordonne de lancer des attaques locales « là et quand nous recevrons du ravitaillement. D'après moi, les Allemands tiennent à avoir à la fois Metz et Nancy. Ils ont Metz et par conséquent vont se tenir tranquilles de ce côté pour se consacrer tous leurs efforts à reprendre Nancy parce qu'ils se rendent compte, comme je l'ai fait moi-même lorsque je l'ai prise, que Nancy, et plus spécialement Château-Salins, est la porte de l'Allemagne. Ils vont y attaquer sans relâche et s'y feront tuer. »

Patton voit juste sur la volonté de l'ennemi de reprendre Nancy à tout prix. Les Allemands ont d'ailleurs déjà commencé à infiltrer les lignes du XIIe corps. Eddy ordonne à la 35e division d'infanterie de se replier derrière la rivière Seille. Le 30 septembre, Gaffey qui s'était rendu au QG du XIIe corps, téléphone à Patton et lui fait le détail de la situation de plus en plus critique. Le chef de la 3e armée s'envole pour Nancy pour annuler l'ordre de retraite. « J'étais furieux », note-t-il, car les chars de la 6e division blindée étaient disponibles pour qu'Eddy les lâche contre Allemands. « Pourquoi ne l'avait-il pas fait, je ne pouvais pas le comprendre. »

Patton convoque Eddy, Baade, commandant de la 35e division d'infanterie, et Grow, de la 6e blindée, et leur « passe un savon ». « Vous m'écœurez », leur dit-il. Il ordonne que la 6e division blindée attaque le lendemain ou le soir même. Tous les généraux qui avaient retraité devront mener l'assaut à la tête de leurs hommes pour se racheter. Patton leur indique qu'il « n'abandonnera pas un mètre de plus aux Allemands. » Puis, il contacte Walker et lui ordonne de transférer deux régiments de la 90e division d'infanterie au cas où la 35e lâcherait, « ce qui était bien possible. »

Patton prévoit l'utilisation de deux *Combat Command* (CCA et CCR) de la 6e blindée pour appuyer l'attaque de la 35e division d'infanterie. L'objectif est de repousser les Allemands installés dans les villages au nord et à l'est de la forêt de Grémecey puis d'investir la forêt où la 35e division relèvera les deux CC.

> *Journal, 30 septembre*
> Eddy, très correctement, prit sur lui toute la responsabilité de l'ordre de repli. Mais je ne puis comprendre ce qui lui a passé par la tête. Il se fait trop de bile. Qu'il me laisse donc tous ces soucis. Les commandants de corps sont là pour se battre. Je devrais m'en débarrasser, mais je n'en vois pas d'autre qui fasse mieux, sinon peut-être Harmon, le commandant de la 2e DB. Une explication possible à ce manque de sang-froid d'Eddy est qu'un peu plus tôt dans l'après-midi, Gaffey, Grow et lui avaient failli être tués par un obus et que les aides de camp de Gaffey et de Grow avaient été blessés. Cela pouvait très bien sans qu'ils s'en doutassent, avoir ébranlé leurs nerfs…
> Après les avoir copieusement engueulés, je leur dis la même chose que j'avais dite à Truscott en Sicile, savoir : « Maintenant je rentre chez moi, parce que je sais que vous allez gagner. » Je sentais qu'ils

> le voulaient. Si je restais, ce serait une preuve que je n'avais pas confiance. Nous devons tout de même nous rappeler que l'Allemand n'est pas un surhomme.
>
> Nous voici maintenant au 1er octobre, 0 h 10. Je n'ai entendu parler de rien. J'ai voulu téléphoner au chef d'état-major du XIIe Corps. On m'a dit qu'il dormait. C'est donc probablement que tout va bien.

L'attaque lancée le 1er octobre est de l'avis de Grow un très bon exemple « de parfait travail d'équipe. » Progressant à grande vitesse, les deux *Combat Command* atteignent rapidement leurs objectifs. Le CCR, malgré des pertes dues aux mines et aux pièces de 88 mm allemandes, se présente devant le village de Chambrey en milieu de matinée. Durant 45 minutes, Américains et Allemands se livrent à des combats de rue particulièrement violents. Chambrey est capturée en début d'après midi.

Après avoir capturé plusieurs centaines de soldats ennemis, le CCA fonce sur la forêt de Grémecey et ouvre le feu sur les Allemands… et sur les fantassins de la 35e division d'infanterie engagés dans des combats rapprochés ! En début de soirée, les deux CC rétablissent la ligne de résistance de la 35e division. Au soir du 1er octobre, les fantassins américains sont maîtres de la forêt tandis que les Allemands établissent une nouvelle ligne de défense à Château-Salins. Pilonnés toute la journée du 2 octobre par les chasseurs bombardiers américains, ils se dispersent au nord de Chambrey tandis que la 35e division d'infanterie investit la forêt de Château-Salins. Dès lors, le front se fige jusqu'au mois de novembre.

> *Journal, 1er octobre*
>
> L'attaque de la 6e DB pour réduire le saillant de la 35e DI à l'ouest de Château-Salins a démarré à 6 heures et pour midi la situation était parfaitement rétablie. Ne nous énervons plus. Tout ce qu'il fallait, c'est une vigoureuse contre-attaque. Si j'avais laissé Eddy se replier de 5 kilomètres comme il était sur le point de le faire, c'eût été proclamé en Allemagne comme une grande victoire. J'ai encore une fois bien gagné ma solde.

La pause imposée à la 3e armée ne saurait toutefois détourner Patton de l'option offensive. C'est vers Metz que « *Blood and Guts* » se tourne pour opérer son prochain mouvement. Cette épine dans son pied l'obsède.

Le 2 octobre, il part pour Nancy et se rend dans la forêt où se tinrent les furieux combats des *Combat Command*et de la 35e division. Il décore deux commandants de la 35e division de la Bronze Star, puis rend visite à Wood, Grow et Baade blessé et à qui il remet également la Bronze Star. Enfin, il se rend à l'hôpital de Nancy pour visiter les 200 blessés américains. Il note : « Je crois que j'ai fait du bon travail. Aujourd'hui, le moral semble élevé. »

Mais Patton n'a alors qu'une idée en tête : prendre Metz. Pour cela, il doit d'abord réduire fort Driant qui ceinture l'extérieur de la ville. Il prépare ainsi un nouvel assaut. La 5e division d'infanterie sera appuyée par plusieurs bataillons d'artillerie, une unité de *tankdozers,* ces chars équipés d'une lame de bulldozer, deux bataillons blindés, et des soldats du génie, le tout précédé par des bombardements intensifs.

L'assaut est lancé le 3 octobre [198]. Un puissant barrage d'artillerie ainsi que des tirs de fumigènes précèdent l'assaut des fantassins qui réussissent à passer un premier rideau défensif. Mais les Allemands se retranchent dans les casemates et les blockhaus d'où ils étrillent les GI's à la MG-42. Les défenseurs retraitent également dans les souterrains pour réapparaître sur les arrières de soldats US obligés de décrocher.

> *Lettre à son fils George, 4 octobre 1944*
> Aujourd'hui nous donnons l'assaut à l'un des plus vieux forts qui entourent Metz et nous avons déjà deux escadrons de chars dans l'enceinte de l'ouvrage. Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a à faire parce que la plupart des défenseurs sont sous près de 15 mètres de béton et il n'est pas facile de les déloger. J'ai entrepris de leur verser de l'essence par les manches de ventilation et d'y mettre le feu. Je suppose que cela les empêchera au moins d'avoir froid aux pieds.

Le 4, une nouvelle attaque est lancée pour percer au centre du fort mais les snipers allemands font un « carton » en éliminant les uns après les autres les GI's armés de lance-flammes ou porteurs d'explosifs.

Le lendemain, c'est au tour de l'artillerie allemande de se déchaîner contre les unités américaines stationnées autour du fort. Patton harangue ses troupes et leur ordonne « d'occuper complètement le fort Driant, même je devais engager pour cela jusqu'au dernier soldat de mon armée. » Les 6 et 7 octobre, les Américains repartent à l'assaut mais ne parviennent toujours pas à déloger les défenseurs. Le 8, une compagnie réussit à faire sauter

l'entrée d'un tunnel et à se faufiler dans le fort avant d'être littéralement « hachée » par les MG-42 et des jets de grenades. C'est une catastrophe. Patton commence à douter car il vient de perdre 21 officiers et 485 hommes tués, blessés ou portés disparus pour rien. La garnison allemande de fort Driant tiendra jusqu'au 8 décembre !

Journal, 7 octobre
Visite de Marshall et Bradley.

Lettre à Béatrice, 8 octobre 1944
George (Marshall) m'a demandé ce que je voulais et je lui ai répondu, emmener la Troisième Armée et le XIXe groupement tactique aérien en Chine.
J'étais aux premières loges aujourd'hui pour ce qui fut réellement une bataille. Nous attaquions avec trois divisions, rien que pour prouver que nous étions toujours en piste. Nous pouvions voir les évolutions des chars et parfois les mouvements de l'infanterie, trois grandes villes brûlant furieusement. Dans l'une d'elles, les flammes – jaunes – atteignaient plus de 2000 pieds et la fumée noire montait encore deux fois plus haut. Les chasseurs bombardiers rugissaient en plongeant et nous pouvions entendre à la radio les pilotes se parlant comme ceci : « Les salauds tirent à la DCA sur Tom. Je vais plonger pour l'avoir. – Ça y est, je l'ai… » Alors, grands globes de fumée noire et grand bruit. Puis vous pouviez voir les traces des tanks et les maisons qui éclataient en flammes et des centaines de prisonniers marchant dans les champs…
Je ne sais si cela apparaîtra beaucoup dans la presse, mais nous avons ici près de 90 000 hommes en action, 20 000 de plus qu'à Gettysburg…
Bien entendu nous pouvons nous attendre demain matin à une contre-attaque furieuse et j'espère tuer encore beaucoup d'Allemands. La paix sera un enfer de désappointements.

Journal, 8 octobre
Je note une tendance chez McBride à se contenter de moins que la perfection et à rechigner à engager toutes ses troupes. Eddy le tolère. Il y avait une colline tenue par un petit nombre d'Allemands et aucun

> effort visible n'a été fait pour s'en emparer avant la nuit, c'est pourquoi je lui ai donné l'ordre de puiser dans ses réserves pour la prendre… La colline est tombée aussitôt. Le rythme de notre infanterie est trop lent dans l'attaque.

Le 9 novembre, Patton rejoint Bradley à Verdun pour une conférence. Ce dernier indique que la 9e armée de Simpson doit passer sous les ordres de Montgomery. Patton écrit : « Bedell Smith arriva, comme toujours très affirmatif, et comme d'habitude au courant de rien. Bradley le fit taire assez rudement ce qui lui fit le plus grand bien. À un moment de la conversation, il avait dit à Bradley que tout soldat devait savoir ceci ou cela. Bradley lui répondit qu'il pensait avoir plus d'expérience du combat que lui et n'admettait pas ses critiques. Après quoi l'autre se radoucit.

L'attaque de fort Driant tourne à l'aigre. Il va falloir nous en dégager. »

Patton expose alors la situation à Bradley et émet l'idée de se dégager car « la gloire de conquérir cet ouvrage ne valait pas les sacrifices en vies humaines que cela demandait. » Mais c'est bien Bradley qui fait entendre raison à « *Blood and Guts* » et non le contraire. Le chef du 12e groupe d'armées convainc Patton qu'il aura sa chance dès que le ravitaillement permettra de reprendre l'offensive et de contourner Metz pour la prendre à revers. Il est vrai qu'à ce moment, les forces américaines devant fort Driant sont à bout de souffle. Le 13 octobre, elles décrochent et lèvent le siège. Le moral est en berne.

Il l'est d'autant plus que la 3e armée est clouée à cause des graves problèmes de ravitaillement, notamment en munitions : « 7 coups par jour et par pièce pour les 155, et pas beaucoup plus pour les 105. Ce qui repoussait notre attaque au moins jusqu'au mois de novembre. »

En attendant de reprendre l'offensive, Patton forme les officiers de la 26e division d'infanterie nouvellement arrivée. Il insiste plus « particulièrement sur le feu et le mouvement. Je suis sûr, que je pouvais obtenir du fantassin américain qu'il se serve de son fusil, nous pourrions gagner la guerre à bien meilleur compte. » Patton trouve ici une parade aux problèmes logistiques. L'infanterie et l'artillerie sont, en Lorraine, les éléments clés du combat de position au rythme de progression lent et contre un ennemi proche de ses bases. Ici, les petites unités de combat progressent en profondeur, parfois derrière les avant-postes ennemis. Face au point de résistance, le fantassin met en pratique la trilogie fixer-déborder-réduire. Patton conseille d'avancer

en tirant pour arroser l'ennemi, même contre les endroits où il s'abrite, afin de le saturer.

La formation d'une division inexpérimentée ne saurait détourner Patton de son premier objectif : l'offensive. « Le plus tôt nous démarrerons, le mieux ce sera, car l'ennemi continue à s'enterrer et à répandre ses mines devant nous. » C'est ce qu'il explique à Eisenhower et à Devers venus lui rendre visite : « Toujours plein de lui-même, Devers, mais tout de même, il n'est pas sot. »

> *Lettre à Frederick Ayer, 18 octobre 1944*
> Nous avons ici un officier d'un rang assez élevé, véritablement très pompeux… Une de ses manies les plus remarquables est l'hygiène. Récemment, en inspectant une compagnie, il a remarqué que tous les hommes avaient une fourchette sortant de la poche gauche de leur chemise. Le général en a demandé la raison. Le soldat interrogé a répondu que dans le but de se conformer aux principes d'hygiène du général, ils ne se passaient jamais le pain à la main, et que si l'un d'eux en désirait un morceau, il le prenait avec sa fourchette. Le général déclara que c'était parfait et complimenta le soldat.
> Mais voici qu'en sortant, le général constate que tous les soldats ont une ficelle pendant à l'extrémité inférieure de la braguette. Il en demande la raison, et on lui explique que cette ficelle permet de sortir la verge sans la toucher avec la main, toujours dans l'esprit des principes hygiéniques du général.
> Enchanté, ce dernier complimenta vivement le soldat, puis, frappé brusquement d'une idée, lui demanda : « Tout cela est parfait, mais alors, comment la rentrez-vous ? » Et le soldat de répondre : « Je ne sais pas ce que font les autres, mais, pour moi, j'utilise la fourchette. »

Reprendre l'offensive est une idée fixe chez Patton à tel point qu'il demande à Bradley venu lui rendre visite, qu'on lui livre les stocks de munitions prévus au départ pour les trois armées afin qu'il puisse enfin attaquer. Mais « Bradley est trop précautionneux. Il veut attendre jusqu'à ce que nous soyons prêts à nous lancer tous ensemble, mais alors tout le monde aura la grippe ou souffrira des pieds de tranchée [199]. Je lui ai sorti tous mes arguments, mais tout ce que j'ai réussi à en obtenir c'est

l'autorisation de démarrer à n'importe quel moment le 5 novembre ou les jours suivants. J'aimerais le trouver un peu plus audacieux. » Patton soulève ici un problème majeur qui touche l'*US Army* enfoncée dans le « bourbier lorrain » : le moral de la 3e armée est au fond de l'abysse. Des cas de désertions sont même enregistrés. Les unités se battent depuis des semaines contre un ennemi redoutable qui les saigne pour le moindre mètre de terrain conquis, dans le froid et la pluie. La 3e armée n'a plus de jus.

Et la situation ne va guère s'améliorer. Le 24 octobre, les Allemands pilonnent Nancy à l'artillerie lourde. Patton écrit à Béatrice : « J'ai failli perdre la 3e armée – et la vie – ce matin. S'ils se remettent à tirer cette nuit, j'irai à la cave qui est à l'abri des bombes. »

Puis, il reçoit Truscott qui doit prendre le commandement de la 5e armée en Italie : « Sa promotion est bien méritée et il a constamment fait du bon travail, sinon du très brillant. Je suis fier de lui. »

Cette visite est pour Patton un véritable moment de répit. Mais le chef de la 3e armée reste très inquiet pour ses troupes en sous-effectifs. Des soldats issus d'unités administratives et logistiques et même des cuisiniers sont injectés dans les unités combattantes. Patton inspecte même le 761e bataillon de chars composé de soldats noirs, les fameux « *Black Panthers* » qui très vite se surnommeront eux-mêmes les « *Patton Bastards* » : « Ils font bonne impression mais je n'ai pas confiance en l'aptitude de la race au combat. » L'esprit du Vieux Sud plane encore mais « *Blood and Guts* » se ravisera lorsqu'il constatera l'extrême combativité de cette unité.

> *Journal, 2 novembre*
> Bradley est venu expliquer le prochain plan. Les Première et Neuvième Armées ne peuvent démarrer avant le 10. Il m'a demandé quand je pourrais.
> J'ai dit : dans les vingt-quatre heures après votre ordre.
> Il a répondu, à tout moment le 8 ou après le 8 dès que vous aurez des prévisions d'une belle journée devant vous.
> J'ai dit : « OK, mais de toute façon, je démarre le 8, bombardiers ou pas. »
> Il a opiné…
> Je me sens quarante ans de moins.

Journal, 5 novembre

J'avais le souffle diablement court ce matin – mais c'est ma réaction habituelle à la veille d'un combat ou d'une marche.

Été à l'église. À mon retour, trouvé Devers qui m'attendait. Il m'a paru plus coopératif et m'a dit qu'il pousserait le XVe Corps sur ma droite (pour appuyer l'attaque de la Troisième Armée).

J'ai eu Marlene Dietrich et sa troupe à déjeuner. Un peu plus tard, ils ont donné un spectacle. Bien médiocre comédie, presque une insulte à l'intelligence humaine.

Le 6 novembre, Patton reçoit des journalistes détachés auprès de la 3e armée : « Voici quelque temps, je vous ai dit que nous allions être arrêtés un moment, ce qui s'est effectivement passé. Maintenant nous allons repartir. Vous allez tous un peu mentir et dire que c'est ce que nous appelions dans la dernière guerre une correction de lignes. Autrement dit, je ne tiens pas à de que les Allemands commencent à rameuter leurs réserves avant qu'ils ne soient obligés de la faire. »

Lettre à Béatrice, 6 novembre 1944

J'ai tout juste terminé ce matin une de mes tournées électorales, au cours de laquelle j'ai parlé à neuf divisions différentes et parcouru sous la pluie à découvert plusieurs centaines de kilomètres.

Si seulement nous avions une belle journée, nous bénéficierions du plus grand soutien aérien qu'on ait jamais vu, mais il pleut des cordes – quel pays !

J'ai une indigestion et des vomissements comme toujours avant une rencontre. Je suppose que je ne réussirais pas si cela ne survenait pas ; ce n'est pas la frousse, simplement je suis anxieux de voir les choses démarrées.

J'espère que Courtney (Hodges) ne va pas tarder trop longtemps à attaquer sur son front, ou alors c'est moi qui vais attirer sur le mien toute la masse allemande – après tout, ce ne sera que plus glorieux.

Journal, 6 novembre

Nous devions avoir 300 bombardiers lourds sur les forts de Metz aujourd'hui, mais il faisait si mauvais que l'affaire a été reportée à

demain. C'est folie que vouloir faire confiance à l'aviation à cette époque de l'année.

Lettre à Béatrice, 7 novembre 1944
Nous attaquons ce matin avec dix divisions. J'en ai commandé jusqu'à treize, mais jamais attaqué avec autant à la fois. Je ne vois pas comment nous pourrions perdre.
Le temps est mauvais et nous n'aurons pas l'aviation, mais ce n'est pas plus mal, car ainsi l'ennemi ne sera pas alerté.
Les plans sont bons, nous avons plein de munitions et assez d'essence. Je pense que nous irons jusqu'au Rhin. Si nous y arrivons, nous le passerons.
S'il fait clair dans la matinée, j'ai un poste d'observation d'où je pourrai suivre le départ.

Début novembre, les Américains planifient un nouvel assaut. Le XXe corps doit attaquer, encercler et détruire l'ennemi dans les zones fortifiées de Metz, lancer une reconnaissance sur la Sarre, établir une tête de pont à Sarrebourg puis lancer un assaut en direction nord-ouest. Au même moment, le XIIe corps doit prendre Faulquemont, entre Metz et Sarrebourg, puis progresser rapidement en direction nord-est pour sécuriser une tête de pont sur le Rhin, entre Oppenheim et Mannheim.

Journal, 7 novembre
Il y a deux ans aujourd'hui, nous étions à bord de l'*Augusta* près des côtes d'Afrique et le vent soufflait fort. Et puis, vers 16 heures, il se calma. Il est maintenant 2 h 30 du matin et il pleut. J'espère que la pluie aussi s'arrêtera.
Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus pour cette attaque sauf à lire la Bible ou à prier. Cette sacrée montre n'en finit plus d'avancer. Je suis sûr que ce sera un grand succès.
À 19 heures Eddy et Grow sont venus me supplier d'annuler l'attaque en raison du mauvais temps, de la pluie et des rivières en crue. Je leur ai dit que l'attaque aurait lieu. Je suis sûr qu'elle réussira. Le 7 novembre 1942, il y avait une tempête qui s'est arrêtée à 16 heures. Toute la journée du 9 juillet 1943, il y avait une tempête qui s'est calmée à la nuit.

Je sais que le Seigneur va encore nous aider. Ou bien il nous donnera du beau temps, ou bien le mauvais temps créera plus d'ennuis aux Allemands qu'à nous-mêmes. Que sa volonté soit faite.

CHAPITRE 37

LA SARRE : DERNIER ACTE D'UNE BATAILLE SANGLANTE

Ayant établi une excellente base de départ pour l'offensive en s'emparant de Lunéville, le XIIe corps est prêt dès le 5 novembre. Le terrain accidenté, composé de bois et de zones surélevées rend tout détail tactique préalable inutile. C'est la raison pour laquelle le général Eddy, sur les conseils de Patton, laisse une grande liberté d'action aux commandants d'unités sur le champ de bataille. Les trois divisions d'infanterie doivent lancer leur attaque en progressant de manière coordonnée sur toute la largeur du front. Les deux divisions blindées, la 4e sur l'aile droite et la 6e sur l'aile gauche, devront percer et mener l'attaque à la première fissure des lignes avancées ennemies. Devant être lancée le 5, l'offensive démarre le 8 novembre car Patton souhaite célébrer la date du déclenchement de l'opération *Torch* en Afrique du Nord : 21 933 obus sont tirés en 24 heures tandis que les avions des IXe et XIXe *Tactical Air Command* pilonnent les bois, les villes et les retranchements ennemis.

> *Journal, 8 novembre*
> Réveillé à 3 heures : il pleuvait affreusement et je m'énervais. Me suis levé pour prendre le livre de Rommel *L'infanterie attaque.* Très encourageant, car il décrivait toutes ces pluies qu'il avait vu tomber en septembre 1914 et montrait néanmoins qu'en dépit de ces déluges, les Allemands avaient poursuivi leur avance. Me suis recouché et endormi à 3 h 45.
> Réveillé par la préparation d'artillerie à 5 h 15. La pluie avait cessé, on voyait des étoiles dans le ciel. Le tir de plus de 400 canons retentissait comme le bruit d'une grande quantité de portes battant à la fois dans une maison vide. Vers l'est, le ciel était illuminé et zébré par les éclairs des canons et je me demandais ce que devait ressentir l'ennemi en constatant qu'enfin l'attaque redoutée était arrivée.

À 7 h 45, Bradley appela pour savoir si nous attaquions. Je n'avais pas voulu le lui dire de peur qu'il n'interdît l'attaque, mais il parut satisfait de savoir que nous y allions même sans le concours de l'aviation. Puis ce fut Ike qui prit l'appareil : « J'attends beaucoup de vous. Saisissez la balle au passage. » Je me demande s'il a jamais pris la décision de courir un risque lorsque ses meilleurs conseillers en étaient pour la prudence. J'en doute…
Vers 10 heures, nos chasseurs bombardiers apparurent en force pour attaquer le PC ennemi. La journée était la meilleure et la plus claire que nous ayons eue depuis deux mois. Merci, mon Dieu.
La pluie reprit à 17 heures.

Journal, 9 novembre
Les inondations sont terriblement gênantes. Selon les habitants, c'est la plus forte crue dont on se souvienne dans la vallée de la Moselle. Quantité de camions, des avions et un élément d'hôpital de campagne sont dans l'eau ou enlisés dans la boue. J'envoie l'Inspecteur général se renseigner sur la raison pour laquelle les officiers concernés n'ont pas établi leurs tentes sur la hauteur. Notre principal ennui dans cette guerre, c'est que les officiers de compagnies n'ont aucun sens de leurs responsabilités.

Le 9 novembre, au moment où le XIIe corps lance l'offensive, le XXe corps de Walker relance une attaque sur Metz. « Quelque 2 000 avions survolèrent et bombardèrent les forts de Metz ainsi que d'autres objectifs sur notre front. Du poste d'observation, on entendait le bruit des explosions des bombes et l'on sentait la terre trembler.

« Tous les ponts sur la Moselle au sud de Nancy sont détruits à l'exception de celui de Pont-à-Mousson. La Seille est passée de 70 à 150 mètres de large depuis que nous avons commencé à y jeter des ponts. Lorsque j'ai traversé la Moselle, je me suis enfoncé dans l'eau et j'ai dû me faire pousser par un camion.

« Je sens que tous ces bombardiers que nous avons eus aujourd'hui témoignent de l'amitié de Spaatz et de Doolittle. Les questions de personnes jouent un rôle considérable à la guerre. »

« Nous nous en tirons bien, écrit Patton à Béatrice. Nous avons avancé partout et de plus de 9 000 mètres en certains endroits. C'était plutôt tendu

hier. Nous n'avions plus qu'un seul pont debout et le fleuve montait. Le plus gros de la crue est maintenant passé et tout va bien. Nous avons trois ponts. »

Malgré des crues historiques, le XIIe corps progresse mais à Metz, les défenseurs tiennent toujours leurs positions. Patton décide de faire traverser la Sarre le plus au nord possible et de continuer vers le Rhin avec des troupes en flanc-garde sur la Moselle. La poussée incombe à la 83e division d'infanterie. Mais Bradley casse l'offensive avant même qu'elle ne se matérialise et informe Patton que la 83e division devra se tenir en réserve afin de prêter main-forte à la 1re armée en cas de coup dur. Patton écrit dans son journal : « J'imagine que c'est une des rares fois dans l'histoire des guerres où l'on enlève un dixième de ses forces à un général au moment où la bataille vient de commencer. Je suppose que Hodges et Middleton ont travaillé Bradley depuis une semaine, ce qui, compte tenu de sa timidité naturelle, aura emporté la décision. J'espère que l'histoire retiendra cette couardise morale.

« Je suis certain que c'est une faute terrible, parce qu'en nous servant de la 83e DI nous pouvions prendre Sarrebourg facilement. Sans elle, nous n'y parviendrons pas et de ce fait, nous resterons gênés par ce triangle entre Moselle et Sarre. »

> *Lettre à Béatrice, 12 novembre 1944*
> J'ai célébré mon anniversaire en me levant là où les morts étaient encore chauds. Puis j'ai visité les blessés et provoqué un choc en me découvrant devant un homme qui avait tué un Allemand d'une grenade qui l'avait lui-même blessé…
> Ce peut bien être aujourd'hui le jour crucial de la bataille. Nous avons une division sans artillerie de l'autre côté du fleuve avec un pont sauté. À l'autre bout du front, Eddy a pratiquement fait une percée. Je vous aime et souhaiterais que vous fussiez là pour me tenir la main jusqu'à ce que le fleuve baisse et que j'aie quelques canons sur l'autre bord.

> *Lettre à Béatrice, 14 novembre 1944*
> Il a plu sans arrêt depuis le 1er et nous sommes empoisonnés par les « pieds de tranchée » presque autant que par le feu de l'ennemi. Mais comme ce dernier doit l'être plus encore, c'est une question de

crucifixion mutuelle jusqu'à ce qu'il craque. Il y a une très petite chance que nous puissions avoir Metz en 24 ou 48 heures. J'y vais de ce pas.

Le 15, Patton rencontre Eisenhower : « Il parut enchanté et se fit copieusement photographier les pieds dans la boue, causant avec les soldats. Après le dîner, nous avons parlé jusqu'à 2 h 30 du matin et je crois bien que j'ai fait passer mes propositions de décorations et de promotions pour l'état-major. »

Eisenhower écrira à Patton quelque temps plus tard : « Je connais la grandeur de la tâche que vous menez à bien dans des conditions difficiles. J'ai été heureux de le voir par moi-même et de trouver tous les chefs en si bonne condition morale. »

Journal, 17 novembre

Eddy a pour demain une allocation de 9 000 obus. Je lui ai dit d'en tirer 20 000. Si nous gagnons maintenant, nous n'aurons pas besoin d'obus plus tard ; si nous ne les utilisons pas maintenant, nous ne gagnerons pas la guerre.

Durant la deuxième semaine de novembre, l'offensive du XIIe corps ralentit considérablement. Les chars s'enlisent dans la boue et le temps ne cesse de se dégrader. Eddy décide alors de relancer les opérations le 18 en faisant porter l'effort principal par ses unités d'infanterie qui doivent pousser vers la Sarre.

Journal, 19 novembre

Eddy m'a appelé à 8 h 45 pour me dire qu'il avait des ennuis avec Wood et voulait me voir. Il est venu à 9 h 30 m'expliquer que Wood n'avait pas poussé dur hier et se montrait presque indiscipliné. J'ai écrit à Wood une lettre que je lui ai fait porter par Gaffey, lui exposant franchement que, si les choses ne s'amélioraient pas, je serais obligé de le relever. Je détesterais le faire parce que c'est l'un de mes meilleurs amis, mais la guerre est la guerre.

Walker va laisser à la 5e DI le soin de nettoyer Metz et attaquer vers l'est au nord de Merzig. Il se montre plein d'allant.

Appelé Bradley pour lui dire que, sans avoir encore formellement capitulé, Metz était à nous.

Wood a fait des excuses à Eddy. Tout va bien.

Lettre à Béatrice, 19 novembre 1944
Nous avons complètement encerclé Metz [200] et nous nous battons dans les rues. Je doute que cela soit bien sérieux…
… Hodges et Simpson ne font rien d'autre que de se battre contre le mauvais temps. Nous, nous en avons raison…
Comme les choses allaient bien hier, je suis resté à mon bureau. Je ne puis m'empêcher de sourire de voir combien la conduite d'une bataille est différente de ce que l'on en dit. Je trouve que si l'on y va trop souvent, on fait figure de gêneur. Je ne me précipite pas sur le champ de bataille, m'extirpant d'un char comme on me représente. Je suis quand même, en fait, plus souvent dans les endroits malsains que les autres généraux, y compris les chefs de division. Si seulement il s'arrêtait de pleuvoir…

Journal, 20 novembre
Je voudrais bien que les choses aillent plus vite à cette armée, car en ce moment les Français et la Septième Armée sont en train de nous dérober la vedette. L'élan de notre attaque s'atténue évidemment à cause de la fatigue des hommes. Je vais essayer d'avoir au moins dans chaque corps d'armée une division au repos, mais je me demande si j'y parviendrai.

À Béatrice
La Septième Armée et la Première Armée française semblent m'avoir ridiculisé ce matin, mais je vais repartir bientôt.

À ce moment, la 1re armée française pousse par la trouée de Belfort tandis que la 7e armée US progresse vers Saverne. Mulhouse, Belfort et Strasbourg sont prises par l'armée de De Lattre et la 2e DB de Leclerc.

Le 6e groupe d'armées est maintenant sur le Rhin. Colmar, encerclée, ne sera totalement libérée qu'en février 1945.

Mais le 22 novembre, Patton exulte car Metz est prise malgré quelques forts encore tenus par les Allemands. Visitant un hôpital, il dit à un soldat blessé : « Demain, mon fils, on lira sur les gros titres des journaux que Patton a prix Metz, et comme vous le savez ce sera un sacré mensonge. Metz, c'est vous et vos copains qui l'avez prise. » Quoi de mieux que ces

quelques mots réconfortants pour apaiser les souffrances physiques et morales d'un soldat qui a connu l'enfer. Mais au fond, Patton pense que c'est bien lui qui a pris cette ville qui lui résistait depuis deux mois. Il est conforté dans cette idée par un coup de téléphone du général Giraud qui lui dit qu'il a été le libérateur de la France, rien de moins !

> *Lettre à Béatrice, 23 novembre 1944*
> J'espère que nous pourrons encore prendre bien du bon temps à chasser et à faire de la voile, mais je crains fort d'être bien difficile à vivre. J'aurai été trop longtemps traité comme une sorte de demi-dieu…
> Nous continuons notre attaque vers la Sarre demain matin. Le temps est exécrable.

Bien entendu, Metz est un butin bien maigre pour le fougueux Patton qui ne rêve que d'offensive, de combats et bien sûr, d'uriner enfin dans le Rhin. Car les percées des XIIe et XXe corps n'ont pas permis à la 3e armée d'atteindre le *West Wall,* la ligne Siegfried. Pour cela, Patton a besoin de ravitaillement en carburant et en munitions et surtout, il a besoin d'hommes. Il demande que le XVe corps de Haislip lui soit rendu. Il note le 24 novembre : « Évidemment Devers a convaincu Eisenhower de ne pas me rendre le XVe corps. C'est une décision stupide. Je n'y puis rien, mais j'en suis furieux, et militairement, je le maintiens, c'est idiot.

« J'ai appelé Bradley pour protester, mais sans résultat. Sa thèse est que chacune des quatre armées américaines doit comporter douze divisions. C'est absurde. Une armée doit avoir l'importance nécessaire pour accomplir sa mission sur le théâtre d'opérations où elle est engagée. Les 1re et 9e armées, engagées sur un front étroit, ont besoin de moins de divisions que la 3e armée dont le front est beaucoup plus large.

« Au surplus, la 1re armée est en train de commettre une erreur grossière en laissant le VIIIe corps statique, car il est hautement probable que les Allemands sont en train de s'établir fortement à l'est de lui.

« La seule solution dans tout ceci est de se rappeler qu'il faut savoir endurer ce à quoi on ne peut apporter de remèdes. Bradley manque d'inspiration et en tient pour l'égalité entre les armées. Peut-être est-il aussi jaloux. »

Journal, 29 novembre
Il manque à ce jour 9 000 hommes à la Troisième Armée, et aucun remplacement ne s'annonce. Je ne comprends pas comment Eisenhower peut être à court à la fois d'hommes et de munitions, car après tout, c'est avec ces deux éléments que les guerres se jouent. Je vais devoir prélever cinq pour cent du personnel du QG de l'armée pour en faire des fantassins.

Patton note quelques jours plus tard : « Il va certainement falloir prendre encore 5 % du personnel des unités de QG et peut-être aussi cannibaliser les divisions pour assurer les remplacements dans l'infanterie. »

Début décembre, les XIIe et XXe corps atteignent la Sarre. Patton décide de lancer ses 90e et 95e divisions d'infanterie contre la partie la plus solide de la ligne Siegfried car « la ligne droite et le plus court chemin d'un point à un autre et aussi, que pour être si forte, cette partie ne serait probablement pas très bien défendue. Tout ce que je puis faire c'est prier pour battre l'enfer. L'attaque réussira. »

À Béatrice
Il y a longtemps que je ne vous ai vue, mais la trace de vos lèvres sur votre dernière lettre était bien séduisante… Je vous aime et vous me manquez mais ce n'est pas un endroit pour vous.

À sa fille Ruth Ellen Totten
Nous attaquons la ligne Siegfried. Je sais qu'il y a beaucoup de généraux de ma réputation qui n'oseraient pas le faire parce que. « Ils sont plus effrayés à l'idée de perdre une bataille que désireux d'en gagner une… » Je ne pense pas qu'aucune de ces lignes soit réellement imprenable… et si nous y pénétrons, nous aurons matériellement raccourci la guerre. Mais il n'est même pas question de *si.* Je suis sûr que nous les forcerons.

Mais Patton est une nouvelle fois en proie au doute. Les pertes très élevées, le climat, la lenteur de la progression minent le moral de « *Blood and Guts* ». De plus, selon le principe qu'il a déjà appliqué, il décide de relever Wood de son commandement de la 4e blindée : « Il s'est finalement révélé nécessaire de demander la relève de P. Wood, car il était devenu trop

nerveux pour garder son commandement. » C'est un nouveau coup dur. Wood est remplacé par Gaffey.

Journal, 3 décembre
Wood est venu me dire au revoir. Je ne suis pas certain qu'il soit réellement chagriné de s'en aller.
Au diable le temps. Il recommence à pleuvoir.

Mais le sort ne tarde pas à tourner en sa faveur. Depuis le 8 novembre, les Canadiens sécurisent les bouches de l'Escaut, autorisant enfin le passage aux navires alliés en direction du port d'Anvers. Le problème du ravitaillement des 21e et 12e groupes d'armées est réglé. À Metz, les derniers défenseurs allemands se rendent « par manque de sel, manque d'eau, et peut-être aussi de tripes », note Patton. Enfin, le 3 décembre, la 95e division d'infanterie parvient à jeter une tête de pont sur la Sarre à Saarlautern. Cette réussite est doublée le 6 décembre par la 90e division d'infanterie qui traverse la rivière à Dillingen.

Journal, 6 décembre
Reçu la visite de quatorze membres du Congrès… La représentante Luce m'a fait une très mauvaise impression comme à tout le monde, je pense. Toute cette bande paraissait d'un niveau au-dessous de la moyenne et semblait chercher à créer des ennuis. Nous les avons eus à déjeuner, ne leur avons rien donné à boire et leur avons servi strictement les rations réglementaires car ils sont de l'espèce qui, rentrée à la maison, s'en va déclarant que nous mangeons trop bien.

Lettre à Béatrice, 7 décembre 1944
Il y a toujours un risque – et il me semble grand aujourd'hui – que *leurs* craintes nous arrêtent une fois encore…
Les regroupements sont le fléau de la guerre, et un grand bénéfice pour l'ennemi.

Journal, 7 décembre
Devers… m'a promis sa complète coopération, et jusqu'à maintenant, semble me l'avoir apportée. Je ne suis pas sûr, qu'entre deux maux le moindre n'eût pas été d'appartenir à son groupe d'armées : il interfère moins et n'est pas aussi timide que Bradley. Ce serait peut-être une

bénédiction si ce dernier allait rejoindre ses ancêtres – c'est un homme plein de qualités, mais ce n'est pas un grand homme.

Lettre à Béatrice, 9 décembre 1944
Il pleut toujours. De moins de 20 mètres, la Sarre est passée à 100 de large, mais ce n'est pas cela qui nous arrêtera.
Willie et moi avons deux chaises en cuir vert dans ma chambre pour nous y asseoir le soir. Quand il ronfle trop fort, je lui donne un coup sur le nez.

À Stimson
J'espère qu'au règlement final, vous insisterez pour que les Allemands gardent la Lorraine, car je ne puis imaginer pire fardeau que d'être propriétaire de ce vilain pays où il pleut tous les jours et où la principale fortune de la population consiste en un assortiment de tas de fumiers…
PS : Bien entendu, ces remarques sur la Lorraine étaient une plaisanterie. Je le précise, parce que certaines de mes plaisanteries ne sont pas toujours appréciées.

Journal, 11 décembre
J'ai demandé au chapelain de l'armée de donner à tous ses subordonnés des instructions pour prier pour le beau temps. Je publierai cette prière avec mes vœux de Noël au dos, à l'intention de tous les membres de cette armée.

Journal, 14 décembre
Été à Saarlautern où la lutte continue encore. Presque toutes les maisons que j'ai examinées sont de véritables forts. On pensait qu'il était dangereux de traverser le pont, mais nous n'avons eu qu'un seul impact à proximité… Walker voulait passer le pont avec moi, mais j'ai décidé qu'il n'était pas nécessaire de risquer à la fois un commandant d'armée et un commandant de corps d'armée…
La force de nos fusiliers est bien basse dans nos bataillons d'infanterie, mais ces pauvres diables tuent quantité d'Allemands…
Été à Luxembourg voir Bradley. Apparemment, Monty, avec l'aide du Premier ministre va obtenir la Neuvième Armée. Monty s'oppose violemment aux opérations de Patch et aux miennes. Il persiste à

vouloir que toutes les forces disponibles soient massées dans le nord où il veut les commander lui-même. Il a dit à Ike et à Bradley que lorsqu'il commandait l'ensemble des opérations, c'était un succès, mais que depuis qu'il n'est plus le commandant suprême à terre, les affaires stagnent. Je ne comprends pas comment ils peuvent entendre de tels propos. Montgomery persiste à dire que le Rhin ne peut être passé qu'en un seul endroit, Cologne et que ce ne peut être fait que sous les ordres d'un commandant de groupe d'armées.
Mon attaque va encore continuer avec ses maigres moyens actuels, mais si elle n'aboutit pas à la rupture… il me faudra passer sur la défensive jusqu'à ce qu'il arrive de nouvelles troupes et, en attendant leur arrivée, je perdrai sans doute plusieurs divisions. C'est certainement à moi de réussir la percée et je sens qu'avec l'aide de Dieu, j'y parviendrai.
Il a certainement moins plu depuis ma prière…
Eddy est venu ici et y a passé les nuits du 13 et du 14, car il est fatigué et nerveux et a besoin de se détendre.

Lettre à Béatrice, 15 décembre 1944
C'est l'une de ces journées où tout le monde sauf moi a perdu confiance. Il me faut encore les pousser, mais ça ne semble pas m'ennuyer.

La campagne de Lorraine touche à sa fin. Les gains de la 3e armée sont importants, le *West Wall* est atteint et avec lui, la frontière allemande. Les combats sur la ligne Siegfried menés par les XIIe et XXe corps vont durer jusqu'au 18 décembre, souvent à l'échelle du bataillon, sur un terrain accidenté et boisé, et aux prix de lourdes pertes [201].

Patton retrouve le moral. Après tout, ses unités ont porté de rudes coups à l'ennemi et lui ont infligé plus de 180 000 pertes. Mais son armée a souffert avec 50 000 hommes hors de combat, en fait, le tiers des pertes totales de la 3e armée durant la Seconde Guerre mondiale !

« *Blood and Guts* » avait eu raison de s'inquiéter du positionnement du VIIIe corps car début décembre, les Allemands commencent à amasser des troupes importantes dans son secteur. Ses inquiétudes ne tardent pas à être confirmées par le colonel Koch, des services de renseignements de la 3e armée. Koch fait parvenir un rapport à Patton lui indiquant que la 5e armée

de Panzer a été retirée du front alors même que l'*US Army* s'apprête à pénétrer dans la *Heimat.* Pourquoi un tel mouvement à ce moment décisif ? Le 17 décembre, alors qu'il ordonne à la 6e division blindée d'attaquer dans le secteur de Forbach afin de soulager la 35e division d'infanterie sous pression, Patton reçoit un coup de téléphone du 12e groupe d'armées. Les nouvelles ne sont pas bonnes ; l'ennemi attaque en masse ; il est partout et enfonce les lignes américaines. La surprise est totale ; c'est un véritable choc. La bataille des Ardennes vient de débuter. Elle va offrir à Patton son plus beau fait d'armes.

SEPTIÈME PARTIE

LA BATAILLE DES ARDENNES

CHAPITRE 38

LE SIÈGE DE BASTOGNE

Depuis la fin de l'année 1943, Hitler n'envisage plus d'offensive sur le front russe. Le 19 août, alors que ses divisions de Panzer se font étriller dans la poche de Falaise, le Führer imagine une offensive à l'Ouest, contre les armées anglo-américaines. Il la veut pour novembre, période durant laquelle le mauvais temps empêchera l'aviation alliée de décoller. Un mois plus tard, Hitler revient sur le sujet, puis encore le 25 septembre. L'offensive allemande passera par les Ardennes avec comme objectif le port d'Anvers ce qui permettra de couper les armées américaines et britanniques et de les priver de leur ravitaillement. Le 21e groupe d'armées britanniques et les 1re et 9e armées américaines seraient ainsi anéantis dans un « second Dunkerque ». L'offensive engagera 30 divisions dont 10 de Panzer. Une fois les Alliés écrasés à l'Ouest, alors les forces allemandes se retourneront vers l'Est pour battre les Soviétiques. Hitler pense que le moment est bien choisi. La 9e armée américaine butte sur Aix-la-Chapelle aux prix de très lourdes pertes. De plus, avec la 1re armée, elle est engagée dans la sanglante bataille de la forêt de Hürtgen, « véritable folie de Bradley » [202]. Enfin, les Britanniques viennent d'essuyer un revers à Arnhem. L'objectif militaire de Hitler se double d'un objectif politique. Les déconvenues britanniques couplées à la percée des Ardennes créeront, selon le Führer, de vives tensions entre les Alliés, entre Roosevelt et Churchill d'une part, mais aussi entre ses derniers et Staline qui se retrouvera en position de force.

Le 10 novembre, les forces allemandes commencent à se concentrer en vue de l'offensive des Ardennes. Nom de code : *Wacht am Rhein* [203] (Garde sur le Rhin). Un mois plus tard, Hitler rejoint l'*Adlerhorst,* le QG qu'il avait fait construire pour la campagne de France en 1939-1940, non loin de Bad-Nauheim. Les 11 et 12 décembre, il réunit tous les commandants qui doivent prendre part à l'opération et leur tient un discours fleuve sur les raisons qui permettront au Reich de triompher [204]. Malgré cette véritable harangue, les grands chefs de la Wehrmacht savent que l'objectif est impossible à atteindre eu égard à l'état de l'armée. Pourtant, le

Generalfeldmarschall von Rundstedt et même Guderian, chef de l'OKH, venu défendre les intérêts du front de l'Est, décident d'aller jusqu'au bout car ils pensent que les chances de réussite de *Wacht am Rhein* ne sont pas nulles [205].

L'attaque principale sera menée, au nord, par la 6e armée SS de Panzer qui poussera vers Stavelot et Malmedy, puis prendra Liège et enfin, Anvers. Au centre du dispositif allemand, la 5e armée de Panzer de von Manteuffel foncera sur Saint-Vith et Bastogne avant de progresser vers Namur puis Bruxelles. Enfin, plus au sud, la 7e armée protégera le flanc en plaçant ses unités sur un axe Neufchâteau-Givet.

L'opération *Herbstnebel* est complétée par deux autres opérations. La première, *Stosser,* prévoit le parachutage d'unités des *Fallschirmjager* au nord de Malmedy pour sécuriser la ligne Eupen-Malmédy et ouvrir la route aux Panzer. L'opération *Greif,* dirigée par le spécialiste des actions commandos et des coups tordus, le SS Otto Skorzeny, prévoit l'infiltration de soldats allemands parlant parfaitement l'anglais et ayant préalablement revêtu des uniformes américains derrière les lignes alliées. Leur mission est de capturer les dépôts de carburant et les ponts sur la Meuse.

Si les Allemands se bercent d'illusions sur les chances de succès de cet ultime coup de dés, les Américains font preuve d'un incroyable excès de confiance. En réalité, personne ne voit venir l'orage ; tous pensent que la Wehrmacht est à genoux et qu'elle va garder sa posture défensive jusqu'à la capitulation. En conséquence, seules quelques divisions de la 1re armée US sont stationnées dans les Ardennes et les unités de réserve sont très faibles. Aucun service de renseignement américain ne parvient à lire les intentions de l'ennemi excepté le G-2 de Patton dirigé par le colonel Koch. Ce dernier recueille des informations sur la concentration de troupes face à la 1re armée dans le cadre de la puissante attaque que Patton espère lancer le 20 décembre pour percer le *West Wall.* Or, les forces ennemies situées entre les 3e et 1re armées et repérées par Koch menacent le flanc gauche sur l'axe de pénétration prévu par Patton qui, de son côté, reste focalisé sur son futur assaut.

Le 16 décembre 1944, à 5 h 30, Hitler lance sa grande offensive. Durant 19 minutes, un puissant barrage d'artillerie sort violemment les Américains de leur torpeur. Sortant de la brume, l'infanterie allemande passe à l'attaque. Les divisions situées entre la 6e armée SS de Panzer et la 5e armée de Panzer frappent les Ve et VIIIe corps d'armée américains. Le choc est

inouï et la surprise totale. En deux jours, deux régiments de la 106e division d'infanterie US sont déjà encerclés et les Allemands s'engouffrent dans la trouée de Losheim. Le Ier *Panzerkorps* SS lâche alors ses 1re et 12e *Panzerdivisionnen* SS. Le *Kampfgruppe* Peiper rejoint Stavelot, à mi-chemin vers la Meuse et la 1re division *Leibstandarte SS Adolf Hitler* perce au nord de Saint-Vith.

Le 17, Patton reçoit un coup de téléphone du 12e groupe d'armées lui ordonnant d'expédier une division blindée du XXe corps au VIIIe corps « pour aider à repousser une attaque allemande plutôt sérieuse. » Patton refuse de donner sa division car les Allemands pourraient en profiter pour lancer une attaque contre ses positions : « Bradley reconnut la logique de mon point de vue, mais prenant conseil de ses seules craintes, ordonna d'exécuter le mouvement.

« S'il pouvait seulement être moins timide. »

En fait, à ce moment, Patton ignore que l'attaque allemande est une véritable offensive d'envergure. Il ajoute que Bradley « en savait plus sur la situation qu'il ne pouvait me dire au téléphone. »

Ce même jour, prenant toute la mesure du danger, Eisenhower expédie la 101e division aéroportée à Bastogne tandis que la 82e aéroportée est dirigée vers le nord du saillant.

> *Journal, 17 décembre*
> L'attaque allemande se développe sur un large front et se déplace rapidement… Ce peut être une feinte… encore que pour l'instant ça paraisse plutôt réel. Si les Allemands ont l'intention de m'attaquer, nous les arrêterons car nous sommes bien placés.
> Si les Ve et VIIIe Corps de la Première Armée s'étaient montrés plus agressifs, jamais les Allemands n'eussent pu monter cette attaque : on ne doit jamais rester sans rien faire.

Le 18 décembre, Patton est convoqué par Bradley à Luxembourg. Il écrit : « Ce qu'il allait proposer me paraîtrait inacceptable, mais qu'il voulait me voir. » Ce n'est qu'à son arrivée, lorsque Bradley lui fait un état de la situation sur la carte, que le chef de la 3e armée se rend vraiment compte de l'ampleur des dégâts. « Il (Bradley) me demanda ce que je pouvais faire. Je lui dis que j'allais arrêter la 4e DB et la concentrer près de Longwy à partir de minuit, tandis que je mettrais la 80e DI en route pour

Luxembourg dans la matinée. J'ajoutai que je pouvais mettre la 26e à vingt-quatre heures si nécessaire. Il parut satisfait. » Patton contacte Gay, son chef d'état-major : « Stopper Hugh Gaffey et McBride (80e DI) quoi qu'ils fassent. Qu'ils se tiennent parés pour d'autres mouvements. Ils n'ont aucun repli à envisager pour l'instant, mais c'est la grande affaire et ils devront sans aucun doute faire mouvement demain. Ils passeront aux ordres du général M. Millikin (IIIe corps). Arrangez-vous pour avoir des moyens de transports suffisants sous la main pour déplacer McBride. Hugh peut se suffire à lui-même. Je vais maintenant quitter Luxembourg et m'arrêterai pour voir Johnie Walker. Il sera sans doute tard lorsque je rentrerai. »

Le soir même, « *Blood and Guts* » contacte Bradley qui lui indique que « Actuellement la situation est pire que lorsque je vous parlais. Mettez en route sur-le-champ Hugh et McBride. Un Combat Command de Hugh dès ce soir si possible. Destination Longwy. Que Millikin se présente à Allen à mon PC à 11 heures demain. Rejoignez-moi avec un officier d'état-major pour une conférence avec le général Eisenhower à Verdun approximativement à la même heure. Je comprends que l'intention du général Eisenhower est que vous preniez le VIIIe corps et dirigiez l'offensive qui va être lancée par les nouvelles troupes arrivant dans le secteur. »

Puis, Patton et Millikin élaborent le plan d'actions et décident des routes que devront emprunter la 4e DB et la 80e DI. L'objectif de Patton est de laisser les Allemands s'enfoncer un peu plus dans le saillant pour les frapper sur leurs arrières, les isoler et les annihiler.

Le 19, « *Blood and Guts* » rencontre ses officiers d'état-major ainsi qu'Eddy, Millikin et le commandant de l'artillerie du VIIIe corps et leur expose son plan : « Nous aurions à faire des mouvements rapides dont la réussite reposait sur eux. Puis j'esquissai un schéma sommaire basé sur l'hypothèse que j'utiliserais les VIIIe et IIIe corps sur deux des trois axes routiers possibles. Je leur donnai un code très simple dont je laissai une copie à Gay, afin que si je recevais l'ordre d'exécuter l'opération, je pusse l'alerter par téléphone pour la faire démarrer. »

Puis il retrouve Ike, Bradley, Tedder et Devers à Verdun « et une foule d'officiers d'état-major. Ike fit faire par le chef du bureau de renseignements du SHAEF le tableau de la situation, puis déclara qu'il voulait que je me rende à Luxembourg pour y diriger la bataille et effectuer

une forte contre-attaque avec au moins six divisions. Le fait que trois de celles-ci n'existaient que sur le papier ne semblait pas l'avoir pénétré.

« Il dit qu'il était préparé à se mettre sur la défensive au sud de Saarlautern et demanda à Devers quelle partie de la ligne il pouvait prendre.

« Devers fit un long discours sur des questions strictement personnelles dont il ne sortait rien.

« Bradley ne dit pas grand-chose.

« Je me tins tranquille sauf pour réclamer les remplacements.

« Ike me demanda quand je pouvais attaquer.

« Je répondis : "Le 22 décembre, avec trois divisions : la 4e DB, les 26e et 80e DI."

« Lorsque je dis que je pouvais attaquer le 22, ce fut un choc. Certains parurent surpris, d'autres enchantés – néanmoins je crois que c'est possible.

« Ike dit qu'il avait peur que tout cela ne fût pas assez fort, mais j'insistai sur le fait que je pouvais battre les Allemands avec trois divisions et que si je devais attendre pour en avoir davantage, je perdrais le bénéfice de la surprise.

« Tedder insista pour que je me débarrasse du XXe corps, mais je tiens à le garder et à pouvoir l'utiliser si besoin comme zone de repos. »

Le plan de Patton est audacieux, compliqué avec un véritable défi logistique à relever, mais il est parfait. Toute son armée devra effectuer un mouvement tournant à 90 degrés vers le nord dans un laps de temps très court. Patton ne doute pas de la faisabilité de l'opération à tel point qu'Eisenhower lui donne carte blanche pour l'exécuter. Patton écrit : « En s'en allant, il [Ike] déclara : « Chaque fois qu'on me donne une nouvelle étoile [206], je me fais attaquer. »

« J'ai ajouté, écrit Patton : "Et chaque fois que vous avez été attaqué, je vous ai tiré d'affaire." »

Patton poursuit : « Avant de quitter Verdun, j'ai téléphoné à Gay d'envoyer immédiatement la 26e DI et la 4e DB sur Arlon *via* Longwy, et la 80e sur Luxembourg. La 4e avait d'ailleurs démarré la nuit dernière, et la 80e partie le matin même sur Thionville allait y trouver des instructions pour continuer sur Luxembourg. »

Il faut dire que Patton va bénéficier de l'excellent travail de son G-2 pour mettre son plan à exécution et redresser la situation. Pendant que la 1re armée encaissera le poids de l'attaque de la 5e armée de Panzer et de la 6e armée SS de Panzer, Patton fera face à la plus faible 7e armée qui n'a ni la

mobilité ni la puissance des deux autres armées allemandes. En fait, au moment où Patton va entrer en contact avec l'ennemi, celui-ci croira que l'attaque américaine sera en train de s'essouffler.

> *Journal, 20 décembre*
> Dans la matinée je suis parti pour Luxembourg où je suis arrivé à 9 heures. Bradley y avait arrêté la 80e en même temps qu'il avait engagé un Combat Command de la 4e DB à l'est de Bastogne. Il ne m'en avait rien dit, mais je ne lui en fis pas la remarque. Pendant que j'étais là, Ike appela Bradley au téléphone et lui parla longuement pour lui expliquer qu'il allait confier à Monty le contrôle des opérations des Première et Neuvième Armées parce que les communications téléphoniques entre lui, Bradley et ces deux armées étaient difficiles. En fait, ces communications sont excellentes et selon moi, ou bien il n'a pas confiance en Bradley, ou bien il a eu la main forcée par les machinations du Premier ministre, à moins qu'il ne se berce de l'espoir qu'en donnant le commandement à Montgomery, il pourra obtenir quelques divisions britanniques de plus. Eisenhower ne veut pas ou ne peut pas commander Montgomery.

La décision d'Eisenhower va jeter un froid parmi les généraux américains. Partant du principe que la 1re armée américaine est coupée en deux par l'offensive allemande, Ike décide de confier les unités situées au nord d'une ligne Givet-Prüm à Montgomery, les unités au sud restant sous le commandement de Bradley. Pour Patton, c'est une nouvelle occasion d'en vouloir à Eisenhower et à Monty. D'ailleurs, avec Bradley et Hodges, il envisage de donner sa démission devant ce qu'il considère comme un nouveau désaveu.

> *Journal de Patton*
> Été à Arlon voir Middleton, Millikin, Gaffey et Paul. Le VIIIe Corps se bat très bien, mais pour l'instant, il n'en reste pas grand-chose en dehors de la 101e DAP [207] qui tient Bastogne avec un Combat Command de la 9e DB et un autre de la 10e, deux compagnies de chasseurs de chars et quelques éléments d'une formation d'artillerie noire.

> J'ai dit à Middleton de céder du terrain et de faire sauter les ponts de façon à ce que nous trouvions devant nous des formations ennemies plus étirées. Toutefois, sur la suggestion de Bradley dont Middleton est chaudement partisan, nous avons décidé de nous accrocher à Bastogne parce que c'est un nœud routier extrêmement important et que je ne crois pas que l'ennemi ose le passer sans l'avoir réduit.
> Mis en route tout le bataillon d'artillerie antichars autotracté et les bataillons de chars de la division dont j'ai pu disposer. Ordonné à Eddy de déplacer ses quartiers et son artillerie à Luxembourg immédiatement. Ordonné à la 35e DI de faire mouvement sur Metz aussitôt et de préparer les remplacements. J'ai dit à Gay de compléter les effectifs des 90e et 95e divisions et de donner tout le reste à la 4e DI (qui avait été au début fort ébranlée par l'attaque allemande). J'ai dit aux 9e et 10e DB de cannibaliser leurs bataillons antichars ou d'autres pour compléter leurs formations de fusiliers. J'ai aussi rassemblé des munitions, des hôpitaux mobiles, des éléments de ponts… Et aussi donné ordre à la 5e DI de faire mouvement sur Luxembourg…
> Je n'ai pas d'officier d'état-major avec moi, et tout cela a été fait par téléphone par Gay et une merveilleuse équipe qu'il a auprès de lui à Nancy.
> Ceci constitue le plus admirable mouvement jamais exécuté par l'ensemble de l'armée. Nous attaquerons à 4 heures du matin le 22.

Patton voit juste sur l'importance de Bastogne. En fait, l'offensive lancée par le *Kampfgruppe* Peiper, de la 6e armée SS de Panzer, tourne court à Stoumont où Waffen-SS et GI's engagent de furieux combats. À court de carburant, Peiper est obligé de se retirer. La 6e armée SS est en échec et c'est sur la 5e armée de Panzer de von Manteuffel que repose maintenant le succès des armes. Le 21 décembre, son armée est à Saint-Vith et le 22, la 5e Panzer, à 50 kilomètres seulement de la Meuse, vient de dépasser Bastogne complètement encerclée. Plutôt que d'être investie, la ville est copieusement pilonnée par l'artillerie allemande. Une proposition de reddition est même proposée aux défenseurs américains mais la réponse du général McAuliffe est sans appel : « Nuts ! » [208]

Lettre à Béatrice, 21 décembre 1944

Bien que ce soit le jour le plus court de l'année, il m'a paru interminable… J'ai confiance qu'un grand succès est possible et, j'espère même, certain.

Hier, j'ai vraiment gagné ma solde. J'ai rendu visite à sept divisions et regroupé une armée tout seul. Sacrée journée dont j'ai bien profité.

J'ai une chambre dans un très bon hôtel, chauffé, avec une salle de bains qui fonctionne…

Les Boches ont lâché des tas de parachutistes portant notre uniforme et chargés d'assassiner Ike, Bradley ou moi [209].

La situation me rappelle le 25 mars 1918 et je pense que les résultats seront les mêmes.

… On m'appelle d'urgence lorsque la situation est tendue. Peut-être Dieu me sauvera-t-il pour ces efforts.

Journal 21 décembre

Ike et Bull sont inquiets parce que j'attaque trop tôt avec trop peu de moyens. J'ai tout ce que je peux avoir. Si j'attends, je perds la surprise…

À mon avis, la Première Armée pouvait attaquer le 22 si elle le voulait ou si on l'y avait poussée, mais ils n'ont l'air d'avoir aucune ambition de ce genre…

J'ai eu tous mes états-majors pour une conférence en dehors de celui du VIIIe Corps. Comme il est de règle à la veille d'une attaque, ils sont envahis par le doute. Je parais toujours constituer le rayon de soleil, et par Dieu, je le suis. Nous pouvons et voulons gagner avec l'aide de Dieu…

Lettre à Béatrice, 22 décembre 1944

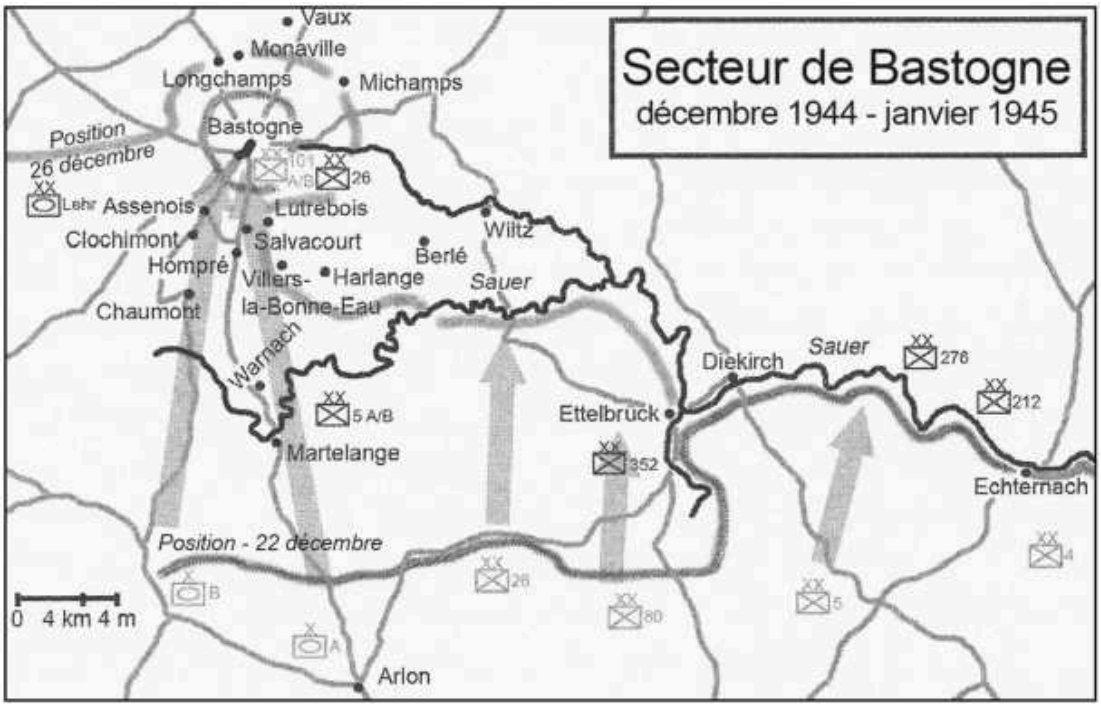
Nous avons démarré à 6 h 30 et progressé d'environ 12 kilomètres sur un front d'un peu plus de trente. J'aurais espéré davantage, mais nous sommes au milieu d'une tempête de neige et le sol est couvert de décombres. Aussi devrais-je être content, ce que, bien entendu, je ne suis pas…

Je crois que ce mouvement de la Troisième Armée est ce que l'on n'a jamais vu de plus rapide dans l'histoire. Nous avons fait plus de 150 kilomètres depuis le 19 et attaqué ce matin dans les règles… Avec un

peu de chance, je compte lancer une opération plus audacieuse encore juste après Noël.

Le diable est la question des remplacements. J'ai pris 8 000 hommes dans mes échelons arrière pour en faire des combattants de première ligne. Si les autres voulaient bien faire de même, nous pourrions en finir rapidement.

John Millikin s'en tire mieux que je ne le redoutais. Je lui ai dit d'aller de l'avant jusqu'à ce qu'il entende le sifflement des balles et des boulets, et je crois qu'il le fait.



Carte 10

Le 22 décembre, la 3e armée passe à l'offensive mais le mauvais temps impose à Patton un véritable calvaire : brouillard, pluie puis neige, routes et pistes verglacées ralentissent considérablement la progression des véhicules et des blindés. Seul le IIIe corps semble progresser : « Je suis satisfait, mais pas spécialement heureux des résultats de la journée. C'est toujours difficile de maintenir le rythme d'une attaque.

« Je doute que l'ennemi puisse réagir sérieusement avant 36 heures, et j'espère que d'ici là, notre attaque sera repartie.

« Les hommes ont un bon moral et se montrent très confiants.

« Nous avons à présent pour soutenir l'attaque 108 bataillons et l'artillerie de corps d'armée et d'armée – en d'autres termes, 1 296 pièces de 105 et au-dessus. Je ne vois pas très bien comment le Boche va pouvoir étaler tout ce canon !…

« À Bastogne, la situation est grave mais non désespérée. »

Patton désespère tandis que la situation des troupes américaines et des civils enfermés dans Bastogne se dégrade brutalement le 23 décembre lorsque les Allemands déclenchent un bombardement massif sur la ville.

> *Journal, 23 décembre*
> Nous n'avons pas progressé aujourd'hui autant que je l'espérais, mais nous avons tout de même conquis de 3 à 7 kilomètres et battu l'ennemi partout où nous l'avons rencontré… sans avoir encore atteint Bastogne, mais elle est maintenant ravitaillée par air. Aujourd'hui, il fait beau. Nous avons sept groupes de chasseurs bombardiers, onze groupes de bombardiers moyens, une division de la 8e Air Force et quelques avions de la RAF pour nous aider. J'en attends les résultats.

Pour Noël, Patton fait distribuer des cartes à ses soldats de la 3e armée sur lesquelles il a écrit : « À tout officier et soldat… je souhaite un joyeux Noël. J'ai une confiance entière en votre courage, votre dévouement et votre adresse au combat. Nous avançons avec toute notre puissance vers une victoire complète. Que la bénédiction de Dieu repose sur chacun d'entre vous en ce jour de Noël. »

Il décide aussi de s'en remettre à Dieu et fait imprimer au dos de la carte une prière de l'aumônier de la 3e armée, James O'Neill : « Père tout-puissant et miséricordieux, nous te supplions dans ta grande bonté d'arrêter ces pluies sans fin que nous avons à endurer. Accorde-nous du beau temps pour la bataille. Prête une oreille attentive à ces soldats qui en appellent à toi pour qu'armés de ta puissance, nous puissions avancer de victoire en victoire, et écraser l'oppression et la méchanceté de nos ennemis et établir ta justice parmi les hommes et les nations. Amen. »

Les prières de Patton ne vont pourtant pas être exaucées tout de suite. Le 23, la 2e *Panzerdivision* parvient à prendre Celles ; la Meuse n'est plus qu'à quelques kilomètres. Mais la 2e division blindée US, la « *Hell on Wheels* » lance un puissant coup de boutoir qui stoppe net les Panzer. Le chef d'état-

major de l'armée de terre, Guderian, ne s'y trompe pas. Le 23, il écrit que l'offensive n'a plus aucune chance d'aboutir. Le lendemain, il propose à Hitler de prélever toutes les forces blindées des Ardennes pour les expédier le plus vite possible à l'Est mais le Führer refuse. Sur la route de Bastogne en revanche, la 4e division blindée est sérieusement accrochée par des éléments rattachés à la *Panzer-Lehr Division.*

Journal, 24 décembre

Ce fut une très mauvaise veille de Noël. Sur tout le long de notre ligne nous avons été violemment contre-attaques… et la 4e DB, en un point, a dû reculer de quelques kilomètres en perdant une dizaine de chars. C'est sans doute de ma faute parce que je ne cesse d'insister pour qu'on attaque nuit et jour. C'est parfait pour le premier et le second jour de la bataille lorsqu'on a pris l'ennemi par surprise, mais, après, les hommes sont trop fatigués. En outre, par ce mauvais temps, il est très difficile pour ces unités blindées d'opérer la nuit…

Lettre à Béatrice, 25 décembre 1944

… Le seigneur nous a donné trois journées consécutives de beau temps et les choses semblent s'arranger, mais pour l'instant je suis le seul qui attaque…

Journal, 25 décembre

Un Noël clair et froid, un temps merveilleux pour tuer des Allemands, ce qui paraît un peu étrange si l'on songe à celui dont nous célébrons la naissance. Cette nuit, Codman et moi sommes allés à la communion de minuit à l'église épiscopale de Luxembourg. C'était très bien et nous étions assis dans les stalles de l'ancien empereur Guillaume Ier.

Je suis parti de bonne heure ce matin pour essayer de visiter toutes les divisions au contact de l'ennemi. Toutes étaient très joyeuses. Pas moi, parce que nous n'avançons pas assez vite…

La 101e DAP n'a pas été ravitaillée à Bastogne aujourd'hui parce que les avions cargos ne pouvaient décoller sur les terrains glacés du Royaume-Uni et que personne n'avait imaginé d'en faire partir de France…

Après le dîner nous avons eu une conversation Brad et moi. Monty déclare que la Première Armée ne peut attaquer avant trois mois, la seule attaque possible serait par mon armée, mais je suis trop faible ; en conséquence, il ne nous resterait plus qu'à retomber sur la ligne de la Sarre et des Vosges, voire sur celle de la Moselle…
Je trouve que tout cela est écœurant et ne saurait que ruiner la valeur de notre armée et la confiance de notre peuple. Les conséquences politiques en seraient catastrophiques : ce serait condamner à la mort ou à l'esclavage tous les habitants de l'Alsace et de la Lorraine que de les abandonner aux Allemands. Si l'on me donne l'ordre de me replier, je crois que je demanderai à être relevé.

Journal, 26 décembre
La journée a été plutôt épuisante : en dépit de tous nos efforts, nous n'avons pas réussi à prendre contact avec les défenseurs de Bastogne.
À 14 heures, Gaffey m'a téléphoné pour me dire que si je l'autorisais à en prendre le risque, il pensait que le colonel Wendell Blanchard [210] pouvait entrer dans Bastogne au prix d'une avance rapide. Je lui ai dit d'essayer. À 18 h 45, ils avaient le contact et Bastogne était libérée. C'était un coup d'audace bien exécuté. Bien sûr, ils pourraient encore se faire couper, mais j'en doute. La vitesse de nos mouvements est stupéfiante, même pour moi, et ce doit être une surprise permanente pour les Allemands.

Le 25 décembre, 120 blindés américains appuyés par l'infanterie et de puissants tirs d'artillerie s'élancent vers Bastogne pour creuser un corridor et faire la jonction avec les parachutistes coincés dans la ville. Le ciel dégagé permet aux chasseurs bombardiers de pilonner les colonnes de véhicules allemands. Les Américains s'emparent de Chaumont puis de Hompré tandis que la 26e *Volksgrenadierdivision* tente de pénétrer dans Bastogne. Le 26, les Sherman font enfin la jonction avec les parachutistes de la 101e *Airborne*. Le lendemain, l'étroit passage est sécurisé et permet l'évacuation des blessés.

Journal, 27 décembre
Bradley est parti à 10 heures pour voir Ike, Montgomery et Smith. Si Ike voulait lui donner le commandement des Première et Neuvième

Armées, nous pourrions mettre dans le sac la totalité de l'armée allemande.
Si seulement Ike avait un peu plus un tempérament de joueur ! Et c'est pourtant un lion comparé à Montgomery, et Bradley dépasse sûrement Ike, du moins pour ce qui concerne les nerfs. Naturellement, il a commis une grave erreur en restant passif sur le front du VIIIe Corps. Monty n'est qu'un petit péteux. La guerre réclame qu'on prenne des risques et il ne veut pas les prendre…
Si je pouvais avoir trois divisions de plus, je pourrais gagner cette guerre maintenant.

Lettre à Béatrice, 29 décembre 1944
La délivrance de Bastogne est l'opération la plus brillante que nous ayons effectuée jusqu'à présent et, à mon point de vue, la plus belle réussite de cette guerre. Ce sera désormais à l'ennemi de se mettre à notre rythme, et non pas nous au sien.
Dans la matinée, nous allons lancer une nouvelle série d'attaques qui peuvent bien être décisives si je puis seulement convaincre Eisenhower de consacrer ses réserves à l'attaque et non à la défense… C'est ma plus grande bataille…
J'ai maintenant 16 divisions, mais quatre d'entre elles ont encore des attaches (c'est-à-dire qu'il me faut obtenir la permission avant de les engager).

Bastogne à peine libérée, Patton pense déjà à son prochain mouvement. Il souhaite engager la 6e division blindée pour prendre Houffalize afin de couper le saillant et de frapper les Allemands dans leur dos. Le 28, Bradley fait libérer deux divisions des réserves du SHAEF pour renforcer le VIIIe corps.

Le 29, cinq divisions de Patton se battent entre Sarrelouis et Sarreguemines. « *Blood and Guts* » en prélève trois pour les expédier à Luxembourg et stopper les Allemands. Il écrit à Béatrice : « Si vous aviez suggéré une solution de ce genre à Leavenworth, on vous aurait jeté aux chiens ou envoyé à l'asile Sainte-Élisabeth. »

Lettre à Béatrice, 31 décembre 1944

Béatrice chérie, Bonne et heureuse année ! J'espère bien être chez nous pour la prochaine…

… De l'autre côté de Bastogne, ils continuent à cogner dur. Mais nous les avons stoppés au prix d'un village perdu par nous et 55 chars perdus par eux.

Aujourd'hui le jeu n'avançait pas, mais j'ai introduit Bob Grow (6e DB) dans le décor, et les choses vont nettement mieux. Demain sera la minute de vérité. Je pense – non, je sais – que nous allons les arrêter et attaquer sur-le-champ.

Dans son QG, Hitler fulmine car son offensive décisive tourne à la catastrophe. Malgré les conseils de ses généraux, il veut relancer une attaque sur Bastogne. Il décide alors d'engager la 1re *Panzerdivision* SS prélevée à la 6e armée SS. Mais l'assaut tourne court grâce aux attaques incessantes des avions américains. Alors que Patton vient de relancer l'offensive en Lorraine, la 5e armée de Panzer se retrouve à court de carburant. Von Manteuffel est obligé de lancer des petits groupes de combats sur Bastogne pour l'économiser. Le 30 décembre, il tente le tout pour le tout. La 1re *Panzerdivision* SS lance un assaut brutal contre le corridor Arlon-Bastogne.

Journal, 31 décembre

La journée a été longue. Les Allemands ont lancé une violente contre-attaque sur la 26e DI…

Il a neigé toute la journée et la neige gelait aussitôt, si bien que les tracteurs chargés de tirer notre artillerie lourde et moyenne étaient parfaitement inutilisables. Nous n'avions le choix que de les remplacer par des camions ou bien de placer des camions en remorque devant eux pour les tirer sur la route…

Le nombre total des contre-attaques ennemies s'élève à 17 – toutes repoussées. D'un autre côté, nous n'avons pas gagné grand terrain.

Lettre à Middleton, 1er janvier 1945

Telle que je vois la situation à présent vous pourriez utiliser effectivement la 17e aéroportée pour fortifier votre attaque sur

Houffalize. Lorsqu'elle commencera, je pense que nous n'aurons plus besoin de la 87e et pourrons la troquer pour la 94e.
Pour la suite, je propose que vous attaquiez sur l'axe Bastogne – Saint-Vith. En liaison avec une attaque du XIIe Corps de Diekirch au nord sur Saint-Vith, le VIIe (Première Armée) attaquera après-demain matin sur la route Houffalize – Vaux – Chavanne. Je crois par conséquent que si la 101e pense pouvoir le faire, et que par ailleurs la situation soit satisfaisante, vous pourriez pousser sur Noville après-demain.
Sur un plan plus général, avec vous et Eddy poussant sur Saint-Vith, le IIIe Corps tiendra défensivement sur toute ligne atteinte et détachera ensuite des divisions de l'ouest pour renforcer l'attaque du XIIe Corps.
Comme tous les plans, celui-ci peut changer sans préavis. Toutefois nous devons encore avoir présent à l'esprit que la 4e DB doit finalement rallier le XIIe Corps afin que ce dernier comporte deux divisions d'infanterie et une blindée. Cela fera une très puissante paire de ciseaux.

Journal, 1er janvier
La 6e DB s'en est bien tirée en dépit de la neige et du verglas. La 11e DB s'est bien battue hier, mais assez maladroitement, et elle a perdu trop de chars. Apparemment, ce sont des bleus et particulièrement incapables de se battre dans les bois…
Toutes mes troupes sont là où il faut, de sorte que si nous perdons, ce sera parce que l'ennemi se bat mieux… et non à cause des fautes que j'aurai pu commettre.

Conférence de presse, Luxembourg, 1e janvier 1945
Patton.
Le but de cette opération, pour autant que la Troisième Armée soit concernée, est de frapper ces fils de garce – excusez-moi – dans le flanc, ce que nous avons fait avec le résultat qu'il est arrêté net et doit battre en retraite. Si vous trouvez dans la jungle un singe pendu par la queue, il est plus simple pour l'attraper de lui couper la queue que de lui donner des coups de pied dans la figure. C'était exactement la même chose ici.

Je suis enchanté de la situation… Je n'aurai jamais fini de m'émerveiller de ce que nos soldats peuvent faire.
Peut-être vous dira-t-on maintenant que George Patton est un grand homme, mais je n'en ai rien à faire. J'ai donné mes ordres au général Gay et à l'état-major, et ils ont mis le mouvement en route. Ceux qui l'ont exécuté, ce sont les jeunes officiers et les soldats. Lorsque vous pensez à ces hommes marchant toute la nuit dans le froid, sur des routes qu'ils n'avaient jamais vues, sans qu'aucun se perde, chacun gagnant son poste à temps, vous avez l'impression d'un remarquable exploit. Je ne connais rien de semblable à cela dans l'histoire militaire… Je leur tire mon chapeau. La 35e a fait des merveilles.
Avant-hier, la 11e DB et la 87e DI arrivaient de Reims. Elles étaient attendues dans l'après-midi. La 11e n'est arrivée qu'à 22 heures et a attaqué à 8 heures le lendemain matin ; la 87e n'est arrivée qu'à 6 heures du matin, et a attaqué à 6 h 30. La synchronisation fut parfaite. Si j'étais un menteur, je vous dirais que je l'avais prévu, mais la réalité, c'est que j'ai eu une chance du diable…
Je pense que le jour crucial a été hier. L'ennemi pouvait encore faire quelque chose ; maintenant il ne peut plus.
Pas un mot, bien sûr, de tout ceci…
Question. Est-ce que la Première Armée va démarrer bientôt ?
P. Je ne suis pas le gardien de mon frère.
Q. ... Vos plans ?
P. ... Nous voulons prendre autant d'Allemands que possible, mais ils se retirent.
Q. Si vous en ramassez un grand nombre, y a-t-il une chance que le front s'écroule ?
P. Pourquoi croyez-vous que je suis allé à l'église hier ?
Q. Et les blindés ennemis ?
P. Du diable s'il leur en reste beaucoup… à moins que leurs chars ne se reproduisent.
...
Q. Et la ligne Siegfried ?
P. Jamais dans l'histoire du monde on n'a vu une ligne défendue avec succès. Les Troyens avaient édifié un grand mur, mais les Grecs le prirent ; Hadrien construisit un mur ; les Chinois construisirent un mur ; les Français – qu'ils me pardonnent – construisirent un mur

sens dessus dessous. Nous construisîmes des murs pendant la première guerre, car les tranchées ne sont rien de plus que des murs inversés. La seule façon de gagner une guerre est d'attaquer et d'attaquer encore et après l'avoir fait, recommencer à attaquer davantage.
Q. Mon général, quel était selon vous l'objectif ultime de l'attaque des Ardennes ?
P. Je veux bien être damné si je le sais. Ma théorie particulière qui n'a d'autre base que ma brillante imagination, est que l'État-Major général allemand savait que la guerre était perdue s'il restait sur la défensive, et il a cru pouvoir trouver un moyen de reprendre l'initiative en attaquant. Je pense aussi qu'ils se préparent pour une troisième guerre mondiale et qu'ils croient que le prestige de l'armée allemande sera plus grand si elle succombe en attaquant que si elle s'effondre dans la défensive. Mais c'est là mon opinion personnelle.

Journal, 2 janvier
J'avais en tout quatre commandants de corps d'armée avant le déjeuner pour discuter le plan, ce qui fait que chacun connaît maintenant ce que font les autres.
Le VIIe Corps de la Première Armée est enfin à l'attaque en direction d'Houffalize… Je ne vois encore aucune raison de changer mes dispositions. Dieu nous montrera la bonne direction.

Journal, 3 janvier
La nouvelle directive du SHAEF renvoie la Première Armée au 12e Groupe d'armées dès qu'elle aura pris le contact avec la Troisième près d'Houffalize. Cela fait, ces armées inclineront vers le nord-est *via* Saint-Vith.
Le 6e Groupe d'armées essaie de nous voler le XXe Corps. Montgomery a trouvé en Amérique quelque idiot d'Anglais pour suggérer qu'Eisenhower a trop à faire et qu'on devrait le nommer, lui Montgomery, adjoint au commandant des Forces terrestres en Europe. Si cela se fait, je demande à être relevé. Je ne veux pas servir sous les ordres de Montgomery, et Bradley, je pense, pas davantage.

Le 4 janvier, la 9e *Panzerdivision* SS lance un assaut sur Monaville mais elle est violemment repoussée par l'artillerie américaine. Puis, rejointe par des éléments de la 12e *Panzerdivision* SS et de la 340e *Volksgrenadierdivision,* elle se dirige vers Longchamp où elle tente de briser la ligne tenue par le VIIIe corps de Middleton. Les Allemands s'acharnent désespérément contre les unités de Patton.

Journal, 4 janvier

Je veux attaquer au nord, à partir de Diekirch, mais Bradley entend lancer de nouvelles divisions dans la bataille de Bastogne. C'est jeter la bonne monnaie après la fausse. Par ce temps, et sur la défensive, les Allemands peuvent s'installer si bien que nous ne pourrons jamais les coincer alors que si nous les attaquons à la base du saillant, il leur faudra s'en dégager et nous regagnerons du terrain et prendrons tout autant de prisonniers que de l'autre façon… La 11e DB est bien novice et subit, pour un résultat nul, des pertes excessives. Il y a eu aussi quelques incidents malheureux, des exécutions de prisonniers. (J'espère que nous pourrons les cacher.) La 17e aéroportée qui attaquait ce matin a reçu un sacré coup sur le nez et l'on rapporte pour certains de ses bataillons jusqu'à 40 pour cent de pertes. C'est aberrant. Parler de plus de 8 à 10 pour cent de pertes pour une seule journée est un affreux mensonge à moins que les gens ne s'enfuient ou ne se rendent en masse. Ce général Miley ne m'avait guère impressionné lorsque je l'ai rencontré à Bastogne. Il me déclara qu'il ne savait pas où se trouvait son régiment de droite, mais il n'était même pas dehors pour essayer de le trouver.

Bastogne était bombardée lorsque j'y allai. Les éclairs de nos canons étaient magnifiques sur la neige.

Il m'a fallu deux heures pour rentrer de Bastogne dans la nuit, et il faisait très froid.

Nous pouvons encore perdre cette guerre. Néanmoins les Allemands ont plus froid et plus faim que nous, mais ils se battent mieux. Je ne parviendrai jamais à triompher de la stupidité de nos bleus.

Lettre à Béatrice, 5 janvier 1945

Ces nouvelles unités ne valent rien pour leur baptême du feu. C'est la seconde qui a tourné à l'aigre au cours de la semaine dernière.

Tout le pays est couvert de neige et de glace. Comment nos hommes vivent, et mieux encore, combattent, est pour moi un sujet d'émerveillement. Un 280 vient de tomber juste à côté.
Ces Allemands sont des combattants diaboliques… Ils en arrivent parfois à me rendre sceptique sur l'issue de cette pièce.

Journal, 5 janvier
Après un entretien avec Bradley nous avons conclu que la poche allemande au sud-est de Bastogne devait être éliminée avant que nous ne puissions attaquer Houffalize…
Walker est un excellent soldat. Il ne s'est pas encore plaint une seule fois d'un ordre reçu. À noter tout particulièrement qu'il n'ait rien dit lorsque je lui ai pris la 90e DI.

CHAPITRE 39

PATTON COUPE LE SAILLANT

Le 5 janvier, les Allemands relancent leur assaut contre les parachutistes américains à Bastogne mais les gains tactiques sont quasi-nuls pour des pertes élevées. Von Manteuffel décide alors de retirer la 12e *Panzerdivision* SS pour la réintégrer à la 6e armée SS. Le chef de la 5e armée de Panzer souhaite retirer ses troupes avant qu'elles ne se retrouvent complètement encerclées. Il lit parfaitement les intentions de Patton. Ce dernier ordonne d'ailleurs à Middleton de « pousser jusqu'à la collision avec l'ennemi. » Puis, il fait installer des barrages routiers et des mines face au XIIe corps susceptible d'être frappé par l'ennemi en pleine retraite. « Si l'ennemi essaie de les traverser, note Patton, il s'y trouvera bien stoppé. »

Le 8 janvier, les Allemands tentent une dernière attaque dans le secteur de Vaux avant de débuter la retraite le 9 janvier. À partir de cette date, les Ardennes deviennent un front secondaire car, à l'est, les Soviétiques viennent de déclencher une nouvelle « tempête rouge ».

> *Journal, 8 janvier*
> Bradley m'a demandé si je pouvais attaquer Houffalize aujourd'hui… Je lui ai dit que oui, mais qu'à mon avis ce serait une faute car tous les plans étaient faits pour une attaque générale demain…
> J'ai rencontré Gaffey en chemin… Quand je lui ai dit qu'il aurait à attaquer aujourd'hui, il n'a fait aucune remarque, mais s'est contenté de demander à quel moment et dans quelle direction… J'ai dépassé le dernier bataillon de la 90e DI. Ils avaient dû voyager pendant des heures en camions découverts par le froid et le blizzard, mais ils étaient dans une forme splendide et n'ont cessé de m'acclamer au passage. C'était un spectacle exaltant.
> Nous attaquons ce matin avec huit divisions. Cela devrait aller.
> La 87e DI et la 17e DB se sont fait sérieusement contrer hier, pour une bonne part à cause de la répugnance qu'éprouvait Middleton à les

faire soutenir par la 11e DB. Il reste beaucoup trop préoccupé de son flanc gauche et de ses arrières. Beaucoup trop !
Pendant le dîner, il m'a appelé pour me dire que ces deux divisions ne pourraient attaquer demain et que la 101e aéroportée de même que la 4e DB devraient si possible attendre jusqu'au 10. Je lui ai répondu que les choses devraient se passer comme il avait été ordonné et que toutes les unités attaqueraient demain 9, compte tenu de ce que la 87e et la 17e aéroportée ne fourniraient sans doute pas une démonstration remarquable.
Gaffey qui m'appela peu après pour me faire les mêmes recommandations reçut la même réponse.
Alors ce fut Eddy qui téléphona pour dire qu'il avait appris que la 4e DB allait attaquer et que par conséquent il ne pouvait plus compter sur elle pour l'appuyer et qu'il faudrait au moins neuf heures à la 10e DB pour l'atteindre.
Je lui dis qu'en ce cas, il lui faudrait tenir neuf heures.
Cette fois-ci encore j'ai gagné ma solde !
La rumeur continue à courir de concentrations allemandes à Sarrebruck. La principale raison, je suppose, en est qu'à leur place, c'est ce que je ferais. Belle plume à leur chapeau s'ils pouvaient reprendre Metz. J'ai dit à Walker de préparer des démolitions sur toutes les routes.

Lettre à Béatrice, 9 janvier 1944
Le terrain et la neige et la brièveté des jours nous gênent beaucoup plus que l'ennemi.
Il nous faut tout simplement continuer à attaquer ou ce sera lui qui le fera. J'aimerais bien que ce grand soldat qu'est sir B. (Montgomery) veuille bien en faire un peu plus.

Patton comprend que l'offensive allemande dans les Ardennes est un échec complet et que l'ennemi débute sa retraite. Le 10, il lâche les deux *Combat Command* de la 4e division blindée sur Houffalize. Tandis que le *Combat Command A* est stoppé par l'artillerie et les canons antichars allemands, le CCB parvient à détruire plusieurs canons automoteurs ennemis. Mais malgré ce succès, l'attaque de Patton est arrêtée.

À ce moment, Hitler, voyant que son offensive piétine, décide de lancer un ultime assaut en Alsace contre la 7e armée américaine (opération *Nordwind*). Bradley informe Patton qu'Eisenhower souhaite, suite à cette attaque allemande, stopper l'effort de la 3e armée sur Bastogne et Houffalize, prélever une division blindée pour l'expédier vers le XXe corps pour contenir une éventuelle poussée allemande dans le secteur de Sarrebruck. Dans un premier temps, Patton accepte l'idée mais se ravise rapidement. Il place la 4e division blindée entre les XXe et XIIe corps d'armée pour un déploiement rapide là où la situation le nécessitera et décide de prendre Houffalize avec les unités qui lui restent à Bastogne. Il voit juste, car à ce moment, l'ennemi a déjà entamé sa retraite. En outre, si les Allemands ne lancent pas de contre-attaque à Sarrebruck, il donne des instructions au XIIe corps pour attaquer en direction de Coblence. Face aux rumeurs faisant état d'une possible action ennemie sur Trèves, il écrit : « Pour moi il est manifestement impossible que les Allemands puissent avoir des concentrations dans toutes les directions – je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, telle que nous l'avons placée, la 4e DB peut également faire face à cette menace.

« C'est la seconde fois que l'on me stoppe au cours d'une attaque réussie, parce que les Allemands ont les nerfs plus solides que nous, je ne parle pas de moi, mais de quelques-uns des autres. L'aptitude des troupes américaines à la manœuvre est remarquable si elles sont bien menées. Mais leur aptitude à se battre n'est pas aussi bonne…

« Il fait très froid en auto et j'ai peut-être quelques gelures à la figure. »

> *Journal, 11 janvier*
> Le IIIe Corps fait de bons progrès et capture beaucoup de prisonniers. La fin de la bataille de Bastogne est en vue.
> Je préférerais attaquer tout de suite et m'emparer de la tête de pont allemande à Sarrebruck. Ce pourrait être fait à présent, mais Bradley pense qu'il vaut mieux attendre…
>
> *Journal, 12 janvier*
> Les VIIIe et IIIe Corps attaquent Houffalize demain et doivent s'en emparer car ils n'ont pas grand-chose devant eux. Cela va remonter le niveau de nos opérations, et depuis la traversée de la France, c'est la

plus importante de celles que nous avons entreprises. Je souhaite que nous en acquérions le mérite.
Une fois Houffalize pris, nous aurons opéré la jonction entre les Première et Troisième Armées, ce qui permettra à Bradley de reprendre la Première Armée sous son contrôle, et ce sera tout avantage, car Bradley est bien moins timide que Montgomery. Bradley vint à la fin de l'après-midi pour discuter les plans à long terme. Il veut attaquer vers l'est avec la Première Armée en direction de Cologne tandis que la Troisième maintiendra sa pression, en fait en situation défensive. Ce plan a l'avantage d'attaquer là où nous avons déjà pratiqué une brèche dans la ligne Siegfried et aussi d'utiliser la route la plus courte vers Cologne. Il est sans doute sain, mais lent…
Personnellement, je crois qu'une attaque menée par le XXe Corps, dirigée droit vers l'est depuis Saarlautern donnerait de meilleurs résultats et paralyserait davantage l'Allemagne en la privant de toute la région industrielle de la vallée de la Sarre.
Où que nous attaquions, une chose est sûre, c'est qu'il faut attaquer, car si nous ne le faisons pas, les Allemands le feront.

Journal, 13 janvier
Il existe aujourd'hui une différence essentielle dans l'attitude des officiers et des hommes. Ils sentent tous qu'ils sont dans le camp gagnant, poursuivant un ennemi battu, alors que, hier encore, ils se demandaient s'ils pourraient stopper l'attaque allemande. Situation psychologique intéressante. Maintenant que tout le monde sait que l'ennemi est battu, ils se sentent sûrs d'eux. Jusqu'alors, j'étais le seul à être sûr de la victoire.
La bataille, aujourd'hui, a été plus dure, mais c'est exactement ce qu'on pouvait attendre, car c'est au nord et au nord-est de Bastogne que l'ennemi doit se rétablir s'il veut extirper ce qu'il a laissé à l'est de la ville. Nous les aurons.

Lettre à Béatrice, 15 janvier 1945
Les Allemands sont définitivement à quai…
Nous avons eu trois belles journées bien claires et j'espère que nos aviateurs ont fait au moins la moitié de ce qu'ils annoncent. De toute

façon, je sais qu'ils s'y essaient, spécialement Weyland et ses chasseurs bombardiers.

Journal, 16 janvier
La 11e DB a pris le contact de la 2e (Première Armée) à Houffalize. Voilà qui rend à Bradley sa Première Armée et met un point final à l'offensive allemande. Il ne nous reste plus qu'à les ramener en arrière.
Devers a à liquider la poche de Colmar. Il va nous falloir lui prêter la 10e DB et trois bataillons d'artillerie qu'il essaiera probablement de nous voler. Personnellement, je préfère avoir à me battre contre les Allemands qu'à résister aux empiétements de Devers et de Monty.

Lettre à son fils George, 16 janvier 1945
L'art de mener les hommes… c'est cela qui gagne les batailles. Je l'ai, mais je veux être damné si je suis capable de le définir. Cela consiste probablement à savoir ce que l'on veut et à le faire et à se rendre malade si quelqu'un se met en travers. La confiance en soi et l'art de mener les hommes sont des frères jumeaux.
Je pense que nous avons fait quelque 80 000 prisonniers [211]. Les bois alentour sont pleins de cadavres, et cela ne sentira pas bon au printemps.
L'un de ces damnés avions à réaction qui volent à 800 km/h vient juste de lancer une bombe. Elle a ébranlé la maison et blessé Willie. Ils lancent aussi des roquettes, mais nous sommes habitués à ce genre de chose. C'est comme un éclair d'orage. Il vaut mieux ne pas être sur son chemin. Et si vous vous y trouvez, par l'enfer, vous n'aurez plus jamais à vous boutonner ou vous déboutonner.

L'offensive allemande des Ardennes prend définitivement fin le 16 janvier 1945. Patton a réussi à prendre Houffalize en menant parfaitement son attaque en tenaille par le sud et l'ouest de la ville même si von Manteuffel est parvenu à sortir toutes ses divisions avant que les deux mâchoires ne se referment. Le saillant est enfin éliminé mais Hitler regarde déjà vers un autre secteur du front. En Hongrie, il expédie la 6e armée SS pour contenir la poussée soviétique.

Bradley ne s'y trompe pas lorsqu'il affirme que Patton a été la clé du succès. Sa capacité à faire pivoter des unités interarmes rapidement et à frapper le flanc sud du saillant est assurément l'une de ses plus belles manœuvres.

Journal, 17 janvier
Rendu visite à Millikin et à Middleton à Arlon. Je leur ai redit les félicitations que je leur avais envoyées par téléphone. Ils se sont tirés d'affaire exceptionnellement bien. Naturellement, il faut beaucoup pousser Millikin qui n'est encore qu'un blanc-bec, mais je trouve qu'il a fait du bon travail…
J'ai prévenu les commandants de divisions et de corps d'armée qu'il faudrait continuer à attaquer, et que je savais qu'ils étaient fatigués. Il faudra donc qu'ils s'arrangent pour avoir en permanence un tiers de leurs forces au repos parce que nous allons désormais continuer à attaquer jusqu'à la fin de la guerre.

Journal, 18 janvier
Un appel de SHAEF nous ordonne d'envoyer une division au 6e Groupe d'armées. Choisi la 101e aéroportée parce que, de toute façon, nous la perdrons probablement…
Walker a téléphoné très tard pour demander s'il devait sérieusement continuer à attaquer. Je lui ai dit d'aller de l'avant. Le moment est venu d'attaquer et d'attaquer sans cesse.
Hughes est venu hier plein d'allégresse me dire qu'au cours de son dernier entretien avec Eisenhower, ce dernier lui avait dit : « Savez-vous, Everett, que George est réellement un très grand soldat. Il faut que j'obtienne de Marshall qu'il fasse quelque chose pour lui avant que la guerre soit finie. »

Lettre à Béatrice, 20 janvier 1945
La 101e aéroportée s'appelle elle-même division des Trois B – « Les Bougres Battants de Bastogne ». Ils se sont bien battus, mais comme les Marines de la Première Guerre, ils ont recueilli plus de renommée qu'ils n'en méritaient réellement.
Le temps ne pourrait être pire. Il neige encore comme jamais, mais nous continuons à avancer d'environ un mille par jour.

Je me demande si réellement Willie a besoin d'un chandail. Lorsque je lis au lit, il y entre avec moi. Mais dès que je fais mine d'ouvrir la fenêtre, il se précipite dans la salle de bains où il fait chaud.
Troy (Middleton) et Milly (kin) reprennent leur attaque ce matin. Il faut que j'y aille jeter un coup d'œil. Je ne ferai pas un bien grand effet, mais je veux tuer de l'Allemand. Réellement je ne vois pas comment ils peuvent supporter ces attaques continuelles sur leurs deux flancs. J'espère que nous serons les premiers à Berlin. Mais pour cela, il nous faudra nous remuer (pour battre les Russes).

Journal, 21 janvier
Ai été donner à chaque officier une petite tape sur le dos. Ils se sont retrouvés finalement et ont fait du bon travail. Il y a quelques jours, j'étais prêt à relever à la fois Miley et Kilburn : il ne faut pas aller trop vite. J'ai aussi été sur le point de relever Holbrook à un certain moment, et maintenant il fait très bien l'affaire.
J'ai remarqué un autre exemple de l'incapacité absolue des officiers sans expérience. Plusieurs remorques chargées chacune de 40 à 50 hommes de remplacement se trouvaient bloquées sur une hauteur glissante et ne pouvaient plus avancer. Il y avait là une bonne quantité d'officiers dont aucun n'avait eu assez de bon sens pour faire descendre les hommes et les mettre à pousser le véhicule jusqu'au moment où Stiller et moi nous y sommes mis. Et voici que les camions sont repartis très vite.

L'exploit de Patton à Bastogne ainsi que son offensive sur Houffalize ne tardent pas à faire la une des journaux américains. L'intéressé exulte et goûte une nouvelle fois à la célébrité. Se considérant meilleur que jamais, il en profite pour égratigner ceux qui peinent à faire progresser leurs troupes : « Devers crie pour avoir plus de troupes, et pourtant lorsqu'il a commencé à réduire la poche de Colmar, il disait qu'il pouvait se contenter d'une seule division. Je crains de perdre la 8e division blindée à son profit. Nous lui avons déjà envoyé la 101e aéroportée et la 10e blindée. »

Journal, 22 janvier
J'ai dit à Eddy de ne pas s'arrêter à son objectif final mais de continuer… La rumeur court que l'ennemi bat en retraite, mais j'en

doute.
J'ai appelé Bradley au téléphone et insisté pour que toutes les armées attaquent quelles que soient la fatigue ou les pertes, car je suis certain, compte tenu de l'offensive russe, que le moment est venu de frapper.

Journal, 23 janvier
En dépit des sérieuses remontrances que nous lui avons faites, Bradley et moi, le SHAEF a ordonné le transfert de la 35e DI au 6e Groupe d'armées. C'est réellement trop détestable que notre haut commandement n'ait aucune connaissance de la guerre…
L'élimination de la poche de Colmar semble avoir tourné au fiasco. J'espère qu'on ne va pas m'envoyer les déloger…
Rappelé Bradley à propos des futurs plans. Si le nôtre échoue, il lui faudra céder à Monty un bon nombre de divisions, douze peut-être, et tout ce qu'il restera des Première et Troisième Armées n'aura plus qu'à se mettre sur la défensive pour permettre à Monty de ne rien faire comme d'habitude. Nous devons réussir nos attaques pour l'éviter et aussi pour sauvegarder le prestige de l'armée américaine. Le plan d'attaque de Bradley est bon et je pense qu'il doit réussir. Il essaye également d'amener Monty à prendre temporairement en charge le front de la Neuvième Armée de façon à ce que nous puissions envoyer quatre divisions de plus à Devers pour nettoyer la poche de Colmar, après quoi l'on mettrait tout le 6e Groupe d'armées sur la défensive.

Journal, 24 janvier
Hodges était arrivé pour déjeuner. Ensuite eut lieu une conférence à laquelle assistait Bradley. Alors qu'on venait de régler les détails de l'attaque que Hodges devait effectuer dimanche, le téléphone sonna et le général anglais Whiteley, adjoint au chef du 3e Bureau du SHAEF, fit savoir à Bradley qu'on voulait lui retirer d'autres divisions pour aider Devers. Cette fois, Bradley réagit vivement.

Journal, 24 janvier
Hodges compte démarrer dimanche. J'espère bien le battre d'une journée.

S’aventurer vers la poche de Colmar comme le SHAEF insiste pour qu’on le fasse, serait faire le jeu de l’ennemi en déplaçant ses forces d’un secteur essentiel vers une zone qui n’a qu’une importance insignifiante. Au surplus, ce serait la troisième fois qu’on renouvellerait cette faute, et je ne pense pas que des gens capables d’une telle erreur de jugement puissent échapper à la condamnation de l’histoire.
Bradley, Hodges et moi sommes déterminés à exécuter notre attaque quand bien même elle nous épuiserait. Personnellement, je suis convaincu que les Allemands se retirent, vraisemblablement jusqu’au Rhin et que si nous allons de l’avant, nous serons très vite sur le Rhin. Agir autrement en ce moment serait à mon avis criminel.

Journal, 26 janvier
Neige abondante et froid intense.
Bradley va rejoindre aujourd’hui son nouveau PC à Namur… Je l’ai appelé pour lui dire au revoir. C’est un bon officier, mais il manque complètement de « ça ». C’est désolant.

Journal, 27 janvier
Middleton est dans la meilleure forme et brûle d’attaquer… Eddy est plein d’ardeur offensive et veut y aller…

Lettre à Béatrice, 28 janvier 1945
J’ai écrit presque tous les jours car, quoi qu’on pense, très souvent un commandant d’armée n’a pas grand-chose à faire.
Rouler en jeep ne donne pas chaud, surtout par zéro degré. Néanmoins, je suis très couvert. J’ai une écharpe de laine qui fait, je trouve, une grande différence si vous gardez le cou au chaud. Je me couvre aussi les jambes avec une capote à moitié doublée d’une couverture et j’ai des portes en plexiglas sur le côté du véhicule. Nous commençons une nouvelle attaque ce matin et il tombe une neige infernale. Néanmoins je crois que les Allemands sont en mauvaise posture et que nous devons pouvoir les enfoncer. Malheureusement il nous faut pour commencer enlever la ligne Siegfried.

Lettre à Béatrice, 31 janvier 1945

Hier, j'ai roulé en jeep par zéro degré pendant à peu près huit heures. Au retour j'avais si froid que je me suis mis dans un bain chaud et me suis exposé pendant vingt minutes environ à la lampe à infrarouges. Elle était à quelque 4 mètres, mais elle est très puissante. Mes yeux étaient déjà tout rougis par la neige.

Je me suis réveillé à 11 h 45 avec une vive douleur et mes yeux pleurant comme une fontaine.

Je me suis levé et suis allé réveiller le colonel Odom, le médecin qui vit avec nous – mon médecin personnel. Il m'a appliqué des compresses froides pendant deux heures, fait une piqûre de morphine et donné une poudre pour dormir.

Je suis resté au lit jusqu'à midi dans une chambre noire et maintenant mes yeux vont bien. Je suis comme un petit chien qui va toujours fourrer son nez là où il ne faudrait pas.

Comme à son habitude et fort de ses succès, Patton veut foncer pour ne pas laisser l'ennemi souffler. Son objectif est Coblence. Le 31 janvier, contre l'avis d'Eddy, il ordonne au XIIe corps d'attaquer dès le 4 février. Il écrit : « Il me dit que je ne lui avais jamais laissé le temps de se préparer et que je n'appréciais pas l'importance des facteurs temps et espace. À quoi j'ai répondu que si j'avais jamais donné à un commandant de corps d'armée le temps qu'il demandait, nous serions encore sur la Seine. »

Mais Patton va être une nouvelle fois stoppé dans son élan. Il reçoit un message du 12e groupe d'armées lui ordonnant de ne pas bouger.

À ce moment, l'effort principal de la nouvelle offensive alliée est déplacé à l'ouest du Rhin, entre Düsseldorf et Cologne, pour frapper l'ennemi au cœur de son centre industriel de la Ruhr [212]. Derrière cette nouvelle priorité stratégique, Patton voit l'ombre de Montgomery. Il écrit : « Il me fallut bien dire à Eddy de stopper ses préparatifs. Enfer et damnation. C'est encore un de ces cas où l'on abandonne une attaque qui démarre pour en entreprendre une qui n'a aucune chance de succès si ce n'est d'exalter Monty, qui n'a jamais gagné une bataille depuis qu'il a quitté l'Afrique où il n'avait d'ailleurs gagné que celle d'El-Alamein. Mareth, c'est moi qui l'ai gagnée pour lui. »

De rage, Patton s'en prend à la 94e division d'infanterie et à son commandant, Harry Maloney : « J'ai aussi félicité les hommes pour ce

qu'ils avaient fait, mais leur déclarai franchement que la 94e DI avait perdu plus de prisonniers qu'aucune unité que j'aie commandée pendant toute ma carrière militaire et qu'il leur fallait balayer cette honte. Sur quoi j'ai donné au général Maloney une petite tape sur le dos, et je crois que cette technique aura l'effet désiré. »

Il n'est pourtant pas au bout de ses peines. Bradley l'informe que la 95e division d'infanterie passe à la 9e armée (rattachée au commandement britannique) ainsi que cinq ou six bataillons d'artillerie. La décision est là encore politique et a été prise suite à une entrevue entre Eisenhower et Marshall alors que ce dernier se préparait à partir pour Yalta [213].

> *Journal, 8 février*
> Bradley, Hodges, Simpson et moi eûmes un entretien après déjeuner avec quelques officiers d'état-major, sur ce qui pourrait bien être une autre erreur monumentale. Bradley expliqua que le général Eisenhower avait rencontré le général Marshall qui lui avait ordonné, de la part des chefs d'état-major combinés, d'attaquer avec le 21e Groupe d'armées et la Neuvième Armée réunis sous les ordres du maréchal Montgomery.
> Bradley pensait que cette décision s'expliquait en partie par le désir d'utiliser les quatorze divisions britanniques qui étaient restées sans combattre dans le nord de la Belgique depuis deux mois. L'objet de cette attaque était de s'assurer aussi rapidement que possible un large morceau du Rhin de façon à pouvoir entrer rapidement, en cas d'effondrement allemand.
> J'ai l'impression, et je crois que Hodges est d'accord avec moi, que notre propre attaque a beaucoup plus de chances d'atteindre le Rhin avant une nouvelle attaque qui ne pourra démarrer que le 10 février, et encore. Au surplus, aucun d'entre nous n'a une haute idée de la valeur offensive des troupes britanniques.

Patton ajoute : « Les 1re et 3e armées seraient autorisées à continuer leur attaque en cours jusqu'au 10 et après, pourvu que les pertes et la consommation de munitions ne fussent pas excessives. Nous n'avons pas suffisamment de munitions et de troupes de remplacement pour entretenir l'attaque de trois armées américaines.

« Le 6e groupe d'armées doit passer sur la défensive.

« Je trouve personnellement que pour les Américains, c'est une façon stupide et ignoble de finir la guerre. À mon avis, chaque division devrait attaquer, et s'il en était ainsi, les Allemands n'auraient aucune possibilité de les stopper.

« Nous étions tous consternés. Il fut plus tard révélé que le SHAEF voulait mettre quelques divisions en réserve – contre qui ? – autant me semble-t-il, vaut de peigner la girafe ou fermer la porte de l'étable après que le cheval a été volé. »

Le 3 février, Patton rencontre ses trois commandants de corps d'armée et leur indique que la 3e armée va poursuivre son attaque pour fixer les Allemands et les empêcher de progresser vers Montgomery.

> *Journal, 3 février*
> Mon plan d'attaque ne tient que sur l'hypothèse que les Allemands n'ont pas le pouvoir de riposter. Je crois que c'est le cas. J'ai essayé d'obtenir une division blindée de plus pour le XXe Corps afin de lui permettre de nettoyer le triangle Moselle-Sarre, mais comme d'habitude, ma requête a été éconduite.

La décision d'Eisenhower de stopper l'offensive de la 3e armée et du 6e groupe d'armées au profit du 21e groupe d'armées de Montgomery « estomaque » Patton parce que « Monty est si lent et si timide qu'il trouvera devant lui des défenses allemandes organisées et s'y embourbera. » Patton a une idée en tête mais ne dit rien à Bradley de peur que celui-ci lui ordonne de stopper les moteurs. Le chef de la 3e armée envisage de pousser vers les hauteurs de l'Eifel et de traverser la rivière Kyll afin d'établir une solide base de départ pour la grande poussée vers le Rhin. Selon ses propres mots, il s'agira de mener une « défense agressive. »

> *Journal, 5 février*
> Je m'efforce de tenir secrète l'offensive imminente sur Bitburg de façon à ce qu'on n'ordonne pas de l'arrêter. C'est pourquoi j'étais fort ennuyé lorsque Bradley a téléphoné pour me demander si je pouvais les rencontrer Ike et lui à Bastogne. Je crois que c'est seulement parce qu'il désire se faire photographier dans cette cité historique, mais il peut y avoir d'autres ordres. De toute façon, Eddy doit démarrer à 1 heure le 7…

À Bastogne, Patton rencontre un Eisenhower satisfait du travail effectué mais silencieux quant à la manœuvre de la 3e armée. « Jusqu'à présent, écrit Patton, dans mes relations avec lui, il n'a jamais mentionné d'une façon élogieuse aucune action accomplie par moi ou par quelque autre officier. Je ne crois pas que ce soit intentionnel, plutôt affaire de négligence, mais de toute façon, c'est une médiocre façon de commander. Il a maintenant ses cinq étoiles – de bien jolis insignes. » La rencontre des trois généraux est immortalisée par un photographe de l'*US Army*. Bradley, Ike et Patton posent sur un tas de décombre soigneusement choisi pour l'occasion avant de rejoindre le QG de la 1re armée. Patton évite bien sûr de parler de l'attaque qu'il a imaginée.

Le 5, le VIIIe corps, placé sur l'aile gauche de la 3e armée, progresse lentement vers la frontière allemande, non loin de Prüm. Mais dans la nuit du 5 au 6, Patton se réveille brutalement avec un plan pour une rupture menée par les VIIIe et XIIe corps suivie d'une percée par plusieurs divisions blindées ! Il écrit : « C'était exactement comme au moment de l'entrée en Bretagne. Que de telles idées soient le fruit de l'inspiration ou de l'insomnie, je ne sais, mais presque toutes les idées tactiques que j'ai pu avoir ont surgi dans ma tête comme Minerve et pas du tout, comme le voudraient le faire croire les historiens, à la suite de laborieuses études sur le papier.

« Si nous lançons ces trois divisions, il ne nous restera pratiquement rien pour tenir la ligne défensive ; néanmoins, c'est mon opinion bien pesée que si nous les lançons, il n'y aura plus non plus aucune ligne à tenir. De toute façon, je prends le risque. Dieu y pourvoira. » Le 7 février, le VIIIe corps effectue une percée à la jonction de la 5e armée de Panzer et de la 7e armée. Patton et Eddy ne sont en revanche pas satisfaits de la progression du XIIe corps « surtout à cause du temps. » Patton demande à Bradley de repousser l'envoi de la 17e division aéroportée [214] « mais il ne trouva en lui aucun secours. Son succès, il le doit à son absence d'épine dorsale et à sa servilité envers ses supérieurs. Je me débrouillerai sans lui, comme je l'ai toujours fait ; même en Sicile, il fallait le porter à bout de bras. Pour ce qui me concerne, je me bats contre tous les ordres qui ne me plaisent pas, ce qui nuit à ma popularité mais non à mes succès. »

Mais pour l'heure, le succès n'est pas au rendez-vous. Le temps est exécrable et, plus au nord, face à la 9e armée, les Allemands prennent soin de détruire les barrages sur la Roer pour inonder le terrain. Bradley

demande alors à Patton de transférer un état-major de corps d'armée à la 1re armée pour une poussée vers Cologne et Coblence de concert avec la 3e armée. Patton expédie le IIIe corps, car bien que Millikin « eût fait du bon travail à Bastogne, c'était quand même un amateur à côté des autres commandants de corps d'armée. Je ne l'aime pas et ne l'ai jamais aimé (depuis West Point). Au surplus, je préfère avoir trois corps importants que quatre petits. J'espère que nous allons en revenir à notre plan ancien et continuer à attaquer. »

En fait, ce sont les Allemands qui contre-attaquent violemment. Le 10 février, la 2e *Panzerdivision* et le redoutable 506e bataillon de chars lourds équipés des terribles *Konigstiger* (Tigres royaux), bloquent la 90e division d'infanterie ; le VIIIe corps est coincé à l'ouest de Prüm jusqu'au 13 février, date à laquelle il parvient à s'emparer de la ville.

Journal, 11 février
La situation est très critique au VIIIe Corps où toutes les routes sont littéralement en train de se désintégrer… J'ai dit à Middleton de prendre les équipages des chars et de les utiliser si besoin comme infanterie, mais surtout de ne pas lâcher la tête de pont que la 6e DB a conquise sur la Sûre. Il m'est insupportable de perdre des hommes pour m'emparer d'une place et d'avoir à la rendre ensuite.

Journal, 12 février
Tout ce qui ne se bat pas en ce moment est au travail sur les routes. J'ai autorisé le XIIe Corps à arrêter son attaque s'il le désirait, mais comme toutes les permissions de ce genre ont sur Eddy un effet contraire, il a continué à attaquer et fait de beaux progrès.

Lettre à Béatrice, 13 février 1945
Le seul groupe d'armées que je voudrais commander serait en Chine et sans alliés. Ici les choses sont tirées en tant de directions diverses à la moindre saute de vent que nous avançons très lentement.
Le dégel et notre effroyable trafic ont presque totalement détruit le réseau routier belge.

Journal, 13 février
Passé la Sûre, entré en Allemagne et roulé le long de la rive orientale… Les hommes ont paru surpris de me voir. À vrai dire il y

avait peu de chances de se faire toucher, et le jeu en valait bien la chandelle compte tenu de l'effet sur la troupe…
Je puis encore être le premier sur le Rhin.

Lettre à Béatrice, 14 février 1945
Parfois je me rends malade de ce que mes troupes ne se battent pas mieux, et puis les voilà qui me font quelque chose de superbe. Le forcement des passages de la Sûre et de l'Our fut un fait d'armes digne d'Homère.
La ligne Siegfried court le long de la rivière avec des centaines de petits blockhaus et des réseaux de fil de fer barbelé submergés. La rivière était en crue, coulant à 15 ou 20 km/h, et pourtant, ils sont passés.
Un jour, nous avons perdu 136 embarcations, mais pas tous les hommes. Nous avons monté nos ponts sous le feu de l'ennemi, et même lorsque j'ai traversé, il fallait encore les dissimuler sous des écrans de fumée.
Je suis allé plus près que je n'avais l'intention, mais il n'est rien arrivé et les soldats étaient tous ravis de me voir. Si seulement j'avais une division de plus, je pourrais percer, mais tous les cerveaux sont obsédés par une autre offensive stupide qui n'a jamais réussi et ne réussira jamais, particulièrement sous les ordres de sir B.L. (Montgomery).

Journal, 14 février
J'ai décidé de rendre visite à Hughes à Paris car ni le VIIIe Corps ni le XIIe ne seront capables de reprendre leur attaque avant le 17, jour où je compte être de retour.
Codman et moi sommes partis pour notre première permission depuis le 24 octobre 1942. Nous avons pris le train et Hughes nous a retenu des chambres à l'hôtel George-V.

La pause imposée aux VIIIe et XIIe corps va en fait profiter aux Allemands. Patton ne le sait pas, mais rien ou presque ne s'oppose alors au XIIe corps. Mais le chef de la 3e armée a un pied en Allemagne et pour lui c'est essentiel. Il attendait ce moment avec impatience et le voici à portée du Rhin.

HUITIÈME PARTIE

LE REICH : PATTON LANCE LE BLITZ

CHAPITRE 40

LA CAMPAGNE DU PALATINAT

Après avoir rencontré Hughes à Paris et s'y être fait remarquer comme il se devait, Patton participe à une réunion du SHAEF à Versailles. Il y retrouve Bedell Smith qui lui dit : « Je suppose que vous ne vous y connaissez pas en grande stratégie, mais pour reprendre votre offensive sur Saarlautern (Sarrelouis) et Sarreguemines, combien de divisions vous faudra-t-il ?

« Je répondis que je pourrais attaquer avec cinq.

« Il me dit : "Je pense que vous devriez en avoir douze."

« Je ne m'étais jamais rendu compte de sa classe. »

Puis, Bedell Smith l'emmène chasser dans une réserve des présidents de la république : « … Je tuai trois canards, un faisan, et trois lièvres, puis, souffrant d'une intoxication alimentaire, je dus rentrer, mais aujourd'hui je suis parfaitement bien. »

« Nous sommes allés aux "Folies", spectacle totalement déshabillé, au point que personne ne s'y intéresse. Comme à l'ordinaire, il y eut un certain remue-ménage à mon arrivée. Nous avions une loge et nous bûmes le champagne dans les coulisses avec le directeur du théâtre et sa femme. Cette dernière dit : "Mon cher général, si jamais vous revenez à Paris, vous serez chez vous aux Folies-Bergère. Vous pouvez vous y reposer en permanence." Je ne connais pas d'endroit moins fait pour s'y reposer. »

> *Journal, 19 février*
> J'ai écrit à Bradley pour lui dire que la totalité des troupes américaines, la Troisième Armée mise à part, ne faisait rien et que, pour moi qui continuais à attaquer, je ferais évidemment beaucoup mieux avec quelques divisions de plus, ce pourquoi je lui en demandais une ou deux sinon trois. J'écrivais un peu cette lettre pour les archives, car l'histoire nous reprochera avec quelque raison d'être restés si longtemps sans rien faire. En outre, j'en ai assez de voir mes idées exploitées sans qu'on m'en fasse aucun crédit, comme il arrive

généralement lorsque je les expose oralement. Que je sois damné si je vois pourquoi nous avons des divisions si ce n'est pour nous en servir.

À ce moment, les Allemands ne parviennent pas à lire les intentions de Patton. Malgré la présence des 4e et 6e divisions blindées, l'OKW, constatant qu'aucune division additionnelle n'est arrivée dans le secteur, pense qu'il n'y aura pas d'action américaine d'envergure.

Le 22 février, la pression exercée par la 6e division blindée oblige les Allemands à refluer derrière Prüm et ses lignes de fortifications. Le 25, la 4e division blindée enfonce les faibles lignes ennemies et prend Prüm avant de progresser sur Bitburg. Le 3 mars, le XXe corps US entrera dans Trèves.

Conférence de presse, Luxembourg, 23 février 1945
Patton.
Il y a des masses de gens qui s'accroupissent pour pisser et prétendent que cette guerre est la dernière et que tout ce dont nous avons besoin, c'est de gourdins. Ces gens seront responsables de la mort de millions de gens… La seule chose à faire lorsqu'un fils de garce vous regarde de travers, c'est de le rosser d'importance…
Les voilà qui disent que nous sommes protégés par trois mille milles d'océan, mais dans vingt ans, ces trois mille milles ne seront pas plus qu'un jet de salive. C'est une affaire très sérieuse et beaucoup de gens ne comprennent pas ce très grave danger.
Les guerres sont gagnées par les gens qui agissent…
La Troisième Armée apprécie, Messieurs, vos efforts… Nous sommes trop enclins à penser que les armes ont plus d'importance que notre connaissance de notre métier de soldats. Il faut beaucoup d'adresse pour prendre soin de soi-même, vivre dans de mauvaises conditions et par-dessus tout, savoir travailler avec d'autres hommes.
Question. Est-ce que les Allemands creusent encore des fossés antichars ?
P. S'ils voulaient consacrer leur énergie à autre chose, ils feraient sans doute bien mieux, mais ils creusent encore de ces fossés, et la seule chose qu'ils sachent bien faire, ce sont des feuillées.
Q. A-t-on une idée de leur prochaine ligne de résistance ?

P. Je pense que chaque fois que vous pouvez percer, il faut aller droit de l'avant. Bien sûr, chaque ville, chaque carrefour, chaque pont seront défendus, mais ce ne sera jamais très sérieux.
Q. Allons-nous essayer de prendre Trêves ?
P. Pour le coup, je crois que nous avons manqué le coche. Nous avons eu l'un de nos convois de ponts détruit. Cela, ne le répétez pas. C'est la première malchance de la Troisième Armée. Chaque minute de perdue pour préparer le passage contribue à le rendre plus difficile. Quoi qu'il en soit, je pense que c'est une opération très réalisable et nous n'avons pas trop mal réussi.

Journal, 25 février
J'avais Middleton, Walker et Gaffey à déjeuner. Bradley a téléphoné pour s'inviter… et nous avons été enchantés. J'ai catéchisé mes trois commandants de corps d'armée ainsi que Weyland afin qu'ils sachent ce qu'il fallait dire pour faire triompher l'idée de continuer l'attaque contre Trêves.
J'ai fait personnellement remarquer que nous avions une chance de prendre cette ville et que ce serait criminel de ne pas le faire simplement pour se conformer au diktat des chefs d'état-major combinés, quelque part à 6 500 kilomètres d'ici qui insistent pour conserver un certain nombre de divisions inactives dans ce qu'ils appellent une réserve.
Nous avons discuté dur et à la fin Bradley a dit que nous pouvons continuer jusqu'au soir du 27, pourvu que Ike nous autorise à rappeler la 90e DI, actuellement indisponible en tant que réserve du SHAEF.
Je me demande si l'on a jamais vu dans l'histoire des guerres, un général victorieux obligé de plaider pour pouvoir continuer à gagner.

Lettre à Béatrice, 25 février 1945
Je souhaite que tous ces imbéciles au Congrès cessent d'essayer d'obtenir ma promotion. J'ai peur que Marshall ne pense que je suis derrière cette manœuvre – ce n'est pas le cas. Ils doivent promouvoir Omar (Bradley) le premier ou alors le relever. Nous aurons tous nos quatre étoiles un jour ou l'autre, et je n'ai jamais cherché à être comme les autres.

Je m'arrête ici pour aller me promener.

Lettre à Béatrice, 1er mars 1945
Je les ai encore bernés… Il me faut mendier, mentir et voler pour avoir une chance de prendre Trêves. Si gros qu'il soit, Walker est efficace…
Finalement, Bradley m'a félicité !
J'étais à Sarrebourg hier. C'était la patrie de Jean l'Aveugle, roi de Bohême et duc du Luxembourg qui fut tué à Crécy. Le prince de Galles porte son cimier.
Hier, un obus est tombé près de moi alors que j'observais la vue. Ils ont également bombardé furieusement une ville à un moment où j'étais supposé m'y trouver – en fait, j'étais en retard. Je pense qu'ils écoutent nos lignes téléphoniques.

Le 4 mars, Patton sonne l'hallali. La 11e division blindée du VIIIe corps attaque une solide ligne de défense allemande tandis que le XIIe corps établit une tête de pont sur la Kyll par laquelle foncera la 4e division blindée. En deux jours, la 4e DB perfore littéralement les arrières de la 7e armée allemande. Le général Felber témoigne de l'extraordinaire rapidité de Patton, comparant son mouvement à celui utilisé par les Panzer durant l'opération *Barbarossa* en juin 1941. Bradley est lui aussi surpris par la prise rapide de Trèves avec seulement deux divisions !

Plus au sud, la 10e division blindée du XXe corps traverse à son tour la Kyll et pousse au nord de la Moselle. Malgré la résistance acharnée de quelques unités allemandes, dont la 5e division aéroportée, la 3e armée fait un nombre impressionnant de prisonniers, signe que la Wehrmacht s'effondre à l'Ouest.

Journal, 7 mars
Bradley a téléphoné… pour nous féliciter… Il se forme… La 4e DB a atteint le Rhin au nord de Coblence en couvrant une centaine de kilomètres en 36 heures – performance remarquable…

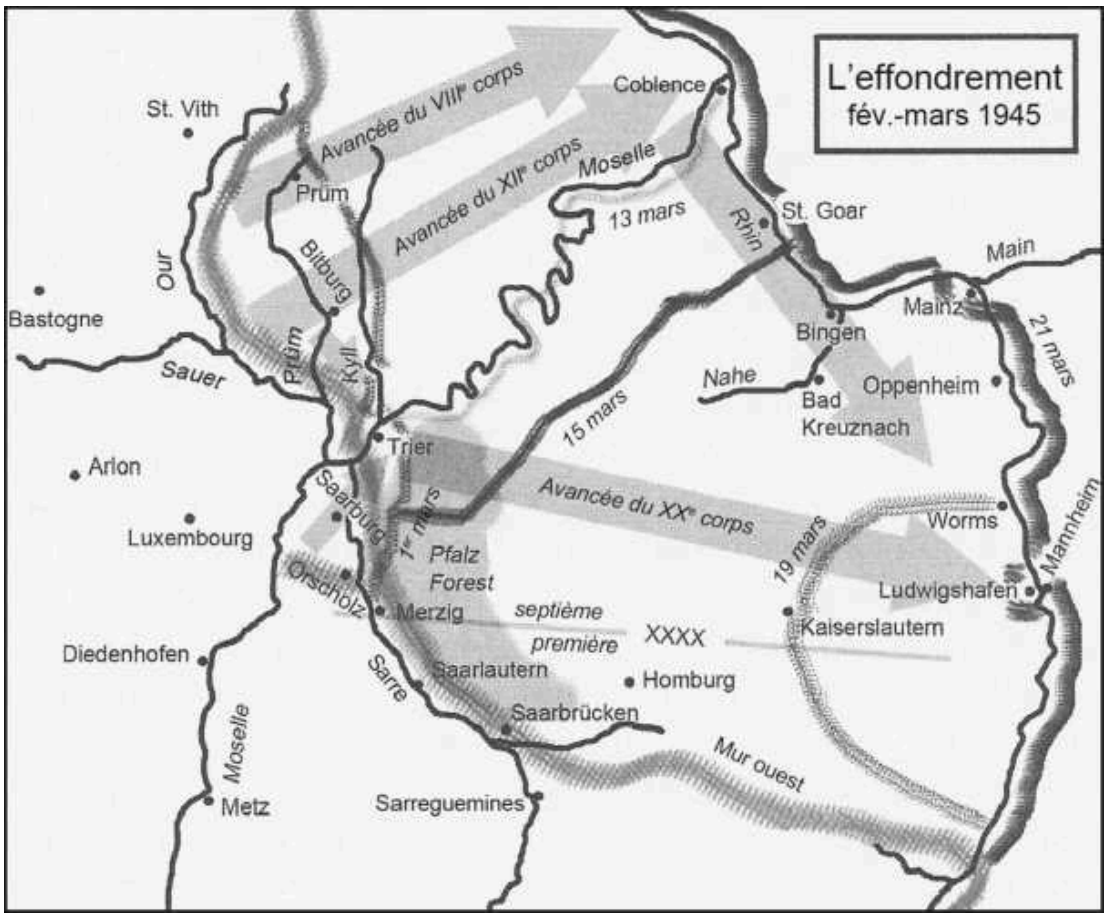
Mais la grande nouvelle de la journée était pour la Première Armée.

La 9e DB du IIIe Corps a pris un pont intact sur le Rhin à Remagen. Ceci pourrait avoir une heureuse influence sur nos futurs mouvements. J'espère que nous en aurons un nous aussi.

Lettre à Marshall, 13 mars 1945
Quand les opérations contre l'Allemagne auront trouvé leur conclusion victorieuse, j'aimerais qu'on pense à moi pour tout commandement d'une unité combattante à partir de la division pour me battre contre les Japonais.
Je suis sûr que ma méthode de combat y serait efficace.
Et puis, je suis aussi d'un âge tel que ceci est ma dernière guerre, et je voudrais bien la voir jusqu'au bout. Veuillez m'excuser, s'il vous plaît, de vous ennuyer avec ces questions personnelles.

Journal, 14 mars
Visité Trêves… comme l'avait fait César dont je suis en train de lire les *Commentaires sur la guerre des Gaules*. C'est intéressant de se représenter ces légions romaines parcourant les mêmes routes. Une des rares choses intactes à Trêves est l'entrée de l'ancien amphithéâtre romain qui se dresse dans sa vigoureuse magnificence.

Le 15 mars, le front allemand devant le XXe corps s'effondre littéralement. À ce moment, les Américains peuvent foncer à champ ouvert vers Kaiserslautern et enfoncer le *West Wall*. Pourtant, ils n'iront pas plus loin. Patton et ses commandants préfèrent exploiter les brèches dans les lignes défensives ennemies plutôt que de foncer à champ ouvert. Dès le 16, Patton se rend compte qu'il vient de laisser passer une belle opportunité de prendre tout un groupe d'armées ennemi, ce qui n'empêche pas Eisenhower de le complimenter. Patton écrit : « Le lendemain matin du rapport, Eisenhower me fit le premier compliment que j'eusse jamais reçu de lui. Il déclara que nous autres de la 3e armée étions des vétérans si éprouvés que nous ne pouvions plus apprécier notre grandeur et que nous serions justifiés à nous montrer plus fanfarons. Il n'avait jamais été si élogieux. Il déclara que non seulement j'étais un grand général, mais aussi un général heureux, et que Napoléon préférait la chance à la grandeur. »



Carte 11

Conférence de presse à Luxembourg, 17 mars 1945

Les Marines vont par la ville, se vantant du nombre de leurs tués. J'essaye toujours de me battre sans faire tuer mes soldats.

Savez-vous qu'aujourd'hui la Troisième Armée est en opérations depuis 230 jours et que nous avons fait 230 000 prisonniers soit un millier chaque jour. Nous allons prendre une photo du 230 000e soldat capturé. Ils n'ont pas voulu nous laisser publier notre dernière photo, car on ne doit pas humilier un prisonnier de guerre en montrant sa figure. Cette fois, nous prendrons une photo de son cul… Un autre petit bout de publicité que je demande, non pas pour moi – Dieu sait que j'en ai suffisamment et je pourrais me présenter à la porte du paradis : saint Pierre me reconnaîtrait immédiatement – mais pour mes officiers et mes hommes. Vous pouvez donner les numéros de chacune de mes divisions. Je veux que les Allemands sachent que j'ai quatre divisions blindées prêtes à sauter sur eux – la 4e, la 10e, la

11e et la 12e. La 12e s'ébranle demain matin. Bien entendu, vous n'avez pas à savoir où…
Ne dites pas que les Marines se vantent de leurs pertes. Ce que j'en disais, c'était pour préciser mon point de vue.

Mais Patton enrage toujours car on l'empêche encore de foncer sur le Rhin. En fait, « *Blood and Guts* » espère devancer une nouvelle fois Montgomery qui doit lancer sa grande offensive sur le fleuve le 24 mars. [215].

« Ils ne voulaient pas que je prisse Trèves, ni que j'atteignisse le Rhin ou franchisse la Moselle au sud-ouest de Coblence… et maintenant, si nous ne passons le Rhin, nous allons être arrêtés de nouveau. Nous avons réussi par notre obstination et notre adresse à adapter nos plans aux circonstances. Les autres armées essaient d'adapter les circonstances à leurs plans. »

Télégramme de Marshall à Eisenhower, 21 mars 1945
Veuillez s'il vous plaît exprimer à Patton mes félicitations personnelles les plus enthousiastes. Je le ferai plus officiellement plus tard au moment de la poussée suprême (vers le Rhin) en englobant Bradley, Hodges, Patton, Devers et Patch, pour ne rien dire de l'aviation.
(De sa main) Cher George : À tout ceci j'ajoute combien j'ai de raisons de me féliciter que vous ayez été avec moi au cours de cette guerre. Toujours (vôtre). Ike.

Journal, 21 mars
Les opérations dans le Palatinat, c'est-à-dire dans le triangle Rhin-Moselle, sont pratiquement terminées et se sont déroulées très favorablement ; c'est réellement un exploit historique…
Je crois vraiment que l'opération marquera dans l'histoire des guerres. Nous avons donné là une belle démonstration, mais je pense que nous l'éclipserons lorsque nous traverserons le Rhin.

Journal, 22 mars
Depuis que nous bordons le Rhin, je n'ai jamais cessé de faire tous mes efforts pour avoir au moins un bataillon d'infanterie de l'autre côté du fleuve. Eddy va tenter l'opération cette nuit. Il y a de fortes chances qu'elle réussisse car les Allemands sont tellement habitués à

de sérieux préparatifs avant les tentatives de franchissement des fleuves qu'ils ne penseront même pas que la chose soit faisable. Middleton passera dans son secteur samedi dans la nuit.

Journal, 23 mars
La 5e DI est de l'autre côté du Rhin ; Dieu soit loué. Cet apogée convenait après les dix jours que nous avions passés…
Patch lui-même nous a fait beaucoup de compliments, mais il m'a dit que Devers était plutôt vexé que la Troisième Armée ait coiffé la Septième au poteau.
Je suis convaincu que ce qu'il reste à faire, c'est d'avoir autant de troupes de l'autre côté sur le plus large front possible et de continuer à pousser.
Pour des raisons que j'ignore, la Première Armée qui a sept ou huit divisions sur l'autre rive du Rhin est incapable de reprendre son attaque avant deux jours…
Je suis plein de reconnaissance envers le Seigneur pour les bénédictions qu'il a accumulées sur moi et sur la Troisième Armée, non seulement pour le succès qu'il nous a accordé, mais aussi pour le temps qu'il nous assure maintenant.

Lettre à Béatrice, 23 mars 1945
Je suis effaré par ma bonne chance. Cette opération est stupéfiante…
La nuit dernière au cours d'un franchissement par surprise, j'ai fait passer toute une division de l'autre côté du Rhin dans les parages d'Oppenheim [216].
Jake (Devers) était supposé devoir passer à notre droite au sud de Worms, mais il attendait une préparation aérienne qui ne put avoir lieu pendant dix jours de suite. Nous passâmes sans l'attendre et cueillîmes la plus grande partie de la 15e Panzer au lit. Les réfugiés constituent un véritable problème. Ils s'écoulent en flots, complètement désemparés. J'ai vu au sommet d'une colline, une vieille femme en pleurs assise à côté d'une voiture d'enfant remplie de tous ses biens. Un vieillard appuyé à un barreau de roue et dont trois enfants s'accrochaient à ses mains. Une femme avec cinq enfants et un bidon de fer-blanc, qui pleurait. Dans des centaines de villages il n'y avait rien de vivant, pas même un poulet. La plupart

des maisons étaient des amas de décombres. Ils l'ont bien voulu… mais ces pauvres paysans ne sont pas responsables.

Lettre à son fils George, 22 mars 1945
J'ignorais, jusqu'à ce que vous me le disiez, que Napoléon franchit le Rhin près d'Oppenheim. J'avais simplement appris, étant encore en Angleterre, que c'était l'endroit où passer le Rhin parce que la rive gauche dominait la rive droite et se trouvait suffisamment loin des collines de Francfort pour interdire un tir direct sur mes ponts, et, par-dessus tout parce qu'il s'y trouvait un grand port pour les barges d'où il était possible de les mettre à l'eau sans qu'elles soient vues.

Journal, 24 mars
Conduit jusqu'au fleuve et traversé le pont de bateaux, m'arrêtant au milieu pour pisser dans le Rhin, et ensuite ramasser quelque saloperie sur la rive opposée… en souvenir de Guillaume le Conquérant…
… Demain… un passage à Saint-Goar, près de la légendaire demeure de la Lorelei. N'est-ce pas réellement pathétique de penser qu'un tel passage s'accomplisse au lieu même où vécut l'une des héroïnes de la mythologie germanique.
… Je ne vois réellement pas comment ils pourraient encore tenir bien longtemps.

CHAPITRE 41

L'ULTIME ASSAUT

Le 24 mars, Patton voit le gros des 5e et 90e divisions d'infanterie ainsi que la 4e division blindée traverser le Rhin à Oppenheim. Une contre-attaque allemande est planifiée mais elle échoue dès son lancement. Le *Feldmarschall* Kesselring admet à son entourage qu'il est surpris de la rapidité avec laquelle Patton a enfoncé le front allemand. Le 26 mars, la 6e division blindée US entre dans Frankfort où elle mène de violents combats de rue. Le lendemain, le XIIe corps et la 1re armée US sont sur le point de faire leur jonction à Frankfort tandis que la 4e division blindée s'empare de Hanau. Le 28, elle fait la jonction avec la 1re armée au nord du Main enfermant toutes les forces allemandes restées à l'ouest de Wiesbaden. Patton veut maintenant foncer plein nord.

Fin mars, les Allemands tentent un dernier coup pour stopper Patton. Une unité d'entraînement, la *Panzerbrigade Türingen* et la 11e *Panzerdivision* préparent une défense mobile contre le XIIe corps sur le flanc droit très ouvert de la 7e armée mais au moment où la 4e DB entame sa poussée en direction nord-est, la 11e *Panzerdivision* se retrouve à court de carburant ! Le 30, Bradley ordonne à Patton de tourner son axe de progression en direction nord-est vers Fulda et Kessel avant de tourner plein est vers l'Elbe. La route que va prendre la 3e armée passera entre les groupes d'armées G et B allemands et sera ouverte par la 4e DB. Mais pour l'heure, Patton doit attendre les 1re et 9e armées toujours engagées dans la réduction de la poche de la Ruhr. Obligées de se regrouper et maintenues « en laisse », les divisions de Patton ne progressent plus que de quelques dizaines de kilomètres par jour tout au plus.

Mais ce passage du Rhin va avoir de lourdes conséquences sur la suite des opérations. En effet, à Moscou, la nouvelle de la percée américaine plonge le Kremlin dans une grande inquiétude et rend Staline plus paranoïaque que jamais… à tort, car Eisenhower ne vise pas Berlin. Le commandant du SHAEF semble donc manquer une occasion unique de capturer la capitale du Reich avant les Soviétiques. Patton reprochera

d'ailleurs à son ami « Ike » d'avoir fait preuve de « timidité » face aux Russes. Mais Eisenhower eût-il rêvé en secret de prendre Berlin qu'il ne peut, en avril 1945, sortir de la ligne stratégique fixée par Roosevelt et son conseiller, le général Marshall. Si l'objectif principal est bien le « *Germany First* », l'*US Army* doit battre le Reich en épargnant le sang de ses *boys,* qui devront être envoyés dans le Pacifique par la suite. Surtout, il ne faut pas s'aliéner les Soviétiques, qui masquent encore leurs véritables desseins politiques et militaires. C'est la raison pour laquelle, le 31 mars, Eisenhower fait parvenir un message à Staline dans lequel il lui fait connaître le plan Bradley : au sud, en Bavière et dans le Tyrol, destruction du « réduit alpin » (qui s'avérera inexistant !) ; au nord, poussée des Britanniques vers Lübeck. Berlin n'apparaît donc pas dans la stratégie américaine. D'ailleurs, la mort de Roosevelt le 12 avril ne changera pas les plans. Truman, tenu à l'écart, devra laisser la décision à Eisenhower et à Marshall, qui appréhendent une escalade avec les Soviétiques. Comme Patton le redoutait, le franchissement du Rhin et l'effondrement de la Wehrmacht à l'Ouest poussent Staline [217] à lancer ses forces pour prendre Berlin le premier. Dès lors, ses deux meilleurs généraux, Joukov et Koniev, vont se livrer une course effrénée pour devancer les Alliés.

> *Lettre à Béatrice*
> La guerre me semble terminée. Je crois que nous pouvons aller partout où bon nous semble, encore que « l'ennemi résiste farouchement sur le front de la Seconde Armée britannique ». Nous avons avancé de 45 kilomètres aujourd'hui et fait 8 000 prisonniers de plus.

Carte 12

Journal, 3 avril

Par ici, les routes sont en excellent état et tous les Allemands travaillent avec acharnement à nettoyer leurs villes. Mayence est la première très grande ville que je vois complètement détruite, je dirais aux deux tiers en ruine.

Nous sommes pratiquement stoppés sur ordre en attendant l'arrivée des Première et Neuvième Armées.

Lettre à Béatrice, 5 avril 1945

Nous ne rencontrons plus jamais la moindre opposition parce que les forces allemandes les plus importantes et les meilleures se battent

contre Monty – du moins à ce que dit ce dernier. Au surplus, il se fait tant de publicité qu'ils savent très bien où il va, alors que moi je les dupe.
Maintenant il me faut attendre Courtney (Hodges) et Charley (Simpson) de façon à ce que nous finissions tous la guerre en ligne de front. Je pourrais prendre le contact avec les Russes en une semaine si on me laissait. Au diable l'égalité.

Journal, 11 avril
J'ai été frappé du nombre de jerrycans vides qu'on a laissés sans les ramasser. Aussi ai-je ordonné au chef du bureau matériel de l'armée de faire un tour sur cette route, suivi de deux camions, et d'embarquer tous ceux qu'il trouverait.
J'ai aussi donné l'ordre de faire reprendre et mettre en dépôt toutes les automobiles, bicyclettes ou motocyclettes civiles réquisitionnées ou dérobées. Il est impossible de ravitailler cette armée en essence si chaque soldat a son auto, ce qui me semble être leur ambition actuelle. Aussi bien, ces bicyclettes sont-elles utilisées un jour au plus, après quoi on s'en fatigue, et il en est de même pour les motocyclettes. Les Allemands, qu'on les aime ou non, doivent pouvoir vivre et ils n'ont aucun moyen de transport…
… Il court une rumeur persistante d'une tentative allemande pour assassiner quelqu'un, moi peut-être, au moyen d'une opération exécutée par planeurs. Tout le monde s'énerve à ce propos sauf Willie et moi. Toutefois je prends ma carabine maintenant lorsque je roule la nuit.

Journal, 12 avril
Je me suis couché tard, hier soir, et, constatant que j'avais oublié de remonter ma montre, j'ai tourné le bouton de la radio pour voir si je pouvais avoir l'heure. Juste à ce moment l'on annonçait la mort du président Roosevelt. J'ai immédiatement averti le général Eisenhower et Bradley et nous avons discuté ce qui allait se produire. Il est bien malheureux que pour des raisons de cuisine politique, on choisisse comme vice-présidents des gens dont ni leur Parti, ni même le Seigneur n'avaient l'intention de faire des présidents.

Le 11 avril, Patton rejoint Bradley et Eisenhower pour une visite des mines de sel de Merkers-Kieselbach où avait été caché un extraordinaire trésor composé de lingots d'or, de pièces d'or et d'argent, de Reichsmarks, de devises étrangères, de pierres précieuses et d'œuvres d'art. Puis, il se rend au camp de concentration d'Ohrdruf tout juste libéré par l'*US Army*.

> *Lettre à McCloy, 13 avril 1945*
> J'ai vu hier le spectacle le plus affreux que j'aie jamais contemplé. C'était un camp de concentration allemand.
> Nous y avons envoyé tous les soldats que nous avons pu, car je pense qu'il n'y a pas de meilleurs arguments contre la fraternisation [218].
> Assistant à Mayence à l'inauguration d'un pont, on me demanda de couper le ruban et l'on me tendit une paire de ciseaux à cet effet. Je déclarai que je n'étais pas tailleur et réclamai une baïonnette…

Le 14 avril, Patton est promu général quatre étoiles. Il est enfin au sommet tel qu'il se l'était promis enfant. Pourtant, c'est la « sinistrose » absolue car ce même jour, il visite Buchenwald.

> *Lettre à Béatrice, 17 avril 1945*
> Il y avait hier une entrevue très importante et nous avons l'autorisation d'entreprendre ce qui paraît bien devoir être le dernier acte…
> Il m'arrive parfois de penser que j'approche de la fin de mon existence. J'ai libéré J. (John Waters) [219] et fait mordre la poussière aux Allemands. Que me reste-t-il d'autre à faire ?
> Bon ! si cela survient, rappelez-vous que je vous aime.

> *Journal, 18 avril*
> Je suis content sans doute d'être général plein. Mais j'aurais apprécié davantage d'être de la première fournée, car je n'ai jamais eu l'ambition de figurer parmi les concurrents non classés.
> Codman m'a trouvé les deux dernières broches à quatre étoiles existant à Paris ainsi qu'une marque à quatre étoiles.

L'humeur n'est pas à la fête malgré le succès total de sa 3e armée. Ce qui inquiète le plus Patton, finalement, c'est la paix qui approche, comme il l'écrit à Robert H. Fletcher : « Je suis d'accord avec vous, que la paix sera

beaucoup plus difficile que la guerre. Pour moi, en fait, la guerre n'a pas été difficile, ce fut plutôt une plaisante aventure… Le mieux maintenant… serait de recevoir un coup bien propre à la dernière minute du dernier combat et s'en aller sur un nuage pour vous voir tous déchirer ma réputation en morceaux ou vous déchirez vous-mêmes en me défendant. »

Journal, 27 avril
J'ai survolé Nuremberg [220] qui est la ville la plus complètement détruite que j'aie jamais vue. C'est réellement pathétique de voir disparaître ainsi tant de monuments historiques.

Lettre à Béatrice, 28 avril 1945
Je n'ai plus entendu parler d'aucun de vous depuis que John a été délivré, et je suppose que l'ayant fait, mon utilité est terminée. Cette partie de la guerre est plutôt morne. Une sorte de dernière salve.
Le bruit court que les Allemands essaient de se rendre ; il me faut donc pousser plus fort.

Journal, 28 avril
Personnellement je ne vois plus qu'on puisse tirer beaucoup de gloire de cette guerre, et j'ai bien peur qu'elle ne se termine de la façon la plus ordinaire.

Journal, 30 avril
… Le bruit court que Hitler est mort et que Himmler est sur le point de se rendre. Personnellement je n'y ajoute aucune foi, mais je crois que beaucoup de troupes allemandes vont se rendre parce qu'elles n'ont rien connu d'autre que la défaite depuis notre débarquement en Normandie.

Lettre à Béatrice, 3 mai 1945
La nuit dernière les Allemands se sont rendus en Italie… Ceux qui sont en face de moi vont en faire autant aujourd'hui ou demain et je me retrouverai sans emploi. Je me sens plus bas que la trace d'une baleine sur le fond des océans. J'aime la guerre et la responsabilité et l'excitation qu'elle procure. La paix sera infernale pour moi et je serai sans doute insupportable.

J’aimerais revenir à la maison pour quelques jours au moins. Vous me manquez.

Journal, 7 mai
Mr Patterson, sous-secrétaire à la Guerre a passé la nuit ici et nous avons pris un piper-cub pour aller voir le XXe Corps. Nous avons découvert que l’Académie Impériale Espagnole d’Équitation, qui enseignait la haute école à Vienne depuis l’époque de Charles Quint, avait été déplacée dans les environs du QG du XXe Corps. Après le déjeuner, ils nous ont offert le spectacle d’une reprise.
Le secrétaire Patterson a été extrêmement cordial. Il a une merveilleuse mémoire des noms et peut dire immédiatement où il a déjà rencontré chaque officier. Nous avons passé une très agréable soirée. Je l’ai trouvé fin causeur, mais j’ai eu le bon sens de le laisser parler.

Lors de cette rencontre, Patton exprime ses craintes face aux Russes et la nécessité de les tenir à distance. En d’autres termes, il est persuadé que la prochaine guerre, qu’il croit imminente, opposera l’URSS aux États-Unis. Il dit à Patterson : « Monsieur le Secrétaire, pour l’amour de Dieu, lorsque vous rentrerez aux États-Unis, arrêtez ce système de points, cessez de briser nos armées ; gardez-nous la possibilité de conserver trente pour cent de nos troupes aguerries, chez nous, en permission s’il le faut. Envoyez-nous des éléments de remplacement que nous commencerons à entraîner ici de façon à garder nos forces intactes. Laissez-nous garder nos bottes bien polies, nos baïonnettes aiguisées, pour que nous offrions aux Russes une image de force et de puissance. C’est le seul langage qu’ils comprennent et respectent. Si vous ne le faites pas, alors je voudrais vous dire que nous avons vaincu les Allemands et les avons désarmés, mais que nous avons perdu la guerre. »

Patterson répond : « Oh ! George, vous avez été trop près de tout cela pendant trop longtemps. Vous avez perdu la vue d’ensemble de la situation. Vous ne réalisez pas la force de ce peuple.

Patton : « Monsieur le secrétaire, c’est votre privilège de me dire : Oh ! George si vous le désirez, mais pour l’amour de Dieu, écoutez ce que j’essaie de vous dire.

Patterson : George, que vouez-vous que nous fassions ?

Patton : Je voudrais que vous gardiez ces armées intactes. Je voudrais que votre département d'État ou les gens que cela concerne disent bien à ces gens (les Russes) où se trouvent leurs frontières et leur donnent un délai limité pour se retirer. Et qu'on les prévienne que s'ils ne le font pas, c'est nous qui les reconduirons au-delà. »

À Patterson qui lui demande s'il évalue à sa juste valeur la puissance de l'URSS, Patton répond : « Oui, je les ai vus à l'œuvre. Je comprends la situation. Mais leur système de ravitaillement ne leur permettrait pas de soutenir une action prolongée comme celle que je peux leur imposer. Des poulets sous la mue et du bétail sur pied, voilà tout leur ravitaillement. De la manière dont je puis les attaquer, ils pourraient sans doute alimenter la bataille pendant cinq jours. Après quoi, peu importe combien de millions d'hommes ils ont en réserve et si vous vouliez Moscou, je pourrais bien vous le donner.

« Ils ont avancé en vivant sur le pays. Il n'en reste pas assez pour assurer leur subsistance pour le retour. Ne leur laissez pas le temps d'accumuler des réserves. Si nous le faisons, nous aurons battu et désarmé les Allemands, mais, je vous le répète, nous n'en aurons pas moins manqué la libération de l'Europe et perdu la guerre !

« Il ne peut rien y avoir de démocratique dans la guerre. C'est une affaire de dictateurs. C'est l'utilisation de la force pour atteindre ce que l'on désire. Nous autres, forces armées des États-Unis, avons mis notre gouvernement en position de dicter la paix. Nous n'avons pas traversé la mer pour acquérir une juridiction quelconque sur d'autres nations ou leurs contrées. Nous sommes venus pour leur rendre le droit de se gouverner elles-mêmes. Il nous faut achever la besogne à présent – pendant que nous sommes sur place et prêts à le faire – ou plus tard dans des circonstances moins favorables. »

Le 6 mai, la 3e armée poursuite sa progression vers la Tchécoslovaquie. Patton veut foncer sur Prague alors qu'on lui a ordonné de stopper ses *Sherman* à Pilsen. Il n'en faut pas plus à « *Blood and Guts* » pour une nouvelle « *rock soup* ». Sauf que Patton ignore tout des accords conclus à Yalta entre Roosevelt, Churchill et Staline. Or, la Tchécoslovaquie fait dorénavant partie de la zone de contrôle soviétique ! C'est un Eisenhower paniqué qui lui demande d'arrêter sa progression afin de ne pas provoquer l'allié russe. Patton obéit, la mort dans l'âme.

Lettre à Béatrice, 8 mai 1945
Il y a aujourd'hui deux ans et demi que nous débarquions en Afrique, et maintenant la guerre est finie…
Nous allons faire mouvement vers les environs de Munich très prochainement et prendre en main le gouvernement de cette partie de l'Allemagne. J'espère ne pas m'y attarder. Je voudrais bien passer un moment à la maison sur mon chemin vers la Chine.

Lettre à Béatrice, 9 mai 1945
Votre télégramme et ce que vous pensez de moi m'importent bien davantage que l'opinion du reste du monde…
Tous les Allemands s'efforcent de se rendre à nous pour ne pas tomber aux mains des Russes. Cela devient un problème très sérieux, car il y en a des centaines de mille, tous sans la moindre nourriture [221].

Lettre à Handy, 10 mai 1945
S'il vous plaît, n'oubliez pas que je suis toujours très désireux d'aller me battre en Chine.

Journal, 10 mai
J'ai pris aujourd'hui l'ordre général n° 98 relatif à la fin de la guerre. Déjeuné avec le commandant suprême et quatre commandants d'armées accompagnés de leurs adjoints pour l'aviation. Après le repas, le général Eisenhower nous a entretenus très confidentiellement de la nécessité d'observer la plus grande solidarité au cas où nous serions appelés à être entendus par une commission parlementaire. Il nous indiqua ce qu'il fallait penser de la meilleure organisation à donner à l'occupation. Encore qu'aucun de nous ne fut exactement d'accord avec lui, ce n'était pas suffisamment opposé à notre propre sentiment pour nous empêcher d'approuver dans les grandes lignes.
Il nous fit ensuite un speech dans lequel transpiraient pour moi ses aspirations politiques, sur la coopération avec les Britanniques, les Russes et les Chinois, mais plus particulièrement les Britanniques. À mon avis, tous ces discours sur la coopération n'ont d'autre but que de se mettre à l'abri des critiques des erreurs stratégiques qu'il a

indiscutablement commises tout au long de la campagne. Que ce soit ou non de son fait propre ou à cause d'une collaboration excessive avec les Anglais, je ne sais, mais je suis incliné à penser qu'il s'est montré à leur endroit coopératif à l'excès.

NEUVIÈME PARTIE

LE DERNIER COMBAT

CHAPITRE 42

LE GOUVERNEUR

La guerre contre le IIIe Reich à peine terminée en Europe, Patton imagine déjà le futur conflit qui va opposer les États-Unis à l'URSS. Or, dans les plans de guerre qu'il imagine pour battre les Soviétiques, l'Allemagne joue un rôle clé. D'abord, par sa situation géographique, elle forme un tampon entre le monde libre et les « barbares ». Ensuite, son peuple, dépositaire d'une illustre tradition militaire, se remettra rapidement et reprendra le combat contre « l'ogre soviétique ». Patton compare d'ailleurs volontiers les Allemands aux Américains, seuls capables, dans son esprit, de se relever d'un tel cataclysme et de lutter pour la sauvegarde de la civilisation contre la « barbarie ».

Ainsi Patton vit-il cette nouvelle ère de paix, entre fatigue, sentiment du devoir accompli tristesse de ne plus mener ses hommes au feu, mais aussi espoir de se battre contre l'Armée rouge.

À ce moment, le « maître de guerre » jouit d'un immense prestige, bâti il est vrai par une presse acquise à cette personnalité hors norme. Pour autant, une question taraude les journalistes : comment va se comporter ce guerrier d'exception en temps de paix ? En fait, l'admiration va lentement céder la place aux inquiétudes. Dès lors, certains s'interrogent sur ses origines sociales, son comportement outrancier et autoritaire, ses convictions politiques issues du Vieux Sud et ses déclarations fracassantes, comme cette petite phrase dans laquelle Patton compare le national-socialisme aux partis traditionnels américains ou encore, celle prononcée le jour même de la signature de l'acte de capitulation, le 8 mai 1945 : « Nos politiciens à Washington et à Paris ont réussi à se débarrasser d'un salopard (Hitler) tout en facilitant l'installation d'un autre, encore plus maléfique que le premier… Nous aurons besoin de toute l'aide du Seigneur pour pouvoir vivre dans le même monde que Staline et ses égorgeurs. »

En attendant de mener sa guerre contre le bolchevisme, Patton participe aux traditionnelles cérémonies célébrant la victoire contre le nazisme.

Obligé de se montrer aux côtés des généraux soviétiques, il dresse une série de portraits peu élogieux de ses alliés de l'Est, empreints d'un profond racisme marqué par les stéréotypes, certes reflets d'une époque, mais aussi d'une méconnaissance flagrante de l'art militaire russe. Mais derrière le mépris dont il fait preuve à l'égard des Russes, se cache la crainte d'un nouveau cataclysme.

> *Journal, 12 mai*
> Été à Linz où, sur mon invitation, nous avons rencontré le général commandant la 4e armée russe de la Garde [222]. J'ai pensé qu'il était plus correct que ce fût lui qui me rendît visite que l'inverse.
> La 65e DI avait fourni une garde d'honneur. Nous avons décoré le général et douze autres personnes de sa suite de différentes classes de la Légion du mérite.

« Après la cérémonie, nous nous rendîmes au club des officiers pour y prendre notre déjeuner qui consista surtout en whisky. Les Russes s'efforcèrent de boire sans eau notre whisky américain et l'effet fut désastreux. J'ai sans discussion envoyé le général russe sous la table tandis que je rentrais par mes propres moyens.

« Nous devons leur rendre leur visite le 14 et, jusqu'à cette date, je vais boire force huile minérale, car ils vont sans aucun doute essayer de nous enivrer. »

> *Lettre à Béatrice, 13 mai 1945*
> Tout le monde voulait me faire boire de la vodka, mais j'ai décidé que ce serait du whisky ou rien. Les résultats ont été excellents. Le général russe est reparti rétamé alors que je n'ai même pas eu mal à la tête. Mais j'ai constamment mis de l'eau dans mon bourbon et pas lui. Lorsque j'ai porté un toast à la santé de Staline et de la 4e armée de la Garde, j'ai fait skaal avec lui et j'ai cassé mon verre. Je crois avoir mérité une belle médaille car son aide de camp a dit que j'étais le seul homme qu'il ait rencontré avec un tel estomac de fer.
> Quand j'ai eu brisé le verre, il m'a embrassé.
> C'est une race inférieure, de véritables sauvages. Nous pourrions facilement les battre à plate couture.

Journal, 14 mai

Reçu par le maréchal Tolboukine commandant le Troisième Front d'Ukraine, qui m'a remis la médaille et le diplôme de l'ordre de Koutouzov (Première classe). C'est un homme d'une classe très inférieure qui n'a cessé de transpirer abondamment.

Ils avaient certainement remarquablement fait les choses. Toute la route – près de 25 kilomètres à ce que je pense – depuis le pont où nous étions attendus jusqu'au château qu'ils occupent et qui a jadis appartenu à l'empereur François-Joseph, avait été balayée. Tous les 100 mètres, un soldat présentait les armes. Il y avait également des auxiliaires féminines de la Military Police extrêmement avenantes.

À l'arrivée au château, des soldats nous attendaient avec un nécessaire pour nettoyer nos bottes. Ils ont une foule de servantes qui font exactement tout sauf de vous essuyer la figure. Elles vont par exemple jusqu'à vous vaporiser la tête avec du parfum.

Aucun Russe ne peut s'asseoir ou se lever sans la permission du maréchal.

Après le lunch il y a eu un spectacle splendide qui, sans aucun doute, était arrivé de Moscou par avion. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous saouler, mais nous avions pris la précaution de boire cinquante grammes d'huile minérale avant de nous mettre en route pour cette expédition et nous fîmes aussi très attention à ce que nous buvions.

La médaille qui me fut remise portait le numéro 58 ce qui semble indiquer qu'elle est très hautement considérée.

Je n'ai jamais rencontré dans aucune armée, à aucune époque, même dans l'armée impériale allemande de 1912, une discipline aussi sévère que celle qui existe dans l'armée russe. À quelques rares exceptions près, les officiers ont l'apparence de bandits mongols récemment civilisés. Les hommes défilent sur ce qui paraît une excellente imitation du pas de l'oie. Ils me donnent l'impression de quelque chose que nous aurons à redouter dans la réorganisation future du monde.

Journal de Gay, même jour

Tout ce qu'ils faisaient donnait une impression de virilité et de cruauté.

La fin des combats et la (trop grande) proximité des Russes agacent « *Blood and Guts* » au plus haut point. Surtout, il apprend que chez lui, aux États-Unis, certaines personnes doutent fort que ses méthodes de combats soient applicables contre les Japonais. Patton écrit : « De telles critiques prouvent une fois de plus combien les humains ont la mémoire courte. » Ils sont effectivement nombreux à ne se souvenir que de la course en France après la poche de Falaise ou la poursuite en Allemagne ; oubliés la campagne de Tunisie et ses 23 jours de combats acharnés, la Sicile et sa course pour Messine durant laquelle les « bouchons » allemands ont sauté les uns après les autres, la percée d'Avranches, les combats particulièrement durs en Lorraine, son magnifique mouvement tournant dans les Ardennes et la campagne éclair dans le Palatinat.

Lettre à Béatrice, 15 mai 1945
Si le petit bateau que j'ai construit existe toujours, faites-le peindre et gréer de façon à ce que nous puissions nous en servir très bientôt pour une courte croisière ensemble.
Ils envoient des groupes de généraux en Amérique pour faire des conférences… Je viendrai aux environs de la fin mai, début juin. Je ferai le tour de la côte Pacifique et prendrai ensuite plusieurs semaines de permission. Préparer les sandwiches et faire ferrer les chevaux.

Journal, 16 mai
Hughes et moi, Codman, le sergent Mims et le sergent Meeks avons pris l'avion, d'abord pour Paris, puis pour Londres d'où je vais prendre une permission à Manchester et rendre visite à mes amis dans le voisinage.

Journal, 17 mai
Le téléphone a sonné de bonne heure ce matin, des journalistes réclamant des interviews. J'en ai esquivé un certain nombre, mais il m'a bien fallu accepter de parler à quelques-uns. Je me suis contenté de dire que j'étais heureux d'être en Angleterre parce que je m'y sentais comme chez moi, une remarque qui n'engage à rien et qui est toujours accueillie avec plaisir par les Anglais.

Lady Astor m'avait demandé de déjeuner à la Chambre des Communes, mais je lui ai répondu que les gens me regardaient trop et je l'ai invitée à venir avec moi prendre son lunch au Claridge. Elle a accepté et nous avons passé ensemble un moment très agréable. C'est une charmante vieille dame.
Juste après le déjeuner, le téléphone a sonné. C'était le général Bull qui m'appelait de Reims, me demandant de revenir sur-le-champ. Cela mettait un point final à la permission projetée. Arrivé à Reims à 17 h 30, j'ai vu le général Eisenhower et appris que mon rappel était dû au fait que Tito déchaînait le trouble à l'extrémité septentrionale de l'Adriatique, et que le général Marshall avait télégraphié qu'il était nécessaire pour le faire tenir tranquille, d'user du prestige de mon nom et de la troisième Armée avec au moins cinq divisions blindées.
J'étudiai avec Bull les solutions proposées et nous arrivâmes à cette solution très simple de m'affecter le XVe Corps et de donner à la Septième Armée le IIIe qui est employé à des besognes d'occupation. Eisenhower, Bradley et moi avons dîné ensemble et bavardé jusqu'à 1 h 30 environ.

Journal, 18 mai
L'idée est de monter le long de l'Enns un bluff important et, s'il devient nécessaire d'entreprendre une action offensive, de le passer. En fait, ce n'est pas tellement Tito qui est en cause ici, mais surtout le fait de savoir si oui ou non il est un pion dans les mains des Russes, et dans l'affirmative, s'ils ne s'en servent pas comme d'un appât pour nous attirer dans le sud afin de pouvoir reprendre l'offensive en Allemagne centrale, ou encore, s'ils ne soutiennent pas Tito avec l'idée d'obtenir un ou plusieurs ports dans le nord de l'Adriatique.
La situation devrait se clarifier toute seule en quelques jours. Dans le cas contraire, de considérables complications sont à prévoir pour notre déploiement.
À mon avis, l'armée américaine, dans la situation où elle se trouve actuellement, peut battre les Russes avec la plus grande facilité, parce que, si ceux-ci ont une bonne infanterie, ils manquent d'artillerie, d'avions et de chars et connaissent mal l'utilisation combinée de ces armes, domaine dans lequel nous excellons. S'il devenait nécessaire de se battre contre les Russes, le plus tôt serait le mieux.

> Eisenhower et Bradley paraissaient soucieux de ce que serait l'attitude des soldats américains. Personnellement, je ne pense pas que ce soit un problème. Nos soldats sont si patriotes et si disciplinés qu'ils se battront contre qui que ce soit et se battront bien. Je crois que si nous adoptons une attitude ferme, les Russes feront machine arrière. Jusqu'à ce jour nous avons cédé trop longtemps à leur nature mongolienne.

Patton, comme beaucoup de ses contemporains et comme un grand nombre d'historiens et de militaires après-guerre et durant la Guerre froide, sous-estime, voire méprise la pensée militaire et la capacité de combat soviétiques. Aveuglé par ses préjugés raciaux et culturels, Patton ne voit pas (ou ne veut pas voir) le remarquable bagage doctrinal de l'Armée rouge. En imaginant et en développant l'art opératif (*operativnoe iskusstvo*), les Russes [223] parviennent à créer une interface entre la stratégie et la tactique, ce qui fera toujours défaut aux Allemands et aux Alliés durant la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide. Les Soviétiques ne cherchent pas à monter des attaques locales et à détruire absolument l'ennemi, mais bien à disloquer tout le système militaire adverse, horizontalement, en isolant les unités des unes des autres, et verticalement, en séparant le front de l'arrière, de ses centres névralgiques grâce à un choc opératif (*udar*). Selon les mots d'un des penseurs de cet art de la guerre, Isserson, il s'agit de désagréger les forces adverses. Contrairement à ce qu'affirme Patton, l'Armée rouge sait parfaitement combiner des actions interarmes (artillerie, infanterie, unités blindées, divisions aéroportées, génie, aviation tactique.) pour atteindre le but fixé par le niveau stratégique. Les Soviétiques pensent la guerre à un niveau global, systémique et non local, et toujours dans la profondeur en imaginant les concepts de batailles et d'opérations en profondeur.

C'est au moment où Patton s'apprête à lancer son attaque sur Houffalize que l'Armée rouge lance son chef-d'œuvre d'art opératif lors de l'offensive Vistule-Oder (12-16 janvier 1945). En 15 jours, elle progresse de 300 à 600 kilomètres par endroits en disloquant et sectionnant une *Ostheer* plus forte et structurée qu'on ne l'a dit. Staline est alors en position de force pour la conférence de Yalta tandis que les Alliés se remettent de l'offensive des Ardennes et que Patton n'a pas encore franchi le Rhin. L'Armée rouge et ses chefs font donc preuve de génie et ont inventé un art de la guerre que les puissances de l'Ouest mettront des décennies à percer [224].

Malgré ses déclarations fracassantes à l'endroit des Soviétiques, Eisenhower, récemment nommé gouverneur général de toute la zone d'occupation américaine, nomme Patton gouverneur de Bavière. Prenant ses quartiers dans l'ancienne école SS de Bad Tolz, Patton doit mener la dénazification, gérer la reconstruction, les mouvements de populations, surtout celles fuyant les Soviétiques dans l'est de l'Allemagne. Mais Patton recommence à faire des siennes, discutant notamment l'ordre de ne pas fraterniser avec les Allemands.

> *Lettre à Béatrice, 20 mai 1945*
> C'est le plus joli pays qui soit, avec des montagnes couvertes de neige, des forêts avec toutes les gammes de vert, des champs d'un autre vert. La guerre ne l'a pas touché le moins du monde. Il est plein de jolies filles qui, toutes, se disent tchèques.
> Le désir de combattre s'émousse et les soldats ne s'y remettront pas volontiers à moins que ce ne soit très bientôt.
> Je doute fort d'être envoyé en Chine à moins qu'il n'arrive quelque chose à Douglas MacArthur.
> Je souhaite que Tito ne m'empêche pas d'aller chez moi. S'il le fait, je lui réserve une raclée particulièrement soignée.

Patton ajoute : « Tito continue de faire l'imbécile et nul ne sait dans quelle mesure les Russes sont derrière lui [225]. Si nous devons nous battre contre eux, c'est le moment. À partir de maintenant, nous devenons plus faibles et ils se renforcent. » Avant de partir pour les États-Unis, Patton prévoit de faire un crochet par l'Angleterre, « c'est pourquoi je veux que Tito se manifeste ou la ferme. »

Le 4 juin, Patton part pour Paris d'où il doit s'envoler pour les États-Unis. Le 7, il arrive enfin à Boston où il est accueilli par Béatrice, son fils et ses filles. Puis, il entame un *War Bond Tour* (tournée pour la promotion des bonds de guerre) durant lequel il est célébré par une foule en liesse. Lors d'un discours, il dit : « C'est avec votre sang et vos bonds que nous avons écrasé les Allemands avant qu'ils ne soient ici. Cette ovation ne s'adresse pas à moi George S. Patton. George S. Patton n'est qu'un simple crochet où suspendre la 3e armée. » Patton ajoute que les hommes qui se font tuer ne sont pas des héros, car c'est par bêtise que l'on se fait tuer. Montrant du doigt les blessés venus assister à son discours, il s'exclame : « Ce sont ces

hommes-là qui sont des héros », avant de se mettre au garde-à-vous et d'effectuer le fameux salut « à la Patton », plus raide que jamais.

Patton s'envole ensuite pour Los Angeles où il fait un discours fleuve devant 100 000 personnes rassemblées dans le Los Angeles Coliseum : nouveau succès. Puis il entame une tournée, rend visite à sa sœur et visite un hôpital militaire. Devant les hommes gravement blessés, il dit : « Dieu me damne, si j'avais été un meilleur général, la plupart d'entre vous ne seriez pas ici. »

Patton triomphe. Partout où il va, c'est la même scène de liesse générale. Mais la petite phrase sur les héros prononcée à Boston ne tarde pas à ressurgir. Marshall reçoit une lettre d'un certain Alfred Stoddard d'Arizona qui écrit que son fils est mort au combat et enterré en France tandis que Patton donne des leçons d'héroïsme. Le sénateur Vandenberg reçoit une lettre d'un certain Nicholson du Michigan qui s'insurge contre le « donneur de gifles » et ses propos inacceptables et demande des excuses publiques. De nombreux journaux sont à leur tour submergés de lettres de mécontentement et d'indignation. Stimson est obligé d'organiser une conférence de presse pour calmer les esprits.

Début juillet, Patton se prépare à retourner en Europe. Il dit à ses filles : « Eh bien, au revoir mes enfants. Je ne vous reverrai plus. Prenez bien soin de George. Je reverrai votre mère, mais vous, je ne vous reverrai plus » avant d'ajouter « J'ai le sentiment que ma chance est épuisée. »

Patton a changé. « Il était évidemment plus vieux et plus grisonnant, mais en même temps plus mûr et plus calme… J'ai même perçu en lui un nouvel élément de grandeur », note Hazen Ayer qui s'occupe des finances familiales avec le beau-frère de Patton. Peu avant son départ pour l'Europe, ce dernier apprend qu'il n'ira pas se battre dans le Pacifique sauf indisponibilité de MacArthur. Il écrit : « Le dernier jour de mon séjour à Washington, alors que je parlais avec Cook, il me fit cette remarque : "George, il faut vous féliciter que Courtney Hodges soit parti pour la Chine. Il va y trouver des ennuis et il faudra qu'on vous y envoie pour le tirer d'affaire."

« Comme je le fis dans l'Ardenne, je suppose. Ce qui me rappelle à propos que Courtney Hodges et Omar Bradley ont reçu un DSM [226] pour leur défense infructueuse du saillant et que, moi, je n'ai rien eu pour avoir rétabli la situation. »

Le 3 juillet, c'est un Patton fatigué et démoralisé qui quitte Washington pour l'Europe.

> *Journal, 4 juillet*
> Peu après le lever du jour, nous survolions Le Havre lorsque le sergent Meeks me dit : « Mon général, voici la France, nous avons sûrement fait nos trente jours ! »
> En un sens j'éprouve une impression analogue parce que, exception faite pour notre famille proche, l'attitude des gens en Amérique, dans son ensemble, est inamicale par rapport à celle des Européens. Nul ne semble réaliser qu'on ne peut se battre pendant deux ans et demi et rester le même. Et pourtant vous êtes sensé revenir au pays avec les mêmes habitudes que vous aviez en partant, celles que vos compatriotes qui ne sont pas battus n'ont jamais perdues.

Arrivé à Paris, il écrit : « Hughes m'attendait au terrain et je suis allé jusqu'à son appartement au George V. Je fus surpris de constater que l'heure du lunch était déjà passée et nous avons donc pris quelques sandwiches. Il m'a demandé alors si je voulais aller à la réception que donnait l'ambassadeur des États-Unis pour l'Independance Day (4 juillet). Nous y sommes allés et j'ai été réconforté de constater que j'étais encore une personnalité importante.

« Cet interlude mis à part, Paris était triste et sans intérêt. »

La sinistrose de Patton prend fin lorsqu'il s'envole pour rejoindre son QG en Allemagne. Son avion est accompagné par des P-54 qui « jouaient sur notre avant comme des dauphins. » Au sol, un bataillon d'infanterie motorisée forme une garde d'honneur. Le long de la route menant à Bad Tolz, des motocyclistes l'accompagnent. Des chars sont également placés le long du parcours et une cinquantaine d'avions survole et protège le convoi. Patton est ému aux larmes par cet accueil. Il prononce un discours, « quelques mots bien choisis aux officiers et aux soldats rassemblés » avant de se rendre au mess des officiers pour un cocktail. « Je me sentis chaud au cœur de me retrouver parmi les soldats. »

> *Lettre à Béatrice, 7 juillet 1945*
> J'en suis toujours à me demander ce qu'il faut faire. J'ai cinq corps d'armée et quelque 30 divisions. J'en saurai plus dans un jour ou

deux. Je vous aime et vous me manquez.
Les retrouvailles avec sa 3e armée passées, Patton replonge dans l'asthénie. Fatigué, découragé et se sentant inutile, il assiste inquiet à la démobilisation de l'*US Army*.

CHAPITRE 43

AMERTUME

Le mois de juillet 1945 n'apporte rien de nouveau au bouillant chef de guerre. C'est à se demander si sa mission terrestre n'est finalement pas arrivée à son terme. Juillet est marqué par la conférence de Potsdam qui réunit le Britannique Clement Attlee, Joseph Staline et Harry Truman. Patton écrit à Béatrice : « Je ne suis allé à Potsdam qu'en visiteur, mais par la suite j'ai eu de longues conversations avec George Marshall et Harry Stimson. Hap Arnold est le seul en dehors de moi à comprendre ces Mongols. Mais le reste commence à se secouer. » Le temps où il organisait la conférence de Casablanca semble loin.

Le 19 juillet, Patton apprend que le major-général Floyd Parks, commandant du secteur américain de Berlin, souhaite l'inviter au passage en revue de la 2e division blindée.

> *Lettre à Béatrice, 21 juillet 1945*
> Je suis parti à 6 h 30 et arrivé en deux heures et demie. Nous aurions pu venir plus vite n'était le fait que si vous survolez le territoire occupé par les Russes, ils vous tirent dessus – délicieux amis. La revue fut splendide.
> Été à Potsdam et revu le palais que nous avons visité en 1912, vous, Nita, moi-même et toute la famille.
> L'endroit n'a pas été abîmé, mais tous les meubles et les tapis ont été pris par les Mongols.
> Nous avons vu aussi Berlin qui est loin d'être aussi démoli qu'on le représente.
> Les Mongols sont de mauvais types. Ils ont des gardes jusque dans le secteur américain et il m'a fallu un laissez-passer. En fait, je n'en ai pas eu besoin. Je n'ai eu qu'à montrer ma médaille (russe) et le monde m'appartenait…
> Berlin m'a donné le cafard. Nous avons détruit ce qui aurait pu être une bonne race et nous sommes en train de la remplacer par ces

sauvages mongols. Et toute l'Europe va devenir communiste. On raconte que pendant la première semaine après leur arrivée, ils tiraient sur toutes les femmes qui s'enfuyaient et violaient les autres…
Harry (Stimson) paraît fatigué. George (Marshall), très amical, presque sentimental. J'ai aussi vu le président qui a été charmant. Nous avons aussi maintenant des auxiliaires féminines. La mienne est secrétaire.

Lettre à Codman, 21 juillet 1945
On ne peut s'empêcher de penser que Berlin marque l'épitaphe finale de ce qui eût pu être une grande course. Je ne vois réellement pas comment ils pourraient se rétablir, particulièrement eu égard aux activités de certains de nos alliés, et je ne suis pas sûr du tout que nous ne soyons pas en train de sauter hors de la poêle à frire dans le feu en contribuant à ce qui se passe. Ceci toutefois est mon opinion personnelle que personne sans doute ne partage.

Lettre à Béatrice, 24 juillet 1945
Félix (de Luxembourg) a passé la nuit. Il est très sombre sur l'avenir de l'Europe. Ainsi pensent d'ailleurs tous les hommes qui ne cherchent pas un bon poste.

Pour soigner sa déprime, Patton, comme par le passé, travail d'arrache-pied au redressement de la Bavière. La priorité est accordée au rétablissement des infrastructures et des services administratifs. En revanche, la question de la dénazification est laissée de côté par le gouverneur qui la juge « stupide. » Ainsi, d'anciens nazis retrouvent les postes qu'ils occupaient au temps du IIIe Reich. Eisenhower est agacé par la résistance passive de son ami. Au mois d'août, il l'invite d'ailleurs à Frankfort pour un dîner et tente de lui faire entendre raison ; en vain. Le chef de la 3e armée écrit à Béatrice qu'il avait appris d'Ike « les dessous de pas mal de choses. Aussi bien, il ne doit pas dormir sur un lit de roses ! »

Lettre à Béatrice, 10 août 1945
Eh bien, la guerre est finie [227]. Nous venons tout juste d'entendre que le Japon lâchait. Et maintenant les horreurs de la paix, le pacifisme, les syndicats vont exercer leur domination sans limites. Je

voudrais être encore assez jeune pour me battre au cours de la prochaine. Ce serait… merveilleux de tuer ces Mongols.
La dernière fois qu'une guerre s'était arrêtée, j'avais écrit un poème. À présent, je me sens trop las. C'est affreux d'être trop vieux et passé et de le savoir.

Journal, 10 août
Une autre guerre se termine et avec elle mon utilité pour le monde. C'est pour moi personnellement une pensée bien attristante. À présent, tout ce qu'il me reste à faire, c'est de m'asseoir et d'attendre l'arrivée des gens des pompes funèbres et l'immortalité posthume. Heureusement, j'ai quand même à m'occuper de la dénazification et du gouvernement de la Bavière.

Sur la question du nazisme, Patton écrit, naïvement : « Il n'est pas plus passable à un homme d'avoir été fonctionnaire en Allemagne sans servir le nazisme au moins des lèvres, qu'à quelqu'un d'être maître des postes en Amérique sans avoir servi, fût-ce du bout des lèvres, le parti démocrate ou le parti républicain selon celui qui était au pouvoir. » En revanche, il remet la Bavière sur pied avec une rare efficacité : lignes téléphoniques, eau courante et électricité sont rapidement remises en service.

Lettre à Béatrice, 18 août 1945
J'étais particulièrement triste que vous ne fussiez pas ici hier. Juin m'avait demandé de venir à Paris pour la remise de quelques drapeaux français que nous avions pris aux Allemands.
Hier donc, lui et moi nous sommes rendus aux Invalides dans une auto découverte avec un grand concours de sirènes…
De là nous sommes allés à l'Arc de Triomphe où il y avait une grande foule, plusieurs milliers de personnes certainement…
Après les hymnes nationaux, j'ai pris une gerbe – qui m'a coûté 100 dollars – et, mettant un genou en terre, je l'ai posée sur la dalle. Alors a retenti la sonnerie aux morts, puis j'ai signé le livre d'or. La France en est pleine.
Je pense que c'est une plaisanterie que de donner le War Collège à Gerow. En France, il s'est montré le plus mauvais commandant de corps d'armée. Il ne restera plus rien pour moi en dehors des pompes

funèbres. Néanmoins, chaque fois que l'avenir paraissait sombre, je me suis toujours remis sur mes pieds… Et après tout, je puis toujours donner ma démission.

Lettre à Frederick Ayer, 21 août 1945
L'avènement de la bombe atomique n'a rien de plus surprenant que le geste du premier homme qui s'empara d'une roche pour écraser la cervelle d'un autre homme, dévaluant ainsi la méthode vieille comme le monde qui consistait à se battre avec ses dents et ses griffes. À coup sûr, cette bombe atomique n'est pas plus surprenante que le premier canon ou le premier moteur à essence ou le premier sous-marin. Je ne conteste pas l'intelligence de ceux qui l'ont mise au point, mais je déplore le manque d'intelligence de ceux qui veulent l'utiliser comme un moyen de rendre notre pays sans défense. La seule méthode pour arrêter le bombardement atomique d'un pays par des bombes volantes, comme ce sera le cas au début de la prochaine guerre, est d'être capable d'envahir le pays qui lance les bombes et de détruire les endroits où on les fabrique. Nous avons plusieurs fois fait la preuve que nous ne pouvons pas détruire une usine par un bombardement aérien. En fait, j'en sais considérablement plus sur la bombe que je ne suis autorisé à le dire, mais… les Allemands n'avaient guère progressé avec les leurs et ils utilisaient un autre atome, je veux parler de l'hydrogène.

Patton continue de mener « sa » province comme il l'entend, remettant en cause les ordres stricts d'Eisenhower sur les anciens nazis avant de déraper de nouveau, cette fois-ci sur les juifs qu'il pense être à l'origine d'un complot !

Lettre à Béatrice, 27 août 1945
Je suis allé à Francfort pour une conférence sur le gouvernement civil. Si ce que nous sommes en train de faire est la « Liberté » alors donnez-moi la mort.
Je ne comprends pas comment les Américains peuvent tomber si bas. C'est un coup des Juifs, j'en suis sûr.

Lettre à Béatrice, 31 août 1945

Je suis décidé à quitter l'armée lorsque je partirai d'ici. Du moins est-ce ce que je pense aujourd'hui. Je ne vois aucun poste qui me séduise. Mais il m'est déjà arrivé de me trouver dans une impasse et de m'en sortir pour le mieux. Peut-être quelque chose va-t-il changer. Et de toute façon, nous avons le bateau et les nouveaux chevaux…

… En fait, les Allemands sont le seul peuple décent qui subsiste en Europe. Il faut choisir entre eux et les Russes. Je préfère les Allemands. Ainsi pensent nos cousins…

J'ai maintenant Van S. Merle-Smith comme aide de camp. Il joue au squash et au badminton et c'est un gentleman.

Journal, 31 août

Aujourd'hui nous avons reçu l'ordre d'étudier les possibilités de détruire le nid d'aigle de Hitler à Berchtesgaden, afin d'empêcher qu'il ne devienne un sanctuaire du nazisme. Si quelque chose doit en faire un sanctuaire, ce sera bien de le détruire. D'ailleurs, la première chose que nos soldats demandent à voir lorsqu'ils sont de passage, c'est cet observatoire. À ce jour, près de 40 000 l'ont visité. J'ai écrit au général Eisenhower pour lui préciser ces points et j'ai confiance que l'ordre ne sera pas appliqué.

CHAPITRE 44

DÉRAPAGES

Lettre à Béatrice, 2 septembre 1945
Tout ce que je dis n'est pas seulement déformé, mais aussi séparé de son contexte. Je ne sais quel est l'avenir qui m'attend, mais je suis en train d'acquérir une grande pratique des fils de garce…
Je n'ai jamais entendu dire que nous avons combattu pour dénazifier l'Allemagne – il faut vivre pour apprendre. Ce que nous sommes en train de faire, c'est de détruire complètement le seul état européen semi-moderne, si bien que la Russie pourra aisément avaler le tout.

Lettre à Béatrice, 11 septembre 1945
Je ne crois pas m'être jamais trouvé aussi fatigué et courbatu que je l'étais hier. Je n'avais pas compris à quel point j'étais en mauvaise forme.
Je suis parti d'ici après le déjeuner le 6 pour aller par avion à Berlin où m'attendait une garde d'honneur fournie par la 82e Aéroportée. C'était réellement très réussi pour une démonstration de soldats casqués. Puis je me rendis à la villa d'Eisenhower qu'il avait très aimablement mise à ma disposition.
J'ai pu faire une sortie à bord d'un 8 mètres, un gentil bateau où l'on peut coucher à quatre. Très joli…
Le 7, eut lieu une revue interalliée pour célébrer la victoire contre le Japon. Américains, Anglais, Français et Russes avaient chacun 1 000 hommes et 50 véhicules pour le défilé. Le maréchal Joukov était le plus ancien, puis moi. Il était en tenue de cérémonie, un peu comme un comique d'opéra, et couvert de médailles. Il est petit, plutôt gras, avec un menton proéminent comme un singe, et de bons yeux bleus. Il vient de la cavalerie. Nos troupes se présentaient le mieux, puis venaient les Russes.
Les Russes ont une quantité de nouveaux chars lourds dont ils sont très fiers. Le maréchal m'a demandé comment je les trouvais. Je lui ai

dit que je ne les aimais pas et ce fut une vraie dispute. Apparemment, je devais être la première personne à lui tenir tête. Après la prise d'armes, j'ai été en avion à Pilsen où j'ai passé en revue la 16e blindée.
Le 8, nous étions à Brow dans les Sudètes à chasser le canard. Cela nous mena jusque vers 3 heures de l'après-midi, après quoi nous commençâmes à arpenter les champs de pommes de terre à la recherche de perdrix hongroises… ce qui se prolongea jusqu'à 6 heures du soir, si bien que nous sommes restés sur nos jambes pendant environ dix heures.
Là-dessus, danse jusque vers 10 heures et enfin j'ai pu aller au lit. Mais nous nous sommes levés à 4 h 30 pour chasser le cerf, et j'ai marché dans la montagne pendant deux heures sans en voir un seul. En revanche, toutes les variétés de champignons que l'on voit sur les planches en couleurs des encyclopédies, rouges avec des points jaunes, jaunes avec des taches rouges… rouges, verts, rosés et jaunes, par centaines.

Lettre à Béatrice, 14 septembre 1945
Je devais me rendre à Nancy ce matin pour y être fait citoyen d'honneur, mais Ike m'a téléphoné qu'il venait ici et qu'il valait mieux que je restasse pour le voir. Peut-être pourrai-je lui faire toucher du doigt la menace que représentent les M (ongols). Ils ont 300 000 hommes en Tchécoslovaquie et en acheminent 200 000 de plus alors que nous enlevons les nôtres afin que nos garçons soient à la maison pour Noël. Cela pourrait tout aussi bien leur valoir de se retrouver dans les tranchées au printemps. Je suis franchement opposé à toute cette affaire autour des criminels de guerre. Je n'admets pas non plus qu'on envoie les prisonniers de guerre travailler comme des esclaves dans les contrées étrangères (et particulièrement en France) où beaucoup mourront de faim.
Il m'arrive parfois de penser que je ferais mieux de donner ma démission et de ne pas continuer à participer à la dégradation de mon pays. Le brigadier général Mickelsen, chef du 5e Bureau à l'état-major d'Eisenhower (chargé des affaires des personnes déplacées), m'a montré le rapport d'un nommé Harrison sur la situation des personnes déplacées en Europe et notamment celle des Juifs.

Harrison appartient au State Department. Ce rapport contenait beaucoup d'allégations contre Eisenhower, l'armée et ses différents chefs. L'un de leurs principaux griefs est le fait que les réfugiés sont gardés sous surveillance dans des camps. Évidemment, Harrison ne paraît pas se douter que si on ne les gardait pas, ils se répandraient à travers le pays comme des sauterelles et qu'il faudrait bien vite en venir à les reprendre après qu'un bon nombre d'entre eux auraient été abattus et passablement d'Allemands pillés et assassinés.

Le brillant Mr Harrison se plaint ensuite des conditions d'hygiène, ignorant évidemment le fait que nous devons, fréquemment employer la force pour empêcher les hôtes du camp, qu'ils soient Juifs, Allemands ou autres, de déféquer sur les parquets alors qu'ils disposent à l'extérieur de toutes les commodités nécessaires. Évidemment, c'est toujours le virus inoculé par Morgenthau et Baruch d'une revanche sémitique sur tous les Allemands qui se manifeste. Harrison et ses collaborateurs estiment que les civils allemands devraient être expulsés de leurs demeures afin qu'on puisse y loger les réfugiés.

Il y a deux points qui clochent dans ce postulat. D'abord, en expulsant un individu allemand, nous punissons un individu allemand, alors que la punition n'est pas destinée à frapper l'individu mais la race. En outre, il est contraire à ma conscience d'Anglo-Saxon de chasser de chez lui qui que ce soit sans que ce soit en exécution régulière de la loi. En second lieu, Harrison et les gens de son espèce croient que ces personnes déplacées sont des êtres humains, ce qui n'est pas le cas, et ceci vaut particulièrement pour les Juifs qui sont au-dessous des animaux. Je me rappelle qu'un jour à Troina en Sicile, le général Gay disait qu'il n'était pas question de gens obligés de vivre avec des animaux sales, mais d'animaux vivant avec des gens sales. Encore, à cette époque, n'avait-il pas vu de réfugiés juifs.

Aussi bien, je ne vois pas pourquoi les Juifs devraient être traités différemment des catholiques, protestants, mahométans ou des mormons. Pourtant il me semble évident que nous allons avoir à en passer par là, et je vais, dans la mesure du possible, m'efforcer de le faire sans douleur en prenant certains groupes d'immeubles dans

plusieurs villes pour y installer des Juifs, en nombre inférieur à 20 000, dans des ghettos améliorés.
Les mettre dans des fermes serait désastreux, car cela reviendrait à disloquer l'économie agricole bavaroise dont nous dépendons pour la fourniture de tout ce qui, en matière d'aliments, n'est pas distribué aux frais du contribuable américain.

Journal, 17 septembre
Eisenhower et moi nous sommes rendus à Munich pour y inspecter un camp de réfugiés de la Baltique. Ces réfugiés baltes sont ceux qui se comportent le mieux parmi toutes les personnes déplacées, et le camp était extrêmement propre à tout point de vue. Nous fûmes tous les deux – du moins je le crois – enchantés de la situation que nous y observâmes.
À 45 minutes de là se trouvait un camp juif… installé dans ce qui avait été un hôpital allemand. Les immeubles y étaient donc en bon état d'entretien lorsque les Juifs s'y installèrent, mais en très mauvais état lorsque nous y sommes arrivés, parce que les réfugiés juifs, ou du moins la majorité d'entre eux, n'ont aucune idée des relations humaines. Ils se refusent, même lorsqu'elles sont utilisables, à se servir des latrines, préférant se soulager sur les planchers.
Il se trouva que nous étions tombés sur la fête du Yom Kippour, si bien qu'ils étaient tous rassemblés dans une grande bâtisse en bois qu'ils appelaient synagogue. Il revenait à Eisenhower de leur adresser la parole. Nous entrâmes donc dans cette synagogue où se trouvait entassée la plus grande bande d'humanité puante que j'eusse jamais vue. Parvenu à mi-chemin, le grand rabbin couvert d'un chapeau de fourrure semblable à celui que portait Henri VIII d'Angleterre, et d'un surplis brodé fort sale, s'avança pour accueillir le général. Un de ses assistants portait une copie du Talmud écrite sur une feuille enroulée autour d'une baguette.
Pour commencer, un civil juif nous fit un long discours que personne ne semblait se soucier de traduire. Après quoi le général Eisenhower monta sur une estrade où je le suivis et il y fit un discours bref, mais excellent, qui fut traduit paragraphe par paragraphe.
Je crois que c'était la première fois qu'Eisenhower inspectait ou voyait autant de réfugiés. Bien entendu, j'en avais déjà vu beaucoup

depuis le début, mais continuais à m'émerveiller de ce que des êtres qui se prétendaient faits à l'image de Dieu pussent avoir l'aspect qu'ils avaient ou se comporter comme ils le faisaient.

Patton ne rate pas une occasion de déraper. Certes, pour l'instant, les propos antisémites du général sont dans une large part réservés à son journal et aux lettres qu'il envoie à Béatrice. Mais il lui arrive de lâcher quelques phrases assassines en public. À croire que le « maître de guerre », sans bataille à livrer, ne cherche la rupture. Car si Patton pouvait compter sur le secrétaire d'État à la guerre Stimson pour rattraper ses bourdes et lui éviter d'être renvoyé de l'armée, les choses ne tardent pas à évoluer. Le 19 septembre, Stimson donne sa démission. Il est remplacé par Patterson. Patton voit également Codman et Bradley rentrer aux États-Unis. Même son ami et proche conseiller Gay part en permission au pays. Patton se retrouve donc seul, au moment où la foudre va encore le frapper.

Le 19 novembre, dans un article publié par le *New York Times*, Raymond Daniell révèle que « les nazis tiennent encore quelques-uns des meilleurs postes dans le commerce et l'industrie. » L'affaire aurait pu en rester là, mais Daniell rapporte un commentaire prétendument prononcé par Patton qui aurait demandé au conseiller du gouvernement militaire en charge de l'épuration des banques, « s'il ne trouvait pas stupide d'essayer de se débarrasser des gens les plus intelligents » en Allemagne.

Journal, 21 septembre

Le général Louis Craig est venu me voir ce matin et m'a expliqué les dispositions qu'il avait prises pour s'occuper du cas des Juifs. Il lui a fallu, contre son sentiment et le mien, expulser vingt-deux familles de riches Allemands de leurs maisons pour y loger les animaux. Je lui ai recommandé de faire prendre des photographies des lieux avant qu'ils ne soient occupés par les Juifs, et ensuite, après. Je lui ai également dit de déplacer les Allemands avec la plus grande considération et de leur fournir des moyens de transport pour emporter le maximum possible de leurs biens.

Craig me dit avoir inspecté un autre camp juif hier où il a constaté qu'hommes et femmes utilisaient des toilettes voisines sans la moindre séparation alors qu'il y avait tout ce qu'il fallait pour en faire

des lieux individuellement isolés. Mais les Juifs sont trop paresseux pour se donner cette peine.
Il ajoute que la condition et la saleté de ce camp sont indicibles. Dans une chambre, il a trouvé dix personnes, six hommes et quatre femmes occupant quatre lits à deux places. Il faut croire que ces réfugiés n'ont jamais eu la moindre idée de la décence ou qu'ils l'ont perdue au cours de leur internement par les Allemands. Mon opinion personnelle est que personne ne peut tomber à un niveau de dégradation semblable à celui que ces gens ont atteint en ce court espace de quatre ans.

Patton dérape une nouvelle fois, comme il l'avait fait en Afrique du Nord, en Égypte et en Sicile. Son antisémitisme commence à déborder du cadre strict de ses correspondances. Fatigué, très nerveux, Patton est au bord de l'implosion. Le 22 septembre, lors d'une conférence de presse organisée au sein de son QG de Bad Tolz, il ressort sa comparaison douteuse entre les nazis, les républicains et les démocrates américains. La patience d'Eisenhower atteint ses limites.

Journal, 22 septembre
Ce matin, nous avions toute la canaille et les chiens sans queue de la grande presse américaine. (Je) les avais toujours eus de mon bord. Aujourd'hui, l'on sentait une hostilité manifeste non contre moi personnellement, mais contre l'armée en général. Ils en avaient principalement contre le fait que nous jouons le mauvais cheval pour le choix du gouverneur ou du président de Bavière. La témérité du journaliste à suggérer qu'il en savait plus au sujet de ce que nous avons à faire que je n'en sais moi-même – encore que je ne sache rien – m'a rendu fou, et c'est bien ce qu'ils cherchaient.

Lettre à Béatrice, 22 septembre 1945
Je serai sans doute à la une avant que vous ne receviez cette lettre. La presse s'efforce de me présenter comme plus désireux de rétablir l'ordre en Allemagne que de faire la chasse aux Nazis. Je ne puis même pas leur dire la vérité qui est qu'à moins de rétablir l'Allemagne, nous sommes certains que le communisme s'étendra sur l'Amérique.

Lettre à Codman, 25 septembre 1945
Je me retrouve à nouveau dans une de ces périodes critiques où je puis tout aussi bien être renvoyé chez moi à tout moment. Vous ne manquez certainement pas grand-chose à ne pas vous trouver ici.

Lettre à Béatrice, 25 septembre 1945
Si le diable et Moïse s'étaient concertés pour rendre plus certaine la reprise des hostilités, ils n'auraient pu accoucher d'un document de meilleure qualité que celui que je vous joins ici d'après la revue *Army Talks*.
Comme toujours entre alliés, ce n'est qu'un compromis, mais c'est la Russie qui donne le moins, car elle sait ce qu'elle veut – la conquête du monde – alors que les autres ne le savent pas. George n'a pas à avoir peur de manquer la guerre. La prochaine est en route.

Journal, 25 septembre
Après le dîner, j'ai reçu un télégramme du général Eisenhower disant qu'on m'accusait d'être en désaccord avec lui sur la conduite de la dénazification en Bavière et me demandant de le rejoindre par avion soit mercredi, soit jeudi selon que le temps le permettrait.
Il se pourrait fort bien que les Philistins eussent enfin réussi à avoir ma peau. D'un autre côté, toutes les fois que j'ai eu de sérieux ennuis ou que j'ai cru en avoir, les choses ont tourné à mon avantage. Cette fois, au moins, je ne suis pas contraint de me mettre sur la défensive.

Journal, 26 septembre
Les conditions météorologiques m'ont empêché de voler jusqu'à Francfort et j'en ai été ravi car j'avais déjà refusé par trois fois une invitation du général Béthouart à une chasse au chamois.
Nous sommes partis en voiture le major Merle-Smith et moi-même, et avons passé la frontière où l'on nous attendait. Nous avons laissé notre voiture pour des jeeps. Mon guide avait une vue remarquable et distinguait les chamois à l'œil nu là où je ne pouvais les découvrir qu'avec des jumelles à fort grossissement. J'en ai tiré un à environ 300 mètres avec une Springfield de 6 mm équipée d'une lunette. C'était parfait en direction, mais un pied trop bas.

Nous nous sommes arrêtés dans la maison d'un habitant du pays pour laisser passer une tempête de neige. J'ai remarqué que l'homme boitait et lui ai demandé pourquoi. Ne connaissant pas l'allemand, j'ai dû deviner sa réponse et crois avoir compris qu'il s'était coupé le pied avec une hache et qu'il était à moitié pourri. Nous sortîmes la trousse d'urgence de la jeep pour le panser. Après quoi nous marchâmes encore deux heures et demie environ sous la neige ou la pluie sans voir un seul chamois.

Nous repartîmes ensuite en auto jusqu'à un chalet suisse que je soupçonne avoir appartenu à l'ancien empereur d'Autriche et où nous eûmes un excellent dîner à la française, y compris des huîtres que j'ai dû manger sans « dressing » (assaisonnement) – je ne parle pas pour moi, mais pour les huîtres [228].

Après le dîner, le général Béthouart m'a offert un Mauser 8 mm réellement très joli avec un jeu de détentes et une lunette télescopique. Il ne fait aucun doute que c'était le fruit d'un vol, mais probablement dans un magasin, car c'était une arme absolument neuve.

Journal, 27 septembre

Nous avons pris le petit déjeuner à 4 h 30 et sommes partis avec un autre guide en direction d'une nouvelle vallée. Nous avons vu deux groupes de chamois qui, d'après le guide qui les observa à la longue-vue, ne contenaient aucune tête permise… mais comme nous descendions dans la vallée, nous en aperçûmes un à une distance d'un peu moins de 1 000 mètres. Nous le suivîmes longtemps en nous dissimulant, mais comme nous n'en étions plus qu'à 100 mètres, il nous vit et s'enfuit en courant. Le sergent Terrill en repéra un autre sur le versant opposé. Après une rapide approche, je fus assez heureux pour le tirer à 350 mètres de derrière un rocher et le toucher du premier coup avec mon nouveau fusil.

La campagne de presse continue contre moi, mais semble perdre de sa force.

Le 27 septembre, Murphy rencontre Patton et lui demande de relever le ministre-président de Bavière Schaeffer afin que le gouvernement bavarois

soit un peu moins composé d'hommes de droite. Mais Patton, en colère, rejette la proposition.

Quelques heures plus tard, il reçoit l'ordre de se présenter au QG d'Eisenhower dès le lendemain.

CHAPITRE 45

AU PLACARD

Journal, 29 septembre
Le temps interdisait tout vol hier, si bien qu'avec Merle-Smith, nous sommes allés en auto à Francfort.
Tout le long du trajet, j'avais, suivant une habitude vieille de quarante ans, examiné comment j'attaquerais les diverses positions qui se présentaient dans ce paysage changeant, ou comment je disposerais mes forces pour une bataille d'arrière-garde, lorsque soudain l'idée me vint que j'avais réellement mené ma dernière guerre et que ce seraient d'autres que moi qui auraient à tenir ces positions. Je ne croyais pas du tout impossible de me voir relever de mon commandement.
Après sept heures et demie de route, nous atteignîmes le quartier général d'Eisenhower. Ike se montra très amical et me fit un long sermon sur l'impossibilité où j'étais de garder la bouche fermée. Je lui dis que dans le cas particulier, les mots qu'on me prêtait avaient été délibérément altérés.
Quelque chose de surprenant survint au cours de la conversation. Hier, je pensais que ma plus grande qualité mais en même temps mon plus grave défaut, c'était peut-être mon honnêteté et mon manque de motifs cachés. Pour Ike, c'était plutôt mon audace.
Il déclara qu'il était certainement aussi coupable que moi du fait que connaissant ma force et ma faiblesse comme il les connaissait, il n'eût jamais dû me confier les fonctions de gouverneur militaire. Je lui répondis que j'étais fermement convaincu que la Bavière était l'État le mieux gouverné de toute l'Allemagne… Nous avons vraisemblablement beaucoup mieux dénazifié qu'aucun autre État.
Ike ajouta que s'il avait pu trouver à l'époque un commandement adéquat pour moi, il me l'aurait confié plutôt que me laisser agir en tant que gouverneur militaire de Bavière. Il était apparemment frappé de l'idée que, Gerow devant rentrer en Amérique, ce pourrait être une

bonne idée de me transférer à la Quinzième Armée dont la mission était d'écrire l'histoire et les enseignements de la guerre. Il me parla de tout cela, ajoutant que certains trouveraient peut-être à redire de me voir prendre la place d'un général à trois étoiles, encore que lui aussi ait été commandant d'une armée.

Je répondis qu'à mon sens, je devais simplement être relevé de mon commandement, mais il m'assura que ce n'était absolument pas son intention et qu'aucune pression dans ce sens n'était d'ailleurs venue des États-Unis.

Dans ces conditions, ne pouvais-je continuer à exercer le commandement de la Troisième Armée et le gouvernement de la Bavière ?

Il me dit qu'après mûre réflexion, je pourrais certainement le continuer pendant dix jours ou deux semaines et qu'ensuite je devrais prendre le commandement de la Quinzième Armée parce que, bien qu'il eût parfaitement confiance que je ferais mon devoir complètement comme je le comprenais, il avait l'impression que je ne croyais pas à la politique qu'on appliquait et que, même si je n'avais pas exprimé cette opinion à mon état-major, tous ses membres en avaient absorbé l'essence exactement comme ils étaient imbus de mon système de combat.

Pour l'instant j'hésite entre deux attitudes. Si je suis limogé à la Quinzième Armée, faut-il accepter ou donner ma démission ? En adoptant cette dernière solution, je satisferais à ma propre estime aux dépens de ma réputation, mais ce serait peut-être faire prématurément un martyr. Je suis convaincu que dès que cette rengaine de la « dénazification » sera usée jusqu'à la corde et que les gens n'y verront plus qu'une façon d'encourager le bolchevisme, le pendule repartira dans la direction opposée.

Au cours de l'entretien, le général Eisenhower fit entrer le général Adcock, chef de son 5e Bureau ainsi qu'un certain professeur Dorn. Apparemment, c'est ce dernier qui fournit à Adcock toutes ses informations. C'est un individu très habile – un Allemand cent pour cent, je pense, et très probablement un crypto-communiste. J'ai eu le plus grand mal à conserver mon calme, mais je savais que si je faisais un éclat, je ne ferais qu'ajouter à la masse des rapports défavorables déjà accumulés contre moi.

Eisenhower déclara encore au cours de la conversation que plusieurs de ses officiers d'état-major lui avaient rapporté que, selon mes dires, nous devrions renforcer l'Allemagne, car nous devions nous préparer à faire la guerre à la Russie dans cinq ans. Les deux officiers qui lui ont dit ça ne peuvent être qu'Adcock et Bull, car je n'ai jamais exprimé cet avis que devant eux, et sur l'hypothèse, évidemment erronée, qu'ils étaient mes amis.
Ike fit également cette déclaration sensationnelle que, si la chose importante pendant les hostilités était l'ordre et la discipline, maintenant que la guerre était finie, l'important était de rester d'accord avec l'opinion mondiale – qu'elle eût tort ou raison.
Il y a apparemment chez Ike un complexe messianique d'un degré élevé. Comment lui en vouloir ? Tout le monde lui lèche les bottes sauf moi.
J'ai demandé au professeur quels étaient les principaux griefs contre Fritz Schaeffer et il m'est apparu… qu'il avait gardé dans son cabinet, à des postes mineurs, il est vrai, une vingtaine de personnes (16 à l'Agriculture et 4 aux Finances) qui devraient obligatoirement être renvoyées selon nos instructions.
Le général a dit alors qu'à son point de vue peu importe dans quelle mesure le renvoi immédiat de tous les fonctionnaires nazi affectait l'administration bavaroise. Il faut les renvoyer, car son expérience lui a appris qu'on trouve toujours quelque sous-ordre pour tenir la place de son supérieur. Je crois que c'est vrai, et c'est probablement vrai dans le cas du gouvernement général. Étrange comme moi qui suis prêt à casser des têtes dans la bataille, je me sens freiné en temps de paix par mon hérédité anglo-saxonne lorsqu'il s'agit de renvoyer des gens en dehors d'une procédure régulière. Néanmoins je vais me conformer aux désirs d'Eisenhower dans l'esprit et à la lettre.
Comme il était évident d'après l'attitude d'Eisenhower qu'il nous faudrait renvoyer Fritz Schaeffer, je lui demandai qui il voulait comme président. Il me dit de le demander à Dorn, qui recommanda un certain Dr Wilhelm Hoegner. J'ai donc appelé Harkins à 6 h 30 et lui ai dit de renvoyer Schaeffer, Lange et Rattenhuber et tous les membres de leurs ministères le moindrement teintés de nazisme, sans égards pour le chaos qui pourrait en résulter dans l'administration de la Bavière, et tant pis si les gens avaient froid ou faim, non seulement

chez les Allemands, mais aussi dans les camps de réfugiés. Tout le monde parut enchanté excepté moi. Ike paraissait très soucieux de ne pas paraître trop amical avec moi, car l'un de ses premiers mots fut pour dire : « Si vous passez la nuit, bien entendu, je vous garde chez moi, mais comme j'ai l'impression que vous devez être de retour à Bad Tolz aussi rapidement que possible, j'ai mon train tout prêt à vous emmener : il part à 7 heures. » Il était à ce moment 6 h 30 du soir. J'ai pris le train.

En partant, nous avons trouvé dans le hall le groupe de journalistes responsable de toute cette affaire. Eisenhower leur a demandé ce qu'ils voulaient, et ils lui ont demandé de faire une déclaration sur l'objet de notre entretien. Il leur répondit : « Je tiens conférence avec mes commandants d'armées chaque fois que j'en éprouve l'envie. Un point c'est tout », et il s'en alla.

Pendant toute la durée du précédent entretien, Eisenhower m'avait paru plus excité que je ne l'avais jamais vu et je pense qu'on peut rattacher cela au fait qu'il se fait beaucoup de souci du retard avec lequel intervient sa désignation comme chef d'état-major aux États-Unis et la crainte qu'il éprouve de perdre une partie de son prestige en s'attardant ici. Je pense que cette crainte est justifiée, mais je ne vais pas jusqu'à croire qu'une peur psychotique puisse à ce point le faire sortir de son excellent naturel et se conduire de façon immorale vis-à-vis des Allemands.

Lettre à Béatrice, 29 septembre 1945

Votre radiogramme suggérant de demander une enquête officielle… tombe comme une démonstration de votre loyauté.

Pour le moment présent, je suis cependant convaincu qu'une enquête serait futile.

Tout ce bruit que l'on fait contre moi n'est qu'un moyen utilisé par les Juifs et les communistes, non sans quelque succès, pour obtenir un démembrement plus complet de l'Allemagne. Je pense que si je donnais ma démission comme j'ai proposé de le faire hier, je ne ferais que me discréditer sans le moindre avantage…

Cette noble dame (la Quinzième Armée)… a pour mission de reconsidérer la stratégie et la tactique de la guerre afin de voir dans quelle mesure la première s'est conformée aux plans et comment la

tactique a changé. Ne serait-ce le fait qu'en ce qui me concerne ce ne sera qu'un limogeage honorifique, je la préférerais de loin au rôle d'exécuteur de la meilleure race qui existe en Europe.
Plus tard, lorsque les gens s'éveilleront à ce qui est en train de se passer, je pourrai expliquer pourquoi j'ai accepté ce poste.
Suis-je un faible et un lâche ? Suis-je en train de placer ma réputation posthume au-dessus de mon honneur présent ? Dieu, comme je souhaiterais le savoir.
P-S. Personne ne paraît se soucier de la façon dont la Bavière est menée. Tout ce qui les intéresse maintenant, c'est de savoir comment elle est ruinée.

Journal, 30 septembre
Bedell Smith a téléphoné vers 13 h 30 hier et m'a lu une lettre du général Eisenhower que ce dernier lui avait dit de me lire.
Ainsi, un autre dé vient d'être jeté, et c'est sans doute ce qu'il peut y avoir de mieux, car je suis sûr que Lucien Truscott fera aussi bien qu'il est possible dans une situation aussi impossible.

Lettre à Béatrice, 1er octobre 1945
Dans ma présente tournure d'esprit, ce qui me paraît le plus remarquable à présent est la différence entre l'attitude de Harry (Stimson) toujours prêt à soutenir George Marshall et l'agilité de homard avec laquelle le haut commandement bat en arrière lorsque l'un de nous est attaqué.
En un sens, je suis enchanté de m'en aller, car je déteste le rôle qu'on nous oblige à jouer et les méthodes qu'on nous impose.
Je m'estimerais davantage si l'on me demandait seulement de me retirer immédiatement, mais en ce cas, tout ce que je pourrais dire à l'avenir serait imputé au ressentiment.
Quoi qu'il en soit, pour le moment, j'en suis malade.

Lettre à Handy, 2 octobre 1945
D'un point de vue personnel, cette nouvelle affectation est plus conforme à mes tendances académiques naturelles que le gouvernement de la Bavière, mais je regrette naturellement d'être relevé, quelles que soient les formes qui y sont mises, dans des

circonstances qui peuvent être considérées comme défavorables à ma réputation.

Patton vit très mal cette mise au placard. Se retrouver dans une unité « gratte-papier » est pour lui la pire des insultes. Le 10 octobre, le général Truscott fait une conférence de presse durant laquelle il déclare : « J'ai laissé derrière moi trop de croix blanches en Afrique du Nord, en Italie et en France, et j'ai vu trop de jeunes gens blessés et mutilés pour ne pas être en complète sympathie avec une politique décidée à extirper les racines et les branches de cette force du mal, le nazisme, qui a déchaîné cet holocauste sur le monde. » Le nouveau chef de la 3e armée est dans le rang et, lui, ne discutera pas les ordres. Eisenhower peut maintenant souffler.

Une grande unité administrative dont la mission principale est d'écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Telle est la raison d'être de la 15e armée. Patton voit disparaître définitivement l'espoir de retourner au feu. Suite à cette prise de commandement, il décide de quitter l'armée dès l'année suivante.

Journal, 8 octobre
Le train est arrivé à Bad Nauheim vers 5 h 30 ce matin. Après le petit déjeuner, le général Leven Allen est venu me prendre à 8 h 30 pour aller aux bureaux de la Quinzième Armée.
Il m'a donné de bonnes indications (sur la mission du quartier général).

Lettre à Béatrice, 10 octobre 1945
C'est tout à fait comme… la vieille Section Historique à Washington. Nous écrivons des masses de choses que jamais personne ne lira.

Journal, 13 octobre
John Eisenhower a dit à son père hier que depuis que j'ai pris la Quinzième Armée, les gens ont commencé à travailler.

Lettre à Codman, 18 octobre 1945
Mes plans sont à présent d'en finir avec ce job qui est purement académique, aux environs du 1er janvier, puis d'offrir ma démission, après quoi je pourrai dire tout ce qui me passera par la tête. Mon opinion personnelle est, qu'en dehors de moi, tout le monde n'est

qu'un b… de pusillanimes et qu'à rester perpétuellement à leur contact, je deviendrai comme eux.

Lettre à Béatrice, 20 octobre 1945
Je sais que j'ai raison et que les autres peuvent bien tous aller en enfer où j'espère bien qu'ils iront effectivement et qu'il y aura foule.

Lettre à Béatrice, 22 octobre 1945
Vous ai-je dit que le 25 Du Gall [229] doit me remettre une décoration quelconque ? Le général Giraud est venu me voir pour me dire que la France était choquée jusqu'au fond du cœur du traitement qu'on infligeait au plus grand soldat depuis Napoléon.
Comment attendre d'un homme qui vise déjà la présidence qu'il ait la moindre épine dorsale [230] ?

Journal, 23 octobre
Demain… l'avion pour Paris pour déjeuner avec de Gaulle… et me faire décorer. Une lettre du général Juin… exposait que la France a toujours désiré et que le général de Gaulle qui représentait la France, désirait aussi me décorer pour la part prééminente que j'ai prise à la libération de la France, mais qu'à la suite de ma mutation récente, la France était deux fois plus désireuse qu'avant de me faire cet honneur.

Journal, 25 octobre
Reçu au ministère de la Guerre… pour un déjeuner spécial offert en mon honneur… par le général de Gaulle. Il y avait environ trente-cinq convives.
À la fin du repas… il m'a comparé à toutes sortes de gens depuis Napoléon jusqu'à de plus modestes. J'ai répondu… que l'histoire des grands chefs de guerre français a toujours été un modèle pour les soldats américains et que dans cette pièce se trouvaient les bustes de deux de ces chefs et aussi deux autres grands chefs vivants. Les bustes étaient ceux de Turenne et de Condé, les soldats vivants, de Gaulle et Juin. Apparemment cela fit une excellente impression sur le président général.
Nous sommes allés ensuite aux Invalides, et jusqu'à la tombe de Napoléon, et même au niveau inférieur où les gens ne sont

normalement pas admis. C'était très impressionnant et nous avons tous été enchantés.
À 20 heures, nous avons été dîner chez Juin, Merle-Smith et moi. À son ordinaire, Juin est parti sur la question des Russes en qui il n'a aucune confiance et qu'il redoute autant que moi.

Le 26, Patton visite Paris puis : « Nous allâmes à Versailles où je pus donner un coup d'œil rapide. Je n'y étais pas retourné depuis 1912, mais cela n'avait pas changé. »

Les jours suivants, il effectue une tournée de la victoire à Rennes, à Angers et à Chartres où il est acclamé à chacune de ses apparitions. « J'avais récolté dix citoyennetés d'honneur, deux plaques, et de formidables raisons d'attraper une indigestion. Suis allé aux Folies-Bergère, qui n'ont cessé de baisser depuis 1912.

« Tout ce damné monde est en train de devenir communiste. Les dernières troupes américaines qui quitteront l'Europe devront livrer un combat d'arrière-garde.

« L'état-major prépare pour moi une grande démonstration pour le 11 – triste journée ! (celle des 60 ans). »

Journal, 2 novembre
Dans leur zone d'occupation, les Russes donnent des rations alimentaires plus importantes aux Allemands qui se font communistes. Cela rappelle la méthode de Mahomet pour recruter des musulmans. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Lettre à son fils George, 3 novembre 1945
Il est tout naturel que mes discours aient une tournure napoléonienne, puisque, comme vous le savez, j'ai étudié Napoléon toute ma vie. Vous vous trompez en disant que c'était une autre sorte de guerre – lui et moi nous nous battions de la même façon, mais mes moyens étaient supérieurs aux siens.

Lettre à Béatrice, 18 novembre 1945
J'espère partir par mer aux environs du 1er de l'an. Ainsi pourrai-je emporter avec moi mes innombrables cartons d'archives sans m'exposer à les voir perdus au cours du transit…

Pour l'instant, la démission me paraît la seule solution, mais on ne peut jamais dire…
J'ai réellement le frisson pour l'avenir de notre pays.

Journal, 25 novembre
Été à Metz… d'abord chez le général Dody, gouverneur de la place, où nous avons pris le champagne. De là nous sommes allés à la mairie et avons continué à pied jusqu'à la cathédrale au milieu d'une immense foule.
Le service fut très long, par une température de 0 °C qui justifiait largement la pèlerine d'hermine des vieux chanoines.
Nous avons été jusqu'à la place d'Armes où j'ai passé les troupes en revue… puis j'ai reçu et remis des décorations. Il y a eu un défilé puis un déjeuner qui a duré quatre heures avec une masse de discours.
J'ai été fait citoyen d'honneur de… Metz, Toul, Reims, Luxembourg, Château-Thierry, Sarreguemines, Épernay et Verdun.
À la mairie, j'avais rencontré le général Houdemon que j'ai ramené en voiture à Pont-à-Mousson après le déjeuner. Il m'a présenté à sa femme et m'a offert deux figurines en porcelaine qui sont de véritables trésors et représentent deux grenadiers de l'armée de Napoléon dans laquelle son grand-père était général. J'ai essayé de lui persuader de n'en rien faire, mais je n'ai pas eu de succès.

Lettre de Weyland à Patton, 26 novembre 1945
J'ai l'impression que la Troisième Armée est morte. Pour moi, la Troisième Armée, c'était Patton. Quand vous l'avez laissée, elle a cessé de vivre. En un sens, je m'en réjouis – une armée au combat et une armée du temps de paix sont deux choses totalement différentes.

Journal, 3 décembre
Le général Smith a donné un déjeuner en l'honneur du général McNarney, le nouveau commandant. Y assistaient toute la jeunesse et la fleur du théâtre européen des opérations. À l'exception du général Keyes, de Truscott, Allen, Gay et moi-même, j'avais rarement vu réunis une aussi belle bande de fils de garces.
Toute l'assemblée me rappelait une réunion du Rotary à Hawaï au cours de laquelle chacun donnait une grande claque sur le dos de son

voisin tout en cherchant la meilleure place pour y enfoncer le couteau. Je reconnais m'être rendu coupable de cette pratique encore qu'à ce moment je n'aie pas l'arme appropriée.

Lettre à Béatrice, 5 décembre 1945
Je viens de vous envoyer un paragraphe à la radio pour vous dire que je quitte South Hampton (sic) à bord de l'*USS New York,* bâtiment de ligne de 45 000 tonnes, le 14 décembre et que j'arriverai quel que soit son port de destination le 19 décembre. J'ai une permission d'un mois, mais en réalité je n'ai pas l'intention de revenir en Europe. Si l'on m'offre un poste réellement intéressant, je resterai dans l'armée, mais, sinon, je prendrai ma retraite.
Ça me fait mal au cœur de songer à quitter l'armée, mais qu'y a-t-il d'autre à faire ?
De toute façon, nous aurons peut-être une chance avec les renards de passage.
Je devais aller chasser le sanglier aujourd'hui, mais il neige trop. Il se pourrait que je vous aie vue avant que vous ne receviez cette lettre.

C'est la dernière lettre que Patton écrit à Béatrice. Quelques jours plus tard, il reçoit l'ordre de se rendre à Paris d'où il partira pour 30 jours de permission aux États-Unis. Le 8 décembre, il envoie ses dernières lettres pour annoncer son retour au pays.

CHAPITRE 46

L'ACCIDENT

La veille de son départ, Patton décide d'aller chasser le faisan une dernière fois. Il part avec Gay et son chauffeur, le soldat Woodring. Sur la route, la voiture croise deux camions dont le dernier se déporte et coupe la route de la voiture qu'il accroche. Patton, assis à l'arrière, est projeté vers l'avant.

> *Déclaration d'Horace L. Woodring, non datée*
> J'étais stationné à Bad Nauheim, Allemagne, avec la Quinzième Armée, comme soldat de 1re classe, chauffeur du général George S. Patton.
> Le dimanche matin 9 décembre 1945, le général Patton était parti chasser le faisan avec le major général Gay. Je les conduisais dans une limousine Cadillac, 75 Spéciale, modèle 1938. Il y avait quatre mois que je conduisais le général Patton.
> Nous quittâmes son quartier général et, en se rendant sur les lieux de la chasse, il visita un château haut perché sur la colline. Le temps était clair et froid et nous trouvâmes de la neige en altitude alors qu'il n'y en avait pas en plaine. Le général avait les pieds mouillés.
> Du château, nous gagnâmes l'autoroute et avant de prendre la Nationale 38 dans les faubourgs de Mannheim, nous nous arrêtâmes à un poste de contrôle de la police militaire. Là, le général qui jusqu'alors était assis à l'avant à côté de moi vint s'asseoir sur le siège arrière droit. Le général Gay était à l'arrière gauche, et depuis le poste de police, leur chien de chasse qui se trouvait jusque-là dans la jeep précédant la voiture du général avait pris place dans la limousine parce que le temps était très froid et qu'ils pensaient qu'il chasserait mal s'il se refroidissait par trop.
> Sur la N. 38 nous stoppâmes à un passage à niveau pour laisser passer un train.

> Nous avions tout juste dépassé le camp de réfugiés polonais sur notre gauche.
> Lorsque le train fut passé, nous longeâmes le dépôt de matériel que le général regarda et sur lequel il fit quelques commentaires. À quelque 500 mètres du passage à niveau, je remarquai deux camions 6 x 6 devant nous.
> Comme je repartais, l'un de ceux-ci sortit de la courbe s'approchant dans notre direction. Le général Patton était en train de faire une remarque à propos du dépôt juste au moment où je vis un GMC se rapprochant en sens opposé.
> Son conducteur ne fit aucun signe de la main. Il tourna tout simplement sur ma voiture. Les deux généraux en firent la remarque.
> Je le vis assez tôt pour freiner, mais pas suffisamment pour faire quoi que ce soit d'autre. Je n'étais guère à plus de 6 à 7 mètres de lui. Le GMC (camion de 2 tonnes et demie) nous effleura seulement avec son pare-chocs droit et nous heurta de plein fouet avec la partie droite de sa plate-forme.
> Le général fut précipité en avant et sa tête porta sur la barre qui se trouvait au-dessus de l'arrière du siège du chauffeur. La vitre de séparation se trouvait à ce moment en position basse. Elle enleva la peau sur le front du général sur approximativement sept à huit centimètres au-dessus des sourcils et à peu près autant en travers, le scalpant partiellement et brisant totalement sa colonne vertébrale.
> La voiture avait été repoussée d'environ 3 mètres. Il était à peu près 11 h 45 du matin.
> Le général avait gardé sa connaissance et jurait quelque peu. En moins de cinq minutes les gendarmes furent là.

Blessé mais conscient, Patton est transporté à l'hôpital militaire de Heidelberg. Durant le trajet, il dit à Gay et Woodring : « C'est une manière idiote de mourir. »

Le major-général Kenner, chef du service de chirurgie et ami de Patton, fait un diagnostic peu encourageant : fracture des troisième et quatrième vertèbres cervicales, moelle épinière touchée, plaie importante du cuir chevelu. Avertie de l'accident, Béatrice quitte les États-Unis le 10 décembre et arrive à l'hôpital deux jours plus tard.

Lettre de Keyes à sa femme, 10 décembre 1945

L'état du général Patton demeure très sérieux bien qu'il ait fait de grands pas dans le sens de la récupération. D'après les médecins il faut attendre encore 48 heures avant de pouvoir faire un pronostic précis.

La radiographie d'aujourd'hui montre que la luxation est presque totalement réduite, mais l'enflure et l'inflammation ne permettent pas facilement d'apprécier les dégâts réels.

Ce matin sont arrivés deux spécialistes anglais, et l'on attend Mrs Patton demain. Elle s'installera chez moi, au moins pour commencer.

Hier, le général avait bon moral, il semblait à son habitude, mais aujourd'hui, encore qu'effectivement en meilleur état, il se sentait mal à son aise et endolori – principalement je suppose à cause de la difficulté qu'il éprouve à respirer par le nez.

Penser à tout ce qu'il a traversé dans sa vie pour finir sur un tel accident ! Qu'il eût passé dix secondes de plus à contempler ces ruines romaines, ou qu'il les eût au contraire quittées dix secondes plus tôt, il aurait manqué ce camion.

Voici l'heure de la fermeture et je veux encore courir à l'hôpital avant de rentrer.

Pour soigner Patton, une équipe de chirurgiens talentueux est immédiatement montée : Glen Spurling, l'un des meilleurs neurochirurgiens au monde quitte les États-Unis avec Béatrice. Le docteur Cairns, professeur de neurochirurgie à Oxford est également appelé. Les deux hommes ne ménagent pas leurs efforts pour soigner Patton qui, malgré de terribles souffrances, n'en garde pas moins son sens de l'humour. Pourtant, le moral n'est pas bon. Le docteur Duane, chef du service de neurochirurgie, note : « Quoi que pense l'infirmière qui le trouve un peu confus, je ne crois pas que le général le soit réellement, mais je crois qu'il désespère de se remettre. Son moral n'est pas bon. Il est obsédé par la crainte de rester définitivement paralysé. »

Le 10 décembre, Patton se sent beaucoup mieux et parvient même à bouger ses doigts de la main droite mais Spurling note inquiet : « Il était paralysé du cou jusqu'en bas du corps. La paralysie était complète tant aux membres inférieurs qu'aux muscles abdominaux et aux muscles

respiratoires. Elle était incomplète aux deux bras et il respirait avec la moitié de son diaphragme. Sa vessie et ses intestins étaient paralysés. Le seul rayon d'espoir tenait au fait que les réflexes tendineux, habituellement abolis après un accident aigu à la moelle épinière étaient conservés. Peut-être pouvait-on espérer que celle-ci avait été seulement contusionnée plutôt que complètement détruite.

« Du point de vue médical par conséquent, son état était fort précaire. Il y avait tout d'abord un sérieux doute qu'il pût vivre bien longtemps avec une fonction respiratoire aussi réduite. Ses chances de retrouver jamais le contrôle total de sa musculature, même dans les circonstances les plus favorables, étaient extrêmement faibles. L'expérience enseigne que des blessés qui ont subi des lésions de la moelle épinière de cette importance récupèrent rarement. »

Lors d'un examen, Patton déclare : « Quelle ironie du sort que ceci me soit arrivé. » Les spécialistes présents au chevet de Patton notent qu'aucune opération n'est à envisager et qu'il n'y a rien à faire de plus. Puis, le général demande à parler à Spurling en privé.

Patton : « À présent colonel, nous avons appris à nous connaître durant le combat et je veux que vous me parliez d'homme à homme. Quelles chances ai-je de me rétablir ? Ai-je encore une chance de remonter à cheval ? »

Spurling : « Non.

Patton : « Autrement dit, ce que je puis espérer de mieux, c'est de demeurer à demi-invalide.

Spurling : Oui. »

Patton : Merci colonel pour votre sincérité. Colonel, vous êtes entouré d'une foule d'huiles. Il y a ici plus de généraux que de simples soldats à ce que je crois savoir des infirmières ou des médecins. Mais je veux simplement que vous sachiez que c'est vous le patron. Quoi que vous disiez, on le fera. »

Spurling dit à Patton qu'un grand nombre de personnes souhaite le voir.

Patton : « C'est à vous de décider.

Spurling : « Parfait, personne donc ne vous verra en dehors de Mrs Patton, du général Keyes, du général Gay, des médecins et des infirmières de service. »

Patton : Je pense que c'est une décision sage, en dehors même de tout point de vue médical. Après tout, c'est une véritable épreuve pour moi de

voir mes vieux amis alors que je gis paralysé presque entièrement. »

Patton passe le plus clair de son temps avec Béatrice qui s'occupe de son mari et répond aux messages qui s'accumulent. Courageuse et dévouée, elle force l'admiration du personnel médical.

Le 14 décembre, Patton semble avoir « repris du poil de la bête ». Il est alors question de le rapatrier aux États-Unis.

> *Lettre de Keyes à sa femme, 14 décembre 1945*
> Les choses se sont présentées favorablement jusqu'à maintenant au point de vue de l'état général, mais le pronostic final demeure douteux. Avant-hier fut la seule journée où l'on ne constata aucun progrès, mais hier et aujourd'hui, il a réellement gagné et tout le monde est enchanté. Je voudrais que vous puissiez voir les télégrammes qui affluent de tous les points du monde.

Le 16, Spurling remarque que Patton « se rendait compte de l'extension de la paralysie et savait parfaitement discerner ce qu'il fallait déduire des déclarations de ses médecins. Il lui arrivait à l'occasion de rester quelque peu confus au réveil, mais en dehors de cela, il gardait l'esprit tout à fait alerte. »

> *Lettre de Keyes à sa femme, 16 décembre 1945*
> Voilà donc une semaine aujourd'hui que l'accident est arrivé et il me semble qu'il y a des siècles. Tout de même les perspectives me paraissent plus brillantes aujourd'hui qu'elles n'apparaissaient dimanche dernier. Les médecins se montrent à présent très optimistes et, sauf complications imprévues, le général Patton paraît hors de danger en ce qui concerne sa vie, bien qu'il soit encore impossible de prévoir le degré de récupération en dépit d'une amélioration quotidienne réellement encourageante.
> Mrs Patton, plus gracieuse et animée que jamais, a naturellement conquis tous les cœurs depuis les MP jusqu'aux infirmières, aux médecins, etc. L'autre soir est arrivé son frère Mr Fred Ayer, qui, lui aussi, représente une recrue de choix pour le groupe. Je ne sais combien de temps il doit demeurer ici, mais compte tenu des progrès faits par le général, je ne puis imaginer qu'il s'attarde longtemps.

Le 17 décembre, la santé de Patton s'aggrave brutalement. Il peine à respirer, ne se nourrit plus et des cyanoses apparaissent sur son corps. Pourtant, « *Blood and Guts* » fait tout pour paraître gai et plaisanter avec ses visiteurs.

Trois jours plus tard, alors que Béatrice lui fait la lecture, Patton lui dit : « Je me sens comme si je ne pouvais retrouver mon souffle. » Patton, en détresse respiratoire manque de mourir. Un examen radiologique montre qu'il souffre d'une embolie dans le lobe pulmonaire supérieur droit. Le 21 décembre, en fin d'après-midi, Patton s'assoupit. Béatrice en profite pour aller au mess de l'hôpital avec Spurling pour le dîner. Au milieu du repas, un messager vient les voir et leur demande de rejoindre immédiatement la chambre de Patton. À leur arrivée, ils constatent le décès du général, dû à un œdème pulmonaire et collapsus cardiaque.

> *Lettre de Keyes à sa femme, 23 décembre 1945*
> Au moment où je rentrais à la maison, le téléphone a sonné. C'était l'aide de camp du général qui m'appelait de l'hôpital, me demandant de revenir tout de suite. Le général Patton venait de s'endormir pour ne plus se réveiller. Sa femme a été tout simplement merveilleuse.

Spurling ajoute : « Patton est mort comme il a vécu – bravement. Durant toute sa maladie, il n'a pas eu un mot de plainte à l'endroit d'une infirmière, d'un médecin ou d'un infirmier. Il traitait chacun avec la plus aimable considération, faisait, sans discuter, ce que lui ordonnaient les médecins. C'était un malade modèle. »

> *Lettre de Williston B. Palmer à Ruth Ellen Totten, 22 décembre 1945*
> Il me semble qu'il est sorti de la tempête et a échappé au marasme de la vieillesse alors qu'il était au faîte de la renommée. Aucun homme sûrement n'a jamais attiré plus complètement que lui l'attention du monde entier par la seule force de sa personnalité et de ce qu'il a accompli, sans qu'il fût besoin de l'éclat d'une position exceptionnelle pour le mettre en évidence.

> *Lettre de deuil d'un soldat stationné en Allemagne à ses parents, 22 décembre 1945*
> La nuit dernière est mort l'un des plus grands hommes de notre temps. C'était Patton. Pour le reste du monde, ce n'était peut-être

qu'un type comme un autre avec des étoiles sur les épaules, mais pour les soldats qui ont servi sous ses ordres, c'était le vrai meneur d'hommes. Je suis fier de pouvoir dire que je me suis battu sous ses ordres à la Troisième Armée.
Tout est différent ici. Les pavillons sont en berne. Nous obligeons les civils à s'arrêter et à se découvrir. Ils ne peuvent évidemment pas comprendre ce que nous ressentons, pas plus sans doute que vous ne le pouvez vous-mêmes.

Lettre du capitaine Charles W Clark Jr, de Clarksdale, Mississippi à Béatrice Patton, 22 décembre 1945
C'était le plus grand soldat de tous.

Lettre de Keyes à sa femme, 23 décembre 1945
Hier Hap les a conduits, son frère et elle à Bad Nauheim pour leur montrer le dernier quartier général et la dernière résidence du général Patton. Ils y ont passé la nuit et seront de retour aux environs de midi.
La cérémonie religieuse aura lieu à 3 heures, puis nous nous rendrons par le train à Luxembourg où l'inhumation aura lieu à 10 heures du matin demain.
Les préparatifs sont considérables. Des troupes se rassemblent de partout. De hautes personnalités ont été invitées. Il faudra les loger et les transporter. Des fleurs ont été commandées de Paris jusqu'à la Riviera et d'autres endroits encore, car on n'en trouve pas sur place à cette époque de l'année. Des avions sont prévus pour ramener les gens. Comme le souci de ces arrangements retombe sur nous, vous pouvez vous imaginer si nous sommes occupés.
Si je dois aller jusqu'à Paris pour raccompagner Mrs Patton et son frère sur la voie des États-Unis, il est probable que je ne serai pas de retour avant tard le jour de Noël.

Le corps de Patton, recouvert de son drapeau de général, est emporté dans une pièce du sous-sol de l'hôpital où une garde d'honneur l'attend pour le veiller. Puis, il est transféré à la villa Reiner où des milliers de soldats américains viennent donner un dernier salut à leur général. Des délégations britannique, française, russe, suédoise, belge et luxembourgeoise sont également présentes pour un ultime adieu. Le corps

est escorté jusqu'à la gare. Au moment où le train démarre, une batterie d'artillerie salue Patton de 17 coups de canons.

Le 24 décembre, selon ses volontés, son corps est inhumé au cimetière militaire de Hamm, au Luxembourg, aux côtés de ses soldats de la 3e armée.

> *Lettre de Keyes à sa femme, 26 décembre 1945*
> Les porteurs de cordons du poêle se sont assemblés aux environs de midi, et après les avoir salués, je suis rentré à la maison où j'ai déjeuné avec Mrs Patton et Mr Ayer, et, bien entendu, Hap et ses aides de camp. Puis nous sommes allés à l'église où la cérémonie a été très impressionnante. Hap et moi avons accompagné Mrs Patton et nous sommes assis à ses côtés. De l'église, nous sommes allés à la gare. Les rues étaient bordées de troupes et de civils. Ce fut réellement un très grand hommage.
> Sur notre train, bien entendu, le cercueil avec toutes les fleurs, la garde du drapeau, les porteurs de cordons du poêle (sous-officiers), quelques porteurs honoraires, les membres de la famille. Vers 7 heures du soir, nous pénétrâmes dans le secteur français et jusqu'à 11 heures du soir, nous dûmes nous arrêter six fois dans des gares pour y recevoir les honneurs. Chaque fois Mrs Patton voulut sortir et inspecter la garde, cependant que le commandant prononçait quelques paroles auxquelles elle tint à répondre en français. Au dernier arrêt, le commandant de la division, le général Caillé, déposa sur le cercueil une gerbe magnifique.
> Lorsque nous nous éveillâmes à Luxembourg, il pleuvait et le décor était lugubre. Il y eut d'abord à placer le cercueil sur un half-track avec une garde d'honneur formée de troupes luxembourgeoises. Puis le défilé commença à travers la ville dont les rues étaient bordées de troupes et de civils. Il fallut environ une demi-heure pour gagner le cimetière où, là encore, la cérémonie fut extrêmement impressionnante. Puis Mrs Patton prit place dans sa voiture où les diverses personnalités vinrent lui présenter leurs hommages.

ÉPILOGUE

Comme les soldats de la Grèce antique tombés au combat, Patton a son lot d'oraisons élogieuses. Comme les vainqueurs des Thermopyles, son nom est gravé dans le marbre de l'Histoire. Son destin l'a condamné à briller plus que les autres mais moins longtemps.

La mort de son héros plonge l'Amérique dans la tristesse. Dès l'annonce de sa mort, West Point et l'Institut militaire de Virginie mettent leurs drapeaux en bernes. Partout aux États-Unis les hommages se multiplient.

Dans le *Washington Post*, le brigadier général Chynoweth, ami de Patton depuis 37 ans, témoigne : « Je n'ai jamais rencontré un homme plus animé que lui par une seule idée dans sa préparation à son rôle de chef au combat. Il s'entraînait et cultivait l'art du spectaculaire exactement avec le même sérieux et le même à-propos qu'il développait sa maîtrise dans l'emploi des armes, dans la tactique, l'histoire militaire et la psychologie du combat.

« Vous dites que chez Patton l'homme n'a jamais pris le pas sur le soldat. Je crains que vous n'ayez pas eu la chance de connaître l'homme. Cet homme qui, délibérément ne cessa de flirter avec toutes les formes du danger, en paix comme en guerre, pour extirper radicalement de son cœur tout vestige de cette peur qu'il savait être le plus grand de nos ennemis dans la bataille.

« Vous dites qu'il n'était fait pour rien d'autre que pour la guerre. Laissez-moi vous dire qu'il était aussi fait pour l'amitié, pour la courtoisie et pour le soutien des opprimés. Je n'ai jamais rencontré un ami dont on pût attendre plus sûrement une aide désintéressée en cas d'ennuis.

« Le soldat et l'homme ont passé, laissant dans l'existence de leurs amis et dans le service de la nation une vacance que rien ne saura combler si ce n'est l'image de son exemple héroïque. »

Ce témoignage pourrait résumer à lui seul la personnalité de George Patton. La crainte d'être tétanisé par la peur le poussait effectivement à mettre sa vie en jeu constamment. Pour cet homme qui acceptait très mal

l'idée de vieillir, cette recherche du danger était aussi un moyen de se sentir plus vivant que jamais. L'évêque Stevens, de l'église San Gabriel, en Californie, a écrit : « Le général Patton avait un cœur d'enfant comme beaucoup de grands hommes. Son impétuosité et son manque de patience occasionnel n'étaient que les manifestations de ce côté enfantin de son caractère. » Et le révérend Stride d'ajouter : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes. Nous connaissions son habitude de porter deux revolvers, de jurer et de faire le fanfaron. Nous en souriions. Mais toute cette exubérance n'était que l'expression d'une jeunesse qui ne s'était pas envolée. Et il l'utilisait, la cultivait, et peut-être l'exagérait… rien que pour être un meilleur meneur d'hommes. »

Bien après sa mort, les hommages ont continué et la réputation de Patton n'a cessé de croître. Pourquoi ? Car le général Patton est devenu un mythe, un héros comme l'aime l'Amérique. Un homme droit, portant les Colts, mais avec cette jeunesse intrinsèque porteuse de témérité. Codman a écrit qu'il « était un véritable enfant terrible au sens propre du terme – enfant par sa sincérité, son intuition, sa finesse, son insouciance ; terrible par l'intensité de ses convictions, son sens de la discipline, toutes ses vertus spartiates. Et un merveilleux don pour la tragédie. »

Patton incarnait une certaine Amérique, celle du Vieux Sud, avec son côté aristocratique suranné, autoritaire, fortuné, traditionaliste, très WASP. Pourtant, autour de sa personne s'unissait tout le peuple américain en quête de triomphe. La volonté inextinguible de vaincre et le sentiment d'invincibilité de Patton avaient soudé les Américains autour de sa personne. L'incertitude et les craintes lors de l'entrée en guerre avaient été balayées par des hommes comme Patton ou MacArthur. L'Amérique avait besoin de généraux taillés dans le roc, fonceurs et ne doutant pas du succès. Patton était l'homme providentiel. Comme l'écrivit Mrs Whiting en avril 1945, il était une personne héroïque contrairement aux autres généraux, simples noms dans les journaux.

Patton a constamment cherché à devenir la figure tutélaire du *primus inter pares.* Pour cela, il faut dire que le bouillant général a créé toute une panoplie de fanfaronnades et d'artifices. Il n'a cessé de renvoyer l'image d'un guerrier car, comme il le dit à Codman, durant la campagne de Normandie : « Après m'être exercé des heures devant ce miroir, je pense pouvoir me donner une expression assez féroce, mais je n'ai pas réussi à me faire et je pense que je n'aurai jamais la gueule d'un combattant né. »

Patton ne ménageait pas ses efforts pour paraître rude et dur, jusqu'à devenir une caricature de l'image qu'il avait soigneusement construite. Cette personnalité forgée à coups de phrases assassines et de comportements outranciers masquait la fragilité d'un homme rongé par le doute. Au fond, Patton « était exigeant et brutal, souvent déraisonnable, facile à émouvoir, parfois versatile et capricieux. Il était plus porté à critiquer les autres que sensible aux critiques qu'on faisait de lui. Il était d'une vanité enfantine. Mais il était si profondément acteur qu'on ne pouvait réellement jamais savoir si une déclaration ou un geste étaient naturels ou étudiés. Ses revolvers et son casque étaient des accessoires essentiels de son image de marque. Mais sous cet extérieur clinquant se dissimulait un homme au cœur tendre, sensible, passionné pour l'histoire, un esprit plein d'intelligence, un soldat de carrière merveilleusement doué, brave, généreux et religieux », écrit Hazen Ayer.

Imprégné de littérature héroïque, d'histoire des grands conquérants, de batailles mythiques et réelles, de romans chevaleresques, Patton était assurément un romantique. Parmi tous les grands hommes qu'il admirait, Napoléon tenait une place particulière. D'ailleurs, il s'était félicité d'avoir été le premier général à traverser le Rhin à Oppenheim depuis l'empereur. Patton n'aurait pas boudé son plaisir en lisant le commentaire du général allemand Blumentritt : « Nous avons vu en Patton le *Panzer-General* allié le plus agressif, un homme d'une incroyable initiative. Il ressemblait à notre propre *Panzer-General* Guderian. […]. Il a également amélioré le principe de base de Napoléon : activité, vitesse, vitesse. »

Peu après la fin de la guerre, le général George Marshall a écrit à propos de lui : « Depuis ses actions durant la bataille de la Meuse-Argonne en 1918, j'ai vu en lui un meneur déterminé et sans peur. C'est l'une des raisons pour lesquelles je l'ai sélectionné pour mener nos troupes pour le débarquement à Casablanca en novembre 1942. Durant les combats en Afrique et en Sicile, il a révélé son énergie et son habileté tactique avec lesquelles il a mené ses troupes. La percée de la 3e armée en Normandie et la libération de la France portent la marque de Patton. Mais ce sont sa contre-attaque sur Bastogne et son formidable assaut sur le Rhin à Coblence et au sud, contre le centre et les arrières allemands dans le bassin de la Saare, suivi de sa soudaine traversée du Rhin qui ont fait de Patton l'un des plus grands meneurs militaires de notre histoire. »

Les témoignages des généraux allemands montrent que certains d'entre eux l'ont considéré comme un opposant sérieux eu égard à sa rapidité d'action qui en a surpris plus d'un. Guderian ne manque pas de rappeler que « Patton a été très rapide. La chose essentielle pour un commandant de Panzer est la rapidité. » Jodl pour sa part a dit de la percée d'Avranches qu'elle lui rappelait celle de Rommel lors de la capture éclair de Cherbourg en 1940.

Patton a théorisé puis mis en pratique plusieurs éléments qu'il a su habilement combiner : l'effet de surprise, la concentration du feu d'artillerie, la mobilité, l'utilisation de la radio, l'utilisation intensive de l'infanterie, l'intervention de l'aviation tactique et stratégique, la multiplication des axes d'attaque, l'utilisation des blindés pour des percées rapides effectuées dans la profondeur du système adverse. Patton a su manœuvrer une grande unité – la 3e armée – en utilisant et en coordonnant parfaitement ses opérations sur de grandes distances pour atteindre un objectif stratégique. En fait, à l'Ouest, Patton a été le seul à toucher du doigt l'art opératif !

Patton était un maître de guerre, mais aussi un chef. Il avait « ce pouvoir de se faire suivre par ses soldats n'importe où », disait Devers. Codman disait de lui qu'il avait ce « don mystérieux d'entraîner les hommes à faire des choses qu'ils ne se croyaient pas capables de faire, qu'ils ne voulaient réellement pas faire, et, qu'en fait, ils n'eussent pas faites s'ils n'avaient été directement exposés à la personnalité et au génie… de ce soldat exceptionnel qui ne connaissait pas seulement son métier, mais encore l'adorait. »

Patton aimait la guerre pour les responsabilités qu'elle exigeait de l'homme, pour l'excitation qu'elle procurait et pour les qualités qu'elle révélait. Il la détestait pour les destructions et les morts, quel que fût leur camp.

Il voulait les honneurs, la reconnaissance, la célébrité et ses étoiles de général et c'est la guerre qui lui avait offert tout cela. Patton semblait être né pour la faire. En dehors des champs de batailles, il s'ennuyait et ne parvenait pas à saisir toutes les subtilités de la politique et de la diplomatie qui se substituaient alors aux combats. La guerre terminée, Patton semblait alors dépassé par les événements et ne parvenait pas à trouver sa place dans un monde en mutation après le cataclysme de la Seconde Guerre mondiale.

Sa vision du monde, qui reposait sur les valeurs anciennes et désuètes du Vieux Sud, apparaissait alors complètement anachronique.

Malgré la célébrité, la reconnaissance de ses pairs et son statut de héros, Patton n'eut pas sa cinquième étoile de *General of the Army* comme Eisenhower. Il est probable qu'il n'en avait cure. En dépit de leurs différences, malgré des tensions et les critiques acerbes qu'il notait dans son journal, Patton était heureux pour son ami Ike. Il savait en outre ce qu'une cinquième étoile signifiait. Il ne voulait pas se mêler de politique ni se retrouver à l'état-major général. Il n'était heureux que sur le terrain avec ses hommes pour partager la fureur des combats et sentir l'odeur de la poudre. Sa quatrième étoile était en fait l'aboutissement de sa carrière et la réalisation de son rêve d'enfant.

Bien sûr, Patton n'était pas mort de la « dernière balle, de la dernière guerre » ou fauché en plein chaos comme son grand-père paternel qu'il vénérait. Mais son agonie et la soudaineté de sa disparition ont été le dernier chapitre de sa légende. Grâce à elle, Patton est devenu immortel.

ANNEXE 01

INSTRUCTION DU GÉNÉRAL GEORGE S. PATTON SUR L'INFANTERIE À LA 3e ARMÉE (1944)

a. L'infanterie doit faire mouvement de façon à entrer en contact avec l'ennemi. Elle doit tirer afin d'avancer. Quand les cibles physiques ne sont pas visibles, le feu des armes d'infanterie doit rechercher la zone occupée par l'ennemi. Utiliser le feu en mouvement. Il réduit la précision du tir ennemi et augmente notre confiance. Tirer court. Les ricochets causent des bruits et des blessures encore plus affreux. Faire halte sous le feu est une folie. S'arrêter sous le feu et ne pas retourner

le feu est du suicide. Aller en avant hors de la zone de feu. Les officiers doivent montrer l'exemple.

b. Les armes lourdes emboîtent le pas. Dans le bataillon la compagnie des armes lourdes emboîte le pas au bataillon. Dans le régiment la compagnie d'artillerie d'appui emboîte le pas au régiment, mais c'est le travail des fusils et des mitrailleuses légères de donner une chance d'avancer aux armes lourdes. En d'autres termes, les fusils et les mitrailleuses font avancer les armes lourdes pour leur laisser le tir à tuer.

c. Les mortiers utilisent de grandes quantités de munitions. Le mortier de 81 mm tire 800 coups et un 60 mm 500 coups en 24 heures. Pour les approvisionner en munitions, toute sorte de moyens de transport doit être utilisée, et les fusiliers d'infanterie proches des mortiers doivent, en se rendant au combat, porter chacun un coup qu'ils peuvent déposer dans un lieu déterminé à l'avance. Quand ils ne bougent pas, tous les mortiers, les mitrailleuses et les canons antichars de l'infanterie doivent être mis en position de tir.

d. Les canons antichars doivent être placés où ils ne peuvent pas voir ou être vus au-delà de leur portée létale contre les chars à moins d'être utilisé comme artillerie légère.

e. Peu d'hommes sont tués par la baïonnette ; beaucoup d'hommes en ont peur. Les baïonnettes doivent être fixées quand le combat commence. Les baïonnettes doivent être affûtées par chaque soldat. Les Allemands détestent la baïonnette et sont inférieurs à nos hommes dans son emploi. Nos hommes doivent le savoir.

f. Le fusil M-1 est le fusil le plus mortel au monde. Si vous ne pouvez voir l'ennemi, vous pouvez au moins tirer à l'endroit où ils sont censés être.

g. Les trajectoires de tir contre les mitrailleuses doivent être proches et parallèles à l'axe de tir de l'ennemi. Cela le cloue au sol jusqu'à ce que les grenadiers avec des explosifs et à la baïonnette puissent le tuer par derrière.

h. Le plan de feu est pratiquement inexistant dans notre armée, avec le résultat suivant que les secteurs où l'ennemi est visible reçoivent tout

le tir, tandis que les secteurs où il est invisible ouvrent le feu sur nos hommes en totale impunité. Ce défaut doit être corrigé.

i. Le bataillon d'infanterie est la plus petite unité qui puisse être envoyée en mission détachée. Quand elle est ainsi employée, il est toujours souhaitable de le renforcer avec de l'artillerie, des canons antichars, antiaériens, et, si possible, avec des chars et du génie.

j. L'infanterie mécanisée ne doit pas attaquer montée sur ses véhicules. Elle doit employer ses véhicules pour se déployer montée et se rassembler depuis une formation déployée.

k. Les attaques de nuit signifient des attaques pendant l'obscurité ou au clair de lune. Durant les nuits sans lune, les attaques doivent commencer deux heures et demie avant l'aube ; pendant les clairs de lune, avec l'apparition de la lune. Les attaques de nuit doivent être précédées par une reconnaissance de jour attentive et beaucoup de précautions. Des objectifs limités doivent être prévus et être aisément reconnaissable dans l'obscurité. La formation d'attaque est en colonne ou en ligne de colonnes. Les distances et les intervalles sont réduits. La profondeur est nécessaire.

l. Des tirs de couverture doivent être combinés, d'abord, pour attaquer l'ennemi après que notre infanterie ait été démasquée, ensuite, pour détruire les contre-attaques à l'aube. Les colonnes d'assaut sont précédées par un détachement de sécurité précédé à son tour par une patrouille. Le détachement de sécurité et la patrouille sont absorbés quand le contact est fait. En plus des colonnes d'assaut, une réserve doit être disponible pour l'exploitation après le lever du jour. Des signes, des appels et des marques d'identification sur les manches et le casque sont nécessaires. Des grenades offensives devront être employées. Une fois repéré, ouvrir un tir rapide et faire autant de bruit que possible, alors qu'on fonce pour y aller à la baïonnette.

m. La défense consistera en petits groupes se supportant mutuellement, disposés en profondeur et complètement interconnectés. Des mines seront placées.

n. Tous les officiers d'infanterie doivent être capables d'observer et de diriger des tirs d'artillerie.

État-major de la 3rd Army, AP0 403, *US Army,* 3 avril 1944. Lettre d'instruction n° 2 aux corps, division, unités détachées.

ANNEXE 02

L'EMPLOI DES BLINDÉS SELON PATTON

L'arme blindée

a. La première mission des unités blindées est d'attaquer l'infanterie et l'artillerie. Les arrières de l'ennemi sont le terrain de chasse idéal pour les blindés. Mettre tous les moyens pour les y envoyer.

b. L'entraînement tactique et technique de nos unités blindées est correct. Insister sur le fait d'entraîner nos équipages de chars à tirer les premiers.

c. Face aux contre-attaques, l'utilisation offensive des blindés sur les flancs est décisive. De là, l'infanterie dont les arrières sont assurés peut en sécurité s'infiltrer dans la profondeur.

d. Le « terrain pour les chars » au sens propre, ça n'existe pas. Certains types de terrains sont meilleurs que d'autres, mais les chars peuvent opérer n'importe où.

e. L'intégrité des divisions blindées doit être préservée en recourant aux Bataillons de réserve du GHQ (Grand État-Major) pour des missions spéciales d'appui rapproché de l'infanterie. Au cours de telles missions, les chars doivent avancer par bonds, d'un couvert à l'autre en arrière de l'infanterie. Ils doivent s'exposer uniquement quand la situation demande leur intervention. Dans de tels cas ils attaqueront en étroite coopération avec l'infanterie.

La reconnaissance

f. La reconnaissance, particulièrement celle de l'infanterie, doit être lancée la nuit de préférence. Il est nécessaire d'acquérir de l'information chaque nuit par la capture de prisonniers et par l'observation des actions de l'ennemi. Des hommes valables doivent conduire ces patrouilles. Les unités d'observation mécanisée ne doivent pas être employées comme cordon de sécurité sauf en cas d'extrême nécessité.

g. Les officiers subalternes des unités de reconnaissance doivent être très rigoureux. Leurs rapports doivent être précis et factuels. Une information négative est aussi importante qu'une information positive. L'information doit être transmise en clair par radio sur le moment. La localisation de l'unité qui donne l'information doit, si possible, être codée. L'ennemi doit être localisé par son azimut magnétique et sa distance d'avec le point d'observation. Tous les membres d'une unité de reconnaissance doivent savoir ce qu'ils vont faire. Le résultat de toute reconnaissance obtenue sur le front d'une Division doit être transmis aux unités adjacentes.

h. La reconnaissance ne doit pas perdre le contact. La nuit, lorsqu'il n'y a pas de contact, des postes d'écoute doivent être à 8 kilomètres en avant de nos lignes. Les reconnaissances de jour doivent être poussées jusqu'au contact. L'utilisation de chars légers dans la reconnaissance de nuit force généralement l'ennemi à tirer et à révéler ses positions.

État-major de la 3e Armée, APO 403 *US Army,* 3 avril 1944. Lettre d'instruction n° 2 destinée aux commandants de corps, de divisions et aux unités détachées.

Le 4 avril, alors qu'il est de retour à Peover Hall, Patton apprend que le *War Departement* a envoyé un agent à Londres pour enquêter sur l'affaire des prisonniers exécutés en Italie. Il écrit, indigné : « J'ai fait passer en jugement pour cela le capitaine et le sergent et ils ont déclaré devant le tribunal que je leur avais donné l'ordre de le faire. Lorsqu'il avait été question de les faire juger, certains de mes amis m'avaient conseillé de ne pas le faire. J'ai pensé à l'époque et je persiste à penser que je ne vais pas excuser le meurtre pour mon propre profit. »

Au moment des faits, Patton avait balayé le compte-rendu de Bradley d'un revers de la main. Bradley et Middleton l'avaient peut-être persuadé de faire passer les deux hommes devant une cour martiale.

Patton écrit : « Lorsque je me suis adressé à la 45e division, juste avant son départ d'Afrique pour la Sicile, je me suis montré quelque peu sanguinaire pour amener au point où je la voulais cette division de novices. Cela dit, je n'ai fait aucune déclaration qui puisse permettre, même à l'imagination la plus débridée, de croire que je conseillais le meurtre des prisonniers. »

Le 7 avril, Patton assiste à un exposé du débarquement en Normandie. Sont présents Montgomery, l'*Air-Marshal* Leigh-Mallory, commandant des forces aériennes alliées et l'amiral Ramsay, commandant des forces navales. « La marine était toujours très pessimiste et évoquait des tas de raisons pour lesquelles l'affaire devait échouer. J'ai cependant remarqué qu'il y avait beaucoup plus de compréhension mutuelle entre l'air, la marine et la terre qu'il n'y en avait eue au cours d'une réunion semblable à Alger avant que nous partions pour la Sicile. Je crois que le général Eisenhower est pour beaucoup dans ce changement d'attitude. »

« Le Premier ministre clôtura la séance. Il fut le meilleur. "Rappelez-vous, dit-il, ceci est une invasion et non pas l'établissement d'une tête de pont fortifiée". »

« Il est intéressant de noter que, pendant l'exposé de Montgomery, j'ai été le seul commandant d'armée à être appelé par son nom. Les trois autres l'étaient par le numéro de leur armée. »

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

Antony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie,* Calmann-Lévy, Paris, 2009.

Rick Atkinson, *An Army at Dawn : The War in North Africa, 1942-1943,* New York, Henry Holt and Company, 2002.

Martin Blumenson, *Les Carnets secrets du général Patton,* Plon, Paris, 1975.

Hugh M., Cole, *The Lorraine Campaign,* Historical Division, United States Army, Washington DC, 1950.

David Cooke, Wayne Evans, *Kampfgruppe Peiper at the Battle of the Bulge,* Stackpole Military History Series, Mechanicsburg, 2005.

Generalmajor Christian Eckhard, "Study of the Situation in the High Command of the Wehrmacht Shorthly Before, During and After the Allied Landing in North Africa, 1942", MS2 D-066, Historical Division, Headquarters United States Army, Europe, 1947, NARA. Jr.

Lord Carver, *The Imperial War Museum Book of The War in Italy 1943-1945*, London, Pan Books, 2002.

Carlo D'Este, *Patton*, Harper Perienal, New York, 1996.

— *Bitter Victory. The Battle for Sicily, 1943*, Harper Perienal, New York, 2008.

— *Battle : The Story of the Bulge*, Bison Books, University of Nebraska Press, Lincoln, 1995.

Robert M. Edsel, *The Monuments Men. Allied Heroes, Nazi Thieves, and the Greatest Treasure Hunt in History*, Center Street, New York, 2009.

Agostino von Hassel, Ed Breslin, *Patton : The Pursuit of Destiny*, Thomas Nelson, Nashville, 2010.

Max Hastings, *Overlord. D-Day and the Battle for Normandy*, Vintage Books, New York, 1984.

James R. Howard, *The Roots of Soviet Victory : the Application of Operational Art on the Eastern Front, 1942-1943*. A thesis presented to the Faculty of the US Army Command and General Staff College. Master of Military Art and Science, 2003, Fort Leavenworth, Kansas.

Christopher R. Gabel, *The US Army GHQ Maneuvers of 1941*, Washington DC : Center of Military History, US Army, 1991, 48ff.

Yannis Kadari, *Patton*, Perrin, Paris, 2011.

David Kahn, *Hitler's Spies : German Military Intelligence in World War II*, Da Capo Press, New York, 1978.

Ian Kershaw, The End. *The Defiance and Destruction of Hitler's Germany, 1944-1945*, The Penguin Press, New York, 2011.

James G. Lacey, *Keep From All Throughfull Men. How US Economists Won World War II*, Naval Institute Press, 2011.

Jean Lopez, *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Economica, 2e édition, Paris, 2011.

— *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, Paris, 2011.

Phillip S. Meilinger, "Trenchard, Slessor and Royal Air Force Doctrine before World War II", *The Path of Heaven : The Evolution of Airpower Theory*, air University Press, Maxwell Air Force Base, 1984.

Samuel Mitcham, *Retreat to the Reich : The German Defeat in France, 1944*, Westport, CT, Prager, Kindle edition, 2000.

Kelly Orr, *Meeting the Fox : The Allied Invasion of Africa, from Operation Torch to Kasserine Pass to Victory in Tunisia*, John Wiley and Son, New York, 2002.

Christophe Prime, *Omaha Beach, 6 juin 1944*, « L'histoire en batailles », Tallandier, Paris, 2011.

Michael Reynolds, *Monty and Patton : Two Paths to Victory*, Chalford Stroud, Gloucestershire, Spellmount Limited, 2003.

Erwin Rommel, *La guerre sans haine*, préface de Maurice Vaïsse, commenté et annoté par Berna Günen, Nouveau monde édition, Paris, 2010.

Major Rene Romero, *The Origin of Centralized Control and Decentralized Execution*, US Army and General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas, 2003.

Frederick Raylor, *Exorcising Hitler. The Occupation and Denazification of Germany*, Bloomsburry Press, 2011.

Harry Yeide, *Fighting Patton. George Smith Patton Jr Through the Eyes of His Enemies*, Zenith Press, Minneapolis, 2011.

Russell F. Weigley, "Normandy to Falaise. A Critique of Allied Operational Planning in 1944", *Historical Perspectives in Operational Art*, Michael D. Krause and R. Cody Phillips, Washington D.C., Center of Military History, US Army, 2005.

John Wukovits, *Eisenhower*, Palgrave Macmillan, New York, 2009.

Articles

Gary W. Gallagher, "Five Overrated Officers in the American Civil War", *The Quarterly Journal of Military History,* Autumn 2011.

Boris Laurent, « La bataille de Caen. Une victoire à la Pyrrhus », *Axe & Alliés* nº15, juillet-août 2009.

— « Opération *Cobra.* Les Alliés percent en Normandie », *Axe & Alliés* hors-série nº9.

John T. Nelsen II, “Auftragstaktik : A Case for Decentralized Battle”, *Parameters* n° 17, September 1987.

Philippe Richardot, « US Army. Bâtie pour la victoire », *Axe & Alliés* hors série nº11.

— « Patton. Le Guderian de l’Amérique », *Axe & Alliés* nº10, août-septembre 2008.

Benjamin Runkle, “Dead or Alive. Pancho Villa, Patton’s Big Shootout”, *The Quarterly Journal of Military History,* Autumn 2011.

Cartes

Les cartes n° 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12 ont pour source :

Harry Yeide, *Fighting Patton. George S. Patton Jr. Through the Eyes of His Ennemies,* Zenith Press, Minneapolis, 2011.

La carte n°6 a pour source :

Martin Blumenson, *Les carnets secrets du général Patton (1885-1945),* Plon, Paris, 1975.

La carte n°7 a pour source :

Axe & Alliés, hors série n° 9, « Les grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale »

Notes

[1]. Pour l'historien Martin Blumenson, les humeurs changeantes de Patton seraient dues à un énorme hématome à la tête causé par une chute de cheval.

[2]. Commentaires de Sir Douglas Haig.

[3]. Martin Blumenson, Les Carnets secrets Patton (1885-1945), Plon, Paris, 1975, p. 12.

[4]. Le *kill ratio* de la 3e armée de Patton fut de 1/10,8 !

[5]. Philippe Richardot, « US Army. Bâtie pour la victoire », *Axe & Alliés,* hors série n° 1, p. 17.

[6]. Peu de personnalités de la guerre de Sécession ont été autant adulées que Mosby, dont les bataillons de rangers opéraient dans le nord de la Virginie. Il faut dire que le « fantôme gris » a lui-même bâti sa légende après-guerre avec de nombreux écrits. Une série basée sur ses exploits est même créée au XXe siècle. En réalité, les attaques de Mosby contre les lignes de ravitaillement « yankee » n'ont jamais eu assez de poids pour changer l'issue de la guerre en Virginie. Gary W. Gallagher, "Five Overrated Officers in the American Civil War", *The Quarterly Journal of Military History,* Autumn 2011, p. 19.

[7]. Nom donné au 1er régiment de volontaires de cavalerie. Ces hommes étaient aussi appelés les *Roosevelt's Rough Riders,* du nom de leur commandant, Theodore Roosevelt, futur président des États-Unis.

[8]. Pas moins de treize Patton participent à la guerre de Sécession. Parmi eux, le frère du grand-père de Patton, Waller, périt à Gettysburg. Des membres de la famille Wilson y prennent également part. De quoi faire jouer la fibre militaire du jeune « Georgie » Jr. Agostino von Hassel, Ed

Breslin, *Patton : The Pursuit of Destiny,* 2010, Nashville, Thomas Nelson, p. 2.

[9]. Le général George Patton, premier du nom, porte le surnom de « Frenchie » en raison de ses origines françaises.

[10]. Il est possible que le jeune Patton ait souffert de dyslexie.

[11]. Patton a la particularité d'être baptisé deux fois ! La première, secrètement, par sa nurse irlandaise et catholique Mary Scally qui craint pour le jeune et chétif enfant. La seconde, par ses parents selon le rite de l'Église épiscopale.

[12]. White, Anglo-Saxon, Protestant (blanc, anglo-saxon, protestant).

[13]. Devise de l'académie militaire de West Point.

[14]. Agostino von Hasse, Ed Breslin, *Patton : The Pursuit of Destiny, op. cit.,* p. 19. Deux raisons peuvent expliquer ce refus : d'abord, Bard est républicain alors que Patton père est démocrate. Enfin, durant la guerre de Sécession, Thomas Bard a servi dans l'armée de l'Union.

[15]. Surnom donné aux premières années de l'IMV.

[16]. Surnom donné aux premières années.

[17]. Ce mariage, qui se tient dans la demeure familiale près des collines d'Avalon, au nord de Boston, est somptueux. Ayer père loue même des trains pour faire venir les nombreux amis de la famille.

[18]. Lors d'une promenade à cheval, Patton rencontre le Secrétaire d'État à la guerre, Henry Stimson. Les deux hommes entretiendront une relation amicale durable. Stimson le sortira d'un mauvais pas après l'incident dit « de la gifle ».

[19]. Escrime, pistolet, natation, équitation et crosscountry.

[20]. Au départ, la mission est confiée au général Funston, célèbre pour avoir capturé le chef des insurgés philippins Aguinaldo. Mais Funston qui se répand souvent dans la presse est écarté de cette opération politiquement sensible qui doit lancer l'armée américaine sur le sol mexicain. Benjamin Runkle, "Dead or Alive. Pancho Villa, Patton's Big Shootout", *The Quarterly Journal of Military history,* Autumn 2011, p. 24.

[21]. Durant cette expédition, la 2e brigade réussit l'exploit de parcourir 197 kilomètres en deux jours ! C'est la plus longue marche réalisée par une unité de la cavalerie américaine.

[22]. Créé en 1866, ce régiment est célèbre pour avoir vu passer le général George Custer.

[23]. Benjamin Runkle, "Dead or Alive. Pancho Villa, Patton's Big Shootout", *op. cit.,* p. 25.

[24]. Yannis Kadari, *Patton,* Perrin, Paris, 2011, p. 47.

[25]. L'idée du char d'assaut naît en Grande-Bretagne et en France. En Grande-Bretagne, Churchill crée un comité chargé d'étudier les propositions du colonel Swinton qui souhaite doter l'armée de véhicules chenillés et blindés capables de progresser sur tout type de terrain et de réduire des fortifications sous le feu ennemi. En France, c'est le général Estienne qui imagine ce même type de véhicule.

[26]. Harry Yeide, *Fighting Patton. George Smith Patton Jr Through the Eyes of His Enemies,* Minneapolis, Zenith Press, 2011, p. 14.

[27]. Martin Blumenson, Patton. Carnets secrets, Plon, Paris, 1975, p. 43.

[28]. Yannis Kadari, Patton, op. cit., p. 64.

[29]. Il est vrai que la question des communications entre les blindés et les autres armes ne trouve pas de réponse efficace avant l'arrivée d'un certain Heinz Guderian, officier allemand des transmissions qui généralise la radio dans les années 1930.

[30]. "Special instructions for the 326. Bn. And 327 Bn.", 8 September 1918, *George S. Patton papers*, box 8, Library of Congress.

[31]. Martin Blumenson, *Patton, op. cit.,* p. 47.

[32]. Harry Yeide, Fighting Patton, op. cit., p. 29.

[33]. Le rouge et le bleu rappellent le drapeau américain et le jaune est la couleur traditionnelle de la cavalerie.

[34]. Rockenbach ne manque toutefois pas de réprimander Patton pour avoir abandonné son poste de commandement et être entré dans la bataille en menant ses tanks à pieds !

[35]. “Crown Prince Wilhelm on the Battle of St Mihiel, 12 september 1918”, First World War. com, primary documents, http://www.firstworldwar. com/index. htm

[36]. À ce moment, la Force expéditionnaire américaine est forte de 1,3 million d’hommes.

[37]. Durant l’attaque de Saint-Mihiel, 13 tanks ont été abandonnés faute de carburant et trois furent immobilisés pour problèmes techniques.

[38]. Philippe Richardot, « Patton. Le Guderian de l’Amérique », *op. cit.,* p. 26.

[39]. Il est possible que Patton ait apporté une aide financière non négligeable à Christie afin qu’il puisse poursuivre ses recherches sur les chars.

[40]. Une autre passion les rapproche : la production clandestine d’alcool, les États-Unis étant alors en pleine prohibition. Yannis Kadari, *Patton, op. cit.,* p. 82-83.

[41]. Le général Smith ne lui en tiendra pourtant pas rigueur. Il écrira dans son dossier : « Élément de grande valeur, irremplaçable en cas de conflit mais insupportable et ingérable en temps de paix. » Yannis Kadari, *Patton, op. cit.,* p. 87-88.

[42]. Agostino von Hasse, Ed Breslin, *Patton : The Pursuit of Destiny, op. cit.,* p. 76.

[43]. La célèbre photo *Migrant Mother* de Dorothea Lange illustre à elle seule la détresse de ces populations fuyant la misère.

[44]. John Wukovits, *Eisenhower*, NY, Palgrave Macmillan, p. 43.

[45]. Harry Yeide, *Fighting Patton*, op. cit., p. 46.

[46]. Il est possible que Patton ait entretenu une liaison avec sa nièce Jean Gordon, amie proche de sa deuxième fille, Ruth Ellen.

[47]. Cette théorie prend naissance au Japon dans les années 1930 et remplace les théories de « L’ordre nouveau en Asie orientale » et de la « Ligne de vie » de Mandchourie et de Mongolie intérieure (1931) que l’on peut rapprocher du *Lebensraum* allemand. Elle est clairement exposée pour

la première fois le 1er août 1940 par le ministre des Affaires étrangère nippon, Yosuke Matsuoka.

[48]. Martin Blumenson, *Patton, op. cit.,* p. 54, et Harry Yeide, *FightingPatton, op. cit.,* p. 54.

[49]. Philippe Richardot, « *US Army.* Bâtie pour la victoire », *Axe & Alliés,* hors série nº11, *op. cit.,* p. 44.

[50]. Marshall sert également sous les ordres de Pershing en France. C'est lui qui coordonne l'offensive Meuse-Argonne grâce à un tour de force logistique. Selon les mots de Churchill, Marshall est « l'organisateur de la victoire ». Effectivement, appelé par le président Roosevelt, il définira les grandes orientations stratégiques américaines : sécurisation de l'axe Hawaï-Australie pour mener la reconquête dans le Pacifique et le fameux *Germany first,* soit la priorité donnée à la victoire totale sur le Reich.

[51]. Patton s'intéresse de près à l'impétueux Rommel et rassemble une somme considérable d'informations au sujet du chef de la 7e *Panzerdivision,* la célèbre « division fantôme ».

[52]. La célèbre « Hell on Wheels » ou « Enfer sur roues ».

[53]. La firme Chrysler par exemple utilise sa main-d'œuvre pour fabriquer des chars qu'elle revend à l'armée américaine.

[54]. Marshall, impressionné par le rôle de Patton au sein de la 2e brigade blindée, l'inscrit sur le tableau d'avancement pour le grade de général de brigade (*Brigadier General*). L'information est confidentielle mais Patton l'apprend le 29 septembre. Bien qu'il ne soit pas encore général de division (*Major General*), il pense alors être prochainement nommé à la tête de la 2e division blindée.

[55]. Christopher R. Gabel, *The US Army GHQ Maneuvers of 1941,* Washington DC : Center of Military History, *US Army,* 1991, 48ff.

[56]. Lesley MacNair est l'un des moins connus et des plus influents chefs de l'*Army.* Véritable organisateur de l'armée américaine, il devient chef de l'*Army Ground Forces* à partir de mars 1942. Véritable « tête brûlée », il n'hésite pas à s'exposer sur la ligne de front pour suivre le déroulement des opérations et vérifier ses théories. Il meurt le 25 juillet 1944, en Normandie, lors d'un bombardement allié !

[57]. Ses comportements parfois outranciers rattrapent Patton. Cette histoire de fumier est probablement inventée, mais Patton s'est déjà mis dans des situations embarrassantes. Lors d'une soirée bien arrosée, Patton ordonne à un orchestre jouant *The Star Spangled Banner* d'arrêter de jouer « cette fichue musique ! »

[58]. Les deux hommes s'affronteront en Lorraine, en novembre 1944. David Kahn, *Hitler's Spies : German Military Intelligence in World War II,* New York, Da Capo Press, p. 391-392.

[59]. Le QG du camp est établi dans la petite ville d'Indio mais Patton préfère rester avec ses hommes.

[60]. Surnom donné au général Pershing au cours de la Première Guerre mondiale (N. d. T.).

[61]. Depuis le 24 juin, « Ike » est commandant en chef de l'*European Theater of Operations*. Il sera promu général de corps d'armée le 7 juillet 1942 et deviendra ainsi le supérieur hiérarchique de Patton.

[62]. Montgomery parvient à lire les intentions de l'ennemi grâce aux casseurs de codes de Bletchley Park, à Londres (nom de code *Ultra*). *Ultra* contribue à la victoire de « Monty » lors des batailles d'Alam el Halfa (30 août-5 septembre 1942) et d'El-Alamein (23 octobre-4 novembre 1942).

[63]. Major Rene Romero, *The Origin of Centralized Control and Decentralized Execution, US Army* and General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas, 2003, p. 7.

[64]. *Torch* comprend également un volet diplomatique : l'opération *Flagpole.* Le 21 octobre, le général Clark débarque à Cherchell, en Algérie et rencontre le général français Mast, commandant de la place d'Alger et chef d'un groupe de militaires proAlliés. L'objectif est double : s'assurer le soutien des Français lors des débarquements et faire accepter le général Giraud comme chef des forces militaires françaises en Afrique du Nord.

[65]. Dès le 15 octobre, plusieurs rapports faisant état d'un probable débarquement anglo-américain en Afrique de l'Ouest sont remis à Hitler. Début novembre, certains membres de l'OKW (haut commandement de la Wehrmacht) émettent plusieurs documents indiquant que les Alliés cherchent à débarquer en Afrique du Nord française en menant une

opération amphibie sans toutefois donner de date précise. Ces rapports sont balayés d'un revers de la main par Hitler et certains de ses généraux qui penchent pour un débarquement en Norvège. La surprise stratégique de l'opération *Torch* sera donc totale. *Generalmajor* Christian Eckhard, "Study of the Situation in the High Command of the Wehrmacht Shorthly Before, During and After the Allied Landing in North Africa, 1942", MS2 D-066, Historical Division, Headquarters United States Army, Europe, 1947, NARA.

[66]. « Black Jack » Pershing vit alors ses dernières années dans un hôpital de Washington. Effectivement, c'est la dernière fois que Patton le voit.

[67]. En français dans le texte (N. d. T.).

[68]. En fait, il s'agissait du *Massachusetts* (N. d. T.).

[69]. Dans la nuit du 8 au 9 novembre, Eisenhower reçoit un message indiquant que Patton vient de rembarquer après avoir signé une trêve avec les Français. « Ike » refuse d'y croire, « à moins que je me sois trompé à 100 % sur Georgie. »

[70]. La flotte française se sabordera dans la nuit du 26 au 27 novembre 1942.

[71]. Major Rene Romero, *The Origin of Centralized Control and Decentralized Execution, ibid.,* p. 12.

[72]. En français dans le texte.

[73]. Patton se trompe. Eisenhower est originaire de Denison, au Texas et non d'Abilène.

[74]. Il s'agit de Mohammed V.

[75]. En français dans le texte (N. d. T.).

[76]. Commandant du IIe corps en Tunisie. Tous s'accordent pour dire que ce général est un incompétent qui tyrannise ses hommes. Il ne se rend jamais sur le front et donne des ordres dans un jargon qu'il est seul à comprendre !

[77]. Geoffrey Keyes participe à la traque de Pancho Villa en 1916. En 1940, il est chef d'état-major de la 2e division blindée puis commandant de la 3e division blindée en 1942. De juin à septembre 1942, il commande la 9^{e}

division d'infanterie puis devient le second de Patton au sein du Ier corps blindé durant l'opération *Torch*.

[78]. En français dans le texte (N. d. T.).

[79]. En français dans le texte.

[80]. Yannis Kadari, *Patton*, op. cit., p. 150.

[81]. Diplômé de West Point en 1931, il épouse la fille de Patton, Béatrice, en 1934. Il terminera sa carrière comme général d'armées (quatre étoiles).

[82]. En français dans le texte.

[83]. À partir de l'automne 1941, les Soviétiques redoutent l'ouverture de pourparlers entre Hitler et les Alliés en vue de signer une paix séparée.

[84]. Chef d'état-major de l'*European Theatre of Operations*. Il est l'assistant spécial d'Eisenhower.

[85]. Journaliste radio, vice-président de CBS, c'est lui qui inventa les célèbres « discussions au coin du feu » de Roosevelt, émissions radios qui devaient faire entendre la voix du président dans tous les foyers américains. De 1942 à 1945, Butcher sert comme adjoint naval d'Eisenhower. Butcher, Harry. C., *My Three Years with Eisenhower,* Simon and Schuster, New York, p. xiii.

[86]. Commandant en chef de la flotte des États-Unis et chef des opérations navales

[87]. Maréchal, représentant personnel de Churchill à Washington puis représentant britannique au sein de l'état-major combiné interallié. Diplomate avisé, il participe aux conférences de Québec, Casablanca et de Téhéran.

[88]. Chef des opérations combinées britanniques. Il est l'un des concepteurs du raid désastreux de Dieppe (19 août 1942).

[89]. Le commandant Wedemeyer et le général Somervell ont travaillé à l'élaboration du « *victory program* » ou programme d'économie de guerre annoncé par Roosevelt le 6 janvier 1942. Avec Marshall, Wedemeyer avait plaidé pour le « *Germany First !* ». James G. Lacey, *Keep From All Throughfull Men. How US Economists Won World War II*, Naval Institute Press, 2011.

[90]. Homme politique américain, véritable « éminence grise » de Roosevelt, instigateur du *New Deal* et de la loi prêt-bail pour venir en aide à la Grande-Bretagne. Comme Marshall et Wedemeyer, il pousse Roosevelt au « *Germany First !* ».

[91]. Sénateur républicain, il sert également dans la 1re division blindée jusqu'en juillet 1942 avant de retourner à Washington pour exercer sa fonction au Sénat. En février 1943, il quitte ses fonctions de sénateur et réintègre l'armée. Il se battra en Italie, en France et en Autriche.

[92]. Franklin Delano Roosevelt.

[93]. Philipp S. Meilinger, "Trenchard, Slessor and Royal Air Force Doctrine before World War II", *The Path of Heaven : The Evolution of Airpower Theory,* air University Press, Maxwell Air Force Base, p. 48-51.

[94]. Patton se trompe car Rommel est déjà en Tunisie depuis le 2 décembre.

[95]. Outre ses piètres qualités de général, Fredendall se montre insupportable et insultant à l'égard des Français et des Britanniques. Eisenhower est même obligé d'intervenir et de rappeler ses troupes à l'ordre, y compris Patton. Ce dernier fait dès lors savoir à tous les officiers de son état-major qu'aucune critique à l'égard des Français, des Russes et des Britanniques ne sera désormais tolérée.

[96]. Lettre du lieutenant Berndt à Mme Rommel, 23 février 1943. Erwin Rommel, *La Guerre sans haine,* préface de Maurice Vaïsse, commenté et annoté par Berna Günen, Nouveau monde édition, Paris, 2010, p. 429.

[97]. Amiraux américains en charge des opérations navales pour le débarquement en Sicile.

[98]. Le général de division Harmon commande la 2e division blindée. Eisenhower l'envoie sur le front en Tunisie et en Algérie pour lui rendre compte de la situation.

[99]. Erwin Rommel, *La Guerre sans haine, op. cit.,* p. 430-431.

[100]. La fille de Patton et la femme de John Waters.

[101]. Chef d'état-major du quartier général des forces alliées. Il soumet l'idée de remplacer Fredendall par Patton à Eisenhower.

[102]. Keyes assure le commandement du Ier corps au Maroc en attendant le retour de Patton.

[103]. Parmi les officiers de la 10e *Panzerdivision,* on retrouve un certain Claus *Graff* von Stauffenberg, promu depuis peu *Oberstleutnant im Generalstab* (lieutenant-colonel détaché à l'état-major). Stauffenberg sera sévèrement blessé lors d'une attaque aérienne le 7 avril 1943. Il perdra sa main droite, deux doigts à sa main gauche et l'usage de son œil gauche. Renvoyé en Allemagne où il prendra plusieurs mois de repos, il rencontrera Henning von Tresckow, officier d'état-major au QG de l'armée de réserve (*Ersatzheer*). Avec d'autres conjurés, les deux hommes monteront l'opération *Walkyrie* visant à assassiner Hitler (20 juillet 1944).

[104]. Patton ignore que le « Renard du désert », malade, a définitivement quitté l'Afrique.

[105]. « Monty » dispose alors de 160 000 hommes, 610 tanks et 1 410 canons. Les forces de l'Axe disposent de 80 000 hommes, 150 blindés et 680 canons.

[106]. Le *Panzergrenadier Regiment Afrika* et la 21e *Panzerdivision.*

[107]. Nom de code de l'opération de débarquement en Sicile.

[108]. Spaatz est le chef de la 12e Air Force. Kuter est responsable des unités de la 12e Air Force en Tunisie.

[109]. Il l'est doublement : à l'égard des Britanniques mais aussi de l'aviation alliée – alors commandée par un Anglais – qui, selon lui, n'avait pas fait son travail en Tunisie, ce qui avait coûté la vie à son aide de camp Jenson.

[110]. Agostino von Hassell, Ed Breslin, *Patton. The Pursuit of Destiny, op. cit.,* p. 109.

[111]. 34e division d'infanterie restée en Tunisie.

[112]. Le lieutenant-colonel Codman est un ancien pilote, héros de la Grande Guerre.

[113]. Le *Dual Utility Kargo Waterborne* est un véhicule amphibie dont la mission première est le ravitaillement d'une tête de pont. Ce véhicule

révolutionnaire fait son baptême du feu lors de l'opération *Husky*. Il peut embarquer 25 hommes ou 2 368 kg de matériel.

[114]. Il s'agit bien sûr d'Eisenhower.

[115]. Ce texte servira de base à la Lettre d'instructions n° 2 de Patton pour les combats d'infanterie de la 3e armée américaine publiée en avril 1944.

[116]. Lord Carver, *The Imperial War Museum Book of The War in Italy 1943-1945,* London, Pan Books, 2002, p. 4-10.

[117]. Le débarquement en Sicile va avoir un impact considérable sur le cours de la bataille de Koursk. En effet, suite à l'assaut allié sur l'île, Hitler suspendra l'opération *Citadelle* et expédiera en Italie des unités puissantes et très politisées, des formations SS de Panzer, qu'il retirera du front russe.

[118]. La 15e *Panzergrenadier-Division* est une unité aguerrie dont les soldats se sont battus en Tunisie. La *Hermann Goring* n'a de parachutiste que le nom ! Il s'agit d'une unité sans réelle expérience mais qui dispose, en Sicile, de près de 20 Panzer Tigre.

[119]. Vice-chef d'état-major d'Alexander exprimant le point de vue américain.

[120]. *Distinguished Service Cross.* Patton en obtiendra une deuxième le 3 août 1943 pour ses actions à Gela.

[121]. Patton fait référence à Porto Empedocle.

[122]. Il s'agit d'Eisenhower.

[123]. Représentant de Marshall en Sicile.

[124]. Point de concentration maximale de l'effort ou centre de gravité.

[125]. Ces deux routes se dirigent vers l'est en direction de Messine.

[126]. 4e Bureau du QG allié.

[127]. En français dans le texte. Mais nous sommes habitués en France à attribuer cette phrase à Danton (N. d. T.).

[128]. Patton n'est pas le seul à avoir l'idée de lancer un assaut amphibie. Montgomery, après avoir annulé deux attaques par la mer, décide, le 16 août, de lancer les commandos britanniques sur la côte avant de les envoyer vers Messine.

[129]. Cet exploit logistique a permis l'évacuation de 110 000 hommes, 10 000 véhicules, 200 canons, 50 chars, 1 000 tonnes de munitions, 1 000 tonnes de carburant et 15 000 tonnes d'équipements !

[130]. Ce rapport est joint à la lettre d'Eisenhower.

[131]. Philippe Richardot, « *Patton. Le Guderian de l'Amérique* », *op. cit.,* p. 26-27.

[132]. *Koutouzov* se déroule du 12 juillet au 18 août. Cette opération permet de soulager la pression allemande sur le Front du Centre soviétique. *Rumiantsev* se déroule du 3 au 23 août et permet aux Soviétiques de libérer Kharkov et de lancer une ruée vers le Dniepr. Jean Lopez, *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht,* Économica, 2e édition, Paris, 2011.

[133]. Hitler le comprend bien. C'est la raison pour laquelle il retire la division SS *Leibstandarte Adolf Hitler* du secteur de Koursk pour l'expédier en Italie. En outre, le 25 juillet, Mussolini est destitué et remplacé par le général Badoglio. Ce dernier négocie avec les Alliés tout en rassurant les Allemands. Mussolini sera libéré dans la nuit du 12 au 13 septembre 1943 par un commando allemand mené par le SS Otto Skorzeny.

[134]. L'opération principale est *Avalanche* avec un débarquement massif à Salerne. Deux opérations de soutien sont lancées en Calabre (opération *Baytown*) et à Tarente (opération *Slapstick*).

[135]. Patton montre ici qu'il dispose d'une excellente « vista ». Effectivement, le 13 septembre, les Allemands lancent leur contre-attaque à la jonction des deux corps d'armée alliés. Deux *Kampfgruppen* (groupes de combat) frappent les Alliés au niveau de la Sele et de son affluent, le Calore.

[136]. Devers y commande l'*European Theater of Operations United States Army.*

[137]. « European Theater of Opérations *US Army* » (N. d. T.).

[138]. La reddition de l'Italie est annoncée par Eisenhower puis par le gouvernement italien mais l'armistice est signé par le roi Victor-Emmanuel III le 3 septembre.

[139]. Patton fait des remarques plus que douteuses sur Clark, expliquant qu'il ne doit son commandement que grâce à ses origines juives !

[140]. Lucien Truscott et Troy Middleton.

[141]. Armées étrangères Ouest, services de renseignements du haut commandement de l'armée de terre pour les secteurs du front Ouest. Peu après l'invasion de la Sicile, le FHW avait conclu que les soldats américains, bien qu'ayant tiré les leçons de la campagne de Tunisie, n'étaient pas à la hauteur des soldats allemands.

[142]. En 1944, dans le cadre de l'opération Overlord, Patton jouera un rôle déterminant lors de la vaste et brillante opération d'intoxication Fortitude visant à tromper les Allemands sur le lieu exact des débarquements.

[143]. Dans le cadre de l'opération *Overlord*, Eisenhower est choisi pour prendre la tête du SHAEF ou *Supreme Headquarter Allied Expeditionary Force.* Il quitte Alger pour Londres.

[144]. Il s'agit de Marshall.

[145]. Harry Yeide, *FightingPatton, op. cit.,* p. 221.

[146]. Yannis Kadari, *Patton, op. cit.,* p. 206.

[147]. Bloqués sur la ligne de défense allemande dite *Gustav,* face au mont Cassin, les Alliés décident de lancer un assaut amphibie à Anzio – opération *Shingle* – le 22 janvier 1944 puis une attaque sur Rome.

[148]. Le message est transmis à Ike par le général Brooke, chef d'état-major général britannique. Le général Lucas, à la tête du VIe corps est en difficulté sur sa tête de pont à Anzio. À ce moment, Alexander doit rencontrer Wilson, Devers et Clark pour trouver une solution.

[149]. Lucas est officiellement relevé de son commandement le 23 février. Il est remplacé par Truscott, de la 3e division, préféré à Patton. Ce choix est judicieux car Truscott est déjà sur le terrain et connaît parfaitement la situation. De plus, il ne risque pas d'entrer en conflit avec Clark.

[150]. Forteresse Europe.

[151]. Jean Lopez, *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, Paris, 2011, p. 5-6.

[152]. La réalité est toutefois à nuancer. En effet, si la propagande allemande vante la puissance de cette « forteresse », la défense des côtes est très inégale et parfois totalement absente. Christophe Prime, Omaha Beach,

6 juin 1944, coll. « L'histoire en batailles », Tallandier, Paris, 2011, p. 16-17.

[153]. La tâche de Rommel est très difficile compte tenu des effectifs dont il dispose. La guerre d'anéantissement que Hitler a déclenchée contre l'URSS engloutit les forces de la Wehrmacht, sans compter la guerre en Italie.

[154]. *Fortitude* fait partie d'un ensemble d'opérations de diversion appelé *Bodyguard.* Toutes les opérations d'intoxication sont planifiées et dirigées par le très secret *London Controlling Section.*

[155]. Près de 240 000 hommes de la 15e armée. Les avis sur le lieu exact du débarquement allié divergent. L'OKW plaide pour le Pas-de-Calais car c'est le plus court chemin entre la France et les côtes britanniques. Mais d'autres généraux allemands pensent à la Normandie. Hitler lui-même n'écarte pas cette hypothèse même s'il reste persuadé que l'assaut principal aura lieu dans le Pas-de-Calais.

[156]. Patton accorde une grande liberté d'action à ses subordonnés pour remplir les missions. Cela n'est pas sans rappeler l'Auftragstaktik allemande qui fait la grande force de la Wehrmacht tout au long de la guerre : officiers, sous-officiers et soldats se voient attribuer une mission mais les généraux comptent sur leur jugement et leur esprit d'initiative pour la remplir. Cela donne une grande souplesse dans le commandement allemand. Voir, John T. Nelsen II, "Auftragstaktik : A Case for Decentralized Battle", Parameters, 17 (september 1987).

[157]. Ce discours est prononcé six fois entre mars et juin 1944.

[158]. Cent soixante-dix-sept « bérets verts » français du commando Kieffer, commandé par Philippe Kieffer débarquent sur *Sword Beach*.

[159]. Boris Laurent, « La bataille de Caen. Une victoire à la Pyrrhus », *Axe & Alliés,* no15, juillet-août 2009, p. 32-52.

[160]. Pièges, appelés aussi « pièges à cons » par les GI's.

[161]. Boris Laurent, « Opération *Cobra.* Les Alliés percent en Normandie », *Axe & Alliés,* hors série n° 9, p. 30.

[162]. Antony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie,* Calmann-Lévy, Paris, 2009, p. 314.

[163]. Yannis Kadari, *Patton, op. cit.,* p. 220-221.

[164]. Ce même jour, Rommel est gravement blessé lors du mitraillage de sa voiture par un avion allié. Il est remplacé par le *Feldmarschall* von Kluge. Accusé par Hitler de négocier avec les Alliés, il est remplacé par le nazi Walter Model. Kluge se suicidera peu avant son interrogatoire.

[165]. Patton fait ici clairement référence à l'affaire des gifles.

[166]. Antony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie*, op. cit., p. 372.

[167]. C'est le colonel von Stauffenberg qui place la bombe dans le Grand quartier général de Hitler, dans la « Tanière du Loup », en Prusse-Orientale. La déflagration ne blesse que légèrement le Führer.

[168]. Bien sûr, Patton ayant été l'un des concepteurs de cette opération !

[169]. Le « Culin-cutter » est un coupe-haies constitué de « dents » d'acier soudées sur une barre métallique à l'avant des blindés et fabriquées à partir des obstacles installés par les Allemands sur les plages. Ce système est inventé par le sergent Curtiss G. Culin du 102e escadron de reconnaissance US. Pour *Cobra,* 60 % des chars en sont équipés.

[170]. En mai et juin 1940, la 7e *Panzerdivision* de Rommel était surnommée la « division fantôme » en raison de sa vitesse qui empêchait l'ennemi et son propre état-major de la localiser !

[171]. Sur ce point, Patton se trompe. Pour reprendre l'initiative, Hitler mise sur une opération ambitieuse ayant pour objectif de couper les lignes de communication entre les 1re et 3e armées US. Perdre la Normandie, c'est selon lui perdre la France. Ainsi est décidée l'opération *Lüttich* qui doit être menée dans le secteur de Mortain.

[172]. Ces trois divisions forment le XVe corps d'armée.

[173]. Saint-Malo ne tombera que le 17 août. Sur ordre de Hitler, les Allemands se sont retranchés dans les ports qu'ils ont pris soin de puissamment fortifier. Saint-Nazaire, La Rochelle, Royan ou encore Lorient ne capituleront qu'en 1945 !

[174]. En imaginant *Lüttich*, Hitler cherche encore la bataille décisive, seule capable, selon lui et de nombreux généraux de la Wehrmacht, de renverser le sort des armes. Cette *Entscheidungsschlacht* est pourtant illusoire. *Lüttich*

(Liège en français) et le nom de l'opération qui avait permis au général Ludendorff de prendre Liège trente ans plus tôt.

[175]. En français dans le texte (N. d. T.).

[176]. *Tractable* coûte aux Canadiens 18 444 pertes dont 5 021 tués.

[177]. Il s'agit de l'opération *Anvil-Dragoon*. Cent cinquante et un mille soldats alliés, dont la 1re armée française du général de Lattre de Tassigny, débarquent en Provence.

[178]. Pour des raisons politiques, Eisenhower autorisera Leclerc et sa 2e DB à libérer Paris les premiers.

[179]. Cette bataille pour la poche de Falaise (12-20 août) n'est pas un « Stalingrad en Normandie » comme on peut encore le lire. Les Allemands y laissent 50 000 prisonniers et 8 000 tués, mais près de 100 000 soldats de la Wehrmacht et de la Waffen-SS sont parvenus à sortir.

[180]. En français dans le texte.

[181]. Jeu de mots qui utilise le terme argotique américain « *can* » qui signifie « derrière ». En fait, Stiller veut dire que Montgomery qui n'a pas encore réussi la percée de Caen reste « assis sur son cul » !

[182]. Ralph Nordling est le frère du consul de Suède à Paris. Il demande aux Alliés de libérer Paris avant que les Allemands ne la détruisent.

[183]. L'annonce de la libération de Paris est prématurée car la ville est officiellement libérée le 25 août par la 2e DB de Leclerc appuyée par la 4e division d'infanterie US.

[184]. Le général de division Manton Eddy remplace Cook, exténué, à la tête du XIIe corps d'armée US. Patton a coutume de pousser ses divisionnaires à attaquer sans répit et à les relever s'ils sont peu offensifs ou accumulent trop de pertes.

[185]. Parmi elles, Jean Gordon, sa nièce avec qui il aurait eu une liaison.

[186]. Eisenhower se retrouve une nouvelle fois arbitre entre Patton et Montgomery sur l'attribution du carburant. Il donne la priorité au Britannique qui doit sécuriser les bords de la Manche d'où les Allemands tirent les V-1 sur Londres. Ce choix est bien sûr politique car à ce moment, Patton affirme pouvoir enfoncer les défenses allemandes sur le Rhin.

[187]. Patton reçoit en effet l'ordre de réserver 3 000 tonnes de vivres pour les civils de la capitale.

[188]. Reflet de la société civile américaine, la ségrégation raciale dans l'armée est effective jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Perçus comme de mauvais combattants, les Noirs sont enrôlés prioritairement dans les unités logistiques. Toutefois, au sein de l'armée de Patton servira le 761e bataillon de chars dont les membres seront surnommés les « *Black Panthers* ». Patton notera : « Individuellement, ce sont de bons soldats, mais je l'ai déjà dit en son temps et je n'ai jamais cru nécessaire de changer d'avis qu'un soldat de couleur ne pense pas assez vite pour combattre dans un char. » Sans commentaire !

[189]. Les Allemands laissent 350 000 hommes dans l'affaire ! Goebbels note dans son journal qu'il s'agit de la plus grande défaite de l'histoire allemande.

[190]. La 6e armée allemande, récréée après le désastre de Stalingrad, y meurt une seconde fois en laissant 16 de ses divisions sur le carreau !

[191]. À ce moment, les lignes de ravitaillement de Patton sont à 650 kilomètres de leur point de départ, à Cherbourg !

[192]. *Market-Garden* est déclenchée le 17 septembre. Selon Montgomery, l'opération a réussi à 90 %. Il s'agit en fait d'un demi-succès qui a coûté 12 000 hommes ! Le pont d'Arnhem, vraiment « trop loin », pour reprendre les termes de Cornelius Ryan, reste allemand.

[193]. Devers commande le 6e groupe d'armées qui a mené l'opération *Anvil-Dragoon* en Provence.

[194]. (*Sic*) *We will go like shit through a tin horn.*

[195]. Patton considère les retranchements et les *foxholes* comme une perte d'énergie, de moral et des pièges pour les soldats. Lorsqu'il est obligé de prendre une posture défensive, il ordonne que soient établis des barbelés et des mines.

[196]. Le général John C.H. Lee est le second d'Eisenhower et le chef des services du ravitaillement pour tous les théâtres d'opérations européens.

[197]. Considéré comme un despote régnant fermement sur son immense service, Lee est critiqué de toute part. Mais peut-être que Patton ne l'aime

pas car il est l'un des rares à remettre en cause la ségrégation raciale dans l'*Army* en proposant de recruter des soldats noirs dans les unités combattantes blanches qui en ont le plus besoin.

[198]. Décidé à ne plus « ronger son frein », il lance aussi la 90e division d'infanterie à l'assaut de Maizières-lès-Metz au même moment. La ville est reprise rue par rue, maison par maison, à l'issue de combats particulièrement violents. Grâce à une infanterie déterminée et en nombre suffisant et de bonnes préparations d'artillerie, la ville tombe le 30 octobre. Les Américains déplorent la perte de 55 hommes « seulement ».

[199]. Maladie qui apparaît si le pied est resté trop longtemps dans le froid et l'humidité. Le pied se couvre alors de plaies ouvertes et d'abcès avant l'apparition de la gangrène.

[200]. Depuis le 9 novembre, les 5e et 95e divisions d'infanterie attaquent la garnison allemande de Metz tandis que la 90e division d'infanterie et la 10e division blindée enveloppent la ville.

[201]. La 90e division d'infanterie perd plus d'un tiers de ses effectifs !

[202]. Jean Lopez, Berlin, op. cit., p. 12. Cette bataille qui dure du 14 septembre 1944 au 10 février 1945 est un véritable carnage qui coûte 33 000 hommes aux 1re et 9e armées US. Selon les mots de Gavin, il s'agit du « Passchendaele de l'Amérique ».

[203]. Ce nom de code sera changé en *Herbstnebel* (Brouillard d'automne), le 16 décembre.

[204]. Hitler en voit trois : l'alliance « anormale » entre l'URSS et les démocraties occidentales va s'effriter ; la volonté de l'Allemand triomphera sur la décadence des Alliés ; enfin, il va se produire un miracle, comme celui qui avait sauvé la Prusse en 1759, durant la guerre de Sept Ans, lorsque les Russes avaient marché sur Cottbus au lieu de prendre Berlin.

[205]. En réalité, elles le sont. La bataille des Ardennes reflète parfaitement cette recherche illusoire de la bataille décisive seule capable de forcer la décision et de renverser le sort des armes. Comment, avec des moyens limités, le Reich peut-il réussir ce qu'il a échoué alors qu'il était au maximum de sa puissance durant *Barbarossa*, ou encore à Koursk en 1943 ?

[206]. Eisenhower reçoit sa cinquième étoile et devient *General of the Army.*

[207]. 101e division aéroportée.

[208]. Des clous !

[209]. Les Allemands n'ont jamais prévu d'assassiner les trois généraux américains. Il s'agit en fait d'une rumeur, née après l'interrogatoire d'un prisonnier allemand.

[210]. Wendell Blanchard est un ancien de la 2e division blindée.

[211]. Même si Patton exagère le nombre de prisonniers allemands, l'offensive des Ardennes est un échec complet qui coûte 84 000 hommes et près de 700 Panzer au Reich.

[212]. Depuis la mi-janvier, les bombardements stratégiques anglo-américains ont détruit l'essentiel des usines de carburant synthétique, laissant la Wehrmacht dépendante de ses centres autrichiens et hongrois raison pour laquelle Hitler expédie de toute urgence la 6e armée SS de Panzer vers Budapest.

[213]. Du 4 au 11 février 1945, se tient la conférence de Yalta, en Crimée. Roosevelt, Churchill et Staline y discutent notamment du sort de l'Allemagne et du Japon dont la défaite ne fait plus de doute. À ce moment, l'Armée rouge a atteint la frontière orientale du Reich alors que les troupes anglo-américaines n'ont pas encore franchi le Rhin. Sont notamment décidés le découpage de l'Allemagne en trois zones (puis quatre avec une zone française) et l'organisation d'une conférence internationale pour remplacer la Société des Nations (ce sera l'ONU). Staline, en position de force, repousse son assaut sur Berlin et décide de lancer l'Armée rouge en Tchécoslovaquie et en Hongrie.

[214]. La 17e division aéroportée doit participer à l'opération *Varsity.*

[215]. Il s'agit de la gigantesque opération aéroportée *Varsity*. Seize mille parachutistes américains, canadiens et britanniques sont parachutés sur la rive orientale du Rhin pour sécuriser les positions derrière le fleuve, à Wesel, afin d'aider le 21e groupe d'armées de Montgomery qui doit foncer en Allemagne dans le cadre de l'opération *Plunder*.

[216]. Ce passage du fleuve illustre toute la difficulté posée par la défense théorique du Rhin, impossible à ce moment. En mars 1944, Guderian avait remis un rapport à Hitler soutenant qu'une défense de la frontière ouest du Reich était possible grâce à de puissantes unités mobiles appuyées par des réserves constituées d'unités blindées et mécanisées. L'idée était alors de livrer une « superbataille du bocage » pour épuiser et briser les Alliés. Mais, en mars 1944, l'Allemagne n'avait déjà plus les moyens de créer de telles divisions. Le plaidoyer de Guderian n'était qu'illusion.

[217]. L'effondrement de la Wehrmacht, la reddition de la population alors que ses troupes suent sang et eau pour prendre Konigsberg, Dantzig, Kürstin et Ratibor et les pourparlers entre le SS Karl Wolffet les services secrets US en Italie, aiguisent la méfiance de Staline.

[218]. Patton fait également défiler les habitants des villes et des villages voisins ainsi que le maire d'Ohrdruf et sa femme, qui se pendront par la suite.

[219]. Il s'agit du gendre de Patton, fait prisonnier en Tunisie.

[220]. À Nuremberg, des agents spéciaux chargés de retrouver les œuvres d'art et autres trésors pillés par le Reich mettent la main sur le trésor du Saint Empire Romain Germanique que Hitler et Himmler avaient pris soin de transférer en Allemagne lors de l'Anschluss. Patton refusera de les rendre à l'Autriche arguant que ses habitants ont été pires que les nazis ! Eisenhower les fera restituer à Vienne.

[221]. Dès le mois de janvier 1945, des millions d'Allemands quittent l'est du Reich pour fuir les Soviétiques grisés par la vengeance. De vastes colonnes de réfugiés – femmes, enfants et vieillards – s'étirent sur les routes dans des conditions épouvantables et par des températures de -20 C. Entre 40 000 et 50 000 réfugiés arrivent à Berlin par train chaque jour ! Ce mouvement se poursuit après l'arrêt des combats. De 1945 à 1949, 11,85 millions d'Allemands fuient la zone soviétique pour trouver refuge dans les zones sous contrôle anglo-américain et français créant, durant les premiers mois de paix, de très graves problèmes sanitaires.

[222]. Nikonor Zahwataeff.

[223]. Dès l'époque tsariste, le major-général Nezmanov prend conscience du vide qui sépare la stratégie et la tactique. Pour l'historien britannique

James R. Howard, Nez-manov est le premier à véritablement cristalliser ce qui deviendra l'art opératif. James R. Howard, *The Roots of Soviet Victory : the Application of operationalArt on the East-ern Front, 1942-1943.* A thesis presented to the Faculty of the *US Army* Command and General Staff College. Master of Military Art and Science, 2003, Fort Leaven-worth, Kansas, p. 17. Mais les premiers à véritablement mener ce débat stratégique sont les anciens officiers tsaristes ralliés à la Révolution Alexandre Svetchine et Boris Chapochnikov, puis des jeunes officiers bolcheviques avec le général Toukhatchevski, le théoricien de la guerre Triandafilov et surtout le général Isserson.

[224]. Ce sont les Britanniques qui trouvent le chaînon manquant entre la stratégie et la tactique. Christopher Donnelly, Charles J. Dick ou encore l'historien John Erick-son, au sein du *Center for Soviet Studies* à l'académie militaire royale de Sandhurst, percent le secret de l'art opératif et découvrent que l'Armée rouge a pensé ce niveau intermédiaire, l'a théorisé, l'a mis en pratique à partir de 1942 et le redécouvre depuis les années soixante. La voie est ouverte et les Américains s'y engouffrent en créant le *Soviet Army Study Office.* Jean Lopez, *Berlin. Ibid.,* p. 76.

[225]. Contrairement à d'autres pays devenus communistes en Europe centrale et en Europe de l'Est, la Yougoslavie s'est libérée quasiment seule, la participation de l'Armée rouge ayant été limitée. Si Tito bénéficie de l'appui des Soviétiques pour gagner les élections de mars 1945, il s'émancipera de la lourde tutelle russe, émancipation qui aboutira à la rupture avec Staline en 1948.

[226]. *Distinguished Service Medal.*

[227]. Les 6 et 9 août 1945, les villes japonaises d'Hiroshima et de Nagasaki sont rayées de la carte suite aux bombardements atomiques. Le Japon n'acceptera la cessation des hostilités que le 14 août. La capitulation sans condition sera signée le 2 septembre 1945 à bord de l'*USS Missouri,* en présence notamment de Douglas MacArthur.

[228]. Jeu de mots sur le terme « dressing » intraduisible en français (N. d. T.).

[229]. Lire de Gaulle.

[230]. Patton parle probablement d'Eisenhower. Dans ce cas, il fait preuve d'une étonnante lucidité. En 1950, Eisenhower sera nommé commandant en chef de l'OTAN et se laissera convaincre de se présenter à l'élection présidentielle américaine de 1952.